UNIVERSITE EDUCATION
BRETAGNE LANGAGES, INTERACTIONS
LOIRE COGNITION, CLINIQUE

UNIVERSITÉ DE NANTES

# THÈSE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITE DE NANTES
COMUE UNIVERSITÉ BRETAGNE LOIRE

ECOLE DOCTORALE N° 603
*Education, Langages, Interaction, Cognition, Clinique*
Spécialité : « *Information et Communication* »

Par

**Frédéric (dit fred) PAILLER**

## Les affects classifiés : numérique et médiations sexuelles

**Thèse présentée et soutenue à Nantes, le 13 décembre 2019**
**Unité de recherche : Centre Atlantique de Philosophie (EA7463)**

**Rapporteur·rices avant soutenance** :

Jamil DAKHLIA, Professeur, Université Paris 3 - Sorbonne Nouvelle
Virginie JULLIARD, Professeure, Celsa - Paris Sorbonne

**Composition du Jury :**

| | | |
|---|---|---|
| Présidente : | Béatrice DAMIAN-GAILLARD, | Professeure, IUT de Lannion |
| Examinateur·rices : | Antonio, A. CASILLI, | Professeur, Telecom Paris |
| | Jamil DAKHLIA, | Professeur, Université Paris 3 - Sorbonne Nouvelle |
| | Catherine DESCHAMPS, | Professeure, ENSA Nancy |
| | Virginie JULLIARD, | Professeure, Celsa - Paris Sorbonne |
| Directeur de thèse : | Philippe LE GUERN, | Professeur, Université Rennes 2 |

*Aux vies fragiles, à leurs puissances, et leur brillance.*

# Remerciements et conditions matérielles de production

Pour être chronologiquement exact, je dois d'abord signifier toute ma reconnaissance à Barbara Michel, directrice d'une première thèse en sociologie dont je n'ai jamais déposé le manuscrit. Sa sagacité m'a aidé à constituer une série d'interrogations sans que je sois capable d'y répondre à l'époque. Il me devient alors possible d'exprimer une égale reconnaissance envers Philippe Le Guern, pour m'avoir invité à me réinscrire en sciences de l'information et de la communication, et accompagné dans le travail de couture entre mes premières interrogations et des problèmes plus contemporains. Je remercie également Antonio A. Casilli, Jamil Dakhlia, Béatrice Damian-Gaillard, Catherine Deschamps et Virginie Julliard, pour leurs travaux respectifs, dans un premier temps, puis pour le fait d'avoir accepté de lire et évaluer cette thèse et de la discuter lors de sa soutenance.

Cette thèse, pas plus que la précédente, n'est le produit de conditions confortables de financement au sein d'un établissement universitaire. Les ressources nécessaires à sa réalisation proviennent en partie d'une activité de chercheur indépendant, de contrats d'ingénierie d'étude et d'enseignements. Cette activité n'aurait pas suffi sans l'héritage impromptu de Germain, ouvrier syndicaliste très économe, qui a décidé que, en dépit des logiques successorales, je devais disposer de moyens suffisants pour accomplir ce travail. Il faut ajouter le fait que mes parents, après m'avoir forgé un habitus coriace de "fils de profs", m'ont offert, malgré mon grand âge, les moyens de rédiger les derniers chapitres sans devoir retourner travailler ; que tou·te·s trois soient infiniment loué·es ici. Par ailleurs, il faut aussi remercier Évelyne Ribert, directrice du CEM-IIAC, ainsi que Marie Glon, qui ont respectivement mis à ma disposition un lieu où commencer et terminer la rédaction de cette thèse, ainsi que Sébastien Magro et Emmanuelle Ségura, qui ont assuré, "pour la science", catering et soutien 24/7.

La collecte des données, leur traitement et leur analyse, la rédaction et l'édition du manuscrit reposent entièrement sur l'usage de logiciels libres ; que les communautés qui les maintiennent soient célébrées pour leurs efforts. Les bibliothèques en ligne libgen et sci-hub ont constitué autant de briques supplémentaires pour asseoir l'autonomie financière et documentaire de cette entreprise. Je remercie également les plateformes culturevisuelle.org et hypotheses.org pour avoir successivement accueilli mon blog "politiques des affects" depuis 2011.

Je désire maintenant témoigner de ma dette intellectuelle envers celles et ceux qui m'ont offert l'occasion d'éprouver intuitions et arguments, à commencer par les membres de l'OMNSH, tout particulièrement Fanny Georges, avec qui j'ai pu échanger tant de fois à propos de mes premiers terrains. Ensuite, Laurence Allard qui a encouragé et fait écho à mes questionnements, ainsi que Paola Tubaro et Lise Mounier, qui m'ont offert des savoir-faire qui me sont indispensables aujourd'hui. Il faut compter aussi les membres du comité de rédaction de la revue POLI, et plus particulièrement Maxime Cervulle, Marco Dell'Omodarme, Marion Dalibert, Franck Freitas Ekoué, Marion Coville, Nelly Quemener, Maxime Boidy, Patrick Farges, Sarah Lécossais et Florian Vörös, qui ont discuté avec moi aussi bien des politiques affectives des médias que des normes sexuelles ou de genre. Je voudrais ensuite remercier les personnes qui, tantôt au sein de leurs séminaires tantôt ailleurs, m'ont écouté, lu ou commenté, notamment Marie Bergström et Manuel Boutet, Valérie Schäfer, † Louise Merzeau, Régis Schlagdenhauffen, les membres du séminaire du Centre Edgar Morin, ainsi que Bruno Vétel, Fatima Aziz, Jonathan Chibois, Gabriel Alcaras, Noémie Couillard, Pali Meursault, James P. Blaise et Clémence Moreau et, depuis la toute première heure de ce travail, Cécile Léonardi.

Enfin, il est techniquement difficile, mais essentiel, de remercier chacune des personnes avec lesquelles j'ai échangé en ligne, depuis 2000, celles qui ont répondu au questionnaire en 2015, ainsi que celles qui m'ont confié quelques pans de leurs vies durant les interviews.

Surtout, ce travail doit beaucoup aux collectifs et aux ami·es avec lesquel·les j'ai habité, travaillé et cuisiné ces vingt dernières années.

# Sommaire


INTRODUCTION 1

Chapitre 1. RENDRE COMPTE DES SEXUALITÉS EN LIGNE 17

Chapitre 2. ANIMATION DE RÉSEAUX ET DISPOSITIF DE SEXUALITÉ 73

Chapitre 3. MÉDIATIONS SEXUELLES ET AFFECTS 137

Chapitre 4. MACHINES SEXUELLES *D'ORIENTATION* 185

Chapitre 5. SUBJECTIVATIONS SEXUELLES ET *GRAB* 257

CONCLUSION 301

Bibliographie 313

Annexes 337

# INTRODUCTION

Cette étude a occupé vingt années de ma vie. Elle se concentre sur l'élaboration d'outils susceptibles d'appréhender ce que j'avais découvert au tournant du millénaire, à savoir, un continuum de formes numériques documentant des pratiques et des représentations sexuelles variées. Elle s'est développée dans un contexte particulier, puisque, entamée en 1999 dans le cadre d'un DEA en sociologie, elle s'est poursuivie avec un premier travail doctoral non soutenu en sociologie, et a pris un nouveau départ en 2011 dans le cadre, cette fois-ci, des sciences de l'information et de la communication (SIC). En ce sens, cette étude voudrait être un point de dialogue entre les deux disciplines, ainsi qu'entre les différents champs de recherche que j'y ai croisés, à commencer par les études sur le numérique et celles sur les sexualités. Ce déplacement disciplinaire comme ma présence continue sur le terrain n'ont pas été sans conséquences, dans la mesure où interroger, adapter et combiner des perspectives distinctes sur le terrain est devenu peu à peu central dans ma démarche et a fini par lui conférer une intention résolument panoramique.

Pour construire ce panorama, il faut ajouter à la durée et à l'ancrage interdisciplinaire de cette étude, les transformations historiques du terrain lui-même, à commencer par celles des technologies numériques et de leurs usages. En effet, les pages qui suivent couvrent une période allant des débuts du minitel rose à la fin des années 1980, suit le passage de relai, en France, des services roses au web 1.0 des pages personnelles, et s'intéresse ensuite au développement des plateformes 2.0, des grandes bases de données, de l'indexation systématique des contenus et des logiques de navigation liées aux sociabilités et à la recommandation (sans assurer, toutefois, une continuité d'observation). Le point de clôture technologique du terrain se situe dans le fait que, je n'ai pas enquêté sur les applications mobiles, ni sur les usages sexuels des réseaux sociaux numériques (RSN). Présenter le terrain d'abord par les objets numériques qui le composent n'est pas anodin. Cette évidence constitue l'un des problèmes principaux auxquels je me suis confronté.

La prégnance des objets numériques dans la définition du terrain ne peut effacer pourtant la seconde dimension de cette étude, à savoir la diversité des sexualités perceptible grâce à un navigateur web. Par diversité sexuelle, il faut entendre deux choses ici : une diversité de formes médiatiques et une diversité des cultures sexuelles. Parler du caractère sexuel d'un média numérique peut porter à confusion, puisque l'on entendra en général dans cette formule la mention de son aspect pornographique. Si ce dernier fait entièrement partie du terrain, on y croise aussi des expressions de la sexualité plus pudiques ou simplement fondées sur d'autres logiques que l'affichage explicite du sexe, l'échange synchrone des *chatrooms* ou des webcams par exemple. Surtout, le web a été, depuis la fin des années 1990, un moyen pour de nombreuses personnes de publier des documents et des contenus sur leur vie sexuelle, leurs pratiques, leurs orientations, leurs désirs, les rendant accessibles à des cercles restreints ou pas, à des usages eux-mêmes sexuels ou pas.

Sur toute la période de cette étude, la définition même de ce qui est sexuel et peut être exprimé sur le web a évolué, le désir de rencontrer, puis la mise en scène de la vie intime étant devenus des objets ordinaires ou presque de publication (de profils, de posts) pour les usagèr·es. C'est donc une certaine massification des publications et des usages sexuels et amoureux d'internet qu'il s'agit d'observer en premier lieu. Pour différentes raisons, j'ai tenté de suivre les transformations successives et de prendre en compte les déplacements des usagèr·es entre des services ou des types de technologies (des pages personnelles aux salons de discussion, en passant par les webcams…) et de respecter une diversité parmi les groupes socio-sexuels que je fréquentais et observais. Si cette diversité pouvait s'élaborer sur le terrain, non sans complications, enquêter sur des objets numériques et sexuels n'était pas une évidence.

## Deux champs de recherche qui se tiennent à distance

L'interstice disciplinaire dans lequel se situe cette étude en voit un autre se profiler, celui de la relative étrangeté des objets techniques et des objets sexuels, au moment où les études sur le web démarraient en France. Pourtant, la sociologie des usages avait engagé quelque dix années plus tôt une approche fructueuse pour les deux champs d'étude en s'attachant à rendre compte des nouvelles expériences communicationnelles qu'offraient le développement des messageries rose sur le minitel[1]. Cependant, jusqu'à

[1] Jouët Josiane, « Une communauté télématique : les axiens », *Réseaux*, 1989, vol. 7, n° 38, p. 49-66.

ce que les sites de rencontre[2], puis les sites de webcam[3] ne deviennent à leur tour un objet d'étude légitime, les usages sexuels des technologies numériques ne semblaient plus trouver intérêt aux yeux des chercheur·ses, alors plus occupé·es par les usages des professionnel·les que par ceux du grand public[4]. Le cloisonnement des champs d'études en sociologie a peut-être participé à ce ralentissement, dans la mesure où l'étude du numérique interrogeait un point sensible de la sociologie, en l'occurrence sa difficulté paradigmatique à appréhender techniques et matérialités[5].

De l'autre côté, la sociologie de la sexualité, ne s'intéressait guère au numérique. D'abord, parce que le rythme des grandes enquêtes de l'INED sur la sexualité des Français·es faisant qu'entre l'enquête ACSF en 1993 et l'enquête CSF en 2005, aucune donnée n'avait été produite sur les usages sexuels du numérique. À cela s'ajoutait que les préoccupations de de l'époque étaient concentrées autour des questions épidémiologiques de la lutte contre le SIDA et si ACSF envisageait d'aborder les fantasmes sexuels (ce qui constituait une première dans une enquête statistique alors)[6], elle ne disposait pas d'un volet important sur les usages des télécommunications. On pouvait se tourner vers les approches qualitatives qui abordaient les questions de sexualité et de médias, avec l'étude de P. Baudry, qui paraissait en 1996 sur la pornographie et ses usages[7], alors que le chercheur passait d'un département de socio-anthropologie à un département d'info-com.

C'est dans ce contexte que j'ai effectué les premières années d'enquête, face à des objets techniques dont on analysait la façon dont ils permettaient de se présenter[8] sans, néanmoins, jamais aborder leur dimension sexuelle, et face à des images qui ne ressemblaient jamais vraiment à la pornographie dont P. Baudry avait fait son objet. En relançant l'étude en 2011, le changement de discipline et la banalisation des objets numériques dans la vie quotidienne, ainsi que le développement important des plateformes de sociabilités géantes comme Facebook et Youtube, ont été l'occasion de reformer un corpus plus circonscrit autour de certaines plateformes choisies pour leurs

2 Lardellier Pascal, *Le coeur Net : célibat et @mours sur le Web*, Paris, Belin, 2004.

3 Cauquelin Anne, *Fréquenter les incorporels : contribution à une théorie de l'art contemporain*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Lignes d'art »), 2006.

4 Denouël Julie et Granjon Fabien (dir.), *Communiquer à l'ère numérique : regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines (coll. « Collection Sciences sociales »), 2011, p. 73.

5 Dagiral Éric et Martin Olivier, « Liens sociaux numériques. Pour une sociologie plus soucieuse des techniques », *Sociologie*, 2017, N° 1, vol. 8.

6 Bajos Nathalie et Spira Alfred, « Analyse des comportements sexuels en France (ACSF) », *Sciences sociales et santé*, 1991, vol. 9, nº 4, p. 57-68.

7 Baudry Patrick, « Le spectacle de la pornographie », *Éthnologie française*, 1996, vol. 26, nº 2, p. 302-308.

8 Beaudouin Valérie et Velkovska Julia, « Constitution d'un espace de communication sur Internet (forums, pages personnelles, courrier électronique…) », *Réseaux*, 1999, vol. 17, nº 97, p. 121-177.

différences sociotechniques, offrant à la fois des services de sociabilités, et un usage sexuel, que les contenus soient eux-mêmes explicitement sexuels ou pas. À partir de là, j'ai pu construire une approche reposant sur la notion foucaldienne de dispositif de sexualité[9]. Dès lors, les techniques et leurs usages pouvaient trouver place dans un questionnement sur les différentes cultures sexuelles et les discours, les interactions comme les images s'inscrire dans un agencement de rapports de pouvoirs et de savoirs. Par ailleurs, la fécondité de ce concept dans les sciences sociales, aussi bien en sociologie que dans l'étude des médias avait alors largement été établie et un socle consistant de travaux m'a permis de m'en saisir alors.

## Dispositif et étude des technologies numériques

Penser les technologies numériques avec le concept de dispositif consiste à se donner les moyens d'une approche globale et articulée des appareils techniques, des usages et des logiques sociales qui les traversent. C'est une tâche bien balisée en sociologie, notamment grâce aux travaux de P. Flichy[10], qui permettent de considérer l'agencement socio-technique dans son ensemble à partir du cadrage de son fonctionnement, d'une part, et de ses usages, d'autre part. Si, en se popularisant, la notion de dispositif a considérablement évolué au cours des trente dernières années, pour ne plus désigner, parfois, qu'un simple appareil, il n'en reste pas moins que, comme l'expliquent J. Denouël et F. Granjon, "*La place du dispositif est cruciale dans la construction des usages sociaux des technologies de communication. La culture numérique se ressource dans une dimension pragmatique qui articule le lien entre la matérialité des dispositifs et des modes de faire, la performativité des usages favorisant l'engagement dans de nouveaux régimes d'action*"[11].

À l'orée des années 2010, les interfaces dédiées à la communication sur les plateformes ont commencé à être particulièrement bien documentées en sciences sociales. En effet, avec la description pragmatique des échanges sur les messageries par J. Vel-

[9] Foucault Michel, *La volonté de savoir, Histoire de la sexualité, tome 1*, Paris, Gallimard, 1994.
[10] Flichy Patrice, « Technique, usage et représentations », *Réseaux*, 2008, n° 148-149, nº 2, p. 147-174.
[11] Denouël Julie et Granjon Fabien (dir.), *Communiquer à l'ère numérique : regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines (coll. « Collection Sciences sociales »), 2011, p. 73.

kovska au début des années 2000[12], puis J. Denouël[13], jusqu'à l'étude des profils par F. Georges sur les plateformes de sociabilités[14], en passant par les travaux de D. Cardon sur les formes de visibilité 2.0[15], ceux de L. Merzeau sur la présence numérique[16], et ceux de A. A. Casilli sur les sociabilités numériques[17], la (re)présentation de soi et la spécificité des échanges, un certain nombre de travaux majeurs, à la réception équivalente en SIC et en sociologies des médias, ont vu le jour. Si l'étude des plateformes à caractère sexuel bénéficie largement de ces réflexions, c'est un autre rapport qui m'a intéressé en priorité, celui de l'étude des inscriptions au sein des bases de données des plateformes. Il s'agit moins de savoir ce que l'on dit de soi aux autres abonné·es que de comprendre les conséquences de ce que l'on (ne) dit (pas) de soi à la plateforme qui héberge et exploite nos informations.

Cette question ne change véritablement pas l'objet à décrire, en réalité, mais déplace la question qu'on lui adresse. Conformément à une approche typique de l'étude des sciences et des techniques (STS), elle invite à considérer les conditions épistémologiques et politiques de l'inscription dans une base de données et le rôle qu'elle joue ensuite dans les interactions entre usagèr·es. L'organisation des classifications, des profils, des moteurs de recherche, de l'indexation des images, constitue autant de rouages fonctionnant en arrière-plan des activités des usagèr·es, la plupart du temps, sans qu'ils soient véritablement perceptibles[18]. Se pencher sur les coulisses des usages qui sont faits des plateformes demande de prendre en compte l'existence d'un travail et de procédures de façonnage de l'information par sa qualification et sa modération[19], qui prend la forme dans le cas des grandes plateformes d'un *digital labor*, travail ré-

[12] Velkovska Julia, *Les formes de la sociabilité électronique : une sociologie des activités d'écriture sur internet*, thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2004.

[13] Denouël Julie, *Les interactions médiatisées en messagerie instantanée : Organisation située des ressources sociotechniques pour une coprésence à distance*, Thèse de doctorat, Université Paul Valéry - Montpellier III, 2008.

[14] Georges Fanny, *Identités virtuelles*, Paris, Questions théoriques, 2009.

[15] Cardon Dominique, « Le design de la visibilité : Un essai de cartographie du web 2.0 », *Réseaux*, 2009, vol. 152, nº 6, p. 93-137.

[16] Merzeau Louise, « La présence plutôt que l'identité », *Documentaliste - Sciences de l'Information*, 2009, vol. 47, nº 1, p. 32-33.

[17] Casilli Antonio A., *Les liaisons numériques*, Seuil, Paris, (coll. « La couleur des idées »), 2010.

[18] Bowker Geoffrey C. et Star Susan Leigh, « Invisible Mediators of Action : Classification and the Ubiquity of Standards », *Mind, Culture, and Activity*, mai 2000, vol. 7, nº 1-2, p. 147-163.

[19] Denis Jérôme et Pontille David, « Travailleurs de l'écrit, matières de l'information », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 25 avril 2012, Vol. 6, n° 1, nº 1, p. 1-20. Mais aussi, Dagiral Eric, *La construction socio-technique de l'administration électronique. Les usagers et les usages de l'administration fiscale*, Thèse de doctorat, École des Ponts et Chaussées, Paris, 2007.

pétitif, *outsourcé*, et reposant la question des rapports économiques et politiques qui interviennent dans la sélection des informations des usagèr·es[20].

Les classifications qui sont engagées sur les plateformes, que ce soit pour autoriser les accès aux contenus ("j'ai plus de 18 ans", "je suis un homme hétérosexuel", etc.), ont donc des conséquences sur les usages et sur les usagèr·es, dans la mesure où, soit les formulaires vont jouer un rôle simple d'acceptation ou de rejet des usagèr·es soit ils vont les mettre en situation de négocier leurs inscriptions à partir des classifications proposées. Le geste de classification n'est donc pas seulement un geste technique qui rend possible la représentation numérique des abonné·es, mais aussi bien un geste sexuel et normatif, qui contient une représentation du monde et des relations qui y sont possibles[21]. En revanche, pour cerner les enjeux catégoriels et les rapports de pouvoir en contexte sexuel, c'est vers "l'autre moitié" du dispositif de sexualité, celle qui part des questions de sexualités et de genre.

## Les enjeux de la recherche sur les sexualités

Le dispositif de sexualité tel que Foucault l'a décrit s'est reconfiguré, en acceptant que cette dernière soit désormais produite sur des modes discursifs et depuis des foyers nouveaux. Le dispositif contemporain de sexualité délaisse en partie la discipline pour le contrôle[22], "l'acceptation" d'une certaine diversité des pratiques et des identifications sexuelles se construisant en parallèle d'une hétérosexualité dont la crise est le régime ordinaire[23]. On peut le penser en ce sens comme un dispositif de sexualité(s), le pluriel indiquant justement une marge sur l'organisation et la légitimation des subjectivités possibles. Comment appréhender cette diversité et les rapports de force qu'elle semble reconduire ? Que ce soit dans les premières années d'étude des pages personnelles, ou plus tard en choisissant de ne pas rejeter de plateformes du corpus pour des raisons sexuelles, j'ai construit cette étude autour d'un principe de diversité sexuelle. Elle permettait d'abord de conserver au corpus une cohérence dans le temps en prolongeant la

[20] Casilli Antonio A., « Global Digital Culture| Digital Labor Studies Go Global : Toward a Digital Decolonial Turn », *International Journal of Communication*, 29 septembre 2017, vol. 11, p. 21.

[21] Bowker Geoffrey C. et Star Susan Leigh, *Sorting things out : classification and its consequences*, Cambridge, Mass, MIT Press (coll. « Inside technology »), 1999.

[22] Ottaviani Didier, « Foucault - Deleuze : de la discipline au contrôle » dans Emmanuel Da Silva (dir.), *Lectures de Michel Foucault. Volume 2 : Foucault et la philosophie*, Lyon, ENS Éditions (coll. « Theoria »), 2014, p. 59-73.

[23] Berlant Lauren et Warner Michael, « Sexe en public », *Questions de communication*, 2018, nº 33, p. 111-133.

diversité initialement observée sur les pages personnelles. Elle est devenue ensuite un instrument de comparaison des plateformes entre elles et donc de leur compréhension.

J'utilise l'expression plutôt floue de "diversité sexuelle" dans la mesure où, à l'analyse des systèmes de classification des bases de données, on comprendra qu'elle désigne à la fois une diversité d'orientations et de cultures sexuelles, mais aussi une diversité de médiations sexuelles. Étudier une diversité de cultures sexuelles constitue rarement un objet d'étude en soi, et lorsqu'il en est question dans des résultats, c'est généralement soit que l'enquête est réalisée à grande échelle soit que les personnes sur le terrain problématisent elles-mêmes cette diversité. Ainsi, on retrouve une approche panoramique, dans une certaine mesure, avec les grandes enquêtes sur la sexualité des Français·es. D'autres travaux menés à une échelle bien différente, travaillent aussi délibérément à établir un panorama à partir d'entretiens, tels que ceux de J. Mossuz-Lavau sur les pratiques amoureuses[24]. Des enquêtes sur les bisexualités comme celle de C. Deschamps s'inscrivent sur un terrain particulièrement localisé, mais doivent prendre en considération la complexité des identifications et de leurs variations sur ce terrain[25]. Surtout qu'en certains points, le web est l'un des lieux contemporains d'interrogation des catégories de la sexualité, et d'une production constante de nouvelles catégories.

Cependant, la diversité sexuelle désigne aussi une diversité de formes médiatiques, que l'on retrouve, en l'occurrence, pour les environnements numériques, dans l'évidence de la distinction entre "sites de rencontre" et "sites pornos", mais aussi toute une série de binarismes qui jouent dans leur composition : amour / sexe, sentiments / consommation, authenticité / performance, etc. Avant d'être des plateformes partageant une même "nature technique", rencontre et pornographie ne relevaient pas des mêmes dimensions de l'expérience, et, justement, la nature médiatique ne concernait que la pornographie. Cette distinction structure encore profondément l'étude des formes médiatiques de la sexualité, et il est rare qu'un·e chercheur·se ait travaillé successivement ou concomitamment sur des corpus liés à des thématiques relationnelles et des contenus explicitement sexuels. Seules les recherches qui s'astreignent à une certaine systématicité dans la composition de leurs corpus, réussissent à combiner les termes opposés de ces binarismes. On peut compter parmi elles les études de presse pornographique et de littérature sentimentale par B. Damian-Gaillard et l'étude des sites de rencontre en France par M. Bergström[26]. Doit-on cependant considérer que des

[24] Mossuz-Lavau Janine, *La vie sexuelle en France : une enquête inédite*, Paris, Éd. de la Martinière, 2002.

[25] Deschamps Catherine, *Le miroir bisexuel : une socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Jacob Duvernet (Éditions), 2002.

[26] cf. Damian-Gaillard Béatrice, « Le courrier des lecteurs et des lectrices d'Union : scripts culturels de l'amour sexuel », *Le Temps des médias*, 2012, vol. 19, nº 2. Ainsi que Damian-Gaillard Béatrice, « Les

objets numériques, voisins et supposément exclusifs l'un l'autre, comme la rencontre et la pornographie constituent véritablement deux entités totalement autonomes au sein du champ de production discursive et matérielle des sexualités ? Ou bien faut-il y voir justement deux formes qui sont d'abord plus intriquées que jamais de par le développement du numérique, et faire l'hypothèse que ces formes partagent des éléments structurants qui sont, du fait de la séparation des objets numériques, rarement étudiés de façon consistante ?

Formes médiatiques mises à part, l'entrée de cette étude sur le terrain des sexualités numériques se fait par la question des cultures sexuelles, des orientations sexuelles, et des formes sexuelles de médiations, avant tout parce que c'est la manière principale de classifier aussi bien les usagèr·es que les types de documents ou de contenus circulant sur les plateformes. Selon les contextes, les catégories de sexe et de genre s'équivalent ou, au contraire, se combinent. Pour pouvoir en rendre compte, j'emploie la formule typographique de "sexe|genre", ou la barre verticale indique la relation logique 'OU', associant de la sorte sexe et genre comme des catégories vernaculaires aux relations et aux significations variables. Les plateformes numériques expriment des positions différentes quant aux catégories désignant les orientations sexuelles, le sexe|genre, et le statut relationnel, et rendre compte de ces positions constitue l'un des principaux objectifs de cette recherche. Ceci n'empêche pas cependant de combiner ce relevé épistémologique des systèmes sexe|genre sur le terrain, avec le compte rendu de jeux de forces qui ne sont pas directement ancrés dans les systèmes de classification des bases de données. En ce sens le terrain des sexualités offre l'occasion de penser les rapports sociaux de genre[27], en contexte numérique de surcroît.

## Penser la dimension affective des médiations sexuelles

Embrasser d'un même regard les médiations de la rencontre et de la pornographie demande un effort méthodologique et épistémologique : étudier des pratiques relationnelles d'un côté, des images supposées servir principalement à exciter celles et ceux qui les regardent ne semble pas relever du même exercice. Bien que ces deux types de

romans sentimentaux des collections Harlequin : quelle (s) figure (s) de l'amoureux ? Quel (s) modèle (s) de relation (s) amoureuse (s) ? », *Questions de communication*, 2011, nº 20, p. 317–336. Et Bergström Marie, « La toile des sites de rencontres en France : Topographie d'un nouvel espace social en ligne », *Réseaux*, 2011, vol. 166, nº 2, p. 225.

[27] Clair Isabelle, « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? Retour sur quarante ans de réticences », *Cahiers du Genre*, 2013, vol. 54, nº 1, p. 93.

plateformes n'indiquent pas les mêmes horizons sexuels et relationnels ni les mêmes modalités d'usages, ils partagent pourtant bien des éléments, à commencer par certains des mécanismes de leurs systèmes de classification des abonné·es et des contenus. À cela, s'ajoute qu'une part importante des plateformes combine en fait des propriétés de l'un ou de l'autre, proposant une expérience hybride entre rencontre et pornographie, comme c'est le cas des plateformes libertines ou gays et lesbiennes. Il devient alors pertinent de composer une approche qui, à la fois, autorise la comparaison de ces différents environnements, et identifie un point d'entrée équivalent dans chacun d'eux.

Pour ce faire, il est fructueux de se tourner vers une conception replaçant la question des corps et de leurs affects au cœur du dispositif, dans la mesure où discours, matérialités et subjectivités sont agencées par des jeux de forces propres à celui-ci[28]. Les affects sont des forces qui transforment les corps ou les objets, en change la capacité d'agir ou de réagir à leur tour. Une telle perspective passe par le relevé minutieux de leurs intrications. Il s'agit de comprendre comment les médiations en jeu, sur des plateformes de rencontre, de partage de pornographie ou d'autres encore, ne sont pas uniquement affaire de signes, de contenus, dont on chercherait ou fuirait les effets excitants, séduisants, dégoûtants, ni d'usages, dont on aurait la maîtrise. C'est l'agencement de ces éléments dans un réseau complexe de manipulations et d'effets par et sur les abonné·es, mais aussi de configuration de ces manipulations et de ces effets par les plateformes elles-mêmes, qu'il faut considérer.

S. Paasonen propose une compréhension de cet agencement des forces dans l'étude de la pornographie[29]. Elle développe pour ce faire la notion de *grab*, et suggère une approche pragmatique du visionnage de contenus pornographiques numériques, centrée sur ce que les corps font des images et les images font aux corps, plutôt que sur leurs significations ou leur interprétation. Le *grab* suggère une relation symétrique entre objet et sujet, il constitue en cela un *attachement* et participe en premier lieu à la production matérielle des subjectivités[30]. Il est tout à fait envisageable d'ouvrir cette approche des usages et des sémiotiques à des domaines autres que celui de la pornographie[31], et de chercher à comprendre comment fonctionnent, ou ne fonctionnent pas, les contenus (dont les images) sur des plateformes de rencontre "sérieuse" ou sur des plateformes

[28] Deleuze Gilles, *Foucault*, Paris, Éd. de Minuit (coll. « Critique »), 1986.
[29] Paasonen Susanna, *Carnal Resonance, Affect and Online Pornography*, Cambridge MA, MIT Press, 2011.
[30] Gomart Émilie et Hennion Antoine, « A Sociology of Attachment : Music Amateurs, Drug Users », *The Sociological Review*, mai 1999, vol. 47, p. 220-247.
[31] Vörös Florian, « Introduction : le porno à bras-le-corps » dans *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, éd. Amsterdam, Paris, 2015, p. 26.

de sexcam. Si l'on prolonge l'approche par les affects, et que l'on recense les forces qui agissent sur le *grab*, la façon dont les systèmes de classifications des plateformes organisent la navigation semble alors jouer un rôle d'*orientation*, cherchant à canaliser ou inciter des formes de *grab* en particulier.

Une conception affective des médiations numériques offre une relecture concomitante des concepts de scripts d'usage[32] et de scripts sexuels[33], tous deux construits sur l'idée d'une programmation et d'une narration, et en fait d'un séquençage d'actions et de réactions. Ces concepts de la sociologie de la traduction et de la sociologie des sexualités se rejoignent et sont maintenus en tension sur le terrain que j'ai observé. Si les deux concepts n'apparaissent que sporadiquement dans ce manuscrit, ils n'en gardent pas moins une présence forte, et si j'ai préféré introduire des notions moins habituelles dans l'étude du numérique ou des sexualités comme ceux de *grab*, de *ligne* et d'*orientation*[34], c'est qu'il était plus simple de les ajouter aux deux types de scripts que de tenter de tordre ces concepts façonnés par trente ou cinquante années de recherche. Dans cette thèse, je propose donc d'étudier un ensemble de *médiations sexuelles numériques* (MSN), qui participent à la fois de la configuration de la navigation et des formes de *grab* réalisées par les abonné·es, et de la production des subjectivités sexuelles.

Prendre un type de médiations pour objet indique à la fois qu'il ne s'agit pas ici de travailler à la rencontre des plateformes elles-mêmes, pas plus que de leurs usages spécifiques, mais de s'intéresser au réseau d'éléments hétérogènes qu'elles rejoignent en se constituant comme technologies sexuelles et technologies de genre[35], pour reprendre l'expression de T. De Lauretis. On peut penser, dans une perspective pragmatiste, une certaine variation dans l'expérience des groupes qui suivent des orientations divergentes de leur *grab*, à la condition de comprendre que cette expérience s'établit suivant un matériau épistémique lui-même toujours *situé* dans un environnement spécifique, participant en cela, d'une *agentivité épistémique*, qui demande "à rendre compte à la fois des conditions d'émergence et de production du savoir et des dynamiques sociales dans cette production même."[36]. Ces médiations sexuelles numériques produisent

[32] Akrich Madeleine, « De la sociologie des techniques à une sociologie des usages. », *Techniques & Culture*, 1990, nº 16, p. 83-110.

[33] Gagnon John, *Les scripts de la sexualité : essais sur les origines culturelles du désir*, traduit par Sam Bourcier, Paris, Payot.

[34] Ahmed Sara, *Queer phenomenology : Orientations, objects, others*, Durham NC, Duke University Press, 2006.

[35] De Lauretis Teresa, *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg*, traduit par Sam Bourcier, Paris, la Dispute (coll. « Le genre du monde »), 2007.

[36] Dell'Omodarme Marco, Pour une épistémologie des savoirs situés : De l'épistémologie génétique de Jean Piaget aux savoirs critiques, univ. Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris, 2014, notamment p. 28 et p. 289.

les environnements sexuels et techniques en matérialisant des systèmes de classification sexuelle et des pratiques qui s'y *attachent* sans forcément les valider. J'ai tenté de concentrer les compte-rendus sur des publics rarement racontés, entre autres, les animatrices, ou les hommes hétérosexuels qui échangent avec d'autres hommes, etc. Il s'est agi de rendre compte d'expériences variées plutôt que représentatives, et de montrer notamment les complexités de l'hétérosexualité[37]. Les médiations sexuelles numériques participent à la production même des réseaux d'échanges et de sociabilités, et, dès lors, à la constitution plus ou moins réflexive et plus ou moins autonome de groupes socio-sexuels en *communautés affectives*[38] qui, à défaut de partager concrètement des identités ou des comportements sexuels, partagent *a minima* des manières d'affecter et d'être affectés.

## Méthodes et corpus

Dans le cadre d'un travail mené individuellement dans un environnement médiatique, les approches combinant des méthodes distinctes ont l'inconvénient d'être particulièrement coûteuses en temps et en logistique sans pour autant garantir une finesse et, sinon l'exhaustivité, une précision équivalente aux analyses centrées sur une méthode principale. Elles constituent cependant un atout essentiel en ce qu'elles réduisent l'importance des angles morts inhérents à chacune des méthodes testées sur le terrain, et alimentent dès lors de nouvelles manières de problématiser ce dernier. Si l'approche ethnographique détermine foncièrement les choix épistémologiques et les problèmes soulevés dans ce texte, j'ai combiné différentes méthodes autour d'un terrain défini principalement autour des plateformes suivantes : - Abcoeur - Acebook - Adopteunmec - Bi-way - Blacklub - Cam4 - Dudesnude - Fetlife - Gayromeo - Planetromeo - Gleeden - Ma-queue - Meetic - Mytilene - Netechangisme - wyylde - OKCupid - Parship - Xtube

J'ai utilisé une série d'entretiens, pour moitié non-directifs, et semi-directifs, enregistrés à différents moments de la première et de la seconde enquête. J'ai effectué différentes analyses sémiotiques, notamment des interfaces et des images principalement photographiques affichées par les abonné·es sur les plateformes. J'ai enfin produit le questionnaire webINTIM (N=452) pour clore la seconde enquête, questionnaire dont

[37] Groupe Genre, normes et sexualités (Dir.), *Hétéros : discours, lieux, pratiques*, Paris, EPEL, 2009.
[38] Julliard Virginie, *La différence des sexes sur twitter les conditions d'observabilité d'un engagement affectif émotionnel*, HDR, Paris Est, Créteil, 2018.

je n'utiliserai ici, pour des raisons de faisabilité et de concision, les résultats que de façon marginale, sachant qu'il a pris toutefois une place centrale dans la composition de l'analyse que présente ce manuscrit.

## Organisation de la réflexion

Cette thèse est construite en deux parties : une première qui travaille à évaluer les conditions méthodologiques et historiques de l'élaboration d'un objet original, les Médiations Sexuelles Numériques (MSN). Cet objet permet d'étudier dans un même cadre conceptuel les sites de rencontre et les plateformes de partage de pornographie. Cette thèse s'appuie sur la présentation d'un terrain ethnographique datant des années 2000, puis d'entretiens sur les conditions de travail des animatrices des services roses dans les années 1990 (effectués après 2011), et enfin d'une histoire culturelle des technologies impliquées dans les plateformes à caractère sexuel que j'ai étudiées. Une seconde partie se propose ensuite de tester le potentiel heuristique d'un tel objet et de la transversalité qu'il implique dans l'appréhension du terrain. Elle s'élabore à partir de l'analyse d'une sélection de mécanismes récurrents dans l'architecture des bases de données des plateformes, puis d'une analyse des sémiotiques visuelles régulant la circulation des images des abonné·es ainsi que des données collectées en ligne en 2015 à l'aide d'un questionnaire (webINTIM) portant sur les usages sexuels du numérique.

Dans un premier chapitre, je reviens sur les dix premières années de cette enquête, sur les pages perso à caractère sexuel (PPCS) puis les plateformes de rencontre et de partage de contenus pornographiques qui les ont progressivement remplacées au cours des années 2000. M'inspirant dès le départ des ressources interactionnelles et techniques des animatrices du minitel et du téléphone rose, rompues à l'animation par la multiplication des profils et des discussions ainsi que la modération des contenus, j'ai mis longtemps à formuler les *enjeux épistémologiques de la position* que ces ressources m'avaient conférée. Cette approche "professionnelle" a eu deux effets sur la définition de ma position. Le premier de ces effets a distingué mon point de vue à la fois de celui des chercheur·ses qui ont analysé des données fournies par les entreprises exploitant ces plateformes, me privant des moyens de l'objectivation statistique, et à la fois des chercheur·ses qui ont fait l'analyse de leur propre parcours sur les plateformes de rencontre ou de partage de pornographie, me privant cette fois-ci de la rhétorique subjective de l'usage. Aussi inconfortable soit-elle, cette position "sur le fil" m'a en revanche offert l'occasion d'observer des mécanismes de définition technique,

sémiotique et épistémologique des conditions de subjectivation des abonné·es et de comprendre la *nature affective* de cet exercice : ce que je savais du terrain, je le savais seulement parce que j'avais, matériellement, pendant des mois ou des années, tenu des positions socio-sexuelles en principe inconciliables, et m'étais prêté, avec plus ou moins de succès, à l'expérience subjective qui y était associée, rejouant en ligne la leçon de J. Favret-Saada qui veut que pour produire un savoir, il faut être soi-même affecté·e.

Le deuxième chapitre se donne avant tout pour objectif de rendre compte du travail d'*animation* des services numériques à caractère sexuel, qu'ils soient pornographiques ou bien annoncés comme des services de "rencontre réelle". J'y présenterai d'abord les conditions de l'animation du minitel et du téléphone rose en France dans les années 1990, les modalités des interactions entre les animatrices et leurs connectés, mais aussi les contraintes managériales et contractuelles propres à la situation de salariées de celles-ci. Les animatrices sont prises entre deux modes de subjectivations présentés à elles comme concurrents, la performance de féminité "naturalisée" et celle de la travailleuse, à laquelle l'entreprise ne donne que rarement les moyens d'en être vraiment une, ce qui impliquerait qu'elles soient reconnues comme travailleuses du sexe. Ensuite, je montre que l'on retrouve les principaux rapports de force identifiables à cette époque dans l'expérience des modèles et des *camgirls* et *camboys* des années 2010, qui évoluent, à la différence des animatrices, dans un contexte international et centré sur l'image photographique et vidéo, le travail freelance et la gestion d'une communauté de fans. Fondé sur l'analyse d'entretiens, ce chapitre cherche à formaliser ce dont mon expérience ethnographique m'avait donné l'intuition, à savoir l'organisation d'un *dispositif de sexualité* agençant éléments techniques, juridiques, émotionnels et discursifs, pour produire des médiations hétérosexuelles sur la base de l'exploitation du travail des animatrices et des *camgirls*, à destination d'un public d'hommes hétérosexuels. Pour terminer, je développerai l'idée que d'autres services, destinés à d'autres publics, ne fonctionnent pas forcément selon les logiques d'exploitation du travail des animatrices, et que les médiations en jeu doivent être de ce fait évaluées comme nécessitant la révision de l'expression de dispositif de sexualité(s).

Le troisième chapitre travaillera à définir un objet suffisamment souple pour permette à la fois de rendre compte des variations possibles dans les différentes formes de ce dispositif de sexualité(s), et dépasser une aporie à la fois disciplinaire et méthodologique qui consiste à séparer systématiquement l'étude des "sites de rencontre" et celle de "la pornographie en ligne". Reprenant la généalogie des technologies d'appariement au sein de bases de données, des technologies de discussion et des technologies de dif-

fusion d'images, j'y discuterai l'évidence de la distinction entre "sites de rencontre" et "sites pornographiques", la considérant comme le fruit d'un *imaginaire sociotechnique*, et rappellerai que, sur chacune des plateformes proposant rencontre et/ou pornographie, les trois technologies sont en fait présentes à un niveau équivalent. La distinction entre les deux régimes médiatiques a malgré cela structuré la totalité des recherches effectuées jusqu'ici en France à propos des plateformes à caractère sexuel. La sociologie de la rencontre faisant soit l'impasse sur les plateformes qui ne produisent pas un discours hétéro-conjugaliste, soit l'impasse systématique sur l'analyse des images, toutes plateformes confondues, je défendrai l'idée d'une conception extensive de la rencontre, incluant échanges en ligne (même destinés à y rester) et partage d'images à caractère sexuel. De l'autre côté, les travaux en sciences sociales sur la pornographie sont focalisés sur les effets (pour des raisons méthodologiques ou morales suivant les cas) jusqu'à l'introduction des *porn studies*, réactualisant une conception des effets directs des médias peu propice à la compréhension de pratiques culturelles ordinaires. Je proposerai d'utiliser à la place une conception matérialiste et pragmatiste des affects, qui pourra rendre compte à la fois des usages des images explicitement sexuelles mais aussi des autres types de contenus. Selon S. Paasonen, le *grab* désigne la *saisie* d'un objet médiatique autant que le *saisissement* par celui-ci. En quelques sortes, le *grab* génère l'objet autant que le sujet et autorise la description de la manipulation des interfaces, des sémiotiques visuelles en pratique (de leur production et de leur réception), ainsi que de la sélection des publics et de leur mode de subjectivation. L'objet d'étude dans lequel on pourra dès lors rendre compte des relations de *grab* constitue non plus deux types d'objets incompossibles (rencontre *ou* pornographie) mais un continuum de médiations à la fois sexuelles et numériques (MSN), qui incluent les plateformes offrant ou de la rencontre ou du partage de pornographie, ou les deux.

Le chapitre quatre abordera la question de l'*orientation* dans un environnement à la fois sexuel et numérique, et de la manière dont une douzaine de plateformes choisies pour leur variété sexualisent l'expérience de la navigation. Rendre compte des normes de l'orientation engage la description de trois *médiations sexuelles numériques* en particulier, à savoir les lexiques sexuels mis à disposition des usagèr·es pour se décrire dans les formulaires d'inscription sur les plateformes, l'autorisation ou la restriction des accès à certains types de contenus hébergés par chaque plateforme, et enfin, la qualification du caractère sexuel des contenus par les règles de modération. L'analyse visera dans un premier temps à identifier les logiques propres à chacune de ces médiations, puis à présenter la façon dont, en se combinant, elles participent à leur tour à l'établissement de trois types de plateformes (et non plus deux) auxquels s'ajoutent un certain

nombre de formes hybrides. La première MSN concerne la richesse des lexiques sexuels et cadre les horizons identitaires et relationnels de chaque plateforme. Construits sur le binarisme de la différences de sexes, de manière stricte ou aménagée, ou bien au contraire sur une prolifération de catégories sexuelles, ces lexiques contraignent plus ou moins les manières de s'inscrire et d'entrer en relation, triant les publics ou tout du moins requérant de leur part de se soumettre à un jeu catégoriel spécifique. La deuxième MSN consiste, sur certaines plateformes, en l'orientation sexuelle de la navigation par la restriction des accès aux contenus des personnes dont l'orientation sexuelle serait *a priori* incompatible avec celle que l'on a déclaré. Sur les autres plateformes à l'inverse, tout le monde peut échanger avec tou·te·s les autres abonné·es, à moins que des dispositions spécifiques permettent à certains groupes d'être exemptés du visionnage des contenus d'autres groupes. L'orientation sexuelle ici est un moyen de sexualiser la navigation et sexualiser la lecture des contenus lorsque les contenus ne sont pas eux-mêmes explicitement sexuels.

La troisième MSN porte sur les critères et l'économie de la qualification du caractère sexuel des contenus visuels. Deux régimes sémiotiques se croisent, l'un portant sur l'évaluation de la plus ou moins grande nudité, le degré zéro en étant le visage, l'autre portant sur l'évaluation du rôle conféré aux organes sexuels représentés. Les règles de modérations des plateformes supposent toutes l'existence de ces deux régimes mais les sollicitent à des fins variables, nombre de sites de rencontre autorisant parfaitement l'usage des images explicitement sexuelles tandis que d'autres sites interdiront les photographies représentant les abonné·es vêtus de maillots de bain. Au final, ces médiations sexuelles numériques ne se combinent pas de manière aléatoire, et trois types principaux de plateformes apparaissent, répondant chacun à un type d'*orientations intimes* telles que définies par M. Bozon : des plateformes *conjugalistes*, fondées sur un respect strict de la différence des sexes, hostiles aux images explicitement sexuelles, et configurant les échanges pour qu'ils apparaissent, aussi nombreux fussent-ils, sous forme de dyades ; des plateformes se présentant au contraire comme des réseaux de *sociabilités sexuelles*, autorisant les images explicitement sexuelles et l'affichage des contacts personnels ; et enfin des plateformes centrées sur l'*expérience individuelle du désir* construite certes autour des usages des images et de leurs tags proliférants, mais source de sociabilités jusqu'ici inédites autour des pratiques autosexuelles. À ces trois types de plateformes s'ajoutent des hybrides inclassables de par l'analyse de leurs seules médiations, et laissant aux abonné·es le soin de choisir entre deux *orientations* possibles.

Le cinquième et dernier chapitre rendra compte de *modes de subjectivation* qui seraient inobservables sans une approche comparative et affective des plateformes et des MSN. Ils s'appuient d'une part sur des marges de manœuvre existant entre le cadre fonctionnel des MSN et les prescriptions d'usages produites par les plateformes, et d'autre part sur de la production, de la circulation et de l'usage sexuel des contenus visuels. Le chapitre précédent ayant montré comment les plateformes articulaient les orientations sexuelles des abonné·es avec le caractère sexuel des contenus pour constituer des environnements *orientés*, la subjectivation va s'élaborer en priorité par la résonance des *orientations intimes* sollicitées par les abonné·es avec celles qui configurent les environnements dans lesquels iels naviguent. Dans une première section, je présenterai des situations suivant lesquelles les abonné·es enfreignent le programme d'usages prescrit par les plateformes, sans pour autant en enfreindre les MSN, un entre-deux des usages qui permet tout autant d'entretenir des romances en ligne sans intention aucune de rencontrer, que de bénéficier d'accès à des personnes autrement inaccessibles pour des abonné·es au *placard*. Cet entre-deux voit émerger trois figures de *fakes*, le tricheur, le contrefacteur et le traître, qui marquent le point de rupture avec des usages décalés mais non problématiques. On abordera ensuite les manières dont les régimes visuels qui régissent la mise en scène des corps épousent de manière genrée la modération des contenus opérée par les plateformes : lorsque les plateformes n'interdisent pas les contenus explicitement sexuels, l'apparition des visages et/ou des organes sexuels dans les images est laissée à la décision des abonné·es et suit des logiques différentes selon l'*orientation intime* des plateformes. Ce chapitre se terminera en évoquant la question des modulations des orientations

Ces cinq chapitres sont accompagnés en annexes, d'extraits d'entretiens, de grilles d'analyses, et du questionnaire webINTIM.

# Chapitre 1

# RENDRE COMPTE DES SEXUALITÉS EN LIGNE : UNE ETHNOGRAPHIE NUMÉRIQUE (1999 – 2015)

Appréhender et définir un terrain constitué par des éléments numériques et des éléments sexuels ne s'est pas fait sans accrocs, loin de là. L'enquête présentée dans ce document n'aurait pas vu le jour sans le déploiement d'une première enquête effectuée de 1999 à 2009 qui aurait dû se conclure par une soutenance. Celle-ci n'a jamais eu lieu. Rétrospectivement, ce premier travail a pourtant constitué le lieu d'exploration et de problématisation des réflexions qui m'occupent aujourd'hui. Il a aussi été l'occasion d'accumuler un certain nombre de données, notamment des corpus d'échanges et d'observations collectés sur des sites web qui ne sont désormais plus en service, et il offre ainsi une perspective historique sur les usages sexuels du numérique. L'écart entre la première et la seconde enquête est à la fois d'ordre épistémologique et méthodologique. Ce chapitre retrace tout autant les transformations d'un terrain que l'évolution de mon point de vue sur celui-ci.

La transformation de mon rapport au terrain au cours de la première enquête a suscité des questions qui n'ont pas trouvé à se déployer à partir de mes seules ressources en sociologie. La plus centrale de ces questions fut certainement celle de l'appréhension concomitante des objets techniques et des objets sexuels comme faisant, ensemble, le jeu de savoirs et de savoir-faire situés. C'est pourquoi cette seconde enquête s'est nourrie à la croisée des sciences de l'information et de la communication, de la sociologie, des *Science and Technology Studies* (STS) et de l'anthropologie, l'activité ethnographique servant de pivot pour rendre compte d'un environnement composé de

médiations multiples. En fait, on ne trouvera pas de compte rendu ethnographique au sens traditionnel du terme dans ce chapitre, compte-rendu dont on pourra néanmoins lire des séquences ou des encarts plus loin dans le texte. Au contraire, on pourra lire ici un compte rendu de l'ethnographie elle-même, et à proprement parler de la manière dont mon approche du terrain s'est transformée d'une approche distanciée et centrée uniquement sur les contenus en une approche participante et centrée sur les relations et leurs conditions matérielles et sémiotiques de réalisation.

Entre ces deux enquêtes, c'est la construction d'une ethnographie numérique qui s'est engagée autour de deux axes principaux. Elle prend d'abord à cœur le fait de déplier les conséquences méthodologiques de certaines des questions participant à la définition même du numérique (que se passe-t-il pour faire réseau ? Qu'est-ce qui apparaît sur un écran ? Qu'est-ce qui n'y apparaît pas ? Que trouve-t-on en ligne ? Qu'est-ce qui s'y écrit ?). Ensuite, elle se propose d'appréhender tout autant les éléments matériels et sémiotiques qui font l'appareillage numérique des sexualités, et pour ce faire interroge des éléments souvent invisibles lorsque l'on aborde les usages sexuels d'internet : l'infrastructure technique (qui agit, notamment par la structure des bases de données, et configure les usages), l'activité (et les métiers) de modération et surtout d'animation, qui n'est que rarement prise en compte puisqu'elle ne ressortit ni véritablement des usages ni de l'administration des sites web. Finalement, l'ethnographie numérique qui est présentée ici adapte à un contexte numérique certaines des exigences méthodologiques concernant le caractère situé des savoirs et des savoir-faire et l'investissement des chercheur·ses dans l'expérience et la cartographie de ceux-ci.

## 1.1 LES CONDITIONS D'UNE ETHNOGRAPHIE SANS CARNET

La seconde enquête plonge directement ses racines dans les conditions d'élaboration de la première. Celle-ci avait constitué une ethnographie que je n'avais ni entreprise ni vécue comme telle depuis le départ. Le mouvement central qui avait animé ma présence sur le terrain consistait en une participation croissante aux échanges, d'abord parce que c'était le seul moyen d'y collecter des données avant même que les interactions ne m'apparaissent elles-mêmes comme intéressantes à observer. C'est une relecture *a posteriori* de ma présence sur le terrain *comme* une expérience ethnographique de terrain qui me permet aujourd'hui de la présenter comme telle. Par conséquent, on peut

parler d'une *ethnographie sans carnet* parce que la nature numérique des médiations offre des conditions inédites à l'exploration d'un terrain et à la collecte de données, à commencer par le fait qu'une part importante des interactions qui s'y déroulent est asynchronique et prend toujours forme par l'écrit ou l'image. Pour cette raison, le récit que l'on peut en faire s'appuie plus souvent sur l'archivage et l'analyse *a posteriori* des discussions ou des galeries de photographies que sur le seul compte rendu à la première personne dans un carnet de terrain.

Cette section vise à présenter le terrain de ma première enquête de la façon la plus synthétique et la plus proche possible des conditions dans lesquelles je l'ai vécue. Cet exercice égocentrique me semble nécessaire pour offrir les moyens de saisir comment se sont construits la position et l'objet que je propose d'étudier dans les chapitres suivants. Ainsi, en toute logique, il n'y sera pas question d'ethnographie avant les dernières lignes, et c'est le récit d'une enquête qui voulait produire une sociologie des représentations de la sexualité et des usages du web sans y avoir réussi dans le temps imparti. On y suit les aléas d'un terrain évoluant rapidement, de données hétérogènes, volatiles et particulièrement inflammables, d'objets insaisissables ou perçus comme toujours inaboutis… Pour finir, on suivra l'adversité d'un terrain dont la complexité croissante paraissait démesurée au regard du caractère particulièrement anecdotique de la page web qui en avait initié l'étude.

### 1.1.1 Les documents de soi et leur collecte…

Le travail de collecte de documents et de données numériques concernant les usages sexuels du web s'est engagé de façon progressive durant mon année de DEA mention « sociologie de l'art et de la culture ». Pour un cours portant sur les représentations du corps dans les arts visuels et la littérature, j'avais tenté de réfléchir aux différents modes visuels de mise en scène de la nudité, comparant des images aussi variées que les tableaux que Francis Bacon avait peints de ses amies et amants, des images pornographiques, le Saint Suaire de Turin, ainsi que quelques images issues d'encyclopédies médicales. Si l'essentiel des recherches préparatoires s'était déroulé à la bibliothèque, j'avais eu recours à internet pour trouver une série d'images pornographiques contemporaines. N'ayant aucun repère en la matière, j'avais utilisé l'un des portails qui préfiguraient les moteurs de recherche à l'époque, et avais rapidement choisi les images qui pouvaient figurer dans l'exposé. Au cours de cette recherche d'images, une page web m'était apparue comme clairement inadaptée à l'exercice d'analyse d'images qui me

préoccupait alors, mais les raisons de son incongruité restaient aussi confuses qu'intrigantes.

L'adresse de cette première page personnelle était en apparence des plus explicites : www.chez.com/sexeaumasculin[1] Cette page montrait de la pornographie visiblement amateure (les corps n'étaient ni athlétiques, ni spécialement performants), avec un supplément technique particulièrement notable : il était possible de contacter le webmaster, en l'occurrence un certain « phildeB » qui, lui-même, s'exhibait dans le plus simple appareil. Imaginer qu'il existât une version pornographique des pages persos ne me surprenait pas outre mesure. Cependant, l'agrégation en un même document de l'exposition sexuelle de soi et du moyen d'être contacté·e perturbait considérablement ma représentation des objets médiatiques en jeu : d'un côté, la pornographie, comme produit spécifique à consulter seulement, et dont on ne contacte jamais ni les modèles ni les webmasters, et, de l'autre, les outils de communication, téléphone ou courrier, destinés à échanger avec des personnes, le plus souvent connues, voire intimes. Quel intérêt pouvait-on trouver à contacter un webmaster de site pornographique, amateur ou professionnel ?

Ce premier site web présentait, sur le traditionnel fond noir des pages persos de l'époque, une collection de photographies montrant principalement des organes génitaux cadrés en gros plans, rangés par galeries d'une dizaine d'images, chaque galerie correspondant à une page datée du site web et à une personne qui possédait un numéro ou un pseudonyme. Le site montrait en fait deux types de photographies : celles du webmaster lui-même, et celles d'autres internautes qui lui avaient envoyé leurs photographies. Il existait aussi sur le site une section dédiée à la publication de petites annonces sur lesquelles certaines des photos présentées correspondaient à l'une des galeries affichées par ailleurs, le lien se faisant par la présence des mêmes pseudonymes dans les deux sections. Ainsi, pour chaque internaute représenté sur le site, webmaster inclus, existait l'agencement d'un pseudonyme, d'une photographie au moins (parfois d'une galerie entière), et d'un contact par mail, forme documentaire initiale qui allait se retrouver dans d'autres types de sites.

En suivant les liens proposés par le webmaster, en cliquant sur les bannières ou les listes de pages « amies », on découvrait d'autres pages persos à caractère sexuel (PPCS), qui elles-mêmes pointaient vers d'autres encore… Le réseau des liens que ces PPCS proposaient vers d'autres PPCS « amies » constituait un *webring* (l'anneau, le circuit, matérialisant une communauté d'esprit ou d'intérêts/activités en ligne). Les

[1] Elle peut être consultée aujourd'hui à l'aide de la *waybackmachine* sur http://web.archive.org/..

PPCS suivantes apparaissaient moins comme des collections d'images que comme un exercice de présentation des webmasters. On observait alors des formes graphiques plus travaillées et diversifiées, telles que des descriptions sous forme de fiches anthropométriques ou de récits plus proches de la confession ou du témoignage, des portraits illustrant ces descriptions, ou bien des galeries thématiques payantes ou des zones plus ou moins réservées par mots de passe, parfois même des matériaux textuels ou photographiques dénués de caractère intrinsèquement sexuel, ou encore des sections montrant un flux permanent de webcam, *etc.*

Mon exposé ayant reçu un bon accueil, je présentais à l'issue de mon DEA un projet de thèse portant sur ce type de pages web avec le ferme objectif d'en faire une analyse relevant à la fois de l'anthropologie visuelle et de la sociologie. Quelques mois plus tard, les pages de Cyrillo, de Vérose, de Kora, de m@b, de JeCyr78 et de bien d'autres encore se sont ajoutées à la liste, au point de pouvoir envisager la formation d'un corpus de PPCS et la rédaction d'un projet de thèse portant directement sur ces formes médiatiques nouvelles. Avec le recul, ces pages web ne constituent pas l'élément le plus important pour comprendre mon «  entrée » sur le terrain des sexualités numériques : elles n'en furent que l'élément initial et le plus formel. La lecture d'un site web requérait du temps, demandait à ce que celui-ci soit exploré mais aussi à ce qu'il soit fréquenté régulièrement par la suite, si l'on désirait en suivre l'actualisation. L'actualité de chaque page n'était pas capitale, néanmoins elle m'offrait l'occasion de découvrir des liens vers de nouvelles PPCS. Il n'était pas rare de devoir s'inscrire auprès des webmasters pour obtenir l'autorisation de partager ses images ou simplement consulter celles des autres abonné·es sur les pages. D'ailleurs, déterminer quelle frontière définissait véritablement le territoire personnel, entre l'adresse d'hébergement, la structure et l'habillage d'une PPCS ou les contenus textuels et audiovisuels montrant les webmasters, certes sur leurs propres pages, mais aussi sur d'autres sites, laissait entendre que la coïncidence entre les PPCS et le caractère personnel des contenus était de moins en moins évident.

En janvier 2004, alors que je m'apprêtais à me lancer dans la rédaction de la thèse, un incendie dans mon appartement compacta ordinateur et pile de CD gravés faisant office de sauvegarde du corpus en une vulgaire brique de plastique et de métal fondus. Pour que l'enquête puisse littéralement renaître de ses cendres, il me fallait trouver un moyen de générer rapidement une nouvelle version du corpus de PPCS. 2004 a été l'année des sites de rencontre, et ils avaient l'avantage de reposer sur de grosses bases de données, comptant des milliers ou des dizaines de milliers de profils, là où les plus

grosses PPCS en comptaient au mieux quelques centaines. Par ailleurs, principalement composés de profils et de galeries d'images de soi, les sites de rencontre pouvaient être aisément considérés comme des sources valables de « documentation de soi », et ne faisaient en quelque sorte que structurer les services de petites annonces déjà présents sur les PPCS. De surcroît, une portion des sites visités proposait de publier le profil, créé par leur biais, sous forme de page web accessible aux personnes non-abonnées, sur le principe exact des PPCS.

J'ai donc passé des mois à explorer ces plateformes qui fonctionnaient par spécialisation, même lorsqu'elles indiquaient le contraire, visant des segments spécifiques de marché, pour les sites les plus capitalistes, et des publics ignorés par les premiers, pour ceux qui restaient à l'initiative d'individu·es isolé·es. Il me suffisait de trouver un nouveau type de site de rencontre pour découvrir des milliers de nouveaux profils. Ma collecte de documents suivait, par-delà les transformations et les restructurations de la production de contenus en ligne, notamment le passage progressif au web 2.0, les diverses variations de la présentation de soi en contexte sexuel. Les deux paradigmes du web et du web 2.0 pouvaient alors être envisagés ainsi : un premier principe de production individuelle de documents numériques reliables entre eux par des hyperliens, qui s'était vu concurrencé, au milieu des années 2000, par un second, fondé sur l'exploitation de bases de données générées par et pour des plateformes[2]. Pour le terrain des PPCS et des plateformes à caractère (plus ou moins) sexuel, la notion de site avait d'abord recouvert le fruit d'un travail d'une personne sur son temps de loisir, puis le produit d'une équipe voire d'une entreprise impliquant des dizaines de designers et de développeurs. La transformation technologique mettait alors en évidence la pérennité d'une pratique et de certaines formes de contenus. Cette pérennité était à même de fournir un objet d'étude tout à fait intéressant pour mon enquête.

### 1.1.2 S'inscrire, observer et interagir en situation…

À partir de ce moment, ce qui était jusque-là un moyen ponctuel d'accéder à certains contenus réservés des PPCS est devenu une activité systématique : je n'ai pas consulté des sites de rencontre comme je consultais des pages persos, car je m'y suis inscrit. Si la consultation des PPCS pouvait être perçue comme l'affaire d'un travail de lecture seule, d'un travail d'archiviste patient et solitaire, celle des profils me demandait de produire

[2] Ertzscheid Olivier, « L'homme, un document comme les autres », *Hermès, La Revue*, 2009, n°53, n°1, p. 33-40 ainsi que Rebillard Franck, « Du Web 2.0 au Web2 : fortunes et infortunes des discours d'accompagnement des réseaux socionumériques », *Hermès, La Revue*, 2011, n°59, n°1, p. 25-30.

moi-même des documents et me mettait alors en situation de « me faire un nom » et de marquer une présence, même minimale. L'inscription est une conséquence centrale du développement des plateformes du web 2.0[3]. Elle impose que l'accès aux contenus hébergés par le site soit compensée par une inscription dans la même base de données, et que les données ainsi générées constituent une classe de contenus accessibles. Les inscriptions auxquelles je me soumettais augmentaient largement la contrainte logistique par rapport à l'étude des seules PPCS : une multitude d'adresses e-mails, des listes de pseudonymes, de mots de passe, une synthèse des profils créés, *etc.*

Ma participation aux échanges sur les plateformes s'est engagée de manière progressive. Dans un premier temps, le nom, autonyme ou pseudonyme, et quelques cases cochées pour émailler un profil suffisaient. L'essentiel consistait à remplir les formalités qui m'ouvriraient les portes du site, comme je l'avais déjà fait avec les zones réservées des PPCS. *A priori*, c'était « juste pour voir ». Sauf qu'une fois les premiers profils créés et validés, j'ai rajouté une description minimale contenant notamment les informations que tout le monde demandait lors des premiers échanges sur les salons de discussion ou dans les messageries. J'ai aussi fini par ajouter des images, le plus souvent récupérées sur d'autres sites web, toujours pour répondre aux demandes durant les interactions avec les autres abonné·es mais aussi pour répondre aux injonctions des sites eux-mêmes. Tantôt j'inventais les informations, tantôt pas, tantôt j'utilisais mes propres images, tantôt pas, cela dépendait du contexte. Somme toute, ma résistance à construire des profils, quels qu'en soient les contenus, posait problème différemment suivant les plateformes, suivant les cultures sexuelles en jeu, et suivant le moment.

Dans un premier temps, m'inscrire et même discuter n'est pas apparu comme une pratique intéressante en elle-même mais comme un moyen d'accélérer la reconstitution d'un corpus de pages web et de profils. Comme je l'avais déjà fait pour les plus grosses PPCS, j'ai lu les échanges des abonné·es sur les forums, les salons de discussion publics, pour y trouver de nouveaux liens. Il n'y a pas, véritablement, un moment précis où je me suis mis à échanger avec les autres abonné·es ; seulement, il y a eu un moment où j'ai perçu que je n'échangeais plus seulement pour collecter des pages web[4].

[3] Merzeau Louise, « Le profil : une rhétorique dispositive », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 21 juin 2016, n°2015-3.

[4] À ce moment de l'enquête, un phénomène notable s'est produit. Il n'était pas rare alors que mes interlocuteurs et mes interlocutrices m'informent qu'iels avaient aussi fait l'expérience de s'inscrire sur meetic.fr ou sur pointcommun.com. Ce geste m'était présenté la plupart du temps comme le fruit d'une curiosité gratuite, nourrie par le fait que les sites de rencontre faisaient l'objet de reportages et d'articles dans la presse aussi bien qu'à la télévision. Cette curiosité s'inquiétait toujours de sa propre réception et se voyait suivie d'un « c'est juste pour voir », insistant sur le fait que la consultation des profils des sites était le but unique de l'inscription et qu'il n'était alors pas question de rencontrer qui que ce soit.

D'ailleurs, à l'époque, la distinction ne m'apparaissait pas aussi nette, et les échanges en ligne m'intéressaient aussi comme extension des pages web et des profils, comme flux complémentaires d'informations où les abonné·es se racontaient, se mettaient en scène, et continuaient à se documenter collectivement. Surtout, il était particulièrement aisé d'en faire une sauvegarde et de les conserver « au cas où… ».

Le passage du statut de lecteur discret, ou d'analyste distancié d'un corpus de pages web, à celui de producteur de signes, voire d'internaute indiquant sa disponibilité à communiquer et à être visible est en pratique relativement aisé, les deux registres d'actions étant globalement poreux et s'appuyant sur des scripts d'usages complémentaires[5] : si la différence méthodologique est palpable, on ne cesse pourtant pas de consulter ou de lire lorsque l'on se met à produire des contenus à son tour, bien au contraire, on en lit encore plus. Par ailleurs, une fois que l'on admet que l'on est en train d'observer des échanges plutôt que de collecter des documents, on ne néglige pas pour autant ces mêmes documents, on les appréhende dès lors dans leurs contextes de production et de circulation. Dans le cas de cette enquête, cette porosité a des conséquences qui ne relèvent pas seulement de la variation des perspectives méthodologiques mais aussi des rôles ou des figures incarné·es en contexte sexuel : la position qu'occupe celui ou celle qui regarde dans une économie sexuelle n'est pas complètement anodine. La position de celui ou celle qui échange, interagit ou participe plutôt que de ne rien faire, n'est pas non plus totalement sans conséquences.

En aucun cas, le fait de passer de plus en plus de temps à interagir avec les abonné·es des plateformes ne m'a fait bénéficier d'une perception exhaustive de ce qu'il se passait sur les sites. Et je ne suis resté sur ces sites qu'au prix de n'avoir interagi qu'avec des abonné·es dont les usages et les motifs propres correspondaient (« matchaient ») ou résonnaient avec les miens et ceux de mon enquête. J'ai donc principalement échangé sur de courtes périodes avec des personnes pour lesquelles ce que j'avais à partager n'était pas intéressant, et j'ai échangé sur de plus longues périodes, parfois pendant des années, avec des personnes susceptibles à la fois de ne pas être ennuyées ou dégoûtées par ce que montraient mes profils, et à la fois de ne pas vouloir rencontrer immédiatement, soit qu'elles ne soient pas pressées, soit qu'elles n'aient aucunement l'intention de rencontrer, soit encore qu'elles n'aient aucun succès malgré leurs efforts et leur bonne volonté. S'il est possible d'avoir un usage régulier des sites de rencontre pendant des années sans jamais rencontrer hors ligne, l'usage des plateformes à caractère sexuel à des fins de production de savoirs scientifiques n'est pas un usage comme

[5] Beaudouin Valérie, « De la publication a la conversation », *Réseaux*, 2002, n°116, p. 199-225.

les autres. Cependant, il n'en reste pas moins un usage *parmi les autres*, et offre l'occasion à la fois de visionner, discuter, produire des contenus en contexte sexuel, et donc d'expérimenter certaines des situations que d'autres abonné·es expérimentent, même si les motifs de leur présence diffèrent.

Passée une période à échanger avec les abonné·es des sites de rencontre, je n'ai pas trouvé de raison valable de continuer à tenir à distance les plateformes d'échange et de sociabilité autour des contenus porno amateurs. Jusqu'ici c'est le caractère professionnel de l'activité des webcammeuses qui m'avait poussé à exclure leurs sites du corpus au début des années 2000, y projetant un manque de sincérité, sincérité que j'aurais alors accordée sans aucune hésitation à d'autres pages persos… Entre temps, le web 2.0 a donné naissance aux *tubes* pornos qui se présentaient comme des plateformes de publication de vidéos pornographiques. Les *tubes* avaient pour mission initiale de redynamiser la consommation de pornographie de studio en la faisant voisiner au sein des écrans avec la pornographie amateure. Le design des *tubes* s'inspirait explicitement des plateformes telles que Youtube ou Dailymotion, et travaillait à mêler contenus amateurs et professionnels tout en développant des activités de sociabilités autour des vidéos : l'indexation folksonomique[6], le commentaire des vidéos et la publication des profils personnels des abonné·es ainsi que de listes de contacts (livre d'or, *etc.*).

Pourquoi avoir inclus ces plateformes dans le périmètre de l'enquête ? D'abord parce que, dès leur lancement, les publics libertins, échangistes, gays et queer ont partagé des liens pointant vers ces plateformes soit parce qu'ils y avaient publié leurs propres vidéos, soit pour y pointer les images qui leur plaisaient. Au-delà de l'extension de la documentation individuelle entre différentes plateformes que cela implique, c'était l'occasion pour moi de retrouver la cohabitation entre différents publics et différentes cultures sexuelles que j'avais observée des années plus tôt avec les PPCS. Visiblement, cette cohabitation se faisait au prix du caractère pornographique revendiqué de la plateforme. À la même époque, j'ai découvert et inclus pour les mêmes raisons deux autres types de plateformes, à savoir les sites de «  concours de bite », et certaines plateformes de shows *live* amateurs par webcam. Ici aussi, profils, image vidéos ou

[6] *Folksonomy* est un terme porte-manteau, contraction de 'folk' et 'taxonomy', indiquant la production, notamment sur les plateformes sociales numériques, de classifications et de catégories par les abonné·es. C'est donc un mode d'émergence des catégories *bottom-up* plutôt que l'imposition de lexiques par les administrateur·rices ou les éditeur·rices de contenus employé·es par la plateforme. Cf. Van Der Wal Thomas, Folksonomy Coinage and Definition, http://vanderwal.net/folksonomy.html, consulté le 9 septembre 2019.

photographiques, discussions et commentaires avaient la part belle des fonctionnalités proposées.

### 1.1.3 Chercher un objet et une position de recherche recevable…

Ce terrain a duré des années pour deux raisons, l'une pratique et l'autre plus existentielle. N'ayant pas obtenu de financement, je travaillais tantôt comme manutentionnaire, tantôt comme performeur dans un collectif d'artistes, tantôt comme vacataire ou ATER dans différentes universités de Rhône-Alpes. À partir du moment où je me suis intéressé aux sites de rencontre, j'ai tenté de distribuer mon temps de façon relativement équitable entre les plateformes, afin de maintenir un équilibre de principe entre les mondes et les cultures que celles-ci présentaient. Sauf que cet équilibre ne dura pas, certaines plateformes devenant pénibles à explorer ou fréquenter. Là où j'avais auparavant collecté des objets médiatiques individuels avec les PPCS, sans me préoccuper de ce que leur lecture faisait de moi, j'ai dû faire face ensuite à des environnements qui me demandaient d'adapter à chaque fois les présentations que je créais à l'inscription pour pouvoir faire partie de leurs publics-cibles. Il m'a donc fallu apprendre à savoir quoi dire, répondre et cocher, ainsi qu'à comprendre comment les formes spécifiquement locales d'interaction s'engageaient. Ce n'est pas que les webrings de PPCS étaient plus inclusifs ou diversifiés à l'époque que ne le sont les plateformes de rencontre aujourd'hui, mais plutôt que la consultation de leurs pages n'engageait pas les lecteurs de la même manière, et permettait une navigation dénuée d'injonctions à s'investir ou à s'identifier à ce qu'il se passe sur le site.

Avec le recul, dix années plus tard, il m'est désormais beaucoup plus facile de faire le récit de ce qui s'est passé durant la fin de cette période d'observation : j'avais entamé ce terrain en faisant l'hypothèse qu'il y était question d'intimité, de personnalité, de style individuel, de présentation et de mise en scène de soi. En somme, j'oscillais entre une lecture sémiotique et une autre interactionniste des pages web collectées, et je pensais avoir à faire à des expressions individuelles, qui ne m'impliquaient en aucun cas. En engageant la discussion sur les plateformes, la définition de mon objet d'étude est devenue autrement plus floue et, en fait, a fini par se dissoudre face aux variations effectives de subjectivation d'une plateforme à l'autre. Une portion assez vaste du terrain ne s'adressait fondamentalement pas à moi, et me demandait un travail important pour y rester actif. Un écart se creusait entre ce que je faisais sur le terrain et ce dont j'arrivais à rendre compte pour la rédaction de la thèse. Parce qu'il ne s'agissait

pas seulement de raconter des anecdotes sur la façon dont je collectais les documents, mais bien d'en rendre compte scientifiquement. La nuance n'est pas négligeable…

En dehors du terrain, je pouvais raconter des heures durant ce que je savais des usages et des représentations des abonné·es ou des webmasters. Toutefois, je n'arrivais à en parler qu'à une seule personne à la fois, parce que, lors de ces tête-à-tête, j'étais en situation de maîtriser un processus essentiel pour arriver à bien me faire comprendre : dans mon récit, suivant que je parlais à des femmes ou à des hommes, plus jeunes ou plus âgé·es que moi, familièr·es ou pas de l'usage de pornographie ou des sites de rencontre, du minitel ou du téléphone rose, extraverti·es ou bien au contraire réservé·es, mais surtout hétérosexuelles ou lgbtqia+, je ne composais jamais mon récit de la même manière et partais du point de vue de la personne à laquelle je m'adressais. Selon les personnes, les degrés de connivence, de sous-entendus et parfois de complicité se déplaçaient et transformaient d'autant la liste des thèmes et des anecdotes susceptibles d'être abordée. Ce n'est que dans un second temps que je prenais soin de développer les éléments qui ne semblaient pas les intéresser *a priori* ou qui, à l'inverse, commençaient à les perturber. Je savais d'expérience qu'il était possible de parcourir et pratiquer l'ensemble des plateformes/pages web à caractère sexuel, mais je ne possédais pas la clé qui permettrait de rendre compte de cette expérience dans sa transversalité, et me trouvais contraint de la disséquer suivant les centres d'intérêts de mes interlocuteurs ou interlocutrices. Néanmoins, je ne me voyais absolument pas sélectionner arbitrairement un sous-échantillon de ces plateformes (seulement celles de la rencontre hétéro-sentimentale ou alors seulement celles de la rencontre gay ?) et y circonscrire le compte rendu de mes observations.

Pourtant, d'autres travaux portant sur la rencontre avaient fait le choix d'options complètement opposées. En 2007, en France, l'ouvrage de P. Lardellier[7] exposait en introduction qu'ayant lui-même une sensibilité «  fleur-bleue », il ne s'intéresserait nullement à d'autres types de sites que les sites dits généralistes. La circonscription de son terrain, et d'un objet, était alors directement indexée sur les désirs et les préférences du chercheur, exactement comme dans le cas des usagèr·es. S'il ne le révèle pas dans l'ouvrage, mais plus tard lors d'une conférence[8], Lardellier avait fait son enquête en s'inscrivant d'abord pour pouvoir rencontrer des femmes. E. Kessous adopte en 2011 la même posture, de manière plus affirmée encore, indiquant explicitement

[7] Lardellier Pascal, *Le coeur Net : célibat et @mours sur le Web*, Paris, Belin (coll. «  Nouveaux mondes »), 2004, 255 p.

[8] Lardellier Pascal, «  Les jeux de l'Amour et du Marché », conférence inaugurale, https://www.youtube.com/watch?v=qmWDuCeiJaM, consulté le 19 février 2018.

que c'est après quelques mois que son usage des sites de rencontre s'était, pour ainsi dire, enfin transformé en un usage scientifique[9]. Durant la même période, mais de manière complètement différente, la sociologue E. Illouz publiait une série d'articles et d'ouvrages portant sur les formes modernes des sentiments et l'usage des sites de rencontre hétéroconjugalistes[10]. Si, à l'instar de Lardellier, elle y formule explicitement son intérêt pour les sites qui seraient, en priorité, le lieu d'expression des sentiments, elle n'y indique jamais la manière dont elle a elle-même parcouru les sites et tient à distance toute possibilité de qualifier son approche comme relevant d'un point de vue subjectif, ou d'un point de vue situé.

Si le statut d'usagers lambda que s'attribuaient Lardellier et Kessous, aurait pu me convenir en théorie, la définition subjective de leur objet (étudier le terrain sur lequel leurs désirs les ont portés) ne correspondait pas à ce qui animait ma propre collecte de pages web. Elle ne permettait pas non plus de rendre compte de la variété des sites que j'avais parcourus et encore moins du fait que, à quelques années d'écart, les mêmes contenus pouvaient m'avoir plu puis déplu ou m'être devenus indifférents. Pour tout dire, je ne me retrouvais pas dans une approche subjective des sites web, et considérait comme central le fait que je travaillais sur des documents "de soi", et sur la façon dont les abonné·es en faisaient usage. L'interaction en ligne restait, dans mon esprit, un moyen de collecte plutôt qu'un… objet. Au cours de l'année 2006, j'ai tenté de rectifier ma propre appréhension du terrain et d'établir une objectivation et une mise à distance des sites du même ordre que celle dont faisait preuve Illouz. J'ai ainsi projeté de déplacer entièrement la manière de collecter les documents numérique en obtenant un accès direct aux bases de données de plusieurs des sites que j'avais étudiés. J'espérais troquer une subjectivité sexuelle trop complexe à formuler contre une entrée par le *back-office* des plateformes, entrée dont bénéficiaient par défaut les employé·es des entreprises qui géraient les sites, et qui pouvait m'offrir un accès aux données, qui se justifiait techniquement et non plus sexuellement.

Pour ce faire, j'ai tenté d'entrer en contact avec les sites de rencontre hétéro-centrés et gay français, mais aussi des sites allemands et anglophones/internationaux, dont certains plutôt spécialisés dans le partage de contenus sexuellement explicites. Mes courriers restèrent sans réponses, me privant d'un accès massif aux données des abonné·es et surtout m'abandonnant seul face à la multiplicité de mes usages. En somme, j'avais cru pouvoir m'abstraire des enjeux de subjectivation sexuelle (et du travail épui-

[9] Kessous Emmanuel, « L'amour en projet », *Réseaux*, 5 mai 2011, n° 166, p. 191-223.
[10] Illouz Eva, « Réseaux amoureux sur Internet », *Réseaux*, 1 décembre 2006, no 138, n° 4, p. 269-272.

sant de création et de gestion d'éléments biographiques, de contenus visuels, *etc.*) en m'appropriant une capacité d'objectivation technique. Cette volonté de simplification et de normalisation de mon rapport méthodologique aux sites web s'enlisait littéralement au contact de la polarisation des rapports sur le terrain : je ne réussissais ni à définir concrètement un objet, ni à me constituer en sujet de ce terrain, encore moins à accorder ces deux processus. S'il est indéniable que consulter et échanger sur ce terrain relève d'une activité sexuelle, elle ne correspondait ni à mes ressources sexuelles initiales, ni à une quelconque position stable que je pouvais identifier. Par ailleurs, si j'avais bel et bien un usage des sites qui me distinguait des personnes en position d'administrer techniquement les sites, puisque j'échangeais chaque jour avec les abonné·es, je disposais grâce à cela d'un point de vue panoramique sur les contenus et les abonné·es, ce qui me distinguait des autres abonné·es. Le cadre imposé par cette perception polarisée entre subjectivité ou objectivation de mon entrée sur le terrain devait être dépassé.

### 1.1.4 Le caractère sexuel des pages web et les chercheur·ses…

Je me suis familiarisé avec des cultures sexuelles différentes - différentes entre elles et différentes de la mienne - alors même que l'idée que la sexualité soit le lieu de cultures variées n'avait jamais suscité la moindre interrogation chez moi avant de démarrer cette enquête. En fait, jusqu'ici tout était soit très théorique - je savais que l'on "ne naissait pas femme mais qu'on le devenait" - soit très pratique - j'avais quelques amis gays et des amies animatrices du minitel rose. L'universalisme que l'on m'avait inculqué enfant m'avait entraîné à être curieux, à n'être pas méchant, et à considérer en principe toute personne de manière égale. En principe. Sans histoire particulière, j'avais grandi dans les années 80, en enregistrant machinalement nombre d'insultes et de jurons sexistes ou homophobes, ainsi que les discours et des normes valorisant les personnes fortes, viriles, intelligentes, belles, *etc.* En somme, je ne savais "rien de particulier", mais précisément, je savais, de manière intuitive, que cette absence de particularité caractérisant mes savoirs sexuels, et le confort qu'elle m'apportait, requérait en fait des manœuvres régulières, des ajustements et un travail de discrétion parfaitement huilé, sans quoi le scandale ou la honte pouvait poindre rapidement à l'horizon. Une fois engagé dans cette collecte de pages web à caractère sexuel et de discussions, je réalisais qu'il devenait difficile d'en rendre compte en contexte scientifique parce que l'idée d'être stigmatisé pour mon travail ou plus régulièrement mal compris me semblait prendre le dessus…

Comme l'indique P. Liotard lorsqu'il revient sur son parcours de recherche et l'influence qu'il a eu sur l'appréhension de son corps d'homme sportif[11], pour effectuer cette exploration du web de l'intime, il m'a fallu travailler contre mon corps et mes propres représentations, contre ma propre conception des corps des autres, de leurs caractéristiques et de leurs identités, contre ma conception des images sexuelles aussi, et de leurs usages. Cela a pris un temps particulièrement long. Par bien des aspects, la manière dont Liotard raconte son parcours est intéressante, notamment lorsqu'il distingue le fait que les objets sur lesquels il travaillait l'interrogeaient «  sans que lui-même ne s'interroge encore »[12]. Intéressé dans un premier temps, par le format de confession et d'expression de soi des PPCS, je n'avais aucune raison de trier parmi les identifications et les pratiques des webmasters, ce n'était pas un problème pour moi d'y être confronté, l'universalisme principiel dont j'avais hérité jouant alors parfaitement son rôle. C'est le déplacement contingent de la collecte sur les plateformes, qui exigeaient cette fois-ci que je m'inscrive et me positionne sur le terrain, qui a compliqué les choses. Il m'était difficile d'appréhender la multiplicité des rapports que j'entretenais avec ces corps autres, ce qu'ils disaient d'eux-mêmes, ce que je devais travailler pour pouvoir les appréhender et les comprendre, ce qu'ils me faisaient alors de moi, et ce qu'ils faisaient aussi de l'enquête.

Ancré dans une conception masculine et hétéronormée des choses, je me retrouvais, comme Liotard, «  confronté à des manifestations de l'humanité qui me dépassaient » mais que je pouvais aisément fréquenter. En côtoyant des personnes très variées en contexte sexuel, j'en étais devenu «  très proche », et si je ne pouvais en rien parler à leur place, ni n'aspirais à m'y identifier, je ne pouvais pas faire mine pour autant de ne rien partager de leur expérience. Au contraire, ces expériences me posaient problème et nourrissaient tout autant mes réflexions. Liotard insiste particulièrement sur l'importance du temps nécessaire à ce que J. Chibois et moi-même avons qualifié d'assimilation ou de digestion épistémologique[13]. L'anxiété me compliquait largement la possibilité de percevoir cette assimilation progressive, puisque, déjà, tout au long de la collecte des pages web, je n'avais pas cessé de revenir sur mes a priori des années précédentes. J'ai ainsi réintégré les pages des webcammeuses après les avoir initialement sorties du corpus, et fait plus tard de même pour les plateformes pornographiques,

[11] Liotard Philippe, «  La recherche à contre-corps. Eléments d'auto-analyse de la genèse d'un corps d'homme » dans Matthieu Quidu (ed.), *Épistémologie du corps savant - tome 2 : la recherche scientifique comme expérience corporelle*, L'Harmattan, Paris, 2014, vol.2, p. 183-197.

[12] *ibid.* p. 188.

[13] Chibois Jonathan et Pailler fred, «  Une métaphore digestive de l'exercice réflexif » dans Matthieu Quidu (ed.), *Épistémologie du corps du savant - tome 1*, Paris, L'Harmattan, 2014, vol. 1.

parce que proscrire les sites explicitement sexuels auraient entériné l'éviction des sites dédiés aux sexualités lgbtqia+ et libertines, et ainsi de suite.

Cette résistance à cerner les transformations dans mon expérience du terrain laissait hors de ma vue l'enjeu principal de cette exploration : j'avais et j'étais encore en train d'effectuer un travail de transformation de mes savoirs (à propos de moi comme à propos des autres) et savoir-faire sexuels. Ce travail s'est engagé à force de fréquenter des personnes avec lesquelles je n'avais jamais interagi en contexte sexuel, à commencer par des hommes hétérosexuels,gays, bisexuels ou queer, des femmes lesbiennes, bisexuelles ou queer, des personnes d'âges très différents du mien, des personnes de milieux sociaux variés, prolétaires ou bourgeois, *etc.*, et ce, même si je ne rencontrais jamais ces personnes. Surtout, l'enrichissement de mes propres ressources sexuelles pointait le fait qu'auparavant je ne percevais pas ces ressources comme telles et que j'avais finalement toujours cultivé une certaine ignorance, très calibrée, vis-à-vis d'autres cultures sexuelles. Je comprenais aussi, qu'en pratique, me rendre sensible aux autres corps et aux autres désirs ou plaisirs ne serait-ce que pour pouvoir échanger à leur propos, ainsi que m'envisager comme un élément situé au sein d'une variété potentiellement infinie, constituait un exercice permanent d'actualisation de mes ressources sexuelles, celles-ci ne pouvant plus vraiment m'être définitivement acquises.

À la fin de cette première enquête, je n'avais donc toujours pas construit d'objet synthétique ni même composé un corpus plus compact et cohérent. Pour autant, les critères suivant lesquels un document intégrait ce corpus trouvaient leur raison d'être dans une série de plus en plus dense d'arguments sur leur caractère tout autant sexuel que technique. C'est à cette même époque que j'ai commencé à sortir du rayon « sociologie » de la bibliothèque (que la sociologie porte sur les usages, sur les rencontres, ou sur la sexualité, *etc.*) pour me pencher sur des travaux souvent plus théoriques issus des *cultural studies* et traitant des médias et des sexualités aussi bien que de la production (scientifique ou non) de savoirs sur les sexualités. Les traductions en français des ouvrages portant sur les questions de sexualités et de genre en *cultural studies* n'étaient, à l'époque, pas engagés depuis très longtemps, et ce sont principalement des travaux de synthèse et de panorama bibliographique, tels que les « Queer Zones » 1 et 2 de Sam Bourcier[14], qui m'ont aidé à élaborer l'embryon de position qui allait servir à rendre compte de mes observations. Considérer que face à des documents, je devais faire une

[14] Bourcier Sam, *Queer zones 1 : politique des identités sexuelles et des savoirs*, Nouv. éd. revue et augmentée, Paris, Éd. Amsterdam (coll. « Queer zones »), 2006, 249 p. ainsi que Bourcier Sam, *Queer zones 2 : Sexpolitiques*, Paris, la Fabrique éd (coll. « Queer zones »), 2005, 301 p.

analyse des contenus et des représentations qui s'y expriment m'apparaissait de plus en plus réducteur, et persistait à construire alors un barrage épistémologique.

J'étais pressé par le temps et devais me concentrer sur la rédaction. J'ai écrit quelque six cents pages nourries essentiellement par des descriptions de documents et d'interactions en ligne. Il est manifeste, à la relecture de ces pages, que des intuitions commençaient à poindre et, parmi celles-ci, de manière surprenante, le terme d'ethnographie apparaît une fois, dans une note de bas de page. Cependant, à aucun moment le texte ne prend en charge l'originalité et la transversalité de mon parcours sur le terrain. En somme, dans cette "première thèse", je n'avais pas réussi à envisager pleinement ma présence et mes actions en ligne comme faisant partie intégrante du problème de définition de l'objet d'étude. J'ai abandonné l'idée de terminer un manuscrit décent un 31 août, après avoir écrit une lettre à ma directrice de thèse. L'abandon de ce travail a eu toutefois un effet bénéfique, en me déchargeant de la nécessité à faire preuve de réflexivité et de cohérence en permanence concernant ce terrain, ce qui n'avait visiblement porté aucun fruit. L'abandon de la rédaction m'offrait l'occasion de reprendre mon souffle et de laisser décanter cette expérience.

J'ai alors cherché à valoriser le travail que j'avais déjà effectué, en le sectionnant en tranches dont la cohérence n'était pas surprenante pour mes interlocuteurs et interlocutrices, c'est-à-dire en parlant exclusivement, selon les événements, de pornographie *ou* de rencontre, de sites hétérosexuels *ou* de sites gays *ou* de sites libertins, et ainsi de suite. C'est dans le cadre du séminaire de méthodologie "Ethnographie et statistiques sur Internet", animé par Marie Bergström et Manuel Boutet, que, dans les premiers jours de 2011, j'ai eu l'occasion d'évoquer mon expérience des sites de rencontre au passé. Dégagé de la responsabilité de devoir rendre des comptes à une institution scientifique, j'entrais en matière en racontant mon propre parcours, à la première personne, comme le ferait probablement n'importe quel·le ethnographe. Il n'en fallait pas plus pour que des éléments méthodologiques assez secondaires de mon parcours puissent être présentés comme un mode d'accès ethnographique au terrain tout à fait sérieux, plutôt que comme des techniques de recherche documentaire. Parmi ces éléments, la multiplication des profils et l'usage de profils *fake*, et le fait d'être *affecté* par le terrain et d'en tirer connaissance sur les rôles et les modalités d'interaction (notion que l'on doit à Jeanne Favret-Saada)[15] devenaient relativement centraux.

[15] Favret-Saada Jeanne, « Être affecté », *Gradhiva*, 1990, n°8, p. 3-9. Finalement, j'ai décidé que je n'en avais pas fini avec cette enquête, et me suis réinscrit en thèse l'année suivante.

## 1.2 PARADOXES ET ENJEUX D'UNE ETHNOGRAPHIE NUMÉRIQUE

Même inaboutie, la première enquête prend une part importante dans la façon dont j'ai abordé la seconde, puisque j'ai organisé successivement, et en complément à cette première enquête, une analyse des formulaires d'inscription, une série d'entretiens avec des usagèr·es de plateformes à caractère sexuel, ainsi qu'un questionnaire sur les usages sexuels du web. Ces différentes collectes de matériau, centrées beaucoup moins sur les matériaux visuels et discursifs disponibles en ligne que sur les usages ou les mécanismes qui président à la navigation, ont trouvé leur justification dans une compréhension *a posteriori* des hésitations et des contradictions qui ont animé les huit premières années de terrain. Cette multiplication des modes d'investigation a trouvé sa cohérence par une relecture ethnographique des problèmes qui s'étaient posés à moi au cours de la première enquête. L'ethnographie n'a pas joué pour moi le rôle d'une méthode de prédilection, ni celui d'une discipline naturellement plus adaptée à analyser un matériau numérique, mais plutôt celui d'une approche polyvalente dont la capacité à articuler et mettre en cohérence une multitude d'éléments hétérogènes est essentielle.

L'ethnographie et l'internet ne m'avaient pas attendu pour tisser des liens, et, si Kozinets propose le terme de *netnography* dès 1995 avec l'objectif d'étudier les communautés de fans en ligne[16] dans le cadre du marketing, la pratique ethnographique s'est véritablement emparée des terrains numériques [17] à partir de la fin des années quatre-vingt dix. À l'étude comme au design des plateformes et des services web, l'ethnographie a apporté un ensemble cohérent de concepts et de méthodes permettant à qui les sollicitait de s'insérer dans des équipes souvent pluridisciplinaires, et ce malgré la concurrence apparente entre différentes options telles que la "netnographie", "l'ethnographie virtuelle"[18], l'ethnographie ou l'anthropologie numériques, et bien d'autres encore. S'il est moins central pour notre terrain, un type de relation rapprochée entre ethnographie et numérique s'est spécifiquement établi autour de l'étude des univers persistants, notamment des jeux vidéos massivement multi-joueur·ses. Dans tous les cas, ce développement des études ethnographiques autour d'internet ne s'est pas fait

[16] Kozinets R. V., *To Boldly Go : Hypermodern Ethnography of Star Trek® Fans, Culture and Communities of Consumption*, thèse de doctorat non publiée, Queen's University, 1997.
[17] Coleman E. Gabriella, « Ethnographic Approaches to Digital Media », *Annual Review of Anthropology*, 21 octobre 2010, vol. 39, n°1, p. 487-505.
[18] Hine Christine, *Virtual ethnography*, London, SAGE, 2000.

sans rencontrer une série de problèmes propres à l'enquête en milieu numérique, problèmes parfois particulièrement clivants, et que d'autres disciplines ont également croisés au même moment.

Il faut compter comme premier problème le fait que le numérique met en concurrence des approches centrées sur la lecture des contenus ou des interfaces et des approches centrées sur la participation et les échanges entre les personnes. Le deuxième problème provient du fait que tant que l'on se concentre sur des contenus ou des usages, l'internet, le web ou encore le site web sont stabilisés en tant qu'objets extérieurs à l'objet d'étude lui-même. Le troisième problème est lié à la distinction ontologique entre ce qui relève de l'internet et ce qui relève d'un en-dehors de l'internet, on parle alors de dualisme numérique. Ces trois problèmes requièrent, finalement, de ne tenir pour acquis ni la notion de contenus, ni celle d'objet numérique ou technique, pas plus que celle d'usagèr·es, et encore moins celle de la plus grande "réalité" d'un en-dehors de l'internet.

### 1.2.1 La double nature sémiotique et relationnelle du web

J'ai expérimenté entre 2000 et 2010 ce que Christine Hine définit comme la double nature du web, sémiotique et relationnelle à la fois. Ainsi, on peut envisager le web tantôt comme un texte et y définir des corpus à collecter, et tantôt comme un moyen d'échange et de relations, dont on collectera plutôt les traces et les expressions ; mais surtout que l'on observera[19]. Si j'ai spontanément considéré le web dans sa dimension sémiotique, au fur et à mesure de mon parcours, j'ai approché la dimension relationnelle de plus en plus explicitement sans pourtant jamais perdre de vue la première, puisque, tout du long, j'ai tenté de constituer un corpus cohérent de documents numériques. Cette double nature n'est en rien un obstacle aux usages, qui en tirent parti sans arrêt, puisque les écrits des pages persos comme les écrits des plateformes sociales prennent principalement sens comme supports d'échanges entre les personnes qui les produisent, au point d'être le premier argument qui permet à L. Merzeau de constituer une éthique du profil numérique[20]. Néanmoins, elle constitue aussi un problème méthodologique qui n'a pas manqué, me concernant, d'engager résistances et déplacements intellectuels tout au long de la première enquête, me faisant osciller entre une

[19] Hine Christine, *op.cit.*, p. 50.

[20] Merzeau Louise, « Le profil : une rhétorique dispositive », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 21 juin 2016, n° 2015-3.

approche par la *lecture* des documents et une approche par *l'échange et la participation* à partir des mêmes documents.

De façon schématique, on peut élargir ces approches par la lecture et par l'échange à d'autres disciplines voisines de la sociologie, qui toutes se revendiquent en priorité de l'une de ces deux approches : les disciplines de « lecture » des contenus (sémiologie, linguistique, sociologies des représentations, *etc.*), et les disciplines qui s'intéressent à observer les relations (sociologie interactionniste, ethnographie, sociologie des réseaux, *etc.*). La pluralité revendiquée des sciences de l'information et de la communication, au sein desquelles s'inscrit cette seconde thèse, incarne assez concrètement la pluralité des méthodes et des approches du web, mais offre justement un espace pour tracer les ponts entre les deux approches parfois concurrentes.

Cette distinction entre étude par « lecture » ou par « observation » n'engage pas une opposition radicale, cependant les routines d'enquêtes, tout autant que les manières de construire les objets les plus courants des différents canons disciplinaires, tendent à les rendre imperméables d'un point de vue méthodologique. La double nature du web pousse les disciplines soit à s'opposer en défendant chacune une définition principalement textuelle ou relationnelle du web, soit à s'accommoder de cette double nature mais en fournissant un important effort de transformation de leurs méthodes et cadres théoriques. Ce travail de réflexion sur les cadres d'une discipline et leurs conséquences méthodologiques à l'approche du web est visible dans la conception écologique des discours de M.A. Paveau[21] et dans la "sémiologie équipée" de V. Julliard[22], pour ne prendre que deux exemples.

Durant ma première enquête, équipé d'un bagage sociologique combinant sociologie des représentations et sociologie des usages, je n'étais jamais en capacité de statuer définitivement sur la nature de l'exploration que je menais, précisément parce que le problème de la double nature textuelle et relationnelle du web se constituait en obstacle mouvant. D'un côté, j'étais tiraillé entre le fait de considérer les pages web, les profils, les images, comme un texte dont il fallait rendre compte, en interprétant ses significations ou l'organisation des signes qu'il opérait, et d'autre part le fait d'explorer une série de sites, d'espaces ou de « mondes numériques » rassemblant des personnes interagissant les unes avec les autres. La métaphore spatiale-ethnographique comme la métaphore documentaire-sémiotique réagissent toutes deux très bien à la double na-

[21] Paveau Marie-Anne, « Ce qui s'écrit dans les univers numériques », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 1 février 2015, n°2014-1.

[22] Julliard Virginie, « Les apports de la techno-sémiotique à l'analyse des controverses sur Twitter », *Hermès, La Revue*, 2015, n°3, p. 191-200.

ture du web. Cependant, assumer et tirer parti méthodologiquement de cette double nature demande que le travail de lecture se contextualise d'autant plus à partir de l'observation des relations dans lesquelles les signes sont pris, et que les observations ne délaissent pas les signes au rang de matériau secondaire qui n'informerait que sporadiquement les relations observées[23].

Il existe une différence entre les deux approches par la lecture et par l'échange-participation du terrain : le statut de lecteurs ou lectrices devient difficile à problématiser une fois qu'il est pris dans des logiques de travail qui se conforment à un environnement socio-technique stable. Travailler dans les mêmes archives, sur des corpus de presse, par exemple, induit parfois des routines qui focalisent l'attention sur le contenus des journaux étudiés et moins sur la personne qui les lit, sur ses marges d'actions, sur les enjeux de sa lecture, *etc.* Loin de moi l'idée de dire que le travail d'archive ne requiert aucune réflexivité, de nombreux ouvrages en témoignent, à commencer par le célèbre "Goût de l'archive" d'A. Farge[24]. Il me semble en revanche que les manières de réfléchir sa pratique archivistique rencontrent des résistances dès lors que l'on s'attache à des terrains centrés sur les usages sociaux de la documentation numérique de soi. Il me semble que le fait de devoir prendre place parmi les archives, donne à la pratique de celles-ci un aspect hautement relationnel, et requiert de la part des chercheur·ses une attention accrue sur la façon dont leur "entrée en archives", leur inscription, est aussi une "entrée en scène" au sens goffmanien du terme.

C'est lors de cette entrée en scène que les difficultés commencent. Opérer en tant que simple lecteur constituait mon approche initiale, sauf que la seconde campagne de collecte de profils est venue rapidement perturber ce statut : la position de "lecteur", consubstantielle à l'objet « à lire », n'a pas résisté longtemps au fait que les documents étaient pratiqués et participaient à la vie intime et/ou sexuelle des personnes qui les produisaient et les partageaient avec, notamment, moi. Prendre en compte le même corpus de document mais faire apparaître celui qui les lisait, en l'occurrence moi-même, requérait de le faire apparaître comme participant à des sociabilités sexuelles, ce à quoi je n'étais nullement préparé. Pourtant, selon C. Hine, l'ethnographie offre à ces deux dimensions un statut équivalent et introduit des outils qui ne négligeront ni les contenus ni leur circulation et les relations que celle-ci soutient, bref qui en déploient l'agencement[25]. L'important, ici, consiste à ne séparer, ni pour des raisons disciplinaires ni pour des raisons de routines méthodologiques, les contenus des appareils qui en

[23] Hine, *op.cit.* p. 52.
[24] Farge Arlette, *Le Goût de l'archive*, Paris, Éd. du Seuil (coll. « La Librairie du XXe siècle »), 1989, 152 p.
[25] *ibid.* p. 44.

autorisent la circulation et des types d'échanges qu'en font leurs auteur·rices. Sauf que le problème ne concernait pas uniquement le statut du chercheur face au terrain : les approches par la lecture ou par l'échange résonnaient de façon particulière en contexte sexuel.

La distinction entre une conception sémiotique du web et une conception relationnelle n'est pas réservée aux questions méthodologiques, et on la retrouve structurant des discours qui ont trait aux notions de rencontre ou de pornographie numérique[26]. Parler de rencontre donne l'impression que l'échange est primordial alors que parler de pornographie désigne *a priori* la consultation solitaire de contenus. Attaché à la forme graphique des profils de type description anthropométrique qui semblait traverser des sites très différents et servir aux internautes à échanger, j'ai, par exemple, alternativement exclu puis inclus de la collecte des pages web dontl'érotisme ou la pornographie me paraissaient trop professionnelles. Leur exclusion se fondait sur l'*a priori* que leur usage des profils était un effet de style visuel, comme pour "donner vie" aux personnages, effet de style que je pensais sans conséquences relationnelles possibles. Leur ré-inclusion dans le corpus a eu lieu après que j'ai compris que des personnes circulaient largement entre les plateformes de sexcam et les sites de rencontre, utilisant parfois les mêmes contenus, parfois des contenus très distincts, et qu'il devenait dès lors inadéquat de statuer sur leur authenticité à partir de la seule lecture de leurs pages. En fait, je redéfinissais en permanence l'objet de ma collecte en statuant sur des usages que je jugeais plus ou moins légitimes lorsqu'ils étaient associés à la rencontre ou à la pornographie.

Il ne fait aucun doute que la lecture des profils et le visionnage des photographies forment une activité centrale de la rencontre en ligne alors que le partage, le commentaire, le tournage et le visionnage de pornographie peuvent faire l'objet de pratiques collectives. Pourtant, lorsqu'il s'agit de définir un objet d'étude, les significations stéréotypées de ces deux termes de rencontre et de pornographie deviennent particulièrement difficiles à canaliser, à la fois parce qu'elles semblent requérir des méthodes différentes pour chacun des objets, la rencontre comme objet "obligatoirement" sociologique et la pornographie comme objet "obligatoirement" sémiotique, mais surtout, parce qu'elles ne semblent pas autoriser la fusion de ces deux objets en un seul sans de solides justifications. Or, j'en avais une conséquente puisque, d'expérience, je sa-

[26] Race Kane, « Speculative pragmatism and intimate arrangements : online hook-up devices in gay life », *Culture, Health & Sexuality*, 21 avril 2015, vol. 17, n°4, p. 496-511.

vais que des sites de rencontre affichaient de la pornographie amateure et *vice versa*. Je découvrais dans la foulée l'immense difficulté à ne pas scinder mon terrain en deux.

### 1.2.2 Un site web ? Internet ? Des profils ? Où placer les frontières ?

Les problèmes qu'internet et le web ont posés aux chercheur·ses consistent avant tout en un jeu de frontières parfois simples ou au contraire immodérément lourdes à déplacer lorsqu'il s'agit de circonscrire et définir précisément les objets à étudier. Le numérique est particulièrement fourbe lorsqu'il s'agit de définir des objets en ce qu'il est toujours lié à des environnements techniques relativement riches et complexes, mais n'est jamais une affaire que de technique. Où place-t-on ce qui est "proprement" technique et comment le distingue-t-on de ce qui est numérique ? Définir un objet à étudier est un geste qui relève de la réflexion scientifique, cependant il se confronte rapidement à la subtilité, tout autant que de la régularité des glissements de définitions dans nombre de travaux sur le numérique. En effet, tout repose sur la frontière entre ce qui est technique et ce qui ne l'est pas, et sur ce que l'on fait dans l'analyse de ce qui, une fois la frontière déterminée, relève de la technique. En soi, une fois qu'il est clair que les frontières sont plus ou moins mobiles selon les situations, ce ne sont pas les frontières qui constituent un problème mais ce que l'on s'empêche d'observer si l'on a décidé que l'on mettrait de côté ce qui est technique.

Nous venons de le voir, les approches du numérique par la lecture, en se concentrant sur les seuls contenus, laissent de côté toute une série d'opérations parfois centrales pour comprendre les modes ou les conditions de cette même lecture. Pour autant, nombre d'approches sémiotiques accordent une grande importance aux aspects matériels et techniques de la production des contenus, en analysant les interfaces logicielles notamment[27]. Reste à comprendre où est placée la frontière du caractère technique à appréhender. D'autres travaux se concentrent spécifiquement sur les portions techniques, comme c'est le cas d'une partie de la sociologie de l'innovation et des usages. Madeleine Akrich rappelle combien un objet technique est "curieusement insaisissable"[28], pour finalement laisser à la marge les contenus produits et échangés par ces usages-mêmes. Aussi, savoir où l'on porte son regard et comment l'on stabilise, plus

[27] Souchier Emmanuel, Davallon Jean, Le Marec Joëlle, Després-Lonnet Marie et Jeanneret Yves, *Lire, écrire, récrire : objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2013.

[28] Akrich Madeleine, « Comment décrire les objets techniques ? », *Techniques & Culture. Revue semestrielle d'anthropologie des techniques*, 30 juin 2010, n° 54-55, p. 205-219.

ou moins, par sa méthode, une frontière technologique, constitue un enjeu pour les chercheur·ses avant même d'avoir déterminé *leur* objet d'étude.

Lors de mon premier terrain, ce sont les formes de présentation de soi (mise en page, format d'affichage) à l'écran qui m'ont servi de fil rouge : les profils, les descriptions anthropométriques, les portraits textuels ou visuels. Je n'avais pas besoin de distinguer véritablement les contenus des mises en formes puisque les informations personnelles fournies par les webmasters des pages n'apparaissaient généralement que sous cette forme des profils. Ce sont encore des profils et un même genre de contenus que j'ai suivis jusque sur les sites de rencontre puis sur des plateformes plus explicitement sexuelles. Ce faisant, la focalisation sur les profils m'a mené des pages persos du web aux plateformes du web 2.0 sans que je n'identifie la moindre rupture quant à l'objet qui m'intéressait, et je ne percevais sur le moment que les seules contingences venant modifier les conditions de la collecte sans transformer véritablement les éléments collectés.

Pourtant les profils des pages persos et les profils des plateformes, bien qu'ils constituent un objet numérique à suivre, n'avaient *techniquement* pas grand-chose de comparable en ce que leur dimension technique n'était pas équivalente, que les frontières de leur technicité n'étaient pas du tout les mêmes. Un "autre niveau" de technicité m'était perceptible, bien que repoussé au rang de simple contingence méthodologique, dans la mesure où je devais adapter les manières de copier, enregistrer et stocker les données qui m'intéressaient. Techniquement, les PPCS étaient faites de fichiers *html* "plats" patiemment composés, testés et corrigés pour être compatibles avec le maximum de navigateurs possibles et, surtout, beaux et singuliers visuellement. Les pages plus élaborées, celles qui avaient vu leurs publics grossir avant 2005 et s'étaient lancées dans un commerce fondé sur l'affichage publicitaire, s'étaient vues offrir le support d'une base de données et d'un site en *PHP*, afin de faciliter l'accès aux galeries d'images et la navigation tantôt dans leurs petites annonces, tantôt dans les histoires érotiques que leurs lecteur·rices leur faisaient parvenir.

De leur côté, les plateformes de rencontre ou de partage d'images s'appuyaient sur d'importantes bases de données, administrées par des équipes parfois nombreuses, soutenues par un plan marketing et un service de communication. En somme, avec le web 2.0, on passait de l'écriture simultanée des contenus et du code de la mise en page par le webmaster à une génération automatique à partir des informations inscrites par les abonné·es dans une base de données. La compétence technique des webmasters des

pages persos pour produire les contenus n'était plus nécessaire[29], puisque déléguée. Dans le même temps, les usagèr·es des plateformes devaient, pour avoir le droit de lire, avoir d'abord publié, au moins un profil[30]. L'environnement comme les usages se transformaient autour de la production des présentations de soi qui, pour leur part, ne cessaient d'augmenter, en nombre comme en variété. En laissant ces éléments de côté, je laissais au web et à l'internet le rôle d'environnement stabilisé et, dès lors, hors du champ de problématisation de mon étude, environnement dans lequel étaient créés puis déplacées des formes telles que les profils de présentation de soi.

Cette vision aplatissait largement la nature des transformations du web en web 2.0 dans la mesure où il faut ajouter un second niveau de perturbation dans la définition de ces frontières techniques que l'on doit moins imputer au chercheur focalisé sur une seule strate de son terrain qu'à un phénomène plus général de *blackboxisation*[31] du web – phénomène que l'on imputera cette fois-ci aux conditions spécifiques du développement des plateformes de sociabilités. Dans un article portant sur la recherche qualitative sur internet, danah boyd rappelle que les ethnographes ont abordé internet suivant une métaphore spatiale[32], résonnant particulièrement bien avec le fait que, de façon plus générale, internet a d'abord été considéré comme un *lieu* d'expérimentation en partie distinct du reste du monde, une "nouvelle frontière" technique, politique et sociale, un lieu ou l'on peut se réinventer en y prenant place, en y créant son *site* et en publiant sur ce dernier ses propres contenus. Plus tard, lors du passage du web au web 2.0, le déploiement des plateformes s'est appuyé sur la séparation nette entre production des contenus et production de leur environnement sémiotique, et la structuration de l'économie numérique autour de la circulation des données produites par

[29] Pierre Julien, « Génétique de l'identité numérique », *Les Cahiers du numérique*, 27 juillet 2011, Vol. 7, n°1, p. 15-29. J. Pierre explique : "la facilitation technique contenue dans ce qu'on appelle le web 2.0 a permis aux internautes d'acquérir un statut actif", et l'on comprend à rebours que ce statut actif est un statut de producteur·rices de données. Une compréhension équivalente des fondements techniques des plateformes qu'iels fréquentent, c'est-à-dire une compréhension plutôt faible, les auraient cantonné·es à la seule lecture des pages web produites par d'autres dans un environnement de type web 1.0.

[30] S'il s'agissait toujours de mettre en ligne des images et de rédiger des blocs de texte, le passage du web au web 2.0 a transformé la manière dont on pouvait distinguer webmasters et lecteur·rices puisque les plateformes ont réduit cette distinction à une échelle de plus ou moins grande participation, en obligeant le plus souvent les personnes désirant accéder à leurs contenus à s'inscrire.

[31] Pinch Trevor J. et Bijker Wiebe E., « The Social Construction of Facts and Artefacts : or How the Sociology of Science and the Sociology of Technology might Benefit Each Other », *Social Studies of Science*, août 1984, vol. 14, n°3, p. 399-441.

[32] boyd danah, « How Can Qualitative Internet Researchers Define the Boundaries of Their Projects : A Response to Christine Hine » dans Nancy K. Baym et Annette N. Markham (dir.), *Internet inquiry : conversations about method*, SAGE Publications, 2009.

les usagèr·es[33] au sein d'applications et leur exploitation au sein de silos[34], c'est-à-dire d'immenses bases de données dont le fonctionnement et l'exploitation est particulièrement difficile à percevoir depuis la position d'usagèr·e.

Ce que j'appelle *blackboxisation* ici est le corrélat technique de la démocratisation des usages numériques qui a accompagné le développement du web 2.0. Entre les études d'usages des années 80 jusqu'au développement d'un internet *user-centric* des années 2000-2010, le concept d'usagèr·e s'est considérablement enrichi et complexifié. D'abord lié aux enjeux de réappropriation sociale des objets techniques et des savoir-faire informatiques, il s'est déplacé, pour ce qui concerne le numérique, vers des enjeux portant sur la production de contenus en ligne et l'avènement d'une véritable culture numérique[35]. Cette dernière ne demande pas moins de manipulations de boutons, d'écrans, de câbles et de claviers que lorsqu'on étudiait les usages des magnétoscopes : en cela elle possède une certaine technicité. Néanmoins, elle recentre les usages et les compétences sur certains aspects de la production de contenus qui se trouvent dès lors dissociés de la production *technique* de leur environnement de publication. Cependant, si le déplacement des usages et des interfaces numériques participe bien à l'augmentation du nombre d'usagèr·es et à l'amplification de leurs usages, le substrat technique, jadis produit en partie par le code *html* des sites et pages persos, n'a jamais été aussi opaque, c'est-à-dire, comme l'indique F. Pasquale, à la fois inaccessible et proprement inintelligible pour les usagèr·es[36].

Ce phénomène de *black box* du web vient perturber la mobilité et la définition des frontières numériques et techniques des objets que l'on désire étudier avant même qu'elles ne soient interrogées dans un cadre scientifique : comment rendre compte de quelque chose dont les usagèr·es ne sont pas même en mesure de rendre compte depuis leur usages ? Reprenant Hine, boyd suggère dans une série de conseils méthodologiques de "ne rien fétichiser" sur le terrain, et précise plus loin, que pour sa part, ayant débuté ses études dans une filière informatique, les objets techniques qu'elle avait abordés lors de ses enquêtes n'avaient jamais dégagé la moindre magie à ses yeux, et

[33] O'Reilly Tim, What Is Web 2.0, http://www.oreilly.com/pub/a/web2/archive/what-is-web-20.html?page=2, consulté le 24 mars 2015.

[34] Ertzscheid Olivier, Les 5 moments de l'écriture en réseau : les moteurs comme scripteurs, https://www.affordance.info/mon_weblog/2011/02/les-5-moments-ecriture-web-reseau.html, consulté le 8 janvier 2019.

[35] Jouët Josiane, « Chapitre 1. Des usages de la télématique aux Internet Studies » dans Julie Denouël et Fabien Granjon (dir.), *Communiquer à l'ère numérique : Regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines (coll. « Sciences sociales »), 2013, p. 67.

[36] Pasquale Frank, *The black box society : the secret algorithms that control money and information*, Cambridge, Harvard University Press, 2015, p. 7.

que cela avait constitué un véritable atout pour se concentrer sur les pratiques et les éléments culturels[37]. Malgré cela, pour qui n'aurait pas suivi le même cursus que l'ethnographe, allant de l'informatique aux sciences sociales, faut-il pour autant se tenir définitivement à distance de certaines frontières, pour cause de trop grande technicité ? Lorsqu'elle indique que l'ethnographie d'internet "ne porte pas sur la technologie mais bien sur les gens […]", boyd prend-elle finalement ses distances vis-à-vis de la dimension technique de son terrain de la même manière que si l'essentiel de la machinerie lui restait totalement dissimulé ? Doit-on abandonner l'exploration du terrain aux frontières définies par la *blackboxisation* des plateformes ?

Tout dépend de la manière dont on déplace encore la frontière du caractère numérique et du caractère technique que l'on étudie. Dans sa thèse, J. Pierre constate que le souci de prendre en compte la matérialité technique des *écrits d'écran* dont font preuve Y. Jeanneret et É. Souchier manque de pertinence sur son terrain de la vie privée numérique. Selon lui, il faut descendre encore "d'un niveau dans la matérialité" et dépasser la matérialité des terminaux réservés aux usagèr·es, les écrans qui mêlent contenus et interfaces, pour se concentrer sur des matérialités qui se trouvent souvent *un peu* loin, à savoir les bases de données des plateformes sur lesquelles sont produits les contenus[38]. Concernant le terrain des sites à caractère sexuel, sortir de ce qui se passe à l'écran a été difficile pour moi dans la mesure où les conceptions communes de la séduction ou de l'excitation sexuelle semblent toujours tout ramener à la *frénésie* de l'échange épistolaire numérique ou bien au caractère *saisissant* des images pornographiques.

En somme, se pencher sur ces objets numériques semble impliquer naturellement de se concentrer sur les écrans et le pouvoir des images ou des textes, mais ne permet pas de répondre pour autant à l'apparente impossibilité de les concilier : existe-t-il des caractéristiques techniques communes aux sites que j'ai parcourus sur le terrain qui permettraient d'inclure les deux objets numériques des sites de rencontre et des sites pornographiques au sein d'un même et unique type d'objet technique ? Avant d'aller plus loin, il faut aborder notre troisième problème lié au numérique : n'ayant pas rencontré hors ligne les personnes dont j'avais observé les actions en ligne, je me retrouvais face à un paradoxe méthodologique. En effet, en participant en ligne aux échanges, je n'avais pas «  été jusqu'au bout » du terrain et m'étais contenté de seule-

[37] boyd danah, «  How Can Qualitative Internet Researchers Define the Boundaries of Their Projects : A Response to Christine Hine » dans Nancy K. Baym et Annette N. Markham (dir.), *Internet inquiry : conversations about method*, SAGE Publications, 2009, p. 31.

[38] Pierre Julien, *Le cadre privatif : des données aux contextes. Approche interdimensionnelle des enjeux de médiation de la vie privée*, thèse de doctorat, Université Grenoble Alpes, 2013.

ment « faire partie » des groupes observés, accéder aux vies hors ligne des personnes croisées sur le web apparaissait alors tantôt comme un eldorado ethnographique, tantôt comme un moyen de décrédibiliser ce qu'il advenait en ligne…

### 1.2.3 Les enjeux méthodologiques du dualisme numérique

Le binarisme (exhaustif et exclusif) en ligne/hors ligne constitue la cible principale du blog américain Cyborgology au début des années 2010. De jeunes chercheur·euses en SHS, tel·les que Nathan Jurgenson, PJ Patella-Rey, Jenna Davis ou Whitney Erin Bœsel[39] ont tenté de théoriser combien la distinction en ligne/hors ligne participe à un *dualisme numérique* qui « fétichise un réel » et l'érige en référence ontologique première. Ce dualisme marque le numérique comme fondamentalement extérieur au "réel" et en conséquence systématiquement problématique. Les cyborgologistes retrouve ce schème aussi bien chez des éditorialistes de la presse grand public américaine (Nicolas Carr, Evgeny Morozov, *etc.*), chez des chercheur·euses réputées (Sherry Turkle, *etc.*), que dans les représentations les plus communes des technologies numériques. L'équipe considère que le fait de systématiser la distinction entre « en ligne » et « hors ligne » dissimule une série de jugements de valeur sur l'appareillage et ses usages, ainsi qu'une compréhension tronquée et tronquante des phénomènes liés au numérique. Afin d'éviter que ce dualisme ne parasite les comptes-rendus de terrain, l'équipe développe une perspective postulant que le numérique participe d'une « réalité augmentée » suivant laquelle ce qui est artificiellement distingué par le binarisme exclusif en ligne/hors ligne devient perceptible dans ses différentes compositions et superpositions : le "physique" et le "numérique", le "charnel" et "l'imaginaire", "l'authentique" et "le fake", le "matériel" et le "textuel", le "réel" et le "virtuel", *etc.*

[39] Parmi l'ensemble des posts du blog Cyborgology, on peut consulter : Davis Jenny, Interrogating "Online" and "Offline", https://thesocietypages.org/cyborgology/2013/08/02/interrogating-online-and-offline/, 2 août 2013, consulté le 6 avril 2017. Davis Jenny, Fear and the Digital/Actual Split, https://thesocietypages.org/cyborgology/2011/08/23/fear-and-the-digitalactual-split/, 23 août 2011, consulté le 6 avril 2017. Jurgenson Nathan, Strong and Mild Digital Dualism, https://thesocietypages.org/cyborgology/2012/10/29/strong-and-mild-digital-dualism/, 29 octobre 2012, consulté le 6 avril 2017. Jurgenson Nathan, Digital Dualism and the Fallacy of Web Objectivity, https://thesocietypages.org/cyborgology/2011/09/13/digital-dualism-and-the-fallacy-of-web-objectivity/, 13 septembre 2011, consulté le 6 avril 2017. Jurgenson Nathan, Digital Dualism versus Augmented Reality, https://thesocietypages.org/cyborgology/2011/02/24/digital-dualism-versus-augmented-reality/, 24 février 2011, consulté le 6 avril 2017. Jurgenson Nathan et Bœsel Whitney Erin, "Social" versus "Social", https://thesocietypages.org/cyborgology/2012/11/01/social-versus-social/, 1 novembre 2012, consulté le 6 avril 2017. Patella-Rey PJ, Materiality Matters : Confronting Digital Dualism with a Theory of Co-Affordances, https://thesocietypages.org/cyborgology/2013/03/21/materiality-matters/, 21 mars 2013, consulté le 6 avril 2017.

L'un des intérêts de ce travail critique et théorique consiste à réactiver à un niveau général les discussions méthodologiques qui ont animé les recherches sur les mondes numériques persistants, les jeux vidéos en ligne et autres plateformes se fondant sur une certaine rhétorique des utopies numériques et sur la métaphore spatiale du premier internet. En effet, nombre de travaux se sont concentrés sur les activités et les productions sémiotiques situées uniquement en ligne voire sur une seule plateforme. Le problème n'est toutefois pas forcément le même que celui des approches par la lecture, puisqu'il peut tout aussi bien concerner des travaux fondés sur la participation intensive aux échanges en ligne, certes, le plus souvent avec une position de *lurker* indique V. Berry, en somme une position d'observateur distant, dont le personnage agit en ligne sans révéler les motifs du travail d'observation et d'action[40]. Centrer l'étude en ligne uniquement, pour étudier les « sociabilités virtuelles » par exemple, peut être perçu comme l'effet d'un dualisme numérique, c'est-à-dire comme le résultat d'une séparation ontologique *a priori* entre ce qu'il se passe en ligne et hors ligne, les éléments en ligne se voyant attribuer *a priori* par l'enquête une certaine autonomie.

C'est précisément la position que T. Boellstorff défend dans son étude ethnographique de *2nd Life*, en expliquant que ce qui se passe en ligne a lieu précisément parce que cela ne pourrait advenir hors ligne, laissant entendre alors que la distinction dualiste est consubstantielle aux activités des personnes qui jouent sur la plateforme[41]. Si l'on suit sa logique, ce type d'analyse semble indiquer que pour analyser une partie d'échec dans un bar, il faudrait ne décrire que les déplacements sur l'échiquier et ne rien dire, ou ne rien voir, de ce qui se passe à côté de celui-ci, sur la table ou encore sur les chaises réparties tout autour… De ce point de vue, l'argument deviendrait presque risible, sauf qu'une nuance de taille doit être prise en compte : le coût d'observation de ce qui se passe autour de l'échiquier est largement inférieur à l'observation équivalente de joueurs et de joueuses d'un MMORPG réparti·es autour du globe. Néanmoins, on peut toujours rétorquer à Boellstorff que tant qu'il n'a pas tenté de le confirmer ou de l'infirmer en observant tout autant les échanges et les pratiques hors ligne, le dualisme n'est que de son propre fait (ce qui revient à donner tout crédit au paradigme incarné dans le nom-même de la plateforme). Ainsi, M. Boutet montre que les personnes qui jouent à Mountyhall ne perçoivent pas l'espace du jeu comme un virtuel qui se distinguerait d'un réel, et sollicitent à la place d'autres catégories pour témoigner de leur

[40] Berry Vincent, « Ethnographie sur Internet : rendre compte du « virtuel » », *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, 2012, Vol. 45, n°4, p. 35-58.

[41] Boellstorff Tom, *Coming of age in Second Life : an anthropologist explores the virtually human*, Princeton, Princeton University Press, 2008, 316 p.

expérience, insistant notamment sur le fait qu'elles jouent avec des personnes qui leur sont proches, ami·es, membres de la famille, etc[42].

Au premier abord, on peut penser que la manière dont j'ai parcouru le terrain pendant les années 2000 partage bien des aspects avec la position de Boellstorff, parce que je n'ai ni interviewé ni observé les webmasters des PPCS ou encore les abonné·es des plateformes en dehors de leurs/nos échanges en ligne. Pourtant, contrairement à Boellstorff, qui considère comme définitoire le fait que ce qui a lieu dans *2nd Life* ne peut avoir lieu ailleurs, je n'ai jamais formulé la moindre hypothèse concernant ce qui se passait hors ligne, ce sont les événements sur le terrain (combinés à mon approche initiale "par la lecture") qui ont maintenu mon observation en ligne uniquement. Notons par ailleurs que la position de Boellstorff est plus nuancée dans son manuel d'ethnographie des mondes virtuels[43], puisqu'il y envisage la possibilité de rencontrer des personnes hors ligne, ne serait-ce que pour les interviewer. Il existe des travaux, souvent plus récents, qui insistent plus concrètement sur l'importance de ne pas réduire l'analyse de ce qui se passe en ligne, et montrent comment des déterminants sociodémographiques jouent pleinement dans la configuration des activités en ligne, ces dernières croisant alors des activités hors lignes. Ainsi, V. Berry, tout comme M. Boutet, indique qu'il a dû "sortir du jeu"[44] et partir à la rencontre d'autres personnes, dans les conventions de jeu ou des rencontres plus amicales entre joueur·ses.

Ayant effectué son enquête plus récemment, B. Vétel a travaillé sur l'importance de la classe sociale et des revenus des parents pour appréhender les usages des enfants et des ados du jeu MMPORG Dofus[45]. Pour ce faire, il a adopté une stratégie d'enquête multi-située[46] et réalisé son enquête en plusieurs endroits, auprès des joueur·ses sur les serveurs de l'entreprise qui le produit évidemment, mais aussi sur des sites web consacrés aux techniques de jeu, sur des serveurs privés faisant fonctionner des versions pirates du jeu, et finalement auprès des joueurs et de leurs familles. Selon lui, les joueur·ses issu·es de milieux populaires n'ont pas les mêmes manières de jouer que les joueur·ses de milieux favorisés, et doivent travailler à collecter des biens ou de la "monnaie virtuelle" afin de pouvoir rester dans la course. Vétel note que pour des enfants

[42] Boutet Manuel, *« Des jeux d'adultes ? Corporéités et sociabilités dans les cyberespaces ludiques. »*, p. 15.
[43] Boellstorff Tom (ed.), *Ethnography and virtual worlds : a handbook of method*, Princeton, Princeton University Press, 2012, 237 p.
[44] Berry Vincent, *op. cit.*, p. 49.
[45] Vétel Bruno, *Activités économiques et réagencements marchands dans le jeu en ligne Dofus*, thèse de doctorat en sociologie, Télécom-ParisTech, 2016.
[46] Hine Christine, « Multi-sited ethnography as a middle range methodology for contemporary STS », *Science, Technology, & Human Values*, 2007, vol. 32, n° 6, p. 652–671.

plus favorisés l'évolution dans le jeu dépend plutôt des négociations avec les parents pour obtenir des cartes pré-payées qui leur servent à acheter des accessoires en ligne, à acheter des personnages longuement "construits" par d'autres joueur·ses, en bref, à contourner la nécessité d'accumuler les ressources utiles à ces acquisitions. Le style de jeu est donc dépendant de conditions proprement socio-démographiques, et la rencontre et l'interview des personnes jouant à Dofus a été pour Vétel un élément central pour équilibrer la manière d'appréhender le jeu et ses modalités en ligne avec celle d'appréhender les conditions d'usages hors ligne et réussir à ne fétichiser, ni même prioriser, nulle part dans son analyse l'un des deux cadres.

Pourquoi ne pas avoir pris le parti de rencontrer les personnes qui s'exposaient d'une manière ou d'une autre en ligne ? Par bien des aspects, la rencontre ne prend pas les mêmes significations ni ne recouvre les mêmes enjeux lorsqu'on se situe dans un contexte sexuel et les conséquences méthodologiques sont loin d'être négligeables sur ce point. S'il est finalement relativement aisé de laisser tomber les masques (les avatars, les personnages, *etc.*) lorsque c'est le *régime de visibilité* qu'offre une plateforme de jeu en ligne, les sites de rencontre comme les plateformes de partage de contenus sexuellement explicites ne fonctionnent pas vraiment suivant ce même régime[47]. Ils impliquent tous des images (portraits ou images des corps) et la possibilité de se rencontrer, tissant un ensemble d'enjeux sur le déplacement d'une même relation entre environnement en ligne et hors ligne. Je n'ai ni interrogé ni rencontré les personnes avec lesquelles j'ai interagi en ligne d'abord parce que vérifier si ce qu'elles y disaient était vrai ne m'intéressait pas et ne me paraissait pas pertinent sociologiquement. C'est le point qui rapproche le plus ma posture méthodologique à l'époque de celle de Boellstorff. Une autre raison me privait encore de cette option, et elle était consécutive au fait que les transformations successives du terrain et de ma collecte de profils avaient été l'occasion d'une "improvisation" méthodologique. Dans ce contexte, j'avais créé des profils dont les contenus ne me correspondaient pas personnellement, qui étaient donc, selon les cas, plus ou moins faux, et qui seraient désignés comme des *fakes* par d'autres.

La position sur les sites que j'occupais grâce aux *fakes* ne me permettait pas de rencontrer les personnes avec lesquelles j'échangeais en ligne. Les profils *fake* produisent du trafic et animent les échanges en ligne et m'ont permis ainsi d'explorer nombre de plateformes. En contrepartie, ils compliquent sérieusement la possibilité de retrou-

[47] Cardon Dominique, « Le design de la visibilité : Un essai de cartographie du web 2.0 », *Réseaux*, 30 janvier 2009, vol. 152, n°6, p. 93-137.

ver hors ligne des personnes avec lesquelles on a échangé en ligne, les identifications étant alors compromises, ou pour le moins asymétriques. Surtout que ces profils me coûtaient énormément de temps de travail, voire d'argent quand je devais payer leurs abonnements. Ils m'étaient suffisamment précieux pour que je ne les compromette pas dans une rencontre, qui aurait d'abord nécessité que je désigne moi-même mon profil comme *fake*. S'il m'est arrivé de discuter de l'enquête avec certain·es des abonné·es, et donc de révéler la raison de ma présence, c'était le plus souvent parce que des affinités s'étaient constituées et s'étaient éloignées très rapidement du contexte sexuel. Il faut noter ici que chacune de ces révélations s'est opérée auprès de personnes qui n'étaient pas rencontrables, car trop éloignées et pas du tout intéressées par les profils que j'utilisais et encore moins par moi-même ; ajoutons que cela s'est passé systématiquement en contexte lgbtqia+.

Il existe plusieurs alternatives à cette situation : d'abord, interviewer des personnes depuis un profil avec lequel elles n'ont pas encore interagi ; toutefois le déséquilibre que cela implique est éthiquement fort discutable. Proposer un questionnaire au site web ; je n'avais pas les moyens matériels de ce type d'enquête au début des années 2000, et mes contacts avec les sites que j'étudiais avaient été pour le moins arides. Par ailleurs, ma position sur le terrain m'empêchait essentiellement de passer d'un côté à l'autre de la frontière numérique au sein du même réseau de relations ; je pouvais toujours tenter de rencontrer des usagèr·es à partir d'autres moyens que les plateformes elles-mêmes. De cette manière, sur la fin de la première enquête, j'ai commencé à faire des entretiens avec des personnes à propos de leur vie sexuelle et amoureuse, et là, j'ai pu récolter des histoires relatives aux usages des sites de rencontre ou des images pornographiques. Cependant, ce travail n'avait pas été suffisamment avancé pour pouvoir jouer un rôle lors de la rédaction du manuscrit. Ce que ce handicap que m'imposait l'usage de *fakes* pour explorer les sites indiquait en premier lieu, c'était le fait que la distinction en ligne/hors ligne marquait puissamment certains types de relations ou d'échanges (la rencontre hétérosexuelle et les rencontres rapides), et n'avait aucune incidence sur d'autres (certaines sociabilités lgbt ou libertines, par exemple).

Le manque de données concernant les usagèr·es des PPCS et des plateformes sur le terrain des années 2000 a motivé en grande partie les choix effectués pour cette seconde thèse, notamment en diffusant en 2015 sur twitter et facebook un questionnaire sur les usages sexuels des plateformes numériques, ainsi qu'en réalisant une série plus étoffée d'entretiens sur les parcours sexuels et médiatiques des répondant·es. Finalement, le fait que la première étude n'ait eu lieu qu'en ligne est tout autant le fruit de

son époque que celui d'une maladresse méthodologique. Cela a, contre toute attente, constitué pour moi un bénéfice épistémologique essentiel puisque j'ai découvert alors que la distinction en ligne/hors ligne croisait et appuyait en partie la distinction entre les deux types d'objets numériques que sont les sites de rencontre et les sites d'images pornographiques mais n'avait pas vraiment d'incidence technique véritable : elle servait à cadrer les expériences en ligne. Ainsi, la rencontre en ligne serait avant tout affaire d'interactions en ligne qui se déplaceraient hors ligne, alors que la pornographie constituerait plutôt un mouvement inverse où les images tournées hors ligne "finiraient" en ligne, exposées à jamais parmi des millions d'autres. La rencontre n'utiliserait l'ordinateur et le réseau qu'à la condition d'en faire un vecteur, "un moyen comme un autre", la pornographie, de son côté, tendant à circonscrire l'activité qu'elle supporte dans la seule absorption par l'écran, comme si elle n'avait jamais à voir qu'avec l'image, et pas avec un ou plusieurs corps *hors-de-l'écran*.

J'ai présenté l'ethnographie comme une réponse potentielle aux deux premiers problèmes, notamment parce qu'elle permettait d'inclure et articuler d'autres approches de manière efficace pour surmonter ces problèmes. Ce troisième problème posé par le numérique ne met en revanche pas l'ethnographie en position d'outsider : au contraire, il montre que c'est au cœur de ses procédures d'enquête et de ses modes d'investigation que la compréhension du numérique comme une série de *sites*, de mondes, et de modalités de rencontre pose question. Nonobstant, c'est la manière attentive aux matérialités, au caractère situé des points de vues et des rôles sociaux, aux savoirs et aux savoir-faire ainsi qu'au variations des catégories de la connaissance de l'ethnographie qui la rend efficace pour explorer ces enjeux. De ce point de vue, elle m'a permis de re-penser le parcours numérique effectué lors des huit premières années d'enquête de le relire pour non seulement y découvrir des éléments dont l'importance et l'intérêt m'avaient échappé dans un premier temps, mais aussi pour m'offrir une compréhension articulée des observations que j'avais faites. Les deux sections suivantes de ce chapitre se chargent d'en développer les principaux aspects en montrant comment mon parcours m'a offert une position inédite au sein de l'infrastructure et une perception tout aussi originale des rôles sexuels en jeu sur ce terrain.

## 1.3 RENDRE COMPTE DE L'INFRASTRUCTURE DES PLATEFORMES

Au fur et à mesure, la collecte des documents de soi s'était particulièrement bien adaptée aux transformations technologiques, m'offrant des archives numériques conséquentes mais sérieusement marquées par les changements de formats de sauvegarde. Des captures d'écrans aux fichiers enregistrés en *html*, à l'impression en *pdf* de certaines pages, puis à la copie dans des fichiers textes des seules structures des profils, ou bien encore des discussions avec les abonné·es, sans oublier les galeries de photographies, parfois incluses dans les fichiers *html*. Cette variation dans les formats de collecte allait me fournir beaucoup plus d'informations sur les évolutions techniques et l'importance de l'architecture des sites web que sur les personnes mêmes que décrivaient ces archives (qui sur ce point étaient rapidement redondantes). Toutefois, cette archive, dans toute sa variété, ne vaudrait rien si elle n'avait été constituée à partir d'une multiplicité de profils, essentiellement *fakes*, utilisés en parallèle, ou successivement. j'ai choisi de rendre compte de ma propre expérience du terrain plutôt que de seulement rendre compte des *choses-que-j'y-avais-observé*, pour que le caractère ethnographique de mon point de vue émerge explicitement.

Cette reformulation *a posteriori* est devenue possible notamment parce que j'avais donné aux *fakes* une pleine et entière place d'outils offrant l'accès au terrain. Dès lors, non seulement l'environnement numérique tel qu'il était décrit depuis l'expérience des *fakes* prenait toute son épaisseur et sa complexité, mais ma difficulté initiale à jouer le jeu d'une mise à distance tout autant que celui d'un compte-rendu, comme à défaut, subjectif, ressemblait de plus en plus à une option du terrain qui avait jusque là été masquée par mes propres hésitations méthodologiques. Les *fakes* sont à la croisée de la production des contenus par les usager·es, d'astuces et de savoir-faire techniques, des composantes techniques et sexuelles des cadrages sociaux, et encore de la gestion des contenus par les sites. En formulant la complexité de mon point de vue d'abord sur le terrain, c'est-à-dire vis-à-vis de ses déterminants techniques et sexuels, plutôt que pour des raisons académiques (ma volonté de décrire une méthode consistante de *lecture* des documents, en premier lieu), je trouvais une perspective relativement inédite pour aborder les sociabilités sexuelles en ligne.

Durant les dernières années de la première étude, percevant le phénomène de *black-boxisation* sans savoir encore comment m'en accommoder vraiment, je m'étais intéressé à l'histoire de l'informatique et des réseaux. Il s'agissait principalement de ca-

ractériser la différence entre les PPCS et les plateformes. Néanmoins, cette curiosité m'avait fourni les moyens d'accorder aux sites un autre statut que celui de socle technique stable et indiscutable sur lequel allait reposer mon propre compte-rendu. En m'intéressant aux choix des webmasters ou des entreprises, mais aussi à l'évolution des standards, des protocoles et des normes logicielles, la nature technique des objets prenait l'aspect d'un lieu de discussions et de décisions, un élément d'une politique plus vaste. Pour S. L. Star, figure des *Science & Technology Studies*, ce type d'exercice implique de "dépasser le caractère ennuyeux afin de pouvoir lire les structures sociales plus profondes embarquées dans ces [mêmes technologies]"[48]. Elle ajoute que « déterrer les récits/discours derrière les aspects ennuyeux des infrastructures révèle, dans tous les cas, et souvent d'une manière très directe, comment les savoirs sont contraints, produits et pérennisés ».

Chose importante, Star ne définit pas seulement son approche comme sollicitant une série d'outils (interview des usagèr·es ou des concepteur·rices, observations des personnes qui entretiennent et réparent, lecture des modes d'emploi et des règlements intérieurs, *etc.*) couramment utilisés en ethnographie, mais aussi par une « sensibilité ethnographique », une approche interactionniste et pragmatique, portant sur la variation des points de vues des acteurs et des enjeux de définition des situations[49]. Elle définit sa méthode comme une ethnographie des infrastructures, centrée le plus souvent sur des enjeux de production de la connaissance et d'interactions entre humains. C'est en prenant en compte l'infrastructure technique et le travail parfois invisible qu'elle requiert, au moins en ayant conscience de son existence, que l'on peut reconsidérer les conditions matérielles de l'inscription sur les plateformes à caractère sexuel et déterminer une position qui offre concrètement les moyens d'appréhender aussi bien les signes que les relations qui les engagent.

### 1.3.1 La multiplication des profils et la production de fakes

À partir de 2004, pour pouvoir accéder aux profils sur les plateformes de rencontre et de partage de vidéos sexuellement explicites, j'ai dû m'inscrire dans leurs bases de données en y créant des profils. S'inscrire sur un site social est un phénomène particulier dans la mesure où l'on s'inscrit auprès du site (certaines métriques, l'accès aux contacts

[48] Star Susan Leigh, « Infrastructure and ethnographic practice : Working on the fringes », *Scandinavian Journal of Information Systems*, 2002, vol. 14, n°2, p. 110.

[49] « The Ethnography of Infrastructure », *American Behavioral Scientist*, novembre 1999, vol. 43, n° 3, p. 382.

téléphoniques ou mail, le numéro de carte bancaire, sont réservées à son unique attention) mais une partie des informations fournies lors de cette inscription est publiée à l'attention cette fois des autres personnes inscrites (le pseudonyme, une description anthropométrique/psychologique, l'expression de certains désirs ou certaines pratiques, *etc.*). Si dans un premier temps, l'accès aux sites m'est apparu essentiellement comme une contingence un peu rébarbative, une fois que j'ai eu fréquenté de nombreux sites et expérimenté pour moi les libertés ou les contraintes que m'imposaient les sites parcourus, j'ai appréhendé la phase de l'inscription comme une composante centrale de l'organisation technique et sexuelle des plateformes.

La création des profils est devenue progressivement l'embrayeur des interactions avec d'autres abonné·es : d'abord l'autonyme obligatoire, puis quelques renseignements, afin de ne pas laisser un profil «  trop vide », puis des images, des éléments qui signifient des types d'usages spécifiques (rencontrer, discuter, regarder, tromper l'ennui, *etc.*). Les informations qui s'ajoutaient à l'autonyme initial étaient produites en fonction du contexte, en fonction de ce que j'en comprenais ou de ce que j'en devinais, ou encore de ce que le site m'enjoignait d'indiquer. La segmentation très forte des sites autour de 2005 m'a obligé à créer des profils différents suivant les sites selon que ces derniers revendiquaient des orientations sexuelles, des cultures sexuelles, des services sexuels ou amoureux différents. Pour couvrir la même variété culturelle que j'avais appréhendée aisément avec les PPCS, les principales catégories que je devais adapter étaient assez logiquement, la langue, le lieu de résidence, le sexe/genre, le statut relationnel et l'orientation sexuelle. Si les deux premiers critères peuvent être assez variables au cours d'une vie, les 3 autres sont souvent attendus comme des données particulièrement stables. Ainsi, dans le cadre de cette enquête, je déployais en parallèle des profils qui n'indiquaient parfois aucune information en commun.

Au sein d'un même site, il m'est arrivé de créer différents profils, ne serait-ce que pour pouvoir accéder aux différents publics que le site construisait comme nécessairement exclusifs les uns des autres. En effet, certains sites, afin d'organiser des échanges strictement hétérosexuels, préféraient empêcher techniquement les interactions entre les personnes ayant déclaré un même sexe|genre à l'inscription, plutôt que de tabler sur l'orientation "naturelle" du goût de leurs abonné·es pour tel ou tel type de personnes. D'autres sites séparaient, pour leur part, les personnes avec des profils «  hard » de celles qui voulaient utiliser un profil «  soft », *etc.* J'ai ainsi créé des profils tantôt d'hommes, tantôt de femmes pour pouvoir collecter et comparer ce qu'hommes et femmes pouvaient voir et vivre de leurs points de vue respectifs quand ces points de

vue ne se voyaient pas accorder un accès équivalent aux contenus des bases de données d'un même site. J'ai créé des profils indiquant telle ou telle orientation sexuelle suivant que les sites autorisaient ou non la déclaration explicite d'une orientation ou d'une culture sexuelle, alors que d'autres sites la déduisaient plus ou moins automatiquement à partir des déclarations sur le sexe/genre.

Inscrire et utiliser des profils variés ne me posait pas de problème fondamental dans la mesure où il était question pour moi d'accéder aux contenus auxquels je ne pouvais accéder en m'identifiant à partir de mon identité civile. En somme, je faisais seul le travail qu'aurait pu réaliser une équipe de recherche mixte et notamment variée en termes de cultures sexuelles, dont chacun·e des membres aurait utilisé un seul profil authentique, et dont le travail d'équipe aurait ensuite consisté à recomposer un point de vue panoramique à partir des différentes expériences de navigation de ses membres. Au détail près que cette équipe aurait dû être relativement nombreuse. La pratique de l'inscription me demandait de plus en plus de rigueur et d'organisation pour pouvoir tenir les différentes fictions mises en place, en assurant la multiplicité et la variété des profils, ainsi que l'enchaînement des informations entre elles pour chacun des profils ces informations devant renvoyer à d'autres informations extérieures à la plateforme, afin de valider par saturation, une existence pleine en ligne et/ou hors ligne.

Ce labeur rigoureux s'effectuait dans une relative quiétude, jusqu'au jour où l'un de mes profils a été accusé d'être un *fake* sur un site de rencontre. Je comprenais que les profils *fakes* étaient problématiques tantôt pour les plateformes (bien que je n'aie, en pratique, jamais été définitivement banni d'un site, certains des profils ayant été seulement suspendus), tantôt pour les personnes avec lesquelles j'interagissais. Pourtant, loin de moi l'intention de causer le moindre souci, puisque je comptais essentiellement accéder aux profils, parfois en copier certains éléments, et produire à terme la description des manières dont les informations s'échangeaient. Je pensais encore n'être qu'un simple lecteur, cependant une incohérence dans les informations que j'avais fournies et la façon dont j'avais répondu à mon interlocutrice d'alors avaient mis en évidence que ce que je disais ne recouvrait pas exactement ce que je faisais. Je n'avais pas exactement menti, toutefois mes omissions étaient trop nombreuses pour être crédibles. J'ai été dénoncé, et j'ai reçu un avertissement de la part du modérateur du site, et j'ai dû reprendre entièrement mon profil.

La désignation courante et de plus en plus internationale de *fakes* recouvre une galaxie très variée d'inscriptions produites à partir d'information créées, adaptées, manipulées et "optimisées" à l'attention de la plateforme ou des destinataires auxquels

ces *fakes* s'adressent. Que ce soit des comptes dormants qui font nombre parmi des *followers*, ou des trolls sur facebook et twitter qui ne présentent personne mais interagissent avec d'autres, que ce soit les profils de femmes annoncées comme réelles sur ashleymadison.com, alors qu'il a été démontré que l'essentiel de ces profils a été créé par l'entreprise elle-même, que ce soit des comptes tout à fait sincères qui ont le défaut de ne pas rentrer dans les standards édictés par les plateformes[50], les *fakes* constituent à la fois un événement tout à fait banal et un accident au sein de la vie numérique. Les *fakes* ne doivent en cela pas être pensés suivant une logique binaire vrai/faux, ni comme l'affaire d'un masque ou d'un défaut d'authenticité, ni même encore comme relevant systématiquement d'une volonté de nuire.

On peut dégager une variété importante d'éléments concernant les *fakes* lorsqu'on les aborde pour ce qu'ils offrent, c'est-à-dire comme un moyen d'évoluer en ligne, une modalité spécifique d'action qui répond à certaines contraintes des appareils techniques et/ou des interactions sociales. Plutôt que de commencer par le pourquoi du *fake*, il s'agirait d'abord d'en cerner le comment, et de cerner les façons dont un *fake* autorise certaines formes d'action et de consultation qui resteraient inaccessibles à la personne qui l'anime. La dimension performative du *fake* dans les échanges en ligne peut être particulièrement sollicitée. En fait, du point de vue des usages et des techniques de présentation de soi en ligne, le travail d'optimisation des informations (retoucher une image, corriger ses fautes d'orthographe, observer la façon dont les autres se présentent, *etc.*) qu'effectue la majeure partie des abonné·es fait appel aux mêmes techniques/technologies que celui qui sert à générer un *fake* ; en cela, il existe un continuum pratique entre l'usage et l'absence d'usage de *fakes*. Ce continuum est important à considérer parce qu'il encadre techniquement et socialement l'expérience des abonné·es autant que l'expérience des chercheur·ses sur les plateformes. Par ailleurs, le fait que les *fakes* puissent faire l'objet d'études n'est après tout pas une idée si déroutante, en revanche celui que les *fakes* fasse l'objet de remarques méthodologiques est une affaire bien différente.

À partir de cet incident, les *fakes* n'étaient plus seulement un moyen pour moi, mais aussi une source de problèmes contingents à la collecte et, finalement, aussi, un objet à suivre, puisque rapidement, j'ai compris n'être pas le seul à en utiliser. Faire varier les informations des profils constituait parfois un problème plus général qui émergeait sous forme de controverses locales autour d'un profil ou d'une galerie de photos dont

[50] Pailler fred et Casilli Antonio A., « S'inscrire en faux », *Communication. Information médias théories pratiques*, 11 décembre 2015, vol. 33/2.

les éléments étaient mis en doute, et faisait l'objet de dénonciations auprès des équipes administrant les sites (pour *faking* mais aussi pour "perversion", pour « vol de photos », pour "frustration", *etc.*), dénonciations entraînant soit une absence complète de réactions soit l'interdiction d'accéder aux données du site web. Une fois que j'avais cerné les multiples conséquences des *fakes*, je décidais d'adopter une conduite stricte pour préserver le confort de mon statut de lecteur et collecteur de pages et de profils (tout en agissant déjà comme si la lecture ne pouvait se faire sans interactions). Ainsi, je ne tentais pas de produire moins de profils, mais principalement de travailler à limiter les risques d'incohérences dans les informations que je produisais et limiter aussi les velléités de rencontre des personnes susceptibles de venir échanger avec moi.

S'il devenait, à l'usage, de plus en plus probable que nombre de personnes inscrites sur les sites de rencontre ne rencontraient pas ou seulement très occasionnellement, il s'avérait que les profils de certain·es abonné·es, à la différence des PPCS, devenaient beaucoup plus opérationnels et posait l'horizon d'une rencontre hors ligne dès le départ. Une nouvelle tâche s'ajouta donc pour moi à celles de la gestion des identifiants et de l'archivage des fictions documentaires : pour m'assurer une certaine « inconsistance numérique » sans être dénoncé comme *fake* et banni, je devais terminer moi-même les interactions qui risqueraient de décevoir ou blesser quelqu'un·e, en poursuivant la fiction jusqu'au point de rendre inenvisageable une rencontre. Il suffisait souvent de dire que "je" n'étais pas intéressé·e, ou bien d'invoquer une raison matérielle pour refuser un rendez-vous. Le plus simple à mes yeux, consistait à ce que l'échange avec l'un des profils que j'utilisais soit le plus proche possible d'une expérience commune, anodine au point de ne jamais susciter la possibilité d'un coup de foudre, d'un flash, ou de je ne sais quoi qui mettrait à portée de vue l'horizon de la rencontre. Si cette solution satisfaisait à la fois les exigences pratiques de l'étude et celles, d'ordre éthique, qui consistaient à maintenir tout en minimisant l'impact de ma présence sur les plateformes, elle me plongeait néanmoins plus que jamais dans le jeu des interactions avec les abonné·es en ligne.

### 1.3.2 Une rétro-ingénierie des accès aux contenus

L'usage des *fakes* m'a permis d'explorer et objectiver la manière dont l'infrastructure technique organise les parcours de navigation en ligne. Elle le fait parfois de manière différenciée suivant les sites et suivant ce qu'une personne va déclarer lors de son inscription. Ayant débuté mon étude par la collecte de pages persos dont l'essentiel était

consultable sans devoir s'identifier, les phénomènes de discrimination à l'inscription sur certaines plateformes m'étaient devenue perceptible avant tout parce qu'ils me demandaient un travail supplémentaire pour continuer ma collecte au-delà des seules PPCS. Et c'est parce que je n'avais pas décidé, au départ, de concentrer mon étude sur un unique type de plateformes (celles de "la" rencontre, ou encore celle des vidéos porno, *etc.*) et bénéficiais donc de la possibilité de comparer les plateformes avec les PPCS mais aussi entre elles, qu'il m'a été possible de percevoir l'hétérogénéité techniquement induite dans les parcours. Par exemple, se déclarer hétérosexuel·le permettait, au prix de quelques nuances terminologiques faciles à retenir (chercher quelqu'un·e du sexe opposé, se dire en couple, se dire curieux·se, *etc.*), de s'inscrire à peu près sur tous les sites, alors que tenter de se déclarer comme personne bi- ou pansexuelle ou comme personne trans' ou intersexe relevait d'une toute autre expérience : soit les sites le permettaient, soit ils l'interdisaient et il fallait alors choisir de se déclarer autrement.

Pourquoi ne pourrait-on pas désirer rencontrer ou discuter avec une personne cisgenre et hétérosexuelle en étant une personne qui se déclare bisexuelle et/ou trans' ? Personne ne l'indique nulle part. Et c'est bien là, derrière cette sanction en apparence définitive pour certaines personnes, ou, tout du moins certains types d'identifications, qu'il se passe quelque chose d'implicite : deux personnes se déclarant différemment mais désirant rencontrer le même type de personnes peuvent se voir attribuer des droits d'accès et des modes de navigation différents, c'est-à-dire avoir une expérience différente de la consultation des contenus, mais aussi une expérience différente de l'appareil technique lui-même (à commencer par le fait que celle qui se voit refuser un accès devra résoudre un problème, alors que celle qui passe l'inscription sans aucun accroc n'aura pas même besoin de conscientiser cette action). Non seulement cette discrimination est opérée par un appareil qui tend à matérialiser et techniciser les discriminations[51], mais le refus d'inscription laisse comprendre qu'il existe des catégories sexuelles pour se décrire qui sont légitimes et d'autres illégitimes.

La manière dont j'ai procédé pour explorer une partie du terrain pourrait être envisagée comme une rétro-ingénierie des formulaires d'inscription[52] dans la base de données des sites, engagée sans technologie dédiée mais seulement à partir d'une expérience de navigation commune d'usagèr·es. La rétro-ingénierie sert en général à comprendre comment fonctionne un appareil dont on ne dispose pas des plans de conception ou de montage. Elle consiste à observer en pratique les conséquences d'un démontage de

[51] Bowker Geoffrey C. et Star Susan Leigh, *Sorting things out : classification and its consequences*, Cambridge, Mass, MIT Press (coll. « Inside technology »), 1999, p. 47.
[52] *ibid.* p. 47.

l'appareil, à cumuler suffisamment d'essais et d'erreurs, pour pouvoir déduire la façon dont les actions de l'appareil sont générées. À partir d'une expérience conçue à l'origine pour les usagèr·es (*front-end*) et non pour les administrateur·rices (*back-office*), j'ai créé suffisamment de profils pour comprendre à la fois la façon dont les accès étaient accordés aux usagèr·es et dont ces dernières s'en saisissaient pour naviguer sur les plateformes. Si j'avais pu accéder directement au *back-office* de certaines plateformes comme je le désirais au cours de l'exploration, aurais-je pensé à observer la liste de ces droits d'accès ? Si j'avais pu obtenir la liste de ces droits sans avoir à l'expérimenter pour mon compte, y aurais-je accordé autant d'importance ?

La représentation que l'on se fait des usages sur un site, tout comme les représentations que l'on se fait de l'appareillage technique qui le soutient, laisse souvent l'impression que les usages des abonné·es et les usages relevant de l'administration ou de la modération ne font pas partie d'un même monde. D'ailleurs, étudier les uns ou les autres se fait souvent de manière séparée. Alors, qu'en fait, la base de données produites par les uns et entretenue par les autres est à portée de clic de tout le monde, même si ce n'est pas par les mêmes clics, ni pour les mêmes actions, ni avec les mêmes interfaces. Même si ces éléments semblent éclatés et désarticulés, surtout du point de vue des usages, ils prennent leur cohérence au sein de l'infrastructure qui les relie et les fait fonctionner (en général) de concert[53], quitte à les rendre invisibles les uns aux autres. En mettant en évidence l'importance de l'inscription au sein de la base de données comme geste combinant production de contenus et identification des abonné·es à chaque connexion (le prolongement du *sign up* en *sign in*), on déplace aussi le point de vue sur certaines des analyses des plateformes 2.0, notamment celles qui se penchent sur les processus d'identité/d'identification.

Si la sémiologie de l'identité numérique de F. Georges[54] permet de décrire une grande variété de mécanismes des interfaces numériques, elle perd en efficacité dès lors que l'on se penche sur la question des *fakes*, dans la mesure où le *fake* y serait essentiellement une manifestation de l'intention de l'abonné·e dont le rapport critique au modèle de l'identification lui-même n'aurait pas besoin d'être modélisé. Cette conception de l'identité manque ainsi la possibilité ethnographique d'enregistrer les conflits proprement liés au fait que des contenus, et la performance identitaire qu'ils entraînent,

[53] Star Susan Leigh et Ruhleder Karen, « Vers une écologie de l'infrastructure : conception et accès aux grands espaces d'information », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2010, Vol 4, 1, n° 1, p. 114.

[54] Georges Fanny, « Éléments pour une analyse sémio-pragmatique de l'identité numérique » dans H. Bourdeloie et D. Douyère (dir.), *Méthodes de recherche sur l'information et la communication – Regards croisés*, Mediacritic, 2014.

puissent localement être jugés problématiques. L'inversion infrastructurelle nous offre l'occasion de relativiser, c'est-à-dire de conditionner à une relation, des éléments centraux dans le fonctionnement des interfaces pour mettre l'accent sur des éléments auxquels ceux-ci sont pourtant toujours articulés : ici le fait qu'avant tout jeu d'identification, toute performance, l'accès aux contenus est problématique, de surcroît parce que pris dans un contexte sexuel. Il s'agit en somme que les modalités de production identitaires puissent être envisagées comme le lieu de discussions et de conflits, de stratégies délibérées de jouer avec les règles qui régissent l'accès aux bases de données, ou encore d'exploration instrumentalisant les attendus identitaires les plus usuels.

L'inscription des abonné·es participe à une économie des informations qui implique des personnes non-inscrites (les administrateurs et administratrices par exemple), et nécessite toute une série d'autres activités dédiées au maintien et à l'entretien des supports et des signes[55]. L'accès des abonné·es est conçu comme une question de subjectivation liée à un usage spécifiquement sexuel des données (même si des usages non sexuels peuvent s'y greffer), alors que l'accès aux données pour l'administration est exhaustif et ne met pas en scène la moindre dimension sexuelle, c'est-à-dire que les opérations qui y sont effectuées sont des opérations techniques et logiques de maintenance (sauvegarder, dupliquer, désabonner, inscrire, déplacer sur un autre serveur, sécuriser, surveiller, rendre compatible l'affichage des pages avec un nouveau navigateur web ou les mobiles, *etc.*). L'accès depuis le *back-office* de l'administration est en principe beaucoup moins restrictif que celui d'un·e abonné·e : pas de filtre «  par profil », pas de restriction d'accès, et surtout, détail non-négligeable, accès à des données tenues secrètes pour les abonné·es : adresses IP, numéros de CB, *etc.* On peut administrer ces bases de données en grande partie sans jamais lire les messages échangés, ni regarder la moindre photo, sans jamais s'intéresser aux contenus.

Certains éléments sont en revanche utilisés aussi bien du côté de l'administration que du côté des abonné·es, et, parmi ceux-ci, on trouve les catégories sexuelles, entendues comme catégories de sexe|genre, d'orientation sexuelle et de statut relationnel, qui organisent l'inscription et la gestion des droits d'accès. Ces catégories sont le lien pratique entre la conception, l'administration, la modération et l'usage commun d'un site de rencontre ou d'une plateforme de partage de pornographie. Tantôt ces catégories servent à décrire les abonné·es, elles font office de contenus dans les profils, tantôt elles servent à offrir ou restreindre l'accès à certains contenus (si on se déclare

[55] Denis Jérôme et Pontille David, «  Travailleurs de l'écrit, matières de l'information », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 25 avril 2012, vol. 6, n° 1, p. 1-20, §18-19.

hétérosexuel·le, certains sites nous empêchent de consulter les profils des personnes de même sexe), tantôt elles servent à fournir des statistiques au service marketing de l'entreprise, *etc.* Si les catégories ont une double valeur, descriptive et inscriptive, leur valeur descriptive est constante tandis que leur valeur inscriptive est variable suivant les sites et la gestion des accès qu'ils organisent.

La multiplication des profils et l'usage des *fakes* a déplacé dans le même mouvement la manière de délimiter les contours du terrain (vers les accès aux contenus) ainsi que celle de définir les objets à étudier (vers une prise en compte des bases de données). Le travail d'adaptation à ces différentes bases de données, le fait de chercher à trouver le moyen de m'inscrire de toutes les manières possibles, a transformé ma propre perception des appareils techniques que constituaient les PPCS et les plateformes, et m'a imposé une nouvelle perspective sur ce qu'était un site web, notamment en relativisant l'importance de l'interface-utilisateur dédiée aux abonné·es pour désigner des éléments plus "souterrains", en l'occurrence leurs bases de données[56] et l'infrastructure au sens large. G. Bowker désigne ce type d'opération sous le nom *d'inversion infrastructurelle*[57]. Il distingue ainsi ce qui est d'ordinaire immédiatement perceptible d'une technologie ou d'un service vers ce qui en organise le fonctionnement et suggère que les savoirs et les savoir-faire sont construits et se transforment selon que l'on passe d'une position à une autre vis-à-vis de l'infrastructure dans une situation technique donnée. Loin d'abandonner l'étude des contenus ou des formes graphiques à l'écran, partir des observations concernant les stratégies de gestion des accès aux contenus et les discriminations concrètes qui y sont observées permet de rendre compte de la manière dont ces différentes stratégies configurent la capacité d'action et d'interaction des usagèr·es depuis une perspective plus large sur les sites web, en incluant leur infrastructure et ses logiques propres.

### 1.3.3 Trois positions disponibles au sein de l'infrastructure

D'une certaine manière, procéder à une inversion infrastructurelle ici nuance la place que l'on accorde à l'interface des sites web, notamment le fait qu'on les considère souvent comme l'environnement qui accueille et détermine entièrement l'expérience des usagèr·es. L'interface seule ne sert pas à grand-chose sans la distribution de droits et de modes d'accès aux contenus. Au cœur d'une interview (réalisée quelques années

[56] Star Susan Leigh, *op.cit.* p. 381.
[57] Star Susan Leigh et Ruhleder Karen, *op. cit.* p. 118, ainsi que Bowker Geoffrey C., *Social science, technical systems, and cooperative work : beyond the great divide*, New York, Psychology Press, 2009, p. XVI.

plus tard), une personne témoignant de ses usages très ordinaires d'un site de rencontre s'interrompt et me montre sur son ordinateur qu'elle a trouvé une faille dans le site, réussi à accéder à la base de données entière, puis dupliqué l'essentiel des galeries d'images des abonnés du site. Par ce geste, elle m'indique implicitement que sa compréhension de l'environnement numérique n'est pas commune et met en scène un usage, lui aussi, hors du commun. Bien entendu d'autres personnes, inscrites sur le même site n'ont pas la moindre idée de la façon dont cette base de données fonctionne, mais justement, ce n'est pas que la base de données n'existe pas, c'est qu'elle est invisible, complètement transparente, en tant que telle depuis le point de vue d'un·e usagèr·e normal·e.

Une approche du numérique par son infrastructure matérielle et logicielle permet de se représenter les activités des abonné·es aux plateformes d'une façon différente des approches centrées sur les contenus ou sur l'objet technique *site web*. Un objet technique, c'est d'abord un assemblage persistant, mais dont la persistance est le produit de relations qui, elles-mêmes, demandent en permanence à être entretenues[58]. Déterminer qui est usagèr·e de cet objet technique est un enjeu même de celui-ci. Si l'on se concentre sur un site web, les usagèr·es seront en principe les (futur·es) abonné·es du site. Si l'on se concentre sur la base de données qui supporte le site web (ou plusieurs sites web d'ailleurs), alors on peut faire la liste des différents types d'usagèr·es, chacun de ces types ayant accès à la base de données par une interface différente : l'interface du site web ou bien l'interface d'administration. Les usagèr·es et les administrateur·rices ne disposent pas du même type d'expérience concernant leurs usages de la base de données, et donc pas du même type de point de vue non plus.

On peut revenir un instant sur la façon dont, en tant que chercheur·ses, on appréhende ces rapports différents à la base de données et aux contenus et comment on aborde ces positions que distribue l'infrastructure[59] : que ce soit l'approche subjective, avec entrée sur le terrain en tant qu'usagèr·es, ou bien l'approche objectivante par le *back-office* des plateformes, qui signifie une certaine mise à distance des contenus, toutes deux valident et s'appuient sur la distinction entre production/usage des contenus d'un côté et conception/administration de ces mêmes contenus de l'autre. Il existe une différence de point de vue qui s'incarne dans le cas des chercheur·ses par une dif-

[58] Star Susan Leigh, *op. cit.* p. 117, Star renvoie à un principe plus général des sciences sociales, en citant Bateson : « What can be studied is always a relationship or an infinite regress of relationships. Never a "thing". » Bateson, 1978.

[59] Akrich Madeleine, « De la sociologie des techniques à une sociologie des usages. », *Techniques & Culture*, 1990, n° 16, p. 83-110.

férence de méthodologie et de formulation de leurs objets d'étude. On peut mesurer l'épaisseur organisationnelle qui sépare ces deux positions au sein de l'infrastructure : l'usagèr·e et les employé·es de l'entreprise en charge de la base de données ne sont pas censé·es entrer en communication, et la distance est la même pour ce qui concerne l'exploration d'une plateforme dans le cadre d'une recherche : pour preuve l'impossibilité d'obtenir un accès par le *back-office* de différentes plateformes à laquelle j'ai dû faire face. Sans le capital social ou technique pour contourner, au sens de "faire le tour", l'infrastructure elle-même, il est pratiquement impossible de se déplacer d'une position à une autre.

Qu'en est-il d'une entrée sur le terrain par les *fakes* ? En effet, je n'ai pas travaillé à partir d'un profil qui me décrirait et auquel je m'identifierais, mais je n'ai pas eu accès non plus aux données depuis le *back-office*. À la place, j'ai travaillé à partir d'une multiplicité de profils d'usagèr·es pour obtenir un point de vue panoramique sur les usages et, finalement, sur l'infrastructure elle-même. La qualité d'usagèr·es est attribuée ou, au contraire, retirée suivant les situations et les personnes impliquées. On peut voir ce genre d'attribution ou de privation lorsqu'une personne est désignée comme *fake* et que les règles de l'interaction avec elle changent soudainement, les éléments conversationnels sont comme désinvestis par les autres membres de la situation d'interaction et les moyens de maintenir l'interaction, à commencer par le profil, sont détruits. Si les *fakes* n'offrent pas une expérience subjective conforme à celle qui a été conçue pour le site web, ils n'entretiennent pourtant pas moins la prétention à un usage ou tout du moins à une *position* dans l'infrastructure, en tant *qu'utilisateur non-envisagé* [*unimagined user*][60], pourrait-on dire. À mon propre niveau, j'ai utilisé des *fakes* pour pouvoir explorer les plateformes sans trahir la diversité sexuelle qui caractérisait ma première collecte des PPCS, il s'agissait de pouvoir lire un maximum de contenus possibles, et, finalement, d'être en mesure d'entrer potentiellement en interaction avec tou·te·s les abonné·es dans un environnement susceptible de restreindre ces interactions.

Il est plus simple de comprendre comment la production de *fakes* se distingue de la position distante de l'administration des bases de données et des analyses que des chercheur·ses peuvent construire depuis celle-ci : produire des *fakes* oblige à produire des contenus et à participer, ce qui est l'exact opposé du travail d'administration. Pour autant, la position qu'offre les *fakes*, en offrant un point de vue panoramique sur les usages se distingue *tout autant* des usagèr·es que la position d'administration des bases.

[60] Burrell Jenna, « User Agency in the Middle Range : Rumors and the Reinvention of the Internet in Accra, Ghana », *Science, Technology, & Human Values*, mars 2011, vol. 36, n° 2, p. 139-159.

Quelle *position*, suffisamment complexe pour apparaître comme ni subjective sexuellement, ni objectivante pour autant, peut être distribuée au sein d'une infrastructure de plateforme 2.0 ? Je sais qu'elle existe, puisque je l'ai occupée, toutefois pour réussir à l'identifier, il faut se tourner vers une portion habituellement invisible, et souvent tenue pour moins déterminante que le travail de conception ou les usages mêmes des plateformes : c'est celui du travail d'animation et de modération. Notons, qu'à cette même époque, je prenais part à un programme de pré-modération des contenus par les abonnés d'un site gay international, me voyant conférer un nouveau type d'accès aux contenus, qui dissociait les images des textes des profils, et reposait sur un système d'évaluation présentant chaque élément nouvellement mis en ligne à dix modérateurs/abonnés afin de recueillir leur diagnostic.

Avec cette expérience, je découvrais d'abord que la modération ne suivait pas les mêmes principes sur toutes les plateformes, et que la version impliquant les abonné·es n'avait lieu que sur des sites lgtbqi+. Pourquoi une telle spécificité ? Par ailleurs, ce rapport si particulier aux contenus des autres abonné·es m'incitait à relativiser largement l'abonné·e comme seule figure de l'usagèr·e. Les abonnés-modérateurs du site eux aussi voyaient les images et lisaient les textes, seulement ces contenus ne faisaient plus sens de la même manière puisque, dans ce cadre, ils ne servait pas à séduire ni à exciter, ils demandaient seulement à être conformes et validés. Je n'ai pris véritablement la mesure de cette expérience différente de l'usage de ces contenus qu'à la fin du premier terrain, et cette prise de conscience en a engagé une seconde : en dehors de l'enquête, des animatrices de minitel rose et des informaticien·nes autodidactes m'avaient rendu perceptible non seulement le *back-office* des pages ou des sites que je fréquentais, mais aussi les ressources techniques nécessaires et les dispositions sexuelles pour envisager de ne pas abandonner la fréquentation d'une plateforme seulement parce qu'elle m'en aurait refusé l'inscription.

## 1.4 TRAVAIL DU SEXE ET AFFECTS DES CHERCHEUR·SES

À cause des compétences techniques (supposément) requises, faire l'ethnographie d'infrastructures numériques peut passer pour un exercice confiné à une niche des SHS. La perspective plutôt originale qu'offre *l'inversion infrastructurelle* sur le terrain du web de l'intime rend pourtant perceptible des logiques sexuelles qui auraient échap-

pé aux études centrées sur les seuls contenus ou sur les seuls usages. L'invisibilité des positions n'est pas le fruit du seul jeu de définition des objets scientifiques dans la mesure où, comme l'indique S. L. Star, le réseau de relations qui agence les éléments d'une infrastructure détermine les degrés de visibilité et d'invisibilité de chacune des positions (et des usages afférents) que celle-ci rend possible. Par ailleurs, il est possible d'identifier la troisième position comme liée à cette partie invisibilisée de l'infrastructure sans toutefois pouvoir en cerner les propriétés exactes.

Si la perception de l'infrastructure permet de décrire une variété d'usages et d'enjeux supplémentaires aux approches centrées sur les contenus ou les usages des seules interfaces, elle n'est pas suffisante pour rendre compte de la dimension proprement sexuelle qu'elle accompagne et rend tout simplement possible. Le vocabulaire de Star n'est peut-être pas le plus adéquat, et il faut faire appel à celui de l'anthropologie des sexualités de D. Kulick et de l'anthropologie pragmatique de J. Favret-Saada pour rendre compte des aspects sexuels de mon parcours sur le terrain, et notamment de l'intérêt épistémologique de l'exploration d'espaces sexuels particulièrement variés. Dans cette dernière section, il s'agira d'aborder la façon dont l'usage de multiples profils *fakes* s'est nourri des ressources techniques et interactionnelles que des animatrices du minitel rose déployaient pour leur travail, ensuite de comprendre comment la participation aux échanges engage un mode de connaissance spécifique, par les affects, des rôles et positions d'importance dans une situation donnée. Enfin je reviendrai sur les propriétés heuristiques de cette troisième position que j'ai occupée sur le terrain.

### 1.4.1 Les ressources interactionnelles des travailleuses du sexe

Connaître les savoirs et les savoir-faire sexuels des *autres*, les accusations d'inauthenticité ou d'intéressement, passer des journées entières en contexte sexuel, échanger en dehors de ses désirs et pratiques propres, tenir des discussions "uniques" en parallèle, déployer une certaine réflexivité sur sa propre histoire sexuelle et bien d'autres éléments encore, ont constitué l'expérience des animatrices des services roses, et ce, bien avant d'avoir constitué une part de ma boîte à outils ethnographiques. De fait, cette boîte à outils, je ne l'ai pas inventée, mais je ne l'ai pas programmatiquement empruntée au début de l'enquête. Il faut se remémorer ici que j'ai passé l'essentiel de la construction du récit méthodologique de ma première thèse a tenir "à part", comme une contingence méthodologique, le fait que je participais aux conversations des abonné·es, et ce n'est donc qu'après-coup que je suis revenu sur les ressources qui m'avaient

permis d'explorer le terrain, et sur le fait, en définitive central, que ma partenaire de l'époque avait travaillé pour un service associant minitel et téléphone rose pour payer ses études.

Durant deux années, à toutes les heures du jour et de la nuit, elle opérait comme animatrice au sein d'une petite entreprise offrant des services minitel et téléphoniques à un public essentiellement local. Certaines de ses collègues sont devenues nos amies notamment grâce à l'organisation chaque dimanche après-midi dans la cuisine de l'une d'entre elles, de goûters qui leur servaient d'exutoire et de temps de réflexion sur leurs pratiques professionnelles. J'y étais le seul homme et la seule personne à ne pas travailler pour un service rose. À aucun moment je n'ai envisagé d'enquêter sur ce type d'activité, l'expérience de ce genre de services me semblait propre aux animatrices d'abord parce que c'était elles qui y éprouvaient leurs corps, leur imagination, leurs désirs et leurs émotions. Je restais un peu en retrait et tentais d'aider à supporter le caractère épuisant et envahissant de cette activité, essentiellement en étant disponible aux débriefings les plus impromptus et plus anecdotiquement, en me connectant sur le service pour amuser les animatrices.

En écoutant et en discutant lors des goûters, j'ai appris beaucoup de choses sur les manières de faire avec les "connectés", les clients du service, sur les savoir-faire essentiels à acquérir pour tenir les cadences et la performance d'animation, les usages des objets techniques (les appareils mais aussi, le lieu lui-même), le management et la surveillance des animatrices, les tensions intenses ou l'absence de relation entre les différents corps de métiers de l'entreprise, *etc.* En comparaison, la consultation des PPCS m'apparaissait tellement sage, et demandait si peu d'énergie de ma part, qu'à aucun moment je n'aurais osé rapprocher mon enquête du travail des animatrices au-delà d'une vague familiarité thématique associant médias et sexualité. Néanmoins, ces savoir-faire professionnels m'ont aidé à progresser sur le terrain, à organiser notamment le tressage de mes goûts, de mes dégoûts et de mes indifférences, avec mes motivations scientifiques dans un environnement technique et sexuel.

On peut compter parmi ces savoir-faire au moins le fait de : - s'adapter à "toute" situation d'échange dans la mesure du possible *pour* maintenir l'échange - s'adapter à "tous" les registres sexuels dans la mesure du possible *pour* maintenir l'échange - s'organiser *pour* pouvoir sortir des interactions qui nous apparaissent problématiques, et apprendre à les identifier en amont - s'organiser matériellement *pour* tenir physiquement et mentalement la durée de l'échange - s'organiser *pour* préserver l'invisibilité de sa propre situation, qu'une partie, la totalité, ou rien du tout en soit exposé durant

les échanges - utiliser des gestes et des routines techniques qui ne sont *pas prescrites* aux abonné·es des plateformes et donc ne sont pas attendues non plus - déployer un *rapport double* aux données (à la fois contenus consultés et éléments manipulés dans leur ensemble, pour faire des *fakes* ou pour évaluer la qualité, quantité de son travail).

La capacité à s'adapter au contexte technique et au contexte culturel et sexuel est probablement la première chose que les animatrices apprennent à solliciter au fur-et-à-mesure de leurs premières semaines de travail. Il s'agissait avant tout de s'adapter et de négocier une interaction à partir des désirs et des projets exprimés par leurs interlocuteurs, dans des conditions qu'elles jugent acceptables. Dans mon cas, cette attention s'est avérée avoir une influence centrale pour me maintenir sur le terrain. Les contraintes en termes de résistances et de cadence étaient beaucoup moins fortes. Toutefois, j'ai dû ajouter à cette adaptation individuelle le fait de changer d'environnement sexuel assez régulièrement, et donc de devoir reprendre la mesure des nouvelles règles configurant les interactions individuelles à chaque exploration d'une nouvelle plateforme. L'injonction à s'adapter aux désirs des clients du service rose définit assez bien le travail de *care*[61] qui régit les techniques d'animation qu'elles soient uniquement fondées sur des interactions scriptées (minitel, chat, *etc.*), vocales (téléphones, *etc.*), ou audiovisuelles (webcams, liveshows, *etc.*).

Ainsi, en plus des programmes de modération, l'essentiel de mon activité en ligne s'est concentré dans l'animation, dans la production de contenus, d'entretiens d'interactions et de relations. Les conditions de travail étaient complètement différentes de celles que subissaient les animatrices (cadences, contrats de travail et règlements intérieurs, surveillance, *etc.*), mais mon activité n'en a pas été moins instrumentale, ni moins émotionnellement et intellectuellement épuisante (j'ai animé des profils pendant environ 4 à 5 fois plus longtemps que la plupart des animatrices que j'ai rencontrées et j'ai souvent tenu des rythmes équivalents de discussions aux leurs). Réaliser l'importance de ces ressources dans mon parcours m'a permis de pointer parallèlement l'importance de mon implication dans les échanges et ses conséquences pour relire ce parcours dans une perspective ethnographique. Il restait cependant que je n'arrivais pas exactement à cerner le type d'investissement subjectif que la pratique de l'animation engageait, ni à comprendre en quoi il différait de l'usage d'un unique et authentique profil d'abonné comme employé dans d'autres études. Avais-je changé de sexualité en faisant cette enquête ? étais-je devenu vraiment femme ? vraiment gay ?

[61] Hochschild Arlie Russell, *The commercialization of intimate life : Notes from home and work*, Berkeley, Univ. of California Press, 2003, p. 291.

vraiment libertin *et* vraiment libertine ? Bien entendu que non, ces formulations sont absurdes. En revanche, mes repères en termes de sexualités avaient sans aucun doute considérablement évolué, en termes de connaissances factuelles, interactionnelles mais aussi parce que j'avais mis un pas de côté par rapport à ma "vie normale", au point d'en percevoir désormais la normalité. Et cette expérience, seules les animatrices du minitel, les camgirls et d'autres travailleur·ses du sexe sauraient m'en faire part dans les années suivantes.

### 1.4.2 Une approche ethnographique par les affects

Personne mieux que Favret-Saada n'a rendu compte de la façon dont les modalités de l'implication sur un terrain ethnographique peuvent avoir des conséquences sur la compréhension de ce qui s'y passe. L'essentiel des trois ouvrages[62] que l'anthropologue a consacrés à son enquête sur la sorcellerie en Mayenne dans les années 70 rend compte des relations et des rôles qui s'imbriquaient dans une situation mêlant des paysan·nes en souffrance, des paroles, des événements à l'échelle d'un village, des gestes et des personnes « fortes assez », et des techniques visant à améliorer le sort des premièr·es. Favret-Saada débarque dans cette région avec l'intention d'enquêter sur la sorcellerie pour sa thèse de doctorat. Confrontée au fait que personne ne répondait à ses questions sur ce sujet, elle a mis de longs mois à comprendre que poser des questions revenait à tenter d'objectiver et surtout à forcer les gens à objectiver pour elle leur rapport à la sorcellerie, et ce procédé discursif était la raison même pour laquelle on la tenait à distance de la parole de sorcellerie. Il s'agissait de trouver en quoi celle-ci relevait de bien autre chose.

Il a fallu à l'ethnographe devenir l'un des sujets de cette parole pour comprendre combien ses questions sur la sorcellerie la situaient systématiquement comme une parisienne, une scientifique, une femme de la ville, bref, la situaient en-dehors du monde qu'elle comptait étudier, précisément parce que la parole sur la sorcellerie était contrainte en principe par le fait de ne circuler qu'entre certains types de personnes, dans un certains sens aussi, et surtout à l'abri de certains autres. Favret-Saada est entrée véritablement sur le terrain lorsqu'un couple tenant une ferme a d'abord pensé qu'elle était « forte assez » pour les aider dans leurs malheurs et l'a inclue dans la

[62] Favret-Saada Jeanne, *Les Mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque des sciences humaines »), 1977, 332 p. ; Favret-Saada Jeanne et Contreras Josée, *Corps pour corps : enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard (coll. « Collection Folio »), 1993, 368 p. ; Favret-Saada Jeanne, *Désorceler*, Paris, Éd. de l'Olivier (coll. « Penser-rêver »), 2009, 167 p.

circulation de parole en se confiant à elle. Cela lui a permis de comprendre enfin que la sorcellerie fonctionnait par accusation, par stratégie, par contre-stratégie et subjectivation de celles-ci. La «  parole, c'est la guerre » explique-t-elle, c'est le support des rapports de forces et l'un des instruments de la reconstruction active des subjectivités rurales. Et pour en rendre compte, il lui a fallu "être prise". Prise à la fois dans la circulation de cette parole («  le discours de la sorcellerie est ainsi fait que pour y avoir accès, il faut se mettre en position de le soutenir soi-même. »)[63] et dans les rapports de forces de la sorcellerie.

L'outil central de l'analyse de Favret-Saada se déploie à cet endroit : «  être pris.e », c'est «  être affecté.e », c'est se voir contraint.e sur un terrain dont on ne comprend pas toujours les tenants et les aboutissants tant que l'on en reste à vouloir enquêter, et sur lequel, pourtant, le désir de production de connaissance scientifique se calque, le plus souvent malgré soi, analogiquement sur la production d'informations alimentant des rapports de forces locaux (parler pour être désorcelé.e, générer des *fakes* pour pouvoir accéder à des profils, échanger pour pouvoir voir, *etc.*). Ces rapports de force, ceux qui n'ont initialement pas grand chose à voir avec l'enquête, engloutissent ou traversent celle ou celui qui enquête, au point de fournir, à force de les déplacer, de les malmener, de les affecter, une carte des forces et des relations qui animent le terrain. Pour un·e ethnographe, être affecté·e, c'est parcourir le réseau des forces, des signes, des émotions qui lui sont disponibles ou localement mises à disposition, ou bien, à défaut, comprendre qu'iel n'est peut-être pas capable de ces émotions, ce qui permet déjà de les reconnaître. C'est comprendre les variations dans l'organisation des excitations, des goûts et des dégoûts, qui lui sont familiers et qu'iel se met à réfléchir, ou encore qu'iel découvre et acquiert à force d'être en contact avec leurs matériaux.

Pour les animatrices comme pour moi, la parole, les messages et les images c'est la séduction, la pornographie et le sexe. Prendre part aux échanges est le seul moyen de rendre compte de ce qui s'y dit, de ce qui s'y produit, des stratégies des abonné·es, de la façon dont ces stratégies négocient leurs propres conditions de déploiement au sein de la navigation sur les sites. Définir sa présence dans les interactions par une certain passivité, revient en fait à placer la source des connaissances acquises durant l'enquête dans le fait même d'être *affecté·e*, touché·e. Être transformé·e par le terrain dans sa capacité d'agir et dans sa compréhension de la situation est le moyen même de la connaissance. Cela engage la subjectivité de l'ethnographe de la façon inverse à celle qui caractérise le premier mode d'entrée sur les plateformes à caractère sexuel, suivant

[63] Favret-Saada Jeanne, *Les Mots, la mort, les sorts*, *op. cit.*, p. 47.

lequel les chercheur·ses circonscrivent le terrain en fonction de leur propre désir et de leurs usages personnels. Accepter d'être pris·e dans les relations sur le terrain, de se voir conférer des rôles genrés, des attributions ou des compétences sexuelles que l'on n'a pas choisies, possède un corolaire particulièrement intéressant : on ne peut donner *a priori* de définition de *la* sexualité sur ce terrain. Accepter que l'expérience de terrain tende à affecter la façon dont on s'y repère et s'y positionne devient alors un moyen de connaissance et de collecte des formes variables de sexualités[64].

L'essentiel du compte-rendu passe alors par le fait de comprendre non seulement l'existence des différentes places disponibles, mais aussi des relations ou des répulsions qu'elles entretiennent, et encore le fait que ces places soient matériellement et/ou discursivement occupées. Ainsi, pour la sorcellerie, il n'y a, par exemple, jamais de sorciers, seulement des personnes accusées de l'être par d'autres personnes, elles-mêmes « fortes assez » pour pouvoir "déprendre" des gens en souffrance après avoir désigné les premières. C'est à cet endroit que l'anthropologie pragmatique[65] de Favret-Saada et l'ethnographie des infrastructures de Star peuvent se combiner : les deux indiquent une attention particulière aux situations, à l'invisibilité ou l'imperceptibilité variables de certains rôles ou certaines positions. Toutes deux insistent aussi sur la nécessité de circuler entre ces positions pour en comprendre l'agencement général et rendre compte des relations plus ou moins directes entre des positions *organiquement distinctes*. Participer aux sociabilités sexuelles numériques, et y *être pris·e* génère ainsi une mobilité du point de vue au sein du réseau des relations et des rapports de forces en jeu sur le terrain.

Notons en passant que lorsque Favret-Saada rappelle l'importance du sujet dans la production de savoirs scientifiques, elle se distingue de celle que lui confèrent D. Haraway ou S. Harding lorsqu'elles théorisent la partialité et la perspective située du sujet pour construire une « objectivité forte »[66]. S'il est bien question de points de vue au sein d'un champ de relations de pouvoir dans tous les cas, Haraway et Harding ancrent leurs réflexions à un niveau plus général de la production des connaissances scientifiques, là où Favret-Saada construit sa critique de l'objectivation depuis le seul terrain ethnographique. Si l'on suit l'anthropologue, le point de vue épistémologique-

[64] Kulick Don, « La vie sexuelle des anthropologues : subjectivité érotique et travail ethnographique », *Genre, sexualité et société*, 1 décembre 2011, n°6, p. 6.

[65] Favret-Saada Jeanne et Isnart Cyril, « En marge du dossier sur l'empathie en anthropologie », *Journal des anthropologues*. Association française des anthropologues, 1 décembre 2008, n°114-115, p. 203-219.

[66] Haraway Donna, « Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 1988, vol. 14, n°3, p. 575. Harding Sandra, *Sciences from below : Feminisms, postcolonialities, and modernities*, Duke University Press, 2008.

ment riche est moins celui qui se définit par son unicité et sa singularité, bien que ce soit un préalable nécessaire, que celui qui n'arrête pas de se (re-)situer dans et malgré ses déplacements sur le terrain, trouvant son unicité dans la mobilité. Un·e chercheur·e ne peut rendre compte d'une situation qu'en actant de la transformation de ses savoirs et savoir-faire au cours du récit du cumul d'une variété de perspectives au sein de cette situation. Le point de vue réside alors moins dans l'expression de sa subjectivité que dans la mobilité et la problématisation en tant qu'expérience scientifique de celle-ci.

### 1.4.3 Affects, subjectivations sexuelles et production des savoirs

On peut reprendre ici certains éléments de mon exploration des années 2000. Je me suis vu imposer le rôle de *fake* (j'ai été accusé d'être un *fake*) puis je me suis vu proposer pour celui de modérateur (comme tous les abonnés actifs du site), tout autant que j'ai, par mes déclarations à l'inscription et parce que le site m'en proposait les catégories, occupé les rôles de femme et d'homme dans divers types de relations, de femme-qui-cherche-des-femmes, de libertin ou de libertine ou de couple-échangiste, de mec-gay, *etc.*, toute une série de rôles que je n'aurais fait qu'imaginer ou observer à distance, si je m'étais seulement inscrit avec un profil personnel. Une fois que j'ai compris qu'il fallait multiplier les profils et produire des *fakes* pour circuler sur les plateformes, les rôles sexuels ou genrés sont devenus les moyens d'accès aux contenus plutôt que des marqueurs stricts d'identité et de subjectivité, mais ils sont devenus par la même occasion source de nouvelles expériences, d'échanges et de relations en contexte sexuel dont je pouvais éventuellement rendre compte. La carte, même partielle, même intuitive, des goûts, des plaisirs et des désirs, mais aussi des pratiques médiatiques et techniques qui les accompagnent est un élément qu'il serait bien difficile d'observer à distance, ou d'observer depuis un point, certes situé, mais unique et figé.

C'est aussi en me déplaçant d'une plateforme à une autre que j'ai perçu l'importance de la gestion des contenus sexuellement explicites, même si aucune d'entre elles n'adoptent vraiment les mêmes stratégies. Ajouté à cela, être affecté par le terrain, m'a révélé les diverses positions distribuées par l'infrastructure, une première dédiée à des subjectivations sexuelles "traditionnelles", une autre, à l'inverse, embarquant un mode d'objectivation et de neutralisation sexuelle, et une troisième posant franchement question parce qu'elle engageait à la fois une expérience technique et médiatique singulière et susceptible d'être "inauthentique" (la production de *fake*, la multiplication des profils, *etc.*) et une expérience sexuelle traditionnellement associée au travail du sexe, cen-

trée sur l'accompagnement de la subjectivation des autres plutôt que sur l'expression de la sienne propre. Comment peut-on finalement caractériser cette position, et cerner son apport pour l'étude des sites web à caractère sexuel ?

Si les rapports entre production de savoirs scientifiques sur les sexualités et méthodes d'investigation sur le terrain sont complexes et ont fait l'objet de nombreuses discussions, à commencer celles menées par M. Foucault, G. Devereux ou E. Kosofsky-Sedgwick[67], les difficultés à aborder les dimensions sexuelles d'un terrain ne se sont pas pour autant estompées[68]. I. Clair rappelle combien, souvent, la part sexuelle des terrains sociologiques est tout simplement mise de côté lors des comptes rendus et des analyses. La sociologue remarque que "les seul.e.s à parler de sexualité en sociologie sont ceux et celles qui travaillent directement sur cette question"[69]. Reste à savoir de quelle manière ces chercheur·ses le font. Me concernant, les techniques d'animation rose qui m'ont aidé à me maintenir sur le terrain ont joué une partie importante du rôle que D. Kulik confère à la subjectivité érotique des chercheur·ses, à savoir celui d'être « épistémologiquement productive »[70], tout en conservant à l'esprit la possibilité que cette subjectivité puisse aussi ne pas l'être ou bien pas de manière spécifique.

Les ressources techno-sexuelles issues de l'animation rose m'ont ainsi offert une perspective sur la variété des cultures sexuelles, à commencer par montrer l'étroitesse épistémologique de la mienne, que je ne percevais pas comme telle jusque-là. Travailler à animer et produire des contenus sur diverses plateformes a été l'occasion pour moi de relativiser mes représentations sexuelles et de mettre en balance leur potentiel normatif et leur potentiel heuristique. Il n'est nullement question ici de se dégager délibérément d'un quelconque carcan, mais bien d'enregistrer un changement de perspective suffisamment important pour que les critères culturels initiaux ne fonctionnent plus de la même manière. Objectiver les normes hétérosexuelles ne revient pas à s'en débarrasser mais à les voir agir comme telles, et ensuite à pouvoir les distinguer d'autres normes sexuelles auxquelles on se trouve confronté·e, ailleurs, autrement. Non pas que je n'eusse disposé d'aucune représentation de l'homosexualité, du sado-masochisme,

[67] Foucault Michel, *Histoire de la sexualité - la volonté de savoir*, Gallimard, Paris, Gallimard, 1976, vol.1. Devereux George, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, traduit par Hourya Sinaceur, Paris, Flammarion (coll. « Champs »), 2012, vol. 1. Sedgwick Eve Kosofsky, *Épistémologie du placard*, traduit par Maxime Cervulle, Paris, Éd. Amsterdam, 2008.

[68] McGlotten Shaka, *Queerspaces and Sexpublics : Desire, Death, and Transfiguration*, Austin, Texas, USA, 2005.

[69] Clair Isabelle, « La sexualité dans la relation d'enquête », *Revue française de sociologie*, 8 avril 2016, vol. 57, n°1, p. 45-70.

[70] Kulick Don, *op. cit.* p. 16.

du libertinage, avant de faire cette enquête, mais elles provenaient toutes d'un monde hétéronormé.

Ce déplacement épistémologique s'est opéré au fur et à mesure de la transformation de la collecte des pages web en une observation et une participation à des échanges, c'est-à-dire aussi à mesure de l'implication dans l'animation et la modération de contexte variés. Il a présidé au déplacement de l'énonciation d'une subjectivité épistémologiquement plate (E. Probyn parle "d'égotisme banal")[71], dévolue à situer formellement son compte-rendu ethnographique et à légitimer méthodologiquement un objet en apparence indépendant de cette subjectivité, vers une énonciation où la subjectivité est d'abord en travail sur le terrain plutôt que d'en être seulement l'embrayeur, et où ce travail confère une perspective dont la partialité est autant l'occasion que le matériau des connaissances. Ce mouvement remplace une appréhension de la sexualité essentialisée et homogène (ma perspective hétéronormative initiale) par une représentation complexe et positionnelle *des* sexualités, c'est-à-dire par un savoir sur les sexualités jamais abouti, qui se construit «  à cette pointe extrême qui sépare notre savoir et notre ignorance, et qui fait passer l'un dans l'autre »[72].

Afin, cependant, de ne pas confondre les trois différentes options méthodologiques (et leur variation épistémologique) avec les trois positions que confère l'infrastructure (et leur variation épistémologique) pour ses propres besoins de fonctionnement, il est important de saisir que les analogies entre ces deux dimensions, méthodologique et infrastructurelle, n'adviennent que par coïncidence des positions disponibles pour chacune, plutôt que par une identité stricte de celles-ci. Cela dit, si l'infrastructure distingue les deux positions, subjective d'usage et objectivante d'administration, les deux discours méthodologiques qui coïncident avec elles partagent pourtant une caractéristique évidente : ils se protègent tous deux des désirs *autres* (liés à des styles ou des pratiques ou des cultures différentes), des manières de désirer auxquelles l'ethnographe ne veut ni ne peut avoir à faire. La mise à distance des désirs et expressions de sexualité *autres* est défensive. Dans le cadre de l'entrée sur le terrain par le *back-office*, elle correspond à l'ambition de ne pas être contaminé·e par tout type de contexte sexuel pour pouvoir, tout de même, l'observer, indiquant une sorte de «  silence rempli de sens qui pourrait être analysé, dans un esprit foucaldien, comme faisant partie intégrale des

[71] Probyn Elspeth, *Sexing the Self : Gendered Positions in Cultural Studies*, Routledge Taylor & Francis Group, 1993, p. 69.

[72] Deleuze Gilles, *Différence et répétition*, 12e éd., Paris, Presses universitaires de France (coll. «  Épiméthée »), 2011, vol. 1/, p. 4.

stratégies qui sous-tendent les prétentions anthropologiques à l'autorité »[73]. Dans le cadre de l'entrée sur le terrain par le profil personnel de l'ethnographe, elle correspond à une variation de ce premier principe qui consisterait à chercher à ne pas être contaminé·e par un type de contexte sexuel, quitte à devoir l'exclure de l'objet d'étude sans raison valable autre que subjective.

En décrivant les deux principaux modes d'entrée possibles sur le terrain des plateformes à caractère sexuel, je n'ai pas réussi tout de suite à identifier le mode correspondant à ma propre expérience, parce qu'il n'est pas lié au seul fait d'occuper la troisième position fournie par l'infrastructure mais bien au fait de la tenir mois après mois. Ce mode d'entrée sur le terrain s'est fait par le travail d'animation, accompagné d'un décentrement de l'exploration vis-à-vis de mes propres dispositions sexuelles, kaléidoscope de multiples acculturations. Ce que j'ai vécu longtemps comme des errements méthodologiques constituait en fait un parcours entre des modes de subjectivation distincts qui ne devenait problématique que parce que je désirais plus que tout rendre compte "correctement" d'une méthode d'investigation, c'est-à-dire d'un mode de subjectivation scientifique (et sexuel) traditionnellement reconnu en contexte scientifique. Dans la mesure où il ne relève ni d'un positionnement subjectif ni d'un positionnement objectivant mais d'un mode particulièrement mobile et traversé par l'expression de la subjectivité sexuelle des autres, ce mode n'a pas d'équivalent dans le canon méthodologique ethnographique ; ne participant ni à la production d'un *soi* ni d'un *autre*, ayant besoin d'un récit méthodologique, *a posteriori*, pour se déployer, il peut passer pour un mode supplémentaire, un mode *inapproprié* dirait Haraway[74].

Finalement, cette troisième position, une fois repérée puis identifiée par son mode original de subjectivation, témoigne du fait que dimensions technologiques et sexuelles s'agencent de façon spécifique en des points de subjectivation aux propriétés distinctes et que ce fait est valable aussi bien dans un cadre méthodologique qu'analytique. Comprendre que l'usage d'un profil sur une plateforme de rencontre est probablement une activité de subjectivation n'est pas bien compliqué, encore moins si ce profil a un caractère sexuel. En revanche, envisager que selon que cet usage est le seul usage ou bien qu'il est accompagné de l'usage d'autres profils ou encore qu'il s'articule avec d'autres usages sur d'autres plateformes en apparence incohérents avec les premiers, autorise une perception plus complexe du terrain et des enjeux sexuels qui le parcourent, et permet de saisir sous un angle sexuel les enjeux propres à la double nature sémiotique

[73] Kulick Don, *op. cit.* p. 9.

[74] Haraway Donna Jeanne, Allard Laurence, Gardey Delphine et Magnan Nathalie, *Manifeste cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes*, Paris, Exils (coll. « Essais »), 2007, p. 221.

/ relationnelle du numérique, à la stabilisation variable des objets numériques ainsi qu'à l'importance de la frontière en ligne / hors ligne.

Ainsi, il faut élargir la perception première du terrain et contextualiser les contenus et les interfaces au sein d'une circulation des données et d'un ensemble d'accès aux bases de données, il faut considérer la multiplication des profils comme un mode non-négligeable de présence en ligne, il faut envisager que des choix habituellement théoriques et méthodologiques pour la recherche participent à la définition d'objets numériques communs tels que les "sites de rencontre" ou la "pornographie sur internet", il faut envisager enfin qu'il n'y a pas d'usagèr·es, que cette position s'acquière, voire parfois même se mérite, bien plus qu'elle n'est un point de départ des usages. Pour reprendre les termes de Kulick, "[en] allant ainsi vers l'autre, l'objectif n'est ni l'égalité ni la fusion. Il s'agit [...] de créer l'extension d'une position, qui produira des capacités différentes"[75]. Après tout, le chercheur errant de plateforme en plateforme est peut-être loin d'être le seul a avoir fait preuve de ces "capacités différentes"...

[75] Kulick Don, *op. cit.* p. 14.

# Chapitre 2

# ANIMATION DE RÉSEAUX ET DISPOSITIF DE SEXUALITÉ

Lorsque, dans le chapitre précédent, j'ai défini le travail d'enquête en ligne comme un travail sexuel, il s'agissait pour moi de qualifier ma participation en tant qu'elle n'était ni subjective, suivant le mode d'entrée sur le terrain par l'abonnement, ni objectivante, sur le mode d'entrée par le *back-office* mais pourtant belle et bien à même de fournir une compréhension de la navigation sur les plateformes qui dépassait la simple expérience individuelle. Contrairement aux postures tentant, par des moyens différents, de mettre à distance le caractère sexuel de l'expérience numérique, j'ai indiqué qu'il relevait avant tout d'une pratique d'échanges et de navigation, et qu'il m'avait été accessible grâce à une série de savoirs et de savoir-faire appris auprès d'animatrices du minitel et du téléphone roses. Ces ressources combinaient notamment des enjeux d'authenticité (*fakes*), de réflexivité (performance et compréhension des cultures sexuelles des abonné·es) et d'affectivité (savoir "faire faire", c'est-à-dire obtenir un résultat désiré dans les relations).

Si la notion de travail sexuel permet de comprendre la singularité de mon point de vue sur le terrain vis-à-vis d'autres études, elle n'est pas forcément adéquate pour définir l'ensemble des gestes, des discours et des types d'interactions qu'il s'agit d'appréhender. Toutefois, en offrant une perspective sur l'infrastructure technique et le travail plus ou moins invisible d'animation, elle offre à voir ce dont ni les abonné·es ni les administrateur·rices n'ont à se préoccuper, bien qu'iels y participent ou en bénéficiant à chaque instant : l'animation comme instrument du maintien d'une communauté d'échange ou d'un réseau de sociabilités, ici, le plus souvent sexuelles. L'animation peut être rémunérée, comme ce fut le cas pour les animatrices du minitel rose et comme c'est

le cas de nos jours pour les *camgirls* mais aussi pour l'ensemble des *community managers* de nombre de plateformes, d'institutions ou d'entreprises. Dans ce cas, l'animation devient alors un souci à plein temps, et requiert des compétences spécifiques, d'autant plus lorsque l'on se situe en contexte sexuel. Malgré cela, il ne faut pas pour autant confondre les animatrices avec le reste des employé·es des entreprises qui exploitent les services roses.

S'il est évident qu'elles n'occupent pas la même position que les abonné·es au sein de l'infrastructure technique, elles passent probablement plus d'heures en ligne que n'importe qui d'autre et en cela, elles sont les premières usagèr·es des services qu'elles animent et en ont l'usage le plus intensif. Cela dit, l'activité[1] d'animation est une activité partagée par l'ensemble des usagèr·es, indépendamment de leur statut d'animatrices ou d'abonné·es. Bien entendu, les animatrices agissent de façon différente des abonné·es, ont d'autres objectifs et d'autres motifs que la seule rencontre ou la satisfaction de leur propre excitation sexuelle. Les animatrices se trouvent donc paradoxalement désignées par un nom qui exprime une activité en fait partagée par tou·te·s, et de ce fait, devrait désigner absolument toute personne qui échange sur le service. Ce paradoxe indique en réalité le fait que leur présence en ligne est liée avant tout au destin et aux stratégies des entreprises qui exploitent les services roses. Ni du côté des abonné·es, ni du côté des entreprises entièrement, mais en relation avec ces deux groupes qui ne se croisent absolument jamais, les animatrices (ainsi que les modérateur·rices) se trouvent au cœur de nombreux usages sexuels des médias numériques depuis la fin des années 80, et jusqu'aux plateformes de webcam live actuelles.

Dans ce chapitre, à partir d'entretiens réalisés depuis 2010 avec d'anciennes animatrices de minitel et/ou de téléphone rose, des abonné·es à des plateformes de rencontre ou de partage de matériaux pornographiques et de modèles érotiques ou pornographiques, contemporains des camgirls, je vais d'abord présenter deux définitions de l'animation qui ont été développées dans les études sur le minitel rose, définitions concurrentes pour des raisons historiques mais pas antithétiques pour autant. J'illustrerai l'intérêt d'une compréhension relationnelle de l'animation de services en ligne en déployant ensuite les principales figures d'usages masculines et féminines de l'animation hétérosexuelle, afin de montrer d'abord la diversité des échanges auxquels le minitel et le téléphone rose ont donné lieu. Il s'agira aussi d'en montrer la complexité, et de défendre l'idée que ces interactions ne peuvent être étudiées à part les unes des

[1] Beuscart Jean-Samuel, Dagiral Éric et Parasie Sylvain, « Sociologie des activités en ligne (introduction) », *Terrains & Travaux*, 2009, vol. 15, n° 1, p. 3-28.

autres, ni même être étudiées à part des contraintes imposées par l'entreprise pour en assurer l'exploitation commerciale.

La manière dont se déroulent les échanges entre animatrices et connectés sur les services hétérosexuels exprime un ensemble de contraintes et de résistances de la part des usagèr·es qui impliquent au premier degré l'entreprise et les moyens qu'elle emploie pour générer du profit sur le temps de connexion des abonné·es. Les conséquences de cette intromission de l'entreprise dans les relations des usagèr·es ne relèvent pas du seul design de la médiation, et se déploient dans la contrainte des marges d'actions, notamment sexuelles, des animatrices. C'est la notion foucaldienne de dispositif de sexualité qui permettra ici de rendre compte des enjeux de pouvoir qui traversent l'animation en ligne, notamment en évoquant le travail émotionnel et les conditions de subjectivation des animatrices. Pour finir ce chapitre, je tracerai les grandes lignes qui permettent de considérer les variations et l'évolution de ce dispositif de sexualité des années 80 à nos jours, en abordant successivement les services et les usages non-hétérosexuels du rose, la persistance des contraintes et des rapports de pouvoir mais aussi leur transformation à l'heure des grandes plateformes numériques internationales et enfin, la place que les images ont prise dans ce dispositif lors du passage du minitel/téléphone rose à l'internet.

## 2.1 ANIMER UN SERVICE ROSE

Je ne suis pas le seul chercheur à avoir sollicité des ressources interactionnelles, notamment sexuelles, d'animation de services roses pour explorer un terrain en ligne. Saloua Chaker et Elena Stoïan ont toutes deux enquêté sur ce monde dans le cadre de leurs terrains de thèse en sociologie qui se sont déroulés au tournant du siècle, c'est-à-dire au moment où moi-même je démarrais cette enquête par une observation des Pages Persos à Caractère Sexuel sur le web, donc sur des infrastructures et dans des conditions relativement distinctes. Afin de pouvoir tirer quelques enseignements de leurs travaux respectifs, il est intéressant de comprendre les liens de filiation ainsi que les variations que leurs travaux entretiennent avec ceux qui, quinze années plus tôt, s'étaient penchés sur les usages sexuels des premières messageries conviviales sur minitel.

Aborder l'ensemble des usages d'un service rose sous l'angle des activités qui s'y déroulent permet d'envisager la complexité des éléments qui composent les pratiques

médiatisées de séduction et de mise en scène de soi sans mettre de côté la spécificité sexuelle de celles-ci. Si les moyens pour se représenter en ligne et y (inter)agir qui étaient offerts par le minitel et le téléphone roses ne sont pas du même acabit que ceux qu'offrent les plateformes du web actuelles (notamment avec la circulation des images, photos ou vidéos, et les accès mobiles), une grande partie des interactions numériques synchrones et asynchrones y trouvent leurs racines, que ce soit dans l'organisation de la prise de parole, dans les manières de gérer l'articulation entre les interactions en ligne et hors ligne, et de façon plus générale dans la façon de donner forme à des désirs et des sociabilités sexuelles à l'aide de l'écriture et d'un terminal informatique.

Les services minitel et téléphone roses ont la particularité d'avoir rendu visible la figure de l'animatrice. D'une part, cette figure a popularisé l'idée que, pour fonctionner, ces services avaient besoin d'être constamment alimentés en contenus et en interactions, quitte à employer des personnes pour le faire. D'autre part, elle a installé un doute potentiel sur la nature des échanges opérés en ligne : sont-ils authentiques s'ils ont lieu avec une animatrice ? Une animatrice est-elle une femme comme une autre ? La figure de l'animatrice cristallise des éléments qui ne sont pas spécifiques au fait d'être employée à interagir avec d'autres personnes connectées, mais au fait d'évaluer et solliciter des interactions et des relations dans un contexte sexuel. Cette section est dédiée à la présentation de la cristallisation autour des trois points que constituent l'animation, les relations appareillées, et la sexualité.

### 2.1.1 Étudier les usages du minitel rose

Interroger les sociabilités, de Simmel à Goffman[2], implique d'articuler une compréhension de la production des termes comme de la production et l'interprétation des relations qui les supportent. On retrouve ces deux pôles de recherche dès les premiers travaux portant sur le minitel (Baltz, Jouët), ainsi que dans l'ensemble des travaux qui porteront par la suite sur les sociabilités en ligne et les usages des réseaux sociaux numériques. Ainsi, les recherches qui se sont penchées sur les activités de communication et sur les interactions plus ou moins personnelles en ligne dans les années 1990 et 2000 ont privilégié le plus souvent l'une des deux entrées suivantes : les approches centrées sur la présentation de soi et l'identité en contexte numérique et les approches centrées sur les sociabilités et les relations.

[2] Simmel Georg, *Sociologie : étude sur les formes de la socialisation*, traduit par Lilyane Deroche-Gurcel et Sibylle Muller, Paris, PUF (coll. « Quadrige »), 2010. Ainsi que Goffman Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Ed. de minuit (coll. « Le sens commun »), 1992.

Une majorité d'ente elles traite en fait des deux thèmes, néanmoins, elles entrent en matière en privilégiant plutôt l'un des deux. Ainsi, si chaque auteur·rice peut changer de perspective suivant ses articles, comme l'a fait par exemple Valérie Beaudouin suivant ses collaborations[3], une partie des travaux réalisés a investi principalement l'approche centrée sur le soi, comme dans le cas des articles de Laurence Allard[4], de Fanny Georges[5], ou encore des travaux de Louise Merzeau[6]. D'autres ont tenté d'articuler les deux entrées, l'article de Hélène Delaunay-Téterel et Dominique Cardon[7], notamment. Enfin, une autre partie des travaux a privilégié une entrée relationnelle, comme c'est le cas pour la thèse de Julia Velkoska[8] ou plus tard l'ouvrage d'Antonio A. Casilli[9] sur les liaisons numériques.

L'étude des activités sexuelles constitue une perspective particulière sur cette question dans la mesure où la définition des termes comme des relations suit des règles spécifiques qui expriment goûts et dégoûts, désirs, projets relationnels, *etc.* Il faut noter qu'avant même d'être appareillées, les activités sexuelles se trouvent déjà être un lieu où les personnes se définissent par les relations qu'elles entretiennent avec d'autres et où les relations sont perçues et interprétées largement en fonction de la manière dont leurs termes revendiquent ou sont assignés à un rôle ou une identité. Aussi, lorsqu'elles sont saisies en contexte numérique, les activités sexuelles doivent être doublement appréhendées avec cette double attention identitaire et relationnelle ; à la fois parce qu'elles sont des produits de la médiation et parce qu'elles sont en elles-mêmes l'un des lieux de production de soi et de production de relations.

**Le premier minitel et ses usages relationnels et sexuels** Lorsque Josiane Jouët produit une synthèse historique de la recherche française sur les usages des disposi-

[3] Voir Beaudouin Valérie et Velkovska Julia, « Constitution d'un espace de communication sur Internet (forums, pages personnelles, courrier électronique…) », *Réseaux. Communication - Technologie - Société*, 1999, vol. 17, n°97, p. 121-177. Ainsi que : Licoppe Christian et Beaudouin Valérie, « La construction electronique du social : les sites personnels », *Réseaux*, 2002, n°116, n°6, p. 53-96.

[4] Allard Laurence, « L'impossible politique des communautés à l'âge de l'expressivisme digital », *Cahiers Sens public*, 2008, n°3, p. 105–126, ainsi que la fameuse trilogie des "Express yourself", engagée par Allard Laurence et Vandenberghe Frédéric, « Express yourself ! Les pages perso », *Réseaux*, 2003, no 117, n° 1, p. 191-219.

[5] Georges Fanny, « Représentation de soi et identité numérique », *Réseaux*, 10 avril 2009, n°154, n°2, p. 165-193.

[6] Merzeau Louise, « La présence plutôt que l'identité », *Documentaliste - Sciences de l'Information*, 2009, vol. 47, n° 1, p. 32-33.

[7] Cardon Dominique et Delaunay-Téterel Hélène, « La production de soi comme technique relationnelle », *Réseaux*, 1 décembre 2006, no 138, n° 4, p. 15-71.

[8] Velkovska Julia, *Les formes de la sociabilité électronique : une sociologie des activités d'écriture sur internet*, Paris, EHESS, 2004.

[9] Casilli Antonio A, *Les liaisons numériques*, Seuil, Paris, (coll. « La couleur des idées »), 2010.

tifs informatiques et numériques, au début des années 2000, elle rappelle combien les premiers travaux sur Vidéotex et le minitel ont été l'un des lieux principaux du développement de la sociologie des usages en France[10]. Si le minitel a, dès son origine, été conçu pour le grand public[11], il n'a, en revanche, ni été conçu pour que celui-ci échange des messages avec des pairs, encore moins pour que ces messages aient un quelconque caractère sexuel. Parmi l'ensemble des services minitel, les services conviviaux, puis, dans une certaine mesure, les services roses, ont marqué l'émergence de l'autonomie des usages vis-à-vis des prescriptions autour des objets par les concepteurs du dispositif. Ils ont aussi annoncé l'intérêt grandissant pour leur étude minutieuse en dehors des programmes mêmes de conception[12]. À ce titre, dans leurs différents travaux, Claude Baltz ou Josiane Jouët ont donné une place centrale au caractère sexuel des échanges, qu'il s'agisse de séduction et de rencontre, d'expérimentation identitaire et de fictions érotiques ou bien encore de mise à l'épreuve des espaces de liberté d'expression.

Dans un article célèbre intitulé « MSG GRETEL : messages de personne(s) », Baltz présente la messagerie dont il a fait son terrain dans les années 1980 comme le fruit d'une appropriation des usagers c'est-à-dire construit à partir de technologies existantes pour satisfaire des besoins et des usages restés jusque là sans outil[13]. Les caractéristiques socio-techniques de la messagerie (devenues communes à bien des services aujourd'hui) incluent l'asynchronie des échanges, les messages comme séquences finies de sens, pseudonymat, rapport au temps, tutoiement généralisé, rapport au genre des interlocuteur·rices et à leur localisation – le fameux ASV (âge-sexe-ville). Baltz déploie l'idée que la messagerie Gretel serait un jeu de communication « au sens de jeu vidéo ». Selon le sociologue, ce détachement autorise un travail expérimental de production identitaire et interactionnelle de soi complètement nouveau par rapport aux échanges téléphoniques notamment, travail qu'il situe dans un contexte de convi-

[10] Josiane Jouët, « Chapitre 1. Des usages de la télématique aux Internet Studies » dans Julie Denouël et Fabien Granjon (dir.), *Communiquer à l'ère numérique : Regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines, 2013, p. 45-90.

[11] Thierry Benjamin, 2015, « De l'abonné au minitéliste », *Communication. Information médias théories pratiques*, 11 décembre 2015, vol. 33/2

[12] Josiane Jouët, *op. cit.*

[13] Baltz Claude, « MSG GRETEL : Images de personne ( s ) », *Réseaux*, 1984, p. 3-19.

vialité et/ou de sexualité [14], en rappelant que Gretel se caractérise par son absence de modération et de censure couplée à l'anonymat des participant·es.

De son côté, Jouët a produit la monographie d'une communauté particulièrement intéressante pour comprendre la place que la sexualité et la sentimentalité peuvent prendre au sein d'un cas concret de co-construction d'un système technique et d'un système social[15]. La messagerie Axe a, dès le départ, établi son fonctionnement autour de thèmes de discussion tout à fait variés ainsi que d'une cooptation des messageur·ses. Si Jouët indique que «  la vie de la communauté se cristallise autour de la médiation de la technique, point de passage des diverses formes d'interaction sociale » [16], celle-ci ne reste pas circonscrite aux seuls échanges en ligne, et la sexualité y a joué un rôle important aussi bien en ligne qu'hors ligne, notamment lors de rencontre en face-à-face ou en groupe, dans des restaurants ou lors de fêtes. Lors de ces rencontres, les axien·nes discutent du système technique autant que des autres abonné·es, ou encore se remémorent les moments forts de la messagerie [17]. Jouët remarque que, sur la messagerie, «  opère une autre forme d'attache aux autres qui demeure empreinte du procès d'opérationnalisation »[18]. Somme toute, la possibilité d'utiliser différents canaux de discussion[19] offrait une richesse importante dans le tissage des sociabilités, de leur densité comme de leur variété, qui a, par la suite, disparu des services roses comme des sites de rencontre généralistes après les années 2000.

[14] L'usage rationnel tout autant que l'usage ludique que Baltz identifie comme usages de base de la messagerie peuvent chacun recouvrir des aspects sexuels. Baltz distribue relativement clairement ces aspects, l'usage rationnel étant «  subordonné à la réalisation d'un objectif extérieur à la MSG. », de l'ordre de la gestion d'un réseau de connaissance, ou encore de l'organisation de rencontres hors ligne, l'usage ludique s'attachant pour sa part aux échanges qui nécessitent une plus grande marge de manœuvre, que ce soit dans l'expression de propos érotiques, ou bien dans la possibilité d'échanger avec des personnes sans devoir assumer les engagements maritaux ou sentimentaux pris par ailleurs.

[15] Josiane Jouët, «  Une communauté télématique : les axiens », *Réseaux*, 1989, p. 49-66.

[16] Jouët, p. 58.

[17] Chose intéressante, la sociologue note que les axien·nes conservent l'usage de leur pseudonyme même lorsqu'iels connaissent leurs prénoms respectifs. Concernant la formation de relations plus intimes, leurs avis divergent largement, certain·es ne voyant dans la messagerie que l'illusion d'un lieu de rencontre, ou bien le moyen de rencontres uniquement superficielles et futiles, d'autres témoignant de très nombreuses rencontres pour leur part. Jouët précise que «  dans tous les cas, le minitel n'apparaît jamais neutre dans le jeu amoureux » cf. Jouët, p. 64.

[18] Jouët, p. 66.

[19] Notamment, «  Toutes les formes d'interaction sociale sont ainsi contenues dans le logiciel d'Axe : l'échange collectif, les messages publics, les dialogues particuliers, la correspondance privée. La communication de groupe à travers la diffusion y occupe aussi une place importante. En ce sens, Axe est bien une micro-société électronique qui intègre les divers modes de construction du lien social » p. 57.

Dans un entretien portant sur le minitel rose[20], Jouët ajoute : « À juste titre, les messageries roses ont été assimilées à un grand « carnaval électronique », d'individus qui ne se connaissaient pas et qui prenaient les masques de leurs pseudonymes, jouaient des personnages sur écran. Une grande partie du jeu – associée à une grande excitation – était d'arriver à ce que l'autre se dévoile ». Pseudonymat et facilité de désengagement font reposer alors la communication à la fois sur un « évitement relationnel » et une « intimité des échanges ». Ce paradoxe a constitué néanmoins un changement majeur à l'époque, en ce qu'il permettait d'exprimer « en particulier ses pulsions ». Jouët mentionne alors la variété des motivations des connecté.e.s, qui couvraient un large spectre allant de la recherche de rendez-vous sexuels au désir de rencontre, ou bien encore à la quête d'une âme-sœur, en passant par la volonté d'établir des relations, pour des discussions ou des flirts uniquement en ligne.

Cette ethnographie de la communauté Axe résonne bien au-delà de la seule étude d'une technologie alors nouvelle. Si l'étude des activités en ligne ne va faire que se développer dans les décennies suivantes, l'étude des activités en ligne proprement sexuelles ne va pas toujours bénéficier du même intérêt, sauf, au tournant des années 2000, à se pencher sur les activités prenant place sur les messageries roses et sur les conditions d'animation de ce type de services. Cette évolution est tout autant imputable aux manières dont les chercheuses ont construit leurs objets d'études qu'aux transformations du terrain lui-même, transformations qui ont présidé à l'une des entreprises les plus rentables des années 1990 dans le domaine des télécommunication mais ont vu aussi une distribution particulièrement genrée des activités en ligne se confirmer[21].

## L'animation rose : un service de convivialité et de sexualité

[20] Dakhlia Jamil et Poels Géraldine, 2012, « Le minitel rose : du flirt électronique… et plus, si affinités : Entretien avec Josiane Jouët », *Le Temps des médias*, 2012, vol. 19, n°2, p. 221.

[21] À ce propos, Jouët indique qu'à la fin des années 1980, chose tout à fait exceptionnelle pour ce type de messagerie, la communauté Axe voyait sa population de 1500 inscrits composée d'environ la moitié de femmes. Elle constituait en fait l'exception qui confirmait la règle, en l'occurrence celle d'une absence importante des femmes sur ces messageries. En marquant par ailleurs l'importance du surnombre des hommes par rapport aux femmes connectées, la sociologue explique que le minitel convivial, à part des exceptions telles que la messagerie Axe, accueillait structurellement une concurrence entre les hommes. Cela avait pour principal résultat de mettre les femmes en situation de pouvoir choisir les modalités de leurs relations, leur offrant l'opportunité d'être actives dans la drague sans avoir besoin de s'en cacher. La sociologue regrette toutefois que ce « potentiel de libération » se soit accompagné de manières paradoxalement traditionnelles de s'en saisir, en demandant des « hommes virils » ou en se positionnant comme « objets sexuels ».

**l'évolution du service de 3615BRDX, selon Gabrielle, qui y a travaillé comme animatrice** :

Gabrielle, une ancienne animatrice du minitel et du téléphone roses ayant officié dans une petite entreprise du sud-ouest de la France à la fin des années 1990, indique que ce sont des dynamiques spécifiquement hétérosexuelles qui ont poussé la messagerie pour laquelle elle travaillait à devenir un service sexuel. Cette messagerie avait d'abord été conçue comme une messagerie régionale généraliste dans la seconde moitié des années 1990, et faisait partie d'un bouquet d'autres services particulièrement hétéroclite, allant de la publication d'un bulletin météo, à celle d'un programme TV ou des résultats du bac. Dotée d'une interface plus frustre que la messagerie Axe, elle s'est d'abord transformée en service de rencontre généraliste, puis a été contrainte de pallier la disparition progressive d'une partie des utilisatrices par l'emploi d'animatrices rémunérées.

Ce remplacement s'est fait en deux étapes, les animatrices, d'abord employées pour maintenir l'image de convivialité au fur-et-à-mesure que les utilisatrices quittaient la messagerie, se sont vu confier la tâche de performer une animation de plus en plus explicitement sexuelle, tout en préservant l'apparence d'une fréquentation équivalente par les deux sexes. L'embauche de nouvelles animatrices voyait le caractère sexuel de l'animation s'affirmer de plus en plus, ce qui n'était pas sans causer des problèmes d'interprétation de ce qu'*animer* veut dire entre employées de différentes générations. Convivialité et service sexuel sont moins, dans ce cas précis, le résultat d'une politique planifiée que celui d'ajustements et d'opportunités entrepreneuriales. Les années passant, en plus du service minitel, les animatrices ont eu la charge d'un service téléphonique largement moins ambigu sur sa composante sexuelle, affirmée dès le départ et reposant entièrement sur les performance des animatrices.

Enfin, l'entreprise s'est dotée d'un service de webcam érotique en 1999, soit quelques mois avant que Gabrielle ne quitte son poste. Le service n'a pas fait long feu, et l'entreprise a ensuite complètement restructuré et réorienté son activité sur d'autres types de services plus proprement infrastructurels (le télépaiement et plus largement des technologies de jeux en ligne payants), durant les années 2000. D'autres animatrices interviewées ont décrit des situations différentes, leur présence étant régulièrement attestée dès le lancement des services, au moins comme modératrices. Toujours est-il que lorsqu'elles décrivent les usages et les échanges courants sur chacune des messageries, elles témoignent toutes d'une combinaison variable de relations tantôt conviviales tantôt faites d'échanges plus instrumentaux et/ou plus explicitement sexuels.

Deux des principales contributions à la compréhension du travail des animatrices de minitel et de téléphone roses ont été apportées par des enquêtes ethnographiques, réalisées respectivement par Elena Stoïan et Saloua Chaker, qui ont effectué chacune leur terrain de thèse en tant qu'animatrice au tournant des années 1990/2000. Leurs travaux se situent dans une filiation directe avec ceux portant sur les messageries conviviales, tout en s'en écartant sur trois points : les différentes messageries sont explicitement désignées comme des messageries à caractère sexuel et pornographique et accueillent des équipes d'animatrices qui constituent la quasi-totalité des personnes déclarées comme femmes sur les réseaux. Ce faisant, les deux chercheuses considèrent moins l'appareillage technique comme une innovation que comme un composant parmi d'autres de l'environnement professionnel, ne méritant même pas forcément analyse. À cette époque, il n'est plus question d'expérimentation de soi et encore moins d'intérêt pour la capacité de la messagerie à générer du ludique ou des sociabilités authentiques.

Les chercheuses ont animé des profils de femmes sur le minitel, dialogué avec des clients connectés aux différents services téléphoniques, le plus souvent en parallèle, œuvrant tantôt à la réalisation de scénarios érotiques individualisés, tantôt à la mise en scène de récits pornographiques. Si elles n'ont pas le même terrain, et n'ont pas tout à fait la même expérience des interactions et des rapports de forces qui s'y déroulent[22], les deux sociologues construisent leur récit et leurs analyses autour de l'activité d'animation et l'envisagent plus ou moins explicitement toutes les deux comme un travail sexuel. Stoïan produit une analyse interactionniste des échanges entre animatrices et connectés[23] dans la tradition de la sociologie des usages ainsi que de ceux qui prennent place dans les bureaux de l'entreprise, en se demandant comment les animatrices opèrent pour se distancier du «  sale boulot »[24]. De son côté, Chaker formule

[22] Leurs deux terrains se distinguent suivant des critères matériels, géographiques, managériaux et socio-économiques. Chaker à travaillé dans le sud de la France pour une assez grosse entreprise, qui a développé ses services à l'international notamment, tandis que Stoïan a travaillé dans une entreprise en Roumanie qui sous-traitait l'animation minitel et téléphone pour des entreprises françaises. Les conditions d'emploi constituent peut-être les plus importantes différences entre les deux terrains, Stoïan témoignant d'un salaire tout à fait décent et d'un environnement de travail essentiellement composé d'étudiant·es très diplômé·es et forcément francophones, alors que Chaker décrit littéralement des conditions psychologiques et salariales relevant du harcèlement et de l'exploitation. Par ailleurs, l'entreprise qui a servit de terrain à Stoïan employait aussi bien des hommes que des femmes pour tenir les postes d'animation, le critère de sélection étant moins le genre des employé·es que leurs compétences linguistiques en français. L'entreprise qu'a étudiée Chaker n'employait pour sa part que des femmes sur les postes d'animation.

[23] Stoian Elena, 2009, «  Sexe on-line. Animateurs, clients et production de scénarios sexuels », *Genre, sexualité & société*, 26 novembre 2009, n°2.

[24] Stoian Elena, 2011, «  Au-delà et en-deçà de l'écran. Le double engagement des animateurs de chat rose au travail », *ethnographiques.org*, 2011, Numéro 23 - décembre 2011, Analyser les présences au travail : visibilités et invisibilités.

une analyse féministe en termes de travail sexuel et d'oppression de genre et de classe[25] du management au sein d'une entreprise cotée en bourse.

Les deux sociologues décrivent le travail d'animation comme étant cadré par la nécessité de maintenir connectés leurs interlocuteurs au service le plus longtemps possible. En effet, minitel et téléphone roses étaient des services payant à la minute (et non à l'abonnement ou à la quantité de données échangées), et les animatrices avaient ordre de faire augmenter sans cesse le Temps Moyen de Connexion, le fameux TMC, des clients. Stoïan le définit comme la division de «  la somme des minutes de consultation par le nombre de clients », alors que Chaker explique qu'à aucun moment le TMC n'est défini auprès des nouvelles employées, ce que confirme Gabrielle et Sandrine (une autre animatrice que j'ai interviewée) pour les services qu'elles ont animés. L'idée d'un rendement à la fois technique et interactionnel largement supérieur aux capacités réelles des animatrices à leur arrivée est systématiquement suggérée lors de l'entretien d'embauche. Le TMC devient en quelque sorte, sinon le désir le plus ardent de l'animatrice, au moins le motif principal et totalement flou de l'animation : conserver le plus grand nombre d'interlocuteurs en parallèle, chacun le plus longtemps possible en ligne afin que l'entreprise puisse dégager de substantiels bénéfices.

En donnant au TMC une telle importance dans la définition des interactions en ligne, on s'éloigne d'une définition des activités fondée sur une variété relationnelle, comme ce fut le cas dans les premières études sur le minitel. Ce n'est pas pour autant qu'elles font l'impasse sur les sociabilités, et Stoïan raconte que des sympathies se nouaient entre les employé·es, tandis que Chaker décrit la manière dont les box individuels et les horaires étaient structurés de manière à empêcher tout contact entre collègues. Néanmoins, aucune des deux chercheuses ne mentionne le moindre moment de convivialité avec les clients des services roses, comme si la totalité de leurs interactions en ligne avaient suivi un cours parfaitement maîtrisé et instrumentalisé et dénué de toute velléité de sociabilités.

Paradoxalement, l'absence manifeste de convivialité n'apparaît que dans les travaux des deux chercheuses, et les personnes que j'ai interviewées, qu'elles aient travaillé comme modératrices ou animatrices, ont toutes témoigné de différents types de sociabilités qui s'entrecroisaient, sur le modèle de la diversité d'échanges que rapporte Jouët à propos de Axe. Il est probable que les deux terrains de Chaker et Stoïan occupent des positions relativement excentrées sur le spectre des expériences possibles d'animation

[25] Chaker Saloua, 2003, «  Entreprise «  nor-mâle » recherche femme pour production de contenu à valeur ajoutée. Ethnographie d'une société de messageries roses », *Travailler*, 1 mars 2003, vol. 9, n°1, p. 133-161.

rose, et que cela ait joué un rôle dans leur appréhension des sociabilités[26]. Aborder l'animation par l'injonction au maintien du TMC comporte toutefois quelques limites lorsque l'on désire rendre compte des sociabilités mêmes des animatrices parce que cela masque la diversité des investissements auxquels les animatrices ont recourt dans leurs échanges.

Même chez Stoïan, qui prend grand soin de décrire les mécanismes d'interaction entre animatrices et clients, l'usager, le seul, c'est le client. C'est une manière de rabattre l'ensemble de la relation animatrice-client sur le caractère professionnel de l'activité des animatrices, et sur les compétences professionnelles que requiert leur présence en ligne. Or, comme nous l'avons vu avec l'exemple du service où officiait Gabrielle, la professionnalisation de l'animation n'est pas systématiquement un élément initial du service, et ne concerne pas forcément l'ensemble des situations impliquant une activité d'animation. Les communautés ou les réseaux d'abonné·es s'animent d'eux-mêmes, en principe, et les animatrices rémunérées pour le faire servent à assurer, le plus souvent, la mise à disposition de femmes dans un contexte hétérosexuel qui souffre d'une absence ou d'une défection de ses anciennes abonnées[27]. Attribuer un statut d'usagèr·es aussi bien aux clients qu'aux animatrices, bien que leurs positions dans l'infrastructure restent différentes, permet plus facilement d'interroger l'ensemble et la variété de leurs usages des réseaux.

À ce titre, il me semble raisonnable d'appuyer une définition de l'animation rose comme une activité relevant d'abord de la création et de l'entretien de relations avec les abonné·es d'un service ou d'une plateforme numérique, relations plus ou moins sexuelles, plus ou moins conviviales, plus ou moins instrumentales, soit en ligne, soit hors ligne, activité qui peut entrer dans un rapport de travail (et requérir un savoir-faire professionnel) ou être engagée comme le moyen d'une pratique tout autre (un loisir, *etc.*)[28]. Les animatrices se voient alors confier la charge d'animer le réseau un

[26] L'une par le fait que l'entreprise apparaît comme gigantesque (alors que les animatrices que j'ai interviewées travaillaient toutes dans des PME ou des TPE), l'autre par les conditions sociales plus confortables que procurait ce type d'emploi (alors que les animatrices interviewées se trouvaient dans des situations socialement précaires).

[27] Plusieurs hommes ayant travaillé comme animatrices dans les années 1990 rapportent des équipes de modération et d'animation majoritairement masculines. Cela n'empêche bien entendu nullement le fait qu'ils aient été employés principalement pour renforcer la présence féminine en ligne. Cf. notamment, Manhack Jean-Marc, "J'ai été animatrice de Minitel rose", https://owni.fr/2012/06/28/jai-ete-animatrice-de-minitel-rose/, consulté le 10 mars 2016 et Bye, fantasmeur ! | Put the Brain Down ! Now !, https://www.putthebraindown.com/2012/04/bye-fantasmeur/, consulté le 7 juin 2015.

[28] Chaker Saloua, « Entreprise « nor-mâle » recherche femme pour production de contenu à valeur ajoutée. Ethnographie d'une société de messageries roses », *Travailler*, 1 mars 2003, vol. 9, n°1, p. 133-161, §30.

certain nombre d'heures par jour, à des horaires spécifiques si besoin, à plein temps parfois. Elles ont la charge de l'alimenter en contenus, le plus souvent en dialogues visant à l'excitation sexuelle ou la jouissance (le service prodigué), mais aussi, au niveau intermédiaire (software, accès/contrôle) de l'infrastructure, de la modération des contenus, du bannissement des usagèr·es jugé·es problématiques par l'entreprise ou les animatrices elles-mêmes, *etc.* Ces contenus peuvent être spécifiés par l'entreprise, ou pas, ils peuvent être associés à une productivité particulière ou pas. Surtout, l'activité d'animation, comme celle de modération, peut être conçue comme partagée avec les client·es ou les abonné·es[29].

### 2.1.2 Figures hétérosexuelles de l'animation

Si Chaker et Stoïan ne mentionnent pas cette variété relationnelle dans leur définition des activités des animatrices, les entretiens des trois animatrices Gabrielle, Judith et Sandrine sollicitent tous trois une même typologie de figures d'usagers et d'usagères qui non seulement permettent l'action en ligne[30], mais aussi structurent et sélectionnent les types de relations potentiellement disponibles lorsque l'on se connecte à ces services[31]. Parmi ces figures, deux concernent les clients/abonnés et deux concernent les employé·es : les "connectés" et les "habitués", utilisés par les animatrices et les habitués eux-mêmes, la figure de "la femme réelle" et celle de "l'animatrice", projetées par les clients/abonnés sur leurs interlocteur/rices et auxquelles elles sont régulièrement sommées de répondre. Au répertoire des gestes et des performances qui constituent le travail du sexe à proprement parler, les animatrices interviewées ajoutent toutes des types d'interactions moins attendues, qui se définissent dans les silences ou les implicites des principales figures d'usages, au point de générer des réseaux d'échanges relativement autonomes des échanges les plus courants.

[29] On le constate sur les services gays du minitel, dès les années 80, comme le confirme Judith, une autre interviewée qui a travaillé essentiellement comme modératrice puis animatrice pour de nombreux services minitel notamment LGBT : les hommes sur les services gays n'avaient aucunement besoin de la présence d'animateurs, leur présence active suffisant largement au maintien et à l'alimentation du réseau à chaque heure du jour et de la nuit. Nous y reviendrons dans la dernière section de ce chapitre.

[30] Beaudouin Valérie et Velkovska Julia, « Constitution d'un espace de communication sur Internet (forums, pages personnelles, courrier électronique…) », *Réseaux. Communication - Technologie - Société*, 1999, vol. 17, n°97, p. 121-177.

[31] Velkovska Julia, « L'intimité anonyme dans les conversations électroniques sur les webchats », *Sociologie du Travail*, 1 avril 2002, vol. 44, n°2, p. 193-213.

**Les figures masculines : "connectés" et "habitués"** En principe, le terme de *connecté* désigne les clients d'un service minitel ou téléphone rose. Lorsque l'entreprise propose conjointement un service minitel et un service téléphonique, les *connectés* se divisent en deux sous-groupes, correspondant aux usagers masculins de chacune des technologies. Toutefois, que les animatrices travaillent uniquement sur minitel, sur téléphone ou les deux, une catégorisation revient systématiquement et se fonde cette fois-ci sur les types de relations entretenues plutôt que sur les circuits qui supportent ces relations. De ce point de vue, le terme de *connectés* désigne alors le public imaginé[32] principal des animatrices, et, en tant que groupe qui interagit avec elles, il est constitué quasi exclusivement d'hommes. Les animatrices distinguent alors les *connectés* et les *habitués*, et, souvent même, les opposent en les constituant au fur-et-à-mesure de leurs récits en catégories mutuellement exclusives. Ce n'est pas seulement un principe de rythme de connexion qui participe de cette distinction, mais bien un principe sexuel et interactionnel. D'ailleurs, les animatrices ne marquent pas de préférence définitive entre les deux groupes, et lorsqu'elles évoquent les dialogues avec les *connectés*, censés être les plus instrumentaux et sexuels, les animatrices reviennent régulièrement sur de bons moments d'interactions voire sur des expériences pénibles, qu'elles présentent sous la forme d'anecdotes plutôt que d'une synthèse générale.

Les expériences pénibles sont formulées le plus souvent comme des séquences d'interactions soit humiliantes, soit anxiogènes et les connectés avec lesquelles celles-ci adviennent sont qualifiés par Gabrielle de «  gros connards » ou de «  cauchemars de toutes [les animatrices] ». Sandrine emploie un vocabulaire équivalent revenant en plus sur la "misère sexuelle" qu'elle perçoit chez les connectés les plus pénibles. Ces séquences peuvent être le fait de *connectés* de passage ou bien *d'habitués* du téléphone. Leur pénibilité provient le plus souvent soit de l'obligation de contourner la proposition insistante d'un rendez-vous sexuel, soit de la tentative désespérée de faire tenir une interaction sexuelle sortant des scripts habituels de médiatisation de l'hétérosexualité contre l'incompétence même du *connecté* à comprendre les règles d'interaction en ligne. Dans le premier cas, l'animatrice, se trouve face à l'injonction inexorable de rassurer parfois jusqu'à 4 ou 5 *connectés* en même temps quant au fait qu'elle sera bien présente sur le parking de centre commercial que chacun d'entre eux lui a indiqué comme lieu de rendez-vous. Dans le second, l'animatrice affronte un dialogue avec un homme qui reste connecté au téléphone tout l'après-midi sans jamais vraiment dépasser le stade des présentations (lui demandant sans cesse de quoi elle est vêtue, *etc.*),

[32] Anderson Benedict R., *Imagined communities : reflections on the origin and spread of nationalism*, Rev. ed., London ; New York, Verso, 2006, 240 p.

ou alors en jouant inlassablement le même scénario fétichiste particulièrement laborieux. Si l'on se situe bien, ici, dans un type d'interactions négociant les termes d'une interaction sexuelle en ligne à partir d'éléments prélevés dans le vocabulaire sexuel des connectés (comme le décrit très bien Stoïan)[33], leur pénibilité provient essentiellement du fait que l'animatrice ne peut pas, ou ne supporte plus de, travailler à structurer l'interaction « contre » les *connectés*. Cette opposition provient soit du fait d'être surveillée et de ne pas pouvoir détourner l'interaction comme elle l'entendrait pour assurer sa propre sérénité, soit que la présence quotidienne des *connectés* lui indique qu'elle doit de nouveau se réengager dans une interaction qu'elle sait déjà être particulièrement épuisante.

Les bons souvenirs sont quant à eux très souvent le fait de *connectés* de passages (c'est-à-dire qu'elles ne reconnaissent pas), des interactions ponctuelles, mais dont Gabrielle comme Sandrine notent le plus souvent l'humanité et la sympathie des répliques, ainsi que la surprise et la complicité qui pouvaient s'être établies à la fois par, grâce à et malgré le dispositif de médiation. Chaque fois que Gabrielle et Sandrine disent s'être posé "la question de franchir le pas" et de rencontrer leur interlocuteur, parce que celui-ci "leur plaisait vraiment", c'était avec des *connectés* de passage, dont elles trouvaient le plus souvent la voix "géniale" ou particulièrement "envoûtante". Sandrine explique que la nouveauté de ce *connecté* lui permettait à elle aussi de se trouver dans une disposition "neuve", c'est-à-dire d'avoir pour quelques instants encore la possibilité d'un horizon non-professionnel avec cet interlocuteur. Elle développe en précisant que cette disposition est fragile puisque très vite va s'installer l'asymétrie induite par son métier, qui consiste à mentir s'il le faut, à ne pas révéler son statut d'employée du service, ni ses techniques d'interaction. Gabrielle qualifie les échanges avec ces nouveaux *connectés* de « véritables interactions » en ce qu'ils induisaient alors une certaine complicité et une certaine réflexivité dans la négociation même de l'interaction, plutôt qu'au niveau de l'interaction sexuelle elle-même. Ainsi, un homme qui attend son tour après avoir demandé à Gabrielle une interaction en direct (plutôt que par messagerie vocale), se retrouve à malheureusement jouir quinze minutes plus tard, juste avant l'obtention du direct censé marquer le paroxysme de leur échange. Il choisira d'en rire avec l'animatrice tout en notant l'inadéquation du principe technique avec l'interaction sexuelle en ligne.

Bons ou mauvais souvenirs, ces récits montrent que le travail d'animation n'est pas un travail uniquement technique et "désaffecté", bien au contraire, il implique un type

[33] Stoian Elena, 2009, *op.cit.*

d'attention, d'investissement et de disponibilité à la rupture, dramatique ou comique, des scénarios érotiques qui structurent les échanges et dont la répétition tout au long des journées constitue une routine exigeante. Évoquant le fait de passer des heures à faire jouir des *connectés* et simuler sa propre jouissance, Gabrielle évoque le paradoxal établissement d'une intimité, dénuée d'engagement relationnel, suivant de la sorte les termes que Jouët emploie pour décrire certaines des sociabilités axiennes. Cependant, si une portion des *connectés* cherche des rendez-vous hors réseau et une autre portion cherche des interactions sexuelles médiatisées plus ou moins immédiates et explicites, et que ces *connectés* peuvent revenir inlassablement en ligne, le groupe des *habitués* se démarque des "connectés" par sa disponibilité et sa capacité à marquer une rupture dans le quotidien des animatrices. Le terme *habitués* désigne essentiellement des personnes dont les modes d'interactions ne sont pas fondés sur une activité sexuelle en ligne, et laissent aux animatrices la possibilité d'un échange moins calibré et moins scénarisé que ceux visant une excitation / jouissance ou un rendez-vous dans la journée.

Être capable d'identifier les *habitués* en ligne constitue l'une des premières ressources que les animatrices partageaient avec les nouvelles arrivantes (en plus des techniques pour maintenir une vitesse de frappe constante et l'identification des connectés les plus angoissants). Au téléphone, le statut *d'habitué* indiquait qu'il n'était pas question, ou pas nécessaire, d'entamer la discussion sur un ton explicitement sexuel. Les *habitués* apparaissent sur le réseau plutôt en soirée et de nuit au moment où les pics de connexions de la matinée et de l'après-midi sont terminés et où la surveillance des animatrices par les responsables se relâche. C'est le caractère plus régulier, voire pendulaire, des échanges, qui transforme les relations entre animatrices et habitués, sauf que celui-ci joue tout autant du côté des animatrices que des *habitués*, puisque c'est dans les moment de relâchement de l'intensité du service sexuel qu'elles les accueillent. Les *habitués* du soir et de la nuit étaient particulièrement importants pour les animatrices en ce que, infirmiers, pompiers, gardiens de nuit, ils contribuaient à «  faire passer la nuit », à rendre moins ennuyeuse la présence laborieuse sur le réseau jusqu'au bout de la nuit. Gabrielle présente cette compagnie nocturne comme le signe d'une solidarité de classe, le réseau téléphonique permettant l'alliance des travailleur·ses contre la difficulté à rester éveillé·es.

Les *habitués* du minitel de leur côté entretenaient un rapport spécifique aux animatrices, tout autant tourné vers la possibilité d'une convivialité, d'échanges à propos de sujets, par exemple, culturels ou gastronomiques. La figure de l'animatrice y était

maintenue en filigrane, mais comme l'occasion de clins d'œil et d'une connivence avec leurs interlocutrices, précisément "parce que tout le monde sait", et que ce n'est pas un problème. Gabrielle explique que les animatrices «  se sentaient drôles et cultivées » lorsqu'elles se lançaient dans les discussions gastronomiques ou littéraires avec les *habitués* du minitel. Ceux-ci considèrent les animatrices dans leur cadre de travail, tantôt comme un groupe à part entière pouvant échanger par ailleurs dans le temps de l'interaction en ligne, tantôt comme des personnes effectuant un métier pénible auxquelles ils sont en mesure d'accorder un peu de répit. L'ancienne animatrice précise que la différence la plus notable entre les *habitués* du minitel et ceux du téléphone, est que certaines des animatrices rencontraient hors ligne des *habitués* du minitel, ce qui n'a jamais été le cas à sa connaissance avec ceux du téléphone. Sandrine, qui travaillait, elle, pour un service dédié uniquement au téléphone indique de son côté que certaines de ses collègues rencontraient les *habitués* du téléphone, sans plus de détail, le secret ou la gêne n'ayant pas facilité les conversations à ce sujet, selon elle. Les rencontres étaient parfois amicales, parfois sexuelles, parfois le début d'une histoire amenée à durer.

Gabrielle explique un dernier phénomène intéressant, bien qu'elle soit la seule à le décrire : à la différence des *habitués* du téléphone, l'essentiel des échanges avec les *habitués* du minitel se situe au-delà du seul cadre d'interaction impliquant individuellement chaque animatrice. Le premier contact avec un *habitué* se fait au moment où celui-ci vient se présenter, ayant compris qu'un nouveau pseudonyme féminin sur le réseau signifiait en fait l'embauche d'une nouvelle animatrice. Cette politesse est le résultat du fait que les *habitués* du minitel entretiennent une relation au groupe des animatrices dans son ensemble. De cette manière, certains soirs, ils peuvent engager un dialogue avec l'ensemble du groupe travaillant, en tenant simplement des discussions en parallèle avec chacune des animatrices et en supposant/devinant ce qu'elles échangent entre elles par-dessus les écrans des minitels. Ces *habitués* n'ont certes accès qu'à des traces rapportées des échanges entre les animatrices, ce qui différencie largement ce type d'interactions médiatisées d'une discussion collective dans un même espace, mais ils semblent apprécier particulièrement ce jeu de filtres et de clairs-obscurs. Toutes les animatrices interviewées ayant travaillé en *open space* racontent qu'elles discutaient entre elles des *connectés* et des *habitués*, et, par exemple, se prévenaient de l'arrivée attendue ou crainte de l'un d'entre eux, se renseignaient les unes les autres sur les désirs ou les pratiques d'un *connecté* en particulier[34], *etc.* Dans le cas que rapporte Gabrielle, d'abord les animatrices vivaient toutes, à des degrés certes variables,

[34] Bye, fantasmeur ! *op.cit.*

une sorte de romance-amitié avec certains des *habitués* qu'elles partageaient avec leurs collègues. Elles se voyaient attribuer aussi, parfois à leurs dépends, une figure composite les marquant comme un être collectif et à la fois comme des femmes vulnérables, figure composite qui les libérait de devoir répondre des deux figures principales et discordantes de la *femme réelle* et de *l'animatrice*.

**Les figures féminines : "femme réelle" et "animatrice"** La majorité des services minitel et téléphone embauchaient des animatrices, soit uniquement pour jouer les *femmes réelles* et animer les messageries téléphoniques et minitel, soit quand ce n'était pas explicitement le cas, une partie des interactions reposait sur le fait que le doute planait sur l'éventualité que l'animatrice soit potentiellement une *femme réelle* même si la possibilité qu'elle ne le soit pas forcément était annoncée sur la publicité indiquant le numéro de téléphone (par un "femmes chaudes disponibles à toute heure", par exemple). Les animatrices n'en sont pas moins investies d'une mission assez différente des motivations des femmes non-rémunérées pour se connecter au service les années précédentes. Stoïan le résume ainsi : «  Pour les animateurs, l'enjeu central reste la maîtrise de la superposition entre une identité d'interlocuteur «  connecté » - qu'il s'agit de mettre en scène dans le cadre de l'interaction conversationnelle – et le respect des normes et des contraintes entrepreneuriales qui régissent leur ethos professionnel ». Toutefois, cette "identité d'interlocuteur connecté" ne constitue pas une unique figure à déployer en ligne, et bien au contraire engage un jeu de visibilité et d'invisibilité particulièrement complexe à maîtriser et gérer au quotidien pour les animatrices.

Les figures d'usages que les employées se voient attribuer par les connectés et les habitués, mais aussi, indirectement par l'entreprise, nous y reviendrons, sont peut-être davantage des figures médiatiques que des figures sexuelles (comme peuvent l'être les figures masculines déjà présentées). les deux principales sont la figure de *l'animatrice* et celle de la *femme réelle*. Parmi les publics des employées, on peut compter les connectés qui, soit cherchent un rendez-vous et contraignent celles-ci à jouer âprement le rôle de *femme réelle*, soit cherchent à réaliser un scénario sexuel à des fins masturbatoires et sollicitent implicitement la figure de *l'animatrice* comme professionnelle à même de leur consacrer du temps. Aux connectés, s'ajoutent les habitués, qui activent la figure de *l'animatrice*, mais cette fois-ci, comme membre d'un groupe d'interlocutrices qui n'ont pas à s'en cacher. Suivant les exigences contractuelles ou managériales qui encadrent leur activité en ligne, et la marge de manœuvre qu'elles s'autorisent vis-à-vis de ce

cadre, les animatrices doivent jouer les funambules pour s'investir dans l'interaction de manière toujours lisible par leurs interlocuteurs.

Gabrielle raconte combien, lors de son entretien d'embauche, la responsable (qui avait été animatrice précédemment, concevait l'animation avant tout comme nécessitant de « jouer le jeu ». Celle-ci ne définit pas clairement le jeu en question, ni le rôle à tenir, sinon par le fait d'incarner une "femme locale", potentiellement disponible sur le territoire d'activité de l'entreprise, cet ancrage local devenant la condition pour assurer la *réalité* des femmes connectées au service. Plus loin dans l'interview, Gabrielle rajoutera aux propos de sa responsable une formulation par la négative de l'animation : ne révéler ni les conditions matérielles de l'échange, ni le fait d'être payée pour discuter, ni le fait de se trouver dans une salle accueillant d'autres animatrices, et, enfin, ne pas insulter le client. La figure de la *femme réelle* n'est pas plus définie que cela, et reste une figure par défaut, dont les caractéristiques ne deviennent perceptibles que lorsque son incarnation vacille et laisse place pour les connectés au soupçon d'avoir affaire à une *animatrice*.

En effet, la figure de *l'animatrice* peut apparaître à l'esprit de n'importe quel type de connectés, lorsque, pour une raison ou une autre, la crédibilité de la figure de la *femme réelle* se fragilise, voire explose littéralement, au cours d'un dialogue : l'animation y apparaît alors comme le motif réel et sous-jacent de l'interlocutrice, la figure de la *femme réelle* étant perçue à la fois comme un masque et comme un leurre. *L'animatrice* n'est sollicitée qu'au regard de l'absence de la première, et apparaît comme une figure d'inauthenticité, de duperie et de vénalité, et de médiation, révélant *a contrario* la non-vénalité et le désir de rencontre de la *femme réelle*. La *femme réelle* joue le rôle ici de topique traditionnelle et rarement formulée explicitement de l'hétéronormativité, qui verrait dans le service minitel ou téléphonique un moyen comme un autre de mettre en contact des hommes et des femmes, ou, envisagé d'un point de vue strictement masculin, d'assurer la disponibilité des femmes.

Pourtant, ce n'est pas la seule invocation de la figure de *l'animatrice* et celle-ci peut émerger précisément lorsque les connectés n'ont que faire d'une rencontre hors ligne ou d'un échange reposant sur le fait que l'animatrice prouve l'authenticité de son désir. Dans ce cas, ils prennent au contraire plaisir à avoir affaire à une femme très différente de celles qu'ils fréquentent dans leur entourage (des *femmes réelles* ?), et la figure de *l'animatrice* désigne alors le plus souvent une femme douée de compétences sexuelles, et désirable pour cela-même. Ainsi, les hommes soumis dont Gabrielle et l'une de ses collègues ont pris la charge sur le réseau (alors que leurs collègues marquent un dé-

goût certain à l'idée d'interagir avec ceux qu'elles voient principalement comme des pervers), peuvent mettre en scène leurs traits les plus étranges auprès d'une professionnelle, avec laquelle ils n'entretiendront absolument aucun autre type de rapports dans la vie. Le caractère professionnel de *l'animatrice* est alors le garant de la bonne compartimentation de leurs pratiques de soumission et du reste de leur vie, et sa disponibilité est appréciée sur un plan performatif bien plus que comme une caractéristique sexuelle.

Dans ces deux cas, lorsque *l'animatrice* incarne l'inauthenticité du désir ou bien la spécialisation sexuelle, les employées se voient attribuer une même compétence, certes diversement appréciée, qui est une certaine propension à la performance et à la production de fictions ayant un impact sur le corps des connectés. Comment les connectés savaient-ils que les personnes avec lesquelles ils discutaient étaient animatrices ? Gabrielle et Sandrine font des hypothèses voisines : les animatrices elles-mêmes, de manière silencieuse, en utilisant simplement un nombre très réduit de pseudonymes (trois ou quatre au maximum…), ou bien en ne modifiant pas leur voix au changement de personnage, se rendaient ainsi visibles sur le réseau en tant que professionnelles, la régularité des horaires faisant le reste, sans jamais avoir à se démasquer explicitement. Selon elles, c'était une manière pour les animatrices d'échapper aux sempiternelles demandes de rendez-vous sur des parkings de centres commerciaux, puisque le fait que leurs pseudonymes revenaient sans que jamais personne n'ait pu les rencontrer laissait présager que le service était leur terrain d'action intrinsèque plutôt qu'un moyen pour rencontrer hors ligne. Ainsi, les animatrices pouvaient, suivant ce que les connectés avaient deviné, s'investir dans des interactions tout à fait différentes les unes des autres à partir des mêmes signes basiques de présence en ligne, l'ambiguïté de leur présence n'étant pas totalement incompatible avec une stricte rigueur dans la tenue du rôle de surface de *femme réelle*.

D'ailleurs, cette hypothèse que font les deux animatrices est à mettre en relation avec leurs propres manières de travailler : elles déclarent avoir utilisé beaucoup plus de pseudonymes que la moyenne de leurs collègues, et déployaient, selon leurs dires, un travail de performance plus important aussi, travaillant leurs personnages, leurs voix, *etc.* À les écouter, d'autres animatrices disposaient de ressources moindres pour "mettre de la distance" entre elles et leur métier, et devaient alors piocher dans leurs ressources les plus personnelles, pour interagir avec les connectés. Gabrielle considère que c'est qui leur rendait d'autant plus pénible le temps passé en ligne, et en augmentait l'impact psychologique. Gabrielle voit cet équipement plus faible pour la performance

sexuelle comme une fragilité de la féminité elle-même, et du fait que personne n'était formé à animer de tels services, tout le monde composait avec les moyens du bord.

Sur ce point, Chaker indique que « les informations données sur l'activité même du « parler sexe » se résument principalement à une comparaison avec le théâtre : il suffirait de ne pas être « trop coincée » et de montrer une certaine sensibilité au jeu de théâtre… »[35]. Aussi, distinguer les animatrices des usagères normales (de celles d'autres services…) pose problème à plusieurs titres, et Chaker comme Stoïan, bien que de façon contradictoire, en témoignent elles aussi : imaginer, comme le laisse entendre la figure de *l'animatrice*, que toutes les employées sont particulièrement professionnelles, distantes, et outillées n'a aucune pertinence. Imaginer qu'elles sont expertes sexuelles ou mêmes ne serait-ce que systématiquement "à l'aise" non plus. C'est très variable d'une situation à l'autre, d'une animatrice à l'autre. Les employées font toutes preuve de savoir-faire interactionnels et médiatiques qui se *combinent* avec leurs ressources sexuelles personnelles : pour certaines c'est un apprentissage sexuel, pour d'autres c'est un travail d'étanchéité à assurer avec le reste de leur vie, pour d'autres encore, l'animation n'est pas le lieu pour interroger leur conception de la féminité en situation sexuelle.

Il reste à présenter une forme plus confuse que les deux figures de la *femme réelle* et de *l'animatrice*, précisément parce qu'elle résulte de l'inadéquation cumulée des deux premières. Régulièrement l'idée de *femmes à disposition* apparaît sans être formulée explicitement ni par les connectés, ni par l'entreprise, ni par les animatrices, c'est d'ailleurs pourquoi je ne la compterai pas ici comme une figure d'usage à proprement dit, bien qu'elle n'en soit pas moins présente et active dans les échanges. Cette forme plus confuse revient probablement avec le recul et la remémoration demandée aux ex-animatrices lors des interviews, puisque celles-ci ont été effectuées quinze ou vingt ans après les périodes travaillées. Sandrine et Gabrielle les abordent et les développent largement pour décrire un principe global auquel elles se trouvaient confrontées dans leurs rapports aux connectés. Certains *connectés* du téléphone et les *habitués* du minitel avaient compris que les animatrices étaient employées pour animer les échanges, et donc se trouvaient à la disposition des connectés. Si les hommes soumis, selon Gabrielle, faisaient un usage très circonscrit de cette disponibilité, d'autres ont laissé l'impression d'avoir parfaitement abusé de cette disponibilité pour jouer de la

[35] Chaker Saloua et Welzer-Lang Daniel, 2004, « Hot line, quand le sexe travaille… », *Les Temps Modernes*, 1 février 2004, n°626, p. 161-190. Chaker rapporte un conseil qui lui a été donné pour savoir bien animer : « Bon, t'as déjà couché avec un mec ! Et bien tu fais pareil ! ».

fragilité sociale et interactionnelle des animatrices : d'un côté, le fait d'être animatrice induirait qu'elles soient suffisamment salies pour ne pas pouvoir refuser des avances.

Gabrielle raconte : «  Et les types qui étaient dans cette obsession de décrocher un rendez-vous, ils n'étaient pas dupes non plus d'avoir affaire à des animatrices. Mais eux, ils partaient du principe qu'on avait déjà passé un cap en acceptant ce travail, et qu'éventuellement, pourquoi pas en passer un deuxième », et «  ça reste quand même des femmes réelles au bout du fil », est-ce qu'il n'y a pas quand même moyen de les cueillir, vu qu'elles ont déjà mis un pied là-dedans… ». Gabrielle raconte plus tard une mauvaise expérience collective avec un habitué, l'un des préférés des animatrices, qui, avait fait de l'équipe "son harem". Il venait piocher de temps en temps les animatrices les plus fragiles socialement pour coucher avec, et s'assurait qu'elles garderaient le secret de leur relation, même lorsqu'il sortait en boîte de nuit avec d'autres. Jusqu'à ce que l'une d'entre elle, par un concours de circonstances, découvre la manière pour le moins douteuse de cet *habitué*, et que l'ensemble des animatrices, décident, parfois le cœur brisé, de le boycotter et de ne plus jamais lui répondre, l'excluant individuellement et collectivement du service, sans même le bannir techniquement.

Ainsi, à partir d'une définition relativement souple de l'animation, et de la présentation des principales figures d'usages de l'animation hétérosexuelle du minitel et du téléphone rose de la fin des années 90, il est d'ores et déjà possible d'envisager l'animation comme une composition complexe de relations plus ou moins instrumentales et plus ou moins conviviales qui participent aux interactions en ligne. Par exemple, les sociabilités transversales développées par les animatrices et les habitués du minitel indiquent que l'investissement convivial y est soutenu précisément parce que les relations qui s'y entretiennent ont moins à voir avec le rôle de *femme réelle* ou celui *d'animatrice* des scénarios pornographiques courants. De ce point de vue, les animatrices et les *habitués* y sont, au même titre, usagèr·es du service, alors même que leurs échanges semblent s'écarter de l'objectif principal des services roses (pas de dialogues "sex" ni "hardsex") tout autant que du cadre de la rencontre sexuelle attendue par la majorité des *connectés* (les animatrices sont identifiées par les *habitués* en tant que telles et certaines d'entre elles rencontrent parfois les clients hors ligne).

Cette convivialité correspond à la définition simmelienne[36] la plus stricte de la sociabilité et apparaît comme relativement désintéressée, contrairement aux types les plus sexualisés d'échanges, qu'ils soient promis par les services roses ou qu'ils en soient un effet indésirable pour les animatrices : les interactions ne débouchant sur aucune relation particulière autre que les scénarios sexuels, les sorties de scénarios pour cause de propos sexistes de la part des connectés, les ratés interactionnels dus à la circonspection sexuelle des connectés face au fonctionnement du service, *etc.* Pénibles ou amusant, rébarbatifs ou anecdotiques, l'ensemble de ces types d'échanges implique un engagement de la part des animatrices, qui prend moins pour support l'existence individuelle de l'interlocuteur que son appartenance à un groupe, mais n'en sollicite pas moins des attentions, du tact, des manières privilégiant la non-interruption de l'échange (qui serait, sans cela, l'issue la plus courante au vu de l'enthousiasme à l'écoute ou la lecture des propositions).

Ces relations qui font l'objet des performances des animatrices suivent des règles aussi bien sexuelles, genrées que médiatiques et logiques que les animatrices arrivent parfois à contourner, afin de faire basculer ou négocier au mieux l'issue des échanges, *etc.* Les figures d'usages, comme les relations qu'elles participent à établir, sont produites dans des contextes interactionnels spécifiques, qui ne dépendent ni seulement de l'appareil technique, de son design, ni seulement des motivations individuelles, bien qu'on ne puisse jamais en faire abstraction. On le voit déjà en filigrane, les relations entretenues avec les *habitués* le sont le plus souvent à l'écart de l'entreprise ; d'un autre côté, les humiliations et les souffrances psychologiques adviennent principalement par obligation à rester en interaction avec des connectés néfastes. Les animatrices, à la fois usagères et employées bénéficient d'un point de vue unique sur la variété des désirs et des usages que les connectés investissent dans le service (probablement sans réaliser eux-mêmes la variété à laquelle ils participent). Toutefois, cette position est aussi lar-

[36] Notons qu'ici, que mon emploi de la notion de sociabilité va, en apparence au moins, en s'opposant à l'usage que L. Bersani en fait pour construire sa notion de sociabilités sexuelles. Pour définir les spécificités des sociabilités gaies, il les décrits comme des sociabilités construites dans des lieux dédiés et à l'écart des rapports sociaux de classe et de race, principalement, régissant les rapports entre les hommes des grandes villes américaines. En somme, parce qu'elles ne sont *que* sexuelles, ces sociabilités sont moins traversées par des rapports de pouvoirs. concernant les animatrices, l'enjeu est différent : la différence des sexes étant intrinsèquement liée au cadrage des rapports de pouvoirs dans l'hétérosexualité, l'ailleurs des sociabilités se fait moins sur le mode d'une échappatoire à la différence des sexes que sur celui d'un apaisement de la relation de travail, travail émotionnel salarié, ici. Ses différentes reprises du concept de sociabilité ne s'opposent donc pas du tout, mais prennent des aspects complètement différents selon les contextes de pouvoir qui les voient émerger. Cf. Simmel Georg, « The Sociology of Sociability », *American Journal of Sociology*, traduit par Everett C. Hughes, 1949, vol. 55, n°3, p. 254-261, ainsi que Bersani *Leo, Is the rectum a grave ? and other essays*, Chicago ; London, The University of Chicago Press, 2010, notamment "Sociability ans cruising", p. 45-62.

gement problématique : ni véritablement simple usagères, ni véritablement en mesure de définir le service comme elles l'entendent, les animatrices engagent régulièrement d'intenses négociations avec les connectés comme avec les patrons ou les surveillant·es pour réussir à se préserver une marge de manœuvre individuelle. Le rôle que jouent les entreprises qui possèdent les infrastructures des services roses doit être considéré ici, dès l'époque du minitel, à la fois pour appréhender la manière dont elles développent des politiques sexuelles et pour cerner la façon dont elles contraignent l'animation et les animatrices.

## 2.2 EXPLOITER L'ANIMATION AU SEIN D'UN DISPOSITIF D'HÉTÉROSEXUALITÉ

Bien qu'elle se situe explicitement dans une sociologie des usages, l'analyse interactionniste de l'animation que produit Stoïan diffère des analyses antérieure de Baltz, Jouët ou même Boullier[37] en laissant finalement assez peu de place aux appareils techniques. Chaker, pour sa part, décrit l'organisation spatiale de l'entreprise qu'elle étudie (la surveillance, la contrainte des pauses individuelle pour empêcher les échanges entre employées, le travail en box individuels, *etc.*) mais s'interrompt à l'approche du micro-casque des animatrices. Ce faisant, Stoïan montre combien les animatrices sont actives à négocier les termes de leurs échanges avec les connectés, et Chaker insiste, de son côté, sur la pénibilité du travail d'animation en désignant le management de l'entreprise comme principale cause du problème.

Les deux sociologues offrent des éléments disparates mais tout autant intéressants pour comprendre comment l'entreprise configure les types de relations d'animation et comment se négocie la marge de manœuvre des animatrices dans ces relations. Chaker laisse entendre que les animatrices se trouvent totalement démunies face aux connectés et à leur hiérarchie tandis que Stoïan les présente comme particulièrement en contrôle de leur situation (sans laisser entendre pour autant qu'elles s'épanouiraient au travail). Sans entrer dans les détails de leurs arguments respectifs (chronologiquement, Stoïan construit son propos en réaction à celui de Chaker), ces derniers relèvent de perspectives posées comme concurrentes par Stoïan, en particulier au sujet d'une lecture critique de la condition des femmes et de leur agentivité. Faudrait-il privilégier une analyse interactionniste plutôt que féministe ? Il est inutile de répondre à cette

[37] Boullier Dominique, « Archéologie des messageries », *Réseaux*, 1989, vol. 7, n°38, p. 9-29.

question dans la mesure où elle interdit de percevoir et de rendre compte, en fait, de l'enchevêtrement de ce que les deux sociologues décrivent chacune de leur côté.

Cette cohérence d'ensemble apparaît en premier lieu lorsque les animatrices que j'ai interviewées reviennent sur leurs expériences d'animation en passant systématiquement d'une anecdote avec un connecté, à une règle de management, puis à un conflit ou une expérience avec une responsable ou bien d'autres animatrices. Elles construisent systématiquement leurs récits par sauts qui changent de registre et d'objet à chaque fois, tout en revenant inlassablement sur les mêmes domaines : les tensions, les jeux de forces engagés autour de l'animation rose impliquent systématiquement le triangle des patrons, des animatrices et des connectés, les domaines abordés croisant tantôt les appareils techniques qu'elles manipulent ou dont elles n'ont ni la maîtrise ni la compréhension, les conditions juridiques et/ou financières de leur emploi, les désirs ou les habitudes sexuelles de leurs collègues, d'elles-mêmes ou des connectés, le rapport à leur propre corps et leurs savoir-faire.

Si les situations qui façonnent l'animation rose peuvent être conçues comme le lieu de relations intriquées et de jeux de forces complexes, il est peut-être pertinent alors de les aborder comme une actualisation particulière du *dispositif de sexualité* formulé initialement par Foucault[38]. Les dispositifs, dans l'œuvre de Foucault, constituent un concept reformulé à différentes reprises. D'abord presque secondaire lorsque Foucault ajoute l'étude de techniques de pouvoir à celle des savoirs concernant les disciplines et la prison, il prend son autonomie après le lancement des travaux sur l'histoire de la sexualité afin de tester concrètement l'idée que le pouvoir s'exerce horizontalement plutôt que verticalement. Plus tard, d'ailleurs, la notion de pouvoir, comme celle de dispositif partageront ou laisseront place à un néologisme essentiel en l'occurrence, la gouvernementalité.

Pour autant, c'est presque en dehors des ouvrages eux-mêmes, notamment dans l'une de ses fameuses interviews-diagnostics[39], ici, pour la revue *Ornicar* en 1977, que Foucault devient un peu plus prolixe à son sujet[40]. À la demande des intervieweurs, le philosophe y définit en trois grands points ce qu'il entend alors par *dispositif* : un ensemble hétérogène d'éléments (discursifs, matériels, *etc.*) en relation les uns avec les autres, suivant des modes précis (qu'il s'agit de décrire), qui est historiquement situé et

[38] Foucault Michel, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, vol.1.
[39] Deleuze Gilles, *Foucault*, Paris, Éd. de Minuit (coll. « Critique »), 1986, p. 122.
[40] Gavillet Isabelle, « Chapitre 2. Michel Foucault et le dispositif : questions sur l'usage galvaudé d'un concept » dans *Les dispositifs d'information et de communication*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2010, p. 17-38.

dont la fonction peut avoir évolué depuis sa formation initiale (parfois précipitée). Foucault lui attribue la fonction d'une "analytique des relations de pouvoir"[41]. Par ailleurs, un dispositif est toujours spécifié, il est disciplinaire, de sexualité, d'alliance, *etc.*

Concernant le dispositif de sexualité à proprement parler, Foucault a d'abord considéré la sexualité depuis la question des savoirs et des techniques de pouvoir servant à en produire une vérité[42]. Le point central de cette perspective consistait à contredire l'hypothèse d'une répression de la sexualité (qui deviendrait alors libérable par la suite), pour défendre une conception de la sexualité comme objet discursif, notamment sous la forme de l'aveu, lié à des mécanismes d'anormalisation et de régulation de l'homosexualité masculine, du désir féminin et de la masturbation juvénile. Il a néanmoins infléchi son programme de recherche durant la seconde moitié des années 1970 pour détourner ses interrogations vers les rapports qu'entretiennent sexualité et subjectivation[43], la subjectivation étant le lieu d'un rapport de soi à soi, s'adaptant, tout en restant toujours extérieure, aux différentes formes de savoirs et de pouvoirs.

Dans le premier chapitre, j'ai utilisé la définition de l'infrastructure selon S. L. Star : un ensemble de relations et de rapports de pouvoir impliquant des éléments matériels, humains, juridiques, pédagogiques, *etc.* Cette définition permet aisément d'aborder l'imbrication des éléments qui colorent le récit des animatrices et c'est par commodité que je privilégierai désormais l'usage du concept de dispositif, les deux concepts entretenant des liens de parenté consistants, notamment par leur problématisation de la distribution de ce qui est visible et de ce qui ne l'est pas. Sur l'étude des objets techniques, des rapports de pouvoir, il a été noté que le concept de dispositif avait perdu, depuis le milieu des années 70, une part de sa netteté conceptuelle, particulièrement autour des études des médias et des sciences de l'information et de la communication[44]. Le flou croissant de la notion proviendrait à la fois d'une banalisation de son usage comme moyen de désigner des ensembles d'objets techniques ou socio-techniques, et d'un désintérêt pour l'appréhension des rapports de pouvoir, offrant en conséquence une certaine souplesse ou polyvalence dans son usage[45].

---

[41] Foucault Michel, « Le jeu de Michel Foucault. Ornicar », *Bulletin périodique du champ freudien*, 1977, vol. 10, http://1libertaire.free.fr/MFoucault158.html, consulté le 11 septembre 2019, il est aussi disponible dans le vol. 3 de la première édition en 4 tomes des *Dits et Écrits* : Foucault Michel, *Dits et écrits. 1976-1979* vol. III, Paris, Gallimard, 1994, vol. 3/4, p. 298-315.

[42] Foucault Michel, *La volonté de savoir, op.cit.*

[43] Deleuze Gilles, *Foucault*, Paris, Éd. de Minuit (coll. « Critique »), 1986, p. 109.

[44] Je laisse dès à présent de côté l'usage du terme par le sémiologue J-L. Baudry, tout à fait contemporain de celui de Foucault, pour la simple raison qu'il résonne particulièrement moins bien avec le terrain de l'animation rose. Cf. Baudry Jean-Louis, « Le dispositif », *Communications*, 1975, vol. 23, n° 1, p. 56-72.

[45] Gavillet Isabelle, *op. cit.*

Cette banalisation semble très pratique tant qu'on la considère depuis la seule question des objets techniques et que "l'on s'attache davantage à faire ressortir le fait qu'ils sont avant tout des ressources pour l'action, en perpétuelle reconfiguration"[46]. Sauf que, pour le terrain de l'animation rose, se contenter de considérer les dispositifs seulement comme des ressources pour l'action manque précisément le point qui nous intéresse chez Foucault : pour le philosophe, les actions sont toujours contraintes par d'autres actions, et les dispositifs désignent moins un "projet social total"[47] qu'ils ne tracent les règles et les modalités suivant lesquelles des actions vont affecter d'autres actions, qu'elles les contraignent ou bien qu'elles les appuient. Selon Sylvain Lafleur, l'intention de Foucault réside dans le fait de décrire "le réseau des relations inégalitaires mises en place par des technologies politiques afin de mettre au jour les logiques qui les habitent pour les déchoir de leur statut d'évidence"[48].

Plutôt que d'une perspective technocentrée sur la sexualité, qui verrait les services roses comme des technologies centrales du dispositif permettant les (inter-)actions des individus, il s'agit de considérer la façon dont le concept de dispositif met en perspective les savoirs produits sur le sexe et les relations sexuelles, et informe la configuration asymétrique (et l'aspect problématique de cette asymétrie) des relations qui s'établissent entre les différents acteurs de cette situation[49]. Cela passe par l'investigation de certains objets techniques ou certaines pratiques, mais sur le terrain des services roses, l'exercice du pouvoir n'y est pas circonscrit pour autant.

Confondre un dispositif et l'appareil technique qui le supporte ne serait possible qu'à une seule condition : il faudrait n'observer que le seul point de vue de l'usage et de la réception des contenus qui circulent au sein de ce dispositif, et l'on pourrait alors se demander si le service détermine, suivant l'idée d'une linéarité médiatique qui le placerait en amont des usages, l'expérience sexuelle des clients, des connectés. Néanmoins, ce n'est pas le propos de Foucault, et cela ne correspond pas non plus au type de situations que j'ai observées, puisque la position des animatrices les situe à la fois comme usagères *et* employées et oblige à penser l'environnement médiatique en dehors de cette linéarité trop évidente. Ce double statut des animatrices, produit

[46] Beuscart Jean-Samuel et Peerbaye Ashveen, « Histoires de dispositifs », *Terrains & travaux*, n° 11, p. 3-15.
[47] *ibid.*
[48] Lafleur Sylvain, « Foucault, la communication et les dispositifs », *Communication. Information médias théories pratiques*, 11 décembre 2015, vol. 33/2.
[49] On retrouve cette version plus fidèle du concept initial, chez des historien·nes ou des philosophes s'identifiant explicitement comme foucaldien·nes (Artières, Potte-Bonneville, *etc.*) ainsi que chez des théoricien·nes des *gender* et *queer studies* françaises, à commencer par Sam Bourcier et l'importation qu'il a initié des (re-)lectures américaines de Foucault.

de leur invisibilité au sein de l'infrastructure, invalide toute analyse qui voudrait les appréhender exclusivement comme productrices de contenus ou comme usagères des réseaux.

En somme, s'il reste absolument nécessaire "d'ouvrir la boîte noire" de la technique, selon l'expression de Serge Proulx[50], pour rendre compte de l'agentivité des technologies, c'est tout autant le caractère sexuel des "activités en situation" qui constitue l'objectif des descriptions, que le caractère numérique ou médiatique de ces mêmes situations, et le concept de dispositif dans sa version initiale est l'instrument adéquat pour cela. Cette section présente la portion du terrain qui concerne les rapports de forces qui traversent la situation des animatrices, rapports qui s'organisent autour du caractère hétérosexuel des échanges en ligne. Elle se construit à partir du commentaire d'extraits des contrats de travail signés par les animatrices interviewées ainsi que du récit que font ces dernières des contraintes, des parades et des conflits qui adviennent autant avec leur hiérarchie qu'avec les connectés. La séparation par les entreprises de ce qui relève de critères médiatiques ou de critères sexuels dans l'animation est le point central d'organisation des relations entre les animatrices et les connectés, et amorce la manière tout à fait spécifique dont l'hétérosexualité se forme sur les services roses.

### 2.2.1 Quand les entreprises disent ce qui est médiatique et ce qui est sexuel

Les services roses ont été créés au cours des années quatre-vingt afin d'exprimer individuellement désirs et pulsions sexuelles. Leur développement ne s'est pas fait de manière planifiée, mais plutôt dans une certaine précipitation[51] et par tâtonnements. En effet, le *turn over* des entreprises proposant des services roses était particulièrement important, surtout en région parisienne, et il n'est pas rare que les animatrices aient travaillé pour 3 ou 4 entreprises différentes, alors qu'elles restaient dans les mêmes locaux ou bien avaient à faire aux mêmes patrons. La possibilité d'exploiter l'expression numérique des désirs et les pulsions sexuelles a permit de déployer une technologie numérique et un business rentable, l'attrait de l'argent étant un moteur central dans la rapidité du développement. L'accent mis sur la rentabilité des services n'a cepen-

[50] Proulx Serge, « La sociologie des usages, et après ? », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 2015, n°6.

[51] n'oublions pas que Foucault insiste sur le fait que les dispositifs sont créées pour répondre à une situation d'urgence, et leur fonctionnement fait souvent les frais d'une certaine précipitation dans leur déploiement, requérant adaptations, corrections, réajustements et réorientations ultérieures.

dant pas été accompagné d'un développement socialement et éthiquement équilibré des services, ceux-ci reposant essentiellement sur du travail invisibilisé, peu payé et épuisant servant à tenir les connectés un peu plus longtemps en ligne.

À quoi ressemblait le lieu de travail des animatrices minitel ou téléphone ? Plusieurs cas de figures cohabitent en fait. D'abord, ce lieu pouvait ressembler à un rez-de-chaussée parisien, un atelier ou une surface typiquement réservée à des PME du tertiaire, avec des postes informatiques, des bureaux et des chaises. Gabrielle, qui elle travaillait dans une grande ville du sud-ouest, devait descendre un escalier depuis le parking en bord de ville jusqu'à un entre-sol pour rejoindre son lieu de travail, alors que l'ensemble du reste de l'entreprise, la direction et les techniciens, travaillait au premier étage du même bâtiment. Ce type d'entreprises pouvaient employer parfois jusqu'à plusieurs centaines de personnes (l'entreprise où Chaker a fait son terrain compte environ 400 employé·es), et la taille des bureaux augmentait en conséquence. Les animatrices qui n'ont pratiqué qu'au téléphone, se retrouvaient parfois à travailler dans des appartements, à une ou deux par pièce, cohabitant parfois plusieurs jours d'affilée. D'autres, pour le minitel ou le téléphone, avaient la possibilité de travailler depuis chez elles, cette option individualisant encore plus l'expérience des animatrices face aux connectés comme à l'entreprise.

Il faut noter que parmi les entreprises du rose, grandes ou petites, il n'était pas rare qu'une partie d'entre elle propose d'autres services que les services roses, qu'ils relèvent des contenus (éditoriaux, bases de données, *etc.*), de l'infrastructure (hébergement pour des tiers, production de solutions logicielles, *etc.*), ou du conseil et de la stratégie informatique. Par exemple, l'entreprise qui employait Gabrielle, offrait des services de minitel et téléphonie rose, puis de webcam érotique sur internet, en parallèle d'un service météo, des résultats du bac une fois par an, et de ceux quotidiens du tiercé du tiercé, *etc.* De fait, la part des connexions qui pouvaient durer de longues heures, à tout moment de la journée et tout au long de l'année provenait essentiellement des services roses. Et les services roses étaient les seuls services qui nécessitaient et méritaient l'emploi de plusieurs dizaines d'animatrices pour pour en assurer la pérennité, parce qu'ils étaient les seuls (avec les services de voyance en direct, parfois effectués par les mêmes animatrices) à relever d'une interaction directe avec les connectés.

Malgré cette spécificité et cette importance des services roses, Chaker constate dans son étude sur les conditions de travail des animatrices du minitel rose qu'au sein de l'entreprise qu'elle étudie, il n'est, à aucun moment, possible de définir officiellement

le travail d'animation comme un travail sexuel. Ce constat est en fait généralisable à nombre d'autres entreprises. Pourquoi celles-ci n'assument-elles pas le fait que les animatrices fournissent un travail sexuel alors même qu'elles produisent des discours assez directement sexuels sur leurs publicités et sur les pages d'accueil de leurs services ? En fait, ce n'est pas un problème de mauvaise image, ni même un problème moral, puisque, comme le rappelle Jouët, leur fond de commerce réside précisément dans la possibilité d'exprimer ses pulsions et d'explorer sa sexualité. Il faut ajouter à cela le fait que personne ne doute, à commencer par le personnel encadrant des entreprises, que le travail est bel et bien de nature sexuelle.

À ce titre, Chaker rapporte que la responsable de service «  félicitait particulièrement les logorrhées pornographiques de «  ses filles », caractérisées par des dialogues rythmés de termes argotiques et populaires sans aucune autre mise en scène que celles centrées sur les multiples pénétrations, simples ou doubles, vaginales, anales et sur les fellations »[52]. Si certaines animatrices voyaient leur rendement diminuer pour une quelconque raison, la responsable battait le rappel pour les «  encourager » en hurlant depuis son bureau : «  Faut sucer les Marcel ‼! », «  Faites marcher la sucette ‼! ». Gabrielle explique quant à elle que sa responsable de jour avait été animatrice avant de monter en grade, tandis que la responsable de nuit utilisait le service minitel pendant ses heures de surveillance pour rencontrer des hommes sur le parking de l'entreprise. Gabrielle évoque le mépris des animatrices qu'elle percevait chez cette responsable qui passait son temps à rappeler aux employées qu'elles n'étaient pas suffisamment libérées pour s'épanouir sexuellement à l'usage du service, en somme que la pénibilité de leur travail était de leur seul fait. Le consensus quant au caractère sexuel des échanges est donc bel et bien indéniable.

Si les entreprises n'appréhendent le caractère sexuel des échanges aucunement comme un problème de communication publique ou d'interaction entre les différent·es employé·es, celui-ci aurait pu éventuellement en devenir un du fait que leur statut d'employeuses permettaient de les assimiler à des proxénètes tirant profit de l'activité sexuelle des animatrices. Le rapport de travail entre l'entreprise et ses employées était donc établit de façon à ne jamais imposer explicitement le moindre élément sexuel aux animatrices tout en organisant l'animation de manière à ce qu'elles soient disponibles aux interactions potentiellement sexuelles avec les hommes connectés. Pour ce faire, les contrats de travail des animatrices travaillaient à distinguer sexualité et animation. Ils stipulaient qu'elles n'avaient pas le droit de produire de messages à caractère

[52] Chaker Saloua et Welzer-Lang Daniel, *op. cit.*

pornographiques, alors même, que lors des tests d'embauche, le travail était explicitement présenté comme impliquant une activité sexuelle, certes médiée et de l'ordre de la performance. Par exemple, l'entreprise pour laquelle travaillait Gabrielle définissait contractuellement l'activité des animatrices comme relevant en premier lieu de l'animation, du contrôle et de l'usage de l'appareil logiciel des services, sans jamais mentionner la nature sexuelle de ces activités[53].

---

**Extraits du contrat de travail de Gabrielle** :

1.1 La société BRDX engage la salariée. à titre personnel et à temps partiel, en qualité d'opératrice téléphonique (animatrice-jeux, messagerie et contrôle sur messagerie) [...]

5.1 - Dans le cadre de son emploi, la salariée s'engage à se conformer aux instructions formulées par la direction de la société BRDX.

La salariée sera notamment chargée des tâches suivantes :

À titre principal :

- du contrôle strict des messageries vocales,
- du contrôle strict des boîtes aux lettres et petites annonces,
- de l'enregistrement de messages sur les serveurs vocaux,
- du contrôle et animation de jeux et serveurs vocaux,
- de l'animation interactive des messageries : accueil clients, dialogues personnalisés, boîtes aux lettres et petites annonces

À titre secondaire :

La salariée pourra également selon les nécessités du service : - contrôler et animer des messageries Minitel ou Internet - réaliser ponctuellement des opérations de saisie informatique La salariée accepte de prêter sa voix et de procéder ponctuellement à l'enregistrement de messages destinés à être incorporés à des services vocaux. L'ensemble des travaux précités sera effectué par téléphone et appareil d'enregistrement spécialisé.

---

[53] Sur ce point, la similarité des contrats de travail entre l'entreprise qui embauche Gabrielle et celle qui fait l'objet de l'enquête de S. Chaker est, pour le moins, très peu surprenante... voir Chaker Saloua et Welzer-Lang Daniel, *op.cit.* § 51-53.

En lui-même, le contrat de travail n'affiche pas une rhétorique particulièrement ambiguë vis-à-vis des services mis en place. Bien qu'y soient mentionnés l'animation des messageries et la modération de «  toute attitude de la part de la clientèle attentatoire à la loi et aux bonnes mœurs (la prostitution, le délit vis-à-vis des mineurs, l'usage et la vente de produits prohibés) », il n'évoque à aucun moment la nature sexuelle du travail des animatrices, ni même un quelconque rapport des contenus produits ou modérés avec la sexualité. L'animation y est définie par ses caractères technique et médiatique plutôt que sexuels. Néanmoins, elle se trouve bel et bien accompagnée de considérations sur la sexualité, sauf que celles-ci figurent dans une série d'autres documents, à savoir une annexe aux contrats de travail et le règlement intérieur de l'entreprise. Ceux-ci déplacent la question de la définition de l'animation vers les risques que les animatrices feraient courir à leurs patrons en étant en contact avec les clients des services roses.

---

**Extrait du règlement intérieur** :

5.1.3. - Sauf accord de la direction, il est interdit d'accomplir des travaux personnels sur les lieux de travail, d'utiliser le matériel et les documents à des fins personnelles, ou de les emporter hors des lieux de travail pour les mêmes fins.

6.7.3. - En dehors de la clientèle et des cas prévus par la loi, la présence de toute personne étrangère est interdite à l'intérieur de l'enceinte de l'entreprise.

**Extrait du contrat de travail de Gabrielle** :

9.5 – […] Il est interdit au personnel […] d'introduire ou de faire introduire, sauf cas grave et urgent, toute personne étrangère à la société, ce dernier manquement constituant une faute grave susceptible d'être sanctionnée par un licenciement en raison de la confidentialité des lieux et des fonctionnalités qui s'y trouvent.

**Extrait de l'annexe au contrat de travail de Gabrielle** :

[…]

c) Relation avec autrui : il est précisé de façon formelle qu'il est strictement interdit d'établir des relations de quelque nature que ce soit avec les usagers des services télématiques en dehors des communications établies dans le cadre de votre présent contrat (animation

et contrôle des services). Il est strictement interdit de prendre des rendez-vous avec les usagers et de communiquer des informations à caractères privés telles que noms, adresses, téléphones, descriptions, fonctions personnels ou ceux de vos collègues de travail, ou d'autres informations données au hasard.

d) Clauses morales : La salariée s'engage formellement à ne pas utiliser sa situation professionnelle pour engendrer des relations avec autrui qui pourraient avoir directement ou indirectement un caractère de prostitution, débauche de mineurs, vente de drogue et atteinte aux bonnes mœurs ou toute autre relation à caractère vénal. Toute infraction à cet engagement et a ces clauses morales sera considéré comme le non-respect de votre contrat de travail et passible d'un licenciement pour faute grave, et sera sanctionné par un licenciement immédiat et sans préavis.

[…]

---

Annexe au contrat comme règlement intérieur ne définissent pas plus ce qu'est l'animation que le contrat de travail, sinon, cette fois-ci, en en traçant les contours par la négative, et cette négative est remarquablement relationnelle et sexuelle. Notons, au passage, l'alternance de l'usage de la troisième personne du singulier et de la deuxième personne du pluriel dans l'annexe, comme si la direction retrouvait une intonation paternaliste au moment de dresser aux animatrices le tableau des interdictions à respecter. Les seules mentions de sexualité dans les contrats (la clause "c)" par exemple) permettent à l'entreprise de se prémunir légalement de toute accusation de proxénétisme en interdisant aux employées de nouer des liens avec les clients des messageries, tout autant que de leur donner des rendez-vous, et de les rencontrer. il s'agit de faire planer sur les échanges sexuels hors ligne (rémunérés ou pas) le risque de licenciement immédiat des animatrices impliquées.

La clause "d)", quant à elle, dévoile un commerce d'abord fondé sur une menace disciplinaire particulièrement forte, puisque toute infraction serait sanctionnée par un licenciement pour faute grave, c'est-à-dire par l'impossibilité de toucher les allocations chômage et la disqualification de l'employée sur le marché du travail : la travailleuse est contractuellement définie comme responsable de ce que le dispositif génère comme situation. Ajouté à cela, la clause "d)" repose sur une double injonction paradoxale : il est interdit de communiquer des informations à caractère privé telles que noms, adresses, téléphones, ou «  d'autres informations données au hasard » aux clients des message-

ries, or cette injonction est pour le moins contradictoire avec l'injonction à incarner des *femmes réelles*. En effet, il est bien difficile de performer une présence réaliste en ligne lorsque l'on ne peut ni divulguer son identité civile, ni divulguer *a contrario* des « informations données au hasard » pour dissimuler cette même identité civile.

### 2.2.2 Un dispositif d'hétérosexualité et les trois termes de l'animation

L'entreprise donne dans les contrats de travail une définition strictement médiatique de l'animation, la fourniture d'un service de dialogue et d'animation, mais dont le déroulement est toutefois déterminé par une série d'interdictions sur l'engagement affectif, personnel et sexuel des animatrices. C'est une manière implicite de reconnaître la nature sexuelle et relationnelle du travail des animatrices. En d'autres lieux, l'entreprise définit ce travail comme un moment de rencontre et de convivialité possible (sur un plan publicitaire et en impliquant un mensonge systématisé), et comme une activité de production fictionnelle et distanciée pornographique (sur un plan managérial et hiérarchique, lors de l'embauche, par ex.), effaçant la dimension aussi relationnelle et émotionnelle des performances sexuelles des animatrices.

Si l'entreprise ne se risque pas à structurer un commerce ouvertement organisé autour du travail sexuel des animatrices, elle n'en organise pas moins la *disponibilité hétérosexuelle* des animatrices (que les animatrices soient des femmes ou des hommes, c'est la performance en ligne qui compte) et exploite par ce biais leur capacité à animer (et trier) des relations hétérosexuelles[54]. Pour ce faire, elle crée les conditions juridiques pour que des connectés puissent espérer obtenir un rendez-vous avec des *femmes réelles* ou bien échanger avec des *animatrices*, sans être elle-même tenue pour responsable de ces échanges. Elle se dispense aussi de devoir jamais définir la centralité des relations hétérosexuelles dans son commerce ni le caractère absolument asymétrique de la distribution genrée des types d'usagèr·es (employées et connectés). Elle assure juridiquement la neutralité de son infrastructure en faisant signer aux animatrices la responsabilité éventuelle de transactions sexuelles. Il n'est pas nécessaire que

[54] Je n'ai pas été en mesure d'interviewer d'hommes qui avaient occupé un emploi d'animatrices, bien que j'ai pu discuter avec certains d'entre eux au fur et à mesure des années. Ceux-ci ont malheureusement tous refusé mes demandes d'interviews. Malgré cela, ayant moi-même animé de nombreux profils de femmes et d'hommes hétérosexuel·les sur des sites "généralistes", échangistes ou libertins durant les quinze dernières années, je perçois relativement bien les principaux ressorts de la performance de genre sur minitel pour des hommes cisgenre.

l'entreprise définisse une politique sexuelle complète et parfaitement explicite sur son service, pour qu'il y en ait une de fait qui s'établisse à l'usage.

Il n'est pas nécessaire que l'entreprise ait intentionnellement paramétré son service pour qu'il produise une situation difficile pour les animatrices et le fait que celles-ci ne puissent maintenir les interactions avec les connectés qu'à la seule condition d'accepter d'y être disponibles à des échanges hétérosexuels n'a pas forcément été pensé pour les piéger personnellement. Le dispositif peut agir de façon discrète et ténue. Il faut recenser l'hétérogénéité des intérêts financiers, sexuels, hiérarchiques et managériaux qui, en dernière instance, bien que n'entretenant pas de liens explicites avec l'animation s'appuient tous sur le travail des animatrices. Comme l'exploitation des désirs sexuels des connectés par l'entreprise repose entièrement sur les épaules des animatrices, pour chaque relation sexuelle et/ou conviviale passant par le service rose, il faut en réalité compter trois termes plutôt que deux : le troisième terme est celui qui configure la possibilité et le déroulement des relations entre les deux premiers.

D'après Gabrielle et Sandrine, les animatrices se doivent d'être *réelles* au point de laisser régulièrement penser aux connectés qu'un rendez-vous est possible, au moins dans les cas où ils ont l'air de prendre le temps de connexion nécessaire pour l'obtenir. Néanmoins, elles sont dépossédées des moyens d'aller jusqu'au bout de ce qui est une fiction pour l'entreprise, une négociation pour elles et une éventualité pour les connectés. Elles ne sont pas là pour rencontrer, et même l'entreprise ne semble pas y tenir spécialement, puisqu'elle leur proscrit la possibilité de donner un rendez-vous ou un numéro de téléphone personnel ou professionnel à leurs interlocuteurs. Par ailleurs, il n'est pas attendu des animatrices de seulement produire des scénarios pornographiques, sans quoi on ne leur interdirait pas d'évoquer et valoriser leur statut d'animatrice auprès des connectés. Les choses commencent donc mal pour elles.

Si les animatrices disposent concrètement d'une marge de manœuvre dans cette double injonction, c'est une marge particulière : elles jouent un rôle d'interface entre le service et les connectés, un rôle d'interface émotionnelle pour reprendre l'expression qu'Alloing et Pierre attribuent aux *community managers*[55], le terme de tampon émotionnel me semblant peut-être plus adéquat (voir annexe 2.1). Gabrielle explique que les *connectés* étaient toujours pressés et souvent hargneux pour cette même raison : le service faisait durer les choses "inutilement" à leurs yeux. Elle considère que son travail résidait moins dans le fait de produire une performance sexuelle que dans le fait de,

[55] Alloing Camille, Le community management est-il un sport de combat ?, https://cadderep.hypotheses.org/306, consulté le 22 mai 2018.

d'abord, avoir pour mission de rendre supportable la lenteur du service aux *connectés*, d'adoucir, d'humaniser le processus d'allongement de l'expérience médiatique, et en fait, le plus souvent d'absorber leur énervement. Ce n'est que dans un second temps, qu'elle travaillait à construire un scénario sexuel avec eux. Dans ce témoignage, on voit combien la dimension genrée et sexuelle de la relation entre animatrices et *connectés* est transformée par la boulimie pécuniaire du service et de l'entreprise. Ceci joue un rôle dans la nature même des interactions avec les connectés, à commencer par l'organisation des scripts sexuels qui sont sollicités.

L'essentiel du travail d'animation consiste à composer avec des désirs de connectés qui sont éloignés, voire complètement ignorants, des conditions matérielles et sociales de la situation dans laquelle ils s'expriment. Le point d'achoppement : la relation hétérosexuelle médiatisée à réaliser, comme travail, comme événement sexuel, comme objet de monétisation. Même les connectés qui comprennent l'existence et le travail des animatrices ne se représentent pas forcément leurs conditions de travail. La distinction opérée par les entreprises dans les contrats de travail entre activité médiatique et activité sexuelle des animatrices a son revers, mais les animatrices sont les seules à en pâtir : elles sont engagées a priori pour un service (potentiellement) sexuel avec les connectés, la médiation passant le plus souvent pour les connectés (excepté pour les *habitués* et les hommes soumis) comme un frein à la pleine réalisation des échanges hétérosexuels. Par exemple, la possibilité, comme le désir, d'interagir dans un cadre hétérosexuel coûte aux connectés un temps préliminaire qui n'est jamais vraiment justifiable tant qu'ils n'ont pas deviné les conditions de l'activité de leurs interlocutrices.

À l'appel d'un connecté, et quels que que soient les désirs de celui-ci, une animatrice entame le dialogue par une série d'échanges préliminaires lui permettant d'évaluer si elle pourra installer une interaction érotique scénarisée par la suite, ou bien s'il lui faudra résister à une énième proposition de rendez-vous sexuel. Stoïan explique comment l'animatrice doit déployer des trésors d'ingéniosité[56] pour négocier le cadre de l'interaction et le consensus sur le degré de fiction possible. En fait, avant d'engager une interaction suivant un script sexuel qui la règle et la structure, l'animatrice sollicite un script préliminaire (des "échanges préparatoires", indique Stoïan) qui permet à tout le monde de fournir des informations identitaires, des préférences, qui serviront à établir le cadre de l'interaction en ligne. Il sert en parallèle à l'animatrice à trier et, en prin-

[56] Stoian Elena, « Sexe on-line. Animateurs, clients et production de scénarios sexuels », *Genre, sexualité & société*, 26 novembre 2009, n°2.

cipe, désamorcer les velléités des connectés à obtenir autre chose qu'une performance scénarisée, un rendez-vous par exemple.

Stoïan centre son article sur l'analyse fine d'une conversation et laisse en conséquence de côté l'analyse des interactions qui n'auraient pas passé les étapes permettant l'établissement d'un scénario sexuel standard, à savoir les scénarios ratés, les interactions menant au bannissement des connectés, les moments où les animatrices elles-mêmes instaurent une rupture de cadre, *etc.* Sur ce point, Judith, Gabrielle et Sandrine affirment une même position : en dehors du cadre défini par les services roses, si les animatrices devaient tout de même échanger de manière sexuelle avec les mêmes connectés, il est fort probable que les choses se passeraient autrement. Par exemple, toutes trois indiquent que les *gros connards* n'auraient pas voix au chapitre très longtemps, puisque les animatrices ne seraient alors aucunement empêchées de les ignorer, de les insulter, de leur reprocher leurs comportements, de les frapper, de les dénoncer, de leur exprimer leur fatigue et leur indisponibilité, ou, simplement, de les expédier le plus rapidement possible.

Les contrats de travail et leurs annexes cadrent essentiellement la manière dont les animatrices vont pouvoir se saisir du service, en tant qu'employées, mais aussi en tant qu'usagères, en les plaçant entre des obligations légales et le tabou portant sur le caractère sexuel de leur activité. L'appareil contractuel est ainsi formulé par l'entreprise qu'il laisse entendre que les animatrices pourraient pratiquement être la cause d'un problème d'hygiène et d'ordre public dans le cadre d'une activité que l'entreprise ne présente jamais comme sexuelle en premier lieu. Cette menace est peu réaliste, et c'est un tout autre effet de régulation des activités médiatiques des animatrices que la prémunition contre le risque de débordement sexuel amorce. Le dispositif n'interdit pas la sexualité en pratique, il configure l'animation comme production de relations hétérosexuelles appareillées ou médiatisées, en cadrant les stratégies sexuelles possibles pour les animatrices et en rendant coûteux pour les connectés le fait d'entrer en interaction avec celles-ci[57]. Il participe à les rendre disponibles au-delà de leurs propres envies, capacités, ou conceptions de la sexualité.

[57] Chaker Saloua, « Entreprise « nor-mâle » recherche femme pour production de contenu à valeur ajoutée. Ethnographie d'une société de messageries roses », *Travailler*, 1 mars 2003, vol. 9, n°1, p. 133-161, §24.

### 2.2.3 Résistances des usagères aux conditions de leur sexualisation

L'aspect central du dispositif ne réside pas dans la technologie qui le porte mais dans le type de stratégies et les effets de pouvoir que les un·es y exercent sur les autres. En conséquences, il ne faut pas se focaliser uniquement sur les forces investies par les patrons d'entreprises, ni confondre le dispositif avec l'infrastructure, ni, surtout, avec qui la possède et l'exploite. Comme le rappelle Deleuze, les dispositifs fuient[58], de partout, ils produisent d'eux-mêmes des résistances[59]. Ainsi, Il n'y a pas de pouvoir systématiquement centralisé, mais des pouvoirs exercés, tant bien que mal, à tous les points du dispositif par l'ensemble des acteurs[60], ce qui inclut, sur notre terrain, les connectés et les animatrices. Les interviews réalisées auprès des animatrices qui ont travaillé dans de petites entreprises regorgent d'anecdotes concernant le contournement répété des règlements intérieurs, des contrats, ou des attentes des surveillantes. Il nous reste à comprendre dans quelle mesure cela constitue des résistances au dispositif de sexualité.

Si l'entreprise configure bel et bien l'expérience de navigation des connectés (par le design de son service) ainsi que l'expérience de travail de ses employées, et, en cela, concourt à l'hétérosexualisation des relations de service, et si elle peut toutefois les réguler à différents niveaux, elle n'est pas pour autant toute puissante dans la définition ou la surveillance de ces relations. Comme Alloing et Pierre le font remarquer dans leur étude sur le community management[61], il ne faut pas négliger le fait que le travail des employé·es de plateformes numériques, aussi vieilles soient-elles, conserve souvent une part de mystère pour leurs employeur·ses. Toutefois, la possibilité de la surveillance est déjà efficace en elle-même. Ainsi, bien qu'aucune animatrice interviewée n'ait été en mesure de décrire précisément ce que contrôlaient les surveillantes et encore moins ce que savaient les patrons des réseaux de leurs échanges avec les *habitués* ou encore de leurs sorties festives, elles m'ont toutes expliquées qu'elles étaient surveillées, expliquant que les patrons étaient en mesure de les observer depuis chez eux.

[58] Deleuze Gilles, *Deux régimes de fous : textes et entretiens 1975-1995*, Paris, Éd. de Minuit (coll. « Paradoxe »), 2003, 383 p. 218.

[59] Foucault Michel, *Histoire de la sexualité - la volonté de savoir*, Gallimard, Paris, Gallimard, 1976, vol.1, p. 123.

[60] *ibid.* p. 122.

[61] Alloing Camille, Le community management est-il un sport de combat ?, https://cadderep.hypotheses.org/306, consulté le 22 mai 2018. De son côté, B. Vétel, montre que les employé·es comme les cadres d'une entreprise peuvent ignorer en très grande partie ce qu'il se passe sur les serveurs de celle-ci. Cf. Vétel Bruno, Activités économiques et réagencements marchands dans le jeu en ligne Dofus, Thèse de doctorat, Télécom-ParisTech, paris, 2016.

Gabrielle avait par un concours de circonstances, découvert un peu plus précisément les modalités de cette surveillance ; dans son entreprise, seules les animatrices étaient sur écoute, à la différence des connectés du téléphone, sans pour autant n'avoir jamais pu évaluer la systématicité de cette surveillance. En effet, alors que, dans sa cabine vitrée et insonorisée, elle couvrait d'insultes un connecté particulièrement exécrable du téléphone rose, elle avait vu, d'abord le regard effaré de ses collègues dans les cabines voisines, puis, découvert ensuite l'objet de ce regard, la silhouette furieuse de la surveillante de nuit qui fondait vers elle en hurlant des paroles qu'elle ne pouvait pas entendre depuis la cabine. Gabrielle, au culot, lui avait immédiatement reproché de venir perturber sa performance en lui expliquant qu'elle répondait à une demande de soumission et d'insulte de la part de ce connecté. La surveillante s'était alors décomposée, avait tourné les talons et était repartie, l'air de rien devant les autres animatrices, dans son bureau. Seules les salariées étaient donc sur écoute.

Malgré cela, c'est peut-être bien en ligne que les animatrices pouvaient éprouver le plus intensément leur autonomie, mais cette autonomie ne permettait en revanche qu'une variété tout à fait restreinte de mouvements. Nous avons déjà listé plus haut ces arrangements avec les règles : discussions personnelles "pour passer la nuit" sans révéler ni cacher que l'on est animatrice, rencontre des *habitués* pour aller danser et parfois s'engager dans des relations sexuelles, mais aussi, donner de faux numéros de téléphones et de faux rendez-vous aux connectés insistants, les insulter en prétextant qu'ils ont demandé un dialogue sado-masochiste lorsque la surveillante débarque furieuse dans la salle téléphonique, tenir explicitement une discussion collective impliquant plusieurs animatrices autour d'un *habitué*, *etc.* Les conditions contractuelles de l'animation rose compliquent et rendent risquées, paradoxalement, les sociabilités les moins sexuelles, sous prétexte qu'elles impliqueraient potentiellement des rencontres hors ligne et/ou des échanges d'informations personnelles dont l'entreprise ne pourrait alors pas contrôler la "gratuité".

L'entreprise n'arrive jamais pour autant à empêcher concrètement ces contacts, et elle n'y a d'ailleurs pas forcément intérêt. À ce sujet, Gabrielle raconte que, bien qu'enfreignant la majorité du règlement intérieur, les échanges avec les *habitués* du minitel se déroulaient à des rythmes soutenus, et, à ce titre, ont amplement participé à la rentabilité et à la pérennité de la messagerie minitel pendant ses dernières années. L'ancienne animatrice rappelle que les discussions y étaient plaisantes, et parfois salvatrices comparées à d'autres types d'interaction, mais elles n'en restaient pas moins une tâche à effectuer parmi d'autres. Si les infractions aux règles des services ne sont pas

forcément dommageables pour l'entreprise, voire continuent à générer un fort TMC, il faut alors se retenir de les confondre avec des résistances au dispositif de sexualité.

Les pratiques les plus coûteuses pour l'entreprise et les connectés à la fois restaient peut-être bien celles où les animatrices mentaient (les fameux faux numéros de téléphone), recadraient ou boycottaient collectivement et définitivement les connectés, afin de ne pas subir leurs insultes ou l'énonciation de leurs fantasmes les plus pénibles. C'est-à-dire des pratiques qui n'étaient même pas spécialement interdites mais détournaient l'usage prévu de fonctionnalités (bannir un connectés) ou de contradictions juridiques (aucune surveillante n'oserait critiquer une animatrice de son usage des faux numéros de téléphones, alors qu'on leur interdit de donner de vrais numéros). En fait, il faut chercher les résistances au dispositif de sexualité ailleurs, en tout cas avec un spectre d'interrogations plus large que celui des seules infractions directes aux règlements ou des gestes contre-productifs. Les échanges entre animatrices et *connectés* qui sont non conformes aux règlements sont motivés, sur le moment, par des déclencheurs parfois anodins, pris individuellement, mais qui entrent en résonance avec un état viscéral de fatigue ou d'éreintement des animatrices.

Un dispositif a des effets propres, en tant qu'il organise la manière dont ses éléments s'agencent, et la dimension émotionnelle de l'animation est centrale à observer pour en cerner le fonctionnement. En effet, lorsque les animatrices se protègent ou s'épargnent certains types d'échanges avec les *connectés*, il ne s'agit pas pour elles de contrevenir ouvertement au service, par esprit de vengeance ou de rébellion. Contre le rôle d'interface émotionnelle qui leur échoit et l'organisation de leur disponibilité à des relations hétérosexuelles avec les connectés, elles s'emploient à maintenir un niveau décent et acceptable d'estime de soi et de stabilité émotionnelle pour continuer à produire pour le service en question. Il ne s'agit pas de sortir des limites du travail pour lequel elles sont employées mais de maintenir un niveau normal de production sans en pâtir outre mesure. Chaker décrit sur ce point des scènes d'une grande violence entre une animatrice traumatisée par son activité quotidienne et une surveillante incapable d'empathie et d'attention[62].

Il faut entendre l'idée d'une résistance au sein d'un dispositif moins comme une posture systématiquement consciente, politiquement engagée et principalement confrontationnelle, que comme une réaction qui peut être aussi parfois confuse, plus ou moins consciente, du corps comme de l'esprit, aux effets des actions des autres membres ou

[62] Chaker Saloua et Welzer-Lang Daniel, *op. cit.*, § 55-57.

éléments de la situation[63], la compréhension et l'identification de ces forces permettant, parfois, d'infléchir l'action de ces mêmes forces sur soi. Les animatrices, à la différence des autres employé·es, voient leur subjectivité problématisée au cœur même de ce dispositif d'hétérosexualité, et les résistances qu'elles nourrissent vis-à-vis de leur propre activité d'animation en sont la réponse. Au travers des entretiens accordés par les anciennes animatrices[64], on peut compter deux lignes principales de subjectivation : l'absence de vocable pour qualifier leur statut de travailleuses du sexe d'une part, et la conscience que leur féminité est à la fois une ressource dont elles disposent et le moyen de leurs performances professionnelles. Ces deux lignes sont complémentaires, la béance statutaire et nominale créée par la première donnant à la seconde le rôle central dans les processus individuels de subjectivation sexuelle des animatrices. Ainsi, privées de penser l'activité d'animation comme une prestation sexuelle opérée *pour le compte* de leur entreprise, les animatrices abordaient la dimension sexuelle de leur activité par le seul caractère hétérosexuel des relations que fournissait le service, et par le rôle qu'elles y tenaient : le rôle féminin.

L'impossibilité de penser leur activité comme un travail du sexe est la conséquence de trois éléments qui se combinent : d'abord, le terme n'existait pas dans le langage ordinaire à l'époque en France, et il est importé avec les traductions, souvent tardives, des queer studies et de la pensée féministe anglophone au cours des années 2000, puis le syndicalisme et le militantisme autour du travail sexuel avec la création du STRASS notamment[65]. Ensuite, l'animation rose se distinguait aisément de la prostitution (par son absence de contact physique) et de l'actoriat porno (par son absence d'engagement visuel) et la distinction était d'autant plus aisée à établir que la possibilité d'échapper au

[63] Comme l'explique Paul Veynes, cité dans Gavillet Isabelle, *op. cit.*, notamment lors du long § 19 sélectionnant les passages traitant du rapport entre dispositif et subjectivation. Cf. Veyne Paul, *Foucault, sa pensée, sa personne*, Paris, A. Michel (coll. « Bibliothèque Albin Michel idées »), 2008, 214 p.

[64] Je n'ai pas eu les moyens d'interroger un panel représentatif de la variété des situations sociales, culturelles et économiques des animatrices à l'époque. Les animatrices avec lesquelles j'ai pu m'entretenir ces dernières années faisaient des études ou ont repris leurs études par la suite si elles étaient sorties très jeunes du système scolaire. Parmi les divers profils qui émergent au cours de leurs récits, elles font systématiquement partie des animatrices qui désirent maintenir et maintiennent la plus grande distance vis-à-vis de leur activité professionnelle, sont celles qui utilisent le plus grand nombre de profils/personnages/pseudonymes, qui accordent une importance à la performance, *etc.* j'ai pris soin lors des interviews de les interroger sur les techniques et les considérations de leurs collègues qui pouvaient s'éloigner des leurs propres, mais, ce faisant, la description que je fais du mode de subjectivation des animatrices reste dépendant de ces témoignages initiaux et du point de vue d'une classe spécifique d'animatrices. il faut ajouter qu'aucune des anciennes animatrices interviewées n'avait eu comme collègues des hommes, ce qui a pourtant été le cas de nombreux employés notamment dans la première moitié des années quatre vingt dix.

[65] À titre indicatif, l'expression *sexwork* date de 1978, inventée par Carol Leigh / Scarlot Harlot, et en France, le STRASS (Syndicat du Travail Sexuel) est créé en 2009.

stigmate de la prostitution était plus attractive que le nécessaire travail de réflexion sur le statut des animatrices. Enfin, nous l'avons vu, pour les besoins de respectabilité et de sécurité juridique de l'entreprise, l'activité d'animation n'était nulle part officiellement définie comme explicitement sexuelle, seulement comme une activité médiatique, privant les animatrices d'un point de négociation possible ou d'un argument "en dernière instance" lors des conflits avec les connectés comme avec leurs patrons.

Si Chaker décrit des animatrices au bord du burn-out et relativement démunies, c'est avant tout ce vide qu'elle formalise, l'impossibilité d'une subjectivation collective des employées autour de l'objectivation du rapport social de travail qui traverse leurs activités. Usagères sans être clientes, employées sans être en mesure de définir les conditions de leur activité, les animatrices ne se sont pas pour autant privées de confrontations hiérarchiques (Gabrielle raconte les négociations tendues qu'elle a engagées pour faire élire des déléguées du personnel dans son entreprise) ou bien d'accusations de leurs patrons aux prud'hommes (Judith a traîné par deux fois le même employeur aux prud'hommes et a gagné à chaque fois). Mais ce sont des initiatives individuelles, même dans le cas de la délégation du personnel, et le caractère commercial et sexuel de l'animation, la forte disponibilité qu'on leur impose n'y est jamais vraiment en jeu.

En l'absence d'une subjectivation collective de l'activité sexuelle, c'est la dimension performative de la féminité en contexte hétérosexuel qui sert, à des degrés variables, d'espace de négociation et de marge de manœuvre aux animatrices[66]. La prise de conscience que la féminité est un travail que les animatrices réalisent en plus ou au delà de leur performance de féminité habituelle, recentre les enjeux de subjectivation sur la façon dont elles s'inscrivent, s'adaptent et esthétisent leur présence dans les interactions, sans pouvoir discuter celles-ci, précisément parce que celles-ci *ne peuvent pas* être discutées. Il s'agit alors de formuler "sa version", d'énoncer "ses propres trucs" pour "s'en sortir" avec les connectés. C'est, en plus d'échanger sur les connectés, ce à quoi passaient leur dimanches après-midi les collègues de Gabrielle, devenues plus

[66] Ce point est particulièrement délicat, dans la mesure où l'on pourrait lire ici que j'affirme que le genre est précédé par la sexualité, or, produire de telles généralités n'est pas du tout mon objectif ici. C'est d'abord affaire de cadrage et de situation des rapports entre le caractère genré et sexualisé des figures d'usages : j'ai mentionné le fait qu'un nombre certain, bien que probablement minoritaire, d'employé·es des services roses étaient des hommes. Leur travail les menait à performer les mêmes figures d'usages (*femme réelle*, *animatrice*, *etc.*) que les femmes avec lesquels ils partageaient l'animation du service. Il existe donc un espace de production du genre au sein de ce dispositif, mais celui-ci n'est actif que dans des situations hétérosexuelles. Bien entendu, parmi les employé·es des services roses hétérosexuels, les hommes n'auront pas le même rapport à la performance de féminité que les femmes, et que les femmes par ailleurs hétérosexuelles en particulier.

tard mes amies, lorsqu'elles se retrouvaient pour "débriefer" ensemble, hors de leur lieu de travail.

Lors de ces réunions, les animatrices partageaient leur version d'une performance de féminité en contexte hétérosexuel : l'une, considérée par les autres comme "grande gueule" s'appliquait à incarner les fantasmes les plus pornographiques des connectés au point de les déborder et de viser, un peu castratrice, leur stupéfaction plutôt que leur plaisir. Une autre, à la fois "un peu prude et enfantine" inventait des mondes imaginaires délirants dans lesquels peu de connectés trouvaient leur place, mais le temps de la négociation restait un temps qu'il fallait payer. Une autre encore "étudiante et intellectuelle" tentait des personnages très éloignés d'elle-même, même au téléphone, afin de maintenir une distance importante à ses rôles en ligne. Une autre, enfin, plus "téméraire" prenait en charge les hommes soumis, parce qu'ils lui permettaient à la fois d'inventer des situations délirantes et d'avoir l'assurance de ne pas subir une interaction hétérosexuelle standard, et ainsi de suite.

Les animatrices discutaient tout autant des manières de faire de celles qui n'étaient pas présentes au goûter, soient qu'elles ne pouvaient pas venir (les mères de famille), soit qu'elles n'étaient pas appréciées (trop proches des surveillantes, trop "coincées", *etc.*). Les animatrices présentes pouvaient critiquer les attitudes de "psychologues", visant à détourner le caractère explicitement sexuel des échanges, et leur reprocher le fait de renvoyer sur les "collègues moins craintives" le devoir d'accueillir et traiter les tensions sexuelles à leur place. Il est fort probable qu'à cet endroit une question de génération ait joué largement : les animatrices que je fréquentais avaient tout au plus 26 ou 27 ans et plutôt 20 ou 22 ans en général. Les performances de féminité de leurs collègues qui avaient l'âge d'être leurs mères ne semblaient pas mériter une attention particulière à leurs yeux.

De ce point de vue, le script d'interaction en ligne dont rend compte Stoïan[67] apparaît comme relativement générique. S'il reste pertinent, il ne doit sa généricité qu'au seul fait de confondre les rôles sexuels (femme/homme en contexte hétérosexuel) aux rôles médiatiques (employées/clients en situation d'animation). Par ailleurs, s'il insiste sur le travail collectif réalisé par les animatrices, il ne donne principalement à voir de ce travail que la gestion de la distance et de la médiation, laissant de côté des tensions et des logiques plus précisément genrées ou sexuelles. Or, si les animatrices que j'ai interviewées, notamment Gabrielle et Sandrine qui s'identifient comme hétérosexuelles et

[67] Stoian Elena, « Au-delà et en-deçà de l'écran. Le double engagement des animateurs de chat rose au travail », *op. cit.*

ont uniquement travaillé sur des services hétérosexuels, adoptaient chacune des modes opératoires relativement stables dans le temps, elles ne partageaient pas les mêmes stratégies de féminisation de leur présence en ligne[68]. Cette variété du registre des performances de féminité qu'elles construisaient et partageaient doit être porté au crédit d'une résistance active au dispositif de sexualité, de ce que les animatrices pouvaient en tirer *pour elles-mêmes*, et, ce, même si cette résistance ne transformait nullement l'organisation générale du dispositif.

## 2.3 DU MINITEL DES ANIMATRICES AU WEB DES TUBES PORNO : TRANSFORMATIONS D'UN DISPOSITIF DE SEXUALITÉ

Cette section se propose de déployer les principales évolutions du dispositif que nous venons de tracer pour l'animation rose. S'il était possible d'accéder depuis les années soixante à une quantité grandissante de médias à caractère sexuel, pouvoir participer à son tour, pouvoir être sujet d'une énonciation médiatique sur soi-même était une étape supplémentaire. Le développement de diverses formes d'expression de soi en situation sexuelle résonne avec les transformations injustement nommées "libération sexuelle", que Foucault considérait comme une inflexion plutôt qu'une révolution du dispositif de sexualité[69] et les enjeux de réappropriation des médias par leurs usagèr·es, théorisés par le courant postmedia, Berardi ou Guattari en première ligne. Dans leurs travaux des années quatre vingts, Jouët et Baltz parlent autant de l'importance d'exprimer ses pulsions/désirs pour les usagèr·es du minitel que de jeux et d'expériences identitaires. Les aveux, ou les extorsions d'information, par le corps médical ou religieux, piliers des premiers temps du dispositif de sexualité, voient se joindre à eux une nouvelle forme de discours sur le sexe, médiatisé et aux techniques parfois très proches : la médiatisation individuelle et distante de désirs individuels auprès de pairs.

[68] Il faut bien comprendre que la majorité de ces jeunes femmes avaient toutes déjà occupé des jobs qui leur demandaient de performer une féminité, la différence étant seulement, ici, la sexualisation du contexte de cette performance. Gabrielle posait comme modèle pour des artistes ou des cours de dessin depuis des années. Sandrine raconte avoir été hôtesse d'accueil dans des salons, payée pour porter tailleur et talons et indiquer la direction de tel ou tel stand à des hommes plus âgés qu'elles. Si Gabrielle garde des souvenirs contrastés mais globalement positifs de ses années de pose, Sandrine tranche nettement en expliquant que le téléphone rose ne pouvait pas être plus humiliant ni dégradant que de "servir de poteau indicateur" et de décor employé pour flatter l'œil de commerciaux hétérosexuels.

[69] Foucault Michel, *Dits et écrits. 1976-1979*, vol. III, *op. cit.*

On peut supposer que le minitel et le téléphone rose ont présidé à l'invention et au détournement à de nouveaux desseins d'une version industrielle des aveux et des confessions, qui se déploieront plus tard avec les vagues expressivistes du premier et du second web[70], en commençant par la popularisation des chatrooms et des pages personnelles à caractère sexuel, puis enfin les plateformes de rencontre et de diffusion de contenus pornographiques. Comment passe-t-on en France du minitel au téléphone rose et ensuite au web ? Avant cela, il nous faut d'abord sortir du cadrage uniquement hétérosexuel que j'ai déployé jusqu'ici en concentrant les premières sections de ce chapitre sur l'animation professionnelle du minitel et du téléphone, activité répondant principalement à des enjeux hétérosexuels. De fait, j'ai laissé de côté la présentation du fonctionnement, la variété des sociabilités, les conditions et les manières de se représenter que l'on pouvait observer sur des services qui s'adressaient à d'autres types de publics, ici, gay et lesbiens[71].

Si la situation des animatrices reste bien le point d'entrée le plus pertinent pour aborder l'ensemble des questions relatives à l'animation, il faut donc rapidement la situer au regard de sa composante hétérosexuelle, afin d'éviter de la généraliser abusivement à l'ensemble du média ou de la technologie qui la supportent et revoir éventuellement ce que j'ai appelé dans la section précédente un dispositif d'hétérosexualité. Certes, des entreprises comme celles qui employaient Gabrielle et Sandrine concentraient leurs activités sur le créneau hétérosexuel. Néanmoins, d'autres, comme celles qui ont employé Judith comme surveillante ou animatrice, ou bien, vingt cinq ans plus tard, Amaranthe comme modèle érotique, ont développé leur activité auprès de publics plus variés, et en principe bien distincts, parmi lesquels le public hétérosexuel ne concernait qu'une portion des ressources techniques et du travail d'animation et de modération.

[70] Sur ce point, il est inévitable de mentionner la trilogie des articles "express yourself" de L. Allard, qui suivent du web des pages persos au web des plateformes sociales géantes et des applications mobiles les transformations des conditions numériques de l'expressivité. cf. Allard Laurence, « Express Yourself 3.0 ! Le mobile comme média de la voix intérieure », *Téléphone mobile et création*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 139-162. Allard Laurence, « Express yourself 2.0 ! », *in* Maigret, E. & Macé, E., *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Paris (Colin), 2005, p. 145-172. Allard Laurence et Vandenberghe Frédéric, « Express yourself ! Les pages perso », *Réseaux*, 2003, no 117, n° 1, p. 191-219.

[71] Le dispositif de sexualité foucaldien n'est pas dédié à l'établissement du seul cadre de l'hétérosexualité. Bien au contraire, il déploie des mécanismes normatifs qui hiérarchisent les positions à occuper suivant leurs sexualités ou leurs genres. N'oublions pas que Foucault appuie son analyse du dispositif de sexualité sur le rappel initial de l'invention, à la fin du XIXème s., de l'homosexuel (principalement masculin) comme "une espèce", puis, plus tard, de l'hétérosexualité. N'oublions pas non plus que dans *la volonté de savoir*, Foucault développe toute la dernière partie de son ouvrage autour des rapports entre dispositif de sexualité, fondé sur les discours sur le sexe, et dispositif d'alliance fondé sur la généalogie et le sang.

Spontanément, les deux réponses à la question de savoir quelle est la différence ente un 3615 hétérosexuel et un 3615 gay ou lesbien tendent à pointer la différence des appareils techniques ou bien l'adresse de services roses à *d'autres* types de publics. Par leur position d'interface invisible dans l'infrastructure, les animatrices sont à la fois employées et usagèr·es dans un contexte hétérosexuel et fournissent par leur activité d'animation le cœur des échanges. Ce double statut renvoie aux deux dimensions technique et médiatique d'un côté et sexuelle de l'autre, qui se trouvent intentionnellement séparées par les entreprises pour des raisons de respectabilité. Le dispositif de sexualité fonctionne donc grâce à la distinction entre éléments techniques et sexuels et qu'elle engage l'invisibilisation et la complexité de la situation concrète des animatrices.

Il faut donc se pencher en priorité sur les rapports de forces qui s'instaurent entre les personnes qui utilisent les services, celles qui les animent ou les modèrent et les personnes qui possèdent les infrastructures, quels que soient l'étiquette ou le public que vise un service rose. Comprendre le rôle joué par les animatrices / surveillantes / modératrices sur les services non-hétérosexuels, permet de chercher à voir si quelqu'un joue quand même leur rôle dès lors qu'aucune animatrice n'est employée par les entreprises. Penser le dispositif comme participant à produire des points de subjectivation et des rapports de forces variables suivant les situations locales, aide ensuite à appréhender la manière dont il se déploie, s'adapte et se combine avec de nouveaux éléments techniques, juridiques, visuels, culturels, au cours des années suivantes. Dans cette section, on esquissera la variété des expériences en des points différents du dispositif, à la fois du côté de l'animation et des usages de services roses gays et lesbiens à partir des témoignages de Judith, de Paul et de Amaranthe, qui se déclarent respectivement lesbienne, gay et lesbienne/bi/queer lors des entretiens.

Ensuite, une autre transformation majeure réside dans la part de plus en plus grande ces trente dernières années des usagèr·es dans la production de contenus, qui implique que l'animation, en plus de suivre des régimes variables suivant les cultures sexuelles se soit considérablement transformée avec l'évolution du web et d'internet. Considérer l'autonomie relative du dispositif vis-à-vis de l'appareillage ou de l'infrastructure technique est par ailleurs un préalable essentiel au suivi historique des rapports de pouvoir étudiés. L'appropriation du minitel des années 80 par ses usagèr·es, le business du rose du début des années 2000, tout autant que la transformation engagée par l'importation du web depuis les USA au milieu des années 90 et que les silos de données des plateformes géantes des années 2010 ont engagé des transformations technologiques et culturelles majeures. Dès lors que le terrain d'étude s'étend sur plus de vingt an-

nées, les transformations techniques se suivent à une allure conséquente sans pour autant que le dispositif ne soit ébranlé, et il n'est pas inutile de faire l'hypothèse que toutes participent plutôt à sa pérennisation ou son adaptation à de nouveaux contextes sociaux qu'à sa révolution.

Grâce au récit d'Amaranthe sur son parcours de modèle érotique, nous verrons comment son activité est traversée des mêmes rapports de pouvoir que subissaient les animatrices du rose, tout en posant de nouveaux problèmes, parmi lesquels, l'internationalisation des échanges et des relations, le passage du salariat au freelancing et le déploiement de l'activité d'animation sur plusieurs plateformes complémentaires. On évoquera pour finir la place qu'ont pris les images avec l'arrivée du web, et la manière dont ces images sont devenues des objets relationnels[72], c'est-à-dire les éléments centraux et actifs de l'animation et des réseaux d'échanges, à l'endroit-même où le texte et la parole occupaient l'intégralité des technologies roses. C'est alors le cœur de la régulation des échanges qui se transforme, puisque les images drainent avec elles des contenus et des normes qui étaient restées jusqu'alors à l'écart de la publication numérique (depuis la presse érotique et pornographique, les petites annonces échangistes et libertines, les VHS et les DVD pornographiques de location, *etc.*). Elles articulent toute une économie de la conversation textuelle et de la conversation visuelle/imagée, et cette intrication a des conséquences particulièrement importantes en termes de sexualité, notamment en investissant le répertoire des sociabilités sexuelles, plus ou moins instrumentales, plus ou moins conviviales.

### 2.3.1 Différentes cultures sexuelles : *l'autre* minitel rose ?

Les services destinés à des publics non-hétérosexuels étaient le plus souvent regroupés sur les mêmes serveurs, et les interfaces pouvaient même être à peu près identiques. Les lieux de travail étaient aussi partagés par les employé·es de services destinés à des publics différents. C'était d'ailleurs aussi le cas pour des technologies distinctes, minitel et téléphone. Lorsque Judith évoque les nombreux lieux dans lesquels elle a travaillé

[72] Lafleur Sylvain, « Foucault, la communication et les dispositifs », *Communication. Information médias théories pratiques*, 11 décembre 2015, vol. 33/2. Dans le paragraphe §20 de son article, Lafleur explique : "Ainsi, l'acte d'échange ne permet pas en lui-même de constituer des relations de pouvoir, bien que celles-ci ne puissent se concrétiser sans son apport — sans le soutien d'objets techniques ou discursifs remplissant des fonctions phatique (pour reprendre le terme de Roman Jakobson) et nodale. C'est pourquoi Foucault préfère penser les indispensables objets communicationnels (les mots, les images, les techniques) comme des forces concourant à définir la nature des relations plutôt que comme de simples médiateurs pouvant être convoqués, à l'instar d'instruments externes, pour s'immiscer entre les sujets ayant une relation préexistante."

à Paris et en proche banlieue entre 1987 et 1992, elle explique qu'elle partageait les locaux avec des personnes qui, seules ou par équipes, avaient la charge d'autres services 3615 et 3614 que le sien. La répartition même de ces responsabilités pouvait varier selon l'évolution des embauches ou des situations personnelles. Ainsi, elle raconte comment, alors en couple, elle laisse la modération d'un service lesbien à l'une de ses collègues lesbienne mais célibataire, et prend alors la charge de surveiller le service gay, tout en revenant, de temps en temps, quelque mois plus tard, se connecter sur le service lesbien pendant ses heures de bureau.

Le minitel comme le téléphone à destination des usagèr-es gays et lesbiennes, n'ont jamais (pour des raisons distinctes), nécessité l'embauche aussi importante d'animateurs ou d'animatrices que dans le cas hétérosexuel. Le travail ne suit pas la même distribution des activités : le travail de modération et de surveillance des échanges constituait souvent l'essentiel de l'activité des employé·es affecté·es aux services non-hétérosexuels, reléguant l'animation au rang d'activité secondaire ou même, simplement, de passe-temps pour les employé·es des services gays ou lesbiens en heures creuses. Si l'animation est presque entièrement l'affaire des connectés sur les services gays, elle nécessite quand même l'intervention d'animatrices sur les services lesbiens, bien que ce soit pour des raisons toutes différentes de l'animation hétérosexuelle. En fait, elle n'était tout simplement pas imposée par l'entreprise suivant des critères aussi contraignants et paradoxaux que ceux que subiraient plus tard Gabrielle ou Sandrine. Dans le cas du service lesbien de Judith, seule la modération était requise par l'entreprise puisqu'il s'agissait d'éjecter une part importante des connecté·es qui s'avérait être des hommes hétérosexuels en quête d'objets érotiques absents des autres services (à savoir les femmes lesbiennes, elles-mêmes).

Les services lesbiens étaient peu fréquentés, en comparaison des services gays, et il était vital pour leur bon fonctionnement qu'ils soient activement animés par quelqu'un·e. Judith relie cet impératif stratégique au nombre très faible de lieux de sociabilité lesbiens à la fin des années 1980, même dans Paris, la culture de la drague qui s'était développée dans les lieux de sociabilité gay ne pouvant pas se développer, faute de points d'ancrage lesbiens. Le minitel incarnait alors, aux yeux des employées, un potentiel inespéré d'échanges avec des femmes lesbiennes ou bisexuelles, accessible jour et nuit, parfois même depuis chez soi. La collègue de Judith qui était responsable du service lesbien modérait à titre professionnel et animait avec autant d'assiduité, mais à titre personnel, si cette qualification a un sens ici, puisqu'elle assurait la pré-

sence minimale pour que le service fonctionne et que chaque connectée ait au moins une interlocutrice qui lui donne l'envie de revenir.

C'est dans ce contexte que Judith elle-même participait pour son propre compte à l'animation, en partageant parfois l'un des postes minitel de cette collègue (elles travaillaient avec quatre ou cinq postes devant elles), la nuit, précisément lorsque "sa" messagerie gay ne requérait que peu d'intervention de sa part. Ce dont Judith témoigne très explicitement, c'est que les femmes lesbiennes ne constituaient pas tant un public friand de dialogues sexuellement explicites qu'un public en train de chercher à se constituer en communauté d'affinités, en réseau d'interconnaissance[73].

Si les technologies de communication permettent, à un moment ou à un autre, une diminution de la rareté et une densification des réseaux de sociabilité, cette diminution ne prend pas les mêmes significations lorsque l'on est hétérosexuel·le, lorsqu'on n'est pas certain·e de l'être, on bien lorsqu'on est absolument certain·e de ne pas l'être : la possibilité d'échanger avec une personne susceptible d'engager une relation sexuelle et/ou sentimentale varie largement suivant les cas. Dans le cas du minitel au cours des années 80 et 90, il s'agit, pour Judith et sa collègue, mais, on le verra aussi, pour Paul ou Amaranthe, non pas d'augmenter leurs chances de rencontrer mais bien de pouvoir "trouver, enfin, des gens comme soi". L'enjeu n'est jamais seulement sexuel[74], il est le point de subjectivation principal des expériences non-hétérosexuelles du rose.

C'est la façon dont le service de messagerie transforme le reste de l'expérience quotidienne des sociabilités et des subjectivités sexuelles qui est en jeu ici : utiliser les services minitel ou téléphonique pour "trouver des gens comme soi" engage aussi bien les animatrices que les connecté·es gays ou lesbiennes, et cette convergence des significations à attribuer à une technologie malgré les rôles et places différentes dans l'infrastructure ne se retrouve d'aucune manière dans un contexte hétérosexuel. Bien sûr, il arrive que les animatrices des services hétérosexuels "en pincent" momentanément pour un connecté, qu'elles le rencontrent ensuite ou non, mais c'est systématiquement présenté comme une contingence du travail d'animation, et non pas comme la volonté de faire usage du réseau pour avoir des échanges sexuels avec quelqu'un d'autre.

[73] Tamara Chaplin évoque la notion de "communauté imaginaire" de B. Anderson pour qualifier le minitel lesbien des années 1980, dans son article sur le groupe militant des "Gouines Télématiques". cf. Chaplin Tamara, « Lesbians Online : Queer Identity and Community Formation on the French Minitel », *Journal of the History of Sexuality*, septembre 2014, vol. 23, n°3, p. 451-472.

[74] Cabiria J. (2008), "Virtual World and Real World Permeability : Transference of Positive Benefits for Marginalized Gay and Lesbian Populations", *Journal of Virtual World Research*, vol. 1, n°1.

À un autre niveau, les témoignages de Paul, de Judith et d'Amaranthe, convergent aussi vers l'idée que, à des époques et sur des services différents, iels n'avaient que peu d'alternatives aux réseaux numériques pour construire leurs repères identitaires et leurs sociabilités, et que ces réseaux constituaient le principal accès à la fois à de l'information concernant des modes de vie non-hétéronormatifs et à des personnes non-hétérosexuelles. Le plus prolixe sur ce point reste Paul, qui présente la construction de sa personne à l'adolescence comme un va-et-vient permanent entre des questions relatives à l'informatique et à la sexualité, et commence par expliquer l'importance que le minitel a pris dans la définition de ce(ux) qui était "comme lui".

Il fut en effet un usager précoce du minitel, notamment parce qu'il était en questionnement sur ses désirs et avait trouvé un moyen d'avancer lors de ses premiers essais de messageries. Il témoigne d'un rapport plus complexe que d'autres à cette technologie qui a joué pour lui un rôle d'exploration sexuelle et culturelle longtemps avant d'être un outil de rencontre. Par son caractère domestique, elle lui a permis, dès le début de son adolescence, de trouver un moyen d'être à la fois en contact avec d'autres hommes gays, sans pour autant devoir se rendre dans les lieux de drague ou de sociabilité gay qui l'effrayaient à l'époque. Il connaissait l'existence des "lieux homos" de la ville voisine, mais n'y avait pas accès, car trop jeune, trop éloigné, et les jugeait de toute façon très sévèrement. Les sociabilités communautaire et/ou sexuelle sont créées pour lui, dès le départ, par les échanges en ligne, par les pseudonymes et les discussions, plus que par la fréquentation physique de lieux dédiés.

Contrairement aux services hétéros, les services gays n'avaient généralement pas besoin d'animation professionnelle, dans la mesure où la présence d'hommes connectés sur la messagerie était relativement constante, et variait en effectifs selon les heures de la même manière que celle des hommes hétéros. Par définition, elle est dégagée de la mise en scène de la différence des sexes qui organise l'hétérosexualité, et, en principe, tout le monde peut échanger avec tout le monde, ce qui augmente le rapport entre le nombre de relations possibles et le nombre de personnes connectées à un moment donné (connecté·es et animatrices confondu·es, dans le cas des services hétérosexuels). On peut attribuer cette grande autonomie des usages des hommes gays au fait que leur pratique du minitel et du téléphone rose trouvait ses racines dans leur pratique des lieux de rencontre physique déjà existants, comme les bars, les saunas ou les espaces publics [75]. L'animation des services gay est aussi variée en types d'échanges et de rela-

[75] Deschamps Catherine et Gaissad Laurent, «  Pas de quartier pour le sexe ?. Le développement durable des rencontres sans lendemain », *EchoGéo*, 29 mai 2008, n°5. ainsi que le classique Humphreys Laud, *Tearoom trade : Impersonal sex in public places*, New York, Routledge, 2017.

tions que celle décrite plus haut pour des services hétérosexuels. Elle prend la forme de discussions conviviales et sert à la logique de rencontres rapides[76]. Les figures d'usages qui structurent ces relations sont, en revanche, complètement différentes des figures d'usages hétérosexuelles et n'intègrent pas véritablement de figures liées à la dimension médiatique de l'activité comme peut l'être celle de *l'animatrice*. Judith, qui s'est pourtant régulièrement présentée comme modératrice auprès de certains connectés gays, ne relate aucune anecdote dont le ressort principal serait le soupçon ou la colère face à son statut de professionnelle. Il lui arrive aussi de retrouver en ligne des hommes qu'elle avait croisés dans Paris (elle avait entre 20 et 25 ans à cette période), parfois même à ses propres fêtes d'anniversaire, le plus souvent des amis d'ami·es.

En fait, les échanges qu'elle rapporte avoir eus avec des connectés gays sont essentiellement des échanges amicaux et sans modalités sexuelles, dans la lignée des échanges "pour passer la nuit" par lesquels les animatrices des services hétérosexuels voyaient les éléments les plus épuisants des deux figures de *la femme réelle* et de *l'animatrice* s'estomper. À ce titre, Judith témoigne d'une situation intéressante et impossible à mettre en perspective depuis les seuls témoignages des animatrices hétérosexuelles : la présence de personnes n'ayant pas les caractéristiques sexuelles requises sur un service n'est pas forcément un problème ni un frein aux échanges en ligne, tant qu'elle est accompagnée d'une certaine acculturation à chacun des services fréquentés. Judith fait ainsi le lien entre des services hétérosexuels pour lesquels elle devait rédiger du contenu érotique/pornographique (elle était payée "à l'écran" rédigé), la modération de services gays durant laquelle elle surveillait la légalité des échanges et l'animation de services lesbiens. Des cultures sexuelles, des publics, des services tous différents, et en principe imperméables les uns par rapport aux autres, qui se croisaient en réalité, de façon invisible, localement, dans les pratiques de certaines employées. On le notera, son profil d'usage est très similaire à celui que j'ai développé moi-même sur le terrain, mettant à profit une certaine polyvalence, construite au fur-et-à-mesure des jours passés en ligne.

Cette expérience de (non-)concordance pointe un problème central des terrains abordés ici : à quel endroit, à quel moment, un service, une plateforme, un site, un échange, un type de contenus, sont-ils déterminés comme relevant d'une culture sexuelle ou d'une autre, destinés à un public ou un autre ? En se focalisant sur les échanges et les relations entretenues en ligne, on remarque que la majeure partie des services ne

[76] Meunier Etienne, « « No guys with attitude ». Sociabilité et hiérarchie sexuelle dans une sex party gaie de New York », *Genre, sexualité & société*, 1 juillet 2014, n°11.

recouvre pas exactement un unique bassin de rencontre ou une culture sexuelle donnée, qui seraient définies en dernière instance par l'orientation sexuelle supposée de leurs publics : les collègues de Gabrielle éjectent systématiquement les lesbiennes et les prostituées ("ce sont des prostituées qui mentent") ainsi que les hommes soumis (trop peu masculins, "c'est dégueulasse") et réaffirment alors une certaine hétéronormativité sur le service (hétéronormativité qu'elles subissent par ailleurs). Sur les services lesbiens, des hommes hétérosexuels se connectent et constituent un important public, certes indésirable, que les surveillant·es sont employé·es à isoler ou bannir.

Au-delà de la diversité des expériences des différents publics du minitel et des variations infrastructurelles qui l'accompagnent, le lexique de l'orientation sexuelle sert d'abord à identifier la spécificité sexuelle et médiatique d'un service et, on le verra plus tard, d'une grande partie des plateformes de rencontre. Plutôt que de parier sur la primauté de l'orientation sexuelle, ou de toute autre étiquette distinctive, des publics ou de parier sur celle des prescriptions d'usages des services, il est possible de reconnaître l'existence d'une marge de manœuvre non négligeable entre les deux, et que connecté·es, animatrices / modératrices et entreprises tentent tou·te·s d'agir sur cette marge, pour la réduire ou pour en profiter suivant les cas selon des motivations relativement étrangères les unes aux autres. Avant cela, il faut tracer les grandes lignes du passage du minitel rose au web 2.0 et ses usages sexuels.

### 2.3.2 Du minitel au web, transformations de l'animation à caractère sexuel

Gabrielle donne un aperçu de la transition du minitel au web lorsqu'elle relate les derniers mois passés au service de son entreprise en 2000. D'abord, elle avait fait une pause de plusieurs mois en démissionnant de son poste d'animatrice, et avait été rembauchée sans grandes difficultés malgré son implication dans l'élection de déléguées du personnel, élection forcée avec quelques autres animatrices contre l'avis des deux patrons, juste avant la fin de son premier contrat. Dans le laps de temps où elle avait été absente, un service entièrement nouveau s'était développé et proposait des shows individuels par webcam diffusés sur un site internet. Selon les patrons qui lançaient alors leur premier service web, le principe était simple : une animatrice occupait un créneau horaire, disposait d'un ordinateur et d'un espace d'exposition filmé non-stop au sous-sol de l'entreprise (le minitel et le téléphone ont lieu dans l'entre-sol) et de quelques

"jouets" choisis par les patrons, et se devait de réaliser une animation "classique" pour un client payant un montant forfaitaire par carte bancaire.

Il s'agissait dans un premier temps d'une animation avec l'image en plus, "en y mettant les formes". L'entreprise avait proposé aux animatrices qu'elle employait déjà, d'animer ce service. Elle l'avait proposé en premier lieu à celles qui étaient jugées par les patrons les plus jeunes et les plus jolies, ce qui avait rapidement créé une fracture entre celles qui pouvaient se voir proposer d'animer la webcam et celles qui devraient demander à le faire si elles désiraient se lancer elles aussi. Sans surprise, toutes les animatrices les plus attendues sur le poste ont été réticentes, et nombre d'entre elles ont refusé l'augmentation de 15% sur un salaire au SMIC (toutes les animatrices étaient en fait à mi-temps) qui allait avec la proposition d'animer le service web. Une seule, non attendue par la direction, jugée trop âgée et probablement trop peu séduisante pour l'activité, s'est spontanément proposée et a obtenu un créneau à l'essai.

Quatre animatrices se partageaient alors les créneaux chaque semaine au moment où Gabrielle a réintégré l'équipe, et il n'avait pas fallu longtemps avant qu'elles s'engagent à transformer l'animation "classique" en strip-tease, sous la pression des clients qui payaient un montant relativement élevé (Gabrielle ne se souvient plus du montant exact, mais c'était au moins 200F). Gabrielle raconte avoir assisté au moment où l'une d'entre elle a dû expliquer devant ses collègues qu'elle avait largement dépassé les "limites" indiquées par les patrons, et s'était masturbée avec l'un de ses clients. De fait, cela risquait rapidement de faire de la masturbation une performance banalisée et exigée par tous les clients, alors que nombre d'animatrices cherchaient encore leurs marques avec la manière de faire durer les strip-teases.

Les patrons, rapporte Gabrielle, ont profité du "dérapage" pour immédiatement rappeler qu'ils n'avaient jamais obligé personne à faire quoi que ce soit, mais qu'il fallait désormais harmoniser les prestations pour le même salaire. La dimension pornographique de l'animation ne pouvait plus être refoulée. D'abord parce que les patrons de l'entreprise avaient du mal à se positionner eux-mêmes sur un marché qui ne répondait plus du tout aux mêmes règles que celui du rose français. Pour les animatrices, en plus des enjeux propres au fait de s'exposer à l'écran, la question des limites à investir les aspects les plus explicitement sexuels de l'animation pour un salaire dérisoire posaient de manière brutale la question de leur statut d'actrices pornographiques, alors même qu'elles avaient jusqu'ici considéré leur travail comme des performances de genre rémunérées.

Il devenait urgent de redéfinir ce qu'était l'animation pour les animatrices, puisque leur travail jusqu'ici nié comme travail sexuel parce que totalement invisible, au sens de S.L. Star, devenait un travail de surexposition, et précisément de surexposition sexuelle. Les conditions épistémologiques n'étaient pas vraiment optimales dans cette entreprise pour développer un service cohérent et respectueux des employées. De fait, le débat n'a pas eu lieu, une augmentation supplémentaire a été accordée aux animatrices de la webcam, augmentation pour le moins temporaire, puisque le service n'a pas duré plus d'une année. Gabrielle quitta définitivement l'entreprise au bout de six mois, et n'assista pas à la fin de cette expérience. L'entreprise ferma le service trois ans plus tard en recentrant son activité sur le développement technique plutôt que sur des services.

Reprenons un regard plus global sur ce moment des années 2000 et le passage du minitel au web. Que ce soit au niveau infrastructurel ou au niveau des services, la transition entre les deux technologies ne s'est faite ni de manière organisée ni de manière centralisée, contrairement à la création du minitel et de l'audiotel. Passer du minitel au web consistait principalement à passer d'une technologie pensée et gérée par l'état au niveau national à une technologie conçue et vendue par des entreprises à un niveau international. Pendant environ cinq années, on a assisté à un phénomène de tuilage entre d'une part les services minitel et téléphonique roses et d'autre part des formes techniques et graphiques importées des USA pour la plupart, notamment avec l'usage des pages persos à caractère sexuel (PPCS) et des sites de rencontre. On peut supposer que c'est le déploiement et la généralisation de l'ADSL qui ont définitivement enterré les services roses traditionnels, même si ceux-ci avaient résisté longtemps au déclin général du minitel. Avant cela, il était déjà possible, par exemple, de se connecter aux services roses depuis un ordinateur plutôt qu'un minitel, grâce à des passerelles telnet facilement utilisables.

Pendant cette période de transition et de multiplication des usages parallèles de machines, de services et de formats médiatiques distincts, les usages sexuels se sont adaptés et multipliés eux aussi. L'image érotique ou pornographique a constitué un objectif central dans le passage des échanges sexuels par minitel aux échanges par internet : la banalisation de l'informatique domestique a permis de fournir quantité de contenus à caractère sexuel au web naissant, le caractère international du réseau permettant en retour d'accéder à quantité de contenus qui n'avaient jamais été accessibles en France. Le premier agent de la diffusion des images, en plus de l'arrivée de certains éditeurs en ligne, fut la numérisation amateure de photographies de magazines pornographiques ou bien celle de capsules vidéos issues de VHS ou de DVD pornographiques.

Ce travail de numérisation, d'archivage et de partage a permis que des contenus circulent entre internautes sans que, au début, les personnes ne s'exposent elles-mêmes. Cependant, les PPCS ont fait partie de ces premières formes du web francophone à alimenter une nouvelle culture de la présentation et de la documentation de soi. Si elles n'ont concerné qu'un nombre restreint de webmasters, elles ont été lues et relues, et certaines ont même survécu au passage au web 2.0 (notamment lorsqu'elles se rattachaient aux cultures gay ou BDSM). Si les PPCS étaient des documents plutôt statiques, elles ne privaient pas pour autant le lectorat de contacter et échanger, par mail le plus souvent, avec les webmasters. Elles participaient aussi de la création de communautés (qui se restructureront plus tard autour des blogrolls, puis des Réseaux Sociaux Numériques), et mettaient en scène des contenus et des sociabilités tantôt particulièrement explicites, tantôt beaucoup plus "soft".

Il faut noter qu'une part non-négligeable des webmasters, hommes ou femmes, avaient des compétences informatiques, et parlaient régulièrement, en parallèle de leurs désirs et de leurs pratiques sexuelles, de la façon dont iels avaient conçu leurs pages personnelles ou du matériel dont iels comptaient faire acquisition. Dans son interview, Paul exprime à plusieurs reprises l'absence de rupture entre le minitel, le téléphone rose et le web puis le web 2.0, tout en insistant sur des éléments périphériques ou étrangers aux PPCS. Il revient sur son parcours de geek gay, et liste les différentes technologies dans lesquelles il a investit, parfois des sommes conséquentes, en plus de ses factures minitel, avec un objectif évident d'usage sexuel : le minitel lorsqu'il était adolescent, la drague par connexion *bluetooth* directement entre appareils, avant les téléphones mobiles, les communications par webcam avant l'ADSL, *etc.*

Parmi tous ces appareils, il décrit parfois des formes d'interactions moins onéreuses et quelque peu surprenantes, comme ces exhibitions de fenêtre à fenêtre, de miroir à miroir, entre hommes gays habitant les sous-pentes de Paris les nuits d'été des années 90. Paul rapproche ces rituels dans leur logique médiatique et interactionnelle des échanges par webcam qu'il aura quelques années plus tard avec des Américains[77]. En effet, l'usage de la webcam est une autre source importante de capture d'images à caractère sexuel, et une source plutôt versatile en termes de lieu de diffusion : elle servait tout autant à faire des photos et des portraits devant l'écran plutôt génériques ainsi que des images marquant le moment sexuel lors d'un échange avec quelqu'un en ligne.

[77] Pailler fred, "Fenêtre sur fenêtres : notes sur les dispositifs médiatiques et les appareillages techniques", https://affects.hypotheses.org/556, consulté le 4 septembre 2018.

Parmi ces variations, la webcam a été utilisée comme un outil d'exposition permanente de soi[78] (le site web de m@b diffusait ainsi la totalité de sa journée filmée dans son appartement, y compris ses pratiques sexuelles personnelles, conjugales et extra-conjugales) ou bien comme le moyen de gagner de l'argent (notamment dans le cas de camgirls indépendantes). La webcam est devenue encore, à d'autres moments, un outil d'échange avec des personnes plus ou moins éloignées. Dans ce cas, l'image des webcams acquiert souvent son caractère sexuel d'une manière différente des images extraites des films pornographiques : elle constitue le support de la relation sexuelle[79] entre les personnes qui l'utilisent de concert, que ce soit dans un salon public (où tout le monde peut regarder les webcam de tout le monde) ou dans un échange entre deux personnes seulement, comme une conversation sexuelle à distance.

Que ce soit les formats médiatiques comme le chat ou les PPCS, les appareils de capture d'images, comme le scanner de photos papiers (de nombreux profils affichaient alors le scan de la carte nationale d'identité de leur webmaster !) ou la webcam, il est difficile de séparer rigoureusement ce qui relevait de contenus pornographiques ou d'échanges conviviaux. Les images à caractère sexuel, professionnelles ou amateures, circulent et deviennent le support de commentaires, se trouvent parfois volées ou détournées, ou encore archivées sur une PPCS par leurs propres auteurs ou autrices. On l'a vu dans le premier chapitre, avec la page de *sexeaumasculin* : certaines pages jouent le rôle à la fois de galeries individuelles et de petites annonces, tout en étant hébergées au sein d'un site qui se présente comme un site avant tout personnel. Aussi, la variété des investissements que nous avons pu observer chez les animatrices et leurs connectés se démultiplie littéralement au contact du web et des usages certes encore balbutiants mais non moins centraux des images à caractère sexuel.

### 2.3.3 Travail du sexe 2.0 et dispositif de sexualité

Dans son interview, Amaranthe nous permet de comprendre combien les technologies et le modèle économique des entreprises possédant les infrastructures ont beaucoup évolué entre les années 1990 et les années 2010, et le rapport entre propriétaires des infrastructures et animatrices / modèles / camgirls s'est largement adapté. Elle revient sur ses activités de modèle érotique entre 2010 et 2014. Elle a principalement po-

[78] Cauquelin Anne, *Fréquenter les incorporels : contribution à une théorie de l'art contemporain*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Lignes d'art »), 2006, vol. 1/, 143

[79] Pailler fred, Pornographie, appareillage numérique et Internet : vers une culture sexuelle augmentée ?, http://affects.hypotheses.org/285, consulté le 27 mars 2016.

sé pour un site américain qui revendiquait pour ses modèles une esthétique différente des "standards californiens" de la pornographie. Les modèles féminins y ont affiché, au moins les premières années, des corps largement moins calibrés qu'ailleurs, exprimant par des tatouages, des cicatrices, des gabarits et des vêtements une vie parfois mouvementée et un caractère bien trempé. Le site a développé un esprit de convivialité communautaire assez fort, offrant aux abonné·es une certaine accessibilité des modèles.

À aucun moment, poser pour des photos érotiques n'a constitué un projet professionnel dans l'esprit d'Amaranthe et elle indique ne pouvoir vivre de son activité qu'à la seule condition de n'être pas trop exigeante en termes de qualité de vie, en somme, de «  ne surtout pas habiter Paris ». Son économie est donc relativement précaire, son statut d'auto-entrepreneuse lui sert à la fois à vendre ses séries d'images à des sites internationaux et à facturer d'autres types de prestations (elle a développé une activité de graphisme en parallèle) en France. Au moment de l'interview en 2014, Amaranthe considère avoir fait le tour de l'activité de modeling et ne compte plus, en principe, poser. Toutefois, elle entretient sa micro-célébrité[80] en postant toujours régulièrement des photos d'elle sur différentes plateformes.

D'une certaine façon, elle n'est ni une professionnelle, parce que l'essentiel de son travail consiste à produire des contenus gratuitement et à discuter avec des personnes sur les plateformes où elle expose ses images, ni une usagère parce qu'elle gagne parfois de l'argent, pour un jeu d'image spécifique, ou bien pour de sponsoring ou encore parce que sa popularité et son réseau de followers lui apporte des contrats de design graphique. En effet, en pleine reconversion à moins de vingt-cinq ans, Amaranthe se concentre désormais sur la maîtrise de la retouche photographique appliquée à l'imagerie érotique, qui lui permet à la fois de conserver et d'exploiter son réseau professionnel construit autour du travail sexuel et de transformer son public en cible potentielle des marques qui l'emploient.

Comment s'est transformé le rapport que les travailleuses du sexe entretiennent avec les propriétaires des services minitel/téléphoniques ou des plateformes numériques 2.0 ? Rappelons-nous que, pour leur part, les animatrices du rose étaient salariées, soit avec des contrats courts (des CDD d'un mois dans le cas de Sandrine), soit avec des CDI (dans le cas de Gabrielle). La pénibilité du travail faisait qu'elles démissionnaient sans jamais être en mesure de revendiquer leurs droits aux allocations chômage. Si certaines

[80] Senft Theresa M., *Camgirls : celebrity and community in the age of social networks*, New York, Lang (coll. «  Digital formations »), 2008, p. 25-26

animatrices ont travaillé depuis chez elles, celles qui ont fait des temps pleins (39h par semaine) ont plutôt travaillé dans des bureaux, c'est-à-dire dans l'environnement d'un lieu professionnel du tertiaire. Certaines petites entreprises spécialisées dans la téléphonie rose louaient simplement des appartements et y installaient un standard téléphonique, quelques fauteuils, et c'était à peur près tout (Sandrine a travaillé dans ces conditions).

Le modèle salarial impliquait pour les animatrices un rapport à la production des contenus sexuels et à l'animation cadré par l'entreprise, à la fois de manière contractuelle et de manière logicielle. Les plateformes des années 2010, avec l'internationalisation du travail et l'économie des images (photos, vidéos ou vidéo-live), posent le contexte différemment. En effet, dans ces conditions, le développement du travail en *freelance* permet de simplifier la rémunération du travail en le facturant plutôt qu'en le salariant, et surtout de découper les prestations à l'unité, à la tâche pour ainsi dire, une tâche désignant tantôt un jeu de photos, une performance de webcam live[81], *etc.* Par *freelance*, ici, on parle en fait d'un économie plutôt fondée sur le statut de l'auto-entreprise que sur celui de profession libérale ou encore de l'intermittence du spectacle, en France[82].

Le site sur lequel Amaranthe a publié le plus d'images génère de l'argent et rétribue photographes et modèles sur un principe de *plateformisation*[83] du travail sexuel : les modèles soumettent des jeux d'images au site, les jeux sont présentés aux abonné·es pendant quelques semaines, les abonné·es votent pour leurs jeux préférés, et les meilleures images sont rémunérées. Ce type de sélection reposant sur l'affichage systématisé d'images qui ne seront jamais rémunérées (sur le modèle du *speculative work*) est défendu par l'argument ambigu d'une volonté de non-ingérence de l'entreprise dans ce qui plaira aux abonné·es, la non-ingérence se fondant dans un discours anti-normatif sur les corps et les esthétiques des modèles. L'argument de la non-normativité n'est en réalité audible que par les abonné·es, comme un critère de bonne moralité, puisque l'entreprise n'achète qu'une portion assez faible des jeux d'images qui sont exposés et lui assurent pourtant un trafic de visites conséquent chaque jour.

[81] Casilli Antonio et Posada Julian, « The Platformization of Labor and Society » dans Mark Graham et William H Dutton (dir.), *Society and the internet : how networks of information and communication are changing our lives*, 2nde édition, Oxford, Oxford University Press, 2019.

[82] C'est souvent le seul statut disponible pour les travailleur·ses du sexe aujourd'hui en France, du fait que même s'iels travaillent essentiellement en assurant des séries de performances (cinéma, show dans des salons, *etc.*), les acteurs et actrices pornos, tout comme les camgirls et autres modèles se retrouvent à enchaîner des prestations sans jamais pouvoir disposer ni du statut d'intermittent·es du spectacle, ni d'un statut proprement libéral.

[83] Casilli Antonio et Posada Julian, *ibid.*

Les modèles, à l'inverse des abonné·es, constatent rapidement que la plateforme profite de sa popularité pour exploiter leurs performances et continuent de travailler pour elle parce qu'ils sont plus ou moins dépendant de son attractivité. Le site n'est plus un hébergeur et un promoteur : il met, en permanence, l'ensemble des modèles en concurrence et devient un marché du travail sexuel. Ce format économique induit une participation importante des modèles aux forums, pour augmenter la désirabilité et la satisfaction associées aux jeux de photos qu'elles mettent en ligne. Cette participation n'est jamais précisément comptabilisée ni rémunérée, et si les figures d'usages de l'animation qui concernent les femmes semblent avoir, dans le discours d'Amaranthe tout du moins, complètement disparues, celles concernant les spectateurs restent tout à fait d'actualité.

Elle mentionne des sociabilités plutôt conviviales et peu sexuelles avec de jeunes hommes qui "deviennent des potes" sur le forum de la plateforme qui publie ses images. D'autres types d'échanges avec les autres modèles, cette fois-ci, avec lesquelles elle engage des relations, sexuelles ou amicales, régulièrement. Elle évoque aussi les *mecs creepy* (version moderne des *gros connards*), qu'elle décrit comme "souvent pères de familles" et qui lui font le commentaire explicite de leurs séances de masturbation ou bien la manière dont ils fantasment sur elle. Elle mentionne seulement plus tard, et à un autre sujet, les *abonnés décents*, qui font usages des images et tiennent leurs distance, peuvent marquer leur intérêt et leur sympathie pour les modèles sans systématiquement entrer dans des formes salaces d'interaction.

Amaranthe explique la difficulté qu'il y a à gérer la quantité des commentaires les plus pénibles, et si le fait qu'elle ne travaille pas en live lui permet de filtrer en partie certaines interactions (elle dit "ne pas ouvrir sa boîte de messagerie depuis des mois"), elle considère toutefois que l'économie de son activité n'est viable que parce que ces hommes paient leur abonnement à la plateforme. Elle ajoute que la plateforme est particulièrement réactive lorsque des modèles lui désignent un abonné nécessitant son intervention, et les bannissements définitifs sont réguliers. Si les modèles travaillent sous pseudonyme, comme le faisaient les animatrices du rose, c'est, en revanche avec leur corps tout entier, visage compris, qu'elles s'engagent en ligne. Il est plus difficile d'échapper dans ce cas à un abonné contrarié qui désirerait se lancer dans une campagne de harcèlement.

Le site prend donc soin d'entendre les plaintes des modèles au sujet des abonnés agressifs, mais reste toutefois parfaitement enclin à faire dépendre leur paiement de leur popularité et leur popularité de leur présence en ligne. La prise en charge de

cette présence des modèles est souvent relativement chartée, non pas sur le modèle du contrat de travail ou du règlement intérieur d'entreprise, mais, cette fois-ci sur le modèle de la charte de comportement et de bonnes pratiques. À ce propos, Sharif Mowlabocus présente une analyse des conseils que la plateforme XTube prodigue aux camgirls et camboys[84], aux "amateur·es" qui s'y exposent. Le chercheur note initialement la différence fondamentale entre la façon dont les acteurs et actrices porno sont distant·es de leurs publics en comparaison des amateur·es de XTube, et met en évidence que l'approche plus conviviale des amateur·es ne relève pas de leur seul fait, mais d'un souci partagé aussi par l'entreprise.

Cette sympathie des amateur·es se construit selon deux éléments qui ont cours sur la plateforme : d'abord, le fait que les amateur·es apparaissent comme des "sujets incarnés" dont la sexualité exposée reste prise "dans une constellation d'autres activités" (un métier, une vie de famille, *etc.*) mentionnée ou visibles à l'écran, et, ensuite, dans une mise en scène qui laisse place au récit de soi et à l'échange, le plus souvent par messagerie, instantanée ou pas. De cette manière, l'auteur indique combien le travail pornographique se déforme et se charge d'une activité d'animation, passant par un travail soigné et récurrent de présentation de soi en plus de l'entretien des relations avec les publics, activité dont la plateforme, pourtant souvent présentée comme un service d'hébergement de vidéos pornographiques, fait explicitement sa spécialité.

Sur ce même principe, l'activité de modeling d'Amaranthe, se construit comme un travail du sexe à part entière, hybridant le caractère visuel de la pornographie à celui relationnel du minitel rose. Elle participe en fait à interroger la définition même de ces activités professionnelles en floutant fortement leurs anciennes frontières. On trouvera tout au long des années 2000 puis 2010, des phénomènes qui tantôt reconduisent l'opposition entre la *mise à distance pornographique* et les sociabilités conviviales, tantôt la dissout entièrement : de manière "descendante" avec par exemple la présence à la fois professionnelle et personnelle des acteurs porno sur les plateformes de rencontre gay, la présence des actrices et acteurs porno sur les réseaux sociaux comme Twitter et Instagram, mais aussi, le développement des productions amateures et des phénomènes de micro-célébrités, comme celle d'Amaranthe, et la grande technicité des présentations et des mises en scène sexuelles de soi et de son corps de nombreux·ses abonné·es sur différentes plateformes.

[84] Mowlabocus Sharif, « Porno 2.0 ? La centralité de l'utilisateur dans la nouvelle industrie du porno en ligne » dans *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, Vörös Florian (dir.), Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 238.

### 2.3.4 L'usage des réseaux sociaux et des images numériques

Contrairement aux animatrices du minitel, Amaranthe a donc à sa charge la gestion d'un public de spectateurs et spectatrices à fidéliser, avec lesquel·les, elle entretient une relation plus apaisée, notamment pour ce qui concerne les tensions sexuelles indésirables, mais non moins exigeante dans la mesure où la publication fréquente est une règle sous peine de disparaître rapidement de la liste des modèles en vue. Cela signifie qu'elle opère sur plusieurs plateformes, indépendantes les unes des autres, qui ne jouent pas toutes le même rôle dans l'élaboration de son public et de la dynamique de son activité. Elle maintient par exemple son compte Instagram actif en y téléversant régulièrement des jeux d'auto-portraits érotiques alors qu'elle n'essaie plus d'en vendre au site érotique qui l'avait lancée.

Cette démarche lui permet d'entretenir un public plutôt que de constituer une activité directement rémunératrice, public qu'elle pourra utiliser à la fois comme signe de sa valeur commerciale et comme public plus ou moins captif dont elle négociera l'audience auprès de marques. Les abonnés et les followers des RSN ont donc une valeur, ou plutôt la collection de leur nombre leur confère une valeur qui participe à établir en retour la valeur de celle qui les collectionne. C'est une différence notable entre l'expérience d'Amaranthe et celle des animatrices pour lesquelles les connectés n'avait pas de valeur individuelle et ne participaient jamais directement à l'établissement de leur propre valeur au travail, leur capacité à performer une féminité et une disponibilité hétérosexuelle en ligne constituant leur principale ressource valorisable.

Son activité principale, qui lui prend du temps en heures de travail, réside moins dans la production d'images que dans l'entretien de ses différentes réseaux d'échanges : avec les abonné·es, avec les autres modèles, avec un public composé de plusieurs dizaines de milliers de personnes qui se répartissent sur différentes plateformes généralistes en plus du site pour lequel elle travaillait. Amaranthe utilise la plupart des grands réseaux sociaux numériques, Instagram pour les auto-portraits et pour le reblogging de ses images érotiques, Vimeo et Flickr pour les images qu'elle retravaille, qu'elle en soit le modèle ou non, Twitter et Facebook pour un usage plutôt «  privé », mais qui inclut, ses relations familiales et amicales les plus proches. Sauf que, une fois de plus, certaines lignes deviennent floues, et les contextes sociaux peuvent s'effondrer parfois les uns sur les autres, ou, avant cela, demander aux personnes d'activement organiser une certaine compartimentation de leurs échanges.

Ainsi, Amaranthe explique que certaines des modèles érotiques devenues des amies possèdent son contact Twitter, et, en fait, nombre de ses ami·es actuel·les sont des personnes qu'elle a rencontrées en ligne. En revanche, les modèles avec lesquelles elle a eu des relations sexuelles sont, pour ainsi dire, cantonnées à échanger avec elle sur le site érotique ou sur Instagram, les rencontres d'un soir ne constituant pas une raison suffisante à ses yeux pour intégrer les réseaux plus réservés. Elle note d'ailleurs avec ironie le fait que sa vie la plus privée soit déployée sur les réseaux probablement les plus publics et les plus fréquentés, mais c'est la distinction des circuits qui lui importe, le fait qu'ils se croisent ou se recouvrent parfois ne la surprenant jamais vraiment non plus.

L'usage d'Instagram et Vimeo est essentiel dans l'activité d'Amaranthe, dans la mesure où ce sont les sites sur lesquels elle «  a pas mal de followers » (environ 3000 à l'époque de l'interview sur Instagram) et que les images qu'elle y poste sont amplement visionnées et rebloggées ou retweetées par la suite, lui apportant autant de vues supplémentaires (entre 300.000 et 500.000 pour ses vidéos sur Vimeo). Les nouvelles images entretiennent la vivacité du réseau existant et permettent de le faire croître en attirant de nouveaux followers. Ce réseautage, et les discussions qui l'accompagnent sur Instagram notamment, constitue un travail gratuit [*free labour*][85], et vise à la production d'un capital social spécialisé, par la présence, la séduction et la sociabilité, capital qui pourra être exploité et monnayé auprès de clients qui ont besoin soit de cette visibilité, soit des compétences artistiques d'Amaranthe.

On comprend pourquoi Amaranthe revient souvent sur l'idée qu'il est difficile d'envisager son activité débarrassée des *mecs creepy* et que c'est aussi grâce à leur présence que son activité fonctionne : dans une course au *follower* et au *like*, les hommes grossiers et sexistes comptent comme tous les autres. Leur présence est certes plus facilement contournable individuellement, mais en même temps le accumulation est potentiellement exploitable par les modèles. Aussi, endurer leur présence se fait à l'inverse de ce que les animatrices du rose devaient endurer avec les *gros connards* et les *cauchemars de toutes* : elles tentent, plutôt que de résister et devoir subir les contenus

[85] Côté et Pybus cité·es par Mowlabocus : «  "Si l'on adopte une conception orthodoxe du travail, ces séries d'activités sont insignifiantes ; pourtant elles sont le cœur du travail immatériel" ; qui plus est, elles en sont la raison d'être : le travail immatériel c'est "être valorisé et étendre son réseau personnel, et en conséquence, son capital culturel" ». in Mowlabocus Sharif, «  Porno 2.0 ? La centralité de l'utilisateur dans la nouvelle industrie du porno en ligne » dans Vörös Florian (dir.), *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015. p. 244. L'article original est : Coté Mark et Pybus Jennifer, «  Learning to immaterial labour 2.0 : MySpace and social networks », *Ephemera : Theory and politics in organization*, 2007, vol. 7, n°1, p. 88–106.

(messages ou images) qu'ils produisent, de réduire les hommes sexistes à de simples numéros, et en développant une disposition à les ignorer le reste du temps, par exemple en ne lisant pas complètement leurs messages (qu'elles reconnaissent dès les premiers mots…), ou en préservant leur vie personnelle à l'aide de comptes privés, *etc.*

Lorsque nous avons abordé les conditions de subjectivation des animatrices du rose, deux lignes apparaissaient : l'impossibilité pour celles-ci de définir l'animation comme un travail sexuel, la seule marge de manœuvre leur restant se situant dans la performance de féminité que leur imposait le cadre hétérosexuel de leur emploi. Amaranthe travaille aussi principalement en contexte hétérosexuel, mais elle dispose d'une plus grande souplesse, d'abord parce qu'elle ne réduit pas ses propres relations affectives et sexuelles à la seule hétérosexualité, mais aussi parce qu'elle confère un statut différent à ce qu'il se passe en ligne : lorsqu'elle pose, elle considère faire un travail sexuel et ne semble pas précisément y trouver de problème (alors qu'elle insiste sur la qualification de ses images comme "érotiques" plutôt que "pornographiques"). Mais qu'elle pose ou bien qu'elle produise les images des autres, elle considère qu'elle fait aussi un travail culturel, à son humble niveau.

Aussi, bien qu'elle ne revendique aucun militantisme lgbtqia+ ou féministe en particulier, elle ajoute accorder une importance aux images ayant un impact sur les définitions de genre des spectateurs et des spectatrices ainsi qu'à la façon dont iels construiront leur plaisir à partir de son travail. La possibilité d'opérer un travail de production culturelle apparaît alors comme liée à une expérience de la sexualité comme lieu de production de vérités sur les corps et les subjectivités. Amaranthe évoque un « combat », lorsqu'elle est interrogée sur le développement économique de son activité, qu'elle relie au fait d'avoir dû défendre depuis son adolescence sa vie et ses pratiques sexuelles, son identification d'abord comme lesbienne puis comme pansexuelle et polyamoureuse.

Sur ce point, elle explique d'ailleurs que l'ensemble de sa sexualité s'est construit, dès son adolescence, avec le web comme support d'information, lieu d'échange avec d'autres personnes, et lieu de production de fantasmes, avec l'usage de la pornographie. Elle est à l'aise avec ce monde, parce qu'elle le connaît comme usagère. En comparaison, les animatrices roses, à l'époque, venaient à l'animation minitel ou téléphonique en premier lieu parce qu'elles avaient besoin d'argent ou d'horaires flexibles, et se trouvaient seulement dans un second temps promptes à engager un travail réflexif sur leurs catégories ou pratiques sexuelles et sentimentales au moment où elles se sentaient trop « conventionnelles », « démunies » ou « ennuyeuses », pour reprendre les mots de Gabrielle. Quinze ans plus tard, Amaranthe entretient un rapport de familiarité avec

le média et amorce une subjectivation différente, voire inverse : c'est parce qu'elle a «  toujours eu à [se] justifier » et «  à raconter des choses intimes en public » qu'elle pense n'avoir pas «  la pudeur qu'ont la plupart des gens » et qu'elle ne souffre pas de travailler dans le domaine du sexe.

# Chapitre 3

# MÉDIATIONS SEXUELLES ET AFFECTS

Pour le cas finalement très spécifique et très local de l'animation du minitel et du téléphone rose dans des PME françaises de la fin des années 90, je viens de tracer dans le chapitre 2 les grands mouvements du dispositif d'hétérosexualité qui configurent l'expérience et les subjectivations possibles pour les animatrices et les connectés. J'ai montré aussi que faire l'hypothèse d'une persistance de ce même dispositif d'hétérosexualité n'était pas à négliger dans la mesure où, malgré bien des transformations, l'expérience des modèles érotiques et des camgirls d'aujourd'hui partageait de nombreux points communs avec celle de leurs aînées. Invoquer le concept de dispositif a rendu visible combien le travail d'animation rose était complexe, tant sexuellement que socialement, et combien cette complexité n'était jamais seulement une affaire de signification des contenus échangés, d'interactions sexuelles, de rapports salariaux ou contractuels, de service commercial, de travail émotionnel et de processus spécifiques de subjectivation, mais bien de l'imbrication et de l'enchevêtrement de ces rapports. Le dispositif travaille à produire de l'hétérosexualité, les conditions de possibilité de certaines relations hétérosexuelles, seule raison pour laquelle les animatrices se retrouvent au cœur de cette complexité.

L'apport fondamental du concept de dispositif réside bien dans l'approche relationnelle des situations, et offre l'occasion d'une symétrie, paradigmatique dans les STS, entre matérialités et significations et entre entités humaines et non-humaines. Nous n'avons pas à faire au dispositif de sexualité théorisé par Foucault dans *La volonté de savoir* en 1976, qu'il disait lui-même être déjà obsolète. Nous avons plutôt à décrire une version de ce dispositif qui a mis de côté, en partie, l'importance de la discipline,

de la norme et de la production d'une vérité du sexe, pour se concentrer sur la possibilité de contrôler chaque individu, le cas échéant, quitte à abandonner, en partie, l'ancrage médical de sa normativité, et quitte à reconsidérer, en partie aussi, la variété *des* sexualités. D. Ottaviani résume bien ce passage d'un dispositif à l'autre :

> "La normalisation marque la fin nécessaire des disciplines, car elle suppose une homogénéisation si parfaite qu'elle ne permet pas de répondre à l'irruption de la nouveauté. En contrôlant les virtualités des individus, elle les oriente vers une ligne d'intégration actuelle, mais cette ligne est toujours changeante, mouvante, alors que la discipline est strictement réglée, laissant très peu de marge de manœuvre.[…]Vers quel modèle nous dirigeons-nous alors ? Deleuze nomme cela les « sociétés de contrôle » où ne s'exerce plus une discipline, c'est-à-dire une orientation de virtualités vers une norme, mais un contrôle des virtualités directionnelles, ce que l'on pourrait nommer un contrôle « ouvert » adaptable, capable d'intégrer toutes les mutations du réel"[1].

Dans le chapitre précédent, je n'ai pas abordé la façon dont l'expérience du minitel gay ou lesbien pouvait relever d'un dispositif elle aussi, voire, puisque c'était l'hypothèse de Foucault, partager les mécanismes d'un même dispositif de sexualité (qui bien entendu, perdrait alors son appellation "d'hétérosexualité"). Je me suis pour le moment contenté de juxtaposer la présence de services liés à des cultures et/ou des orientations sexuelles variées, sans montrer qu'elles pouvaient répondre à un ensemble de contraintes elles-mêmes articulées. Je ne vais pas le faire pour ce qui concerne l'époque du minitel et du téléphone rose, principalement par manque de données concernant les infrastructures et l'économie de ces services des années 80 et 90. Toutefois, c'est l'objet de ce chapitre et des deux suivants que d'aborder cette question pour le web des années 2000 et 2010 et pour les sexualités contemporaines. Est-il si facile de parler de dispositif pour l'internet ou pour le web ? Une plateforme constitue-t-elle un dispositif ? La question est délicate… En fait, il faut revenir à la nature complexe des dispositifs : ils impliquent des technologies et des techniques mais ne s'y réduisent en aucun cas, et, comme nous l'avons vu, l'élément important du dispositif ici, son intention ou sa destination, c'est qu'il est affaire de sexualités. Comment une technologie *devient-elle* sexuelle ? De quelles "technologies sexuelles" disposerait-on avec le web ? Au final, peut-on vraiment, comme le suggère L. Monnoyer-Smith, et à quelles conditions, pen-

[1] Ottaviani Didier, « Foucault - Deleuze : de la discipline au contrôle » dans Emmanuel Da Silva (ed.), *Lectures de Michel Foucault. Volume 2 : Foucault et la philosophie*, Lyon, ENS Éditions (coll. « Theoria »), 2014, §19.

ser le web comme un dispositif[2], ou comme étant partie prenante d'un dispositif de sexualité ?

Pour appréhender le caractère sexuel du web des années 2000 et 2010, et même des applications mobiles, il faut d'abord considérer la question des types de plateformes avant de se poser celle de la variété des sexualités en jeu. En effet, une différence majeure avec l'époque du minitel réside dans le fait que les rencontres des animatrices et des *habitués* étaient moins la conséquence d'un service que la résistance vis-à-vis des patrons de l'entreprise qui propose ce service, alors que, par ailleurs, les rencontres initialement promises par les services minitel ou téléphone constituaient plutôt des leurres commerciaux destinés à générer du temps de connexion payant. Ajouté à cela, les performances sexuelles, quel que soit le canal technique par lequel elles étaient engagées, émaillaient l'ensemble des échanges entre femmes et hommes, entre animatrices et connectés. Le web n'a pas vu se déployer la même répartition des choses. Des services comme AshleyMadison ou Adultfriendfinder ont certes été accusés, à juste titre, d'employer des animatrices et de générer de nombreux faux-profils féminins dans leurs bases de données pour attirer des clients masculins. Cependant, une part importante des services à caractère sexuel semble avoir réglé les confusions possibles entre organisation de rencontre et performances sexuelles de tous types en se spécialisant, comme en témoignent les expressions ordinaires de 'site de rencontre' et 'sites pornos'[3]. Comparé au minitel ou à l'internet en mode texte des années 80 et 90, l'arrivée de l'image dans les navigateurs web[4] a obligé à reconsidérer la place que prenait la performance sexuelle, puisqu'elle pouvait prendre la forme d'images pornographiques, jusqu'ici contraintes de rester en dehors de la sphère électronique ou numérique. Il a donc fallu reconsidérer la place que la pornographie visuelle allait laisser aux dialogues de rencontre entre abonné·es de messageries ou de services de sociabilités électroniques.

Si les sites de rencontre et les sites de partage de contenus pornographiques sont les deux types d'objets numériques et sexuels les plus courants, faut-il y restreindre nos enquêtes et nos analyses ? Le continuum des sites et plateformes dont j'ai fait l'expé-

[2] Monnoyer-Smith Laurence, « Le web comme dispositif : comment appréhender le complexe ? » dans Christine Barats (dir.), *Manuel d'analyse du web*, Paris, Armand Colin (coll. « collection U »), 2013, p. 21.

[3] Afin qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, l'emploi, ici, de "sites pornos" fera référence à l'expression commune. j'utiliserai en revanche l'expression "plateformes de partage de contenus pornographiques" quand je ferai moi-même référence au terrain.

[4] Roberts Sarah T., *Behind the Screen : Content Moderation In the Shadows of Social Media*, New Haven, Yale University Press, 2019.

rience dans les années 2000[5] peut-il supporter longtemps cette polarisation qui laisse entendre que ses termes s'excluent les uns les autres ? Et ce n'est pas seulement les types de plateformes qui sont distincts suivant les pôles de la rencontre ou de la pornographie, mais aussi les études qui portent respectivement sur les relations que participent à créer le premier et sur les effets attendus ou redoutés du second. En général, les approches des objets numériques s'appuient sur la définition que donne une plateforme d'elle-même, ou de la définition des activités qu'elle promeut, et fondent à partir de là leurs analyses. Selon ce principe, si une plateforme se définit comme un "site de rencontre", ce sera un point de départ suffisant pour évaluer ensuite les usages et les contenus, essentiellement les échanges entre abonné·es et les éventuelles rencontres hors ligne. En somme, le discours accompagnant les services finit souvent par faire foi. Cette manière de procéder à la définition d'un objet laisse entendre que les plateformes sont suffisamment contraignantes pour que la description de leur fonctionnement suppose de facto une connaissance des usages qui en seront faits. L'étude de l'animation rose que je viens d'esquisser dans le précédent chapitre oblige à faire preuve d'une certaine prudence sur ce point, et surtout à prendre le temps de déplier et distinguer ce que la plateforme ambitionne et agence pour ses intérêts propres, des désirs et des stratégies des usagèr·es, de l'ensemble des usagèr·es.

Aussi, plutôt que d'adosser la définition d'un objet d'étude à cette polarisation, c'est peut-être celle-ci dont il faut rendre compte. Ce chapitre se propose de porter attention en priorité à ce qui est commun aux deux objets traditionnels des études numériques que sont les sites de rencontre et les sites pornographiques, mais aussi à la manière dont ce qui leur est commun participe à amorcer et reproduire cette polarisation. Pour comprendre comment un même ensemble de technologies est impliqué dans les plateformes de rencontre et celles de partage de pornographie, mais aussi comprendre les variations de leur combinaison, cette section commencera par une rapide généalogie des technologies principales : la production de bases de données, la diffusion d'images

[5] Lors de ma première enquête, la grande mobilité de mon point de vue sur le terrain m'avait assuré de l'existence d'un continuum pratique et discursif entre sites de rencontre et plateformes de partage de pornographies, qui combinaient, à mes yeux au moins, diverses fonctionnalités techniques communes, issues tout autant des réseaux en mode texte comme le minitel et le premier internet, fonctionnalités qui résonnaient aussi avec les usages que j'avais observés sur les Pages Perso à Caractère Sexuel. C'était les termes mêmes pour rendre compte du terrain qui jouaient en revanche contre moi : je devais expliquer à mes interlocuteur·rices que je travaillais sur des sites de rencontre *et* sur des sites de partage de pornographie sans quoi, soit l'on ne comprenait pas pourquoi je parlais de pornographie si l'on avait d'abord perçu que j'étudiais des sites de rencontre, soit l'on m'interrogeait sur l'acharnement que je montrais à intégrer des sites de rencontre pour parler d'images pornographiques. Le problème ne résidait pas dans le fait de distinguer rencontres et pornographies, je ne les confondais jamais et j'en percevais la contiguïté, mais il résidait dans le fait de tenir pour la conséquence naturelle de cette première distinction, une seconde distinction entre *sites* de rencontre et *sites* pornographiques.

fixes ou animées, et les messageries synchrones ou asynchrones. Toutes participent à la rencontre ou au partage de pornographie, mais toutes ne sont pas mises en avant de la même manière par les plateformes, leurs publicités ou leurs interfaces. C'est le cadrage des objets d'étude qui fera l'objet de la deuxième section de ce chapitre, notamment en sociologie et en SIC, notamment concernant les différentes manières d'ignorer ou de rendre compte, dans l'approche des rencontres en ligne comme dans celles des pornographies, des critères d'analyses susceptibles d'être exploitables pour un panorama de l'ensemble des plateformes.

Dans une dernière section, j'introduirai, avec la notion de *grab*, une perspective *affective* sur ce continuum de plateformes afin, d'abord, d'éviter les contraintes des approches centrées uniquement sur les sites de rencontre ou sur les sites de partage de pornographie, puis de mettre en perspective la façon dont les discours d'accompagnement, les configurations de l'expérience par le dispositif de sexualité se trouvent jouer sur les corps, sur leurs désirs et leurs sensations, sur leurs goûts et leurs dégoûts. Enfin, je donnerai une définition pratique des *Médiations Sexuelles Numériques* (MSN) qui joueront dès lors, pour cette thèse, le rôle d'objet suffisamment souple et large pour explorer le continuum technologique et médiatique observé sur le terrain sans inférer a priori une distinction entre les contenus, les activités, les normes, les interfaces qui servent la rencontre et/ou le partage de pornographie en ligne. Les MSN permettront de comprendre comment des logiques de configuration de l'expérience de navigation agissent sur toutes les plateformes et se répondent les unes les autres.

## 3.1 TROIS TECHNOLOGIES ET DEUX RÉGIMES DE MÉDIATION

C'est à l'occasion d'une présentation de cette enquête, que je me suis rendu compte que j'entretenais une certaine ambiguïté concernant la distinction entre les objets numériques que j'ai explorés pendant des années et les technologies qui les sous-tendent : alors que je consultais les diapositives déjà produites pour des séminaires antérieurs, il devenait évident que j'abordais le terrain tantôt en invoquant deux familles de sites ou de plateformes, les "sites de rencontre" et les "sites pornos", tantôt en me fondant sur les trois principales technologies présentes sur l'ensemble de ces plateformes, à savoir, l'appariement (le fameux *matching*) au sein d'une base de données, les messageries vocales ou textuelles, et la diffusion d'images. Cette hésitation est symptomatique,

comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, du jeu de frontières nécessaire pour définir la technicité de l'objet que l'on étudie : ainsi certaines plateformes sont définies par leurs capacité à mettre en relation, d'autres par leurs contenus, *etc.* Comment alors pourrait-on les comparer ou les distinguer si on ne les pense pas selon les mêmes critères ? Retracer, même succinctement, l'histoire de chacun de ces objets aide à comprendre comment les objets numériques que constituent les sites de rencontre et de partage de pornographie ne correspondent pas point par point à des objets techniques à proprement parler, même si on leur en attribue parfois, par réduction ou commodité, certaines des caractéristiques ou certains effets, tels que l'établissement de relations, l'échange et la centralité des contenus (pour l'image) dans leurs effets.

Comme l'explique P. Flichy, un imaginaire des techniques participe "à mettre en scène la nouvelle technologie, de montrer en situation ses principaux usages. Il participe également au débat public sur la place que la nouvelle technologie peut occuper dans la société, sur ses qualités et ses dangers potentiels. Se construit ainsi une idéologie qui légitime l'usage de la nouvelle technologie. À ces différents récits médiatiques de la nouvelle technologie correspond une fiction de public avec des spectateurs de référence dont la présence est imaginée"[6]. Pour être polarisé, cet imaginaire articule les deux régimes principaux qui correspondent à l'action de *médiation* attendue ou promue concernant "la" rencontre et "la" pornographie, et constituent, chacun, à la fois un stéréotype et un moyen intrinsèque d'appréhender, en situation, ces ensembles technologiques. Cet imaginaire et ses deux régimes polarisés de médiation agissent sur les trois lignes technologiques à la fois en les enfermant dans une *boîte noire* technologique qui masque ce qu'il se passe "sous" les services, et à la fois en en fournissant *un* mode d'emploi éventuel, des scripts d'usages. Ils participent à ce que Flichy désigne encore comme des "rêves techniques ou sociaux" dont la fonction réside dans le fait de fournir des ressources pour l'action[7]. Et, sur notre terrain, l'action est concrètement affaire de sexualités. Cette section se propose de montrer comment les technologies et leurs imaginaires respectifs se sont combinés au moment de leurs traductions numériques respectives, et ont formé deux régimes de médiation, "la" rencontre et "la" pornographie.

[6] Flichy Patrice, « Technique, usage et représentations », *Réseaux*, 2008, n° 148-149, n° 2, p. 159.
[7] Flichy Patrice, *L'imaginaire d'Internet*, Paris, La découverte, 2012, p. 206.

### 3.1.1 Le commerce du *matching* conjugal et sexuel assisté par ordinateur

Les premières expériences d'appariement par machine ont eu lieu à l'université d'Indiana[8] et à l'université de Stanford[9] notamment, juste après la Seconde Guerre mondiale. L'une d'elle était supervisée par G. W. Crane, professeur de psychologie, réputé pour ses chroniques conservatrices sur la vie conjugale. Les informations des participant·es étaient collectées par questionnaire papier puis triées par une machine IBM qui les passait au crible d'une "méthode scientifique" d'appariement, celle-ci étant rarement décrite. On ne sait si c'est l'automatisation, la mécanisation ou les règles de tri qui conféraient le plus activement son caractère de scientificité et de progrès aux yeux des journalistes, néanmoins les appariements suivaient une série de critères sociaux tout à fait compatibles avec la bienséance et l'assignation à une certaine domesticité des femmes à l'époque. Le travail de critérisation et de catégorisation des profils est une technologie centrale dans cette pratique[10], mais elle reste relativement invisible comme telle, comparée à la véritable machine : l'ordinateur et ses transistors.

Plusieurs entreprises dans les années 60 on développé et commercialisé des services de *matching* assisté par ordinateur, à la fois aux États-Unis et au Royaume-Uni. La plus fameuse des solutions est sans doute "Operation Match", fruit de l'imagination d'étudiants d'Harvard en 1965. Suivant la méthode de Crane, J. Tarr et D. Crump faisaient circuler des questionnaires auprès des étudiant·es de leur campus, alors séparé·es dans leurs activités quotidiennes, et encodaient les réponses sur des cartes perforées puis organisaient les appariements en louant du temps de calcul sur un ordinateur du campus. L'historienne des techniques Marie Hicks[11] note que leurs motivations étaient doubles dans la mesure où ils désiraient profiter de leur invention en l'exploitant commercialement mais aussi en utilisant personnellement les bases de données ainsi créées. Si leurs positions étaient souvent présentées comme progressistes, elles étaient, au même titre que celles de Crane quinze ans plus tôt, largement alignées sur des opinions conservatrices et sexistes prônant une certaine disponibilité des femmes aux désirs des hommes.

[8] Höltgen Stefan, « Data – Dating – Datamining. Der Computer als Medium zwischen Mann und Frau – innerhalb und außerhalb von Fiktionen » dans Gerhard Chr. Bukow, Johannes Fromme et Benjamin Jörissen (dir.), *Raum, Zeit, Medienbildung, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften*, 2012, p. 265-294.

[9] Gillmor C. Stewart, « Stanford, the IBM 650, and the First Trials of Computer Date *matching*. », *IEEE Annals of the History of Computing*, janvier 2007, vol. 29, n° 1, p. 74-80.

[10] Gardey Delphine, *Écrire, calculer, classer. Comment une révolution de papier a transformé les sociétés contemporaines* (1800-1940), Paris, La Découverte, 2008.

[11] Hicks Marie, « Computer Love : Replicating Social Order Through Early Computer Dating Systems », *Ada New Media*, 31 octobre 2016

Au Royaume-Uni, un an avant le lancement d'"Operation Match", l'entrepreneure Joan Ball, qui possédait une agence matrimoniale et un service d'escort offrant aux femmes la compagnie (a priori non sexuelle) d'hommes, avait déjà étendu son activité matrimoniale avec le développement d'un service de *matching* assisté par ordinateur nommé Com-Pat. Les objectifs étaient donc différents, indique Hicks, dans la mesure où la population était moins jeune que dans le cas des étudiant·es d'Harvard, et s'adressait à des personnes plutôt en remariage passant par l'agence. Les règles de mise en contact restaient relativement empreintes de moralité et régies largement par un puissant désir d'endogamie sociale, religieuse et raciale. Ici comme aux États-Unis, la transaction se déroulait suivant la même recette : questionnaires, cartes perforées et temps de calcul par ordinateur. Les client·es recevaient une semaine plus tard une liste de 5 ou 10 noms avec adresse et numéro de téléphone. Somme toute, le commerce des contacts triés par ordinateurs a permis à l'entreprise de prospérer. Un temps, seulement. En parallèle, toujours sur le sol anglais, une autre entreprise, Dateline, tenue par un étudiant nommé J. Patterson devint rentable très rapidement, au point de devenir la plus importante entreprise au monde spécialisée dans la rencontre. Elle réalisait un modèle plus proche d'"Operation Match", avec une conception de plus en plus ouvertement sexuelle des rencontres, et racheta Com-Pat, incapable de tenir une telle concurrence, au milieu des années 70.

Com-Pat met en scène publiquement son algorithme, et en vante les mérites qui consistent tantôt à assurer une endogamie confortable, tantôt à révéler des alliances jugées socialement improbables, comme celle d'un italien ayant migré au Royaume-Uni et d'une Londonienne, dont les origines sociales et nationales ne devaient jamais les faire se croiser. Dans tous les cas, la conjugalité triomphe, mais l'algorithme, imprégné de jugements sociaux[12], est alors présenté comme un instrument suffisamment neutre pour ne pas reproduire ce qui est "souhaitable", c'est-à-dire la structuration sociale. Le fait de s'engager dans une relation avant tout pour sa dimension sentimentale et sexuelle verra à l'approche des années 70, l'apparition d'un imaginaire associant la capacité des ordinateurs à appairer des profils et leur capacité à organiser des combinaisons sentimentales parfaites. France Gall, en 1968, chante, en allemand, que l'ordinateur "sait exactement quelle femme conviendra à chaque homme, et la chance arrive en ce moment grâce à ses cartes [perforées]", ajoutant qu'elle est "amoureuse et que la seule raison à cela, c'est l'existence de la technologie, de la science, et des cerveaux électroniques"[13]. Plus tard, au milieu des années 80, c'est Dorothée qui fera appel à

[12] Höltgen,*op. cit.*, p. 274.
[13] Gall France, "Computer Nr 3", paroles de Christian Bruhn et Georg Buschor, 1968.

une force extérieure, "Monsieur l'ordinateur", représenté dans le clip par un téléphone rouge et des visuels plus ou moins abstraits, notamment des symboles variés coïncidant, comme dans le cas du jackpot des machines à sous[14].

### 3.1.2 Le visionnage d'images pornographiques, sa domesticité et ses sociabilités

C'est bien avant les tentatives de rationalisation par questionnaire et computation informatique que s'est déployée l'idée d'une projection d'images érotiques et pornographiques. Les représentations communes de la pornographie pré-internet sont souvent centrées sur l'usage masculin et solitaire, un peu maladif ou frénétique mais toujours masturbatoire, des images de magazines pornographiques ou des fameux "films pornos du samedi soir". En fait, le magazine pornographiques et la cassette VHS masquent aisément une certaine variété, et il faut imaginer que durant le siècle précédent, les appareils de diffusion d'images pornographiques ont offert aux publics de nombreux types d'expériences spectatorielles, en alternant des modes distincts de visionnages : individuels ou collectifs, en public ou à domicile, en situation sexuellement explicite ou sexuellement neutralisée, *etc.* Dès la fin du XIXème s., il est déjà possible de parler d'industrialisation de la diffusion d'images pornographiques avec l'impression et la diffusion de cartes postales[15].

Le faible coût et la facilité de transport de celles-ci ont, d'après Lisa Sigel, permis à des publics, jusqu'ici largement tenus à l'écart des textes et images pornographiques, de s'en emparer. Ainsi, les femmes, souvent maintenues dans l'illettrisme, la classe ouvrière et les personnes non-blanches se sont trouvées en situation de devenir usagères plutôt qu'objet seulement de la pornographie de l'époque[16]. Jusqu'ici, seuls des textes ou des imprimés circulant sous forme de livres chers et demandant souvent la maîtrise de la culture littéraire anglaise, du français et du latin aussi, réservaient l'accès à la

[14] Dorothée, «  Allô Allô Monsieur L'Ordinateur » - YouTube, paroles de Jean-François Porry, 1984.

[15] Sigel Lisa, «  chap.7 : Quand l'obscénité tombe entre de mauvaises mains » dans *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, Paris, Amsterdam, p. 197-224.

[16] Concernant les personnes non-blanches, Sigel explique que les cartes postales légales étaient tenues de suivre un code strict de mise en scène de la nudité des corps représentés. Ces corps étaient en grande majorité des corps féminins et/ou "indigènes", illustrant alors les peuples colonisés par l'Empire britannique. La nudité des corps non-blancs suivait un autre régime que celle des corps blancs : les seins des femmes, les organes génitaux des femmes et des hommes ne devaient pas systématiquement être masqués, contrairement aux attributs sexuels des corps de femmes blanches, les hommes blancs étant pour leur part assez peu représentés dans les cartes pornographiques de façon générale. À quelques nuances près, l'analyse vaut également pour la circulation des cartes postales dans l'Empire colonial français.

pornographie aux seuls hommes bourgeois ou aristocrates. Surtout, Sigel note une caractéristique majeure de la carte postale : elle ne nécessite aucun dispositif de diffusion, avantage sans pareil face aux stéréoscopes et autres mutoscopes qui lui furent contemporains. Les cartes postales constituaient un objet graphique et scriptural intrinsèque et servaient aussi de support de communication ; de cette manière, la consultation des images pouvait être privée, mais elle pouvait tout aussi bien circuler entre les personnes. La carte postale pornographique est accessible et pratique, au point qu'à la fin du XIXème s., on se mit à parler, avec des notes de panique morale, de "fièvre de la carte postale".

Les cartes postales figuraient sur les présentoirs des buralistes mais aussi dans des distributeurs au beau milieu des foires ou des expositions. À côté de ces distributeurs trônaient régulièrement d'autres appareils de visionnage d'images pornographiques, parmi lesquels on peut compter le mutoscope, qui fonctionnait par rotation rapide d'images fixes (comme le fait un folioscope ou "flip book"). Il offrait une expérience individuelle dans un espace public et son usage reste associé encore à l'exposition de soi regardant des images au milieu d'une foule, ce qui le distingue sur ce point largement des cabines individuelles de visionnages qui verront le jour dans les années 50. Celles-ci se déploieront dans les sexshops en France dans les années 70[17] et proposaient une solution plus confinée et protectrice, dans la mesure où elles n'étaient accessibles qu'une fois passée la porte d'un commerce. La projection collective et cinématographique d'images pornographiques a une histoire peut-être plus variée que celle des mutoscopes ou des cabines. De la projection de petites séquences visant à exciter les clients dans les maisons closes les plus luxueuses du début du XXème siècle, à la diffusion de films érotiques ou pornographiques dans les années 70, les lieux de diffusion collective de films pornographiques ont largement augmenté et se sont ouverts à de nouveaux publics, féminins notamment. La loi du 30 décembre 1975, en imposant une taxation et des conditions d'exploitations spécifiques sur les films classés X, a participé à une spécialisation et une stigmatisation des cinémas continuant à diffuser de la pornographie. Les salles programmant des films X, alors contraintes à être uniquement dédiées au sexe, sont (re-)devenues des lieux de pratiques et de rencontres sexuelles[18]. Les spectateurs et spectatrices circulent dans la salle, le public est en majorité masculin, les gens y ont des pratiques sexuelles individuelles ou collectives parfois, tout s'y passe

[17] Coulmont Baptiste, « De la pornographie illégale aux sex-shops », *Annales de Dermatologie et de Vénéréologie*, décembre 2012, vol. 139, n° 12, p. 859-861. Ainsi que Trachman Mathieu, "la ghettoïsation des perversions", *Le travail pornographiques*, 2013, p. 19-53

[18] Pailler fred, « Le California, un cinéma pornographique. Entretien avec Hans S. », *Revue POLI - Politiques de l'image*, 2014, n° 9.

dans une certaine ambiguïté, tout en permettant à certains moments des performances amateures plus évidentes.

Cette stigmatisation des cinémas pornographiques va, en contre-partie, rendre d'autant plus désirable la location de vidéos pornographiques, sous la forme de cassettes VHS puis de DVD, chez les loueurs de vidéos généralistes au cours des années 80 et 90. Les années 60 ont vu l'espace domestique devenir un lieu d'hédonisme sexuel, d'abord masculin (notamment avec la figure du célibataire, incarnée par H. Hefner, créateur et modèle du lecteur du magazine Playboy)[19] mais aussi par la diffusion plus discrète mais à grande échelle de littérature érotique et de sextoys à destination des femmes[20]. Toutefois, ce n'est qu'avec la généralisation de la télévision couleur, des magnétoscopes et des caméras de loisir, puis enfin de l'arrivée de l'informatique domestique et de l'internet dans les foyers que ce processus de domesticisation va concerner la projection/diffusion ainsi que la production elle-même des images pornographiques. Le magnétoscope participe ainsi au développement des grands studios de pornographie des années 80 et 90 (parmi lesquels on peut compter Vivid, Dorcel, *etc.*), et trouve sa place dans une consommation de plus en plus conjugale, bien que la pornographie reste principalement une affaire d'autonomie sexuelle et participe à une sectorisation individualisée de l'espace domestique, au point de participer à l'élaboration d'un sentiment de "chez-soi" et d'un "temps-pour-soi"[21]. Le développement des pratiques amateures n'implique d'ailleurs pas que les seules technologies audiovisuelles, et l'échange de vidéos amateures n'aurait pas été possible sans les magazines libertins, qui ont servi, avec les réseaux postaux, à organiser, le plus souvent par un système de petites annonces, la circulation des contenus amateurs et la rencontre de leurs protagonistes.

Vient le tournant des années 2000, et il me semble important de rappeler ici que la pornographie numérique ne s'est pas tant diffusée grâce aux webcams qui tournaient 24h sur 24h, ni aux tubes qui multipliaient les vidéos tournées par des studios spécialisés dans "l'amateur", mais d'abord par la numérisation domestique des médias analogiques disponibles chez les internautes. Les PPCS sur lesquelles j'ai travaillé au début de ce terrain contenaient une quantité importante de versions scannées de ma-

[19] Preciado Paul B., Pornotopie : « Playboy » et l'invention de la sexualité multimédia, traduit par S. Mestre, Paris, *Climats*, 2011

[20] Juffer Jane, *At Home With Pornography : Women, Sex, and Everyday Life*, NYC, NYU Press, 1998

[21] Richard Claire, *Les chemins de désir*, Paris, seuil, 2019, p. 42. F. Vörös détourne aussi l'expression de Virginia Woolf d'une "chambre à soi" lorsqu'il présente la dimension domestique des usages de pornographie. cf. Vörös Florian, *Les usages sociaux de la pornographie en ligne et les constructions de la masculinité : une sociologie matérialiste de la réception des médias*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2015, notamment le chapitre 7

gazines et de cartes postales "rétro", de VHS encodées avec plus ou moins de succès et de captures d'écrans ou de photographies reproduisant des vidéos de studios diffusées depuis un magnétoscope. L'internet a d'abord servi à organiser, indexer, archiver et à partager des contenus que les gens possédaient pour eux, et à en discuter, au sein de forums spécialisés notamment[22]. La multiplication des caméras avec les webcams des ordinateurs personnels et enfin la généralisation du smartphone et de ses multiples capteurs photographiques ont accéléré la transformation de la fonction de représentation du sexuel que l'on a longtemps attribuée à la pornographie[23], en une fonction de production et de partage d'objets sexuels visuels[24]. L'exemple le plus éloquent de la transformation du statut relationnel de l'image pornographique se trouve parmi les images tournées à la webcam, lors de séances *live* d'exposition plus ou moins publiques sur des plateformes spécialisées, telles que cam4.com, ou bien à partir de l'usage de technologies de visioconférences telles que Skype, qui, pour leur part, semble n'offrir aucun programme sexuel au premier abord.

La webcam instaure plusieurs transformations comparées aux films diffusés dans les cabines ou les cinémas porno, au titre desquels figure le fait que la personne filmée est aussi souvent la personne qui filme. Elle se filme et diffuse la vidéo en direct, elle diffuse l'image en direct le plus souvent parce qu'elle interagit avec d'autres personnes s'exposant de la même manière, elle est donc visible comme spectatrice des images d'autres personnes en même temps qu'elle se filme elle-même. Si elle ne regarde pas les images des autres, elle interagit avec les personnes qui discutent en marge de la vidéo. Elle peut encore interagir à partir d'un système de "tokens", suivant lequel chacun des éléments de performance a un prix, sur le modèle du peepshow. Chose importante, que la ou les personnes qui jouent le rôle d'interlocutrices soient connues ou inconnues, les échanges engagés sont soutenus par ce jeu croisé de diffusions *live* et de réactions plus ou moins perceptibles aux images des autres. La scène de sexe sur laquelle reposait entièrement un film pornographique pour le marché du DVD des années 80 ou 90 n'est plus la composante centrale de l'image, d'ailleurs elle n'y figure souvent même plus. L'image ne représente plus la relation sexuelle, au contraire, partie d'un appareillage plus complet que l'écran du cinéma ou de la télévision, elle est devenue le support technique et le moyen esthétique de relations sexuelles et de sociabilités. La banalisation de

[22] Vörös Florian, *ibid.*

[23] Il est toujours problématique de penser "la" pornographie comme une expérience seulement spectatorielle, sans inclure sa production et le rapport, certes complètement asymétrique, qui s'instaure entre les modèles qui posent ou jouent les scènes érotiques ou pornographiques.

[24] Race Kane, «  Towards a pragmatics of sexual media/networking devices », *Sexualities*, 1 décembre 2018, vol. 21, n° 8, p. 1325-1330.

l'usage du smartphone, qui possède de plus en plus souvent deux capteurs d'images, multiplie les configurations relationnelles possibles d'enregistrement des images, et, il va sans dire, de leur conditions de diffusion.

### 3.1.3 La sexualisation des messageries et des discussions en ligne

La "discussion en ligne" n'est pas une technologie en elle-même, bien entendu, mais les infrastructures techniques permettant la circulation de la voix entre deux personnes au moins, l'envoi et la réponse de messages écrits à la main ou codés (télégraphe, machines à écrire, *etc.*) ont permis à des échanges de s'établir dans le temps. Des échanges épistolaires enflammés des écrivains du XIXème s. aux messageries, il est fort probable que l'essentiel des échanges à caractère sexuel se soit principalement établi grâce au courrier postal et au téléphone. Synchrones ou asynchrones, ces échanges suivent des logiques propres pour produire un contexte sexuel, et se sont répartis en trois variantes : la sexualisation (parfois asymétrique) d'échanges professionnels ou techniques, l'usage de services se greffant sur des modes de communication et destinés à en offrir un usage spécifiquement sexuel, et enfin, l'exploitation des failles techniques d'une infrastructure ou de propriétés non contrôlées d'une technologie.

L'investissement sexuel des technologies a, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, été largement amplifié par le caractère genré de leurs usages : par exemple, dans le passage du XIXème au XXème s., les opérations de connexion dans les standards téléphoniques étaient exclusivement prises en charge par des femmes[25]. Celles-ci travaillaient à établir la connexion avec des correspondants, le plus souvent pour le compte de notables, donc d'hommes occupant des postes à responsabilité économique ou administrative, ou de femmes de la belle société. V. Julliard retrace les imaginaires genrés concernant ces "femmes-machines", allant de la possibilité qu'elles écoutent en permanence et servent une surveillance d'État, au fait que, assimilées entièrement au réseau, elles en amplifient les propriétés érotiques et féminines : voix désincarnée, possibilité d'en ré-imaginer le corps, imaginaire de la ruche féminine des travailleuses rivées à la machine, *etc.* Le téléphone est décrit, par M. Proust notamment, comme "l'instrument des amoureux, parfois des femmes adultères".

Il me semble important de rappeler ici les expériences, certes marginales et surtout assez mal documentées, qui émergeaient autour de l'appel de numéros de téléphone

[25] Julliard Virginie, « Une "femme machine" au travail : la "demoiselle du téléphone" », *Quaderni*, 2004, vol. 56, n° 1, p. 23-32.

"abandonnés" ou de l'usage détourné de l'infrastructure téléphonique d'une administration ou d'une entreprise. On parlait alors du "réseau" : une fois l'appel effectué vers un numéro dont quelqu'un avait indiqué la possibilité de le détourner, il arrivait qu'une seconde personne se soit connectée au même moment, parfois plus, et il devenait possible de discuter avec. L'intérêt pour ces appels anonymes et sans garantie de résultats semble avoir reposé principalement sur l'érotisation des interactions en ligne et la possibilité de rencontres impromptues. Si l'on ne peut pas exactement parler de hacking lorsque la manipulation du téléphone est similaire à celle requise pour un appel normal, l'exploitation de failles et le détournement de propriétés d'un réseau de communication est à l'origine de pratiques de sociabilités. En cela, on peut trouver une certaine parenté entre cette pratique et le déploiement particulièrement rapide des services roses en France : d'une certaine façon, les personnes qui ont hacké les serveurs des Nouvelles d'Alsace et inventé les premières messageries clandestines du minitel ne partaient peut-être pas de rien, et travaillaient simplement à déplacer des logiques d'usages existantes sur une nouvelle technologie.

Le téléphone et le minitel rose déploieront un aspect différent de cette manière d'organiser la sexualisation des échanges, en produisant non pas un service que les usagèr·es sexualiseraient a posteriori, mais bien au contraire en organisant les conditions, aussi variables soient-elles, de cette sexualisation. De leur côté, les services d'échanges et de communication des magazines libertins, et des petites annonces en général, se sont structurés autour de la possibilité d'envoyer par la poste des annonces et/ou des textes au magazine, mais aussi d'entrer en contact et d'échanger sans plus passer, une fois le contact établi, par la rédaction du magazine, le réseau postal se suffisant à lui-même. Minitel, téléphone et magazines libertins participent tous trois à la mise en contact de personnes qui ne se connaissent pas mais recherchent un certain niveau d'intimité ou de sexualité dans leurs échanges. la discussion n'est pas sexualisée parce que les positions d'usages sont genrées (même si elles peuvent l'être tout à fait), elle l'est parce qu'un service commercial l'annonce comme telle : les affiches 4x3m présentant le regard direct et sans équivoque de modèles accessoirement très peu vêtus, vantaient les mérites des services téléphoniques ou minitel de 3615Ulla ou 3615Alice, ont toujours posé comme un argument le caractère sexuel et genré des échanges qu'ils offraient, même pour les personnes qui ne s'y étaient jamais connectées.

Un site tel que Meetic est l'invention d'un entrepreneur français, M. Simoncini, qui a fait fortune dans les télécommunications et les médias numériques. Meetic importe en France le modèle de rencontre en ligne issu du *dating* anglo-américain qui propose

un espace de discussion pour se présenter avant d'envisager "d'aller plus loin" dans une relation sexuelle et/ou conjugale. Le problème, c'est qu'au début des années 2000 en France, les technologies de discussion, d'autant plus celles proposant de rencontrer, sont encore l'affaire du minitel rose, et la rencontre en ligne est une question sulfureuse qui ne s'adresse, notamment, pas à toutes les femmes. Or le modèle de discussion du *dating* ne pouvait reposer sur une économie dépendante du travail non-stop d'animatrices, et avait besoin que les femmes s'abonnent au même titre que les hommes. Ancien employé de Meetic et désormais co-dirigeant d'une entreprise qui sous-traite la modération et le service client à des plateformes du même groupe (Meetic, Meeticaffinity, match.com, *etc.*), Johan Le Bail déclare en 2019 au magazine professionnel En-Contact[26] que :

> "L'objectif, au tout début des activités de modération, était de rendre propre tout ceci car tout cela rimait un peu trop avec 3615 ULLA. La nouvelle plateforme qu'imaginait à l'époque Marc Simoncini (fondateur de Meetic) imposait que n'importe quelle femme puisse assumer être sur Meetic au milieu d'un dîner. Qu'elle n'ait pas l'impression de faire du minitel rose, que ce soit sentimental et non vécu comme une histoire de c… On devait éloigner l'image de Meetic le plus vite possible des 3615 ULLA, ériger une frontière et ça a bien fonctionné d'ailleurs. C'est comme en boite de nuit, qu'importe le son, s'il n'y a pas de femme, personne ne viendra".

Meetic et quelques concurrents ont donc engagé un travail de désulfurisation et de respectabilité morale, montrant tous les signes de "sérieux" et de "sécurité" possibles, autant du point de vue des services, en modérant tout contenu potentiellement sexuel, mais aussi des chartes graphiques, en utilisant un environnement aux couleurs saines et "féminines" (le violet, le blanc, le vert clair…), et en permettant aux femmes de s'inscrire gratuitement. Il fallait à tout prix arracher la technologie de la discussion, centrale pour le *dating*, à l'imaginaire de performances sexuelles et pornographiques du minitel rose et le réinvestir avec une version plus romantique du régime de la rencontre.

### 3.1.4 Des combinaisons technologiques et deux régimes de médiations

Trois technologies, trois imaginaires dont la généalogie est pleine de rebondissements, d'appareils ou d'usages disparus ou encore simplement tombés en disgrâce.

[26] Le Bail Johan, *Quand Meetic modère à Madagascar, est-ce l'euphorie chez Eufonie ?* https://en-contact.com/Meetic-modere-a-madagascar-leuphorie-chez-eufonie/ consulté le 12 mai 2019

Avec le web, les trois technologies dont nous venons de remonter la généalogie sont toujours combinées et se combinent aussi avec d'autres plus récentes, propres à l'informatique et aux réseaux[27]. J'ai proposé en introduction de cette section que la distinction entre rencontre et pornographie animait d'abord un imaginaire socio-technique plutôt qu'elle ne concernait les objets techniques eux-mêmes, donnant alors forme aux objets numériques tels que les sites de rencontre et les sites de partages de pornographie. La distinction entre rencontre et pornographie participe de la *sexualisation* des usages de ces diverses combinaisons technologiques. D'un point de vue diachronique, la relative autonomie que l'on perçoit entre l'imaginaire sociotechnique et les objets techniques auxquels il donne forme n'est autre que l'autonomie du discours sexuel par rapport au discours technique. De cette manière, il est envisageable de revoir cette généalogie comme une généalogie de discours sexuels jouant un rôle de *médiation*, puisque tous les objets numériques que j'y ai décrits, s'y trouvent désignés par des discours prescriptifs et/ ou des modèles d'usages, des publicités ou des discours d'interface qui composent avec des imaginaires sexuels et médiatiques préexistants, venant eux-mêmes d'autres ensembles socio-techniques (la presse pornographique et libertine, la presse féminine, les petites annonces, *etc.*). Cet imaginaire sexuel polarisé est tout autant lié à des éléments extérieurs au terrain qu'aux objets techniques qui le composent, et c'est l'élasticité entre imaginaire et technique qui va nous intéresser ici. Parfois les deux dimensions semblent fusionner complètement alors qu'ailleurs elles doivent être argumentées, défendues, et peuvent se voir même largement discutées et négociées.

Parmi ces combinaisons techniques liées au numérique, les technologies de discussion ont vu les messageries instantanées comme la publication unique (sur profil ou sur page ou galerie) se rapprocher pour devenir des formes plus ou moins rapides et plus ou moins publiques, des variations donc, de discussion. Leur caractère synchrone ou asynchrone se détermine de plus en plus en fonction des fréquences d'usages là où il dépendait il y a trente ans largement des contraintes techniques. Si le *matching* incarne en principe l'idée de la fondation d'une relation conjugale, amoureuse ou sexuelle par la mise en correspondance des caractéristiques des deux termes de cette relation, cela

[27] La versatilité des ordinateurs et des smartphones concernant les types de contenus, puisque ce sont des appareils qui reçoivent *et* émettent, permettent de capturer, produire, reproduire et archiver toutes formes de documents, le tout de manière individuelle et réflexive. Le web offre une versatilité complémentaire, puisque tout type de contenus peut y circuler *en principe* de manière équivalente. La domesticité des connexions à internet permet une filiation directe avec certaines pratiques érotiques ou sexuelles liées à l'audiovisuel de loisir, néanmoins, la mobilité des connexions à internet permet d'établir une seconde filiation avec des pratiques liées aux espaces publics et extérieurs notamment. Il faut compter enfin le caractère potentiellement international des réseaux d'échanges, qui dans certains cas se trouve être particulièrement déterminant dans les usages.

n'indique pas pour autant que les relations se maintiennent par la seule technologie du *matching*, d'où la nécessité pour les agences matrimoniales d'organiser et ritualiser un échange épistolaire ou téléphonique, de participer à engager la discussion parmi les couples "choisis" par la machine. D'une certaine manière, le *matching* est une technologie relationnelle sans échanges, et il faut lui adjoindre un instrument permettant l'interaction pour être efficace et amorcer concrètement la relation de correspondance. De son côté, la diffusion d'images semble dépourvue de caractéristiques relationnelles et suggère, à cause des représentations de l'usage du porno comme essentiellement masturbatoire et asocial, une activité plutôt solitaire de réception médiatique des contenus. Si cette idée est historiquement fausse, elle n'en marque pas moins l'ambiguïté qui veut que la relation de visionnage entre acteur·rices et spectateur·rices soit bien prépondérante dans la façon dont elle peut encore être abordée aujourd'hui, mais que, autour des cabines, dans la salle ou devant le téléviseurs, les échanges entre spectateur·rices puissent être largement plus interactifs.

L'évolution récente de l'usage des webcams à partir de plateformes autorisant tout·e spectateur·rice à diffuser à son tour, transforme les usages relationnels des images, l'élément central de ces services restant toujours la combinaison de la diffusion vidéo avec un salon de discussion. Le développement des caméras mobiles et des webcam accompagne un usage *conversationnel* de l'image[28], dans la mesure où les publications sont de plus en plus souvent liées non plus à des galeries ou des albums isolés, mais bien à des ensembles scriptovisuels comportant bien souvent un paratexte, ou même un texte qui constitue le fil principal de l'agencement sémiotique. Si les images peuvent être consultées de manière asymétrique, sur le mode spectatoriel de la personne qui n'entretient jamais le moindre échange avec la personne qui produit un contenu, et s'apparentent alors à des publications textuelles asynchrones, en pratique, nombre d'images échappent à ce mode. Si, de manière générale, le selfie constitue un nouveau répertoire d'action photographique fondé sur le "j'étais là" "j'étais là avec […]"[29], les photos prises face au miroir de salle de bain qui émaillent les profils et les galeries d'images sollicitent un répertoire équivalent et servent à engager leurs auteur·rices comme sujets sexuels et à s'insérer, à ce titre, dans une conversation. L'ensemble de la pornographie numérique s'est en fait adapté aux usages conversationnels du web, l'usage croissant des conversations par webcams et par messageries sur les smartphones a notamment permis aux abonné·es de documenter leurs pratiques et leurs

[28] Gunthert André, *L'image partagée : la photographie numérique*, Paris, Textuel (coll. « L'écriture photographique »), 2015.

[29] Allard Laurence, "Selfie, un genre en soi. Ou pourquoi il ne faut pas prendre les Selfies pour des profile pictures", http ://www.mobactu.org, consulté le 13 février 2019.

fantasmes, mais aussi de déplacer la fonction de l'image à caractère sexuel d'une représentation de l'acte sexuel au support de l'interaction sexuelle[30].

La combinaison technologique probablement la plus répandue reste pour le moins surprenante au vu de la contradiction apparente des discours qui ont accompagné ses objets techniques : imaginerait-on possible la fusion de technologies permettant la mise en contact de couples et la diffusion de pornographie ? Pourtant, l'ensemble du web 2.0 reposant sur le développement de plateformes, c'est-à-dire sur des bases de données exploitables de diverses manières, les contenus partagés sur ces plateformes, liés à des projets de rencontre comme à des usages de pornographie ou encore à des pratiques hybrides, sont indexés, soit automatiquement soit par les abonné·es elleux-mêmes. Qu'il s'agisse de profils romantiques ou de vidéos pornographiques, les contenus, tous les contenus, se voient parés de différents types de méta-données, classifiés et archivés. L'usage de *catégories sexuelles* pour indexer les contenus constitue un système certes hétérogène mais récurrent sur le continuum de plateformes qui nous intéresse. Il se matérialise dès l'inscription, au sein des formulaires de description des abonné·es et de leurs désirs, comme plus tard dans les usages, lorsque les photos sont taguées, ou bien lorsque l'indexation automatique des contenus par des moteurs de recherche interne ou externe donne accès à tel profil ou telle image[31]. L'indexation et la recherche de termes comme le *matching* de profil ou le taguage des contenus permettent d'organiser un parcours parmi les pages, et de conférer un caractère sexuel à la navigation[32].

Là où les mises en correspondance de critères personnels par les ordinateurs des agences matrimoniales n'ont jamais été pensées comme des lieux d'expression de soi, là où les discussions textuelles ou audio n'ont jamais été pensées comme des publications, et là où des images pornographiques n'ont pas été pensées comme des supports relationnels, la combinaison de ces éléments techniques redistribue largement les cartes et les imaginaires potentiels. Malgré cela, les expressions de "sites de rencontre" et de "sites pornos", en tant qu'elles désignent des objets numériques ordinaires, conservent une prépondérance dans l'organisation des significations technologiques. De ce fait, le continuum technique des plateformes se voit scindé en trois portions opposables : les sites offrant des services de rencontre et les sites offrant le visionnage de pornogra-

[30] Pailler Fred, « Pornographie, appareillage numérique et Internet : vers une culture sexuelle augmentée ? », http://affects.hypotheses.org/285, consulté le 27 mars 2016.

[31] Cervulle Maxime, *Pornotube*, intervention au séminaire "Politiques et technologies de l'amateur" dirigé par Laurence Allard, IRI-Centre Pompidou, Paris, 2009, http://web.iri.centrepompidou.fr/fonds/seminaires/seminaire/detail/9

[32] Le Deuff Olivier, « Les tubes de la pornosphère : des logiques documentaires entre information et déformation », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 1 juillet 2014, n° 5.

phie, correspondant chacun à l'un des régimes de médiation sexuelle, mais aussi un troisième groupe de plateformes rassemblant celles qui sont mutuellement exclues des deux régimes. Cette exclusion a deux raisons possibles, soit que les plateformes correspondent en fait aux deux régimes en même temps alors que ceux-ci s'opposent l'un à l'autre, comme c'est le cas des sites gays, libertins, ou BDSM, soit qu'elles constituent des formes suffisamment innovantes parmi les combinaisons de technologies numériques pour ne pas réussir à se rattacher aisément à l'un des deux régimes, comme pour les sites de webcam, qui offrent la possibilité de fréquenter dans un environnement sexuel d'autres abonné·es durant des années (peut-on alors parler de "rencontre en ligne" ?), ou bien les services de messagerie instantanée (comme Whatsapp, Twitter, Snapchat et bien d'autres) qui, tout en ne se présentant jamais comme telles, offrent les moyens de diffuser de quantités très importantes de contenus explicitement sexuels.

Par conséquent, les types de plateformes qui ne se voient pas attribuer immédiatement un régime de médiation se trouvent hors-champ lorsque l'on s'attache à discuter de rencontre ou de pornographie. Historiquement, les technologies de discussion en ligne, par la variété des expériences tantôt interactives (on dialogue) tantôt performancielle / spectatorielle (on écoute principalement) qu'elles offrent, semblent occuper une position intermédiaire dans cette généalogie croisée, tandis que celles du *matching* et de la diffusion d'images tendent à se distinguer plus fondamentalement l'une de l'autre. Cette versatilité des technologies de discussion nourrit amplement la pérennité des deux régimes de médiation et de leur polarisation, en leur attribuant comme caractéristiques naturelles et en dépit des objets techniques et de leurs usages effectifs : l'interaction en ligne et les préoccupations relationnelles vont de préférence à la rencontre, l'usage solitaire et la consommation d'images, et de contenus en général, restant dès lors une affaire de pornographie. Parfois, ces deux régimes de médiation se disputent régulièrement la même technologie, comme ce fut le cas pour la *teledildonics*, qui d'un projet militaire américain visant à assurer la stabilité émotionnelle des troupes en leur offrant la possibilité d'entrer en contact audiovisuel et tactile par réalité virtuelle avec leurs conjoint·es, conception parfaitement conjugaliste de la technologie, a été repensé quelques années plus tard par les entreprises censées développer ces services comme l'infrastructure d'une économie du *cyberporn*, en principe beaucoup plus florissante[33]. Le développement des sextoys connectés associé aux plateformes de sexcam en est une continuation toute aussi hybride en termes d'imaginaires sollicités, puisque les discours publicitaires se fondent tantôt sur la possibilité de relation

[33] Mosher Mike, *Bad Subjects : Teledildonic Temptations : The Rise and Fall of Computer Sex*, http://bad.eserver.org/issues/1998/41/mosher.html, consulté le 14 février 2016.

intra-conjugales à distance, tantôt sur la possibilité d'interagir expressément avec des camgirls et des camboys dans des shows *live*.

Pour que le dispositif de sexualités fonctionne et produise du sexuel, il faut générer tout autant des discours sexuels que des appareils techniques qui les accompagnent et les matérialisent, ces opérations restant toujours des opérations concrètes, effectuées localement car prises dans des stratégies tout aussi locales. Pour cette raison, il faut aussi considérer la façon dont les techniques comme les discours sont interprétés ou détournés, l'élasticité de leurs liens (le discursif portant sur le non-discursif), dans le cadre même du dispositif, comme un rouage, sinon normal, au moins ordinaire, de celui-ci. Il arrive que les deux régimes de la rencontre et de la pornographie colonisent régulièrement les combinaisons techniques les plus intermédiaires, et viennent, pour une même plateforme, réécrire ou renégocier l'usage de ses fonctionnalités et de ses contenus, lorsque les usagèr·es travaillent à donner une signification spécifique (qui leur convienne) à leur présence.

Ainsi, lors d'une interview que j'accordais à un journaliste à propos des usages de la plateforme Cam4, j'évoquais les sociabilités et les rencontres possibles qui présidaient ou poursuivaient la diffusion des *liveshows* et le journaliste, de son côté, revenait sans cesse au fait de pouvoir "mater des *babes*". C'est-à-dire qu'il déployait une compréhension totalement asymétrique de la diffusion des vidéos, et n'arrivait pas à la penser comme un véritable usage mais seulement comme le support nécessaire d'un usage pornographique plus traditionnel. Le quiproquo a duré pendant une demi-heure, au point que j'ai commencé à douter du fait que l'on parlait de la même plateforme. Je me suis alors résolu à poser la question de savoir s'il avait jamais branché sa propre webcam pour diffuser son image. Son air à la fois ahuri et intrigué répondant à sa place, me laissait entendre qu'il n'avait jamais vu en Cam4 autre chose qu'une plateforme de diffusion de pornographie, asymétrique et requérant un visionnage individuel et masturbatoire.

Cam4 consiste en une page principale présentant les vignettes des webcams *live* dans l'ordre décroissant de leur popularité. Les webcams que regardait le journaliste n'étaient pas n'importe lesquelles, puisqu'il préférait celles des camgirls, les plus jolies à ses yeux, qui étaient accessoirement les mieux notées, et donc affichées en haut de la première page du site. De mon côté, je m'étais intéressé à la variété des abonné·es et j'avais considéré aussi les personnes en bas de page et dans les pages suivantes comme des abonné·es méritant une attention équivalente à celle des "têtes d'affiches", et ce malgré le caractère fort variables de leurs corps, de leurs performances, et de leurs en-

gagements interactionnels et relationnels. J'avais pu remarquer que les personnes très populaires ne pouvaient pas réellement discuter avec leurs interlocuteur·rices dans la mesure où le défilement des messages était particulièrement rapide et multilingue, ce qui le rendait simplement impraticable et redéfinissait les termes de l'usage des discussions pour les performeur·euses en webcam comme pour celles et ceux qui les regardaient. Les personnes dont les images étaient les moins vues, et aussi les moins visibles, avaient, elles, beaucoup plus de facilité à interagir, même si elles n'en profitaient pas toujours, parfois même précisément parce qu'elles ne prenaient pas (ou ne savaient pas prendre) vraiment soin de leur performance à l'image, ce qui, à terme, n'arrangeait pas vraiment leur faible popularité. De cette approche, ressortait la polyvalence des usages possibles, notamment des sociabilités qui s'y établissaient dans la durée, sans forcément se déplacer hors ligne, tout comme la manière dont, finalement, la plateforme prenait soin de ne jamais proposer seulement des rencontres ou des sociabilités, ni seulement de la pornographie.

## 3.2 ÉTUDIER UN CONTINUUM DE MÉDIATIONS SEXUELLES

Nous disposons donc d'un continuum de médiations reposant essentiellement sur un socle commun de technologies, mais dont les deux pôles s'attribuent des fonctions techniques ou des types de contenus qu'ils dénient ou délaissent à l'autre. Cette polarisation repose sur un imaginaire sexuel des techniques, construit sur deux régimes de médiations qui entretiennent dès lors une tension puissante qui dépasse sans aucun doute les frontières de notre seul terrain. Comment étudier ce continuum, dès lors que les technologies en jeu sont sensiblement les mêmes, et que les deux régimes de médiation travaillent à masquer l'existence pratique de ce continuum ? Nous allons interroger différents travaux francophones et anglophones qui se sont penchés sur la rencontre et la pornographie du tournant du siècle jusqu'à aujourd'hui, afin de cerner la manière dont ils s'emparent ou tiennent à distance ce continuum, et dont ils se positionnent vis-à-vis de l'imaginaire sexuel des technologies numériques et de ses deux régimes de médiation.

Deux types d'objets, "sites de rencontre" et "images pornos", semblent se partager les préférences des études numériques francophones sur les usages sexuels d'internet, tandis que les approches culturelles anglophones, entrant plus souvent sur le terrain

par l'étude de groupes sexuels spécifiques, ont une appréhension plus souple de ces objets. En fait, il n'est pas surprenant de voir que les objets d'études francophones soient eux-mêmes construits et traversés par cette tension, qui est redoublée, le plus souvent d'une tension disciplinaire et méthodologique, comme nous l'avons vu dans le chapitre 1, puisque l'observation des relations relevant plus souvent des approches "par l'observation" de la sociologie et celle des significations des approches "par la lecture" des sociologies des représentations, de la sémiotique et des SIC. Il s'avère que non seulement les études sur la rencontre peinent à appréhender explicitement le continuum de médiations, mais travaillent plutôt à en tenir l'étude à distance. En revanche, les travaux qui rendent compte du continuum, et choisissent d'étudier des plateformes jusqu'ici exclues des corpus, laissent de côté l'étude des images et de leur circulation. Nous nous tournerons ensuite vers les études francophones en portant attention aux images pornographiques et à leur économie, moins pour y chercher la symétrie de ce que nous aurons compris des études sur la rencontre, à savoir qu'elles reconnaissent plus ou moins l'existence du continuum sans vraiment l'étudier, que pour déterminer *comment* aborder ce continuum de plateformes et de médiations.

Les travaux francophones les plus anciens et les plus diffusés s'avèrent non seulement reconduire l'opposition des deux pôles de la rencontre et de la pornographie, mais n'offrent pas d'outils à même de rendre compte de pratiques ordinaires combinant justement usages des images et pratiques de sociabilités. C'est en se tournant vers des travaux provenant des *cultural studies* que l'on trouvera les ressources nécessaires à la construction d'un objet transversal qui permette à la fois d'appréhender les médiations combinant images et relations et à la fois de décrire les procédés concrets par lesquels les deux régimes de médiation se distinguent et s'opposent sur la base d'un socle technique commun. K. Race nous montre comment envisager les terrains qui relèvent des médiations les plus hybrides grâce à une approche pragmatique croisant STS et *queer theory*, et S. Paasonen nous offre, depuis les *porn studies*, un concept particulièrement efficace pour aborder de manière transversale l'ensemble du continuum et en noter les variations, la notion de *grab* qui désigne la façon dont on *se saisit* des contenus, notamment visuels, et dont ceux-ci nous *saisissent* en retour. À partir de leurs travaux, nous pourrons à notre tour offrir un nom à ce continuum de médiations, et élaborer un programme de description des principales médiations qui l'animent sur notre terrain.

### 3.2.1 Les sites de rencontre comme objets d'étude

En France, aujourd'hui, on peut identifier trois approches distinctes de la rencontre en ligne suivant la prise en charge qu'ils déploient de ces deux régimes de médiation. Cette prise en charge n'est pas perceptible aisément, dans la mesure où elle se fait le plus souvent par défaut, par la manière de se concentrer sur le seul pôle de "la" rencontre, et de laisser de côté les questions de pornographie. La caractérisation de ces trois approches repose donc sur la façon dont elles abordent la dimension sexuelle de leurs objets d'étude, notamment lorsqu'elles considèrent la variété des cultures sexuelles, lorsqu'elles excluent ou incluent la prise en compte de la circulation et de la gestion des images, et enfin suivant la place qu'elles laissent dans leurs analyses aux usages qui ne visent ou n'aboutissent à aucune rencontre hors ligne. À partir de là, on peut distinguer les approches construites sur une conception *mythologique* de la rencontre comme nécessairement liée à un horizon conjugal, celles qui sont construites sur une conception *inclusive* de la rencontre donnant notamment une place aux sites lgbtq+ et libertins ou fétichistes, et celle, que je défends pour ma part, qui s'appuie sur une conception *extensive* de la rencontre, et ne revendique pas la rencontre comme un objet d'étude autonome, mais propose d'offrir un panorama du continuum pratique entre régime de la rencontre et régime des médiations pornographiques.

Tout d'abord, au sein la recherche française entre 2000 et 2014, les études centrées sur la rencontre ne s'intéressent qu'à une portion seulement des sites permettant de rencontrer, et circonscrivent le plus souvent leurs analyses aux seuls sites indiquant fournir uniquement des services de rencontre. À l'exception des travaux de D. Welzer-Lang[34], ces études n'indiquent pratiquement jamais si des usages complémentaires de pornographie, ou bien d'autres pratiques de rencontre sont observables, la rencontre en ligne apparaissant alors comme une pratique complète et auto-suffisante. Certaines de ces études ont été le résultat plus ou moins explicite d'un projet personnel de conjugalité[35] ou de quête de l'âme-sœur[36] pour les chercheur·ses qui les ont menées. La définition de la conjugalité ou de l'amour est souvent un élément introductif lors des présentations de chacune de ces recherches, et informe directement la compréhension des rencontres mais aussi le choix des plateformes étudiées. De cette manière s'organise l'adéquation entre la culture sexuelle des chercheur·ses, le choix des plateformes,

[34] Welzer-Lang Daniel, *Utopies conjugales*, Paris, Payot, 2007.
[35] Kessous Emmanuel, « L'amour en projet », *Réseaux*, 5 mai 2011, n° 166, p. 191-223.
[36] Lardellier Pascal, *Le coeur Net : célibat et @mours sur le Web*, Paris, Belin (coll. « Nouveaux mondes »), 2004, 255 p. ainsi que Leguistin Maud, *Tisser sa toile : conjugalités, genre et relations sociales à la loupe d'internet*, thèse de doctorat, Université Toulouse le Mirail, Toulouse II, 2012.

et l'objet d'étude, chaque élément en justifiant un autre. La conjugalité ou l'amour peuvent être posés en "valeur universelle"[37] ou bien présentés comme difficiles à définir, mais contribuent malgré ce flou initial, à sélectionner les sites de rencontre explorés : Meetic et les sites dits "généralistes".

Ce recentrement systématique sur l'amour, les sentiments et les relations à long terme pour définir la rencontre en ligne relève de ce que Barthes appellerait probablement, encore aujourd'hui, le *mythe des conjugalités*[38]. Ces études portent toutes sur des corpus hétérosexuels, même lorsque les plateformes accueillent une diversité plus grande d'abonné·es. Au sein de cette approche, certains types de rencontre observés sur ces sites sont privilégiés par les analyses, et la hiérarchie est claire dans chacun des travaux évoqués : les rencontres "d'un soir" y sont toujours mentionnées, mais à grand peine considérées comme désirables ou comme une activité normale nécessitant que l'on en interroge les pratiquant·es[39]. Cette approche de la rencontre est donc consciente de l'existence d'une variété de pratiques sexuelles et relationnelles sur le terrain, mais peine à en rendre compte, malgré, parfois, des digressions régulières sur ces pratiques présentées comme extérieures au projet amoureux ("l'onanisme *online*", l'adultère numérique, *etc.*)[40]. Dans les cas où l'auteur·rice n'indiquerait pas avoir été impliqué·e personnellement sur le terrain, cela n'empêche nullement de privilégier l'étude des mêmes plateformes, pour le motif que ce sont les "sites qui prétendent aider les gens à nouer des relations à long terme et beaucoup moins [les] sites de rencontres à caractère explicitement sexuel" qui permettraient d'étudier "l'articulation entre la technologie et les sentiments", comme l'indique Eva Illouz[41].

Ces travaux commentent les médiations, en notent le caractère technique (Lardellier parle de "relation AZERTY"), cherchent à comprendre ce que cette nature technique peut avoir comme effet, au point de concentrer l'ensemble de leurs analyses sur ce que (ne) fait (pas) le numérique à l'amour ou à la conjugalité. Les corps sont au centre des interrogations, tantôt parce qu'ils occupent véritablement la description (chez Lardellier, régulièrement), tantôt parce que leur disparition potentielle mérite enquête, comme chez Illouz. Un lien fort est pratiquement toujours formulé entre les formes

[37] Lardellier, *ibid.*.

[38] Barthes Roland, *Mythologies - édition illustrée*, Paris, Seuil, 2010, p. 44-51.

[39] Lardellier parle de "taux de déperdition" pour qualifier les "rencontres sans lendemain", par exemple (cf. p. 24). Plus loin, il adjoint aux représentations médiatiques du célibat "la quête effrénée de sa moitié", sans pointer d'autres formes plus ou moins concurrentes (p. 25). Enfin, "voici tout ce dont il sera question ici : de célibataires, d'internet et d'amour" (p. 36).

[40] Lardellier Pascal, *Les réseaux du cœur : sexe, amour et séduction sur Internet*, Paris, F. Bourin, 2012, vol. 1/, 173 p.

[41] Illouz Eva, « Réseaux amoureux sur Internet », *Réseaux*, 1 décembre 2006, no 138, nº 4, p. 269.

de rencontre et l'environnement numérique, mais il n'est jamais véritablement historicisé, puisque la technologie constitue d'abord un environnement "nouveau" dont il s'agit de comprendre les tenants et aboutissants. Le terme le moins problématisé de ces travaux est finalement celui de "site", qui ne fait jamais l'objet principal des questions de recherche : c'est la comparaison avec une autre forme de rencontre, antérieure ou plus réelle ou plus corporelle, qui motive ces travaux, la rencontre en ligne devenant l'objet d'inquiétudes concernant l'impossibilité du coup de foudre, ou la difficulté à le reformuler dans un environnement numérique.

La deuxième approche de la rencontre que j'aimerais présenter ici se distingue de la première en deux endroits au moins : d'abord par la mise en place d'une étude comparative des plateformes de rencontre, et ensuite par le déploiement d'une perspective socio-démographique sur leurs usages. Cette approche est principalement développée par les travaux de Marie Bergström[42], et se fonde sur une définition *inclusive* de la rencontre dans la mesure où elle ne discrimine pas *a priori* des formes de rencontre, des pratiques ou les publics concernés par les plateformes étudiées. En effet, l'étude que présente la sociologue porte sur un ensemble varié de sites de rencontre, quelle que soit la manière dont ils caractérisent et prescrivent les rencontres qui auront lieu en leur sein : sites gays et lesbiens, sites fétichistes et BDSM, sites libertins et échangistes, *etc.*, ne sont plus exclus du corpus sous prétexte qu'ils ne correspondraient pas ou n'offriraient pas en premier lieu un programme sentimental ou conjugal spécifique. Cette deuxième approche confère une certaine distance aux analyses en montrant la relativité culturelle d'éléments techniques et sémiotiques, par exemple, le fait que les interfaces des sites de rencontre liés à des cultures sexuelles différentes ne sont pas toutes construites sur le même modèle, mais que les usagèr·es n'adhèrent pas pour autant point par point aux types d'échanges valorisés par les plateformes[43].

M. Bergström accorde dès le départ une importance à l'écart entre le régime de médiation de la rencontre et la combinaison des technologies sous-jacentes, et prend soin de distinguer son objet d'étude des autres combinaisons techniques qu'elle regroupe sous le terme de "plateformes de sociabilités". Néanmoins, cet aménagement impose de mettre de côté toute une dimension proprement médiatique des usages. En effet, lorsqu'elle définit les sites de rencontre, M. Bergström note d'abord la très grande proximité en termes d'architecture technique qui pourrait les confondre avec les plateformes de

[42] Bergström Marie, *Au bonheur des rencontres*, thèse de doctorat, Sciences Po, Paris, 2014.
[43] Bergström Marie, « La toile des sites de rencontres en France : Topographie d'un nouvel espace social en ligne », *Réseaux*, 2011, vol. 166, n° 2, p. 225.

réseaux sociaux[44]. Elle ré-accentue le contraste dans un second temps grâce aux deux arguments suivants : contrairement aux réseaux sociaux numériques, les sites de rencontre sont spécialisés dans le service de mise en relation amoureuse et/ou sexuelle, et ils participent à mettre en relation des personnes qui sont avant tout inconnues les unes aux autres (contrairement aux réseaux sociaux qui activeraient des liens latents des graphes sociaux de leurs abonné·es). Contrairement à l'ensemble des autres chercheur·ses travaillant sur les rencontres en ligne, elle considère inutile de positionner son objet vis-à-vis des autres plateformes à caractère sexuel et de marquer la moindre distance vis-à-vis du régime de médiation pornographique. En creux, cette relative indifférence à la pornographie met d'autant plus en évidence le refus systématique des approches *mythologiques* de la rencontre d'étudier les plateformes de rencontre autorisant l'affichage de contenus explicitement sexuels.

Conséquence logique de cet attachement strict à une définition *a priori* de la rencontre, M. Bergström intègre à son corpus nombre des sites de rencontre habituellement mis à l'écart pour cause de contenus explicitement sexuels, ce qui offre à son analyse une exhaustivité certaine. Les sites rejoignant le corpus font partie de ces plateformes évoquées dans la section précédente qui relèvent à la fois des critères de la rencontre et de ceux de la pornographie, et se trouvent de ce fait exclues des deux régimes de médiation. Certaines d'entre elles se présentent d'ailleurs plutôt comme rassemblant des communautés autour de sociabilités sexuelles plutôt que comme des sites de rencontre, et ne correspondent pas pour autant aux stéréotypes des "sites pornos", à commencer par le fait qu'elles n'autorisent pas sans conditions l'affichage des images explicitement sexuelles dans les zones publiques d'échange. À propos des images, focalisée sur la rencontre dans l'analyse de ces sites, M. Bergström laisse de côté une partie importante des sociabilités qui reposent précisément, même sur ces plateformes, sur la production, le partage et la consultation des images sexuellement explicites. De façon plus générale, si l'intégration des plateformes de rencontre à caractère explicitement sexuel offre une analyse comparative particulièrement riche, les images sexuellement explicites qui ont, grâce à cette première intégration, désormais droit de cité au sein d'un corpus de plateformes dédiées à la rencontre, se retrouvent dépourvues de place au sein de l'analyse (qui se recentre en fait sur les rapports d'âges et de sexe|genre dans les rencontres hétérosexuelles). Cet abandon relatif est la conséquence à la fois heureuse et malheureuse de la définition *a priori* d'un objet d'étude tel que "les rencontres en ligne".

[44] Bergström, *ibid.* p. 14.

Si la première approche appuie sa définition de la rencontre sur une définition transcendante mais flottante des rencontres amoureuses, elle met explicitement en scène un regard hétérosexuel sur des pratiques hétérosexuelles ayant lieu sur des sites hétérocentrés, sans forcément en tirer les conséquences épistémologiques. La deuxième approche rouvre le panorama, en construisant une définition non-discriminante des rencontres en ligne, intégrant alors un nombre de sites bien plus important, ces derniers portant sur les pratiques sexuelles qui ne sont plus centrées sur les seules quêtes amoureuses hétérosexuelles. À partir de là, il devient possible d'engager une troisième approche du régime de médiation de la rencontre, qui consiste à joindre aux sites de rencontre refusant ou autorisant l'affichage des images à caractère explicitement sexuel une série supplémentaire de plateformes qui proposent le partage de pornographie tout en offrant, dans le même temps, les fonctionnalités d'échange classiques d'une plateforme de sociabilité (profils publics ou semi-publics au sein d'un système contraint, listes d'abonné·es plus ou moins publiques et accessibles par les autres abonné·es)[45].

Cette troisième approche se distingue des deux précédentes par le fait qu'elle prend pour terrain des sites de rencontre, mais pas uniquement, qu'elle considère la rencontre comme une pratique centrale mais pas unique de chacun des sites étudiés, et, enfin, qu'elle ne détermine pas *a priori* les significations que peut recouvrir la rencontre. Ainsi, elle ne cherche pas à savoir en premier lieu si une relation établie en ligne sera transposée hors ligne, et se contente, dans un premier de repérer l'établissement de relations quelles qu'elles soient. Si la deuxième approche permet d'étudier la rencontre là où la conjugalité (ou ses approximations, ou encore ses ratés) n'est pas seule en jeu, cette troisième approche propose à la fois d'en conserver l'intention et le caractère panoramique, tout en y joignant la perspective d'une étude des sociabilités indépendantes d'une rencontre hors ligne et des usages relevant de l'exposition de soi, pudique ou sexuellement explicite, en textes ou en images, à l'attention de personnes inconnues ou connues (en ligne ou hors ligne). Les travaux portant sur la rencontre dessinent déjà un schéma du continuum entre le régime de médiation de la rencontre et celui de la pornographie, dans la mesure où il semble que différents critères agissent de manière combinée pour en structurer les pôles : le premier régime est lié à l'absence d'images explicitement sexuelles, et même à l'absence d'expression de la sexualité dans un certain sens, il semble essentiellement hétérosexuel, et se concentre sur les relations et leur transformation en contexte numérique. Le second pôle, défini ici le plus

[45] boyd danah & Ellison Nicole, « Social network sites : definition, history, and scholarship », *IEEE Engineering Management Review*, 2010, vol. 38, n° 3, p. 16-31.

souvent par défaut, est lié en priorité à la diversité des cultures et identités sexuelles représentées, aux images, qu'elles soient explicitement sexuelles ou pas. Il est aussi lié aux contenus plus qu'aux échanges ou aux relations, comme si les premiers ne participaient pas des deuxièmes et troisièmes, et il est répulsif dans la mesure où, pendant les années 2000, très peu de chercheur·ses se sont attaché·es à en rendre compte.

Cet étirement conséquent de la définition de la rencontre et d'un corpus permettant d'enquêter sur les rencontres en ligne appelle à porter attention à de nouveaux sites, qui ne sont pas spécialisés dans la rencontre (les plateformes de webcam, de partage de pornographie, *etc.*) ainsi qu'à de nouvelles formes d'échanges, notamment celles qui perdurent en ligne par delà les années, ou celles qui semblent anodines. L'étirement du corpus à l'ensemble du continuum de médiations sexuelles enjoint à saisir de nouveaux éléments tenus jusqu'ici pour mineurs sur les sites de rencontre déjà étudiés par les deux approches précédentes, à savoir, les usages des images ainsi que la gestion des contacts. Si les sites de *dating* forment l'essentiel des études *mythologiques* sur la rencontre, ce sont plutôt les sites libertins/échangistes, les sites gays et lesbiens et les sites fétichistes ou BDSM qui marquent le centre définitionnel d'un corpus *étendu*. La versatilité des médiations en jeu sur ces plateformes, est non seulement en mesure de ne pas exclure pour autant les sites plus pudiques ou plus romantiques, mais elle permet d'étudier l'ensemble des variations de la rencontre à la pornographie sans requérir la mise à distance d'une partie du terrain (les sites et les images à caractère explicitement sexuel notamment). Il ne s'agit pas ici de prétendre à une plus grande neutralité, mais au contraire d'assurer un *point de vue situé* en un point qui ne soit pas exclusivement hétérosexuel et qui offre les moyens de ne pas ignorer une partie des contenus et des technologies en présence.

Bien entendu, les analyses de P. Lardellier ou E. Illouz mentionnent régulièrement l'usage des images, mais c'est le plus souvent pour rendre compte de la manière dont celles-ci tiennent leur rôle de (re-)présentation, pointant la différence potentielle entre les impressions en ligne et celles plus tard en face-à-face, lors d'un premier rendez-vous. L'approche extensive du continuum des médiations invite plutôt à s'intéresser à la façon dont les images font l'objet auparavant d'usages en ligne. Elle augmente ainsi la définition seulement relationnelle que les approches *mythologiques* donnaient jusqu'ici de la rencontre, en conjuguant aspects relationnels et sémiotiques des échanges au sein d'une définition hybride qui, certains menant bien entendus à des rencontres hors ligne, d'autres menant à d'autres types d'expériences. K. Race, à propos des ap-

plications mobiles gays, décrit parfaitement cette dimension des pratiques qui ne peut être perçue tant que l'on adopte une définition traditionnelle de la rencontre :

> "What is missing from this approach to digital sex is any sense of the performative dynamics or affective intents of digital exchange ; the sense in which online cruising and flirting might constitute distinctive forms of social interaction characterized by particular kinds of communicative activity that can be taken as new forms of social and sexual practice in their own right (Race, 2015, 2017). As Dean insists, people who broadcast their morning masturbation sessions to an audience of unknown others online 'are engaged in a form of sexual activity that has yet to be accurately named or understood' while using one's phone to post sexually explicit selfpics online 'needs to be recognised as a new sexual act' rather than mere symptoms of a culture of exhibitionism (Dean, 2014 : 8)"[46].

À partir de ces trois approches de la rencontre, *mythique*, *inclusive* et *extensive*, il s'agit désormais de produire un objet suffisamment souple pour rendre compte du continuum entre rencontre et pornographie, et prolonger ainsi le type de corpus construit par M. Bergström, fondé sur une définition inclusive de la rencontre vers une définition *extensive*, cette fois-ci, des pratiques sexuelles du numérique.

Ce nouvel objet doit offrir l'occasion de montrer combien les activités en ligne liées à "la" rencontre voisinent et partagent l'essentiel de leurs éléments techniques, sémiotiques, et interactionnels avec des activités liées à "la" pornographie. S'il existe bel et bien des différences entre ces deux pôles, on doit pouvoir en rendre compte et les mettre en perspective plus facilement à partir d'un objet ne les considérant pas dès le départ comme exclusifs et offrant dès lors l'occasion d'observer les mécanismes, les conditions et les variations de leur polarisation. Néanmoins, cette définition extensive de la rencontre ne suffit pas à elle seule pour construire cet objet, et il faut d'abord comprendre comment l'autre pôle, celui de la pornographie a été constitué en objet d'étude en France depuis les années 90, mais surtout comprendre comment les images jouent un rôle clivant alors même qu'elles sont présentes sur toutes les plateformes.

### 3.2.2 Les images et leurs effets comme objets d'étude

En France, les années 2010 voient fleurir un certain nombre de travaux en sociologie portant sur les pornographies, notamment les travaux de B. Damian-Gaillard sur la

[46] Race Kane, « Speculative pragmatism and intimate arrangements : online hook-up devices in gay life », *Culture, Health & Sexuality*, 21 avril 2015, vol. 17, n° 4, p. 496-511.

presse pornographique en France[47], la thèse de M. Trachman[48] puis celle de F. Vörös[49] et un nombre grandissant d'autres travaux de doctorat encore en préparation au moment où j'écris ces lignes, à commencer par l'enquête de L. Demol sur les usages de la pornographie par les adolescent·es des années 2010[50]. Les ouvrages et les numéros de revues se sont multipliés, particulièrement en SIC[51]. Le déploiement des études de contenus pornographiques, de leurs usages, ou encore des discours portant sur les pornographies, est le résultat de transformations dans les questions apparues à différentes périodes dans les SHS. Dans les années 90, le simple fait de prendre la pornographie pour objet d'étude sociologique ou anthropologique posait problème. Dans le courant des années 2000, ce sont les discours philosophiques ou éthiques sur les dangers de la pornographie qui ont pris le devant de la scène. En parallèle, les études queer portant sur les cultures sexuelles minorisées et la dimension politique des objets médiatiques se sont invitées dans le débat, et ont servi par la suite de points de repères essentiels pour nombre de travaux empiriques.

À la différence des travaux portant sur les rencontres en ligne qui partagent, certes à des degrés divers, au moins le terrain des sites de rencontre, les approches de "la" pornographie comme objet d'étude sont largement plus dispersées et disparates au premier abord. Les objets sur lesquels se concentrent ces recherches correspondent à des terrains aussi différents que les lieux de tournages (M. Trachman), les forums de discussion de fans (F. Vörös), les salons érotiques (P. Baudry), la presse pornographique (B. Damian-Gaillard), les lexiques de la pornographie (M.-A. Paveau), ou encore la situation de visionnage elle-même (F.Vörös, F. Perea, M. Marzano, P. Baudry, *etc.*). Malgré cette dispersion des terrains, l'ensemble des chercheur·ses est amené à se positionner (sur un plan méthodologique ou épistémologique) vis-à-vis de deux éléments transversaux, le premier consistant en un discours sur les effets des images pornographiques, le second sur l'insertion des images pornographiques dans un tissu d'échanges

[47] Damian-Gaillard Béatrice, « Entretiens avec des producteurs de la presse pornographique », *Sur le journalisme*, 2012, vol. 1, p. 12.

[48] Trachman Mathieu, *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte, 2013.

[49] Vörös Florian, *Les usages sociaux de la pornographie en ligne et les constructions de la masculinité : une sociologie matérialiste de la réception des médias*, EHESS, Paris, 2015.

[50] Demol Ludivine, *La consommation pornographique dans la construction identitaire genrée des adolescentes*, thèse en cours, Université Paris 8, Saint-Denis.

[51] Parmi lesquels on comptera notamment, Cervulle Maxime et Rees-Roberts Nick, *Homo exoticus : race, classe et critique queer*, Paris, Armand Colin, 2010 ; Preciado Paul B., *Pornotopie : « Playboy » et l'invention de la sexualité multimédia*, traduit par Serge Mestre, Paris, Climats, 2011 ; Amato Étienne Armand, Pailler fred et Schafer Valérie, *Sexualités*, Paris, CNRS (coll. « Hermès »), 2014 ; Paveau Marie-Anne et Perea François (dir.) *Questions de communication* nº 26, 2014 ; Paveau Marie-Anne, *Le discours pornographique*, Paris, la Musardine (coll. « L'attrape-corps »), 2014.

et de sociabilités sexuelles. Ces deux thématiques peuvent être présentées comme antithétiques, ou tout du moins en tension forte, comme nous allons le voir dans le cas des réflexions posant "la" pornographie comme un problème intrinsèque, ou bien elles peuvent être articulées, de diverses manières, comme dans le cas des travaux abordant des corpus pornographiques comme des objets politiques et culturels.

Dans les années 90, P. Baudry propose une socio-anthropologie de l'expérience spectatorielle et du commerce de la vidéo X en France[52]. Son ouvrage sur "l'image X" s'attache à la question des objets d'études peu légitimes, et témoigne en cela de la difficulté à aborder en ethnographe un terrain explicitement sexuel. L'auteur se voit contraint assez systématiquement à des circonvolutions rhétoriques pour formuler un rapport à l'image sexuelle : il présente, toujours en premier lieu, la dimension la plus terrible ou la plus glauque du visionnage d'images avant de s'autoriser à esquisser l'évocation d'un plaisir ou d'une excitation possible[53]. Sa discipline d'origine, l'anthropologie, lui confère les moyens de rendre compte de ses difficultés et de formuler expressément sa lutte, au moins scientifique, avec les sensations éprouvées lors du visionnage de pornographie : l'ennui et la fascination visuelle viennent à la fois informer la manière de rendre compte du terrain, mais peinent à cerner un type de médiation spécifique, en tout cas un type de médiation qui ne soit pas uniquement réductible à l'expérience de l'auteur. Ce témoignage réflexif le place en contre-point des discours de mise en garde du XIXème s., selon lesquels seuls des hommes en mesure de fréquenter des bibliothèques et de décider du sort de documents y étant entreposés, pensaient pouvoir y accéder sur le critère qu'ils étaient suffisamment maîtres de leurs instincts ou de leur sensibilité pour affronter des images pornographiques[54]. Cette restriction dans les ac-

[52] Baudry Patrick, *La pornographie et ses images*, Paris, Armand Colin, 1997.

[53] Par exemple, p. 15 de son ouvrage, c'est la gêne et la compromission qui priment : "une étude de la pornographie n'est pas simple. D'abord l'on doit parler de choses qui suscitent la gêne et un plaisir compromettants". Plus loin, p. 21, ce n'est pas la démarche méthodologique qui est notable dans le raisonnement de l'auteur, mais bien plus le prix manifeste de son énonciation dans un compte rendu d'enquête, qui semble requérir le fait que la sexualité y soit forcément mise en scène en priorité comme angoissée et dépourvue de moments ludiques ou joyeux : "je parlerai à plusieurs reprises dans ce livre de l'ennui et de l'excitation qui s'entremêlent dans le jeu d'une visualisation pornographique. Ce ne sont évidemment pas là seulement des résultats d'enquête, mais ce qui fut aussi ressenti. Et ce qui fut aussi bien une des sources de difficultés. Il faut composer avec l'indéniable excitation que la pornographie agence - comment prétendre au discours docte quand la photographie trouve un écho sourd dans vos hantises les plus intimes, dans vos craintes, vos angoisses, vos désirs les plus manifestes, ou les plus enfouis ? - *et* avec l'ennui qu'elle procure - comment continuer de tourner les pages de tous ces magazines, feuilleter tous ces catalogues, voir toutes ces cassettes, répétitives, harassantes jusqu'à donner la nausée, ou plutôt jusqu'au dégoût le plus froid pour ces singeries, ces convulsions physiques où le corps se traite en matériel, s'organise comme des marchandises en rayon, et s'attrape par morceaux à la façon de paquets ni luxueux ni sordides, ni vivants ni morts, mais sous forme d'une objectalité neutre et comme pétris de leur propre lassitude à rencontrer votre regard vide ?".

[54] Vörös F., *op.cit.* p. 6.

cès n'allait pas priver concrètement d'autres publics de tout accès à des images pornographiques, mais tout du moins donner lieu à une sorte d'exceptionnalité scientifique dictant que l'on puisse analyser les images précisément parce qu'elles n'auraient pas d'effet sur nous-mêmes. Malgré son récit réflexif, P. Baudry n'a pas trouvé de posture énonciative réellement libérée de cette injonction à résister à la médiation pornographique, et tout au plus, il a tenté de prendre cette assertion à rebours sans jamais réussir à la discréditer véritablement. Au final, il a montré que s'y atteler avait toujours, à la fin des années 90, un coût important.

Les années 2000 voient, toujours en France, émerger un problème public à propos de "l'hypersexualisation" et l'accès aux contenus pornographiques. La philosophe M. Marzano y a pris part en développant une réflexion sur plusieurs ouvrages autour de la nocivité potentielle de la pornographie. Dans sa thèse, F. Vörös explique que le tournant du millénaire voit l'État français tenter d'identifier les contenus médiatiques qui participent à la "dégradation de l'image de la femme"[55]. Il montre que M. Marzano déploie son propos dans cette lignée, en réinvestissant l'idée selon laquelle l'activité de visionnage se réduirait à l'excitation sexuelle du visionneur sans la moindre possibilité d'une élaboration de sens autour de cette activité[56]. La philosophe s'appuie sur ce postulat pour démontrer que le visionnage de pornographie engendre un effet déshumanisant et désubjectivant susceptible d'anéantir la possibilité d'établir "la rencontre sexuelle comme un instant d'authenticité sexuelle et de partage" [57]. La possibilité d'un effet direct puissant et aux conséquences dramatiques des images pornographiques parcourt l'ensemble des ouvrages de la philosophe, et la pornographie n'y est un objet

[55] Vörös Florian, *op. cit.*, p. 67.

[56] Ne réduisant pas son propos au seul champ français des conceptions de la pornographie, F. Vörös rappelle que cette idée a principalement été développée dans les années 70 et 80 lors des *Sex Wars* américaines, par la juriste C. McKinnon, l'une des leaders du mouvement féministe anti-pornographie Women Against Pornography. Vörös développe : "Ce mouvement accroît son importance en tissant des alliances avec la psychologie béhavioriste dans son effort de « prouver » une relation de causalité entre l'exposition des hommes à la pornographie et les violences envers les femmes. Elles s'allient par ailleurs avec la New Right à l'occasion des Antipornography Civil Right Ordinances de Minneapolis et Indianapolis, projets de décrets d'interdiction locale de la pornographie en tant que violation des droits civiques des femmes. Elles participent également aux travaux de la commission Meese, commandé par le Président Reagan, qui conclut à l'existence de preuves suffisantes permettant d'attester un effet néfaste de « la » pornographie" (p. 62-63). Le débat est posé en termes explicitement féministes et propose l'éradication pure et simple des images pornographiques dans la mesure où elles constitueraient par leur nature performative, l'instrument le plus efficace d'une oppression systémique des femmes par l'inculcation de l'idéologie patriarcale chez les spectateurs de pornographie, forcément masculins et forcément passifs dans leur réception. Concernant la filiation entre C. McKinnon et M. Marzano, F. Vörös ajoute que le raisonnement de M. Marzano ne relève en revanche pas d'un féminisme McKinnonien du tout, mais plutôt d'un "humanisme hétéronormatif" (p. 69), conforme en cela avec la position surplombante de l'État français dans l'évaluation de la nature des images.

[57] Marzano Michela, *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, Paris, éd. Buchet/Chastel, 2003, p. 266.

digne d'intérêt qu'à la mesure où l'ensemble de la circulation et des usages des images est réduit à cet effet implacable qui entrave l'établissement de relations sexuelles authentiques. Il n'existe pas d'effets directs des contenus ou des technologies, comme le rappelle É. Maigret[58], et si la métaphore balistique de *l'impact* est le plus souvent inappropriée[59], elle est régulièrement employée, précisément, pour son effet dramatique. Là où les discours de panique morale désignent "un" effet afin de justifier une politique de censure (interdire l'accès aux romans, aux bandes-dessinées ou à internet, *etc.*), cet effet repose généralement sur un modèle médiatique spécifique souvent réducteur.

Un point commun dans l'organisation de rhétoriques aussi différentes que l'anthropologie de Baudry et l'essayisme philosophique de Marzano réside dans le fait que les deux chercheur·se·s ont, malgré leurs difficultés face aux images, une conception très corporelle de leurs usages, et se présentent tous deux comme étant affecté·e par celles-ci. Iels ne parviennent toutefois ni l'un·e ni l'autre à apaiser les tensions entre leur position de chercheur·se et leur statut de spectateur·rice. À "la" pornographie se trouve alors associé un type de médiation relativement figé, le visionnage hypnotique, passif et solitaire, qui se formule tantôt par l'excitation un peu coupable mêlée d'ennui qui anime le récit de Baudry, et par le dégoût viscéral de Marzano pour les images dont elle rend compte. Si leur analyse donne une place au corps, c'est en tant qu'il serait en situation critique ou problématique au contact des images pornographiques, et non pas qu'il serait engagé dans une pratique culturelle ordinaire parmi d'autres. Baudry se concentre sur les usages domestiques de la vidéo X et note la solitude, laissant de côté, par exemple, les usages collectifs des cinémas X ou des saunas gays, tandis que Marzano laisse les interactions et les relations n'apparaître dans son discours qu'à la condition qu'elles incarnent une extériorité radicale de la pornographie. D'une certaine façon, et malgré l'opposition apparente des objets d'étude, iels défendent, depuis la question de la pornographie et du fonctionnement de ses images, une vision polarisée des deux régimes de médiation assez proche, bien que plus écorchée, de celle qui préside à la circonscription mythologique des études sur la rencontre, excluant les images des registres relationnels.

D'où provient ce statut de l'image pornographique qui semble poser problème même aux chercheur·ses qui s'y intéressent ? Ici, on ne peut que constater que la difficulté des deux chercheur·ses à supporter les contenus visionnés est concomitante d'une circons-

[58] Maigret Éric, *Sociologie de la communication et des médias*, Paris, Armand Colin, 2015, plus particulièrement le chapitre 3 intitulé "Le piège des théories des effets directs".

[59] Akrich Madeleine, « De la sociologie des techniques à une sociologie des usages. », *Techniques & Culture*, 1990, nº 16, p. 83-110.

cription hétérosexuelle de leurs corpus, exactement comme l'étaitent les terrains des chercheur·ses adoptant une définition mythologique de la rencontre. Jusqu'ici, nous avions vu que la polarisation et la distinction entre les deux régimes de médiation était principalement le fait des définitions de la rencontre comme objet à étudier et des études portant sur une portion seulement des sites de rencontre, les sites dits "généralistes", c'est-à-dire, en réalité, les sites *hétérocentrés*. Le régime pornographique des médiations numériques semblait tenir un rôle de repoussoir, et il est plus certain que le pôle de la rencontre ait besoin de se distinguer de celui de la pornographie que l'inverse. Somme toute, cette asymétrie intervient lorsque des chercheur·ses abordent des contenus pornographiques hétérosexuels. Le problème alors n'est plus celui des images, ni même celui de l'hétérosexualité, mais plutôt celui des conséquences que leur articulation entre un type de contenus et un type d'orientation sexuelle ont à la fois sur la définition des objets techniques et médiatiques et l'appréhension des terrains pour les chercheurs. En l'occurrence, une sorte d'impasse épistémologique vampirise une part des études francophones sur les usages sexuels des médias dès lors qu'elles sont confrontées soit à l'appréhension des images, soit à la diversité d'orientations sexuelles des individus ou des contenus.

Sur ce point, l'import, tout à fait contemporain des ouvrages de M. Marzano, et la discussion pour le contexte francophone des travaux des *cultural studies* et des théories queer par Sam Bourcier[60] qui pointait alors l'insuffisance des travaux francophones sur la question, a fourni des analyses qui bénéficiaient de trois solides atouts : d'abord une considération certaine pour des formes culturelles ordinaires, provenant tout droit des études sur les cultures populaires par le *Centre for Contemporary Cultural Studies* de Birmingham, ensuite, une lecture des travaux anglo-américains en *porn studies*, et une attention particulière portée à l'historicité des dispositifs et des appareils techniques, une conception critique et féministe des régimes médiatiques *et* des sexualités comme des lieux imbriqués de pouvoir *et* de savoirs auxquels participent aussi les chercheur·ses qui les commentent. Dans ce cadre, Bourcier a travaillé à aborder la pornographie d'abord comme un produit parmi d'autres des industries culturelles, traversé par des enjeux sociaux et politiques, notamment des enjeux de représentations, *d'agency* des corps minorisés, et de critique des discours hétéronormatifs. Dans le contexte académique anglophone, les études portant sur des groupes, des contenus ou des usages lgbtqia+ prennent plus volontiers en considération la coexistence des

[60] Bourcier Sam, *Queer zones 1 : politique des identités sexuelles et des savoirs*, Nouv. éd. revue et augmentée., Paris, Éd. Amsterdam (coll. « Queer zones »), 2006 ; Bourcier Sam, *Queer zones 2 : Sexpolitiques*, Paris, la Fabrique éd. (coll. « Queer zones »), 2005 ; Bourcier Sam, *Q comme queer : les séminaires Q du Zoo (1996-1997)*, Lille, QuestionDeGenre/GKC, 1998, vol. 42.

deux régimes de médiation, que ce soit au sein de groupes d'usagèr·es[61] ou bien au sein des mêmes plateformes (sites ou applis gays, BDSM ou queer…)[62]. L'étude des cultures sexuelles passe alors autant par l'observation du rapport à l'exposition sexuelle de soi (quitte à l'envisager comme un risque ou quelque chose qui fait l'objet de négociations)[63], que par celle des pratiques de rencontre à proprement parler. La distinction entre formes techniques ou médiatiques n'est pas forcément investie sexuellement, et ne participe donc pas systématiquement à la définition des objets d'étude. Par ailleurs, les *queer studies* et les *porn studies* travaillent à produire des discours à la fois critiques et à même de discerner une variété de positionnements dans les sexualités, au lieu de réduire l'analyse critique des productions pornographiques à un rejet souvent univoque de leur dimension sexuelle[64]. L'apport des *porn studies* à l'étude des médias se situe bien moins sur le plan des thématiques et des objets abordés que sur un plan méthodologique et épistémologique, notamment parce qu'elles permettent d'appréhender la question des rapports entre sensations, représentations et usages de façon particulièrement élaborée[65].

## 3.3 UNE APPROCHE DES MÉDIATIONS PAR LES AFFECTS

### 3.3.1 Les affects et le *grab*

Dans les deux premiers chapitres, j'ai tenté de montrer combien les approches monocentrées, que ce soit sur les aspects sémiotiques *ou* sur les aspects sociologiques, sur les contenus, *ou* sur les relations, *ou* encore sur les usages des interfaces, génèrent un nombre important d'apories et d'angles morts (manquer certains déterminants infrastructurels, invisibiliser les rapports de force sur un terrain, *etc.*). Elles manquent de surcroît l'occasion de montrer combien technologies et sexualités s'ajustent les unes

[61] McGlotten Shaka, *Queerspaces and Sexpublics : Desire, Death, and Transfiguration*, Austin, Texas, United States, 2005.

[62] Mowlabocus Sharif, *Gaydar Culture : Gay Men, Technology and Embodiment in The Digital Age*, Farnham, Ashgate, 2010

[63] Albury Kath et Byron Paul, « Safe on My Phone ? Same-Sex Attracted Young People's Negotiations of Intimacy, Visibility, and Risk on Digital Hook-Up Apps », *Social Media + Society*, 10 janvier 2016, vol. 2, n° 4, p. 5.

[64] Smith Clarissa et Attwood Feona, « Anti/pro/critical porn studies », *Porn Studies*, 2 janvier 2014, vol. 1, n° 1-2, p. 7-23.

[65] Vörös Florian (ed.), *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015.

aux autres mais aussi se justifient les unes les autres, notamment dans le cadre d'un dispositif de sexualité comme celui des services roses. Car ce ne sont pas tant les représentations, les signes, ni les appareils ou les technologies, ou encore leurs usages, qui sont à considérer en priorité ici, que les façons dont, ensemble, ces éléments participent à définir la capacité des corps à agir et réagir[66]. Les effets des images ne sont pas *dans* les images, ni *dans* les textes, ni même une propriété intrinsèque de celles-ci, mais leur sont conférés par les relations qu'elles entretiennent avec les personnes, les corps, qui les produisent, les utilisent, les régulent (en les utilisant ou pas), en discutent (en les utilisant ou pas), s'en méfient, y sont indifférent·es. Objets numériques ou corps se trouvent pris également dans un réseau d'actions et de réactions d'autres objets et d'autres corps s'activant pour le coup à autre chose qu'aux situations que nous avons suivies jusqu'ici, sans pour autant y être totalement étrangers. À partir de là, et plutôt qu'une juxtaposition de plateformes, qu'une série d'usages ou encore qu'une archive géante de contenus audioscriptovisuels, il s'agit d'appréhender le terrain comme un réseau d'*affects*[67].

Selon la définition deleuzo-spinoziste, les *affects* sont des forces qui participent à l'augmentation ou à l'épuisement de la puissance d'agir des corps (et on peut l'étendre à toutes matérialités de façon plus générale), et, partant, animent les rapports de pouvoir au sein d'un dispositif. Ces forces forment un réseau d'éléments et de relations hétérogènes en constante co-définition, quitte à ce que ces éléments se redéfinissent quasiment à l'identique pour se reproduire (la re-production demande du travail et de l'énergie). Les forces se croisent, se combinent, se confrontent, s'annulent, divergent, ou encore interfèrent. Les forces en jeu ne sont pas matérielles elles-mêmes mais transforment les matières, elles sont le mouvement dans la co-définition des éléments en

[66] Paasonen Susanna, « Between meaning and mattering : on affect and porn studies », *Porn Studies*, 2014, vol. 1, nº 1-2, p. 136-142. ainsi que Paasonen Susanna & Vörös Florian, « Affects et pornographies numériques : entretien avec S. Paasonen », in *POLI - Politique de l'image*, 2014, nº 9, p. 82 dont est tiré l'extrait suivant : *"Une partie importante de mon travail a trait au représentationnel et je ne pense pas que l'on puisse faire sans lorsque l'on travaille sur les images : il reste nécessaire de comprendre les conventions, les histoires et les connexions intertextuelles en jeu. Mais j'insisterai sur le fait que l'étude de la pornographie a beaucoup à gagner d'une conceptualisation de son attrait charnel et de sa force affective. Je propose d'envisager la pornographie comme une forme de médiation de l'intensité sexuelle : le porno amène des corps à proximité du public afin d'en activer le corps. Il ne s'agit pas là en soi d'enjeux de sens ou de signification. Je m'inscris ici dans le sillage de chercheur.e.s aussi différent.e.s que Beverley Skeggs et Daniel Miller qui plaident pour une transition, dans les sciences humaines et sociales, de la question de la signification vers celle de la significativité et de la question du sens vers celle de la matière. Il ne s'agit pas de se concentrer sur le sens ou sur la matière, mais d'élargir l'horizon analytique en posant des questions d'ordre différent".*

[67] Paasonen Susanna, Hillis Ken et Petit Michael, « Networks of transmission : Intensity, sensation, value », *Networked affect*, 2015, p. 1-26.

relations[68]. Ces forces ont des intensités, des durées et des fréquences variables[69]. Pour G. Deleuze, ils correspondent à l'ensemble de ces forces et il ajoute que «  la force se définit elle-même par son pouvoir d'affecter d'autres forces (avec lesquelles elle est en rapport), et d'être affectée par d'autres forces », pointant ainsi le caractère primordial du réseau étendu de ces rapports de forces dans la constitution des capacités d'agir.

Foucault et Deleuze ont montré que le pouvoir ne s'exerçait pas de manière centrale et transcendante, qu'il était affaire de *stratégies* enchevêtrant les *forces* les unes dans les autres de manière toujours locale. Il n'existe ni un centre de pouvoir ni une circulation asymétrique du pouvoir, mais des stratégies plus ou moins articulées, plus ou moins concurrentes, qui actualisent des capacités d'action et de réaction au sein de dispositifs. Le pouvoir d'une stratégie ne vient pas "d'en haut", ni "d'ailleurs", il s'exerce par la configuration matérielle et l'organisation des réactions locales, il s'exerce parce qu'il y a connexion[70]. Affecter, quel qu'en soit la manière, fonctionne par proximité et requiert, d'une manière ou d'une autre, une forme de contact. Si une force s'exerce en un point d'une situation, c'est qu'elle est exercée depuis cette situation, quitte à ce que, en suivant l'exercice de cette force, on parvienne à un phénomène, une personne, un collectif ou un ensemble d'objet qui nous oblige à reconsidérer la première définition de la situation que l'on avait adoptée,à en élargir le périmètre, à en redéfinir les contours. B. Latour recommande de "suivre les objets" tant qu'ils "objectent", c'est un peu le même principe ici. De ce point de vue, comment se constituent les différents régimes de médiation qui viennent sexualiser l'expérience des abonné·es des plateformes ?

Les affects concernent toute matière, tout discours, et leur donnent forme, mais des formes spécifiques d'effets corporels peuvent être observées en contexte médiatique. Pour appréhender ces phénomènes d'actions et de réactions, il s'agit moins d'ajouter une dimension nouvelle à l'analyse, que de réévaluer le statut des dimensions déjà présentes. Paasonen considère la pornographie moins comme une question de contenus ou d'usages sexuels que comme une médiation spécifique permettant certains usages de certains contenus *pour* activer les corps, tout du moins, les corps susceptibles d'entrer en résonance avec ces contenus. Pour le terrain qui nous concerne ici, on peut envisager que les deux régimes de médiation polarisés, ainsi que l'ensemble du continuum de médiations hybrides travaillent tous à organiser la résonance des corps[71]. Afin d'articuler approche des usages et approche des contenus et de leurs effets, S. Paasonen a

[68] Deleuze Gilles, *Foucault*, Paris, Minuit, 1986, p. 78-79
[69] Pailler fred et Vörös Florian, *op. cit.*
[70] Latour Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2007. p. 241 et suivantes
[71] Hillis Ken, Paasonen Susanna et Petit Michael, *Networked affect*, Cambridge MA, MIT Press, 2015

développé la notion de *grab*[72] à partir de la lecture des travaux de L. Kipnis[73] et Theresa Senft[74] sur la mécanique du visionnage de pornographies. Cette notion repose sur la polysémie du terme que l'on peut retrouver en français avec les expressions "saisir" et "être saisi·e", suivant lesquelles la manipulation des objets techniques et des contenus est concomitante des sensations et des significations[75]. Avec la notion de *grab*, Paasonen tente de passer les médias numériques à l'épreuve des corps, en rappelant leurs gestes et leurs sensations entre les textes, les boutons, les liens, les fenêtres et les images. Le fait "d'être saisi·e" en même temps que l'on "saisit" soi-même, le *grab*, performe ses termes, les corps, les interfaces, les contenus, les appareils. Le principe de symétrie enjoint à considérer les différents éléments de manière équivalente[76], même s'il ne sous-entend aucunement que les éléments en question ont une capacité identique d'action : ils se co-définissent *au même titre* mais par des moyens distincts[77].

L'écriture numérique de façon plus large est "un système technique qui permet de rendre la langue visible et manipulable"[78], et la manipulation des périphériques d'un ordinateur (souris, clavier, *etc.*) comme celle des éléments de l'interface à l'écran, est centrale dans l'appréhension des contenus médiatiques et l'attribution des significations. En ce sens, on peut identifier de véritables rhétoriques ainsi que des figures de la *manipulation* numérique[79]. La question de la manipulation des machines médiatiques n'est pas spécifique à la nature numérique des contenus ou des interfaces, et L. Williams la pose bien en amont lorsqu'elle travaille à développer un "modèle de vision pouvant englober toutes les formes de plaisir visuel", notamment à partir des machines optiques du XIXème s.[80]. Pour ce faire, elle s'inspire de la réflexion sur la vision de J. Crary[81] qui montre que, loin d'être une perception passive, la vision constitue une action de la part de "l'observateur" et dont on peut cerner la "densité charnelle". Williams argumente ainsi en faveur d'une conception haptique de la vision : "il faut concevoir le"toucher"

[72] Paasonen Susanna, *Carnal Resonance, Affect and Online Pornography*, Cambridge MA, MIT Press, 2011.
[73] Kipnis Laura, « 1. Comment se saisir de la pornographie ? » dans Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, Paris, Amsterdam, 2015, p. 27-44.
[74] Senft Theresa M., *Camgirls : Celebrity and Community in The Age of Social Networks*, New York, Lang (coll. « Digital formations »), 2008, p. 46-49.
[75] Paasonen S., 2011, *op. cit.*, p. 262.
[76] "ANT theorizes agency as distributed, networked, and emergent in its forms and effects, rather than as an issue of solely individual intention or activity." - cf. Paasonen Susanna, Hillis Ken et Petit Michael, « Networks of transmission : Intensity, sensation, value », *Networked affect*, 2015, p. 15.
[77] Pailler fred et Vörös Florian, 2017, *op. cit.*
[78] Julliard Virginie et Georges Fanny, « Produire le mort », *Réseaux*, 9 juillet 2018, nº 210, p. 92.
[79] Bouchardon Serge, « Des figures de manipulation dans la création numérique », *Protée*, 2011, vol. 39, nº 1, p. 40.
[80] Williams Linda, « Observateurs corporalisés. Pornographies visuelles et "densité charnelle de la vision" », *revue Théorème*, 2018, nº 28, p. 28.
[81] Crary Jonathan, « Techniques of the Observer », *October*, 1988, vol. 45, p. 3.

non comme un impossible contact épidermique entre l'objet absent et les spectateurs, mais bien plutôt, et de façon littérale, comme un toucher concret expérimenté par les corps des observateurs-spectateurs dans leur relation simultanée à la machinerie de vision et à eux-mêmes"[82]. Par exemple, le mutoscope permet d'avancer, reculer ou ralentir l'image, et offre dès lors la possibilité de synchroniser les (ré)actions du corps et le récit en images. En somme, il faut se pencher sur les manières dont la machine et ses images affectent le corps des observateur·rices non pas parce que les contenus représentés disposeraient d'un pouvoir mystérieux d'affecter mais bien *parce que* ces contenus *et* les appareils qui les accueillent sont *manipulés* par des usagèr·es et que la manipulation elle-même est une opération tissant différentes couches de significations, d'interprétation, de ressources corporelles (sexuelles dans le cas qui nous occupe ici), de conditions techniques et parfois même d'interventions effectuées par d'autres personnes (les changements de bobines dans les cinémas, *etc.*).

Concomitamment, être saisi·e, c'est faire l'expérience de sensations et d'émotions au contact d'une technologie, d'un contenu, ou plutôt de leur combinaison de leur agencement. S. Paasonen parle régulièrement du caractère *viscéral* du visionnage[83] pour désigner cette couche parfois peu réflexive des réactions physiologiques ou des émotions dans l'expérience corporelle. Elle en parle vis-à-vis de la pornographie, parce qu'elle constitue une économie des images qui se spécialise esthétiquement et formellement dans un certain type de réaction des corps : l'image n'est pas construite pour obtenir une subtilité de langage visuel, mais pour activer des logiques corporelles qui permettent d'entrer en relation avec soi-même ou avec d'autres sur un plan sexuel *via* le visionnage. Selon R. Dyer, des logiques corporelles similaires fonctionnent pour le cinéma porno, pour les films tire-larmes, pour les films d'horreur, et bien d'autres encore. Il les regroupe sous l'appellation de "genre filmique corporel"[84]. Au-delà des genres cinématographiques, tout type de contenu peut avoir des effets, bien entendu, plus ou moins corporels (ils le sont toujours, mais seront présentés parfois autrement), plus ou moins attendus, plus ou moins intéressants ou inquiétants. En revanche, ces effets ne sont en rien, par défaut, les dommages collatéraux d'un visionnage ou d'une lecture non-avertie, ni d'une mauvaise intention des producteur·rices ou des instances de diffusion des contenus.

[82] Williams Linda, *ibid.* p. 36.

[83] Paasonen Susanna, « Étranges promiscuités, pornographie, affects et lecture féministe » dans Vörös Florian (éd.) *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, traduit par Lee Lebel-Canto, Paris, Amsterdam, 2015, p. 61.

[84] Dyer Richard, « Le porno gay, un genre filmique corporel et narratif » dans Florian Vörös (ed.), *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, traduit par fred Pailler, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 45.

En fait, c'est tout une conception des corps et des signes qui s'éloigne de celle développée par les discours paniques que S. Paasonen, L. Williams et J. Crary, et R. Dyer sous-entendent : le corps n'est pas une enveloppe étanche comportant un intérieur sain et *en principe* innocent et un extérieur potentiellement agressif, mais plutôt, à la manière du Corps sans Organe d'A. Artaud[85] tel que relu par G. Deleuze & F. Guattari[86], un agencement d'intensités qui le traversent et qui ne peut jamais être réduit à une activité purement fonctionnelle et biologique. Dès lors, pour se protéger, s'exposer, se focaliser et/ou s'exciter, ni intérieur, ni extérieur, le corps constitue un agencement particulier d'intensités qu'il s'agit d'éprouver. La frontière entre machine et corps est alors particulièrement mobile (si l'agencement des intensités l'est lui-même) ou variable (si des agencements corporels diffèrent de façon importante), *incorporant* alors, ou pas, la main qui clique, mais qui n'est presque pas perçue, le curseur à l'écran, la photo le représentant, le regard qui scrute d'autres images, images d'autres corps, qui eux-mêmes participent à activer le premier, sans lesquels il ne s'activerait peut-être même pas, ou bien l'impératif qui le traverse de ne pas cliquer pour agrandir une image dont il "sait" qu'il ne "supporterait pas" la vue, la frénésie ou l'ennui qui l'envahissent, les quelques mots en fin de profil, de message ou d'histoire érotique qui vont les interrompre, *etc.* Ces intensités sont particulièrement diverses et s'élaborent activement : Artaud indique qu'un Corps sans Organe *se fait*, qu'on doit *se faire* son propre Corps sans Organes. Pour notre terrain, c'est à partir du *grab* que l'on peut élaborer et invoquer ces intensités sexuelles, et S. Paasonen parle *d'archives somatiques* pour désigner les mémoires et les savoir-faire, les dispositions susceptibles d'animer et organiser de manière caractéristique un corps donné.

On pourrait objecter au projet d'étendre la notion de *grab* à toute pratique numérique que, justement, les sociabilités "non-sexuelles", ne suivent pas ce type de sollicitations spécifiquement corporelles, qu'elles ne font pas partie d'un "genre numérique corporel" en quelque sorte, et qu'elles sont plus intellectuelles et rationnelles que ne l'est la pornographie. La pragmatique du goût, autre lieu de théorisation des affects liés à l'élaboration des expériences corporelles, peut aider à comprendre comment le *grab*, en tant que mode d'affection numérique, n'est pas réservé à la seule pornographie. É. Gomart & A. Hennion, dans leur étude comparant les discours et les pratiques des usagèr·es de drogues ou de musiques, évoquent un "processus actif de préparation à ce

[85] Artaud Antonin, *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, Paris, Sub Rosa, 1947.
[86] Deleuze Gilles et Guattari Félix, *L'anti-Œdipe - capitalisme et schizophrénie*, Paris, Éd. de Minuit (coll. « Critique »), 1972, vol. 1/2.

que quelque chose puisse arriver"[87]. De ce point de vue, et même dans des situations dramatiques impliquant de la toxicomanie, il s'agit de porter attention aux actions qui *réalisent* les effets et à l'environnement qui permet ces actions. La pragmatique du goût, artistique, culinaire ou œnologique, mais encore sportif (la liste n'est pas arrêtée), développée par A. Hennion, se fonde sur une même compréhension relationnelle et symétrique[^0f8b9e61], des personnes qui "ont du goût" et des objets ou des signes qui "ont du goût" aussi. Hennion explique que "ni les goûts ni leurs objets ne sont ainsi donnés ou déterminés, il faut les faire apparaître ensemble, par des expériences répétées, progressivement ajustées"[88]. La relation entretenue entre textes, images, interfaces (ainsi que les procédures qui participent de la navigation comme "prendre un portrait avec la webcam", "créer un dossier ou ranger les informations des contacts", *etc.*), et les usagèr·es est une négociation qui s'effectue à chaque fois, plus ou moins facilement, plus ou moins efficacement : "Le goût, le plaisir, l'effet ne sont pas des variables exogènes, ou des attributs automatiques des objets : ils sont le résultat d'une pratique corporelle, collective et instrumentée, réglée par des méthodes elles-mêmes sans arrêt rediscutées, orientées autour de la saisie appropriée d'effets incertains [...]"[89].

Les effets sur les corps sont plus complexes dans leur mécanique que ce que veulent bien en rapporter les discours paniques, et s'inscrivent dans un tissu de relations pratiques, techniques et politiques qui ne sont pas habituellement comptées comme responsables de ces effets[90]. F. Vörös indique que "*l'approche par les affects est une des voies du dépassement matérialiste de l'ornière que constitue l'opposition entre les tenants des « effets » des médias et les tenants du « public actif ».*"[91]. Et puis, les effets des contenus sont aussi désirés au point que l'on puisse les penser comme des objets culturels à part entière. Si le *grab* est théorisé principalement depuis les *porn studies*, et si le goût est pensé par Hennion sous bien des aspects sauf celui, précisément, des sexualités[92], comment penser les relations symétriques de *grab* et de goût d'un point de vue sexuel plus général ? Ces conceptions symétriques de la relation entre les corps et les objets ou les signes relèvent toutes deux de médiations différentes mais articulant toujours un corps faisant travailler ses dispositions et ses capacités, et des environnements très

[87] Gomart Émilie et Hennion Antoine, « A Sociology of Attachment : Music Amateurs, Drug Users », *The Sociological Review*, 1999, vol. 47, p. 244.
[88] Hennion Antoine, « Réflexivités. L'activité de l'amateur », *Réseaux*, 16 février 2009, n°153, p. 55-78, §10
[89] Hennion Antoine, *ibid.*, §23.
[90] Pailler fred et Vörös Florian, « Des effets aux affects : médiations, pouvoir et navigation sexuelle en ligne », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 2017, n°11.
[91] Vôrös, F., *op.cit.*, p. 21.
[92] Mondada Lorenza, Akrich Madeleine, Hennion Antoine et Rabeharisoa Vololona, « Des objets aux interactions, et retour », *CSI working papers*, series 007, 2007,halshs-00137687.

divers mais toujours équipés technologiquement et surtout, discursivement : quand on parle de sexualités, on parle d'*orientation*, en pensant le plus souvent à l'orientation sexuelle comme choix du sexe|genre des partenaires, mais d'autres éléments jouent, tels que l'âge, les rapports sociaux ethno-raciaux, nationaux, linguistiques, de classe, esthétiques, *etc.* Reste à observer lesquels jouent, *orientent* à quel moment, la navigation en ligne.

Hennion indique que le goût est affaire de collectifs, de discussions, d'appréciations, de documentations. La numérisation des activités de rencontre comme celle du visionnage de pornographie, et la création d'activités parallèles comme celles ayant cours sur les plateformes de sociabilités et les sexcams live, jouent pleinement ce rôle de médiation entre corps et objets/signes. Elles permettent aussi la mise en collection des contenus comme l'intervention de collectifs, à ceci près que, selon les plateformes, la discussion sur ce qui est bon ou pas à regarder, sur ce que telle ou telle image, tel ou tel profil peuvent "nous" faire, ne va pas être mise en scène de la même manière, et que les collectifs de discussion ne vont pas systématiquement apparaître comme des lieux de conversation, mais aussi comme des machines de recommandation, de véritables *machines du goût*[93] : algorithmes de recommandation, classement des vidéos les plus vues, "flashes" et autres "coups de cœur" constituent des signes qui ordonnent largement la visibilité des contenus et, partant, le type de *grab* que l'on peut opérer durant la navigation, celui que la plateforme va travailler à privilégier. C'est que la constitution de ces collectifs n'est pas gagnée d'avance, et que la manipulation et les effets des contenus ne sont pas des phénomènes dénués d'inscription temporelle.

### 3.3.2 Étudier les Médiations Sexuelles Numériques (MSN)

En identifiant la confusion possible entre les objets numériques que sont les sites de rencontre et les sites de partage de pornographie d'un côté, et les trois technologies du *matching*, de la diffusion d'images et de la discussion de l'autre, on distingue les ramifications d'un imaginaire sexuel de la technique qui se subdivise en deux régimes de médiation, le premier relatif à la rencontre et le second à la pornographie. Les éléments techniques dont on a parcouru la généalogie sont tous présents dans les plateformes numériques contemporaines, et ne constituent pas un argument pour distinguer deux familles de sites web, encore moins pour les considérer comme des objets d'études ex-

[93] Gras Stéphan-Eloïse, « Politique du streaming musical : disciplines de l'écoutable et machines du goût », Revue *POLI : politiques de l'image*, 2014, n°11, p. 78-85.

clusifs ou antagonistes. Bien au contraire, l'omniprésence de ces trois technologies sur les sites, quelles que soit les prescriptions d'usage, légitime leur regroupement au sein d'un unique objet général qui offre, dès lors l'occasion d'étudier sites de rencontre et sites de partage de pornographies de concert,mais surtout d'y adjoindre le continuum des plateformes habituellement mises de côté par les études sur "la" rencontre ou "la" pornographie. Il s'agit alors d'élaborer un panorama permettant de déterminer les logiques qui organisent aussi bien le fonctionnement local de chacune des plateformes que la distinction des plateformes entre elles en servant de repères aux conduites des usagèr·es.

Cet objet général ne ressort pas d'un mode d'existence spécifiquement technique, mais bien médiatique, en tant qu'il concerne l'accompagnement et la configuration, par des discours, des imaginaires et des combinaisons particulières des trois technologies, et qu'il confère un caractère sexuel aussi bien aux contenus qu'aux usages de ces derniers. En ce sens, il relève d'une vision médiatique étendue aux "moyens de diffusion culturelle et plus largement de socialisation", comme l'indique Paul Beaud[94]. Toutefois, là où les analyses de P. Beaud portaient principalement sur les transformations de la structure sociale qu'engage le développement de la communication, comme pratique technologique et sociale, le caractère sexuel de notre terrain impose de décentrer l'analyse de ces médiations de leur fonction théorique initiale sur deux points : l'axe de notre analyse ne portera pas sur les transformations des classes sociales[95], ni sur la communication comme phénomène social. À la place, elle se concentrera sur le mécanisme d'un type, au moins, de dispositif de sexualités, dont le chapitre précédent a déjà fait état en présentant le dispositif électronique d'hétérosexualité de l'animation rose. Cet objet, ce mécanisme numérique, je l'appellerai désormais "médiations sexuelles numériques" (MSN).

Étudier les médiations sexuelles numériques, c'est étudier l'agencement, dans des situations données, des images numériques et des listes de contacts, de leurs usages au sein de réseaux de sociabilités, et des caractéristiques des interfaces ou des appareils. C'est, tout autant, s'interroger sur les effets attendus de ces contenus, de ces appareils ou de ces usages, et sur ce qu'ils font aux corps qui les sollicitent. Autrement dit, cela revient à prendre en considération que la médiation est sexuelle aussi bien que technique. Étudier en parallèle l'ensemble des médiations sexuelles numériques plutôt que les objets numériques relevant du seul régime de la rencontre ou de celui de la pornographie,

[94] Beaud Paul, *La société de connivence, médias, médiations et classes sociales*, Paris, Aubier, 1984.
[95] Quéré Louis, « Une modernisation conservatrice ? », *Réseaux*, 2008, n° 148-149, n° 2, §5

oblige à se détourner d'une compréhension strictement sociologique et relationnelle ou strictement sémiotique et représentationnelle, et invite à porter de préférence son attention sur les actions et les réactions des corps, le sien et celui des autres, des publics imaginés ou des interlocuteurs et interlocutrices, pour comprendre comment relations et significations ont des importances variables. Les MSN participent à configurer la capacité d'action et de réaction des abonné·es des plateformes en affectant les conditions de leur exercice du *grab*, la manière dont iels manipulent et accueillent interfaces et contenus diffusés ou partagés. Aussi, s'il existe un nombre infini de types de *grab*, ce qui saisit un corps n'est jamais réductible dans sa singularité, seulement les moyens pour prescrire, orienter, déterminer un type de *grab* en particulier sont simplement moins nombreux. Par ailleurs, il n'y a pas d'images qui ne soient prises dans une configuration interactionnelle voire relationnelle, et il n'y a pas de relations qui s'établissent indépendamment des contenus échangés, des images notamment ; à la place, il y a des relations de *grab* qui modulent les manières dont les contenus et les échanges vont se formuler. Et le *grab*, qu'il soit pris dans des stratégies de séduction, de curiosité, d'excitation, dans des réactions de dégoût ou de spasmes extatiques, dans des routines ou encore des stratégies relationnelles, *fait* en retour, les usagèr·es, en ce qu'il participe, et les MSN avec, à la production de subjectivité sexuelle et technologique.

Les MSN constituent un objet d'étude particulièrement souple et doivent cette caractéristique à leur pluriel : *des* médiations, parce que l'on ne postule pas combien il y en a *a priori*, afin de laisser la possibilité d'en repérer de nouvelles. Imaginer un nombre indéterminé de médiations permet à la fois de retrouver certaines d'entre elles alors que les objets techniques ont évolué au cours des années, mais aussi de creuser dans leurs nuances, de prendre au sérieux des variations invisibles lorsqu'on les passe au seul prisme de la polarité opposant rencontre et pornographie. Il s'agit aussi de pouvoir circuler dans le continuum des plateformes, et, au-delà du terrain même, de pouvoir *suivre* certains contenus, certaines pratiques jusque sur des réseaux sociaux numériques, souvent tenus à l'écart des questions de rencontre ou de pornographie, ou bien sur d'autres types de technologies (sextos, services indépendants de visioconférence, *etc.*). En somme, les MSN nous autorisent à prendre de la distance vis-à-vis d'une approche en termes de rencontre et de pornographie, mais aussi, surtout, en termes de sites ou de plateformes, puisqu'elles ne participent plus souvent comme principes architecturaux récurrents que comme fonctionnalités propres à un service ou une plateforme donnée. Les MSN doivent offrir les moyens d'une certaine polyvalence dans l'appréhension de l'ensemble des terrains à la fois numériques et sexuels, ce que l'on abordera dans le chapitre 4 en décrivant trois types de médiations transversales dans

la configuration de l'expérience de navigation aussi bien sur les sites de rencontre que sur les plateformes de partage de pornographie.

De façon générale, les termes de *rencontre* et de *pornographie* ne seront plus utilisés à un niveau analytique dans ce texte. Ils interviennent en tant que discours situés sexuellement et techniquement, et participent chacun à un type spécifique de médiation sexuelle numérique sans pour autant pouvoir y être confondu pleinement, puisque sous des formes mineures ou hybrides, ils apparaissent aussi ailleurs. En effet, les deux régimes médiatiques de la rencontre et de la pornographie sont suffisamment stéréotypés et historiquement prégnants pour servir aussi de point de référence à certains endroits du terrain qu'ils ne régissent pas directement, faisant ainsi de l'ombre à un certain nombre de variations plus originales de MSN. Des plateformes de *sexcam live* telles que cam4.com peuvent parfaitement susciter, à l'instar du minitel rose, des compréhensions relativement antithétiques des services qu'elles proposent. Ainsi, plutôt que d'exclure ce genre de plateformes d'un corpus à cause de leur ambiguïté apparente, ou, pire, de les exclure au motif qu'elles proposeraient des contenus explicitement sexuels, une approche cherchant à comprendre comment des médiations concurrentes sont sollicitées évite d'y chercher soit des usages relationnels soit des représentations pornographiques, et se concentre sur les variations de l'agencement de ces éléments pour des usagèr·es différentes pris·es dans des situations différentes.

La perte de détails, de récits ou de chiffres qu'impose l'étude des MSN pour comprendre précisément les phénomènes se produisant sur une plateforme en particulier est certaine, mais la prise en compte des MSN compense par ailleurs cette perte en fournissant une vision panoramique, c'est-à-dire synthétique et articulée, d'expériences sexuelles, de discours sexuels, et d'usages sexuels qui se distribuent sur l'ensemble du terrain et sont le plus souvent tenus à distance les uns des autres par les analyses. Étudier les médiations sexuelles numériques sert à montrer comment des éléments techniques et matériels participent à la formation du caractère sexuel des activités, mais aussi comment des éléments sexuels, culturels, amorcent en pratique le fonctionnement des technologies. Étudier les MSN requiert, pour reprendre les mots de Kane Race, une véritable pragmatique des appareils, des contenus comme des échanges sexuels[96]. Celle-ci permet de cerner comment les médiations interviennent dans la distinction des expériences numériques et sexuelles, et privilégie la possibilité que tout élément disponible à l'analyse sur le terrain participe à un ensemble d'actions et de

[96] Race Kane, « Towards a pragmatics of sexual media/networking devices », *Sexualities*, 2018, vol. 21, n°8, p. 1328.

réactions, d'affects constituant des relations à part entière. Ainsi, des images oubliées des sites de rencontres hétérocentrés aux relations maintenues dans la durée sur des tubes porno, en passant par les sites de rencontres libertines ou gays qui autorisent les images à caractère explicitement sexuel, élaborer une pragmatique sexuelle demande d'identifier les éléments communs, bien que variant, à toutes ces plateformes et à toutes ces expériences de navigation sexuelle.

Il existe donc des éléments communs à l'ensemble des plateformes, et dont les variations sont le fait de différentes médiations sexuelles actives. Celles-ci constituent des *épreuves* qui parsèment le continuum de médiation au-delà des seuls régimes de la rencontre et de la pornographie qui n'en incarnent plus que deux combinaisons particulières. Parmi ces médiations, trois sortent du lot : l'inscription des abonné·es sur les serveurs des plateformes à l'aide de lexiques catégoriels récurrents, l'orientation sexuelle de la navigation par le déploiement de diverses politiques d'accès aux contenus, et enfin la qualification sexuelle des contenus, notamment par les règles de modération. Il existe un nombre bien supérieur de médiations numériques qui interviennent en contexte sexuel (à commencer par la gestion de l'âge des abonné·es par les plateformes), mais elles ne posent pas de problèmes épistémologiques ou méthodologiques, que ce soit pour la construction des objets d'études ou pour la circonscription des terrains, aussi vastes que ceux que posent précisément ces MSN[97]. Par ailleurs, les MSN que je me propose de présenter agissent sur d'autres types de plateformes, les réseaux sociaux tels que Tumblr, Instagram ou Twitter, par exemple, mais je n'ai pas eu

[97] Les relations fondées sur l'âge, en tant qu'elles jouent le rôle de médiation sexuelle numérique mais aussi qu'elles animent de diverses manières le *grab* chez les abonné·es, sont à la limite de faire partie de notre objet d'étude puisque l'âge est systématiquement enregistré par les plateformes lors de l'inscription et fait partie intégrante de nombre de pratiques sexuelles, que ce soit dans le cadre des rencontres et de l'appariement des partenaires (toute la seconde moitié de la thèse de M. Bergström traite de ce point dans les rencontres hétérosexuelles) ou dans le registre des embrayeurs du récit pornographique comme les tags des tubes porno (parmi lesquels figurent en bonne position : 'teens', 'twink', 'MILF', 'daddy', 'silver', 'granny', *etc.*). Néanmoins, cet enregistrement relève presque toujours de critères légaux et d'injonctions juridiques, et en cela, concernent d'autant moins la capacité des plateformes à se constituer en entrepreneuses de morale et en prescriptrices sexuelles. Ajouté à cela, le fait que les plateformes ne conditionnent généralement pas l'inscription à des catégories ethnoraciales ou de classe ne signifient en aucun cas une neutralité des plateformes vis-à-vis d'elles, mais seulement le fait qu'elles ne les prennent pas techniquement en charge, ce qui peut relever d'une stratégie déléguant intentionnellement ces rapports aux abonné·es par ex., et participer à l'établissement et le maintien de rapports classistes ou racistes. Les plateformes se fondant sur l'entre-soi et la cooptation déploient ce genre de stratégies sans avoir à déployer dans l'architecture de leurs bases de données de mécanismes prenant en charge ce travail. Les stratégies de communication publiques des applications mobiles comme le programme "kindR" de Grindr, visant à réduire le *hate speech* et l'expression du racisme chez ses abonné·es, tendent à indiquer qu'au-delà des formulaires d'inscription, on peut penser le déploiement de médiations plus souples, mais témoignant largement de la connaissance que ces entreprises ont des enjeux qui les traversent.

les moyens, pour cette enquête, d'en rendre compte plus précisément qu'en intégrant certaines questions à propos de ces plateformes dans le questionnaire webINTIM en 2015. Dans le chapitre 4 nous allons aborder la façon dont ces trois types articulés de médiations configurent l'expérience de navigation pour différents types d'abonné·es sur différentes plateformes.

Pour finir, et revenir une fois encore sur le dispositif de sexualités, il faut pouvoir comprendre que les MSN configurent la navigation pour certains publics et que la définition de ces publics varie suivant les plateformes. Nous verrons dans le chapitre 4 qu'elle varie certes assez peu, toutefois, les conséquences de ces variations sont importantes : dans certaines situations, des abonné·es vont bénéficier d'une expérience "sans couture" et particulièrement fluide, les ressources sexuelles et techniques dont iels disposent leur permettant d'engager un *grab* parfaitement en accord avec l'expérience de navigation que propose la plateforme sur laquelle iels évoluent. Pour d'autres, en revanche, il leur faudra manœuvrer de façon plus bien plus laborieuse, le *grab* qu'iels cherchent à engager ne coïncidant pas du tout ou pas tout à fait avec la manière dont les MSN configurent l'expérience de navigation. C'est ce que j'aimerais aborder dans le chapitre 5, portant sur les usages des plateformes et principalement sur les enjeux de subjectivation qui s'y déploient. Foucault parlait de résistance face au dispositif pour qualifier les subjectivités qui étaient produites comme ne répondant pas à la norme disciplinaire, et pointait les conditions de subjectivation spécifiques liées aux positions de résistance. Sur notre terrain, les médiations semblent d'abord suivre une distinction liée aux activités plutôt qu'aux subjectivités, la rencontre et la pornographie pouvant concerner en principe chacun et chacune. Cependant, nous avons vu que les positions au sein du dispositif sont tout autant des positions sexuelles que techniques et médiatiques, et que l'appréhension des médiations était en partie liée aux cultures et aux orientations sexuelles des abonné·es comme des chercheur·ses, les ressources dans un plan correspondant à des ressources dans l'autre plan. Aussi, dans le chapitre 5, nous verrons que nous avons à faire à un dispositif qui prétend, contrairement à l'ancien, distribuer de manière apaisée des places à tout le monde, justifiant dès lors que l'on utilise un pluriel pour son nom, "dispositif de sexualités", mais qu'en fait, cette distribution est particulièrement inégale et exige de certain·es usagèr·es un travail de subjectivation largement supérieur.

# Chapitre 4

# MACHINES SEXUELLES *D'ORIENTATION*

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que la rencontre et la pornographie, entendues comme objets numériques, constituaient deux régimes de médiation. Il est à ce titre prudent de ne pas les reconduire comme objets d'étude, et de chercher à la place à percevoir un ensemble plus large de médiations cherchant à configurer les manières d'effectuer le *grab*. La relation de *grab*, comme saisie de et saisissement par des contenus médiatiques, s'insère dans un agencement d'éléments hétérogènes et le prolonge en y connectant les corps. Nous avons vu, notamment avec l'exemple des animatrices des services roses qui engageaient plusieurs de ces relations en parallèle, que la relation de *grab* n'advenait pas systématiquement, qu'il fallait qu'elle bénéficie de la concordance de nombreux paramètres techniques, discursifs, corporels, de savoirs et de savoir-faire pour advenir. Le rapport aux objets, aux matérialités et à la situation dans laquelle opère le *grab* a une importance au-delà des seuls gestes de manipulation et des effets obtenus sur les corps. Les affects animent les échanges numériques et en cela constituent un *attachement* à leurs objets[1], et à l'environnement numérique de façon plus générale, qu'il s'agisse d'une plateforme dans son ensemble ou d'un fil de discussion ou d'un hashtag, ou même d'un détail d'une image perdue parmi des milliers d'autres[2]. Cela permet de penser les relations de *grab* dans leur historicité et d'aborder leur "caractère à la fois contraignant et producteur de « ce qui nous tient »"[3].

[1] Latour Bruno, « Factures/fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement », p. 17.

[2] Paasonen Susanna, « A midsummer's bonfire : Affective intensities of online debate » dans Susanna Paasonen, Ken Hillis et Michael Petit (dir.), *Networked affect*, Cambridge, Mass, MIT Press, 2015, p. 28.

[3] Mondada Lorenza, Akrich Madeleine, Hennion Antoine et Rabeharisoa Vololona, 2007, *op. cit.*, p. 9. À ce sujet, M. Akrich rappelle combien H. Becker et P. Bourdieu, en voulant montrer les logiques sociales du goût et des préférences artistiques, ont décorrélé ces logiques des objets mêmes du goût, des œuvres

S. Ahmed parle de son côté des affects comme relevant d'une *stickiness*, les affects collant, engluant, les personnes aux objets, et les objets à d'autres choses encore[4]. Que ce soit dans la pragmatique des attachements du CSI ou bien dans la phénoménologie queer de Ahmed, les objets participent des déterminismes, leurs *affordances* constituant un environnement *orienté*, en suggérant certaines actions plutôt que d'autres, ou en accompagnant et supportant matériellement certains choix plutôt que d'autres.

Être *attaché·e* à un objet ou à un agencement d'objets, c'est donc entretenir une relation symétrique particulière avec ceux-ci, une relation qui fait l'objet d'une *orientation*, précisément parce qu'elle participe au processus d'individuation au sein de cet environnement[5]. S. Ahmed construit, de son côté, sa réflexion autour de la notion même *d'orientation*, entendue comme rapport aux objets *et* aux autres en contextes sexuel ou migratoire[6]. *L'orientation* donne forme aux corps ["how bodies take shape…"] et à leurs *archives somatiques* et affectives en offrant ou restreignant l'accès à certains objets. Si l'on se tourne vers quelque chose ou quelqu'un·e, on se détourne *alors* d'autre chose ou de quelqu'un·e d'autre ; le monde n'est jamais accessible dans sa totalité. Alors que l'on s'est intéressé à la manière dont les relations de *grab* et de goût nécessitaient un certain travail pour faire advenir leurs termes, Ahmed nous indique ici que, selon l'*orientation* qui caractérise un corps dans un environnement, tous les termes ne lui seront pas disponibles, et qu'entrer en relation avec un objet ou un corps nouveau revient à changer d'environnement, et implique dès lors une dépense d'énergie supplémentaire. S. Ahmed cherche à rendre compte de l'*orientation* non pas comme un état, ni comme une essence, encore moins comme une psychologie, mais bien comme une perspective et

musicales notamment. Revenant sur le fait que la notion d'attachements avait été perçue comme une sorte "d'habitus généralisé", elle laisse entendre que cette notion est finalement une manière de *distribuer* les habitus dans les objets et les pratiques, dans les relations disponibles dans l'environnement, et d'en conserver le caractère de ressources limitées et disponibles mais sans les rapporter à un déterminisme transcendant, mais plutôt à une contingence matérielle et relationnelle. Elle ajoute : "en somme, on porte dans nos corps, dans les objets, dans les dispositifs tout un passé sédimenté, pas comme une cause externe, mais comme l'ensemble de ce qui nous attache, comprenant des choses qui ne sont pas livrées ou remises en cause dans l'interaction, mais qui émergent et qui servent de point d'appui ou d'achoppement dans l'interaction tout en n'étant pas issues d'elle". Les attachements alors "relancent l'action" depuis leur caractère déterminant, la dirigeant sur certains objets, les objets l'appelant déjà probablement.

[4] Ahmed Sara, *Queer phenomenology : Orientations, objects, others*, Durham NC, Duke University Press, 2006, p. 100.

[5] Esquenazi commente ainsi Simondon : "Au cœur du travail [d'individuation…] se trouve la notion d'orientation : la relation entre milieu et individu ne s'épanouit que dans la mesure où l'individu sait s'orienter dans le milieu et où réciproquement le milieu prend sens à partir de l'action de l'individu ; de telle sorte que « l'objectivité n'est pas première, non plus que la subjectivité […], c'est l'orientation qui est première ».". Cf. Esquénazi Jean-Pierre, « Vers la citoyenneté : l'étape de l'émotion », *Mots. Les langages du politique*, 1 juillet 2004, nº 75, p. 47-57.

[6] Ahmed Sara, *op. cit.* p. 3.

comme une activité sans cesse répétée ; sa phénoménologie des objets prend finalement des accents forts pragmatiques.

Elle suggère que l'espace est construit *par* des directions et des lignes, et que le corps s'y réfère, s'y *aligne* en s'y inscrivant, s'y fixant[7]. Ces *lignes* sont traversées et nourries par des stratégies qui travaillent de part en part à la constitution des savoirs et des savoir-faire, des *attachements*. Lorsque le corps change de *ligne*, il perd des liens avec ce qui est hors de la *ligne* précédente, mais ne perçoit jamais pour autant l'ensemble des *lignes*, seulement les plus proches, celles à portée de main. Avec ces *lignes* viennent certains objets, certaines relations, et pas d'autres. *S'aligner*, c'est donc suivre une orientation spécifique. Celle-ci devient plus évidente dès lors que l'environnement la marque comme telle, qu'on la présente comme source de bonheur, ou comme voie royale, ou simplement que l'environnement ne lui oppose/adjoint aucune alternative. Il n'existe pas une infinité de *lignes d'orientation* disponibles, mais un nombre circonscrit et déjà ordonné, parmi lesquelles certaines sont plus empruntées que d'autres et servent plus souvent de point de référence. Les objets et les relations que l'on peut entretenir avec eux sont d'autant plus disponibles que le chemin d'une orientation est devenu particulièrement visible et *immédiatement* praticable. Ahmed précise que la *direction* génère l'*orientation*, mais qu'elle incarne ce faisant différentes manières de conseil, d'ordre ou de programmation. L'*orientation* organise le rapport d'abord matériel et pragmatique à un environnement avant d'être l'objet de discours à son propos, et bien que des discours ne cessent de participer à cette organisation.

Qu'en est-il alors des attachements et des *orientations* en contexte sexuel et numérique ? Dans le cadre de cette étude, "l'orientation en contexte sexuel" n'est pas un terme simple à employer, puisque nous y avons à faire tantôt dans son acception ordinaire d'orientation sexuelle liée au sexe|genre de la ou des personnes désirées, tantôt dans son acception plus large d'*orientation* relative aux *attachements* à des objets et des relations dans des environnements sexualisés (le terme sera alors noté en italique). La notion d'orientation sexuelle comme préférence pour un sexe|genre est bien affaire de goût, de goût sexuel et/ou amoureux, et il est relativement aisé de la comprendre dans une perspective pragmatique : S. Ahmed rappelle en substance que s'attacher à un objet consiste aussi à s'attacher, d'une manière ou d'une autre, à ce à quoi cet ob-

[7] Ahmed Sara, *ibid.*, p. 14 notamment : "the lines that allows us to find our way, those that are"in front" of us, also make certain things, and not others, available. What is available is what might reside as a point on this line. When we follow specific lines, some things become reachable and others remain or even become out of reach".

jet est lui-même attaché[8], et que le désir pour un objet n'est pas le résultat d'un effet direct de cet objet sur qui le désire, mais bien d'un *attachement orienté* qui implique les objets ou les relations dont ce premier objet rapproche, éloigne ou prive définitivement. Ainsi, pour cette étude, les orientations sexuelles constituent un type parmi d'autres d'*orientations*, au même titre par exemple que celui du caractère sexuel des contenus, dont je montrerai, au cours de ce chapitre, la manière dont il s'articule aux orientations sexuelles. D'autres critères d'*orientations* participent à l'établissement du *grab*, des *attachements*, sur ce terrain, à commencer par l'âge, la nationalité ou la localisation géographique, l'ethnie ou la "race", *etc.* L'*orientation* peut qualifier alors tout aussi bien la préférence pour certains détails, certains types de personnes, certaines caractéristiques physiques ou psychologiques, certaines situations de pouvoir ou d'action, l'usage de certains objets numériques, ou l'usage de certaines représentations, de certains équipements, certains types d'échanges ou encore que de certains types de plateformes. La liste est potentiellement infinie[9].

Même si elles constituent des *orientations* parmi d'autres, les orientations sexuelles posent un second problème en terrain numérique. Lorsque S. Ahmed théorise son approche des *orientations*, elle ne considère à aucun moment que les *lignes* seraient équivalentes, auraient la même attractivité, apporteraient les mêmes conditions matérielles (les mêmes objets, *etc.*). La *ligne straight*, hétéronormative, se distingue largement des *lignes queer*, à commencer par le fait qu'elle est supportée par l'environnement du foyer

[8] S. Ahmed dit que "it is not that the"object" causes desire, but that in desiring certain objects *other things follows*, given how the familial and the social are already arranged. […] the choice of one's object of desire makes a difference to other things that we do […] other things "stick" when we orientate ourselves toward objects, especially if such orientations do not follow the family or social line". Plus loin elle ajoute :"such work is necessary precisely given how some orientations become socially given by being repeated over time, as a repetition that is often hidden from view". […]"the sexe of one's object choice is not simply *about* the object even when desire is "directed" toward that object : it affects what we can do, where we can go, how we are perceived, and so on. These differences in how one directs desire, as well as how one is faced by others, can "move" us and hence affect even the most deely ingrained atterns of relating to others". Ainsi que :"This is not to say that moving one's sexual orientation means that we "transcend" or break with our histories : it is to say that a shift in sexual orientation is not livable simply as a continuation of an old line, as such orientations affect other things that bodies do". […]"Lesbian desire can be rethought as a space for action, a way of extending differently into space through tending toward "other women". this makes "becoming lesbian" a very social experience and allows us to rethink desire as a form of action that shapes bodies and worlds". cf. Ahmed Sara,*op. cit.* p. 100-102

[9] E. Kosovsky-Sedgwick en trace une liste dans son "Épistémologie du placard" pour en montrer l'infinité potentielle et, ce faisant, elle rappelle, immédiatement après, que les élans de typification des individus du XIXème s., analysés entre autres par M. Foucault, ont stabilisé certaines de ces orientations au travers de figures, ou plutôt, *d'espèces* psychologiques : la femme hystérique, l'enfant masturbateur, l'homosexuel, principalement. S. Ahmed précise sur ce point que "the transformation of sexual orientation into"a species" involves the translation of "direction" into identity". Cf. Sedgwick Eve Kosofsky, *Épistémologie du placard*, traduit par Maxime Cervulle, Paris, Éd. Amsterdam, 2008, ainsi que Ahmed Sara,*op. cit.* p. 69.

parental (les photos de familles, la place occupée à table lors du repas du dimanche, *etc.*) ainsi que les habitudes familiales et conjugales qui requièrent une organisation "prioritaire" des objets et des agencements. Historiquement, hétérosexualité et homosexualité n'ont jamais été équivalentes, et ne le sont pas plus aujourd'hui, dans la mesure où elles sont immédiatement hiérarchisées en tant *qu'orientations* : l'homosexuel possèderait une *orientation*, alors que l'hétérosexuel tendrait plutôt à apparaître comme neutre ou *non-marqué*[10], en ce sens que l'homosexuel serait définit *spécifiquement* par ses relations tandis que l'hétérosexuel serait définit individuellement, ou bien par d'autres types de relations (maritales, professionnelles, *etc.*) que sa seule orientation sexuelle. Même si elle y réagit mal, même si cet environnement est toxique ou tout du moins complètement illogique pour elle, une personne *queer* sera donc socialisée suivant les objets et l'agencement spécifiquement *straight* de cet environnement.

Seulement, parfois, la figure *spécifique* de l'homosexuel se transforme en une figure d'*usager parmi d'autres*, donnant, comme sur notre terrain, l'impression d'une équivalence apaisée des figures de l'homosexuel·le et de l'hétérosexuel·le. En effet, le contexte numérique semble à la fois permettre la cohabitation de plateformes *straight* et de plateformes gays ou *queer*, et certaines plateformes semblent accueillir des personnes venant d'horizons plutôt différents. Cet apaisement apparent de la hiérarchie sexuelle engage d'ailleurs un phénomène intéressant qui fait de l'hétérosexualité une orientation sexuelle capable parfois de se dire elle-même plutôt que de se formuler seulement comme une *ligne* muette et hégémonique, c'est-à-dire *non-marquée*[11]. Cette équivalence des deux figures de l'homosexuel·le et de l'hétérosexuel·le reste réservée à certaines pratiques et certains lieux, et, pour ce qui concerne le web, certaines plateformes se gardent encore la possibilité d'exclure catégoriquement les personnes non-hétérosexuelles. Il me paraît malgré tout intéressant de renommer le dispositif de sexualité présenté par M. Foucault en *dispositif de sexualités*, le pluriel marquant combien l'apparente équivalence entre différentes orientations sexuelles participe à la fois d'une reconfiguration à grande échelle du premier, sans pour autant anéantir l'hégémonie hétérosexuelle qu'il nourrit. En effet, le dispositif médical et éducatif de socialisation hétéronormative est loin d'être révolu, seulement il se voit suppléé de façon particulièrement intense par les mécanismes communicationnels à échelle mondiale, qui,

[10] Ahmed Sara, *ibid.*, p. 69 ainsi que Brekhus Wayne, « Une sociologie de l'« invisibilité » : réorienter notre regard », *Réseaux*, 2005, vol. 129-130, nº 1, p. 246-247

[11] Le "goût pour" comme le "goût de" constituent des affects dont l'un des effets consiste à situer et marquer au sein de la hiérarchie sexuelle et non pas à seulement tendre vers un corps. Ceci étant dit, je ne postulerai pas ici une partition binaire entre hétérosexualité [straightness] et homosexualité/queer [queerness] comme a choisi de le faire S. Ahmed, et je laisserai le terrain indiquer comment se répartissent les *orientations* non-hétérosexuelles disponibles.

au lieu de discipliner et anormaliser les corps, participent à identifier et littéralement épuiser les corps non-hétéronormés. Si les médias numériques ont sans doute participé à l'émergence de figures et de savoirs non-hétérosexuels (autant par la documentation des *coming out* que par la circulation de figures et de fictions lgbtqia+), ils ont aussi déplacé le cadre du harcèlement (notamment avec le *revenge porn*, le *doxxing*, la traque documentaire, *etc.*)[12], ainsi que celui de la mobilisation de mouvements conservateurs, à l'instar de la Manif Pour Tous[13].

Sur le terrain qui nous intéresse ici, les plateformes qui mettent les MSN en place établissent, en *orientant* l'environnement dans lequel s'effectue la navigation, les conditions de félicité d'une ou plusieurs formes de *grab*. Non seulement les MSN agissent et font réagir les corps des usagèr·es, mais participent à les regrouper au sein de *publics connectés*[14] suivant des *lignes* distinctes, entre les plateformes ou bien à l'intérieur d'une même plateforme. De ce point de vue, les plateformes, avant même d'être des outils de rencontre ou de visionnage d'images pornographiques, sont des instruments de structuration des *lignes* et d'organisation des populations sexuelles, des réseaux d'échange numériques et sexuels, dont les différentes formes de *grab* constituent la relation-type. De fait, l'aspect graphique des interfaces et les discours d'accompagnement (accueil, FAQ, tutoriels, *etc.*) sont essentiels pour caractériser des environnements sexuels, et pour que des publics s'y rassemblent[15]. Toutefois, les plateformes sociales reposant sur le fait que leurs publics fournissent les contenus qu'ils consultent, la configuration de l'expérience de navigation passe par celle de *l'inscription* de ces publics, en sélectionnant minutieusement les critères de leur sélection, en les triant, en évacuant certaines personnes indésirables ou incompatibles avec ces critères. Cela se fait par les lexiques

[12] Eikren Emilee, Dismantling 'You Get What You Deserve' : Towards a Feminist Sociology of Revenge Porn, https://adanewmedia.org/2016/10/issue10-eikren-ingramwaters/, 31 octobre 2016, consulté le 15 septembre 2019.

[13] Cervulle Maxime et Pailler fred, « De la politique des identités à la politique des affects : communautés et controverses en ligne », Strasbourg, 2015. Ainsi que, Cervulle Maxime et Pailler fred, « #mariagepourtous : Twitter et la politique affective des hashtags », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 15 janvier 2014, n° 4.

[14] Cf. boyd danah, « Social network sites as networked publics : Affordances, dynamics, and implications » dans *A networked self*, New York, Routledge, 2010, p. 47-66. ainsi que Papacharissi Zizi, *Affective publics : sentiment, technology, and politics*, Oxford ; New York, NY, Oxford University Press (coll. « Oxford studies in digital politics »), 2015, ainsi que Varnelis Kazys (ed.), *Networked publics*, Cambridge, Mass, MIT Press, 2008, 176 p.

[15] Sur la base d'une description des éléments d'interface (couleurs, images sur les pages d'accueil, *etc.*) et des discours d'usage (conseils, recommandations, CGU, *etc.*), les plateformes sont régulièrement présentées comme étant réservées à un public particulier sur l'assomption que les publics se "reconnaîtraient" dans ces discours, qu'une adéquation s'instaurerait presque naturellement. Moi-même, dans ces pages, j'emploie par facilité les expressions de "site libertin" ou "site gay", sauf que tout le monde ne se définit pas comme 'libertin' ou 'gay' sur chacun de ces sites.

sexuels mis à disposition à l'inscription ainsi que par la manière de les solliciter dans des déclarations d'identification. Ce tri se fait aussi, à un autre endroit mais avec des conséquences croisées, sur la façon dont le caractère sexuel des contenus (représentant des usagèr·es ou pas) est déterminé. Enfin, la boucle qui fait que les publics se représentent à eux-mêmes comme des publics sexuels, s'appuie sur la façon dont les plateformes vont autoriser l'accès à tout ou partie seulement des contenus qu'elles hébergent.

Dans ce quatrième chapitre, nous allons donc aborder la présentation des trois types transplateformes de MSN, et je montrerai comment ils participent à *orienter* la navigation et la sexualiser depuis l'infrastructure technique et le travail invisible plutôt que les seuls discours d'accompagnement produits par les plateformes. Cette présentation est issue du suivi de plateformes que j'ai observées, par périodes, depuis les années 2005-2007 jusqu'à aujourd'hui, l'essentiel des observations reposant sur les périodes 2006-2009 et 2013-2015. J'ai aussi, pour les plus importantes, pu recueillir des témoignages d'usagèr·es en entretien. Les plateformes ont été choisies pour leur représentativité fonctionnelle et infrastructurelle. Elles peuvent ainsi présenter des aspects visuels relativement distincts mais fournir des éléments de médiation identiques ou, à l'inverse, sembler très proches en apparence ou faire partie du même groupe financier et ne pas partager leurs MSN (Meetic et Mytilène, Adopteunmec et Bi-way). Parmi elles on trouve Meetic (ainsi que Badoo), Gleeden, Adopteunmec, Parship (puis meetic affinity), Abcoeur, OKCupid, Netechangisme - wyylde (ainsi que Adultfrienfinder et Ashleymadison), Gayromeo - Planetromeo (ainsi que Dudesnude et Ma-queue), Mytilene, Xtube (le réseau Pornhub dans son ensemble), Cam4, Fetlife, Acebook (puis Acitizen), Blacklub, et enfin Bi-way. Certaines de ces plateformes sont tombées en disgrâce (Mytilene notamment) et n'ont plus vraiment d'abonné·es actif·ves aujourd'hui, d'autres ont été fermées par leurs administrateur·rices (Bi-way). La mise en évidence des médiations déployées par ces plateformes suit une méthode relativement standard d'ethnographie des infrastructures, en décrivant les procédures de navigation, à commencer par les formulaires d'inscription, les modes d'emplois et les documents de régulation (rappels à la loi, chartes internes, *etc.*), et enfin, en documentant mes propres parcours sur les plateformes à partir de différents profils.

## 4.1 ÉPISTÉMOLOGIE DES FORMULAIRES D'INSCRIPTION

L'*orientation* de la navigation n'est pas seulement l'affaire des désirs et des choix individuels mais aussi des logiques classificatoires des appareils qui permettent de les matérialiser. Ainsi, les formulaires d'*inscription* dans les bases de données des plateformes, présentés comme servant la description des abonné·es, s'avèrent être d'abord le lieux de l'implémentation technique de lexiques sexuels choisis par les plateformes. Si l'on revient un instant à la manière dont s'opéraient, au tournant des années 2000, les identifications et les présentations de soi dans les PPCS, les manières de se dire n'étaient pas du tout homogènes : on pouvait se dire "hétérosexuel·le", "en couple" ou "libertin", on pouvait se dire "homo", "gay", "homosexuel", ou "aimer les hommes", *etc.* Les significations qu'on y accordait en tant que webmaster ou lecteur·rice restaient avant tout relatives à la page web qui les accueillait. Par ailleurs, la forme visuelle de la fiche anthropométrique, du profil en tableau ou en liste, était relativement courante, cependant, elle restait une forme graphique autonome de toute base de données et choisie volontairement par les webmasters. Ce type de description profitait de la nouvelle possibilité offerte par le html de générer aisément des tableaux à l'écran, et conférait un certain formalisme à la présentation de soi, et l'on peut aisément imaginer combien cette formalité auto-produite et reposant sur une raison à la fois graphique[16] et sexuelle, pouvait participer à un sentiment de légitimité, notamment pour les personnes non-hétérosexuelles.

Cette formalité n'en restait pas moins uniquement descriptive et scripturale, et les sites de rencontre puis les tubes porno ont, depuis, instauré des modes d'*inscription* confrontant les usagèr·es à des outils à la fois bien plus simples, puisqu'il ne faut pas en produire le code, mais conduisant une normalisation aussi bien technique que sexuelle de l'inscription et de la description de soi. Sur les plateformes, les formulaires constituent des *univers sémio-catégoriels* qui associent à des éléments graphiques (des listes, des menus, des boutons, des nuages de tags, *etc.*), des lexiques sexuels pré-déterminés. De cette manière, ces *univers sémio-catégoriels* déterminent plus ou moins les horizons documentaires, identitaires et interactionnels de l'expérience ultérieure de navigation dans la mesure où la variété comme la nature des catégories mises à disposition pour se décrire sont plus ou moins adéquates à la description des usagèr·es. Ces *univers*

[16] Goody Jack, *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, traduit par Jean Bazin et Alban Bensa, Paris, Minuit, 1979.

*sémio-catégoriels* fonctionnent comme des outils de *classification* des personnes qui s'inscrivent, et donc des contenus qui leur correspondent, au sein des bases de données qui supportent chaque plateforme.

Un système de classification est "un ensemble de boîtes, métaphoriques ou pas, grâce auxquelles des choses peuvent être ordonnées afin d'effectuer un travail - une opération de connaissance ou d'administration bureaucratique"[17]. Star & Bowker les considèrent comme des "médiateurs invisibles pour l'action", et ils seront, ici, plus précisément des médiateurs pour l'action sexuelle et numérique. Les chercheur·ses indiquent par ailleurs que l'ordonnancement induit par une classification "établit une orientation au sein du monde, et constitue une structure d'intentionnalité"[18]. En proposant des lexiques sexuels plus ou moins riches et des formes graphiques différentes pour combiner les éléments d'inscription, les *univers sémio-catégoriels* définissent les termes et, en partie, les relations possibles durant la navigation, étant entendu que ces termes et ces relations conditionneront ultérieurement des actions[19]. À la différence des lexiques étudiés par N. Marignier, ceux qui sont proposés par les plateformes ne se voient jamais explicitement définis, l'opération d'inscription sous-entendant que l'on ne déclare qu'une catégorie que l'on connait déjà[20]. Chaque plateforme implémente un *univers sémio-catégoriel*, cependant, loin d'innover radicalement à chaque nouvelle interface, l'ensemble des plateformes étudiées fait appel à seulement trois univers distincts[21].

Les classifications proposées aux abonné·es pour se décrire reposent le plus souvent sur des lexiques qui agencent trois types de catégories, que j'appellerai désormais les *catégories sexuelles*, qui font se côtoyer des catégories de sexe|genre (les deux termes sont utilisés sur le terrain, tantôt équivalents, tantôt distincts, tantôt concurrents), des catégories d'orientation sexuelle et/ou, de façon moins systématique, des catégories concernant le statut relationnel (la relation recherchée ou bien le statut "marital" effectif). Les deux premiers jeux de catégories sont particulièrement imbriqués, puisque les

[17] Bowker Geoffrey C. et Star Susan Leigh, « Invisible Mediators of Action : Classification and the Ubiquity of Standards », *Mind, Culture, and Activity*, mai 2000, vol. 7, nº 1-2, p. 149.

[18] *ibid.*, p. 151.

[19] Sur la capacité de la fiche à enregistrer des actions, voir Gardey Delphine, *Écrire, calculer, classer. Comment une révolution de papier a transformé les sociétés contemporaines (1800-1940)*, Paris, La Découverte, 2008.

[20] Marignier Noémie, « La prolifération des catégories de l'identité sexuelle : Enjeux politico-discursifs », *L'Homme & la Société*, 2018, n°208, nº 3, p. 63-65

[21] Sur ce point l'enquête de M. Bersgström indique clairement que, pour les sites de rencontre français, les concepteurs tendent généralement à reproduire des modèles "qui marchent", sans véritablement se poser de questions. Néanmoins, ce n'est pas parce qu'aucune réflexivité sexuelle n'est engagée dans la démarche de conception d'un objet technologique que celui-ci ne porte pas de politique sexuelle au final. cf. Bergström Marie, *Au bonheur des rencontres*, Sciences-Po Paris, Paris, 2014 ;

orientations sexuelles sont historiquement définies par le sexe ou le genre de l'objet du désir, mais justement cette imbrication prend des formes variables selon les lexiques. Si, de façon générale, les catégories sexuelles servent tout autant des classifications médicales et administratives que des classifications plus ordinaires, à commencer par les insultes[22], elles n'ont aucune systématicité ni universalité intrinsèques. Toutefois, elles peuvent apparaître comme telles, mais toujours localement et jouent alors une fonction spécifique dans l'*orientation* de l'environnement. Les catégories sexuelles ont un pouvoir descriptif particulièrement important[23], en ce qu'elles constituent souvent les premières informations fournies pour décrire une personne (avec les catégories d'âge, de nationalité, de classe sociale et de race), et se trouvent invoquées dans des environnements bureaucratiques[24] aussi variés que l'identité nationale et sa carte, les variables socio-démographiques et le comptage des populations.

D'autres catégories peuvent s'ajouter aux catégories sexuelles dans les MSN, mais elles jouent un rôle dans l'orientation de l'environnement de navigation souvent moins discriminant ou moins définitoire. L'âge est une catégorie qui est souvent invoquée sur des messages d'avertissement en pop-up et demande, pour des raisons légales plutôt que directement sexuelles, de confirmer le fait d'être légalement majeur·e. Cette confirmation fonctionne sur un mode le plus souvent déclaratif et n'informe pas forcément sur l'âge véritable de la personne qui clique. La localisation géographique pour sa part peut avoir pour conséquence la restriction de l'accès à un site, notamment pour certains sites de rencontre délimitant un bassin démographique souvent national, mais elle peut toujours être contournée techniquement ou négociée. D'autres types de catégories, qui sont centrales dans la production des imaginaires sexuels, par exemple les catégories ethno-raciales[25], ne prennent pas part à la définition sémio-catégorielle de l'environnement sexuel des plateformes bien qu'elles participent ensuite à des phénomènes de discrimination de certain·es abonné·es, que ce soit par les plateformes ou les autres abonné·es.

Les plateformes que j'ai choisi de présenter dans ce chapitre se regroupent au sein de trois univers sémio-catégoriels décrivant les termes et, en partie, les relations qu'elles

[22] Butler Judith Pamela, *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, traduit par Charlotte Nordmann, Nouvelle éd., Paris, Éd. Amsterdam, 2008, 220 p.

[23] Malbois Fabienne, « Les catégories de sexe en action. Une sociologie praxéologique du genre », *Sociologie*, 2011, vol. 2, n° 1, §35

[24] Bowker Geoffrey C. et Star Susan Leigh, *Sorting things out : classification and its consequences*, Cambridge, Mass, MIT Press (coll. « Inside technology »), 1999, p. 285 et suivantes.

[25] Vörös Florian, « Fantasmes de virilité, blanchité et masculinité hégémonique en contexte gai parisien », *L'Homme & la Société*, 2018, n°208, n° 3, p. 197.

autorisent entre ces termes[26]. Les trois univers sont distincts à la fois par le nombre de catégories qu'ils proposent pour qualifier les contenus et les personnes qui les consultent, et par les formes graphiques de leur sélection et/ou de leur activation. À l'exception notable des grandes plateformes de sociabilité utilisées à des fins sentimentales ou sexuelles et des plateformes de partage d'images comme Tumblr, les plateformes à caractère sexuel requièrent toutes une inscription sexuelle qui, si elle n'est pas présentée comme telle, en aura les conséquences une fois l'inscription achevée. Parfois cette inscription tiendra simplement en une déclaration de "ce que l'on cherche" à voir, d'autre fois elle dépliera un feuilletage beaucoup plus précis d'identifications et d'enjeux relationnels. Un premier univers ne comporte que deux catégories de sexe|genre mais ses éléments graphiques en ajoutent implicitement deux autres (d'orientation sexuelle), implémentant techniquement la différence des sexes. Un deuxième univers agence le plus souvent une dizaine de catégories et en organise la signification autour d'un aménagement spécifique de la différence des sexes. Le troisième univers repose sur une prolifération en principe infinie de catégories désignant aussi bien des orientations sexuelles que des objets du visionnage, c'est-à-dire, à proprement parler, des fétiches[27].

### 4.1.1 Premier univers sémio-catégoriel : l'implémentation technique de la différence des sexes

Le premier univers sémio-catégoriel propose un jeu binaire de catégories exhaustives et mutuellement exclusives pour se décrire et s'inscrire dans l'environnement de classification standardisée que constitue une base de données. C'est le cas sur le site Adopteunmec qui est strictement réservé aux personnes hétérosexuelles (voir Fig. 4.1), et demande seulement une déclaration de sexe|genre à l'inscription : "je suis …." suivi de 'homme' ou 'femme'. C'est aussi le cas pour Meetic et, de façon générale, pour l'ensemble des sites de rencontre dits "sérieux", qui demandent une déclaration de sexe|genre et d'orientation sexuelle à l'aide de formules telles que "je suis …. et je cherche ….", la phrase pouvant être composée indifféremment des catégories 'homme' ou 'femme' pour chaque champ vide (voir Fig. 4.2). De façon générale, cette opération qualifie un désir, qu'il soit formulé comme une recherche ("je cherche"), une affection

[26] Dans la section suivante, nous aborderont les politiques d'accès aux contenus mises en place par les plateformes et la façon dont elles peuvent, elles aussi, jouer sur la possibilité ou l'interdiction des relations entre les abonné·es.

[27] Cervulle Maxime, « Pornotube », séminaire "Politiques et technologies de l'amateur" dirigé par L. Allard, IRI, Paris, 2009.

("j'aime"), un "intérêt" (badou.com par exemple), *etc.* Ce désir est marqué comme une inclination personnelle par le redoublement systématique du "je". Les formes peuvent varier, et vont du menu déroulant contenant les quatre combinaisons h/f, f/h, h/h et f/f, sous forme de phrases entièrement rédigées, à la double série de cases à cocher [*checkboxes*], en passant par des formes intermédiaires telles que le double menu déroulant : un item "je suis" proposant de choisir entre 'homme' ou 'femme', et un item "je cherche" proposant également de choisir entre 'homme' ou 'femme'.

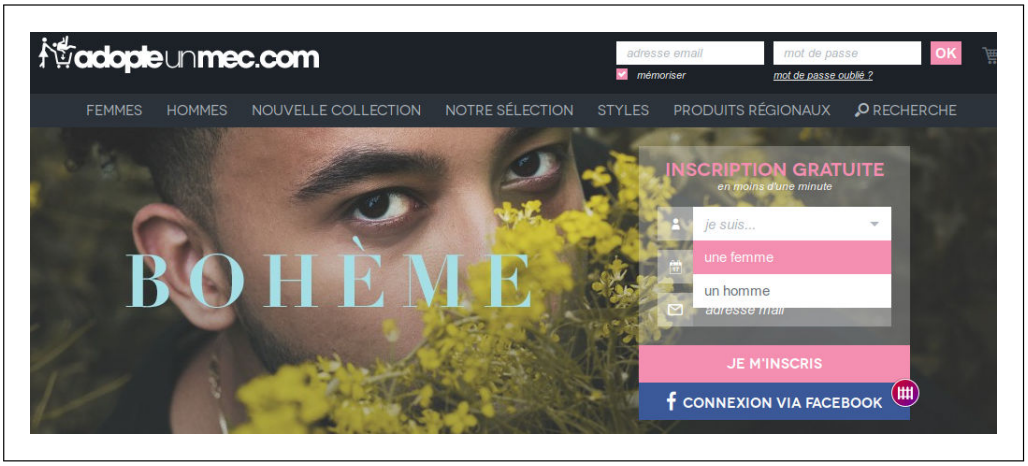



FIG. 4.1 : Formulaire d'inscription sur adopteunmec.com – *capture d'écran, 2019.*

À partir des deux catégories 'homme' et 'femme' et de la répétition du "je", l'inscription concomitante du sexe|genre du sujet et de celui de l'objet du désir est rendue possible sans jamais formuler explicitement d'orientation sexuelle. Elle apparait seulement grâce à la syntaxe graphique, en requérant la double sélection des items de sexe|genre dans les menus, plutôt qu'en requérant l'emploi explicite de catégories d'orientation sexuelle. L'absence même des termes 'hétérosexuel' et 'homosexuel' dans le lexique sexuel de cet univers ne signifie nullement l'absence des catégories dans le même univers, seulement celles-ci sont littéralement fondues dans les éléments graphiques et dans l'organisation de la base de données[28], comme nous le verrons dans la section suivante. En fait, l'interdépendance logique stricte du binarisme visible homme/femme et du binarisme invisible hétérosexualité/homosexualité repose sur un mécanisme qui veut que l'orientation sexuelle qualifie tout autant une personne en fonction du sexe|genre de l'objet de son désir que les relations en fonction du sexe|genre des personnes qui en sont les termes. L'invisibilisation du vocabulaire même de l'orientation sexuelle est donc une propriété logique de cet univers sémio-catégoriel, même lorsque les services proposent des abonnements aux personnes gays

[28] Bowker Geoffrey C. et Star Susan Leigh, *op. cit.*, p. 149.

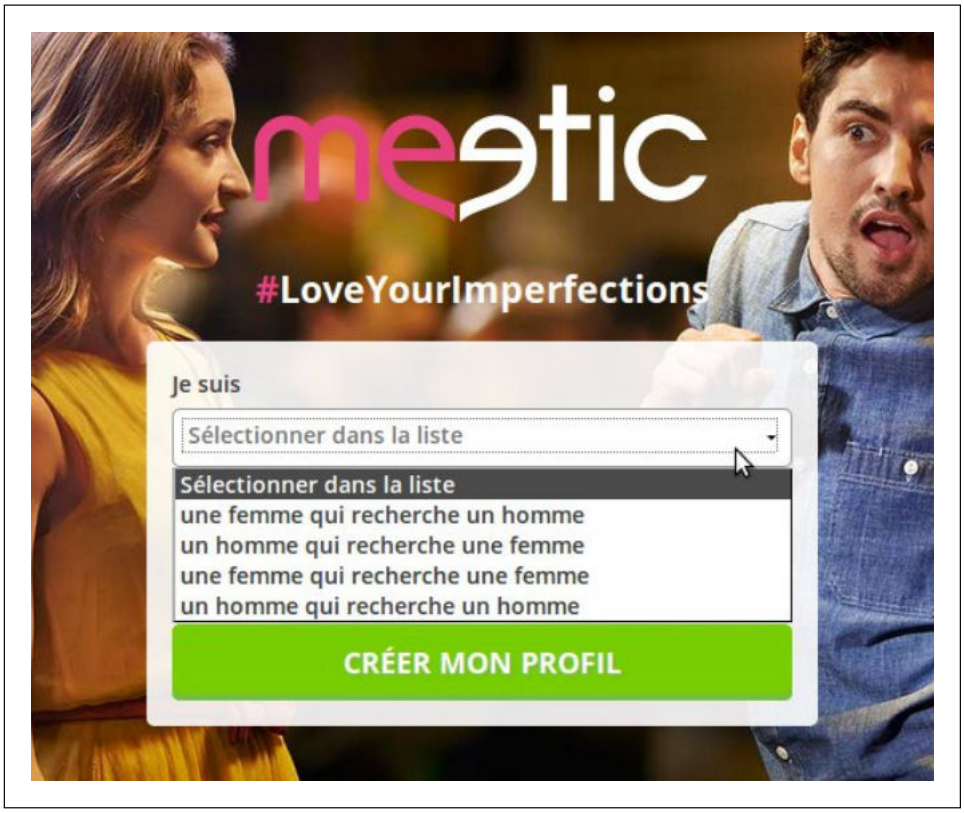



FIG. 4.2 : Formulaire d'inscription sur meetic.fr – *capture d'écran, 2013.*

ou lesbiennes. L'*orientation* s'y organise sémiotiquement et techniquement sans jamais se dire comme telle, et peut-être même *pour* ne jamais avoir à se dire comme orientation sexuelle, dans la mesure, où elle résonne avec la norme de non-marquage de l'hétérosexualité.

Ce mécanisme préside à l'implémentation numérique de la différence des sexes, entendue alors comme politique sexuelle, telle que décrite par Gayle Rubin ou Monique Wittig[29]. Dans le cas des bases de données étudiées, il n'implique généralement pas un rapport de hiérarchie entre les deux catégories, contrairement aux définitions traditionnelles de la différence des sexes par la critique féministe[30], puisque les profils et la capacité d'agir des abonné·es est en principe strictement la même quelle que soit leurs déclarations[31]. Néanmoins, il constitue la différence des sexes en environnement numérique, et, de cette manière, lui confère sa matérialité. La différence des sexes ainsi im-

[29] Wittig Monique, *La pensée straight*, Paris, Éd. Amsterdam, 2007, p. 35-42 ainsi que Rubin Gayle S., *Surveiller et jouir : anthropologie politique du sexe*, Paris, EPEL (coll. « Les grands classiques de l'érotologie moderne »), 2010, p. 135-221

[30] Voir Wittig ou Rubin, ou bien encore Delphy *in* Delphy Christine, *Classer, dominer : qui sont les autres ?*, Paris, la Fabrique éd, 2008, 227 p.

[31] Il existe bel et bien un type de site qui confère un pouvoir d'agir très différent aux hommes et aux femmes, ceux qui, à l'instar de Adopteunmec, développent leur marketing sur l'appréhension ironique

plémentée, elle encadre, par l'assignation à l'une des quatre positions possibles (h/f, f/h, h/h, f/f), le parcours de navigation conçu essentiellement comme un parcours subjectif (cf. chap 1). Il ne s'agit pas pour autant de s'identifier systématiquement à la position que l'on choisit au départ, mais il s'agit d'en faire usage, et en partie, donc, d'y adhérer pour des raisons pratiques. Dans cet univers sémio-catégoriel, refuser de prendre position au sein du double binarisme homme/femme et hétérosexuel/homosexuel revient à se priver de la navigation au sein de la base de données. Et si l'on peut s'en accommoder, c'est donc que, quelle que soit la réflexivité qu'on lui accorde, on est en capacité d'évoluer au sein de cet univers sémio-catégoriel, qu'on sait s'y repérer, s'y mouvoir, et y désirer.

Cet univers sémio-catégoriel n'est pas un simple jeu logique appliqué à une base de données. Les catégories qu'il invoque proviennent du vocabulaire ordinaire des sexualités et celles-ci sont drastiquement sélectionnées pour soutenir le système de classification par les deux binarismes. Le nombre de catégories, nous allons le voir dans les pages qui suivent, n'est pas du tout anodin. Nous avons vu que deux familles de plateformes l'implémentent, celles qui visent un public uniquement hétérosexuel et celles qui offrent leurs services aux publics hétérosexuels, homosexuels masculins et homosexuels féminins. Le modèle de site strictement hétérosexuel a vu dès le début des années 2000 le choix de son public ardemment discuté aux États-Unis, notamment lors du procès du site Eharmony. La plateforme, créée par un conservateur chrétien évangélique, s'est vu reprocher en 2007 de ne pas permettre aux personnes gays ou lesbiennes de s'inscrire sur le service. Eharmony a d'abord répondu vouloir se concentrer sur le seul marché de la rencontre visant le mariage (à l'époque, le mariage des personnes de même sexe était illégal aux États-Unis). L'entreprise a cependant ouvert immédiatement après un second site (compatiblepartners.com) permettant les rencontres homosexuelles "sérieuses", puisqu'il lui était impossible de contester le caractère discriminatoire de son service initial[32]. Sauf que la distinction nominale des deux plateformes

de la différence des agentivités produite par la différence des sexes : sur Adopteunmec, les hommes sont considérés comme des produits et les femmes comme des acheteuses, *etc.*.

[32] Il est intéressant de constater que le rapport à la marque est toujours central dans les affaires de discrimination à l'inscription sur des sites de rencontre ou des RSN : les personnes qui portent plaintes valorisent systématiquement les services des entreprises qu'elles attaquent. Dans le cas de Eharmony, c'est le "sérieux" des profils qui est mis en avant. L'argument récurrent de la défense, qui veut que l'entreprise discrimine moins pour des raison sexuelles que marketing en se spécialisant sur un "marché de niche", prend la segmentation du marché comme un fait. Cette approche particulièrement conservatrice n'en repose pas moins sur un présupposé performatif : les sites s'efforcent de maintenir la pureté hétérosexuelle de leurs pages, en organisant l'absence de signes de non-hétérosexualité. Une réaction attendue de la part de personnes LBGTQIA serait de refuser de participer à une telle entreprise, mais c'est sans compter les combinaisons intersectionnelles complexes des rapports sociaux : désirer une relation stable quand on est gay ou lesbienne peut être investit d'une politique de respectabilité sexuelle, particulière-

pérennisait l'absence explicite d'offre à destination d'un public non-hétérosexuel sur Eharmony. Deux ans plus tard, un second procès obligera l'entreprise à maintenir "la capacité pour les personnes de sélectionner les options"homme cherche homme" ou "femme cherche femme" dans un menu déroulant sur la page d'accueil de eharmony.com"[33].

La définition de l'architecture comme celle des publics d'une plateforme n'est donc pas systématiquement arrêtée et fait régulièrement l'objet de conflits et de controverses. Il n'est pas anodin de voir que ce sont les formes de menus qui sont directement discutées dans les procès pour discrimination sexuelle dans la mesure où les univers sémio-catégoriels sont le point de définition des publics et de leurs relations. C'est donc moins directement la complémentarité des hommes sur les femmes en tant que telle qui caractérise cette version numérique et logique de la différence des sexes que le fait qu'elle semble avoir besoin d'une conception strictement binaire des identités de genre et strictement monosexuelle des désirs pour être lisible aux yeux de ses créateurs et de ses abonné·es. Des sites, habituellement mis à part des sites de rencontre dits "généralistes" ou "sérieux", comme ceux visant des niches commerciales religieuses, géographiques, ou ethno-raciales, utilisent la même formulation hétérosexuelle de l'univers sémio-catégoriel, et ce malgré le fait qu'ils comptent s'adresser à des publics a priori distincts. Aussi différents soient-ils en termes d'imaginaires et de programmes sexuels et/ou sentimentaux, de la drague légère "sans engagement" rendue possible sur Adopteunmec au mariage le plus traditionnel et définitif, c'est donc la même formule sémio-catégorielle qui permet l'inscription des abonné·es sur l'ensemble de ces plateformes.

La seconde famille de sites autorise pour sa part aussi bien les rencontres homosexuelles qu'hétérosexuelles ; toutefois, sa tolérance vis-à-vis de l'existence des rencontres gay ou lesbiennes est peut-être le seul point de distinction d'avec la première famille de sites. Il est assez intéressant de voir comment la question de l'orientation sexuelle est capitale pour l'organisation de ces sites, et en même temps toujours à même

ment hétéronormée, et trouver un intérêt évident à revendiquer l'usage d'outils conservateurs excluant dès leur conception explicitement les personnes lgbtqia+.

[33] De façon plus complète : 1- Maintain the Compatible Partners website and the ability for people to select "man seeking man" or "woman seeking woman" options from a drop-down menu on the eHarmony.com homepage. 2- Identify Compatible Partners as a service "Brought to you by eHarmony" instead of "Powered by eHarmony". 3- Display eHarmony's trademark logo on the Compatible Partners page. 4- Indicate in the URL line, HTML line or a tab to first-time Compatible Partners users that they are on an eHarmony website. 5- Include a "Gay Dating" link on the bottom of eHarmony.com alongside other links to "Jewish Dating," "Senior Dating," "Hispanic dating," and the like". Source : https://www.businesswire.com/news/home/20100126007340/en/eHarmony-Settles-Class-Action-Lawsuit-Same-Sex-Matching

d'être rendue la moins visible possible. Meetic servira encore d'exemple ici. Alors que l'entrée de formulaire "je suis …, je cherche …" a fonctionné pendant des années, l'entreprise a implémenté récemment une nouvelle manière d'obtenir les mêmes informations en faisant appel à un autre type de "formulaire", en l'occurrence un robot qui prend la forme d'une femme et pose des questions aux personnes désirant s'inscrire. Lara, la "coach Meetic", est un personnage qui se comporte comme une conseillère en agence matrimoniale. Elle pose exactement les mêmes questions que le faisait le formulaire à l'ancienne, à un détail près : elle commence par poser la question de "ce que l'on cherche", enchaîne sur les informations pratiques (adresse mail, date de naissance, *etc.*), et termine sur une touche très naturelle par un "Pfff, vous allez me trouver bête, mais j'ai oublié LA question essentielle :-), êtes-vous un homme ou une femme ?". Si l'expérience utilisateur·rice peut s'en trouver allégée d'une atmosphère un tantinet trop administrative, l'intervention du robot-coach n'a dès lors aucune incidence sur l'entrée des informations dans la base de données. Elle participe avant tout à diluer peu plus l'énonciation d'une orientation sexuelle dans l'utilisation systématisée des catégories 'homme' et 'femme'.

### 4.1.2 Deuxième univers sémio-catégoriel : la différence des sexes aménagée

Le deuxième univers repose moins sur une logique systématique d'application de la différence des sexes que sur un principe général d'aménagement de cette même différence. Le binarisme sexe|genre est toujours présent et actif, mais le caractère exclusif de ses catégories n'est pas maintenu. Les principales plateformes qui le sollicitent accueillent des publics libertins, gays, lesbiens ou encore bisexuels. Les formulaires d'inscription de ces plateformes ressemblent fortement à ceux utilisés dans le premier univers sémio-catégoriel et agencent listes de *checkboxes* et/ou menus déroulants remplis de catégories sexuelles. Une variation somme toute majeure se situe dans le fait que les formulaires du deuxième univers augmentent le nombre de catégories qu'ils alignent (en moyenne entre 10 et 15), et engagent des combinaisons qui feraient pâlir d'effroi les administrateurs des sites du premier univers. Ainsi, de nouvelles catégories de sexe|genre apparaissent telles que 'couple', 'groupe', 'trans' ou 'trav', de nouvelles catégories d'orientation sexuelle telles que 'bisexuel·le', et encore 'transexuel·le', 'trav', *etc.* Parmi ces nouveautés, les catégories de sexe|genre et d'orientation sexuelle restent centrales, et si elles continuent de se référer à la différence des sexes, ce n'est plus comme à un mécanisme logique mais comme à un principe nécessitant toujours une

révision locale pour permettre la navigation numérique et l'organisation des communautés sur chacune des plateformes. On a affaire ici au regroupement, par l'intégration numérique, de catégories ordinaires liées à des communautés de pratique, catégories qui ne sont pas forcément de même nature, ni ne proviennent des mêmes horizons sexuels.

Malgré la grande similitude des formes graphiques proposées par les deux univers, le deuxième univers sémio-catégoriel formule des listes d'items de nature variable, sur le principe ascendant des nomenclatures plutôt que sur celui d'un système de classification systématique. L'ajout de ces nouvelles catégories au binarisme exclusif de la différence des sexes ne permet plus de définir des classes distinctes d'abonné·es dans les bases de données, puisque ces catégories ne sont plus logiquement exclusives les unes des autres. Certaines de ces nouvelles catégories (comme 'couple') ne sont d'ailleurs pas utilisées en dehors des plateformes et servent principalement à adapter des pratiques à l'environnement numérique, ou bien sont liées à des pratiques hors ligne elles-mêmes muettes (ce qui n'empêche nullement que la catégorie participe aux situations et y engage l'action). Cet univers aménage de deux manières principales le binarisme de la différence des sexes. L'une, clivante, principalement liée aux sites gay ou lesbiens, organise les publics autour d'un schéma en principe monosexuel[34] des pratiques. L'autre, agglomérante, qu'on retrouve dans les sites échangistes, libertins ou bisexuels, organise les publics autour d'un schéma en principe plurisexuel des pratiques. Par principes monosexuel et plurisexuel, je n'entends pas ici que le premier serait exclusivement réservé à des personnes monosexuelles et que l'autre accueillerait des personnes bisexuelles, puisque ces dernières sont accueillies partout au sein de cet univers. Seulement, suivant les cas, cet univers contraint plus ou moins la marge de manœuvre dont les personnes bisexuelles, certaines personnes trans ne bénéficiant pas d'un passing efficace, et encore les personnes de genres non-binaires, vont réussir à bénéficier. Ainsi, une femme bisexuelle inscrite sur un site lesbien n'investira pas de la même manière un site qui ne lui offre que de n'échanger qu'avec d'autres femmes, alors qu'un site libertins lui permettra, par exemple, d'échanger avec les quatre catégories d'abonné·es : 'femme', 'homme', 'couple' et 'ts/tv'[35].

Sur les sites libertins/échangistes comme sur les sites gays ou lesbiens, l'organisation des échanges en ligne comme hors ligne ne relève plus d'une stricte affaire de

[34] Rappelons ici que les monosexualités désignent les sexualités fondées sur le fait de désirer et/ou entretenir des relations sexuelles avec des personnes d'un seul genre. Hétérosexualité et homosexualité sont des monosexualités. Bisexualité et pansexualité sont des plurisexualités.

[35] Sauf, que, cette femme préfère peut-être bien échanger avec les femmes inscrites sur le site lesbien.

rencontres individuelles mais implique l'organisation de sorties festives, de pratiques sexuelles récréatives conjugales ou extra-conjugales, *etc.* Les sites ajoutent alors aux catégories de sexe|genre 'homme' et 'femme' celles de 'couple' et/ou de 'groupe', sans que cela ne constitue exactement un paradoxe. Pourquoi les catégories 'couple' et 'groupe' ne sont-elles pas considérées sur ces plateformes comme des catégories relationnelles ? Parce que l'unité de référence n'est pas l'individu mais le profil, ce qui nous informe sur l'évidence de la correspondance individu-profil au sein du premier univers catégoriel. L'attribution de ces catégories, en principe dévolues à la question du statut relationnel, au registre du sexe|genre permet à un couple ou un groupe d'avoir un seul profil et une seule entrée dans la base de données, au même titre que des personnes déclarées comme 'homme' ou 'femme'. L'intégration des 'couples' ou 'groupes' au sein du sexe|genre résout un conflit logique au sein de la base de données, ainsi que des formulaires, qui ne sauraient présenter à la fois des ensembles d'individus et ces mêmes individus sans les avoir auparavant considérés comme équivalents. Le lexique des orientations sexuelles lui aussi se complexifie avec l'apparition de catégories telles que 'bisexuel·le', ou encore le déploiement de nuances, 'bicurieux·se' par exemple (voir Fig. 4.3). La bisexualité apparaît comme un possible dès lors qu'elle ne fait plus planer sur les relations établies sur la plateforme le risque fantasmé de l'inconstance ou de l'hésitation entre les désirs[36].

De ce fait, avec l'intégration de la catégorie 'couple' parmi les catégories de sexe|genre, un couple peut se voir attribuer une orientation sexuelle, qu'il soit hétérosexuel ou bisexuel sur les sites libertins, ou homosexuel ou bisexuel sur les sites gays ou lesbiens. Et si l'on entre dans les détails, on précisera parfois que c'est un 'coupleFbi' ou un 'coupleHbi', par exemple. À cause de cette manière de procéder, on assiste régulièrement à une fusion des listes de catégories de sexe|genre et d'orientation sexuelle, comme c'était le cas chez Netechangisme, dont le menu d'identification mêlait au début des années 2010 des catégories de sexe|genre uniquement ('homme', 'femme', 'couple', *etc.*) et des catégories mêlant sexe|genre et orientation sexuelle ('couple bi', 'homme homo', 'femme bi', *etc.*). Chose remarquable parmi ces combinaisons "naturalisées", l'hétérosexualité est longtemps restée implicite, et devait être déduite comme une catégorie *naturellement* associée aux catégories de sexe|genre ('homme', 'femme' et 'couple') dont l'orientation sexuelle n'était pas déjà précisée. Ce principe tend à s'estomper, comme on peut le constater avec la dernière version du site Netechangisme, renommé entre temps Wyylde, qui précise pour chaque profil à la fois une catégorie de sexe|genre et

[36] Deschamps Catherine, *Le miroir bisexuel : une socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Jacob Duvernet, 2002, p. 166-180.

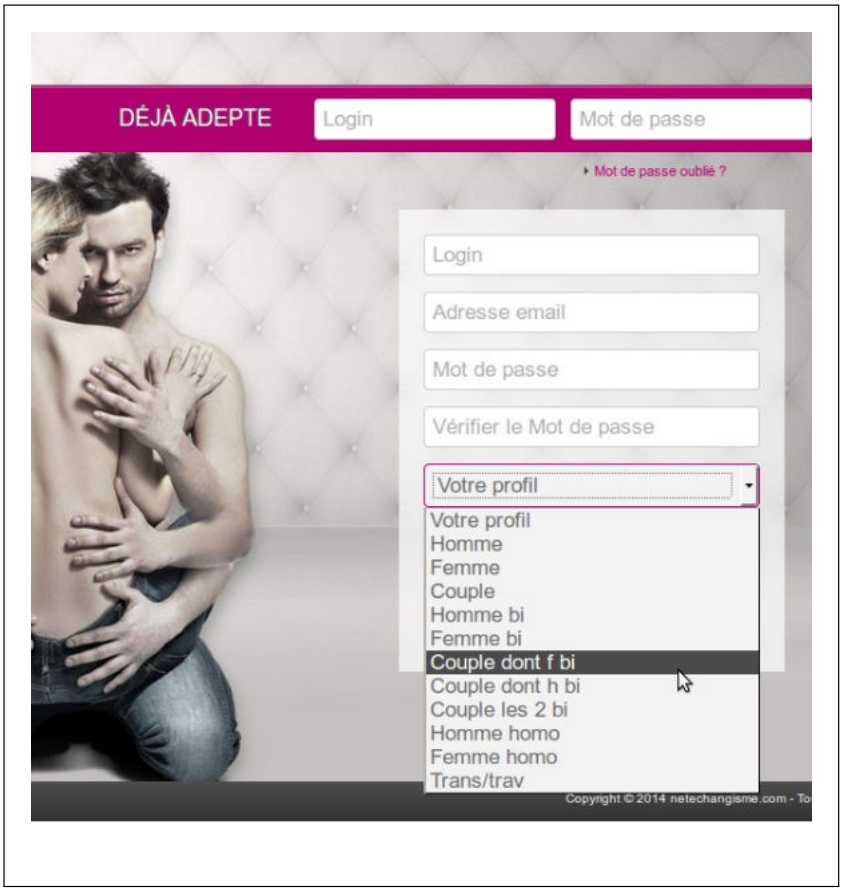



FIG. 4.3 : Formulaire d'inscription sur netechangisme.fr – *capture d'écran, 2013.*

une autre pour l'orientation sexuelle(voir FIG. 4.4). Dans la mesure où ils excluent d'emblée une catégorie de sexe|genre, les sites gays ou lesbiens ne confèrent pas le même registre relationnel aux catégories 'couple' et 'bisexuel·le' que sur les sites échangistes ou bisexuels.

Contrairement à ce qu'indiquent leur appellation ordinaire, sites gays et sites lesbiens accueillent donc des personnes de toute orientation sexuelle autour de pratiques cette fois-ci strictement monosexuelles. Ils construisent l'inscription principalement autour de cette variété des orientations sexuelles en associant d'une autre manière encore catégories de sexe|genre et orientations sexuelles. Certains sites lesbiens inscrivent l'opération "je suis une femme qui cherche une femme" sur la page d'accueil et ne donne pas de forme technique à cette déclaration que l'accord par l'inscription avec cette formule copiant la rhétorique du premier univers sémio-catégoriel(voir FIG. 4.5). D'autres sites jouent de cette formule (voir FIG. 4.6), affichant des menus déroulants, supposés fournir un choix, qui n'offrent finalement à cocher que la seule catégorie

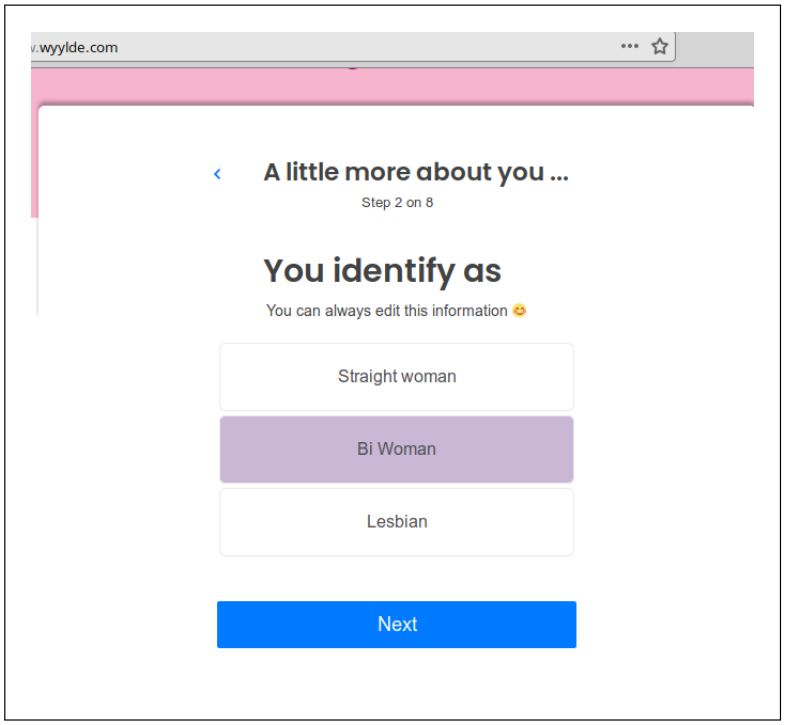



FIG. 4.4 : Formulaire d'inscription sur wyylde.com – *capture d'écran, 2019.*

'femme'[37]. Les autres sites lesbiens utilisent la même variété de catégories en vigueur de manière générale sur les sites gays, à savoir, le fait avant tout de distinguer 'gay', 'bi', 'couple' et 'trans'. Chose surprenante, des catégories sexuelles propres aux cultures gays et/ou lesbiennes sont bien en usage sur ces sites, seulement elles n'apparaissent jamais dans les formulaires d'inscription, soit qu'elles correspondent trop précisément à des sous-cultures (bears, *etc.*), soit qu'elles sont trop stigmatisantes dans leurs usages au sein de la communauté de pratique pour être validées par les plateformes par la suite ('fem' ou 'folles' sur les sites gays, et de façon plus générale 'gouine' ou 'pédé' dont la resignification culturelle permet d'interroger l'articulation entre sexe|genre et orientation sexuelle, *etc.*)[38].

[37] M. Bergström rappelle qu'en France, les sites lesbiens sont la plupart du temps conçus par des hommes hétéros qui copient la structure d'un site gay et en modifie à peine les discours. La réduction des relations lesbiennes à des relations "entre femmes" fait partie des quelques modifications, qui s'expliquent, pour M. Bergström, par le fait que les sexualités lesbiennes, et les sexualités excluant les hommes hétérosexuels en général, ne peuvent être pensées comme relevant d'une complexité pour ces concepteurs. Cf. Bergström Marie, 2014, *op. cit.*, p. 116-117.

[38] Les termes 'folle' et 'mec viril', ou 'fem' et 'butch' (qui existent autant dans les cultures gays que lesbiennes), mais avec des significations distinctes, pourraient tout à fait servir à marquer un genre dès l'inscription, en le décorrélant explicitement du sexe, cependant ce n'est jamais le cas. Le terme 'folle' (ou 'mec efféminé') est très régulièrement utilisé sur les sites gays comme une catégorie stigmatisante par des abonnés qui tentent, dans leurs profils, d'interdire à leurs interlocuteurs potentiels de les contacter s'ils présentent, à leurs yeux, un défaut de masculinité. Ainsi des slogans comme *"no fat, no fem, no asian"* (et ses dérivés : "pas de folles, pas de blacks, pas de rebeus", *etc.*) émaillent nombre de profils gays.




FIG. 4.5 : Formulaire d'inscription sur mytilene.fr – *capture d'écran, 2013.*

La règle monosexuelle qui anime les sites gays ou lesbiens se construit *en principe* par l'exclusion de l'autre sexe|genre, et permet notamment d'interpréter, par défaut, la bisexualité comme une identité qui ne s'exprimera que partiellement dans l'enceinte des sites. Bien entendu, cela ne signifie pas pour autant que les personnes déclarées bisexuelles ne désirent échanger qu'avec des personnes de même sexe|genre, pendant que, sur les sites échangistes ou bisexuels, elles s'appliqueraient à échanger avec exactement autant d'hommes que de femmes. Le caractère périphérique de la présence bisexuelle est entériné par le fait que les abonné·es sont explicitement regroupé·es autour de pratiques communes plus qu'autour d'un paradigme fondateur, communauté de pratiques qui nécessite l'aménagement de la différence des sexes. Cette contrainte a des conséquences logiques qui ne concernent pas tant les personnes bisexuelles que hétérosexuelles avec l'usage de la catégorie 'bicurieux·se'. Peu en vogue sur les sites libertins/échangistes, elle signifie que l'on s'interroge sur son désir concernant les personnes de même sexe, sans avoir (encore) franchi le pas d'engager des échanges bisexuels ou homosexuels. Si elle n'est pas uniquement liée au développement du web sa popularité lui doit beaucoup, dans la mesure où un environnement médiatique est le lieu idéal d'expression de la curiosité. Elle permet *en principe* à des personnes jus-

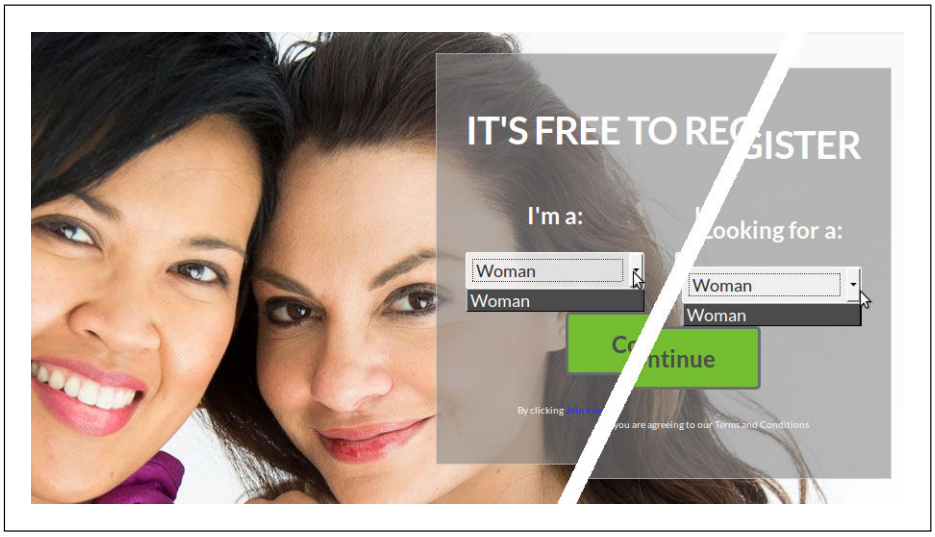



FIG. 4.6 : Formulaire d'inscription sur ezdate.com *Source : montage à partir de deux captures d'écran, 2013.*

qu'ici hétérosexuelles de s'inscrire sur un site gay ou lesbien alors qu'elles ne seraient pas en mesure de le faire sans devoir négocier une certaine ambiguïté identitaire, voire produire un profil fake, dans un environnement fondé sur le premier univers sémio-catégoriel. 'Bicurieux·se' peut être redoublée parfois, plutôt dans le monde anglophone, d'une catégorie 'open minded', permettant de dissocier la curiosité de la bisexualité et de ne pas préjuger de l'orientation sexuelle de départ de la personne qui l'utiliserait.

L'ensemble des sites échangistes, bisexuels, gays et lesbiens reconnait la différence des sexes comme principe majeur. Parmi les aménagements qu'ils y effectuent, certains d'entre eux ont fini, au fur et à mesure des années, par intégrer la possibilité de s'y inscrire avec les catégories 'trans' ou 'travesti' ['crossdresser']. En effet, aujourd'hui, ces restrictions commencent à s'assouplir sur certains sites, du fait des transformations culturelles venant de la plus grande visibilité médiatique des minorités trans et queer (des figures médiatiques comme Buck Angel, ou des personnages comme Nomi Marks dans la série TV *Sense8*). Les femmes trans sont acceptées sur certains sites lesbiens et les hommes trans peuvent l'être sur certains sites gays, alors que jusqu'ici, les seules personnes trans acceptées sur les sites gays ne pouvaient être que des femmes, la logique présidant à accepter des femmes trans et pas des hommes trans trouvant probablement ses racines dans le fait que la possibilité d'être un homme trans et gay n'était pas concevable pour les concepteurs des sites. Ce faisant, si des sites comme PlanetRomeo ont autorisé l'inscription des hommes trans assez tôt, ce n'est pas en transformant leur mode de classification, celui-ci ne fonctionnant pas par exclusion logique comme dans le premier univers mais comme une nomenclature évolutive. La plateforme a ainsi

ajouté une catégorie supplémentaire à la liste, ce qui reste un geste peu coûteux : ainsi, 'gay', 'bisexual' et 'transgender' sont des catégories équivalentes et sont considérées comme des orientations sexuelles. Ce qui n'est pas sans poser de problèmes…

L'exclusion des femmes cisgenre sur les sites gays et des hommes cisgenre sur les sites lesbiens reste de rigueur, et les autres abonné·es qui n'auraient pas utilisé la catégorie 'trans' ne sont pas pour autant identifié·es comme 'cisgenre'. La mise en équivalence des catégories 'gay', 'bi' et 'trans' ne fonctionne que dans le cadre monosexuel de ces sites (des personnes qui cherchent des hommes), puisqu'elle ne permet pas d'exprimer dès le départ la possibilité d'être une femme trans ou un homme trans, ou une personne non-binaire qui ne désirerait pas s'identifier seulement par une catégorie d'orientation sexuelle. En ce sens, la nomenclature de l'orientation sexuelle sur les sites gays contrevient à la logique de séparation des catégories qui permet aux personnes trans de s'identifier précisément : l'identité de genre, l'expression de genre, le sexe anatomique et éventuellement, ensuite, l'orientation sexuelle. Les personnes utilisant la catégorie 'trans' sur un site comme PlanetRomeo tendent à réutiliser la catégorie dans leur pseudonyme (sur ce modèle : transboy_marseille, transqueen, etc.), comme le font une bonne partie des personnes bies d'ailleurs, afin de pouvoir y adjoindre leur identité de genre d'une manière ou d'une autre.

Sur les sites échangistes figurent des catégories comme 'trav' ou 'tv' (pour travestis) qui sont presque systématiquement associées à d'autres comme 'trans' ou 'ts', voire confondues[39]. Selon les sites, elles intègrent le lexique du sexe|genre ou, le plus souvent, comme pour les sites gays ou lesbiens, celui des orientations sexuelles, contrairement aux revendications les plus courantes des associations de personnes trans. Parfois, sur une même plateforme, ces catégories se déplacent au sein du lexique sexuel : ainsi sur Wyylde, jusqu'à récemment, la catégorie unique 'trans/trav' relevait du sexe|genre dans le formulaire d'inscription, mais devenait une variation de 'couple', catégorie elle-même liée au sexe|genre pour l'inscription, une fois que l'on avait à faire à la liste des

[39] Notons ici que les termes en vigueur dans les milieux échangistes sont fortement empreints de transphobie, et l'assimilation ou la fusion systématique des catégories de 'ts' et 'tv' en est l'un des symptômes : l'emploi toujours d'actualité de l'expression 'travesti' désigne presque exclusivement des hommes portant des vêtement féminins et laisse entendre une sorte de mensonge ou d'arrangement sur leur "véritable" statut (ce sont "bien" des hommes, "malgré" leurs vêtements), là où l'expression anglaise de 'crossdresser' semble plus neutre, et laissant planer le doute, par contagion, sur l'authenticité des expressions de genre des personnes trans. Suivant le même principe, les mondes échangistes ne considèrent la variété des transidentités pratiquement que sous la seule possibilité des 'transexuelles', des femmes trans hypersexualisées et stigmatisées en même temps, et pour les mêmes raisons. cf. Espineira Karine, « La sexualité des sujets transgenres et transsexuels saisie par les médias, Sexuality in transgender and trans-sexual media subjects », *Hermès, La Revue*, 9 septembre 2014, nº 69, p. 105-109.

types de personne dans le moteur de recherche interne du site. À cela s'ajoute le fait que, comme sur d'autres plateformes, 'trans' et 'trav', même lorsque ces catégories ne sont pas considérées elles-mêmes comme une orientation sexuelle, ne sont pas pour autant suivies d'une page visant à leur permettre de choisir explicitement une catégorie d'orientation sexuelle. Wyylde propose une forme particulièrement étrange à ce choix. Il faut voir que la plateforme demande à toutes les personnes qui n'ont pas coché la catégorie 'trans/trav' au départ, de choisir d'abord parmi une liste de catégories d'orientations sexuelles *et* ensuite d'indiquer un choix, potentiellement multiple, dans une liste de types de "personnes recherchées", elles-mêmes définies par leur sexe|genre et leur orientation sexuelle. Les personnes ayant cliqué sur 'trans/trav' au départ, n'ont accès qu'à la liste, et déclareront une orientation sexuelle *calculable* par la plateforme ensuite, mais ne pourront en revanche faire aucune déclaration identitaire. Ceci laisse entendre soit que les personnes se déclarant comme 'trans/trav' ne pourraient être qu'objets du désir et non sujets désirants elles-mêmes dotées d'une orientation sexuelle, soit que les personnes trans aussi bien que travesties sont automatiquement perçues comme flottant hors du binarisme de sexe|genre, ce qui est sans fondement, et inaptes logiquement à en revêtir certaines propriétés. Dans tous les cas, elles sont traitées différemment sans explication[40].

Je présente un univers sémio-catégoriel qui repose sur l'aménagement de possibles non-exclusifs et non-binaires dans la différence des sexes, et je n'ai pas encore mentionné les sites bisexuels, qui pourraient en principe constituer au moins un modèle du genre. Si ces plateformes ont bel et bien existé au cours des années 2000, elles ont pratiquement disparu aujourd'hui, au profit de plateformes plus importantes (OKCupid par exemple) qui ont absorbé, en visant des publics plus jeunes et internationaux, une partie des publics bisexuels. C'est que le projet même d'une plateforme promouvant la bisexualité a rencontré quelques revers, et l'exemple du site biway.net est intéressant précisément pour son caractère aporétique au sein de ce deuxième univers sémio-catégoriel. Pourquoi créer un site bisexuel et qu'est-ce que cela signifie ? Fruit d'une initiative individuelle et amateure, Biway.net se présentait comme un lieu où la bisexualité serait centrale au lieu d'être périphérique, son message d'accueil en témoignait :

[40] À l'heure où je relis ce paragraphe, Wyylde vient de supprimer la catégorie 'trav' de son formulaire d'inscription, mais continue de ne pas proposer aux personnes se déclarant 'trans' de déclarer une orientation sexuelle avant de dire quels genres de personnes elles recherchent.

> "Notre mission pour les bisexuels : fournir aux personnes bisexuelles ou bi-curieuses, hommes, femmes, couples, travesties ou transgenre un service spécialisé de rencontres en ligne. Les mecs gays et filles lesbiennes sont également bienvenus, ainsi que tous curieux ayant un intérêt sincère et respectueux pour la bisexualité et les bisexuels. Amitiés, correspondance, sexe ou amour, notre club interne permettra de tisser des liens avec les autres membres dans une ambiance amicale et respectueuse. Consultez et évaluez les annonces des membres avec des photos, échangez des messages et chattez en ligne. Nous vous souhaitons de belles rencontres et beaucoup de plaisir."

Si la liste des publics potentiels offre, pour une fois, une orientation sexuelle (et donc un statut de sujet) aux personnes travesties ou transgenre, elle les réassigne malgré cela à un statut de *supplément*, au même titre que 'couple', des catégories 'homme' et 'femme'. La différence des sexes continue d'organiser sinon le jeu logique des binarismes, au moins la hiérarchie des catégories. Le formulaire d'inscription reste conforme aux principes du deuxième univers sémio-catégoriel : deux listes "je suis/nous sommes …." et "sexe recherché …", présentant les catégories 'homme', 'femme', 'couple HF', 'couple HH', 'couple FF', 'travesti(e)' et 'transexuel(le)'. Biway proposait finalement des catégories plus précises que les autres plateformes présentées jusqu'ici, dans la mesure où le site accordait systématiquement au masculin ou au féminin l'ensemble des items des listes grâce à l'usage inclusif des parenthèses. Cependant, il ne faisait que tenter d'inverser la hiérarchie implicite entre les catégories, et d'annuler, sans succès, le caractère périphérique de la bisexualité dans le paysage de la rencontre francophone. En 2015, Biway a été fermé par le couple qui l'avait créé et maintenu.

### 4.1.3 Troisième univers sémio-catégoriel : la variété sexuelle au-delà de la différence des sexes

Le troisième et dernier univers sémio-catégoriel ne repose plus sur la différence des sexes comme principe logique, et ne l'aménage même pas, mais l'absorbe parmi d'autres principes de classification en faisant proliférer les catégories mises à disposition pour s'inscrire. Cet univers est moins directement associé aux plateformes de rencontre que les deux premiers, et rassemble tout autant des tubes pornos que des sites de rencontre généralistes ou des plateformes de sexcam. Il vise à produire avant tout la navigation individuelle comme une expérience possible de la variété des sexualités. S'il s'agit toujours d'exprimer des désirs à l'inscription, cette dernière ne prend

pas forcément les mêmes formes graphiques ni la même importance pour la navigation que dans le cas des deux premiers univers, puisque certaines plateformes autorisent à visionner leurs contenus à partir d'une inscription initiale minimale qui n'accompagne pas la création définitive d'un profil visible par les autres abonné·es ou usagèr·es.

Deux modèles de prolifération des *catégories sexuelles* se distinguent particulièrement au sein de cet univers et laissent tous entendre que le nombre de catégories sexuelles disponibles n'est pas un frein à la consultation ou la mise en relation. Le premier inclut les *catégories sexuelles* parmi d'autres tout aussi sexuelles mais désignant plutôt des fétiches, des actions, des pratiques, des lieux, des fantasmes, *etc.*, et correspond au système de tags des vidéos et des profils sur les tubes pornos ; il est associé à une navigation qui rend possible le visionnage avant de proposer l'inscription dans les bases de données ; en cela, il est à la fois l'exemple paradigmatique de cet univers sémio-catégoriel et toujours une combinaison avec certaines des formes propres aux deux premiers univers. Le second est plus proche des formules "je suis…. je recherche…." des deux premiers univers, notamment parce qu'il propose dans tous les cas un formulaire d'inscription préliminaire à tout autre type d'usages. Cependant, il se concentre sur les seules *catégories sexuelles*, qu'il fait directement proliférer au sein de ces formulaires d'inscription, en offrant aux abonné·es une quantité largement supérieure de catégories à choisir que dans les deux premiers univers. On le retrouve sur des plateformes de rencontre généralistes comme OKCupid ou des plateformes de sociabilité et de documentation BDSM comme Fetlife.

L'ensemble des catégories mises à disposition sur les tubes fonctionne sur un mode très différent des menus et des checkboxes des deux premiers univers lexicaux. Les catégories prennent la forme de *tags*, de descripteurs sémantiques accessibles sous la forme, cette fois-ci, de mots-liens hypertextes qui, une fois cliqués, renvoient aux résultats d'une recherche sur ces mots parmi l'ensemble des contenus hébergés par la plateforme[41]. En général, les tags reposent sur l'indexation de chacun des contenus téléversés par les personnes qui les partagent, parfois aussi par celles qui les repartagent ensuite au sein de la plateforme. On trouve les listes de tags tantôt sur une page dédiée (comme c'est le cas sur https://www.xnxx.com/tags) qui affichent aisément des dizaines de milliers de tags, tantôt seulement à partir de recherches personnalisées, comme c'est le cas sur Xtube qui ne donne jamais accès à une vision synoptique, ou approchante, de l'ensemble des tags. Les tags permettent de décrire et qualifier des

[41] Mazières Antoine, Trachman Mathieu, Cointet Jean-Philippe, Coulmont Baptiste et Prieur Christophe, « Deep tags : toward a quantitative analysis of online pornography », *Porn Studies*, 2 janvier 2014, vol. 1, n° 1-2, p. 80-95.

contenus dont la plateforme ne pourrait pas automatiser la reconnaissance visuelle sinon, il participent en cela à un travail de qualification et de description des contenus. La variété des catégories disponibles est, contrairement aux deux premiers univers, virtuellement infinie, s'adressant potentiellement à l'ensemble des usagèr·es ou bien seulement à des groupes restreints par le déploiement d'un jargon qui leur est propre. L'équipe du projet Sexualitics/DeepTags a compté environ 70.000 tags sur la plateforme XNXX, et il en existe, aujourd'hui, environ 46.000 sur la plateforme Xhamster. Bien que les méthodes de génération des tags diffèrent, par proposition des téléverseur·ses sur XNXX et sur proposition de la plateforme sur Xhamster, les tags suivent un phénomène de longue traîne, et 5% des tags les plus populaires couvrent environ 90% de l'ensemble des vidéos hébergées[42].

Parmi cette prolifération lexicale, certaines des *catégories sexuelles* prennent une place particulière, en figurant parmi les tags les plus utilisés ou commentés (telles que 'bisexual', 'transgender', 'gay', 'men', 'shemale', selon l'étude Sexualitics) (voir Fig. 4.7), alors que d'autres se retrouvent en apparence déconsidérés ('women' / 'female' n'apparaissent que peu, 'heterosexual' / 'straight' n'apparaissent que dans certains contextes non-hétérosexuels, *etc.*). Un phénomène de dissolution de certaines catégories sexuelles semble se produire, toutefois, ce n'est pas parce qu'aucun contenu n'y correspond, mais bien plutôt parce qu'elles se voient subdivisées en de nouvelles catégories. Ainsi, 'women' est décomposée en de nombreux tags, dont les très populaires 'teens', 'milf', 'sister', 'grannies', pour n'évoquer que le critère de l'âge. Comme les catégories qualifient des vidéos, des tags prennent des formes plus descriptives, 'tribadism', désignant une action plus que des personnes, vient concurrencer 'lesbians' parmi les tags populaires, ou des tags comme 'cuckold' [terme anglais désignant le coucou, l'oiseau squatteur de nids] désignent des situations combinant un certain nombre des *catégories sexuelles* puisqu'ils décrivent des scènes dans lesquelles une 'femme' "s'offre" à un 'homme' en présence de son 'mari' qui en tire une certaine 'curiosité' voire finit par engager des rapports 'homosexuels' avec l'amant de sa femme.

En proliférant, les catégories des tubes, mais aussi de plateformes de partages d'images comme Tumblr, permettent le déploiement de rôles et de modes relationnels plus souples, plus nombreux et complexes entre les termes que les catégories mettent en relation ou désignent. Elles participent de cette manière à la *sédimentation* d'imaginaires sexuels[43],

[42] *ibid.* p. 4-8

[43] François Alain, *Tumblr, la sédimentation d'un imaginaire commun.* 1 / Introduction, http://bonobo.net/tumblr-la-sedimentation-dun-imaginaire-commun-1-introduction/, 18 septembre 2013, consulté le 12 août 2019.

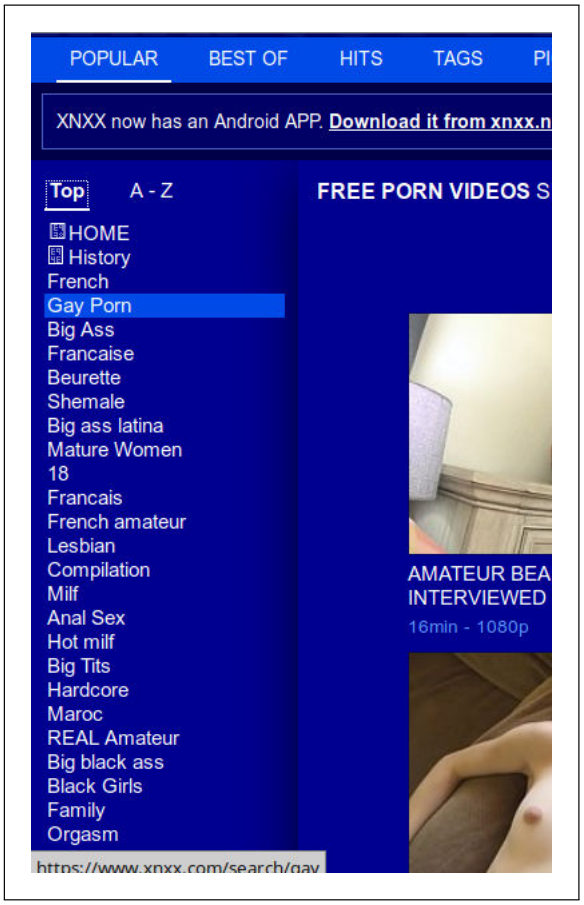



FIG. 4.7 : Déclaration par tags sur xnxx.com – *capture d'écran, 2019.*

ainsi qu'au déploiement de cultures sexuelles de plus en plus loquaces et précises dans leurs terminologies[44]. On pourrait se demander si l'on est encore en train de rendre compte du même terrain que pour les deux univers sémio-catégoriels précédents, puisque les *catégories sexuelles* semblent se fondre dans un tissu monumental d'autres termes. Certains des rapports que nous avons déjà observés sont tout à fait préservés. Ainsi, l'étude Sexualitics montre que la catégorie 'gay' constitue une niche, qui n'est connectée à d'autres niches, implicitement hétérosexuelles (le "privilège de

[44] Les catégories de la pornographie numérique et leur intégration des *catégories sexuelles* doivent être envisagées comme le produit d'une complexe hybridation de formes de classifications et d'usages. Avant l'invention d'internet, les sexshops ainsi que les distributeurs de vidéos VHS ou DVD ont travaillé les logiques de description des contenus et les logiques de définition des publics de ces contenus à partir d'un lexique qui comprenait bien évidemment déjà certaines des *catégorielles sexuelles*. Des genres filmiques se trouvent associés à des catégories d'orientation sexuelle, les films bisexuels, par exemple, reposant traditionnellement sur des trios impliquant au moins une femme et deux hommes, la combinaison inverse n'étant rien d'autre qu'une "scène lesbienne" dans un porno sans catégorisation par orientation sexuelle, donc dans un porno à destination des hommes hétérosexuels. Certaines niches catégorielles sont entièrement dédiées à un type d'orientation sexuelle, sans qu'il ne soit besoin de l'expliquer, les films 'bear' étant sans grand risque des films gays, *etc.*

l'un", dirait C. Delphy, pour qualifier l'absence de marquage…)[45], seulement par les tags 'bisexuals' et 'lesbians'[46]. La connexion étant si progressive, que l'on peut tout aussi bien noter qu'une étanchéité certaine se maintient entre ces lexiques sexuels ; seulement, cette fois-ci, elle est moins le fait des seules plateformes que celui, aussi, des téléverseur·ses de contenus.

L'usage des tags n'est pas non plus le seul mode d'inscription sur les tubes porno, puisqu'il est aussi possible d'y créer un profil, de façon plus conforme à ce qui a été décrit pour les précédents univers. Il est aussi possible dans d'autres occasions, de remplir un formulaire minimal, qui ne vaut que pour la session en cours, indiquant sur le mode du "I am…., I like…." ce que l'on veut voir comme vidéo. Il s'agit d'exprimer un désir, à partir de la forme des *checkboxes* reposant sur la différence des sexes, la possibilité cette fois-ci de cocher à la fois 'male' et 'female' pour le champ "I like…." étant aménagée. Je reviendrai dans la section suivante sur la multiplication des modes d'inscription sur les tubes dans la mesure où ils participent en premier lieu à l'élaboration des politiques d'accès aux contenus. Les plateformes de sexcam offrent quant à elle une combinaison équivalente des tags, de l'inscription par profil et du visionnage simple avec inscription minimale ou pas. La même variété d'usages que pour les tubes est possible, regarder, diffuser et regarder ou seulement diffuser. Les catégories sexuelles suivent la même intégration parmi les listes de tags mais pas exactement dans le même ordre. Sur Cam4, par exemple, un formulaire minimal demande, en haut d'une popup d'avertissement pour contenus pornographique, si l'on "veut regarder" plutôt des 'femmes', des 'hommes', des 'couples', des 'trans', ou encore si l'on est 'indifférent' à ces critères et que l'on désire regarder l'ensemble des webcams (voir Fig. 4.8).

Une fois cette étape, obligatoire à chaque nouvelle session, passée, on accède à la page présentant les vignettes des webcams, la page principale. Les choix opérés dans le formulaire minimal en popup peuvent immédiatement être révisés puisque ces mêmes choix sont alors proposés sous forme d'onglets cliquables[47](voir Fig. 4.9). Dans la marge gauche de la page principale trois outils sont mis à disposition des usagèr·es, et tous reposent plus ou moins sur les tags. Il est possible en premier lieu de créer des recherches personnalisées à partir de caractéristiques des profils des personnes qui diffusent un flux vidéo : ces caractéristiques sont présentées sous formes de tags, et peuvent être

[45] Delphy Christine, *Classer, dominer : qui sont les autres ?*, Paris, la Fabrique éd, 2008.
[46] Mazières A. *et al., op. cit.*, p. 14-15.
[47] Sur ce point, Xtube utilise une forme équivalente : la série de case à cocher "I am…. I like…." est reconduite telle quelle, mais en plus petit, dans le header du site, et permet à tout moment de revenir sur les choix effectués au début de la session de navigation, en cochant des combinaisons différentes des catégories 'male' et/ou 'female'.




FIG. 4.8 : Formulaire d'inscription sur cam4.fr – *capture d'écran, 2019.*

mêlées à d'autres tags ; une fois paramétrées, les recherches se voient elles-mêmes conférer la forme d'un bouton-tag et apparaissent, si l'on se connecte avec son compte, en haut de la marge. En dessous de cette zone de recherches, arrive une sélection de tags populaires, qui se termine par un lien vers la page regroupant l'ensemble des tags classant les vidéos en train de diffuser. Les tags sur Cam4 sont à la fois moins nombreux que sur les tubes, du fait des conditions très homogènes de production des images, et plus prosaïques : ils décrivent essentiellement les caractéristiques physiques des webcameur·ses (qui sont contraint·es de posséder un profil, donc de se déclarer) et les actions ou les scénarios qu'iels proposent. En somme, ils engagent des mécanismes d'accession aux webcam et aux discussions, exactement à mi-chemin entre les tubes et les sites de rencontre, et c'est aux usagèr·es de décider alors de leur niveau d'engagement dans l'animation : simplement regarder, commenter, discuter avec les autres participants à la discussion, interagir avec les *camgirls* et/ou les *camboys*, voire, brancher sa propre webcam et diffuser soi-même.

Les sites de rencontre qui utilisent de nombreuses catégories, au point de parfois les transformer en tags, ne sont pas légions et se définissent tous par le projet d'accueillir *en principe* toute personne quelles que soient ses identifications de sexe|genre ou d'orientation sexuelle, et de dépasser le cadre de la seule différence des sexes. OKCupid et Fetlife en proposent deux variations qui conservent la majorité des catégories utilisées dans les premiers univers en y adjoignant, suivant les cas, des catégories ou des registres catégoriels supplémentaires. Une différence majeure entre les sites de rencontre qui nous intéressent ici et ceux des deux premiers univers réside dans la distinction rigoureuse entre identité de sexe|genre et orientations sexuelles (comme c'est

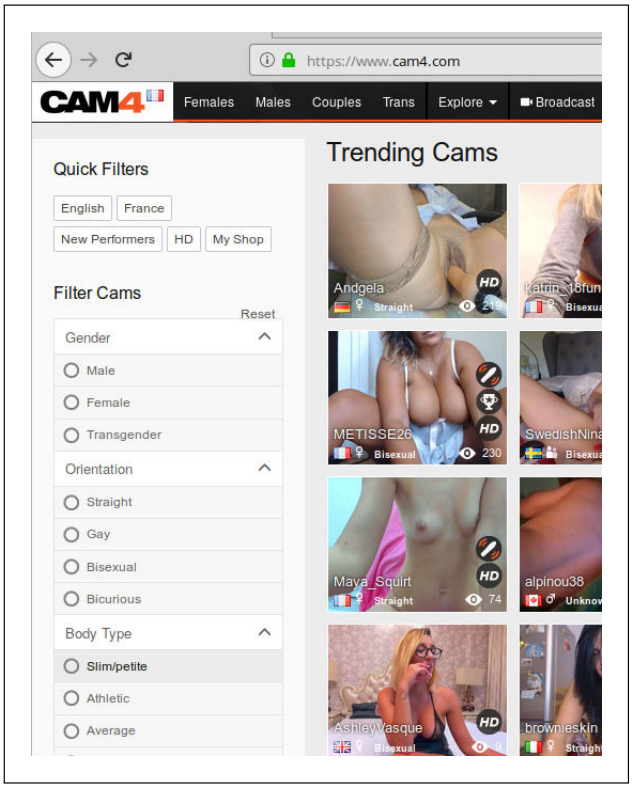



FIG. 4.9 : Page principale de cam4.fr – *capture d'écran, 2019.*

le cas dans le premier univers, même si l'orientation sexuelle "disparaît", mais pas du tout dans le deuxième), mais sans l'intervention orthopédique des binarismes exclusifs de la différence des sexes. En somme, sexe|genre et orientations sexuelles ont moins besoin de faire partie d'un système strictement logique régulant les relations entre des termes que d'être distingués par principe pour chacun des termes, quelles que soient les relations qu'ils engagent par la suite.

De ce fait, les déclarations à l'inscription s'avèrent dans la plupart des cas complètement révocables, comme l'indique cette exergue du formulaire d'inscription de Fetlife : "what if i am not sure about some of the options ? No worries… You can easily update everything", ce qui n'est pas sans conséquences sur l'expérience identitaire et subjective de la navigation sur ces plateformes. OKCupid propose un formulaire d'inscription par tags multipliant les catégories de sexe|genre et celles d'orientation sexuelle, tandis que Fetlife conserve la forme des menus déroulants pour proposer à la fois un plus grand nombre de catégories, mais surtout une attention particulière au rôle joué dans la relation[48]. Alors que l'arrivée des catégories 'bisexuel·le' et 'trans' ou 'transsexuel·le'

[48] voici la liste présentée dans ce menu déroulant en 2015 : dominant | domme |switch | submissive | master | mistress |slave | pet | kajira | kajirus | top | bottom | sadist | masochist | sadomasochist | ageplayer | daddy | babygirl | brat | primal | fetichist | kinster | hedonist | vanilla |unsure | not applicable

marquent le deuxième univers, ce sont les catégories 'queer', 'intersex', 'non-binaire', 'asexual' et 'pansexual' qui s'ajoutent aux précédentes avec ce troisième univers, mais aussi la possibilité de se dire 'incertain·e', 'fluctuant·e', 'en questionnement', de n'avoir pas d'identité (encore) déterminée (voir FIG. 4.10). OKCupid pousse la logique un peu plus loin que Fetlife dans la mesure où, dès son formulaire d'inscription, il est possible de cumuler des catégories d'orientation sexuelle, représentées comme des tags, qui seraient antithétiques partout ailleurs ; on pouvait ainsi, en 2015 encore, alors se déclarer, par exemple, 'pansexual' + 'queer' + 'sapiosexual' + 'straight'(voir FIG. 4.11). Désormais, OKCupid est revenu à un modèle "je suis…., je cherche….", tout en augmentant considérablement la quantité de catégories de sexe|genre disponibles (voir FIG. 4.12).




FIG. 4.10 : Formulaire d'inscription sur fetlife.com – *capture d'écran, 2015.*

Ne conférer aucune importance à la déclaration d'orientation sexuelle initiale est présenté par la plateforme comme une évidence progressiste, toutefois, le système qu'emploie OKCupid n'est pas aussi angélique, proliférant et inclusif qu'il y paraît. Le formulaire d'inscription demande après avoir proposé de choisir l'une des nombreuses catégories d'orientation sexuelle (juste en dessous de la liste de tags avant 2018, et dans une page suivante, après 2018) d'indiquer dans quel type de recherche on prefère se voir inclure, offrant le choix entre 'homme' ou 'femme'. C'est une ma-

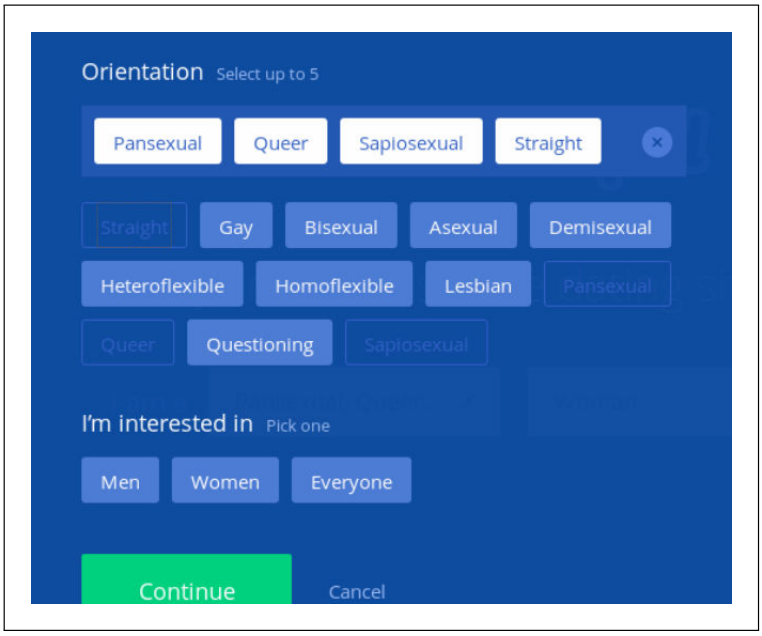



FIG. 4.11 : L'orientation sexuelle pour l'inscription sur OKCupid.com en 2015 – *capture d'écran, 2015.*

nière de redoubler, à propos de la seule navigation parmi les profils, une déclaration de sexe|genre beaucoup plus conforme à une version aménagée de la différence des sexes (voir FIG. 4.13). En effet, il est fort probable que cette double déclaration de sexe|genre permette, d'un côté, de satisfaire une demande croissante de précision et d'extensivité des identifications sur les formulaires d'inscription des plateformes de sociabilité, et de l'autre côté de satisfaire aux standards bien plus conservateurs du marché publicitaire sur lequel repose le modèle économique de OKCupid. Il faut se tourner vers les travaux passionnants de Rena Bivens pour comprendre comment le sexe|genre est "programmé" sur les plateformes de sociabilités. Ses analyses portent entre autres sur la façon dont Facebook fonctionne à partir d'une base de données codant le sexe|genre avec 3 catégories seulement, bien que la plateforme ait augmenté à une cinquantaine le nombre de catégories disponibles pour s'identifier sur les profils en 2014[49]. Bivens montre comment le binarisme de sexe|genre (auquel on adjoint une catégorie alternative), continue de servir à Facebook pour identifier les comptes de ses abonné·es et les monétiser sur les marchés publicitaires. Les analyses de Bivens sont tout à fait transpo-

[49] Voir notamment : Bivens Rena, « The gender binary will not be deprogrammed : Ten years of coding gender on Facebook », *New Media & Society*, 2015, Bivens Rena, « Under the Hood : The Software in Your Feminist Approach », *Feminist Media Studies*, 4 juillet 2015, vol. 15, nº 4, p. 714-717. Bivens Rena et Haimson Oliver L., « Baking Gender Into Social Media Design : How Platforms Shape Categories for Users and Advertisers », *Social Media + Society*, 10 janvier 2016, vol. 2, nº 4 ainsi que Bivens Rena et Hoque Anna Shah, « Programming Sex, Gender, and Sexuality : Infrastructural Failures in 'Feminist' Dating App Bumble », *Canadian Journal of Communication*, 13 août 2018, vol. 43, nº 3.

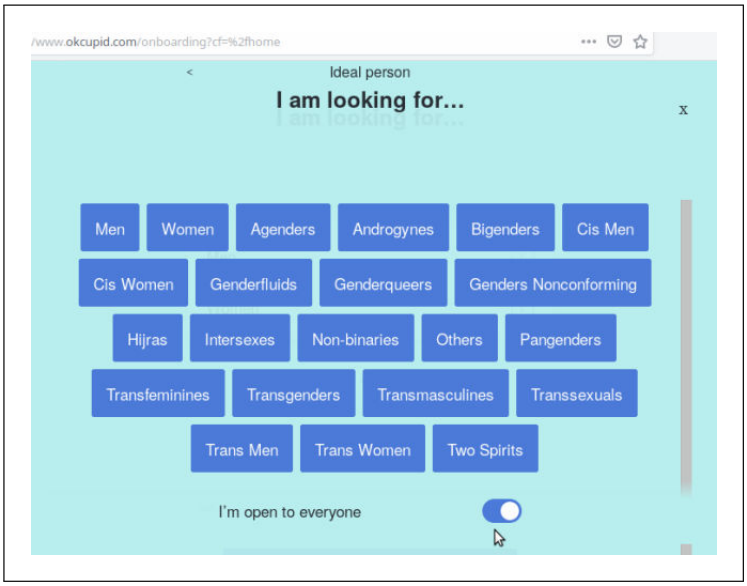



FIG. 4.12 : L'orientation sexuelle pour l'inscription sur OKCupid.com en 2019 – *capture d'écran, 2019.*

sables aux plateformes de rencontre comme aux tubes ou aux sexcams. Sur OKCupid, les profils accueillent de part et d'autre de la page web des publicités, et le prix de ces publicités dépend de la capacité des profils à entrer ou pas dans la cible marketing des annonceurs, le sexe|genre dans sa forme la plus binaire, restant l'un des principaux critères de discrimination des publics sur ce type de marchés.

## 4.2 LES POLITIQUES D'ACCÈS AUX CONTENUS

Nous venons de découvrir trois univers sémio-catégoriels qui constituent autant de cadrages épistémologiques et sexuels des inscriptions sur les plateformes. En définissant une variété plus ou moins grande et plus ou moins logiquement contraignante de groupes d'abonné·es et de leurs relations potentielles, ces trois univers décrivent des horizons de visionnage et d'échanges sensiblement distincts, puisque certains excluent une partie des identifications autorisées dans les autres. Ainsi, les *catégories sexuelles* issues de la différence des sexes, fortes de leur hégémonie, se retrouvent disponibles sur pratiquement toutes les plateformes, alors que d'autres, plus récentes, mais surtout relativement étrangères aux binarismes de la différence des sexes, n'ont d'espace disponible que sur les plateformes pornographiques et sur des plateformes faisant de l'inclusivité un principe. La grande mobilité que l'identification à ces catégories hégémoniques, ou l'habitude d'en faire usage, confère à une personne peut être vue comme

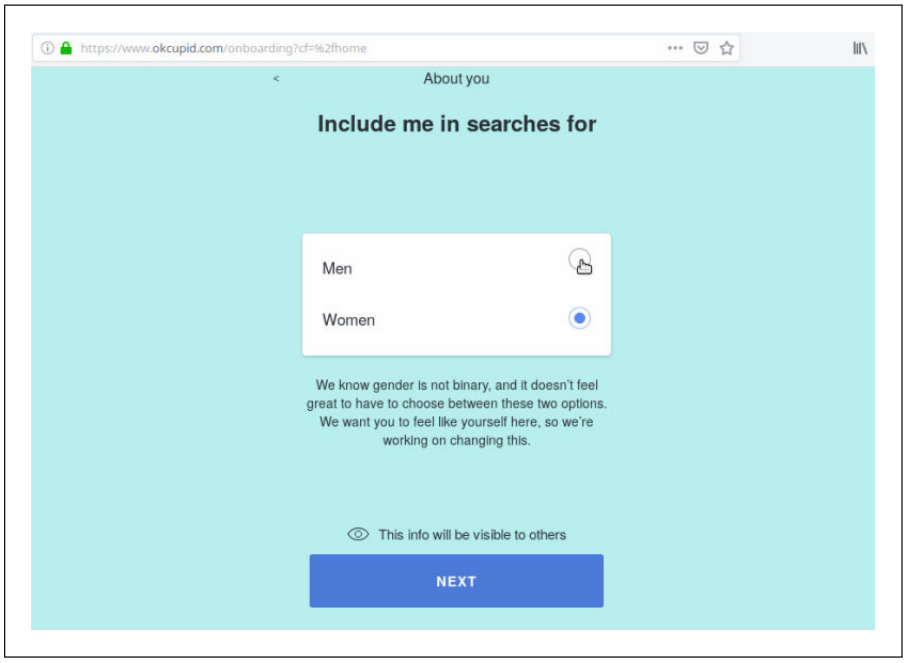



FIG. 4.13 : Rebinarisation du sexe|genre sur OKCupid.com – *capture d'écran, 2019.*

un capital d'accès ou de mobilité[50] au sein des MSN. Il doit aussi être envisagé que certaines des catégories les plus hégémoniques et transversales changent de signification, ou bien, tout du moins, ne donnent pas accès aux mêmes types de contenus ou aux mêmes groupes d'abonné·es en passant d'une plateforme à une autre.

D'autres niveaux d'intervention des plateformes doivent être appréhendés pour cerner le type de contraintes exercées par les plateformes sur les échanges entre leurs abonné·es. En effet, si les univers sémio-catégoriels posent un horizon de relations possibles, les plateformes peuvent encore choisir d'entériner ou neutraliser l'établissement des relations de *grab* en déterminant des politiques d'accès aux contenus hébergés sur leurs serveurs. Une fois que l'on est inscrit, que l'on soit définitivement abonné·e ou bien inscrit juste le temps d'une session, l'accès aux contenus hébergés par la plateforme va dépendre d'une *politique d'accès* qui est le plus souvent inscrite au cœur de l'architecture logicielle. À quel moment en perçoit-on les effets lorsque l'on fait usage d'une plateforme à caractère sexuel ? Tout outil de recherche, toute proposition de contenus sélectionnés à l'attention d'un·e abonné·e, permettent de percevoir les

[50] J'emprunte la notion de *capital d'accès* à Dana Diminescu, qui l'a introduite pour décrire les conditions matérielles de l'*agency* des "migrants connectés". Elle reprend cette idée de l'interprétation que D. Boullier fait du concept goffmanian d'*habitèle* pour les environnements numériques. Cf. Diminescu Dana, *Le migrant connecté*, Paris, FMSH, https://conseil-recherche-innovation.net/sites/default/files/public/import/wikim/slides-migrants-connect%C3%A9s.pdf, ainsi que Boullier Dominique, « Habitèle virtuelle », Urbanisme, 2011, nº 376, p. 42-44.

choix que la plateforme a décidé de valider. Les politiques d'accès aux contenus sont au nombre de deux : elles sont *fermées* ou *ouvertes*. Une forme hybride existe, cependant, où dans un environnement en principe ouvert, il est individuellement possible d'interdire à d'autres l'accès à ses données, ou bien encore lorsque la plateforme anticipe le caractère problématique de certaines relations de *grab* pour un groupe particulier d'abonné·es, et organise la neutralisation de ces relations avant qu'elles n'adviennent.

### 4.2.1 De l'entre-soi des PPCS aux politiques d'accès des plateformes

Revenons un peu en arrière, que signifie "réguler l'accès aux contenus" dans le contexte des MSN ? Pendant longtemps, gestion des accès aux contenus et sélection de ces contenus étaient sensiblement confondues. Ainsi, au début des années 2000, chaque page d'accueil de PPCS affichait une imposante pop-up indiquant que les pages suivantes aborderaient des thèmes pouvant "choquer les mineurs ou les personnes sensibles" (voir Fig. 4.14). Parmi ces thèmes, le caractère plus ou moins explicitement sexuel des contenus était mentionné systématiquement quelle que soit la manière dont se présentaient les webmasters. Lorsque le webmaster était gay, au risque de choquer par l'évocation du sexe s'ajoutait l'inquiétude de choquer par celle de l'homosexualité. Ces pop-up étaient avant tout une réponse techniquement peu coûteuse au fait qu'il était impossible *a priori* de savoir qui étaient les lecteur·rices d'une PPCS, et donc qu'il était impossible d'anticiper et d'automatiser l'attribution des accès aux contenus. Les webmasters, animé·es par une conscience scrupuleuse de leur responsabilité légale, ne disposaient alors d'aucune autre solution que celle consistant à avertir leur lectorat dès l'accueil. Cette technique d'avertissement en amont permettait en quelque sorte aux publics de se sélectionner par eux-mêmes, sans jamais devoir s'identifier.

Il existait cependant un second procédé qui consistait pour les webmasters à structurer leurs PPCS suivant une progression dans le dévoilement et l'exposition de soi. Sur cette navigation linéaire, à certains endroits stratégiques, il était possible de filtrer les publics, en leur demandant d'écrire un mail et/ou de s'identifier avant de pouvoir accéder à la suite de la visite. L'identification servait bien plus une prise de contact entre public et webmasters, qu'un mode technique de contrôle comme c'est devenu le cas aujourd'hui avec les identifications à deux facteurs ou l'usage de Facebook Connect ou d'un compte Google. Ce contact établi avait tout autant une fonction de contrôle que de rencontre, que celui-ci reste "virtuel", comme l'on disait à l'époque, ou bien qu'il se développe hors ligne plus tard. Les zones les plus réservées des PPCS affichaient

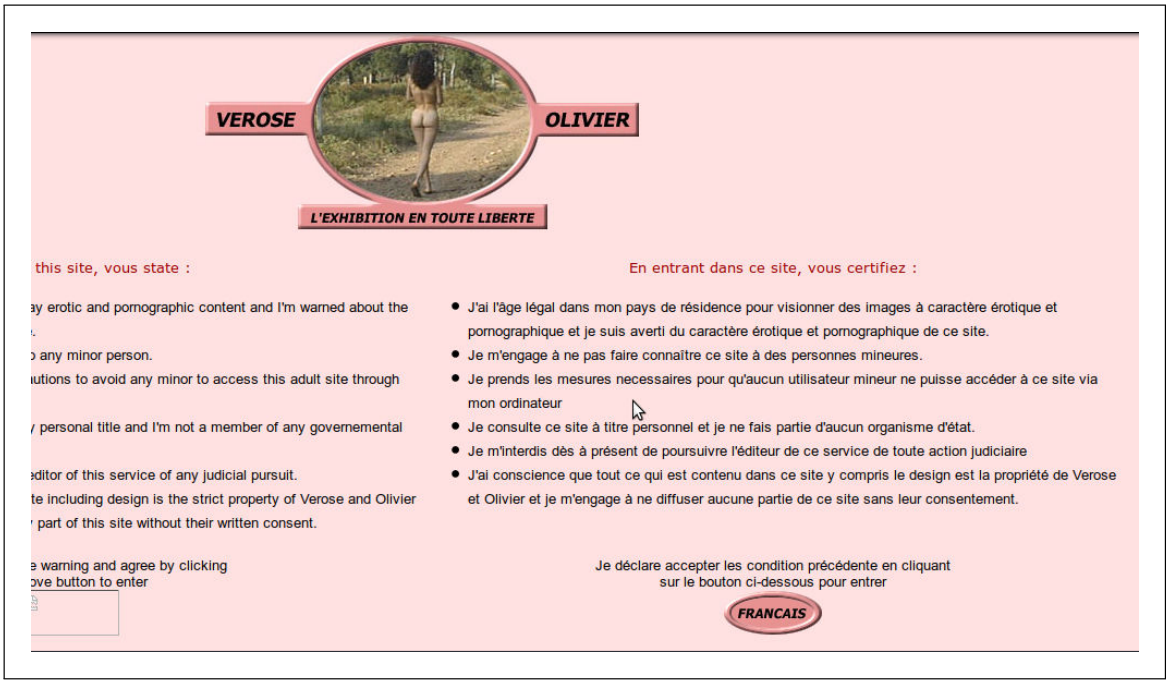



FIG. 4.14 : Page initiale d'avertissement sur verose.free.fr – *capture d'écran, 2019.*

des galeries d'images de nudité ou plus explicitement sexuelles, ainsi que des zones de conversations plus intimes, dans la mesure où une sorte d'entre-soi pouvait alors émerger. Sur certains de ces sites, il était possible, plutôt que de s'identifier auprès des webmasters, d'accéder aux images les plus explicites en payant par carte bleue un accès temporaire à la galerie[51]. Toutefois, cette solution n'était que rarement installée par les webmasters qui utilisaient leurs pages en premier lieu pour rencontrer à terme leurs publics[52].

[51] notons qu'au début des années 2000, nombre des entreprises qui se lançaient dans l'aventure du web ne savaient pas exactement si l'avenir était à l'édition de contenus ou bien au développement de service d'intermédiation, comme les outils d'éditions, de paiement, de transport, *etc.* Aussi, des sociétés éditrices comme celles qui gérait le minitel et le téléphone rose de 3615BRDX, dont nous avons parlé au chapitre 2, se sont reconverties dans le développement de solutions B2B et B2C de paiement par téléphone fixe et mobile.

[52] Le caractère mercantile de ces systèmes de paiements vient paradoxalement associer la transaction marchande de l'accès aux traits les plus évidents de ce qui signifie le caractère perso. Si la distinction entre activité personnelle et marchande était toujours discernable, bien que parfois ambiguë (notamment avec des pages comme celles de Cyrillo, qui existent toujours et se sont transformées en site de vente de vidéos et sexshop en ligne), les critères pour la repérer ne sont peut-être pas forcément ceux énoncés par V. Beaudouin et C. Licoppe. Pour les deux chercheur·es, et à partir d'un terrain restreint aux seuls contenus sexuellement neutralisés, contenus personnels et marchands s'opposent, notamment par leurs usages différents des pronoms personnels : l'usage équilibré des pronoms « je » et « tu/vous », marque un appel à la relation, plutôt qu'un simple « vous », qui signifie en général l'interpellation marchande d'un·e client·e. Les environnements sexuels ne fonctionnent pas exactement de la même façon. L'industrie du porno a pris l'habitude, avec la presse et notamment les encarts publicitaires, de s'adresser à ses lecteurs et lectrices par un tutoiement, et le procédé a persisté lorsque les pubs sont devenues des pop-up web. Les PPCS, qui s'en démarquaient souvent, utilisaient le tutoiement plus souvent comme

L'arrivée du web 2.0 et des plateformes centrées sur l'utilisateur·rice n'a pas fait disparaître les avertissements et autres "disclaimers", mais a dispersé la sélection des publics et des contenus entre le processus d'inscription et le travail de gestion des contenus hébergés au sein de leurs bases de données. Et s'il est encore courant de trouver les profils des administrateurs ou des modérateurs sur les petites plateformes gays ou BDSM, le reste du temps, les webmasters disparaissent des écrans. La gestion des contenus est elle-même composée de deux procédés distincts : le choix d'autoriser ou restreindre l'accès à des contenus publiés sur la plateforme à certains groupes d'abonné·es, et le fait de sélectionner les contenus acceptables à la publication. Ces deux procédés configurent matériellement et sexuellement l'environnement dans lequel les personnes inscrites vont évoluer. Ils jouent aussi de façon importante sur la manière dont ces personnes apparaissent sur les plateformes, dans la mesure où leur inscription constitue elle-même la mise en ligne de contenus. Que ce soit avec le choix d'une politique concernant les accès des abonné·es aux contenus ou bien avec celui d'une politique de modération, les plateformes configurent le caractère sexuel de la navigation en proposant un éventail plus ou moins large de relations de *grab* à une variété plus ou moins importante de groupes d'abonné·es. Ce point est important à retenir, dans la mesure où, en parallèle, tout au long des années 2000 ce sont organisés deux modes de régulation des accès aux contenus, celui des sites de rencontre dits "sérieux", et celui des plateformes de partage de porno, le premier visant à désulfuriser la rencontre et promouvoir un usage sexuellement pudique des médias numériques, tandis que l'autre vise à contrôler les débordements possibles en termes de grab, dès lors que le porno se trouve diffusé sur des plateformes de sociabilité.

En fonction des informations collectées lors des inscriptions sur les abonné·es, et notamment des catégories sexuelles sélectionnées, les plateformes décident d'accorder ou réserver l'accès à l'ensemble ou à une partie seulement des contenus. Ce que l'on dit de soi lors de l'inscription a, selon les cas, une incidence ou pas sur les profils et les images que l'on pourra consulter, les interactions que l'on pourra engager. Il existe deux types de politiques d'accès aux contenus mises en place par les plateformes. Tout d'abord, une politique qui ferme l'accès à une partie des contenus hébergés, donc qui détermine globalement les relations de *grab* qui seront possibles ou impossibles entre les abonné·es et les contenus (des autres abonné·es parfois) d'une plateforme. Ensuite, il existe une politique qui laisse ouvert l'accès à l'ensemble des contenus hébergés

un marqueur d'entre-soi potentiel et d'intimité, le vous marquant dès lors l'adresse à un groupe, un public plutôt qu'une formule de politesse commerçante. cf. Licoppe Christian et Beaudouin Valérie, « La construction électronique du social : les sites personnels », Réseaux, 2002, nº 116, p. 53-96.

sur les sites, quelles que soient les déclarations à l'inscription. Cette politique ouverte accueille une forme hybride, qui ne remet pas en cause l'ouverture de principe, mais la module, parfois considérablement, en fermant l'accès à un groupe spécifique pour un type de contenus spécifiques, sans forcément que les membres de ce groupe en aient fait la demande explicite[53].

### 4.2.2 Fermer les accès aux contenus pour orienter sexuellement la navigation

La première politique consiste à restreindre l'accès des abonné·es aux seuls contenus qui seront compatibles avec l'orientation sexuelle déclarée à l'inscription, alors même que le site propose des contenus qu'il réserve à d'autres types d'abonné·es par ailleurs. Le noyau des sites de rencontre dits "généralistes" ou "sérieux" est le principal ensemble de plateformes faisant appel à une fermeture des accès mais il n'est pas le seul. En cela, il opère cette restriction sur certains contenus en suivant la logique binaire et exclusive de la différence des sexes, conformément au premier univers sémio-catégoriel, et canalise la navigation suivant les orientations sexuelles implicitement formulées par les abonné·es lors de leur inscription. Si "je suis un homme qui cherche une femme", on ne verra que des profils de "femmes qui cherchent des hommes", et ainsi de suite. La restriction des accès à certains contenus peut être lue comme ayant une justification avant tout pratique : puisque les abonné·es déclarent désirer avoir accès à tel type de contenus, il n'est pas nécessaire de leur donner accès à tel autre type de contenus. En réalité, sur les plateformes de rencontre, ce choix ne vise pas seulement à faciliter ou simplifier l'usage du site aux abonné·es, d'abord parce qu'il participe à le compliquer parfois, mais surtout parce que cette restriction participe à l'élaboration d'un récit médiatique et sexuel qui dépasse la seule question des accès, ce récit nécessi-

[53] Si, de façon générale, chaque univers sémio-catégoriel entretient certaines affinités avec une politique d'accès en particulier, il existe malgré tout répartis sur les vingt dernières années trop de cas particuliers pour que l'association systématique entre univers catégoriels et politiques d'accès soit totalement pertinent. En fait, si une part importante des plateformes sollicitant un univers sémio-catégoriel choisissent bien une même politique concernant les accès aux contenus, celles qui en ont choisi une autre sont intéressantes à observer dans la mesure où soit elles ont échoué à organiser des médiations adéquates aux désirs de leurs publics, soit leur positionnement original leur a conféré depuis une place particulière au sein de l'ensemble des MSN. La prise en compte des échecs de certaines plateformes permet d'envisager les jeux de forces qui s'engagent sur le long terme dans la généralisation de pratiques sexuelles et/ou numériques, en pointant les choix qui n'ont pas trouvé leurs publics ou qui ne trouvaient public qu'en attendant que d'autres choix soient possibles. Voir Nova Nicolas, *Les flops technologiques : comprendre les échecs pour innover*, Limoges, FYP éditions, 2011.

tant fondamentalement l'invocation de la différence des sexes comme logique affective dans la sélection des relations de *grab*.

L'instrument technique de cette fermeture est particulièrement simple : à l'inscription, il n'est jamais possible de cocher 'homme' et 'femme' dans les champs de formulaire "je cherche…". Ceci indique que les bases de données ne peuvent mettre en contact des personnes inscrites dans des groupes jugés incompatibles lors de la conception de la plateforme, et probablement ne le pourront jamais. Vouloir cocher une seconde case pour la série "je cherche…" efface automatiquement la coche de la première case choisie. Cette alternance stricte du cochage garantit dès lors l'exclusion binaire des désirs et la séparation stricte des relations que la base de données participera à établir ; on s'orientera vers des hommes *ou* vers des femmes, exclusivement. La fermeture des accès à une partie des contenus pour chaque abonné·e assure de la sorte le caractère strictement monosexuel des relations de *grab*, et de cette manière, empêche une personne de s'adresser, quelle que soit sa déclaration lors de l'inscription, à l'ensemble des abonné·es et donc d'adopter une stratégie bi- ou pansexuelle. On peut se demander si la fermeture de l'accès aux contenus non-compatibles sexuellement possède une quelconque autonomie vis-à-vis de l'univers sémio-catégoriel sur lequel elle s'appuie, celui reposant sur la différence stricte des sexes, en l'occurrence. Pour répondre à cette question, il faut remonter l'histoire des plateformes pour cerner l'importance sociologique de cette distinction technique entre le lexique sexuel et les autorisations d'accès qu'une plateforme met en place.

Il existe, ou plutôt il a existé, des sites de rencontre proposant les deux binarismes homme/femme et hétéro/homo à l'inscription, sans restreindre aucunement la consultation et les échanges entre les différents groupes d'abonné·es de leurs bases, sans orienter sexuellement les échanges. Ces sites proposaient donc un aménagement de la logique binariste et exclusive de la différence des sexes, sans ajouter pour autant de catégories supplémentaires comme peut le faire le deuxième univers sémio-catégoriel. ABCoeur fait partie de ces sites et a fait la transition entre le premier web et et le web 2.0. Il était administré par une SARL au capital modeste de 8000€ qui n'a jamais employé plus de deux personnes. De ce fait, le site ne pouvait croiser le fer avec des entreprises comme Meetic et à la concurrence internationale (Match, *etc.*), disposant, en comparaison, de moyens colossaux. La marque existe toujours aujourd'hui et a sous-traité son infrastructure à Newmeet aux alentours de 2010. Son interface rose et romantique a eu un peu de succès au début des années 2000, notamment parce que la gratuité de l'abonnement (financée par l'affichage de publicités) permettait à tout le monde de créer un

profil et, en quelques sortes, de se tester, avant d'aller tenter sa chance sur d'autres sites. Il avait adopté une politique ouverte d'accès aux contenus, et toute personne inscrite pouvait envoyer un message à n'importe qui d'autre. Le formulaire d'inscription mentionnait explicitement l'adjonction possible des sexe|genre au sein d'une recherche, les relations proposées par le site pouvant relever tout autant du simple dialogue amical, de la recherche de rencontres libertines ou sans lendemain ou encore de la recherche de l'âme-sœur.

En ce sens, ABCoeur était encore très proche des messageries Minitel les plus polyvalentes, et sa politique ouverte des accès aux profils des abonné·es a, en ce sens, probablement participé à limiter son développement. Nous avons vu dans le chapitre 3 que Meetic avait engagé un travail de désulfurisation assez important et avait imposé le modèle du dating américain comme nouveau standard après l'approche très masculino-centrée et sexuellement explicite du minitel rose. Le point central de sa stratégie consistait à rendre le site accueillant pour les femmes, et cette désulfurisation n'a pas été le fruit d'une lutte contre les images pornographiques (absentes du minitel rose comme de ABCoeur), ni d'une modération de la prostitution (complètement anecdotique dans tous les cas), mais plutôt d'un polissage du cadre d'interaction des abonné·es les plus courants, des abonné·es hétérosexuel·les qui cherchaient *une relation*, aussi flou soit ce terme. Passer d'un cadrage *aménageable* (où tout type de relation est encore à discuter, parce que potentiellement non-sexuelle, "trop" sexuelle si elle implique de la bisexualité, ou encore pas assez sentimentale, *etc.*) à un cadrage strict par la différence des sexes, recentre sur un espace qui est orienté sexuellement par défaut, donc un espace hétérosexuel pour les personnes s'étant déclarées hétérosexuelles au départ, et ainsi de suite.

L'opération n'a d'intérêt en réalité que pour les personnes hétérosexuelles, dans la mesure où l'espace dans lequel déployer leurs affects et s'engager dans des relations de *grab* peut alors se recentrer autour d'une seule relation sexuellement orientée : cette *relation* signifie toujours un horizon sexuel, mais, en même temps, ne peut jamais être seulement sexuelle. Elle peut se déployer dans toute son incertitude, sans être confondue avec de l'amitié naissante, ou de la sexualité récréative, de la sexualité qui vaudrait pour elle-même. En somme, fermer les accès d'un profil aux personnes dont l'orientation est incompatible avec celle déclarée dans le profil, permet de sexualiser l'ensemble de la navigation, de manière implicite, sans avoir à qualifier pour autant les relations engagées, ni jamais faire appel à des contenus visuels ou écrits à caractère explicitement sexuel. Sans non plus demander aux personnes hétérosexuelles de se déclarer

explicitement comme hétérosexuelles. En fermant les accès aux contenus des profils qui suivraient une *autre ligne* sexuelle, l'orientation sexuelle devient atmosphérique, n'est jamais dite, mais investit l'ensemble de la navigation et fait littéralement corps avec son environnement technique. Sans ce procédé, l'orientation sexuelle serait soit le fruit d'une déclaration explicite, comme dans le deuxième univers sémio-catégoriel, soit devrait être réaffirmée devant chaque profil, devant chaque image, ou bien lors de chaque recherche.

Une plateforme telle que Meetic ne s'explique ni ne se justifie d'aucune manière sur son approche de la rencontre discriminant les personnes non-binaires et les personnes bi- ou pansexuelles. Au contraire, Meetic apporte même des solutions pour les personnes bisexuelles : la seule mention d'une recherche bisexuelle sur le site apparaît dans les méandres de la FAQ du site, accessible par un lien minuscule dans le pied de page de l'accueil, dans le sous-menu 'Rechercher et être recherché' puis 'Je cherche une personne d'un autre sexe'[54] :

---

- Comment créer un profil si je suis bisexuel ?
- Pour rechercher à la fois des femmes et des hommes, créez un deuxième profil avec le deuxième sexe recherché puis contactez le Service Client qui vous aidera concernant votre abonnement.

---

D'abord, vouloir créer un profil en tant que bisexuel consiste, dans l'épistémê sexuelle de Meetic fondée sur la différence des sexes, à chercher autant des femmes que des hommes, et non pas à chercher certaines femmes ou certains hommes, ou bien à chercher des partenaires suivant des critères qui ne relèvent pas du sexe|genre, ou encore à simplement pouvoir s'identifier comme bisexuel. Ceci étant dit, la solution proposée marque un certain mépris vis-à-vis des personnes qui se poseraient véritablement la question d'apparaître sur le site en tant que bi- ou pansexuelles, dans la mesure où elle rend incontournable l'utilisation de deux comptes, deux profils sur une même plateforme.

Utiliser différents profils est particulièrement pénible à l'usage (je parle en connaissance de cause), et ce n'est probablement pas le "geste" commercial du service client qui

[54] https://www.Meetic.fr/faq/#!inscription/je-recherche-une-personne-dun-autre-sexe/comment-creer-un-profil-si-je-suis-bisexuel

rendra l'usage combiné d'un profil hétérosexuel et d'un profil homosexuel plus facile pour les personnes bisexuelles. Ce qui est notable dans ces suggestions, c'est qu'elles participent à réaffirmer, en s'adressant directement aux personnes bisexuelles, la légitimité de l'univers sémio-catégoriel qui les exclut pourtant de fait. Bien entendu, Meetic ne "défend" pas l'injonction à la monosexualité comme un récit sexuel dont elle ferait officiellement la promotion, mais elle laisse entendre que l'aménagement de l'interface est totalement hors de propos pour inclure les personnes bi- ou pan-sexuelles. De cette manière, l'entreprise se dédouane ouvertement du problème de discrimination en en imputant la responsabilité à sa seule infrastructure. Dans la même FAQ, la question suivante vient confirmer le fait que l'architecture technique est proprement indiscutable pour Meetic, cette question porte sur la possibilité de "changer de sexe" sur son profil[55]. L'entreprise indique en guise de réponse "Le site ne permettant pas de changer de type de profil après l'inscription, vous devez procéder à l'ouverture d'un nouveau compte avec le sexe exact". De cette manière, l'entreprise indique que le sexe|genre déclaré détermine le "type de profil", qu'il est un critère structurant de la base de données plutôt qu'une simple caractéristique individuelle, et, comme R. Bivens le note sur le codage du sexe|genre par Facebook[56], il est impossible de revenir sur des décisions prises dix ou vingt ans plus tôt, lors du design de l'infrastructure du site.

### 4.2.3 Laisser les accès ouverts, ou bien les "personnaliser"…

Les plateformes qui choisissent de laisser libres les abonné·es d'accéder aux contenus téléversés par les autres les laissent donc organiser, quelle que soit leur déclaration d'orientation sexuelle à l'inscription, l'orientation des relations de *grab* qu'iels engagent. D'une certaine façon, elles permettent de moduler la façon dont les abonné·es saisiront ou se laisseront saisir par les contenus visionnés ou échangés. Le deuxième et le troisième univers sémio-catégoriels tendent à privilégier une politique d'accès ouverte, précisément parce que la plus grande variété des catégories sexuelles qu'ils proposent, et surtout l'absence d'exclusivité systématique entre celles-ci, leur rend impossible la constitution de groupes d'usagèr·es aussi systématiquement imperméables les uns aux autres que ne le permettrait la stricte différenciation des sexes. Est-ce que la navigation des abonné·es, considérée de manière individuelle, en est pour autant com-

[55] https://www.Meetic.fr/faq/#!inscription/je-recherche-une-personne-dun-autre-sexe/comment-modifier-le-type-de-recherche-hommefemme

[56] Bivens Rena et Haimson Oliver L., « Baking Gender Into Social Media Design : How Platforms Shape Categories for Users and Advertisers », *Social Media + Society*, 10 janvier 2016, vol. 2, nº 4, p. 2056305116672486.

plètement aléatoire ? Bien sûr que non, et les abonné·es élaborent individuellement des stratégies de recherche et des stratégies de discrimination des contenus qui leur permettent d'orienter à leur convenance les relations de *grab* dans lesquelles iels s'engagent. Les outils pour orienter individuellement ses recherches sur une plateforme à caractère sexuel sont principalement le moteur de recherche et/ou les listes de tags, la consultation systématique ou sérendipitaire des profils ou des galeries d'images, ou encore, non des moindres, la stratégie qui consiste à attendre d'être contacté·e.

La possibilité d'afficher ses contacts, ou une sélection de ceux-ci est présente sur l'ensemble des plateformes proposant des politiques ouvertes. Elle rend possible le fait que la navigation des autres abonné·es passe par la navigation du réseau personnel que l'on décide de rendre publique. Ces contacts peuvent prendre la forme d'une liste de pseudonymes en marge du profil, comme c'est souvent le cas sur les plateformes gays, d'une série de commentaires ou de témoignages, comme c'est le cas sur les plateformes libertines / échangistes, mais encore d'un lien pointant vers le compte facebook, twitter ou tumblr ou vers un blog, c'est-à-dire en dehors d'un environnement sexualisé, comme c'est le cas sur les plateformes gays ou BDSM. Lister ses contacts et les partager établit un rapport complètement différent à la plateforme dans la mesure où la navigation peut se faire de proche en de proche, et se formule dès lors comme le parcours d'un réseau de connaissances plutôt que comme l'établissement d'une dyade interactionnelle susceptible de durer. À rebours, il est évident que l'affichage des contacts constitue moins une caractéristique des plateformes à politique des accès ouverte, qu'elle ne pointe le fait que cette fonctionnalité est simplement bridée sur les plateformes restreignant les accès aux contenus : l'usage strictement logique de la différence des sexes dans ces environnements fermés n'a aucun intérêt à rendre accessible les contacts d'un·e abonné·e ni même à en afficher le nombre, comme c'est le cas pour les plateformes libertines.

Ce point général mis à part, les deux derniers univers sémio-catégoriels réagissent cependant différemment à l'autorisation complète des accès aux contenus, et le deuxième, celui de la différence des sexes aménagée, se trouve lui-même présenter deux variations, selon que les plateformes se présentent comme gays ou lesbiennes, ou bien comme libertines/échangistes ou bisexuelles. En effet, les sites gays et lesbiens, de par les catégories sexuelles qu'ils proposent à l'inscription, excluent au moins l'identification comme 'femme' pour les sites gays et comme 'homme' pour les sites lesbiens, visant les personnes cisgenre, en principe, voire excluent en plus les hommes trans pour les premiers et les femmes trans pour les seconds. De cette manière l'orientation sexuelle de la navigation est déjà assurée, et si les publics de ces plateformes sont très

loin d'être uniquement gays et uniquement lesbiens, les relations proposées, elles, se présentent comme telles. On se trouve dans une situation où l'orientation sexuelle est assurée par le défaut d'une catégorie plutôt que par la logique de combinaison des catégories présentes. La logique exclusive de la différence des sexes, toujours. J'ai parfois utilisé l'expression de politiques d'accès *semi-ouvertes* pour décrire ce type d'ouverture : l'ouverture est belle et bien assurée pour l'ensemble des abonné·es, et des personnes déclarant des identités sexuelles variées pouvant échanger entre elles ; cependant, les effets de cette ouverture ne sont pour autant pas véritablement similaires à ceux observés sur d'autres plateformes. Dans le cas des sites gays/lesbiens, l'exclusion d'un sexe|genre, malgré les aménagements possibles et le déplacement des frontières des catégories acceptables ces dernières années, interdit a priori la cohabitation entre certains groupes de personnes qui sont renvoyés à des plateformes différentes (par exemple, entre hommes gays et femmes lesbiennes, femmes trans gays et femmes lesbiennes, personnes bisexuelles hommes ou femmes, cis' ou trans', *etc.*).

Les plateformes échangistes ou bisexuelles, quant à elles, ont employé la plupart du temps une politique ouverte d'accès aux contenus, politique liée à l'impossibilité de restreindre les échanges entre les groupes d'abonné·es. D'abord la présence des catégories 'bisexuel·le' et 'trans/trav' empêchent *logiquement* l'exclusion stricte de certains groupes, et ensuite les pratiques bisexuelles et libertine/échangiste ne fonctionnent pas sur un principe d'exclusion de catégories entières de personnes. Par exemple, les pratiques échangistes impliquent la mise en contact des hommes entre eux afin d'organiser les rencontres, même si, ou parce que, ces contacts ne sont pas *a priori* considérés par ces mêmes hommes comme des interactions sexuelles[57]. Sur les plateformes bisexuelles, c'est un principe d'égalité de tou·te·s dans les interactions qui prévaut à l'établissement des relations de *grab*, et laisse le choix aux seul·es abonné·es. Si des plateformes bisexuelles et libertines adoptent des politiques ouvertes pour des raisons proprement interactionnelles, les plateformes de sexcam et les tubes peuvent en principe deviner plus aisément par le choix des tags l'expression d'une orientation sexuelle déterminée ou bien déduire le désintérêt franc pour une *orientation* en fonction du sexe|genre de l'objet recherché même s'il n'est pas clairement exprimé. Sauf que le *grab* sur ces plateformes est toujours plus ambigu à gérer et il est fort probable que certains tags soient perçus par la plateforme comme déclarant implicitement une orientation sexuelle, et donnent le ton pour l'ensemble de la session qui suivra.

[57] Welzer-Lang Daniel, « L'echangisme : une multisexualité commerciale à forte domination masculine », *Sociétés contemporaines*, 2001, no 41-42, n°1, p. 122.

Ainsi, une recherche sur Pornhub dans laquelle on aurait mêlé des tags rarement associés et alors plutôt incohérents ou ambigus en termes d'orientation sexuelle ('bear' + 'squirt' + 'lesbian' + 'twink' + 'creampie') : les résultats s'avèrent n'être pas cadrés par le terme 'lesbian' puisqu'aucune femme n'apparaît dans aucune vignette. Il pourrait donc être le fait de 'bear' qui désigne une subculture gay. Sauf que si l'on fait une seconde recherche avec 'lesbian' et 'bear' seulement, on obtient une série de vidéos montrant essentiellement des femmes, et parfois un homme seul corpulent et velu. C'est que 'bear' s'est vu repris dans le vocabulaire hétérosexuel ces dernières années pour désigner des hommes "plus" âgés et costauds que l'attendu. Au final, c'est 'twink' [minet] qui détermine le type de résultats, en faisant basculer l'ensemble de la recherche pour une recherche gay. La catégorie n'a pas été requise, mais Pornhub bascule immédiatement les résultats de recherche sur sa version gay, et y demeure. En effet, si l'on enchaîne par une recherche de tags typiquement hétérosexuels comme 'milf' + 'lesbian' + 'creampie' + 'teens', les résultats resteront des vidéos gay. Il est dès lors impossible de revenir sur des recherches non exclusivement gay. En réalité, Pornhub prévient du basculement en affichant le logo de la plateforme et son changement de nom pour 'Pornhub-Gay' et marque ainsi le fait que l'ensemble des recherches suivantes seront effectuées au sein d'un espace taxinomique exclusivement gay. Ce faisant, il n'existe pas d'espace taxinomique exclusivement lesbien sur Pornhub, et ce même avec l'utilisation de tags particulièrement centraux dans les cultures lesbiennes tels que 'butch'.

À la différence de Pornhub, Xtube (qui fait partie du même groupe financier), propose en premières sélection un panaché de vidéos gays ou lesbiennes ou hétérosexuelles, néanmoins, une fraction de seconde après l'affichage de cette sélection, le site ouvre une popup d'inscription qui masque la variété de la sélection, et, pour la seule durée de la session, demande à l'usagèr·e de remplir un formulaire minimal "I am …. I like ….", s'offrant dès lors les moyens de régler le conflit taxinomique initial. La recherche de tags dans un moteur sur un tube vaut donc pour inscription minimale et déclaration d'orientation sexuelle, si ce n'est que, la prolifération des catégories joue un rôle de complexification importante des désirs et des fétiches, et nombre de tags s'avèrent être relativement transversaux aux orientations sexuelles. Il existe donc une variation notable des politiques d'accès ouvertes, qu'il serait pratiquement possible d'appréhender comme un troisième type, autonome des politiques fermées et ouvertes : des plateformes confèrent à certain·es abonné·es la possibilité de restreindre l'accès d'un autre groupe d'abonné·es à certains des contenus.

Ce procédé peut être activé tantôt par la plateforme, tantôt par les abonné·es elleux-mêmes, qu'iels désirent se voir épargner les contenus d'un groupe d'abonné·es ou bien qu'iels désirent que leurs propres contenus deviennent inaccessibles à certains groupes d'abonné·es. L'interdiction n'est pas forcément signe de répression ou de frustration pour les abonné·es, elle peut être parfaitement désirée et appréciée, voire, être attendue comme une condition évidente de leur navigation. On peut considérer la mise à disposition de ces fonctions par les plateformes comme une individualisation de la restriction des accès, sachant que celle-ci, contrairement aux techniques de blocage profil par profil en vigueur sur les grandes plateformes de sociabilités, continue de fonctionner à partir des *lexiques sexuels* et donc de discriminer des catégories entières de personnes. En ce sens, la modulation individuelle de l'ouverture joue un rôle équivalent à celui joué par une politique fermée fondée sur la stricte différence des sexes, c'est-à-dire d'une approche par exclusion de la sexualité, d'une conception relativement défensive du *grab* qui vise à réarranger partiellement et maîtriser, plus ou moins, ses effets.

Xtube et OKCupid comptent parmi les plateformes qui font appel à ce type de procédés secondaires, Xtube grâce à la popup d'inscription minimale (donc sans profil, et valant seulement pour une session de visionnage) que j'ai déjà évoquée plus haut. En plus des trois questions reposant sur les catégories sexuelles à l'inscription (la déclaration de sexe|genre + l'identification sexuelle + quelles personnes l'on désire voir), OKCupid ajoute la possibilité d'indiquer si l'on désire interdire l'accès de notre profil à certaines catégories d'abonné·es. Les sites libertins ne sont pas en reste, et la refonte de Netechangisme en Wyylde comporte notamment l'adjonction d'un système de sélection et de "personnalisation" des restrictions relativement élaboré permettant à chacun·e de définir les restrictions qui lui importent. En cela, le plaquage de la différence des sexes sur des bases de données conçues pour faire proliférer des catégories est la conséquence pragmatique de la volonté des plateformes de s'adapter aux besoin de certains publics et de générer à leur attention un parcours de navigation qui échappe soit aux conséquences de la prolifération des catégories soit à celles de l'ouverture complète des accès aux contenus.

Si l'on observe les formulaires d'inscription sur Xtube, les catégories sexuelles sont en jeu sensiblement de la même manière sur le formulaire minimal concernant ce que l'on veut voir, que sur celui du profil : les catégories n'y sont pas proliférantes, contrairement à la partie des sites concernant les tags, et l'on se situe plutôt dans le cadre de la différence aménagée des sexes, suivant laquelle la bisexualité est possible (déclarer un genre non-binaire est ici, en revanche, impossible). Afin de prendre en charge

certaines restrictions dans les accès, Xtube ajoute un troisième moment d'inscription qui ne concerne que les personnes qui téléversent des vidéos (https://www.xtube.com/upload). Il n'est plus question de s'y qualifier soi-même, mais de qualifier les contenus que l'on téléverse, que ceux-ci nous représentent ou pas, afin que la plateforme puisse opérer ultérieurement des sélections dans l'ensemble des contenus (voir Fig. 4.15). On remarquera qu'à cet endroit apparaît toute l'ambiguïté des formulations des sites de rencontre qui travaillent à suffisamment spécifier le caractère personnel des contenus téléversés par leurs abonné·es au point qu'on ne les considère plus comme des contenus mais des fragments de soi. À l'inverse, Xtube construit le contenu d'abord comme un objet médiatique à qualifier et diffuser dont le caractère personnel n'est pas imposé comme un élément essentiel pour constituer la présence sur la plateforme, et ce, bien que le fait que la plateforme incite par ailleurs à la personnalisation auprès de ses abonné·es qui téléversent leurs propres contenus "amateurs"[58].

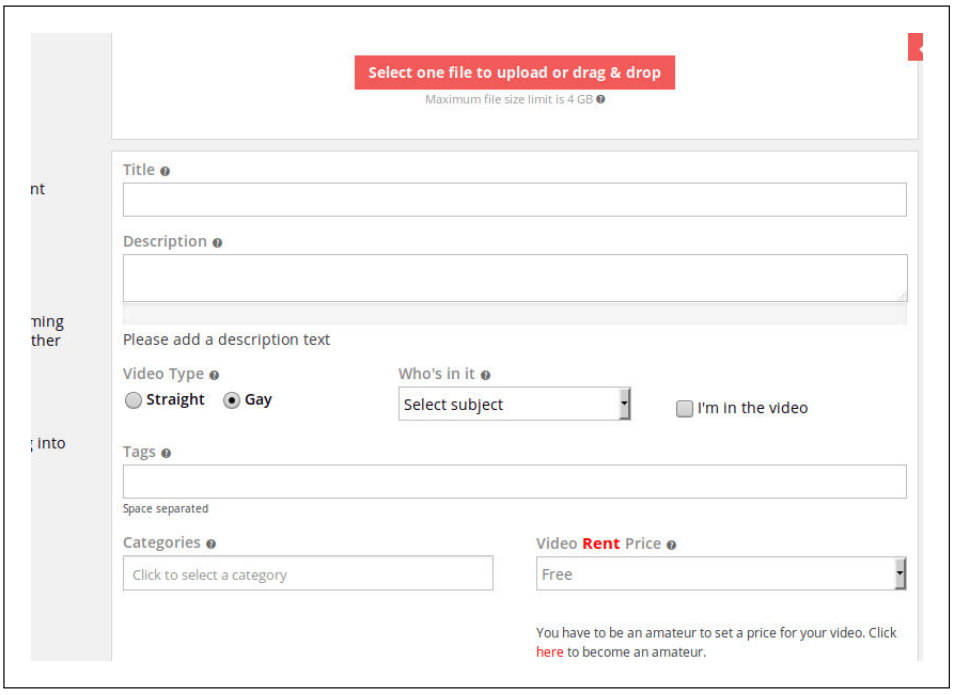



Fig. 4.15 : Détail du formulaire de téléversement de vidéos sur xtube.com – *capture d'écran, 2019.*

[58] On pourrait dans un premier temps se dire que cette distinction est normale, le caractère personnel étant essentiel pour amorcer les rencontres. Mais ce serait d'abord oublier combien les sites généralistes incitent depuis cinq ou six ans leurs abonné·es à produire en plus de leurs portraits des images qui représentent leur univers ou leurs valeurs, mais qui sont toujours hiérarchisées comme secondaires par rapport au portrait. Il y a donc des portraits et des images qui sont d'abord définies par le fait qu'elles ne sont pas des portraits mais des extensions de portraits, puisqu'elles en partagent le rôle d'expression de la personnalité. Ensuite, il faudrait encore être en mesure de fournir un critère un tant soit peu solide pour définir ce qui est personnel de ce qui ne l'est pas…

Ce procédé participe donc essentiellement à l'*orientation*, sexuelle, de cette sélection : tant que la plateforme ne sait pas ce que contient exactement une vidéo, elle n'est pas en mesure de la proposer sans risquer de froisser quelques libidos. Ceci laisse entendre d'ailleurs que connaître l'orientation sexuelle et le sexe|genre de l'abonné·e qui téléverse une vidéo n'indique pas forcément si cette vidéo convient en principe à l'ensemble des personnes s'identifiant de la même manière, puisque le cadrage ne se fait pas par le régime imaginaire de la rencontre ici. C'est pour cela que lorsque l'on se penche sur les *folksonomies*, la place des catégories sexuelles dans les listes reste un objet prépondérant. Les catégories proposées lors du téléversement des vidéos sont particulièrement significatives de ce que la plateforme considère proposer à la consultation à ses abonné·es. La vidéo doit d'abord être qualifiée à partir d'une *checkbox* exclusive, soit 'straight' soit 'gay'. Cliquer 'straight' offre l'occasion de décrire ensuite le contenu exact de la vidéo à partir d'un menu déroulant proposant les catégories suivantes : 'single woman' or 'single man' or 'men and women' or 'women and women' or 'transexuals' (voir Fig. 4.16). Si l'on clique sur 'gay' dans la *checkbox*, le menu déroulant se transforme et propose alors : 'single man' or 'man and man' or 'transexuals' (voir Fig. 4.17).

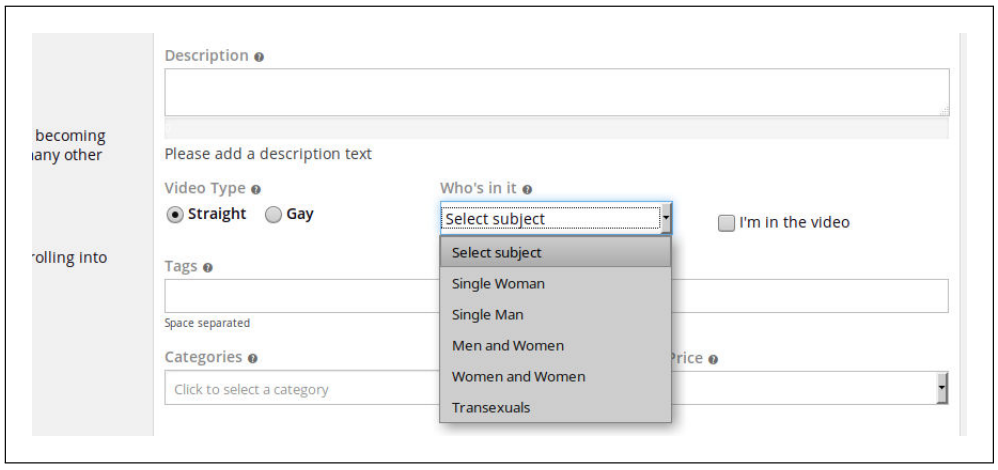



Fig. 4.16 : Menu 'straight' pour la qualification des vidéos téléversées sur xtube.com – *capture d'écran, 2019.*

Un message d'explication indique ce qu'il importe à la plateforme de connaître sur les contenus qu'elle héberge : d'abord, distinguer les contenus hétérosexuels des "autres", et les "autres", sont, toujours, selon la plateforme, essentiellement des contenus 'gays' (voir Fig. 4.18). Les femmes cisgenres semblent exclues de la catégorie 'gay' et les représentations de relations entre femmes sont considérées comme 'straight'. Une fois de plus, la catégorie 'transexuals' fait l'objet d'un usage particulièrement flou (est-ce que des femmes trans et lesbiennes entrent dans cette catégorie, est-ce que seuls les

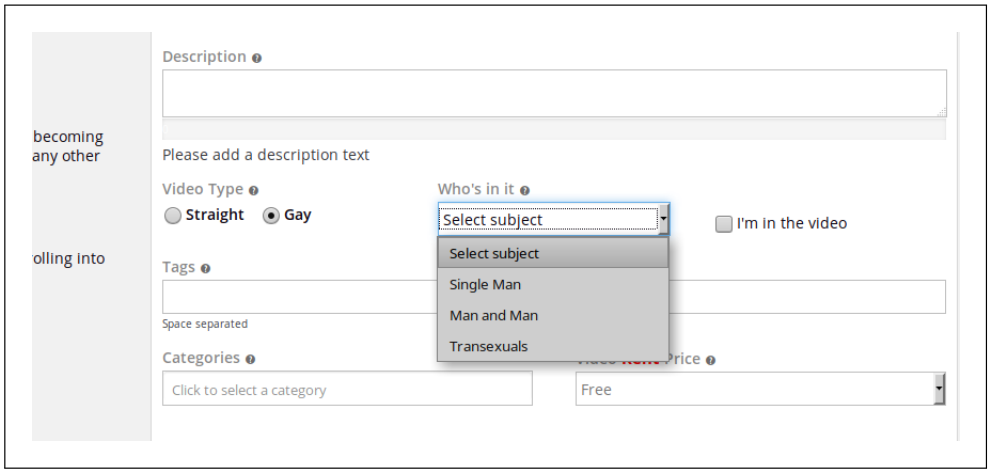



FIG. 4.17 : Menu 'gay' pour la qualification des vidéos téléversées sur xtube.com – *capture d'écran, 2019.*

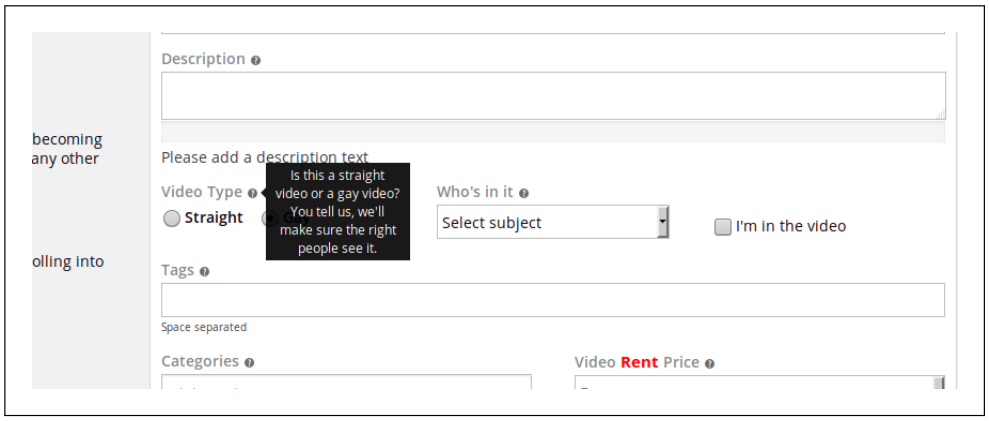



FIG. 4.18 : Infobulle 'straight' lors du téléversement de vidéos sur xtube.com – *capture d'écran, 2019.*

hommes trans gays y correspondent ?Le mystère demeure…). Il est enfin demandé aux personnes téléversant une vidéo de préciser si elles sont présentes elles-mêmes dans la vidéo, et d'ajouter une série libre de tags dans un champ de formulaire supplémentaire. Pour finir, il faut qualifier la vidéo à partir d'un jeu des catégories principales ("major catégories"), dont un quart des items relève lui aussi des catégories sexuelles[59].

[59] voici la liste complète de ces catégories principales, je laisse le soin aux lecteur·rices de distinguer les *catégories sexuelles* ou assimilables, ou, autre exercice, les catégories indiquant une orientation sexuelle parmi les autres tags : *amateur, anal, anime, anon, arab, asian, bareback, bdsm, beach, bear, bigcock, bisexual, blowjob, bondage, breed, butts, chastity, chub, compilation, couple, creampie, crossdresser, cruising, cumshot, daddies, dildos, ebony, exhibitionnist, feet, fetish, fisting, FTM, fursuits, general gay, gloryhole, greek, groupsex, hairy, hardcore, HDporn, homemade, hunk, indian, interracial, japanese, jerkoff, jocks, latino, leather, machinesex, msucle guy, my gay cock, pinoy, piss, public, rimming, rubber, shemale, sissy, smoking, spanking, spy, strap-on, swimsuits, taiwan, teens, threesome, transexual, twinks, underwear, vintage, webcam*

La notion d'ouverture reste donc relative : ce n'est pas parce qu'il devient possible, sur une plateforme, de se déclarer comme désirant "tout" voir (en cochant paradoxalement deux catégories, mais non des moindres, "i like : 'homme' *et* 'femme' " dans le formulaire) que la restriction des accès n'est pas une préoccupation centrale pour la plateforme. En suivant alternativement les six combinaisons d'orientation sexuelle possibles du formulaire minimal d'inscription de Xtube (indiquant que l'on est un homme hétérosexuel, une femme hétérosexuelle, un homme homosexuel, une femme homosexuelle, un homme bisexuel, une femme bisexuelle), on constate assez rapidement que les vignettes vidéos proposées en réponses indiquent que les seules déclarations strictement respectées par la plateforme sont celles qui identifient la personne comme un 'homme' monosexuel, qu'il soit 'straight/hétéro' ou 'gay'. L'architecture de la plateforme, en articulant l'inscription minimale et la qualification "sexuelle" des vidéos téléversées, réorganise de manière binaire ce qui aurait pu suivre uniquement le rythme de la prolifération des tags.

La plateforme de cette manière tente de déterminer des types incompatibles de relations de visionnage et de maintenir une étanchéité entre leurs publics éventuels, comme on le fait pour le dating, avec sensiblement les mêmes outils, tout en préservant la possibilité que tout le monde puisse et/ou consulter des vidéos sur ses serveurs. Les relations de visionnage suivent ici des règles tout à fait équivalentes à celles de l'interaction sur les sites de dating : il s'agit d'abord d'épargner aux personnes s'identifiant comme 'homme' 'hétérosexuel' des contenus qualifiés comme 'gay'. Alors que l'on pouvait s'attendre à ce que le registre des relations de *grab* proposées par les tubes soit aussi virtuellement infini que le nombre des tags disponibles, il s'avère que celles de ces relations qui ne seraient pas conçues comme exclusivement réservées aux hommes monosexuels, doivent s'élaborer au coup par coup, à l'intérieur de l'espace sémantique hétérosexuel le plus souvent ou de l'espace gay. Le cas de OKCupid implique aussi les hommes hétérosexuels, mais dans un sens complètement différent, ils ne sont plus le groupe d'abonnés dont il faut protéger l'expérience de navigation de certains contenus mais bien cette fois-ci le groupe d'abonnés problématique pour la navigation des autres.

Nous avons vu que OKCupid permettait l'usage d'un grand nombre de catégories sexuelles, notamment de sexe|genre et d'orientation sexuelle, pour se définir lors de l'inscription, et accordait de la sorte une attention particulière à la variété des identifications possibles sur son service. Les femmes, notamment les femmes bisexuelles et les personnes queer qui déclarent n'avoir pas de préférences pour un sexe|genre en

particulier se voient logiquement proposer des profils d'hommes hétérosexuels, parmi bien d'autres. Leur profil est également visible des hommes hétérosexuels qui auraient indiqué n'avoir pas de problèmes à discuter avec des femmes bisexuelles et/ou des personnes queer. OKCupid a dû faire face à une série importante de plaintes pour harcèlement dénonçant des profils inscrits comme 'homme' 'straight', et a développé une fonctionnalité qui permet aux personnes non 'straight' d'empêcher les personnes 'straight' d'accéder à leur profil[60] (voir Fig. 4.19). Ce qui en l'état actuel des choses permet par exemple à une personne déclarée 'femme' 'bisexuelle', de discuter avec des hommes bisexuels ou pansexuels, des hommes queers, gays qui ont indiqué vouloir discuter avec des femmes bisexuelles sans devoir discuter avec les "hommes qui cherchent des femmes" et seulement des femmes, auxquelles elle aurait dû faire face sur n'importe quelle autre plateforme[61].

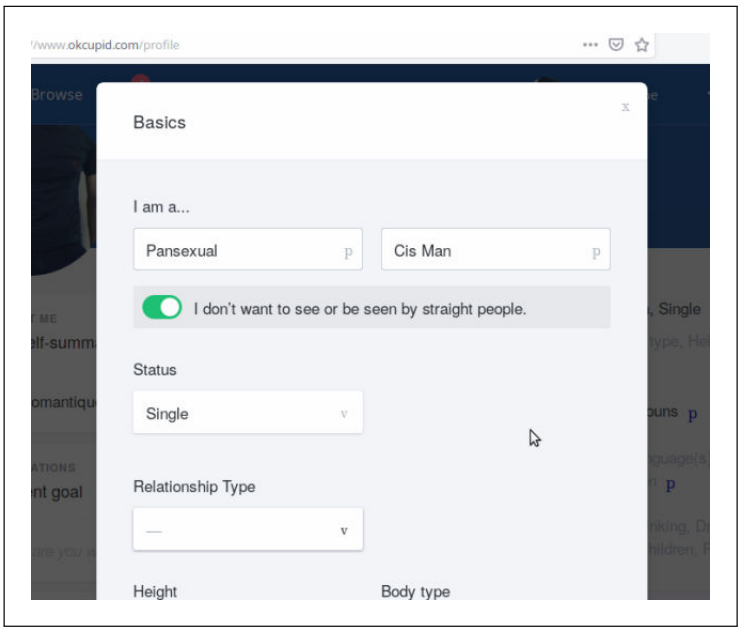



Fig. 4.19 : Fonction "don't want to be seen by straight people" sur OKCupid.com – *capture d'écran, 2019.*

Notons toutefois, que la différence entre les politiques de fermeture individualisée sur Xtube et celles de OKCupid reposent sur des types de *grab* différents dans la me-

[60] Cette fonctionnalité peut être activée en 2019 depuis deux endroits différents du profil : dans l'onglet 'basics', comme aménagement de l'orientation sexuelle, et dans l'onglet 'privacy' comme une fonctionnalité équivalente au renouvellement du mot de passe, au blocage individuel des comptes, ou à l'activation de la connexion automatique au compte.

[61] La situation est différente des plateformes implémentant la différence des sexes, de manière stricte ou aménagée, dans la mesure où l'inscription sur un service lesbien, priverait la plupart du temps cette personne de l'accès aux hommes cis' bi- ou pansexuels, parfois aussi aux hommes trans', et l'inscription sur un site libertin confèrerait à sa bisexualité des caractéristiques qui ne l'intéressent pas.

sure où la consultation des vidéos n'engage pas l'intégrité de l'homme hétérosexuel qui visionnerait une vidéo gay ou queer de la même façon que n'est engagée l'intégrité d'une personne harcelée sur un site dont elles utilise principalement les fonctions de discussion et dont les harceleurs font partie intégrante d'une catégorie de personnes qui l'intéressait *a priori*. De façon plus générale, les autorisations et les restrictions d'accès engagées par les plateformes ne sont pas des procédures qui visent à protéger des personnes fragiles ou mineures, mais bien à produire et configurer l'environnement médiatique pour qu'il puisse servir des relations de *grab* spécifiques, et la plupart du temps celles-ci sont pensées comme sexuellement *orientées*. Surtout, l'observation des différentes politiques d'accès pointe le fait que certaines des configurations sexuelles des environnements de navigation, et donc certains types de *grab*, reposent expressément sur la suppression de certains contenus plutôt que sur la seule désirabilité d'autres contenus. Ainsi, la relation de *grab* ne s'active pas seulement par ce qu'il se passe entre un contenu et une personne qui le consulte, mais régulièrement parce que d'autres relations potentielles ont déjà été *activement* neutralisées auparavant, neutralisées par d'autres intervenants de surcroît, afin que n'advienne aucune *saisie* perturbatrice, aucun *saisissement* déplacé.

## 4.3 LA GESTION DU CARACTÈRE SEXUEL DES CONTENUS

La fermeture des accès à certains contenus suivant la logique binaire exclusive de la différence des sexes sexualise implicitement la navigation dans la mesure où elle *oriente* sexuellement l'environnement même lorsque celui-ci est dépourvu de contenus "à caractère sexuel". À l'inverse, l'ouverture des accès aux contenus, ainsi que l'ouverture avec possibilité d'une fermeture partielle et individuelle, sont quant à elles plutôt associées à des plateformes présentant des contenus à caractère explicitement sexuel, comme les tubes et les sexcams, mais aussi les plateformes de rencontre libertines, gay, *etc.* Seules quelques plateformes de rencontre comme OKCupid, non des moindres en terme de fréquentation, interdisent les contenus à caractère explicitement sexuel tout en puisant leurs catégories sexuelles dans des lexiques plutôt proliférants et des accès plutôt ouverts aux contenus. Nous avons donc deux régimes principaux de sexualisation de la navigation : d'un côté, des plateformes qui interdisent les contenus à caractère explicitement sexuel et sexualisent la navigation de manière implicite ; de l'autre côté,

des plateformes qui autorisent la publication de contenus explicitement sexuels sans *orienter* sexuellement *a priori* la navigation.

À ces deux pôles, il faut ajouter des formes intermédiaires. D'abord celle des sites gays et de certains sites lesbiens, qui cumulent ces deux modes de sexualisation, orientant sexuellement la navigation par exclusion initiale d'une catégorie de sexe|genre, et autorisant sous certaines conditions l'affichage de contenus explicitement sexuels. Et d'autre part, celle des plateformes sollicitant des restrictions ponctuelles des accès pour certains groupes d'usagèr·es en amont des outils permettant l'expression d'un choix proprement individuel. La sexualisation de l'environnement de la navigation se produit en deux temps, ou plutôt suivant deux mouvements contigus : d'une part, et même si la formule peut paraître anecdotique, son *orientation* se fait par la logique de l'orientation sexuelle et, d'autre part, elle se fait par l'affichage de contenus à caractère sexuel. Les relations de *grab* s'accordent d'abord à des épistémologies sexuelles différentes (par les univers sémio-catégoriels) et des types différents d'orientation sexuelle de la navigation (par les politiques d'accès aux contenus). Seulement, la sexualisation de la navigation dépend aussi de la présence ou de l'absence de contenus à caractère explicitement sexuel et, parmi ces contenus, les images disposent d'une attention toute particulière, de la part des abonné·es comme des plateformes, qu'elles en soient le seul agent de sexualisation, soit qu'elles s'additionnent aux logiques de l'orientation sexuelle, ou encore, qu'elles fassent l'objet d'un intense travail de qualification, de sélection et de modération.

### 4.3.1 Centralité des images dans les MSN et modération des contenus

L'assimilation ordinaire des contenus à caractère sexuels aux seuls sites pornographiques ou encore aux seules images pornographiques n'a aucune pertinence ici, puisque l'on cherche moins à caractériser ces plateformes ou leurs contenus, qu'à comprendre la manière dont les contenus visuels s'articulent aux médiations précédemment listées. Ce déplacement pousse à prendre en considération l'ensemble des images circulant sur les plateformes, à commencer par les images qui ne sont pas ordinairement considérées comme sexuelles, du fait qu'elles ne sont ni perçues ni désignées comme sexuellement explicites, mais qui se trouvent circuler sur des plateformes qui n'en sont pas moins *orientées* sexuellement. Ordinairement, le régime médiatique de la rencontre se voit attribuer en priorité l'échange des messages, et celui de la pornographie, se voit attribuer

le visionnage des images ainsi qu'une batterie d'effets comme l'excitation, le dégoût, *etc.* Pourtant, depuis le milieu des années 2000 et la généralisation de la numérisation et de la capture numérique des images, les sites de rencontre mènent une campagne appuyée d'incitation des abonné·es à publier des photographies sur leurs profils. Le développement de Facebook et de la photo mobile ont joué très probablement en leur faveur en banalisant l'usage des selfies et autres types de portraits. Sur une partie des plateformes, ajouter des images à son profil, diffuser sa webcam, partager des photos ou des vidéos, donne droit à des fonctionnalités supplémentaires[62] : pouvoir accéder aux fonctions de discussion (voire disposer de sa propre *chatroom*), pouvoir accéder aux images des autres ou bien ne pas devoir payer un abonnement ou un supplément pour pouvoir consulter leurs images, *etc.* Le développement des applications mobiles de rencontre (de *dating* comme Tindr et de *hook up* comme Grindr, par exemple) se fonde essentiellement sur la navigation dans des galeries d'images, soit téléversées depuis le mobile pour compléter le profil, soit directement récupérées depuis les bases de données de Facebook et/ou Instagram, afin d'alimenter un flux permanent vers le compte de l'application.

Depuis quinze ans, Meetic prend grand soin de conseiller la publication de photographies à ses abonné·es. Que ce soit lors de l'inscription, ou bien dans des mails envoyés à ses abonné·es fraîchement inscrit·es comme celui-ci, qui date de février 2006 : "Votre photo sur meetic = 3 jours gratuits ! Pour bénéficier de vos 3 jours gratuits, publiez votre photo en cliquant ici. En publiant votre photo, vous avez 10X plus de chances d'être contacté. Dépêchez-vous, vous avez jusqu'au 27 février pour nous en-

[62] Le régime médiatique de la rencontre indique le plus souvent que les échanges entre les abonné·es sont *en principe* potentiellement tous en mesure d'advenir avec une chance égale, suggérant de la sorte un modèle d'échange *all-to-all* (politiques d'accès mises à part, bien entendu). À l'inverse, puisqu'ils sont souvent construits l'un en regard de l'autre, le régime médiatique de la pornographie suggère plutôt un modèle d'échange complètement asymétrique de la playmate du poster central des magazines X, playmate dont les images sont visionnées par des multitudes anonymes et invisibles, suivant alors un modèle *one-to-all*. Les deux modèles ne reposent en fait pas sur les mêmes types d'échanges, le premier comptant l'échange de messages, le second le visionnage d'images. Pourtant, ces deux modèles d'échanges sont restés de façon archétypale associés à chacun des deux régimes médiatiques, et alors même que les plateformes numériques ont complètement transformé les conditions techniques de ces échanges. Si l'on aborde les plateformes de rencontre du point de vue des images, cette fois, et que ce n'est plus le profil et les messages mais bien l'image qui est prise comme objet des échanges, une part toujours importante des abonné·es ne montre pas de photographie du tout, et une part aussi importante ne montre pas de portrait. Le modèle *all-to-all* ne tient plus guère. Dès lors, à en suivre les campagnes de promotion de la photographie par les plateformes, on peut supposer que les personnes publiant des images de qualité et nombreuses, se retrouvent au contraire, faire l'objet de nombreuses consultations, rejoignant le modèle d'échange *one-to-many* des *camgirls* et les *camboys* sur des plateformes pornographiques. En fait, les plateformes numériques tendent à occuper l'espace entre les deux modèles d'échange, à la fois en en augmentant les disparités, et en en comblant les formes intermédiaires, sur un troisième modèle du *many-to-many*.

voyer votre photo. Vos 3 jours vous seront offerts à partir du 4 mars". Depuis, Meetic conseille directement de publier trois photos dès la page d'inscription. La plateforme a par ailleurs développé un ensemble de contenus éditorialisés (diffusés soit sur un blog soit par mails), qui reprennent globalement les codes de la presse féminine et couvrent un registre assez large allant des conseils pour bien remplir son profil ou organiser un premier rendez-vous en toute sécurité, à des réflexions plus générales sur l'amour, la rencontre, la sexualité et le couple aujourd'hui. Les posts traitant des usages de la plateforme à proprement parler offrent l'occasion de cerner plus précisément la façon d'envisager l'image, en l'occurrence, le portrait, et le type d'effets qui lui sont assez systématiquement attribués.

Ainsi, on peut lire des énoncés tels que "*Une seule photo vaut mieux que rien. Sur Meetic, votre image est la première chose que l'on voit de vous" ou "Il faut en avoir conscience : la photo d'un profil est importante, voire primordiale*", ou encore "*Idéalement choisissez un portrait de vous car un regard et un sourire captent souvent plus les regards qu'une photo prise de loin*". Le portrait doit à la fois exprimer des valeurs et susciter des émotions : "*Imaginez votre profil comme un miroir qui reflète votre personnalité. Bien des émotions passent à travers une photo, essayez de vous montrer de la façon la plus naturelle qui soit*". Le fait que l'image soit le moyen principal pour obtenir un effet sur les autres abonné·es est indiscutable : "*Votre mission si vous l'acceptez : inspirer de la confiance et donner envie par l'image" ou bien "Cela passe aussi par une photo bien choisie, capable d'attirer les premiers regards", "une jolie photographie naturelle fait finalement souvent plus d'effet […] qu'une image trop artificielle*". Capter, refléter, inspirer de la confiance, donner envie, attirer, mais aussi, "*faire bonne impression*", tous ces termes confèrent des propriétés aux photographies et aux images, qui, si elles n'ont pas de similitudes directes avec l'excitation attribuée à la pornographie, n'en expriment pas moins une véritable sémiotique de l'effet visuel en contexte sexuellement orienté.

Pour que ces propriétés affectives particulières conférées aux portraits figurant sur les profils donnent lieu à des relations de *grab* conformes à un environnement implicitement sexuel, les images téléversées par les abonné·es subissent un certain nombre de manipulations avant que la plateforme ne soit assurée de leur caractère *sexuellement neutre*. En plus du coaching fourni éventuellement par la plateforme, et du fait qu'une part des images publiées sur les plateformes de rencontre s'avère avoir été déjà postée sur d'autres plateformes auparavant, les plateformes investissent dans la modération des contenus, parfois des sommes particulièrement importantes. En effet, depuis l'invention des outils de communication numérique, notamment du minitel en France, les

responsables, parfois des employés des entreprises, mais souvent les *community managers* et les participant·es elleux-mêmes, ont travaillé à "élaborer la saveur, l'ambiance" des sites [crafting the flavor of a site], à la fois les contenus eux-mêmes et les manières de les faire circuler[63]. La modération est (a été ?) à la fois l'une des parts les plus discrètes et les plus actives de l'économie numérique des années 2000 à aujourd'hui, et constitue l'un des instruments les plus puissants de contrôle des activités sur les grandes plateformes[64].

Le cadre légal de publication, la fameuse *netiquette* des années 90, ou encore des critères spécifiques à chaque service (moraux, commerciaux, *etc.*) peuvent servir de guide à la modération. Les plateformes qui nous intéressent privilégient toutes la modération *a priori* des contenus, même si elles offrent aussi aux abonné·es des outils de signalement en plus qui participeront à (ré-)introduire un contenu dans le circuit d'évaluation. La modération n'est pas uniquement une opération de retrait, mais, d'abord, une opération de distinction, et cette opération suit des règles édictées en amont. D'ailleurs, lorsque l'on est employé·e pour modérer des contenus, le geste (le clic de souris ou la combinaison de touches sur le clavier) qui indique qu'une image est correcte est absolument équivalent à celui qui qualifie une autre image comme inadmissible. Les politiques de modération sont rarement énoncées sur les pages du site comme elles le sont auprès des personnes qui vont devoir qualifier les images ou les textes téléversés. On peut néanmoins toujours en obtenir les axes principaux, soit dans les CGU, soit dans les interfaces de téléversement de contenus (pour les images, sous forme de conseils, le plus souvent), soit dans les sections d'aide aux usagèr·es du type "Pourquoi mon image a-t-elle été effacée ?". Concernant la publication et le partage de contenus en environnement sexuel, on se focalise ordinairement sur ce qui est pointé comme en trop, ou comme inacceptable, laissant de côté ce qui est accepté et jugé correct.

Dans le cas du régime de sexualisation implicite de la navigation, modérer les contenus consiste à évaluer les textes et les images afin d'en bloquer la publication dans le cas où elles enfreindraient un cahier des charges déterminant leur caractère problématique. Cette modération est nécessaire parce que les abonné·es des plateformes les plus "fleur-bleue" ne sont en fin de compte pas toujours angéliques dans le choix de leurs propos ou de leurs images. La neutralisation sexuelle des contenus *téléversés* est un problème qui génère une activité permanente afin que les plateformes puissent par la

[63] Roberts Sarah T., « Commercial Content Moderation : Digital Laborers' Dirty Work », *Media Studies Publications*, 2016, n°12.

[64] Roberts Sarah T., *Behind the screen : content moderation in the shadows of social media*, New Haven, Yale University Press, 2019.

suite présenter seulement ceux de ces contenus qui sont compatibles avec un régime de sexualisation implicite de la navigation. Bien entendu, le caractère explicitement sexuel des contenus est loin d'être le seul à représenter un problème pour la plateforme, et nombre de contenus sont modérés sur des critères avant tout légaux : contenus racistes, sexistes, homophobes, pédophiles, harcèlement, *etc.* Cependant, les entreprises doivent déterminer très précisément les critères de modération à l'attention des équipes, employées ou outsourcées, qui vont l'effectuer, dans la mesure d'abord où la loi n'est pas toujours précise dans la définition opérationnelle des objets condamnables, et ensuite, parce que les entreprises mettent régulièrement en place des critères amplement plus restrictifs que les textes légaux[65].

À titre indicatif, en 2011, Meetic employait directement autour de 300 employé·es, et J. Le Bail, directeur du service client et modération, déclarait alors avoir sous ses ordres 170 personnes (sur les 300) auxquelles il fallait ajouter 280 personnes supplémentaires, employées par des sous-traitants en France, au Maghreb et en Europe de l'Est. Aujourd'hui, Meetic sous-traite sa modération et son service client à diverses entreprises, dont Eufonie, créée entre temps par le même J. Le Bail, à Madagascar, haut-lieu de la modération et du micro-travail pour les plateformes de langue française. Dans son entreprise de désulfurisation des échanges sexuels, on peut parler *d'implicitation* désormais, en France dans les années 2000, Meetic a fait le choix de communiquer sur l'existence de ses équipes de modération, sur le travail de vérification des profils et des échanges. D'autres plateformes suivent le même modèle, même si elles le mettent en scène d'une manière différente[66]. Cependant, les critères de modération ne sont pas pour autant devenus publics, ni facilement accessibles. Ainsi, trier les images qui correspondent aux standards photographiques de la plateforme, "vérifier" les profils, prendre en charge rapidement le signalement de contenus problématiques requiert, en permanence, la présence de personnes qui lisent, visionnent ces contenus, qui en sont à la fois des usagères sans faire pour autant partie des abonné·es.

[65] Beunet Laurie, « Pratiques de modération sur le site de rencontres Meetic », *Ethnologie française*, 21 juin 2013, Vol. 43, n°3, p. 495-504.

[66] Par exemple, AdopteUnMec précise dans sa présentation du service que *"Nous prenons soin de filtrer et de vérifier les informations des utilisateurs, mais il arrive parfois que certains indélicats passent entre les mailles du filet. C'est très rare, mais ça arrive. Si par malchance un utilisateur avec qui vous échangez vous semble suspect, ou que son profil vous semble inapproprié, n'hésitez pas à nous le signaler en cliquant sur « Signaler ce boulet » sur son profil ; nous irons rapidement vérifier ce qu'il en est. AdopteUnMec.com dispose d'une équipe de modérateurs chargés de surveiller le site en permanence. Ces modérateurs agissent dès qu'un problème de comportement leur est signalé et vérifient toutes les photos et toutes les annonces avant qu'elles ne soient postées. C'est une priorité pour nous. D'une façon plus générale, le Service Clients d'AdopteUnMec.com s'engage à répondre à vos emails et vos appels sous 48H. Vos remarques sont systématiquement transférées au service concerné. AdopteUnMec ne transmettra jamais vos coordonnées à quelque utilisateur que ce soit."*

La modération sur les plateformes qui adoptent un régime de sexualisation explicite de la navigation, sites de rencontre ou tubes, *etc.*, cherche évidemment moins à éliminer les contenus pornographiques qu'à déterminer en premier lieu si ceux-ci sont légalement acceptables ou pas[67]. Ceci n'empêche pas pour autant les plateformes de travailler à distinguer ce qui est explicitement sexuel de ce qui ne l'est pas, ou bien à qualifier différents types de pornographies. De ce point de vue, le formulaire de description des vidéos sur Xtube, qui demande de définir si les contenus sont 'straight' ou 'gay' se situe exactement à la frontière entre modération et choix éditorial. L'exemple de Xtube indique d'ailleurs que, avant d'être confiée à des professionnel·les, la modération est régulièrement confiée aux abonné·es, comme c'est le cas aussi pour la plateforme Gayromeo /Planetromeo, qui, depuis le début des années 2000, propose à ses abonné·es d'évaluer les contenus téléversés sur ses serveurs, que ce soit les images ou les profils (aujourd'hui, seules les images sont toujours évaluées). Une telle solution ne peut être implémentée que par des plateformes adoptant une politique ouverte d'accès aux contenus ainsi qu'un régime de sexualisation explicite de la navigation, et je ne l'ai vue implémentée à grande échelle que sur Gayromeo. Ceci s'explique par le fait que les relations de *grab* des abonné·es, ce qui peut les saisir sur la plateforme, ne nécessitent pas de restriction *a priori* vis-à-vis des contenus pornographiques, qu'il s'agit d'en évaluer la gradation avant publication, bien plus que l'acceptabilité (seule la part des images acceptables étant alors *visible* des abonné·es)[68].

[67] Ainsi, la pop-up d'avertissement de Cam4 indique en introduction l'absence de pornographie infantile et son positionnement vis-à-vis de ce type de matériau tout en omettant d'indiquer que cette absence se trouve être le fruit d'un travail de modération : *"This website provides access to material, information, opinion, content and commentary that includes sexually explicit material (collectively, the"Sexually Explicit Material"). Everyone accessing this site must be at least 18 years of age OR the age of majority in each and every jurisdiction in which you will or may view the Sexually Explicit Material, whichever is higher (the"Age of Majority"). You may not enter this site if Sexually Explicit Material offends you or if the viewing of Sexually Explicit Material is not legal in each and every community in which you choose to access it via this website. IF YOU ARE HERE LOOKING FOR CHILD PORNOGRAPHY, MOVE ON. THERE IS NO CHILD PORNOGRAPHY ON THIS WEBSITE. WE WILL TURN OVER TO AUTHORITIES AND AID IN THE PROSECUTION OF ANYONE WHO ATTEMPTS TO EXPLOIT THE YOUNG AND THE INNOCENT."*, puis suivent les déclarations légales de consentement au visionnage de matériau pornographique représentant des adultes consentants.

[68] Lorsque j'ai participé entre 2007 et 2009 à la modération de la plateforme, sur les milliers d'images et de textes que j'ai évalués, très peu étaient véritablement violents ou choquants, l'essentiel des contenus problématiques relevant d'abord d'un mauvais placement des contenus pornographiques (rendus affichables dans des zones où ils ne devaient pas l'être), de signes permettant d'identifier les abonné·es (scans de papiers d'identité, de cartes de crédit, de plaques d'immatriculation, *etc.*), ou bien offrant des services tarifés sans autorisation (une zone "escort" réservée à cet effet existait sur la plateforme). Un nombre non négligeable de contenus utilisant une esthétisation sexuelle d'insignes et de logos nazis, *etc.*) circulait, cependant, si l'érotisation d'objets nazis est relativement problématique, le visionnage lui-même de ces images n'a pas été spécialement perturbant pour moi.

### 4.3.2 Deux sémiotiques visuelles : Visages vs. Organes

Depuis le développement des navigateurs web dans les années 90, les manières de se représenter dans un profil ou une galerie d'images sont relativement variées, et l'image photographique n'a pas toujours été une ressource privilégiée, même si elle tend à occuper de plus en plus de place aujourd'hui avec le développement de la photographie mobile. Selon les plateformes, les photographies de profils peuvent montrer des portraits, des organes sexuels, des corps de près ou de loin, mais aussi, très régulièrement, des personnages de fiction (des acteur·rices, des personnages d'animés, *etc.*), des logos (de clubs de foot, des logo-slogans politiques, *etc.*), des paysages, des images d'illustrations variées, ou encore des motifs abstraits. On retrouve notamment cette diversité dans les modes de représentation de soi sur nombre de plateformes n'ayant pas (encore ?) adopté de "politique des vrais noms" [real name policy] ou imposé le portrait, telles que Twitter ou Tumblr. Sur notre terrain, cette diversité des modes de représentation ou de mise en scène de soi est encore perceptible et joue aussi régulièrement avec le caractère sexuel attendu des contenus : les tubes partagent nombre de vidéos qui ne répondent pas spécialement à la définition d'un contenu pornographique, ou bien les sujets de conversation dans les salons de discussion des plateformes de sexcam dérivent sur des discussions qui n'ont rien de spécialement sexuel (même si les personnes qui les tiennent se trouvent être complètement nues), *etc.*

Sur notre terrain, nous venons de voir que certaines plateformes faisaient une intense promotion des portraits photos pour se représenter, tandis que d'autres laissent les abonné·es choisir si un portrait en pied ou cadré serré, une image de leur arrière-train ou de leurs orteils, une photo de face ou de dos, un tatouage ou gros plan sur un œil, une image complètement abstraite ou un selfie feront l'affaire. Selon les cultures sexuelles et les plateformes, les manières de se représenter varient indubitablement. Les plateformes autorisant les contenus explicitement sexuels ont généralement tendance à être beaucoup plus souples sur les choix de représentation de soi de leurs abonné·es que les plateformes sexualisant la navigation seulement de façon implicite[69].

[69] L'argument le plus évident de la promotion du portrait serait que son usage permet d'engager la rencontre un peu plus en amont de la date du premier rendez-vous, de créer déjà le face-à-face. Ce n'est pas faux, mais le même raisonnement pourrait justifier tout aussi bien de parler de sexualité explicitement sur son profil, ou bien d'occuper un album de photographies privées, puisque c'est probablement aussi de cela qu'il sera question après le premier rendez-vous. Sauf que ce n'est pas le cas sur les plateformes sexualisant la navigation de façon implicite qui construisent la navigation comme une expérience focalisée sur la rencontre, même lorsque celle-ci n'advient jamais ou seulement rarement. Pour cerner la place que les images prennent dans ce discours, il me semble important de garder à l'esprit que l'usage de ces plateformes peut être considéré pleinement comme un usage qu'il aboutisse à une rencontre ou pas.

Malgré cette diversité possible, au regard des Conditions Générales d'Utilisation ou des conseils fournis par les plateformes pour remplir un profil, le visage et les organes génitaux émergent comme des objets visuels spécifiques et prennent une valeur sémiotique particulière, qu'on appellera *Visage* et *Organes*[70], au sein des régimes de sexualisation implicite ou explicite de la navigation. En tant qu'objets visuels, le premier, présent absolument partout, fait l'objet d'insistances et d'injonctions de la part de certaines plateformes, les seconds, bannis de certaines plateformes, font l'objet de certaines régulations légales sur l'ensemble des plateformes.

Ce qu'il faut comprendre ici, c'est que, dans un environnement médiatique, le *Visage* n'existe pas sans la régulation à la fois légale et locale des *Organes*, il en est le produit. Si les photos présentes sur les plateformes autorisant les contenus à caractère sexuel peuvent représenter régulièrement des visages, voire gagnent amplement en valeur lorsqu'elles représentent "aussi" des visages, la sémiotique visuelle du *Visage* se construit en opposition à la sémiotique visuelle des *Organes*, elle la fuit. Ces sémiotiques ne sont pas le fruit d'un désir spontané de partager un portrait ou une image pornographique de soi, mais prennent place au milieu d'une série de contraintes techniques, de normes, de scripts d'usages et de scripts sexuels qui dépassent largement le seul cadre de l'image. Il faut presque ici, perdre la notion même d'image entendue comme un ensemble d'éléments visuels sélectionnés par un cadre, pour l'aborder comme un ensemble de pratiques en amont, esthétiques et visuelles bien entendus (le maquillage, la pose, *etc.*), et un ensemble d'éléments contextuels (les métadonnées, les tags, *etc.*), qui tendent à agencer et cadrer les images autour de visages ou d'organes sexuels comme autant de *punctum* qui seraient, paradoxalement, offerts dans une sorte de prêt-à-saisir[71].

Le visage et les organes sexuels (notons que l'acte sexuel lui-même n'est jamais explicitement invoqué, sa définition étant encore plus sujette à controverse que celle des organes sexuels) polarisent pratiquement tous les documents ; même si l'un des deux est absent concrètement il est toujours aisé de trouver l'endroit du texte qui le sous-entend. Néanmoins, un troisième élément constitue le véritable terrain des discussions

[70] La référence au régime de *Visagéité* de G. Deleuze et F. Guattari comme celle à leur lecture du *Corps sans Organes* de A. Artaud est absolument directe ici, les deux concepts ayant servi, en 1999, d'armature théorique à l'ébauche de cette enquête. Par extension, la formule de "régime de sexualisation" est inspirée du concept de *régime de signes*. Voir notamment les 5ème, 6ème et 7ème plateaux *in* Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Mille plateaux - capitalisme et schizophrénie*, Paris, Éditions de minuit (coll. « Critique »), 1980, p. 140-233.

[71] Barthes Roland, *La chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Gallimard (coll. « Cahiers du cinéma Gallimard »), 1980.

et des exigences des plateformes, et il s'avère particulièrement plus subtile à définir : la nudité. En effet, la nudité constitue la véritable zone à partir de laquelle les sémiotiques visuelles centrées sur le visage et de celles centrées sur les organes se distinguent. La nudité est souvent considérée comme une extension trop radicale du visage, qui reste, en principe, nu (sans jamais être considéré comme tel, puisque un visage habillé est un visage masqué), en somme un dévoilement qui risquerait de faire perdre au visage sa fonction de visage. La nudité est aussi le moyen d'apparition des organes sexuels, qu'ils prennent par à un acte sexuel ou pas du tout, déterminer la nature ou la fonction sexuelle d'un organe restant particulièrement relatif. Aussi, en tant que régimes sémiotiques, le *Visage* correspond à une gestion graduelle de la nudité, alors que les *Organes* correspondent à un présupposé narratif des représentations d'organes sexuelles, faisant de celles-ci des actes sexuels performés. Les deux régimes sémiotiques constituent les dimensions intriquées de ce que l'on *marque* ordinairement comme de la pornographie, mais aussi, tout aussi directement, de ce qui *n'est pas marqué* comme tel.

On peut compter principalement quatre grades dans le rapport que les plateformes présentent vis-à-vis de la représentation de la nudité, et ces grades sont régulièrement perceptibles dans les CGU et les conseils fournis sur la majorité des sites, même les plus restrictifs d'entre eux sur la modération finale. Planetromeo rend visible ces quatre grades dans l'outil qu'il présente à celleux de ses abonné·es qui participent à la modération des images. L'interface d'évaluation, qui n'est probablement pas la même que celle servant à la modération professionnelle, est très simple. Des images défilent, et il faut les qualifier selon une grille de cinq critères : quatre servant à établir une gradation dans la nudité et l'activité sexuelle ('non-sexuel', 'peau apparente', 'soft', 'hard'), et un critère supplémentaire pour désigner les contenus illégaux. Une image est évaluée dix fois par des abonné·es, si tout le monde est d'accord sur son statut, elle est publiée ou définitivement censurée. Dans le cas où les abonné·es n'auraient pas fourni des évaluations congruentes, alors l'image est envoyée pour une modération ultérieure par des employés cette fois-ci. Sur Planetromeo, la distinction en quatre types d'images marquant des grades de nudité distincts n'est pas du tout un prétexte à la censure d'une partie d'entre elles, mais un travail de qualification et de gestion de ces contenus qui préside soit au conditionnement des accès aux images pornographiques 'soft' et 'hard' au paiement d'un abonnement premium, soit au fait que leur propriétaire les rendent individuellement accessibles à chacun·e de leurs interlocuteur·rices. C'est aussi le modèle de nombreux sites libertins/échangistes comme Wyylde, qui laissent leurs abonné·es décider de ce qu'iels veulent afficher sur leur profil, notamment des pho-

tos de nus et d'organes sexuels, mais masquent les photographies montrant des actes sexuels de manière systématique, en privé comme en public.

De façon plus générale, sur l'ensemble des plateformes autres que les tubes et les sexcams, la zone floue de la nudité, entre la "peau apparente" indiscutablement non sexuelle, et le caractère suggestif ou déjà sexuel du softporn, est tantôt utilisée comme repoussoir, tantôt définie comme une zone tampon, tantôt acceptée comme la zone non-définie et non-problématique. Les sites implémentant la différence stricte des sexes ne s'étendent pas sur la question du caractère sexuel des images, et tout le problème est évoqué soit par des termes très génériques, soit par des exemples très précis. Ainsi, Blacklub interdit, parmi bien d'autres[72], les contenus à caractère "obscène", "tout contenu contraire à l'objet de Blacklub", ou "au bonnes mœurs". Les photos doivent représenter les abonné·es ou bien ne pas être téléversées du tout et elles ne doivent pas "être pornographiques ou tout simplement inciter à la violence, à la guerre, ou d'une manière générale, à toute pensée contraire à l'esprit du site". De son côté, Adopteunmec exclut promptement la nudité et la pornographie, en y incluant immédiatement les photographies dans lesquelles les abonnés seraient représentés torse nu. Meetic ne mentionne nulle part dans ses CGU la possibilité que ses abonné·es puissent téléverser des images pornographiques ou tout du moins équivoques. Contrairement aux autres plateformes, il ne semble pas nécessaire pour Meetic de se protéger légalement d'un éventuel raté de la modération. Somme toute, dans la série de posts de blog indiquant comment bien remplir son profil, l'entreprise revient toutefois sur l'exemple du maillot de bain, en s'adressant aux hommes : "Oubliez, donc, les photos torse nu et autres «  poses mannequin » cheveux aux vents et muscles dehors" et conseille, de façon plus générale d'éviter "les poses trop suggestives pour ne pas dire vulgaires". Le ton est donné.

[72] À propos de l'interdiction de poster des photographies présentant des personnes mineures et particulièrement des enfants : si il est évident que les plateformes hébergeant des contenus pornographiques sont particulièrement attentives à ne pas héberger de contenus pédopornographiques, le cas contraire signant la fermeture express du service par les autorités, il est intriguant de voir combien les sites n'autorisant pas les images pornographiques adoptent une posture similaire. En effet, alors qu'ils incitent par ailleurs leurs abonné·es à ne pas hésiter à aborder la question des enfants issus d'une précédente relation, à assumer leur vie de famille, *etc.*, ces sites se présentent comme des plateformes respectables, et comme des environnements moraux n'ayant rien à envier aux plateformes familiales telles que Facebook, sur lesquelles circulent librement les photos de familles avec enfants. Il me semble que ce paradoxe apparent désigne le point de rupture réflexif de ce type d'environnement implicitement sexuel : si le mouvement général consiste bien à neutraliser l'ensemble des signes explicites de sexualité, personne n'est jamais entièrement ignorant que la navigation, et donc que l'atmosphère du site, reste belle et bien orientée sexuellement et *donc* sexualisée. Dès lors, il semble logique que ces plateformes répondent d'elles-mêmes à l'obligation légale de protéger les mineurs de ce type d'expérience, même si cela peut paraître contradictoire avec le discours de respectabilité tenu par ailleurs.

À l'inverse, Mytilène indique que le service proposé relève "du divertissement en ligne et des services sociaux de rencontres en ligne", qu'il s'adresse à des adultes, et qu'il permet entre autres d'avoir "des discussions de nature sexuelle". Le site demande à ses abonnées de garantir le fait qu'elles sont conscientes que les contenus rencontrés peuvent "présenter une nature érotique, et qu'ils sont susceptibles de contenir des illustrations visuelles dépeignant des activités érotiques et sexuelles et de nudité, des portions graphiques et audio de même nature, et des descriptions sexuelles explicites". Aucune mention n'est faite du portrait, du visage, comme si cela ne semblait pas avoir la moindre importance. La rhétorique permissive de Mytilène est intéressante car elle montre combien les autres CGU sont généralement formulées sur l'interdiction, cependant elle joue un rôle pratique pour le site en visant avant tout à protéger l'éditeur de tout recours juridique pour obscénité, plutôt qu'à aider les abonnées à choisir leurs images.

Pour sa part, Dudesnude, une plateforme gay anglaise, centre expressément son discours sur la nudité plutôt que sur la pornographie ou les portraits. Le service fourni aux abonnés est présenté exactement à la croisée des sites de rencontre [profile site], sur lesquels on peut draguer les autres abonnés et les rencontrer [cruise other members] ou bien faire vérifier son profil [verify yourself to show you are real], et des sites pornographiques centrés sur le visionnage d'images [free videos and webcam], et pour lesquels une inscription minimale suffit [you can view naked pics, movies and profiles without becoming a member]. Toute sa logique repose sur le fait que rencontrer et visionner passent par la même plateforme et par la même mise en scène sexuelle de soi [show off yourself off ! (*sic*)], le reste relevant ensuite des stratégies des abonnés[73]. Lorsque la plateforme annonce ses "fonctionnalités uniques", la première listée n'est en rien le produit d'une technologie spécifique, mais bien d'une injonction normative, puisqu'elle désigne l'obligation d'afficher une nudité minimale pour tous les profils [a requirement for partial nudity on all profiles].

La "Charte Libertine" de Wyylde présente un positionnement intermédiaire qui confère une place au Visage sans en faire l'objet unique de sa sémiotique visuelle. Toutes les images sont autorisées sur Wyylde et la modération est assez conciliante avec les images ne représentant pas exactement les personnes, les laissant exprimer par là-

[73] En France, la plateforme ma-queue.com occupe ce même créneau, en centrant son activité en premier lieu sur ce qu'il est difficile d'appeler autrement qu'un "concours de bites". Ce n'est donc pas la nudité en tant que telle qui fait l'objet des échanges, mais bien les organes sexuels, cependant le paradigme qui veut que les relations de *grab* soient les mêmes pour engager des rencontres ou du visionnage et de la sociabilité strictement circonscrite à un environnement numérique reste bien présent.

même aux moins leurs fantasmes. Ainsi, nombre de profils montrent des images humoristiques, ou bien des photographies érotiques professionnelles. L'anonymat est une pratique centrale sur cette plateforme, le masque restant un attribut majeur du libertinage, et il semble entendu qu'un profil puisse ne pas forcément montrer un portrait, encore moins un visage. Wyylde mentionne explicitement aux abonné·es la possibilité de placer leurs portraits dans des dossiers "privés", inversant de cette manière l'injonction à la représentation du visage présente sur la majorité des sites à navigation sexuellement implicite. Cependant, cette souplesse n'est pas sans contre-partie. Là où l'on pourrait s'attendre à ce que la plateforme défende le caractère pornographique de ses contenus au point de les mettre en avant sur les profils, elle instaure une hiérarchie très nette entre les photographies "de présentation" et les photographies "anatomiques" et interdit simplement toute "photo montrant un acte sexuel en gros plan" sur les profils. En passant, Wyylde glisse un jugement esthétique pour le moins normatif en précisant que "les gros plans anatomiques souvent très inesthétiques pourront être supprimés par la modération", tout en réintroduisant à la ligne suivante la fameuse créativité libertine : "Laissez libre court [*sic*] à votre imagination afin de dévoiler en image le libertin que vous êtes et charmer vos interlocuteurs au premier coup d'œil".

OKCupid, dans ses ToS, interdit de téléverser des contenus susceptibles d'être considérés comme "obscènes, pornographiques, violents, ou qui pourraient de toute autre manière porter offense à la dignité humaine, ou contenir de la nudité [...]". Plus loin, dans ses pages d'aide, la plateforme produit deux encarts concernant les photos, l'un portant sur le caractère sexuel des images, l'autre sur leur capacité à représenter les abonné·es. Ces conseils sont relativement prosaïques, et engagent un travail de délimitation de ce qui est acceptable ou pas à partir d'exemples ordinaires. Ici, OKCupid ne définit pas ce qu'est une image pornographique et parle de "sexual photos" et de nudité [nude, nudity state of undress], en se positionnant plutôt vis-à-vis de formes visuelles intermédiaires qui chercheraient à négocier la limite entre ce qui est explicitement sexuel et ce qui ne l'est pas ou pas encore. Ces formes problématisent la nudité comme une zone conflictuelle de définition des effets attendus des images et du rôle que joue la nudité dans ce conflit. Ainsi, sont listés divers exemples d'images tentant d'obtenir deux effets à la fois, l'acceptabilité morale et formelle par la modération *et* l'excitation sexuelle, comme l'illustrent, par exemple, les images qui montrent un corps quasiment nu dont les organes sexuels sont simplement masqués par des émojis ou floutés et seraient susceptibles d'être téléversées sur ses serveurs comptant sur l'absence des organes sexuels pour apparaître légitimes. La plateforme indique en parallèle que ce n'est pas seulement la nudité qui est proscrite mais aussi des photos dont

les vêtements laisseraient malgré tout discerner des organes sexuels avec le tissu. Plus loin, en interdisant l'affichage de tout fétiche, ou embrayeur sexuel [kink], elle tente de prévenir la situation dans laquelle des photographies profiteraient, à l'inverse, de l'absence claire de nudité tout en étant explicitement sexuelles.

Au final, la liste des images proscrites repose sur une oscillation entre l'interdiction de la nudité, factuelle et aisée à qualifier, mais pas forcément sexuelle, et le caractère sexuel, dont les formes visuelles dépendent toujours plus ou moins d'un contexte et sont, pour cette raison, largement plus difficile à définir[74]. Au final, OKCupid ne semble résoudre la difficulté de cette oscillation entre nudité et sexualité qu'en faisant appel à une troisième notion, celle d'intimité et de contexte privé (présenté dans la photo), qui s'opposerait à l'espace public du site. La multiplicité des contextes, un thème souvent étudié dans l'ethnographie des RSN[75], est illustrée par la comparaison de deux contextes sociaux et pratiques dans lesquels peut s'exhiber un même type de nudité : une femme portant un bikini sur une plage et une femme portant de la lingerie fine sur son lit. Ce faisant, OKCupid, afin de préciser ce qui est entendu par caractère privé et intime se retrouve à solliciter rien de moins que le caractère sexuel suggéré par la lingerie, marquant de cette manière une sorte de cercle argumentatif quasi-tautologique.

L'argument qui veut que ce qui est acceptable sur le site corresponde à ce qui est acceptable dans un espace public est pour le moins spécieux, dans la mesure où la messagerie privée permet en principe justement de faire circuler des contenus qui ne relèveraient pas *de l'ordre* du public, et sert exactement à cela sur des plateformes comme Wyylde, Mytilene ou encore Planetromeo. On pourrait rétorquer que ces trois plateformes s'affichent comme autorisant les images à caractère sexuel dans leurs CGU/ToS. Sur ce point, Biway abordait les choses autrement, en autorisant les images à caractère sexuel pour les seuls échanges entre "amis", par messagerie privée donc, tout en ajou-

[74] Voici la liste complète (les retours à la ligne du texte original sont remplacés par des "/" ici) : "Kink or fetish photos / Overly sexual poses, i.e. crotch grabbing, posing sexually on a bed, *etc.* / Nudity states of undress that are not appropriate in a public setting : Images where a hand, pastie, blur effect, or sticker/icon is barely covering explicit body parts count as nudity. The intent of photos like this are to get away with as much as possible and do not follow the spirit of the"no nudity" rule. / Images where you can see outlines of explicit body parts through clothing also count as nudity, as do cleverly cropped photos (for example : photos that barely crop before the pubic line). Your photos must be socially acceptable for a public setting. Some states of undress are acceptable in certain public contexts (bikinis on the beach for example) but the same state of undress has a different meaning in different and more private context (lingerie in bed). Keep things respectful and only post photos of you that are appropriate for public settings. For example : would you send your boss a photo of you shirtless in the bathroom, or wearing lingerie in bed ? Probably not, because it's an intimate photo. However, if you ran into your boss at the beach and you were in a swimsuit, it would be fine. Same rules apply here."

[75] Marwick Alice E. et boyd danah, « I tweet honestly, I tweet passionately : Twitter users, context collapse, and the imagined audience », *New Media & Society*, février 2011, vol. 13, n° 1, p. 114-133.

tant que “Dans le cas contraire, seules les photos tout public ou d’un érotisme de bon goût seront acceptées”. De cette manière biway prenait la question par l’autre bout que ne le fait OKCupid, sans laisser vraiment plus de marge à la sexualisation de la nudité sur les profils publics, mais en fournissant une caractéristique, certes peu opérationnelle, de ce qui est érotique *et* acceptable. De cette manière, sur les profils publics des deux sites, il sera éventuellement possible de voir apparaître des images montrant un corps en partie dénudé, par exemple, un dos ou une jambe entièrement nus et tatoués (à la condition qu’ils soient photographiés avec soin), et, ce, sans que les sites ne semblent adopter le même type de gestion des contenus pour autant. Néanmoins, ne nous trompons pas, Biway pouvait se permettre ce tri positif de ce qui est érotiquement acceptable, parce que tout reposait sur le jugement du couple qui en maintenait bénévolement l’infrastructure, et que l’érotisme de “bon goût” était avant tout le leur et n’avait pas à être classifié et décomposé au sein d’un processus d’industrialisation de la qualification des contenus, situation à laquelle est inévitablement soumise la modération des contenus de OKCupid.

En effet, la définition de OKCupid des images acceptables n’enlève pas la possibilité de penser les images publiables comme “sexuelles”, toute la nuance siégeant dans ce qui est pensé comme “overly sexual”. Cette stratégie laisse une certaine marge de manœuvre à la modération comme aux abonné·es pour opérer. OKCupid fait preuve d’un peu de largesse encore lorsque l’aide donne la définition d’un portrait dans la section “Photos where you are not recognizable” : toutes les photos morcelant le corps et masquant le visage sont appelées à figurer dans une galerie secondaire nommée ‘essays’, tenant lieu d’espace d’expression plutôt que de présentation. Dans l’espace de présentation, le portrait principal n’est cependant pas obligatoirement synonyme de visage et, chose importante, OKCupid autorise explicitement ses abonné·es à ne pas afficher leur visage sur leur photographie principale[76], là où le visage est systématiquement associé au fait d’être identifiable et correctement représenté à l’écran. À la place, il est alors demandé de représenter une partie conséquente du corps (le torse sans la tête, les bras posés sur les jambes avec le visage hors cadre, *etc.*), une portion suffisante pour que ce corps soit, malgré tout, reconnaissable. En revanche, comme pour les “gros plans anatomiques” sur Wyylde, c’est le gros plan qui est alors proscrit par OKCupid, sui-

[76] *“If you don’t want to show your face, that’s ok, but make sure the photo still tells us a lot about you. A photo of you from behind is fine, for example, or a photo of you from the neck down but with your head cropped out. […] / OkCupid is for dating, and so photos of you should accurately visually describe who you are as a person. Just as we expect you to honestly describe your age, location,* etc. *we also expect photos to accurately describe you. / It’s ok to post photos of you from years ago if you caption them as such, or to post photos of you without showing your face, but photos should not be misleading or false”.*

vant l'argument qu'il ne permettrait pas l'évaluation même partielle d'une silhouette, d'un corps. Pour régler la question du refus manifeste que certain·es abonné·es exprimeraient en confrontant la plateforme à toutes ces stratégies de contournement de l'obligation au *Visage*, en dernière instance, OKCupid finit par mentionner l'usage de son service "incognito", qui permet de naviguer sans laisser de traces auprès des autres abonné·es (les traces sur les serveurs demeurent cependant intactes), service accessoirement payant[77].

### 4.3.3 Des médiations et des environnements qui *orientent*

Pour terminer ce chapitre un petit exercice de synthèse s'impose. Alors qu'il est fréquent d'identifier et distinguer "sites de rencontre" et "sites pornographiques", j'ai proposé comme alternative d'observer un continuum de médiations sexuelles numériques. Celui-ci comprend certes des médiations correspondant aux régimes de la rencontre et de la pornographie, mais permet aussi de les relativiser et de faire émerger des formes moins traditionnelles ou hybrides. J'ai finalement cherché à déconstruire la nomenclature habituelle des plateformes distinguées en sites "sérieux", "libertins", "gays" ou "lesbiens", "tubes porno", etc., qui fonctionne par l'agrégation de termes définis localement, et alimente la plupart des analyses des plateformes à caractère sexuel sans aucune discussion de son statut indexical. Ces distinctions ne reposent pas plus d'ailleurs sur un argument culturel solide, dans la mesure où il n'existe pas de culture "sérieuse", ni de culture "porno".

J'ai d'abord montré que la distinction des plateformes par les orientations sexuelles (sites hétéros, sites gays, etc.) ne pouvait être défendue de manière analytique. En effet, les *lexiques sexuels*, ainsi que les *agencement graphiques* qui modulent leur signification dans les formulaires d'inscription de l'ensemble des plateformes, comprennent la plupart du temps la possibilité de déclarer, explicitement ou implicitement, différentes orientations sexuelles. C'est en fait la manière même de concevoir les orientations sexuelles, leur multiplicité et, partant, les horizons sexuels et relationnels que les plateformes élaborent, qui marque la véritable différence entre elles. J'ai ensuite montré que l'orientation sexuelle n'était pas évacuée de l'expérience de navigation, mais se voyait performée différemment par l'architecture des bases de données avant même qu'elle soit performée par les abonné·es dans leur navigation, *en ouvrant ou fermant*

[77] *"You're especially shy or have privacy concerns, we do have an Incognito option which allows you to hide your profile and photos to everyone on OkCupid unless you have Liked their profile".*

*l'accès aux contenus*. Ce sont les plateformes qui marquent le moins, c'est-à-dire qui s'activent sans cesse à "ne pas dire" l'orientation sexuelle, tout en lui donnant techniquement forme.

Ensuite, j'ai abordé le fait que les plateformes qui ouvraient les accès aux contenus, le faisaient moins pour offrir une liberté sexuelle totale à leurs abonné·es que parce que les conditions d'usages de leurs bases de données nécessitaient cette ouverture ou ne nécessitaient pas de fermeture. En somme, que les choix de visionnage des contenus n'avaient pas *a priori* d'effet sur l'orientation sexuelle de la personne qui naviguait. Dans le cas où, pour certaines populations, l'absence d'*orientation* sexuelle de la navigation pouvait poser problème, les plateformes offrent un système ciblé de restriction des accès aux contenus, constituant tantôt une fonctionnalité discrète et secondaire (comme celle qui épargne les abonné·es queer du harcèlement par les hommes hétérosexuels sur OKCupid), ou bien une fonctionnalité envahissant l'ensemble du travail de qualification des contenus sur la plateforme (comme le fait d'exempter les hommes hétérosexuels des contenus gays et queer, sans toutefois les exempter des contenus lesbiens).

Pour finir, j'ai présenté la manière dont la qualification du caractère sexuel des contenus avait des conséquences sur la navigation et le sens qu'on pouvait lui donner. là où l'on opposerait spontanément la pornographie à une absence de pornographie, ou, sur ce terrain, la pornographie à la rencontre, il s'avère que l'évaluation du caractère pornographique repose sur deux axes relativement simple lorsqu'ils sont pris isolément, mais offrent un large espace de flou, ou de négociation selon la perspective que l'on adopte, à l'endroit ou ils se croisent : évaluer le niveau de nudité, et évaluer le caractère sexuel des actes représentés. Ainsi on se retrouve à évaluer la surface visible de la nudité des corps, qui peut être conçue comme une *sémiotique du Visage* d'une part, et de l'autre le type d'action engageant les organes sexuels, que l'on peut concevoir comme une *sémiotique des Organes*. Ainsi, des sites de rencontre adoptent des politiques relativement différente allant d'un contrôle très strict menant à la réprobation des images montrant des corps vêtus de maillots de bains, à l'autorisation de toutes les images sexuellement explicites, en passant par la négociation d'un "bon goût" concernant les niveaux de nudité, laissé à l'appréciation des services de modération.

Le compte-rendu, certes un peu aride, de ces médiations sexuelles numériques permet de s'affranchir des apories d'une compréhension du terrain qui suivrait trop scrupuleusement les imaginaires médiatiques de la rencontre et de la pornographie. Au lieu d'identifier des sites de rencontre d'un côté et des sites pornographiques de l'autre, il

devient possible de repérer au moins trois ensembles cohérents de plateformes, qui combinent différemment une modalité de chacune des trois MSN présentées dans ce chapitre : des plateformes construites comme des environnements *orientant* la navigation en direction d'un horizon *conjugaliste*, quelle que soit l'expérience qui en est faite concrètement, des plateformes qui proposent un environnement *orienté* autour des *sociabilités sexuelles*, quelles que soient ces sociabilités et leur orientation sexuelle, et enfin un environnement qui *oriente* la navigation autour de la qualification et l'expérience de son désir, que l'on peut considérer comme une activité *autosexuelle*[78]. Ces plateformes dont les MSN sont les mécanismes constituent autant de *machines sexuelles d'orientation*, pour adapter à ce terrain l'expression des "machines de goûts" développé par S.E. Gras. Les *orientations* s'hybrident parfois pour une seule plateforme ou un type émergent de plateformes et agencent alors des éléments de médiations qui paraîtraient sinon inconsistants dans la perspective de l'un ou l'autre des trois environnements *conjugalistes*, *sociabilitaire* ou *autosexuel*.

Ainsi, les plateformes qui ressortissent d'un environnement *conjugaliste* interdisent la pornographie, elles auront une forte chance d'être associées à un lexique sexuel fondé sur la différence des sexes, et de fournir une navigation sexuellement orientée et centrée sur l'établissement de dyades. On retrouve bien entendu ici l'imaginaire de la rencontre fondée sur la mythologie du couple. Cependant, de nombreuses plateformes proposent ou ont proposé (avant de disparaître) des services de rencontre en dehors des trois modalités spécifiques de médiation d'un horizon conjugal. Ainsi, on voit s'y adjoindre des plateformes variant par leur seul lexique sexuel (OKCupid), par leur seule politique d'accès (ABCoeur avant de sous-traiter son infrastructure).

On retrouve dès lors les combinaisons de médiations couvertes par la définition inclusive de la rencontre que j'ai présentée dans le chapitre 3. Seulement, une part de ces plateformes, les plateformes libertines et gays / lesbiennes, diverge progressivement de par leur gestion du caractère sexuel des contenus et avaient été exclues pour cette même raison des 'sites de rencontre' par la plupart des sociologues conjugalistes. Observer la façon dont elles agencent leurs MSN, et abandonner le critère de la rencontre pour les classifier, permet de les regrouper pour leur capacité à générer des *réseaux de sociabilités sexuelles* qu'ils servent des rencontres de tout types, ou seulement des échanges en ligne. Non pas qu'il n'existe aucune sociabilité sur les plateformes conjugalistes, mais elle est systématiquement rendue invisible aux abonné·es, alors qu'elle

[78] Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », Sociétés contemporaines, 2001, vol. 41-42, nº 1, p. 11-40.

est mise en valeur sur les plateformes de sociabilités sexuelles, en affichant contacts, témoignages, commentaires, etc. Ces dernières adoptent un lexique sexuel de la différence des sexes aménagée, permettant une connectivité plus grande tout en conservant les figures principales de la différence des sexes. Elles autorisent aussi l'affichage de contenus explicitement sexuels, mais organisent tout de même la navigation autour des profils et des discussions en priorité.

Certaines plateformes *orientent* la navigation en *hybridant* réseautage et pratiques autosexuelles. Ainsi, ma-queue.com se définit comme le site où l'on "vient voter pour la plus belle queue", c'est-à-dire comme un service centré sur le visionnage d'images explicitement sexuelles. Pourtant cette plateforme ne présente pas un univers sémio-catégoriel proliférant, puisqu'elle ne s'adresse qu'à un public d'hommes et adopte un lexique centré sur les seules catégories d'orientation sexuelle ('gay', 'bi', 'hétéro', comme dans le deuxième univers sémio-catégoriel). À son tour, Cam4 se place dans le même entre-deux, puisqu'elle classe les vignettes des webcams des abonné·es selon un lexique plutôt similaire à celui des sociabilités sexuelles, mais peut être entièrement utilisé comme un site de visionnage sur lequel on navigue par tags. Sociabilités ou autosexualité restent alors à l'initiative des usagèr·es.

Si l'on se tourne vers les plateformes de partage de contenus sexuellement explicites comme les tubes, elles semblent construites avant tout pour un usage *autosexuel*, avec une navigation basée sur une certaine sérendipité qui participe à la production d'un savoir sur son propre désir. Cependant autosexualité ne signifie pas forcément actes solitaires, dans la mesure où l'échange de message, et le suivi des profils reste possible, mais centré le plus souvent sur les usages de la plateforme. Une chose notable, c'est que la connaissance de son désir soit autant question d'éprouver son désir face aux contenus explicitement sexuels que par la richesse potentielle du vocabulaire disponible : ainsi les lexiques proliférants, à quelques rares exceptions près, se trouvent associés d'abord à l'affichage de pornographie, faisant de celle-ci un lieu sans équivalent pour formuler des identités minorisées, actualisant ce qui avait déjà été observé par G. Rubin pour les "zones de sexe" dans l'espace urbain[79]. La politique ouverte d'accès aux contenus n'oriente en principe pas sexuellement la navigation. Cependant, il est courant de constater qu'à une connexion sur un tube, les contenus sont compatibles avec une conception hétérosexuelle des contenus, c'est-à-dire dépourvus, en priorité, de contenus gays. Éprouver et connaître son propre désir croise, dans ce cas, les mécanismes

[79] Rubin Gayle S., *Surveiller et jouir : anthropologie politique du sexe*, Paris, EPEL (coll. « Les grands classiques de l'érotologie moderne »), 2010.

des plateformes *conjugalistes* en posant comme principe prioritaire et définitoire de la navigation l'exclusion de certains types de contenus.

De façon plus générale, il est difficile de systématiser entièrement les définitions de ces types de plateformes, dans la mesure où ils sont à la fois relativement stables (une plateforme n'évolue que très peu), et sans cesse en train d'évoluer et de se reconfigurer par l'émergence de nouvelles plateformes, la présence d'OKCupid et de son lexique sexuel proliférant dans le même groupe financier que Match.com et Meetic, bons élèves de la différence stricte des sexes, en est un signe parmi d'autres. Pour finir, il existe parmi l'ensemble des différentes modalités des MSN, des répulsions irréductibles qui entraînent dès lors des combinaisons impossibles. Ainsi, aucune plateforme n'associe une inscription basée sur un lexique de la différence stricte des sexes et l'autorisation d'images explicitement sexuelles. La différence stricte des sexes entretient un rapport ambigu avec son implémentation numérique, dans la mesure où elle sous-tend le seul univers sémio-catégoriel qui se fond dans une classification exclusive des contenus dans les bases de données. Mais elle ne fonctionne logiquement que pour des dyades, or la consultation de contenus pornographiques rend impossible l'application stricte, puisque, la relation médiatique, hormis en contexte de rencontre *conjugaliste* de deux individus représentés seuls sur leurs images, ne peut être assurée d'être *totalement* hétérosexuelle si elle concerne le visionnage, au hasard, d'une scène hétérosexuelle, impliquant donc le fait de regarder femmes et hommes s'activer de concert. Bien entendu, il existe d'autres mécanismes de réception des images pornographiques qui viennent compenser d'éventuelles ambiguïtés de l'orientation sexuelle du visionnage, en faisant abstraction du corps qui affiche le sexe|genre problématique par exemple, toutefois, ce point montre simplement que l'*orientation* de la navigation et donc du *grab* n'est jamais l'apanage des seules plateformes.

# Chapitre 5

# SUBJECTIVATIONS SEXUELLES ET *GRAB*

Les médiations sexuelles numériques participent à l'*orientation* de la navigation sur les plateformes, la contraignant, que cela convienne ou pas aux abonné·es, à ne pas pouvoir adopter toutes les formes possibles de *grab*. Le *grab* est un *attachement* dans la mesure où il participe à la production concomitante des "objets" et des "sujets". De cette manière, l'opération visant à *saisir* et manipuler des contenus comme celle visant à *être saisi·e* par ces contenus sont des instruments de subjectivation pour les abonné·es. En conclusion du chapitre 4, j'ai exposé l'idée que les environnements qui *orientent* la navigation, et permettent tel ou tel type de *grab* s'avèrent suivre ce que M. Bozon avait nommé les *orientations intimes*. Le projet de Bozon ambitionne de poursuivre l'étude foucaldienne des sexualités comme points de subjectivation. Il peut fournir des pistes substantielles pour le terrain qui nous occupe ici, et répondre au besoin de s'émanciper d'une compréhension des subjectivités sexuelles focalisée sur les orientations sexuelles, à l'endroit même où celles-ci ne cessaient de montrer leurs limites comme concept analytique.

Pour notre terrain, les *orientations intimes* jouent un double rôle, non seulement en permettant d'expliquer la variation des lexiques sexuels suivant les MSN en jeu, mais aussi en pointant l'importance, en contexte médiatique, de l'articulation en orientation sexuelle de la navigation et caractérisation sexuelle des contenus. Ainsi, une plateforme implémentant la différence stricte des sexes et interdisant les images explicitement sexuelles prend une tournure *conjugaliste*, alors qu'une plateforme autorisant l'affichage de contenus pornographiques participera à la prolifération des catégories sexuelles outillant ainsi les usages *autosexuels*, tandis qu'entre les deux, des formes in-

termédiaires organiseront l'affichage des images explicitement sexuelles suivant des règles plus ou moins progressives et aménageront la capacité d'échanger au-delà des incompatibilités d'orientation générées par la différence stricte des sexes.

À partir d'une analyse secondaire d'observations, de fictions et d'entretiens qu'il avait menés, M. Bozon a proposé une formule construite autour de trois processus principaux de subjectivation : l'orientation centrée sur la relation conjugale, l'orientation sur la sociabilité sexuelle, et l'orientation centrée sur la perception du désir individuel. Il les définit comme suit : "*On fait ici l'hypothèse qu'il existe des configurations distinctes, en nombre limité, qui associent de manière stable des pratiques de la sexualité et des représentations de soi. Ces types d'orientation intime constituent de véritables cadres mentaux, qui délimitent l'exercice de la sexualité, définissent le sens qui lui est donné et indiquent le rôle que la sexualité joue dans la construction de soi*"[1]. Le sociologue ajoute : "*Les orientations intimes constituent un niveau social intermédiaire qui, simultanément, subit l'influence de fonctionnements macro-sociaux et joue un rôle original dans les processus de mise en cohérence du sujet*"[2]. Il "*propose de distinguer trois familles d'orientations intimes, correspondant à des logiques et à des représentations suffisamment éloignées pour que l'on puisse les décrire comme des types distincts, à partir de leurs manifestations extrêmes : on les qualifie ici de modèle du réseau sexuel, de modèle du désir individuel et de modèle de la sexualité conjugale*"[3].

Les trois *orientations intimes* expriment donc trois "*manières élémentaires de se situer et de se connaître*"[4] dans un environnement sexuel, trois manières de *s'aligner* dirait S. Ahmed, tirées des expériences passées, le plus souvent informelles, de construction du sujet. Bozon détermine un champ d'application aux *orientations intimes* relativement large, désignant aussi bien les émotions, les discours et les représentations, que les comportements en interaction. Au vu de l'approche pragmatiste et matérialiste que j'ai sollicitée jusqu'ici, qui s'accommode particulièrement bien des analyses à un niveau "méso-" du social (probablement parce qu'elles ne hiérarchisent pas les choses de la même manière), j'ajouterai donc les environnements techniques, les *machines sexuelles d'orientation*, à la liste des dimensions de l'expérience de subjectivation sexuelle. Les *orientations intimes* donnent sens aux combinaisons des médiations que nous avons présentées dans le chapitre 4, et offrent l'occasion de revisiter et interroger les défi-

[1] Bozon Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », Sociétés contemporaines, 2001, vol. 41-42, n° 1, p. 13.
[2] *ibid.*, p. 13.
[3] *ibid.*, p. 15.
[4] *ibid.*, p. 14.

nitions ordinaires des objets numériques et des imaginaires médiatiques, ainsi que de cerner la façon dont les discours ou les actions des abonné·es entrent en adéquation ou en rupture, ou encore en négociation avec l'une ou l'autre de ces orientations.

Pour la première orientation, l'*orientation conjugaliste*, Bozon indique que "*Pour les individus situés dans cette orientation conjugale, l'évolution et les fluctuations de la vie sexuelle commune fournissent des indications précises sur l'état du couple : la sexualité est en somme un signifiant privé du signifié relationnel ou affectif. Ainsi un refroidissement de l'activité sexuelle conjugale suscite automatiquement une interrogation sur l'avenir de la relation" et ajoute que "Dans l'orientation conjugale contemporaine, en raison de l'importance symbolique qu'a acquise l'activité sexuelle comme confirmation du couple, ce risque de démotivation sexuelle est devenu une préoccupation récurrente*"[5]. Bozon rappelle que "l'exigence de fidélité" n'est plus le signe d'une censure sociale ou institutionnelle mais un signe d'engagement consenti dans la relation. Aussi, il note une augmentation constante de l'obligation de fidélité, notamment chez les femmes avec le développement du mariage d'amour et de la sexualité comme ciment de la relation conjugale. Chose importante, "*La vision conjugale de la sexualité, qui n'est pas celle de tous les individus vivant en couple, implique une méfiance à l'égard du désir individuel. L'activité sexuelle est considérée comme résultant d'un mécanisme conjugal, qu'il implique d'ailleurs les partenaires de manière égalitaire ou inégalitaire*"[6]. Bozon termine en précisant un point important lorsque l'on étudie les formes discursives et matérielles de la sexualité en ligne : "*Dans l'orientation intime conjugale, la sexualité occupe une place paradoxale : alors que l'activité sexuelle joue un rôle central dans la construction sociale du couple, elle est tenue de rester secrète et perd toute valeur hors de la conjugalité. Plus généralement, les tenants du modèle conjugal tendent à condamner la représentation de la sexualité*"[7].

Pour l'orientation centrée sur les sociabilités sexuelles, M. Bozon explique que "*Le modèle du réseau sexuel, que l'on peut aussi nommer modèle de la sociabilité sexuelle, n'est pas l'orientation la plus répandue, mais c'est un paradigme de référence important. Il se caractérise par une tendance à l'extériorisation de l'intimité qui va en apparence à l'encontre du mouvement séculaire de privatisation de la sexualité (Elias, 1973). Dans ce type d'orientation intime, l'activité sexuelle apparaît aux individus comme une composante ordinaire de leur sociabilité, génératrice de capital social mais également créatrice de liens d'interdépendance. La sexualité constitue ici un élément central d'identité so-*

[5] *ibid.*, p. 23.
[6] *ibid.*, p. 23.
[7] *ibid.*, p. 26.

*ciale, voire un trait d'identité professionnelle*"[8]. Il ajoute que l'orientation en réseau se structure régulièrement autour d'un rejet du couple comme modèle relationnel, et que l'extériorisation des signes de la sexualité pouvaient concerner des pratiques aussi bien récréatives que professionnelles, mentionnant l'importance de l'affichage des signes de sexualité pour les travailleur·ses du sexe afin de se signaler aux éventuel·les client·es.

La troisième orientation, celle concernant la perception cyclique du désir individuel, est présentée ainsi par Bozon : "*l'importance "ontologique" du désir sexuel pour l'individu. C'est le retour régulier du désir, c'est-à-dire l'activation périodique de la disposition à désirer/être désiré, qui confirme l'individu dans sa continuité. Dans cette logique, plaisir et satisfaction ne sont que des effets dérivés, et non les buts de l'action. La conquête fait généralement partie de cette construction « individualiste », dans la mesure où elle renforce la matérialité du désir en lui procurant un prolongement efficace, ainsi qu'une confirmation par le désir d'un(e) autre, mais elle compte moins que l'élan initial de l'individu. Et les bénéfices éventuels de la conquête, c'est-à-dire la possession physique de l'objet désiré ou l'établissement d'une relation durable, sont encore plus secondaires dans cette vision de la sexualité*"[9]. C'est une orientation qui n'est nullement confinée aux pratiques médiatiques, mais qui trouve une résonance particulière dans les usages des médias numériques, ceux de la pornographie, visuelle ou écrite, en particulier. Comme l'étude de F. Vörös sur les pratiques autosexuelles l'indique, la sexualité est conçue avant tout comme un rapport affectif et plus ou moins réflexif à soi, quitte à nécessiter une médiation, pour pouvoir se formuler.

Considérer les plateformes comme des *machines sexuelles d'orientation* en suivant la grille de lecture des *orientations intimes* nous offre la possibilité de cerner comment des usages adviennent de façon *transparente* et intégrée, parce qu'ils coïncident d'abord avec les *orientations intimes* proposées par l'environnement dans lequel ils s'effectuent. À ces usages, s'ajoutent des mésusages, qui se voient, à l'inverse, plus ou moins disqualifiés lorsqu'ils génèrent un conflit entre les *orientations intimes* de la plateforme et de l'abonné·e, perturbant ainsi leur *alignement* sur des questions d'orientation sexuelle, d'accès aux contenus ou de caractère plus ou moins sexuel des contenus. Décrire les rapports entre l'*orientation intime* exprimée dans le *grab* des abonné·es et l'*orientation intime* cadrant l'accomplissement de ce *grab* par la plateforme constitue un point de compréhension de la production des subjectivités sexuelles et numériques. Des travaux ont abordé la question de la subjectivité et des médiations sur les plateformes

[8] *ibid.*, p. 16.
[9] *ibid.*, p. 19.

2.0, à commencer par ceux de D. Cardon portant sur le design de la visibilité sur les plateformes[10]. Cet article a fourni, à l'orée des années 2010, un lexique fondateur pour décrire les interfaces du web 2.0 en produisant une typologie des mises en scène de soi suivant les médiations utilisées. Seulement ce type de lecture centrée essentiellement sur les fonctionnalités disponibles et sur les distinctions entre les plateformes trouve ses limites pour décrire des situations sexuelles.

L'analyse de D. Cardon se présente sous la forme d'un schéma construit par couches, et le plus souvent partagé en quatre quarts représentant chacun un type de visibilité en ligne. Du haut et de la gauche du schéma jusque vers le bas à droite, il déploie une diagonale distinguant identité civile et identité virtuelle, l'autre diagonale distinguant pour sa part identité narrative (en bas à gauche) de l'identité agissante (en haut à droite). La première diagonale concerne en priorité notre terrain. Pour le quart en haut à gauche, l'identité civile sert de point de référence dans les rapports que les plateformes attendent des abonné·es, et le modèle de plateformes pour cette portion du schéma n'est rien d'autre que les sites de rencontre combinant le lexique de la différence des sexes, des politiques d'accès fermées et la censure des contenus explicitement sexuels[11]. À l'autre bout du schéma, en bas à droite, on trouve la notion d'identité virtuelle qui correspond à celle d'un personnage que l'on choisit dans un jeu vidéo massivement multi-joueur et/ou un monde persistant, la métaphore utilisée étant celle de l'avatar et de la lanterne magique, monde de tous les possibles. Il s'agit de mettre en avant les plateformes et les services qui se fondent sur la simulation et tirent partie de l'inadéquation entre les "traits identitaires" déployés en ligne et ceux déployés hors ligne. Ici Cardon insiste sur "l'augmentation" et la "métamorphose" possible[12] et "d'endosser des rôles qui échappent à leur univers quotidien"[13].

Cardon reconnaît bien entendu une agentivité aux usagèr·es et la situe tantôt dans la distance qu'iels instaurent vis-à-vis des signes et des contenus de leur présence

[10] Cardon Dominique, « Le design de la visibilité : Un essai de cartographie du web 2.0 », *Réseaux*, 30 janvier 2009, vol. 152, nº 6, p. 93-137.

[11] Notons un point essentiel qui caractérise cet article et ne fait jamais l'objet des très nombreuses citations qui y renvoient : Cardon, distingue les sites de rencontre généralistes et "sérieux" de sites de rencontre gays, en leur attribuant des propriétés et donc des positions différentes au sein de son schéma. Cette intégration dans un corpus de plateformes de sociabilités, de ces sites à caractère implicitement ou explicitement sexuel est à ma connaissance unique en France avant les années 2010. Rien que pour cela, et même si aucune plateforme diffusant des contenus pornographiques n'y est mentionnée, cet article méritait d'être publié.

[12] P. 122, il cite des témoignages de personnes gays ou lesbiennes trouvant à renforcer leur confiance en soi sur SecondLife, par exemple, la plateforme leur offrant l'occasion d'essayer et d'évaluer des formes identitaires qu'iels n'auraient pas osé solliciter hors ligne.

[13] ibid. p. 101.

en ligne, tantôt dans la possibilité d'anonymiser techniquement leur navigation, par l'usage de proxy, de Tor ou de VPN. S'il reconnaît et rappelle théoriquement la centralité des tensions entre plateformes et abonné·es quant à la définition des usages identitaires[14], ce qui l'intéresse toutefois en priorité, ce sont les variations entre les médiations produites par chaque plateforme, et donc la façon dont les usages sont pensés et prescrits par les plateformes. Ainsi, il ne traite pas des stratégies des abonné·es pour négocier les modalités même du design et négocier dans le même mouvement leurs modes de subjectivation. Cette approche ne permet ni d'appréhender la variété des usages au sein d'une seule et même plateforme, pas plus qu'au sein d'un même type de visibilité. Elle n'offre pas non plus les moyens d'articuler la subjectivation technique avec des modes de subjectivation qui ne soient pas définis par le seul usage des fonctionnalités des plateformes, mais aussi par celui des contenus.

Si l'on fait abstraction de l'exercice cartographique à proprement parler, l'auteur nous offre cependant une piste en indiquant que « *Davantage que la multiplicité, c'est donc sans doute la capacité à régler la distance aux faces qui caractérise les stratégies identitaires sur les différentes plateformes. Dès lors, la question de la distance au réel peut se révéler être un critère d'arbitrage beaucoup plus important que le choix d'une facette identitaire. On peut donc faire l'hypothèse que les plateformes relationnelles encouragent et développent chez leurs utilisateurs un rapport stratégique et calculatoire à leur propre identité*". Pour appréhender les modes de subjectivation liés aux médiations, une fois que l'on a cartographié celles-ci, il s'agit de redonner de l'épaisseur à cette surface cartographique, et rendre compte de la distance que les abonné·es s'accordent vis-à-vis des médiations proposées ou prescrites par les plateformes, en somme, on a tout à gagner à passer d'une métaphore cartographique à une métaphore topographique. Là où Cardon reste prudent quand au caractère partiel de son approche, d'autres chercheur·ses vont plus vite à déduire des usages à partir d'une lecture des seules médiations. Ainsi, en discutant l'analyse des interfaces des sites web opérée notamment par P. Lardellier, É. Kessous et E. Illouz, M. Bergström avance une critique intéressante quant à la nature très"directe" des effets que ces chercheur·ses attribuent aux plateformes. La sociologue rappelle qu'il n'existe pas d'effet directs des sites de rencontre sur les usages,

[14] "Aussi l'identité numérique est-elle une coproduction où se rencontrent les stratégies des plateformes et les tactiques des utilisateurs.", *ibid.*, p. 98, ainsi que "Chaque plateforme propose des systèmes d'enregistrement, des descriptions signalétiques et des assignations identitaires très différentes. Ce lien de co-dépendance entre image de soi et structuration de l'interface du service montre, si besoin était, l'encastrement de plus en plus significatif des technologies de communication dans la production des subjectivités numériques. Davantage que le système catégoriel en lui-même, les plateformes structurent les expressions identitaires en dessinant des espaces de visibilité aux périmètres différents, ce qui invite les utilisateurs à ajuster leur exposition au public à qui ils se rendent visibles.", *ibid.*, p. 104.

et, pour montrer l'autonomie des deux se propose d'interroger les choix des concepteurs[15]. J'ai adopté de mon côté une approche différente, qui vise moins à autonomiser les usages des discours de conception, qu'à chercher à percevoir les effets différents des plateformes sur différentes populations.

Il n'y a pas d'effets directs des médiations sur les usages, mais il n'y a pas pour autant d'absence d'effets, seulement ils seront différents selon les cas, parfois imperceptibles, parfois déterminants. Le principal atout d'une approche par les *affects* et les *attachements* réside dans le fait que des publics, constitués en communautés affectives[16] vont réagir différemment à une même fonctionnalité ou un même type de contenus et vont développer à partir de leurs ressources sexuelles une manière spécifique d'appréhender tel ou tel objet médiatique. On retrouve ce genre de phénomène dans le choix des catégories proposées par un formulaire d'inscription. Classifier pour structurer la base de données d'une plateforme, participe autant à faciliter l'expression de goûts et de relations possibles, qu'à l'organisation spécifique des relations entre abonné·es. Se décrire soi-même et s'inscrire dans l'un de ces systèmes de classification requiert l'acceptation (quelles qu'en soit les raisons) de l'ordonnancement du monde qu'impose la classification. En ce sens, les plateformes contrôlent l'outil d'attribution des catégories aux abonné·es[17] en devenant le moyen pour les abonné·es d'engager des relations *orientées*. L'*orientation* est un effet, relativement direct, pour le coup, en revanche, il ne détermine pas pour autant la subjectivité des abonné·es qui disposent d'une marge de manœuvre : si la base de données et le formulaire imposent le lexique, l'orientation sexuelle, les abonné·es peuvent parfois arrondir les angles de leurs traits identitaires sexuels, adopter des stratégies de sélection des contenus plus strictes que celles de la plateforme, en somme exercer une certaine résistance et chercher à contourner MSN comme prescriptions d'usages.

Déduire les usages des médiations (et des seules fonctionnalités) produites par les plateformes provient souvent d'une difficulté à penser le conflit entre abonné·es et plateformes, et ce problème prend des accents particulièrement marqués lorsque l'on aborde des terrains à caractère sexuel, dans la mesure où les catégories de la sexualité, comme les *orientations*, ne sont pas exemptes de conflits définitionnels. En principe, selon une perspective ethnométhodologique, en transcendant "l'action individuelle ou

[15] Bergström Marie,*op. cit.*, p. 119-126.

[16] Julliard Virginie, La différence des sexes sur twitter les conditions d'observabilité d'un engagement affectif émotionnel, HDR, Paris Est, Créteil, 2018, p. 93 et suivantes.

[17] Bivens Rena et Haimson Oliver L., «  Baking Gender Into Social Media Design : How Platforms Shape Categories for Users and Advertisers », *Social Media + Society*, 10 janvier 2016, vol. 2, nº 4, p. 4.

collective"[18], un horizon catégoriel déterminé facilite les interactions en ligne[19]. Il permet par exemple aux participant·es à une discussion en ligne (uniquement médiée par du texte) d'engager leurs interactions sur une base commune (le fameux ASV, âge, sexe, ville, du minitel jouait aussi ce rôle) et rendre, de la sorte, leur "monde visible, dicible et communicable". Il semble pourtant, à lire S. Ahmed comme F. Malbois, que les expériences tout à fait problématiques des catégories utilisées en situation adviennent plus rapidement et plus souvent que ce que les lectures ethnométhodologiques peuvent laisser entendre. F. Malbois ajoute que la raison pratique, telle qu'étudiée par l'ethnométhodologie, est souvent incapable de "thématiser" le fait de *ne pas* "faire à l'identique", le fait de ne pas seulement ordonner et accomplir la situation[20]. En cela, il lui manque un moyen de saisir les cas dans lesquelles les catégories, les relations ou les objets disponibles ne conviendraient pas. Concernant les environnements numériques, il faut pouvoir étudier à la fois les modalités de production d'un ordre de l'interaction médiée, mais aussi pouvoir envisager les quiproquos ou les polémiques (les accusations de *faking* par exemple) qui adviennent et contreviennent à la situation "normale" parce que accomplie.

La première grande affaire de *fakes* du web 2.0, les "fakesters" sur la plateforme Friendster, a vu une profusion d'éléments hétérogènes devenir tour à tour l'objet de la controverse : les images détournées, l'évaluation de l'étendue du réseau de chaque abonné·e, *fake* ou pas, les scripts d'usages de la plateforme, et, surtout, la séparation des usagèr·es en deux groupes opposés par leurs conception des usages des contenus, notamment visuels, sur la plateforme[21]. Ces deux groupes, sur une même plateforme, ont pu trouver à interpréter les fonctionnalités en place selon des conceptions de la sociabilité et de la technique complètement antagonistes, mais également possibles dans cet environnement précis de médiation. Selon S. Paasonen, la notion de *grab* repose précisément sur le fait que la distinction entre fonctionnalités (entendues ici comme contenants) et contenus est toute relative, et que les premières n'ont pas d'autre raison d'exister que la *saisie* des seconds, les seconds restant inaccessibles, donc *sans effets* aucun, sans les premières. F. Vörös précise que si "*la signification n'est pas une propriété des images des textes ou des vidéos, [elle] émerge à travers des pratiques matérielles spécifiques*", ajoutant immédiatement que "*la matérialité n'est pas ici une "propriété des*

[18] L. Kaufmann, citée dans Malbois Fabienne,*op. cit.*, p. 81.

[19] Velkovska Julia, Les formes de la sociabilité électronique : une sociologie des activités d'écriture sur internet,Paris, EHESS, Paris, 2004, ainsi que Velkovska Julia, « L'intimité anonyme dans les conversations électroniques sur les webchats », *Sociologie du Travail*, 2002, vol. 44, nº 2, p. 203 et suivantes.

[20] Malbois Fabienne,*op. cit.*, p. 84.

[21] Boyd D. et Heer J., « Profiles as Conversation : Networked Identity Performance on Friendster », Hawaï, USA, IEEE, 2006, p. 5.

*choses" mais un "enchevêtrement" de relations dynamiques, en déplacement continu*"[22]. Cela nous permet de faire l'hypothèse que les images vont prendre part aux processus de subjectivation en tant que rapports, et que, plutôt que de les réduire au rang d'objets visuels circonscrits à l'intérieur de leur cadre, on peut les envisager comme des rapports (individuels ou collectifs) entre les abonné·es, entre les abonné·es et les plateformes, ou encore comme un rapport de soi à soi, rapports qui répondent ou résistent aux *orientations* locales.

Comment se formule la question des images dans un environnement régi par une *orientation intime* spécifique, et quelle place prennent-elles dans les modalités de subjectivation sexuelle numérique ? C'est ce dont je vais rendre compte dans les sections qui suivent, en abordant d'abord les façons dont les abonné·es négocient la navigation dans le cadre même des MSN sans toujours respecter les prescriptions d'usages des plateformes, pointant ainsi le fait que l'écart entre usages techniquement possibles et usages en désaccord avec les scripts des plateformes peut être important. Je présenterai ensuite une typologie des *fakes* et la façon dont les *orientations intimes* participent à leur identification ou leur dénonciation. Dans une seconde section, je montrerai la variété des usages des sémiotiques visuelles *Visage* et *Organes* suivant les *orientations intimes* en vigueur, en faisant notamment apparaître leur dimension genrée. Il s'agit de rendre compte de la manière dont les rapports de genre prennent forme différemment selon *l'orientation intime* déployée par la plateforme sur laquelle ils se reproduisent.

## 5.1 (IN)ADÉQUATIONS ENTRE *GRAB* ET MÉDIATIONS SEXUELLES

Nombre de déclarations effectuées par les abonné·es sur les formulaires d'inscription sont parfaitement *transparentes*, au sens où elles ne se confrontent pas à l'épaisseur infrastructurelle et ses complexités ou ses rigidités. De ce fait, passer l'inscription sans encombre offre en principe l'occasion d'une expérience de l'appareil technique relativement paisible. Néanmoins, des personnes arrivent à s'abonner sans être parfaitement en adéquation avec les formulations de la différence des sexes, avec l'orientation sexuelle par les restrictions d'accès, pas plus qu'avec la gestion du caractère sexuel des contenus. Si les MSN présentées dans le chap 4 ont un rôle normatif de défini-

[22] Vörös Florian, « Introduction : le porno à bras-le-corps » dans *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, Paris, 2015, p. 14.

tion des horizons et des matériaux sexuels, elles ne sont pas le seul élément normatif de l'expérience de navigation et elles ne contraignent pas l'ensemble de l'expérience sexuelle numérique. Ainsi des activités peuvent être menées par les abonné·es sur les plateformes sans échapper pour autant au cadrage par les MSN, tout en ne respectant pas l'ensemble des conditions générales d'utilisation de la plateforme, ou en adaptant les prescriptions d'usages à leurs propres besoins. Ces activités peuvent passer relativement inaperçues, ou bien se voir exposées parce qu'elles ont posé problème à un·e abonné·e en particulier.

Dans leur article sur les relations "à-côté" et les technologies numériques[23], L. Le Douarin, C. Le Van et S. Petite, présentent des usages des technologies et des plateformes numériques qui entretiennent un rapport variable aux scripts d'usages officiels, aussi différents soient-ils. Ces usages correspondent tantôt au programme défini par la plateforme, comme s'inscrire sur un site de rencontre et rencontrer hors ligne, ou bien échanger par webcam parce que "c'est juste une manière de se masturber comme une autre", etc. À d'autres moments ils se trouvent en léger décalage, comme lorsque, à l'inverse, des romances se construisent depuis des plateformes spécialisées (jeux vidéos, forums de passionné·es, etc.) et que les relations, plutôt instrumentales et spécifiques, au départ, s'épanouissent sur un plan plus romantique et nécessitent de se déporter soit sur un autre service soit hors ligne. Des usages à contre-courant sont aussi évoqués, comme le fait d'échanger des photographies explicitement sexuelles sur des plateformes dites "sérieuses" (donc, en principe construites autour d'une sexualisation strictement implicite des échanges), ou bien de ne jamais rencontrer du tout les amant·es, même les plus passionné·es, que l'on y trouverait. Les autrices rapportent l'usage d'un site de rencontre résolument tournés vers la passion épistolaire numérique.

---

> "Les relations à coté contribuent ainsi au travail de réassurance individuelle. Pour autant, ce jeu de séduction en ligne n'interfère pas toujours avec la vie sociale et familiale de certains hommes, trop précieuse pour qu'ils puissent en rejeter totalement les contraintes. Pour les femmes, ces pratiques de restauration de soi visent également à susciter régulièrement le désir, à pimenter leur vie pour retrouver leur féminité, après une grossesse, ou encore au moment de la retraite, pour surmonter l'enfermement conjugal et « échapper à leur condition ». Christiane, 50 ans, mariée, s'est

[23] Le Douarin Laurence, Le Van Charlotte et Petite Ségolène, « Les liaisons clandestines et internet : quels types d'infidélité ? » dans Éric Dagiral et Olivier Martin (dirs.), *L'ordinaire d'internet*, Paris, Armand Colin, 2016.

> inscrite sur un site de rencontre « en toute amitié » et elle a commencé « à parler, à discuter, à échanger des confidences » avec un homme de 10 ans son aîné. Elle ne veut pas le rencontrer, juste voir en lui une fontaine de jouvence et ressusciter l'ardeur des premiers émois amoureux : « à notre âge, on est redevenu amoureux comme lorsqu'on avait 18 ans ». Après plus de vingt ans de mariage, elle avoue manquer de tendresse et sa relation avec son prince charmant virtuel est une source de plaisir inespérée : « Chaque jour on fait l'amour sur internet et c'est intense comme si on le vivait vraiment. On se fait tellement de bien ! » [...]."

---

En terminant leur chapitre, les autrices notent paradoxalement que "Les liaisons numériques alimentent les fantasmes personnels en évitant de « donner corps » à ces relations", alors même que l'ensemble de leurs exemples témoigne d'un engagement corporel vibrant de la part de leurs interviewé·es. Si l'on comprend bien que cette expression vise en réalité le fait de "matérialiser" hors ligne les échanges entretenus en ligne, l'expression n'est pour autant pas anodine, et suit l'adage numérique qui voudrait que "chatter n'est pas tromper". La différence entre les modalités matérielles d'une relation maintenue en ligne et celles d'une relation qui se déplacerait hors ligne, rejaillit sur la nature même de ces relations et permet d'assurer leur compossibilité, là où elles seraient immédiatement concurrentes et fatales pour le couple initial (selon des modalités *conjugalistes*, bien entendu) si la relation en ligne "prenait corps" finalement.

De façon plus générale, on peut interroger certaines situations en ligne comme le fruit d'une tension entre des contextes sexuels différents : cette tension relève tantôt de stratégies pour éviter un *context collapse*, qui verrait des identités différentes, voire discordantes, d'une même personne sollicitées dans la même situation, tantôt, au contraire, d'un effort pour créer des connexions entre différents contextes tenus à distance par d'autres biais. La frontière symbolique entre échanges en ligne et échanges hors ligne peut tant qu'elle est maintenue assurer le cloisonnement de ces contextes, mais des plateformes distinctes le peuvent aussi. Les *fakes* sont un procédé éditorial visant à échapper à certaines conditions techniques ou sociales, souvent étudiées[24],

[24] Parmi les nombreux travaux sur les *fakes* en ligne on peut consulter Burrell Jenna, « Problematic empowerment : West African Internet scams as strategic misrepresentation », *Information Technologies & International Development*, 2008, vol. 4, nº 4. Donath Judith, « Signals in Social Supernets », Journal of Computer-Mediated Communication, octobre 2007, vol. 13, nº 1, p. 231-251. Donath Judith S., « Identity and deception in the virtual community » dans *Communities in cyberspace*, Routledge, 2002, p. 37-68. Ellison Nicole B., Hancock Jeffrey T. et Toma Catalina L., « Profile as promise : A framework for conceptualizing veracity in online dating self-presentations », *New Media & Society*, 27 juin 2011. Ainsi que Ott Myle, Cardie Claire et Hancock Jeff, « Estimating the Prevalence of Deception in Online Review Communities », New York, NY, USA, ACM (coll. « WWW '12 »), 2012.

ou sexuelles, moins souvent étudiées. Cette a pour but de présenter différents cas qui occupent les interstices des MSN et des prescriptions d'usage et peuvent passer aussi bien inaperçus que faire l'objet d'une dénonciation comme *fake*.

### 5.1.1 Les 'hommes hétéros' qui cherchent des hommes

Quelles sont les médiations qui participent au *placard* masculin tout en le reformulant ? Les espaces d'échanges qui combinent l'univers sémio-catégoriel de la différence aménagée des sexes, une politique d'ouverture des accès (modulée ou pas par des fermetures individuelles) ainsi que la possibilité de publier des contenus explicitement sexuels sont particulièrement adaptés à l'expérience numérique du *placard*. Lors de ma première enquête, j'avais pu identifier ce type de variations d'identifications ou de comportements sur les plateformes se présentant d'abord comme des galeries d'images, sur le modèle de Ma-queue.com, mais pas de façon aussi prononcée sur des plateformes échangistes aujourd'hui. Comment rendre compte du *placard* à l'œuvre, du *placard* comme processus social et communicationnel[25] ? Le *placard* n'est pas une stratégie rationnelle et totalement consciente de dissimulation d'un "vilain secret", même si certains récits, souvent produits après un *coming out* l'y résument. Le *placard* n'est pas non plus seulement la conséquence de normes, telles que la présomption d'hétérosexualité, qui oblige toute personne lgbtqia+, qui serait *out* par ailleurs, à refaire un *coming out* à chaque nouvelle situation de la vie quotidienne. À partir des théories queer, on peut le concevoir comme une condition épistémologique, identitaire et affective autrement plus complexe, traversée de savoirs et d'*ignorances* directement connectés à une anxiété (homophobie intériorisée), des formes discursives (l'identification est impossible même quand les discours où les situations la justifieraient) et de désirs ou de plaisirs venant les contrarier et les nourrir en même temps[26].

Pour rendre compte de ce processus, la pertinence de l'exercice même de l'enquête doit être interrogé. En effet, demander à quelqu'un·e de s'exprimer sur ce qui est, pour elle ou lui, à la fois une stratégie jouant à la limite des pratiques et des discours, un trouble dans ses performances identitaires, et une réflexivité relativement coûteuse,

[25] Amato Étienne Armand, Pailler fred et Schafer Valérie, "Sexualités et communication" dans *Sexualités*, revue Hermès, n°69, Paris, CNRS, 2014, p. 17.

[26] Sedgwick Eve Kosofsky, *Épistémologie du placard*, traduit par Maxime Cervulle, Paris, Éd. Amsterdam, 2008, notamment l'introduction et le premier chapitre.

est contre-productif, voire parfois nuisible[27]. Pourtant les plateformes de *sociabilités sexuelles* offrent les mêmes opportunités que les lieux de rencontres anonymes, tout en fonctionnant d'une manière bien différente. Là où ces lieux fonctionnent en dehors des logiques taxinomiques de la recherche ou des discours de prévention ou encore des discours militants, en hiérarchisant les identifications sur des critères propres à l'organisation des plaisirs sexuels plutôt qu'à celle de la gestion épidémiologique de populations à risques[28], les plateformes obligent à une inscription à partir des catégories sexuelles qui peuvent ne pas simplifier les interactions.

Les plateformes libertines / échangistes ou les plateformes masculino-centrées comme ma-queue.com ou branle-entre-potes.com, constituent une zone de médiation aux propriétés particulièrement importantes qui laisse la possibilité aux abonné·es d'en contacter d'autres, et ce quelles que soient leurs identifications initiales et les incohérences en termes d'orientation sexuelle que ces prises de contact induisent. Nous l'avons vu dans le chapitre 4, les médiations qui reposent sur le deuxième univers sémio-catégoriel *aménagent* la différence des sexes afin de réduire la contrainte des logiques d'exclusion binaires, sans pour autant s'en émanciper totalement. De ce fait, elles offrent une certaine fluidité dans la prise de contacts, au même titre que d'autres environnements dédiés aux rencontres tels que les lieux de drague anonyme en extérieur. Cependant, elles n'abandonnent pas les mécanismes d'identification propres aux plateformes numériques et continuent de se baser sur des déclarations identitaires à l'inscription et sur un lexique sexuel restreint défini en amont.

Les plateformes libertines et échangistes sont construites autour de traits culturels spécifiques, qui les distinguaient des plateformes bisexuelles avec lesquelles elles partageaient peu ou prou le même lexique sexuel. Parmi ces traits, on peut compter la tendance générale de leurs abonné·es à valoriser une conception hétérosexuelle des échanges et des rencontres, conformément aux normes des espaces échangistes établies depuis les années 1980[29]. Ces plateformes sont principalement utilisées par des hommes et des couples hétérosexuels dont le profil est, le plus souvent, tenu par un homme. Elles entretiennent un rapport complexe avec les identifications gay, lesbienne

[27] J'ai moi-même tenté de me confronter à cet exercice, en tentant d'interroger une personne sur ses usages du web, alors qu'elle était sortie de son *placard* quelques mois plus tôt lors d'une discussion dans un bar (voir annexe 2.6).

[28] Gaissad Laurent, « « Ça ne me dérange pas qu'ils soient homos, mais ils le font salement » : L'espace public de la sexualité entre hommes », *Bulletin d'histoire politique*, 2010, vol. 19, nº 1, p. 205. Gaissad Laurent et Deschamps Catherine, « Des sexualités dans l'espace public. Moments « autres » et co-voisinages multiples », *Espace populations sociétés*, 2007, 2007/2-3, p. 357-369.

[29] Welzer-Lang Daniel, « L'échangisme : une multisexualité commerciale à forte domination masculine », Sociétés contemporaines, 2001, vol. 41-42, nº 1, p. 111-131.

et bisexuel·e, dans la mesure où elles les rendent aisées sans jamais en promouvoir les formes masculines. Elles s'apparentent en cela à la presse libertine, dont l'analyse par B. Damian-Gaillard a montré que l'homosexualité masculine n'y était pas mentionnée parmi les scripts sexuels mis à disposition des lecteurs et des lectrices[30]. D. Welzer-Lang, quand il enquête sur les clubs échangistes, pointe de son côté que les pratiques bisexuelles concernent environ un tiers des hommes, mais, contrairement à celles des femmes, elles sont d'abord plus furtives, et surtout très peu discourues.

Cette différence entre les discours (dont font partie les scripts sexuels exposés dans les histoires érotiques) et les pratiques se retrouve en partie en ligne bien qu'elle se formule autrement. De ce que j'ai pu observer depuis 2015, certains hommes, dont le profil les identifie comme hétérosexuels sollicitent d'autres hommes et leur proposent des rencontres sexuelles assez directement par messagerie[31]. Leur profil indique qu'ils sont hétérosexuels, n'indiquent pratiquement jamais qu'ils recherchent, parmi d'autres, des hommes inscrits comme bisexuels ou gays. Quelques-uns d'entre eux nuancent leur orientation hétérosexuelle déclarée pour la base de données en indiquant leur bisexualité dans le texte de leur profil, celle-ci passant le plus souvent pour une information anecdotique au milieu d'un long discours sur le libertinage et les plaisirs sensuels. Lors des premiers messages qu'ils envoient, les hommes se présentent dans la moitié des cas comme des personnes bisexuelles plutôt passives, sinon comme des personnes ne cherchant pas un rôle précis, signifiant une certaine versatilité (pour reprendre le vocabulaire gay sur ce point). Quelques rares hommes cherchent, lorsqu'ils s'adressent à un homme déclaré 'bisexuel', à savoir non pas s'il est enclin à une rencontre avec eux, mais s'il est passif et s'il "suce".

Les images de ces hommes ne participent pas forcément à la négociation de cette position ambiguë, si ce n'est dans le cas de personnes suffisamment à l'aise (athlétiques, en fait) pour se montrer nues, qui seront alors plus enclines à se montrer de dos ou photographier leurs fesses que les autres. j'ai pensé un temps que ces hommes étaient plutôt plus âgés que la moyenne, cependant, des profils indiquant une tren-

[30] Damian-Gaillard Béatrice, « Le courrier des lecteurs et des lectrices d'Union : scripts culturels de l'amour sexuel », *Le Temps des médias*, 2012, vol. 19, nº 2, p. 133.

[31] J'ai pu observer ce décalage par l'intermédiaire d'un profil me déclarant comme 'homme bi' dans la base de données de Netechangisme/Wyylde. Avec des profils d'homme hétérosexuel ou de femme hétérosexuelle ou bisexuelle, je n'avais pas eu l'occasion de voir ce type d'échanges, que je savais, depuis longtemps exister sur des plateformes d'homosocialité masculine centrées sur le visionnage d'images d'organes sexuels. Avec des profils de couples, j'avais pu discuter de configurations diverses impliquant des échanges sexuels entre hommes, mais qui correspondaient en général aux identifications des profils, les hommes hétérosexuels proposant des jeux sexuels les intégraient dans le triolisme et ne proposaient jamais la moindre pénétration durant les échanges par messagerie.

taine ou une quarantaine d'années expriment la même situation. Les profils indiquent d'ailleurs bien plus systématiquement des éléments récurrents et spécifiques,telles des phrases précisant "je suis ouvert à toute expérience", "tout est possible", "et pourquoi pas plus" (glissé après une liste particulièrement anodine sur un site libertin), etc. Dans la présentation ci-dessous, l'abonné parle de ses expériences passées, mais ne mentionne pas qu'il recherche des hommes hétéro, gays, ou bi, seulement des femmes et des couples. Les expériences passées sont présentées en fonction des combinaisons suivant le sexe|genre des partenaires, le fait que certaines aient impliquées des échanges bisexuels n'arrivant qu'en second. En revanche, avant d'évoquer ces expériences, la curiosité et l'ouverture étaient déjà exprimées, comme pour introduire la question du dépassement des pratiques strictement hétérosexuelles.

---

> Bonjour,
>
> J'ai 49 ans, 1,78 m, 78 kg, fin, sportif (je nage et je cours chaque semaine). Sexe rase, 18 cm. Je suis curieux et ouvert. J'ai plusieurs expériences réussie á 3 (HHF ou HFF) et aussi á 4 (HHHF et HFHF), dont certaines bi. Je recherche des rencontres avec femmes, femme bi, couples pour rencontre et plus si affinite. J'aime les tenues sexy, la complicité, le sexe dans le respect de l'autre, a 2, 3 ou a 4.
>
> Je suis ingénieur sur Lyon, j'aime sortir, resto, visiter, découvrir, j adore les voyages et le bon vin. Je me déplace sur Lyon et les départements autour, je peux aussi recevoir sur Lyon (métro Charpenne, ligne B), je suis disponible les week-end et le soir à partir de 18 heures.
>
> A tres Bises coquines

---

Les conversations sont souvent relativement courtes, le fait de refuser la rencontre ou d'interroger l'ambiguïté de la situation étant une raison suffisante pour ne plus répondre. D'autres hommes semblent, sinon à l'aise, tout du moins à même de tenir l'équilibre entre les règles de politesse et le besoin de ne pas s'éterniser sur le sujet. Ainsi, jean7878, abrège la conversation à peine démarrée, ne s'explique pas et ne répond pas vraiment aux questions, c'est la rencontre immédiate et son organisation qui comptent, et pour cela il ne peine pas à s'exprimer, mais n'est pas en mesure de formuler les modalités de ses identifications.

---

jean7878 28 août 2017 03 :03 Hello, dispo ?

mhk91 28 août 2017 03 :04 hello ! en général, tu ne lis pas trop les profils avant de discuter avec les gens ? ;-)

jean7878 28 août 2017 03 :05 Pas à cette heure ;)

mhk91 28 août 2017 03 :05 t'es en panique ?

jean7878 28 août 2017 03 :05 Non

mhk91 28 août 2017 03 :07 tu me rassures :) tu cherches quoi, avec une telle urgence, du coup ?

jean7878 28 août 2017 03 :08 Un plan direct, mais sans trop discutee

mhk91 28 août 2017 03 :09 mais tu cherches un plan avec une femme ou avec un mec ou avec un couple ? il y a marqué "homme hetero" qui cherche des "femmes hétéros" sur ton profil, et je suis un mec bi, tu comprends ma confusion, je suppose…

jean7878 28 août 2017 03 :10 Ok

jean7878 28 août 2017 03 :10 Bonne nuit

mhk91 28 août 2017 03 :10 ??

jean7878 28 août 2017 03 :11 Franchement je suis désolé mais je cherche pas de blablas, je cherche un plan direct avec un mec actif ou passif

mhk91 28 août 2017 03 :14 ok, et bien suffit de le dire, sinon on ne comprend rien à ce que tu cherches vu que tes informations sont contradictoires. Si tu ne les as pas contactés, y a "mimioli", un couple qui rencontre séparément des fois qui cherche un plan maintenant, ça peut peut-être vous arranger mutuellement ;-)

jean7878 28 août 2017 03 :16 Ok sympa de ta part ;), désolé d'avoir été un peu direct

---

En s'identifiant comme hétérosexuels pour le moteur de recherche de la plateforme, ces hommes se protègent soit de l'homophobie d'autres abonné·es, soit du fait que les hommes bis ou gays sont bloqués systématiquement (Wyylde implémente une politique des accès ouverte mais avec un système de filtrage/blocage par catégories sexuelles) comme me l'ont indiqué par messagerie plusieurs d'entre eux. Personne, parmi eux, ne répond aux questions portant sur le fait de ne pas s'identifier comme 'homme gay' ou 'homme bi' sur la plateforme. Ce point est proprement indicible pour

ces abonnés, dans ce contexte-là en tout cas. Pour que les désirs et les pratiques puissent s'accorder sur la plateforme, il est alors nécessaire non pas de faire taire les identifications mais d'accepter de faire se contredire les identifications propres aux usages de recherche et celles engagées dans la discussion. Parfois, la discussion est l'espace de formulation qui à la différence du profil est le seul à même d'éviter les formules d'identification, l'incongruité de la prise de contact hors du cadre identitaire défini par les seuls profils, devant parler d'elle-même : si un homme déclaré hétéro contacte un autre homme c'est qu'il y a une raison, et qu'il ne va pas être question de la discuter. Ne pas utiliser les bonnes catégories, ne pas discuter de cette utilisation, dans certains cas, devient le signe même de la rencontre possible.

### 5.1.2 Les figures de *fakes* : tricheur, contrefacteur ou traître

Les *fakes* sont régulièrement abordés soit comme l'instrument d'une "guerre froide" sur les plateformes[32], soit comme des phénomènes renvoyés le plus souvent aux seuls usages attendus par la plateforme[33]. S'il faut donner une définition de ce qu'est un *fake*, il est impossible de le penser ni comme un objet, ni comme une opération technique. Si les *fakes* sont probablement peu nombreux en comparaison de la quantité d'informations personnelles produites chaque jour sur internet, ils font partie des cultures ordinaires accompagnant les usages des plateformes, ils en sont une figure tout à fait commune. Depuis l'invention d'internet, il existe de nombreux récits et anecdotes qui rappellent l'existence des *fakes*, aussi bien individuels, tels que "electronic lover" ou "gay girl in Damascus"[34] qu'industriels, comme ceux de la base de données du site de rencontres AshleyMadison[35]. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, avec les figures de l'animation rose et la manière dont elles cristallisaient des rapports de forces particulièrement intenses et multiples, "derrière" un *fake*, il y a des personnes qui cherchent à *se saisir de* et *être saisies par* un type de médiation spécifique.

[32] Lardellier Pascal et Bryon-Portet Céline, « « Ego 2.0 » », *Les Cahiers du numérique*, 2010, Vol. 6, nº 1, p. 13-34

[33] Cardon prend soin de dédramatiser la question des *fakes* indiquant que "*les personnes disposent généralement de points d'appui pour s'extraire ou considérer avec distance les comportements que leur rôle d'emprunt leur fait endosser. A cet égard, la multiplicité des expressions d'identité confère à l'espace numérique un caractère proprement expérimental, permettant avec une déconcertante facilité de faire jouer de nouvelles potentialités identitaires et d'en éprouver les effets*". Cf. Cardon D., *op. cit.*, p. 103.

[34] Young Kevin, « How to Hoax Yourself : The Case of A Gay Girl in Damascus », *The New Yorker*, 9 nov. 2017. Ainsi que Van Gelder Lindsy, *The strange case of the electronic lover*, New York, Computerization and Controversy Academic Press, 1991.

[35] Rambukkana Nathan et Gauthier Maude, « L'adultère à l'ère numérique : Une discussion sur la non/monogamie et le développement des technologies numériques à partir du cas Ashley Madison », Genre, sexualité & société, 1 juin 2017, nº 17.

Les *fakes* n'apparaissent en tant que tels que sur dénonciation ou accusation (l'auto-accusation, l'aveu, compte !). Ils constituent d'abord un argument dans une controverse sur les usages d'un service ou d'une plateforme et servent essentiellement à délégitimer la présence d'un·e usagèr·e lorsqu'une marge trop grande advient entre le *grab* d'un·e abonné·e et celui d'un·e autre. Dès lors, le *grab* perçu chez l'autre sera évalué en comparaison des attendus perçus chez la plateforme ou le service. Lorsqu'une *femme réelle* du téléphone rose se fait insulter parce que son interlocuteur vient de comprendre qu'elle était peut-être une *animatrice*, il y a moins conflit technique que conflit sexuel, et conflit à propos du *grab* du *connecté*. Se référer, alors que l'on dénonce un *fake*, à ce qui est attendu des MSN, avec le repère des *orientations intimes* pour leur donner un sens et leur conférer une capacité de cadrage des interactions permet de re-typifier techniquement ce qui vient d'être perçu d'abord sexuellement et *vice versa*. En cela le *fake* est un opérateur de traduction entre les registres technique et sexuel, et il permet de "sortir" d'une interaction jugée problématique en en transformant la "nature", le cadre interprétatif.

Les personnes cyber-adultères comme les hommes bisexuels au placard peuvent aisément être dénoncé·es comme des *fakes*, ce seront tout autant des menteur·ses, des frustré·es, des pervers·es, mais ce seront rarement des personnes qui tentent de sauver leur foyer ou des hommes peut-être en difficulté sur la façon de concevoir leur sexualité. Les accusations de *fake* révèlent souvent plus du *grab* des accusateur·rices que des accusé·es. À partir des dénonciations dont mes profils ont pu faire l'objet, d'histoires lues ou que des abonné·es croisé·es sur des plateformes m'ont racontées, et de controverses observées, j'ai élaboré une typologie des *fakes* suivant trois figures distinctes construites autour de la triche, de la contrefaçon et de la traîtrise[36]. Ces termes sont très rarement invoqués littéralement dans les dénonciations, et pratiquement vingt années de web 2.0 ont banalisé l'idée de *fake* au point que l'expression les a remplacés désormais dans le langage courant. Par ces trois figures, j'ai tenté de qualifier des arguments qui pouvaient relever tout autant des discours que des actions en ligne, et qui pouvaient être perçus d'un point de vue technique ou sexuel. Notons que la plupart du temps je genre les figures au masculin, puisque, contrairement aux animatrices des services roses, qui étaient forcément des femmes, personne ne semble imaginer qu'un *fake* soit le produit des actions d'une femme.

[36] cette typologie a déjà été exposée dans Pailler fred et Casilli Antonio A., « S'inscrire en faux », *Communication. Information médias théories pratiques* n° 33, 2015.

La figure du tricheur, est liée à la nécessité d'accéder au visionnage ou à la lecture de certains contenus. La personne qui triche, agit essentiellement contre la plateforme et sa politique d'accès fermée en déclarant des catégories qui ne le désignent pas. Elle s'engage dans un choix catégoriel non identitaire, afin de modifier la façon dont son profil sera perçu non pas par les autres abonné·es mais d'abord par la base de données et ses règles d'autorisation d'accès aux contenus. Les personnes mineures qui cliquent sur "oui, j'ai plus de 18 ans" en font partie. Une personne qui s'inscrit comme femme hétérosexuelle sur une plateforme de rencontre restreignant les accès ne peut voir que les profils des hommes hétérosexuels. Comment, alors, peut-elle se rendre compte de la manière dont les autres femmes se présentent ? Comment peut-elle observer la concurrence ? Son seul instrument possible c'est un profil d'homme hétérosexuel, un *fake*, donc. Chose intéressante, l'opération qui consiste à choisir de cocher une case qui ne nous correspond pas, une fois l'idée ayant point, est un geste suffisamment anodin pour ne pas être pensé comme une faute ou une infraction, et prend plutôt l'aspect machinal d'une "manip"' ou d'une "pirouette" technique, surtout s'il doit être répété régulièrement. En entretien, Christine, la première personne qui m'avait raconté procéder de la sorte n'était même pas vraiment convaincue que cela pose problème, puisqu'elle n'avait aucune mauvaise intention, et procédait ainsi "juste pour voir". En général, le principe même de la "petite" tricherie repose sur le fait que le type de *grab* [organiser une discussion entre deux personnes hétérosexuelles] que les médiations sont susceptibles de valoriser n'intéresse pas, au moins ponctuellement, la personne produisant le *fake*.

Par ailleurs, la triche fait rarement l'objet d'une dénonciation publique, bien qu'elle puisse être signalée par la plateforme (qui constaterait par exemple deux profils distincts depuis le même appareil, etc.). Un cas limite, dans la mesure où le *grab* recherché grâce au *fake* est concurrent direct du *grab* proposé par les MSN sur la plateforme, m'a été racontée en entretien par Amaranthe. Elle s'est inscrite sur un site de rencontre hétérosexuel (avec des autorisations d'accès aux contenus on ne peut plus fermées) en créant un profil d'homme, pour y faire des rencontres féminines cette fois-ci. Cependant, une fois la catégorie de sexe|genre choisie, elle a rempli le reste du profil de ses véritables informations, de son portrait. À ce moment-là, elle sait pertinemment qu'elle enfreint la règle principale du site, qui n'est pas seulement celle de la fausse information, mais qui est celle de draguer qui elle ne devrait pas. Pourtant, elle a affirmé n'avoir eu aucun problème durant le mois de son inscription avec le service de modération du site et avoir fait des rencontres intéressantes. Elle a terminé son récit en faisant deux hypothèses : soit la plateforme ne vérifiait pas grand chose, même pas

une hypothétique correspondance entre les images et les déclarations identitaires ; soit, ayant été bel et bien repérée par les services de modération comme *fake*, elle n'avait pas été inquiétée précisément parce qu'elle avait dans la foulée été identifiée comme femme et catégorisée comme incapable de nuire aux abonnées ou à la plateforme.

La figure suivante est plus spectaculaire, et concerne le contrefacteur. Elle est sollicitée dans des situations polémiques impliquant plusieurs personnes ou bien deux personnes et un public, et constitue l'instrument de l'accusation d'une personne par la mise en discussion de l'authenticité ou de la régularité des contenus, le plus souvent visuels mais pas uniquement, qui lui sont attribués. J'ai observé ce type de discussions avec de nombreux·ses participant·es déjà à l'époque des PPCS, mais c'est sur les plateformes de partages de contenus explicitement sexuels que j'ai pu suivre les polémiques les plus intenses et les plus pérennes. Dans ce cas, les accusations sont d'abord une affaire d'abonné·es discutant des modalités de participation et d'affection, exprimant leur conception du *grab*, en somme. Les services d'administration ou de modération n'interviennent que rarement avec des recommandations ou alors prennent, selon la tournure de la polémique, des sanctions allant jusqu'à l'exclusion. Une controverse célèbre a parcouru le web au moment de l'apogée de Myspace et du développement de Facebook, au sujet des *Myspace angles*, c'est-à-dire de l'usage jugé falsificateur du cadrage et de l'éclairage pour transformer l'aspect des corps représentés[37]. De nombreux mèmes, souvent grossophobes et sexistes, ont alors circulé avec l'objectif régulièrement affiché de prévenir ("beware the angles") des risques de tromperie.

Toute l'ambiguïté des *Myspace angles* réside dans le fait que décrire/enregistrer une "réalité vraie" est parfaitement illusoire d'un point de vue technique mais qu'en pratique l'expérience de consultation la plus commune consiste bien à considérer ces documents comme désignant une réalité ordinaire. Ce qui est reproché, aux femmes en particulier, c'est moins d'avoir falsifié des images, que de l'avoir fait dans le but de gagner en popularité et en pouvoir de séduction (voirFig. 5.1). Les hommes qui critiquaient les *Myspace angles* le faisaient tous avec un *grab* spécifique en tête, celui d'être en mesure d'accepter un rendez-vous ou pas avec une femme croisée en ligne. L'authenticité et la tromperie ne sont donc que des arguments dans cette polémique, le véritable enjeu reste l'excitation et les conditions de séduction pour les initiateurs des critiques. Ce type d'enjeux se retrouve à des degrés divers sur tous les sites qui autorisent l'affichage d'images sexuellement neutralisées ou explicitement sexuelles.

[37] Sessions Lauren F., « "You Looked Better on MySpace" : Deception and authenticity on the Web 2.0 », First Monday, 4 juillet 2009, vol. 14, nº 7.

Seulement, il faut que des commentaires au moins soient possibles pour que l'expression des différentes conceptions du *grab* soit possible. Prenons un exemple observé sur Ma-queue.com autour de la galerie d'images d'un homme hétérosexuel dont les photographies ont fait débat.




FIG. 5.1 : Mème critiquant les Myspace-angles – *capture d'écran, 2019.*

Chaque abonné à Ma-queue.com doit afficher dans sa galerie au moins une image de son pénis, image qui sera notée par les autres abonnés. Sur ce site, régulièrement, des dizaines d'internautes se relaient pour défendre ou accuser une photographie d'être surnotée ou falsifiée. Ces critiques consistent la plupart du temps, à chercher à savoir si le pénis photographié est plausible, réel, ou pas, la conclusion influant immédiatement sur le degré d'authenticité de l'abonné qui l'a posté. Les abonnés participent au débat en invoquant tantôt des critères techniques tels que la retouche de l'image, ou, dans d'autres cas, la juxtaposition d'images de provenances différentes, construisant leurs arguments le plus souvent à partir de leurs compétences et de leurs expériences personnelles (ils ont «  déjà vu mieux », «  jamais vu ça », «  peuvent en faire autant », etc.), déployant des trésors d'argumentation pour légitimer un document ou le faire gommer définitivement du site. À ce moment, le plus souvent, plusieurs groupes se distinguent (et ne se distinguent que là). On peut prendre pour exemple les commentaires qui ont fleuri sous les images d'un concurrent sérieux pour la première place du concours de photos, et dont le nom était déjà une provocation pour les plus exigeants : "vergecolossale"

D'abord, il y a les abonnés qui soutiennent que l'ensemble de ses images est trafiqué et en ont décrypté chaque pixel. Certains d'entre eux sont en concurrence directe avec "vergecolossale" pour le concours et y accordent une importance supérieure à tout autre forme de *grab*. Ces abonnés partagent des arguments avec ceux qui utilisent le site principalement pour rencontrer d'autres personnes et qui, malgré des motifs très différents (antithétique, même, si on se contentait d'observer soit la rencontre soit les usages des images !), voient leurs *grabs* coïncider. Un autre groupe de commentateurs prend une position radicalement opposée vis-à-vis des images. ces derniers insistent sur le fait que l'image représente un corps tout à fait désirable "dans l'absolu", que l'image à un effet particulièrement important sur eux puisqu'elle les excite et les fait fantasmer. Ces abonnés, en s'adressant directement à "vergecolossale" (ce que les abonnés critiques ne font pratiquement jamais), lui assurent que son image est belle et bien désirable, en tant qu'image, et que cette dimension pornographique est primordiale pour eux. Ils témoignent à la fois d'une approche *autosexuelle* de l'image, peu importe son signifié, finalement c'est ce qu'elle leur fait qui les intéresse. Dans le même temps, ils déploient une rhétorique conversationnelle qui fait exister ce signifié et valide par cette interpellation son existence, pourtant remise en cause par ailleurs. L'argument ultime de cette rhétorique réside dans le fait que certains d'entre eux lui proposent, en dépit des dizaines de messages tentant de démontrer la falsification, de le rencontrer (alors que "vergecolossale" indique dans son profil être hétérosexuel et s'être inscrit principalement pour le concours, et *donc* ne pas chercher de rencontres sur un site fréquenté essentiellement par des hommes).

Pour finir, la figure du traître émerge de situations où les abonné·es réalisent que le *grab* qu'iels recherchent est plus distinct du *grab* engagé qu'iels ne s'y attendaient. Cette figure est beaucoup plus intimiste, dans un sens, bien qu'elle soit l'instrument des dénonciations les plus publiques puisqu'il n'était pas rare, avant 2005, que les personnes accusées de ce type de *fake* soit nommément désignées sur la page d'accueil du site sur lequel elles officiaient). La figure du traître est invoquée par une personne lorsqu'elle constate qu'elle interagit avec quelqu'un dont les documents ou les informations ne sont plus si cohérentes qu'elles lui avaient semblé au départ, lui laissant entrevoir soit un mensonge explicite soit une incompatibilité des perspectives conférées à l'interaction. L'usage pointé dans ce type de dénonciation est un usage relationnel, et problématique pour cette même raison. La figure du *fake* est alors sollicitée pour "réparer", au sens goffmanien, une interaction que l'on considère avoir dégénéré. Aucune donnée n'a été visiblement falsifiée pour impressionner un public ici, en tout cas, ce n'en est pas l'enjeu ni le mode de repérage du *fake*. C'est dans l'enchaînement

d'une narration, dans la construction d'un ensemble de traits que des incohérences informationnelles ou esthétiques vont être perçues, parfois de façon seulement intuitive, d'autres fois avec des preuves à l'appui (des captures d'écran, etc.).

La figure du traître rétablit et panse la transformation des dispositions des interlocuteur·rices qui avait eu lieu lors de l'interaction. En cela, c'est une figure hautement émotionnelle. Une femme plutôt homophobe qui entretiendrait une conversation avec l'un des hommes hétéros dont j'ai déjà parlé en début de section, sur Wyylde et découvrirait en discutant avec son mari que son interlocuteur lui a aussi proposé des rapports sexuels entre hommes, pourrait se sentir trahie. Quel serait son raisonnement ? S'il est fort probable qu'imaginer son interlocuteur comme quelqu'un d'infidèle ne lui poserait pas vraiment de problème dans un contexte libertin, il est possible qu'elle se sente salie à l'idée d'avoir espéré rencontrer un homme qu'elle n'aurait pas même considéré s'il s'était déclaré à l'inscription suivant ses pratiques bisexuelles plutôt que suivant son identité hétérosexuelle, associant une passivité systématique aux hommes bisexuels, caractéristique inacceptable en ce qu'elle jetterait un trouble sur sa propre performance de féminité. L'incohérence entre les informations laisse moins planer un doute sur l'authenticité ou l'honnêteté de l'interlocuteur·rice (elles sont liées à une perspective identitaire des usages), que sur l'implication de ce·tte dernièr·e dans l'interaction. C'est la lisibilité des manières dont on souhaite être saisi·e par les signes que l'on produit et nous saisir par ses propres contenus qui est en jeu, beaucoup plus que de savoir qui est cet·te interlocuteur·rice véritablement. Déterminer l'horizon des attentes en situation, revient moins à déterminer qui est "derrière" l'écran que les médiations, ici le *grab* configuré plus ou moins adéquatement à nos besoins par les MSN locales, qui vont permettre l'échange. Une approche par les affects demande à la fois à dépersonnaliser la compréhension des situations, même si l'argument de la personnalité ou de la psychologie sera souvent sollicité en entretien ou dans les récits ordinaires, et de prendre en compte le fait que les modalités affectives ne sont pas systématiquement réfléchies et rationalisées, bien au contraire[38].

[38] Je souscris entièrement à l'idée de cultures affectives produites par le capitalisme, comme peut le défendre Eva Illouz, et à aucun moment, par ailleurs, je ne défendrai l'idée que les affects seraient inaccessibles et comme purs face à la socialisation des émotions, comme Brian Massumi semble le laisser parfois entendre. Aux deux, j'opposerai, et c'est, je crois ce que nous avons tenté de faire avec Florian Vörös dans nos travaux communs sur les affects, le fait que les affects font l'objet de cultures, certes, mais de cultures très différentes qui participent à la performativité des identités sociales et, ici, sexuelles, et aussi efficaces soient-elles, elles se trouvent être plus ou moins réfléchies selon les groupes sociaux à la formation et aux rapports desquels elles participent. Je veux dire par-là, que rationalité et réflexivité sont des modes affectifs parmi d'autres et ont des logiques épistémologiques et des conséquences politiques majeure, comme le montre aussi bien Sedgwick que Ahmed, et les théories queer de manière générale.

Un dernier exemple nous est fourni par Christine lorsqu'elle raconte comment elle surveille ou teste certains de ses amants ou ex-amants une fois qu'elle a un doute sur leur engagement en créant de nouveaux profils, et en engageant cette fois-ci la conversation sur un mode différent de celui dont elle a l'habitude (voir annexe 2.5). Ce changement de mode d'expression est particulièrement important à saisir lorsque l'on veut comprendre comment son *grab* est articulé à la façon dont elle interprète l'usage potentiellement "traître" d'un *fake*. En effet, après avoir observé les profils des autres femmes avec un premier *fake* de type *tricheur*, Christine avait remarqué que celles-ci se plaignaient régulièrement des divorces auxquels elles étaient confrontées. Refusant cette expression victimaire pour elle-même, bien qu'elle ait souffert de déboires conjugaux identiques, elle avait alors construit un profil principal qui comportait une photo "solaire" et un profil "angélique", à la nuance près qu'elle y parlait, dit-elle, "le langage des hommes". Par langage des hommes, on peut entendre ici un discours direct et factuel sur ses passions et ses valeurs humanistes plutôt qu'un discours centré sur la quête d'un renouveau conjugal et d'un amour vrai, qu'elle préférait taire dans un premier temps. Alors qu'elle désire tester les sentiments de son compagnon, rencontré un an plus tôt sur le site et qu'elle continue de voir régulièrement connecté, Christine a produit un *fake* à partir d'un profil arborant une expression plus féminine que le sien, si l'on suit sa grille de lecture des rhétoriques de présentation de soi.

De cette manière, elle aborde son interlocuteur sur le mode d'une prise de contact entre une femme et un homme qui ont vécu chacun·e de leur côté "des choses difficiles", sans pour autant s'engager elle-même dans le type d'échanges qui la touchent et lui plaisent ; en quelque sorte, elle laisse son *grab* de côté afin de connaître la vérité. Cependant, une telle prise de contact dans un environnement hétérosexuel est tout à fait crédible et risque même de séduire le compagnon hésitant. Pourtant, parce qu'elle a distingué en amont, pour elle-même, l'usage de ce *fake* d'un usage sincère de la plateforme, c'est-à-dire sur le mode qui la saisit émotionnellement, sentimentalement et sexuellement, elle le fait de manière complètement instrumentale. De son point de vue, elle enquête et ne trahit personne ni n'a adopté un rôle moralement discutable. Elle n'est pas *fake*, elle le sait, elle fait un usage non-prévu par la plateforme des profils, n'est jamais sanctionnée pour cela, et elle ne le fait que parce que, par ailleurs, elle développe un usage de la navigation hétérosexuelle et sexuellement neutralisée en adéquation avec le cadrage hétéroconjugaliste de la plateforme.

À la différence de Christine, dont le profil principal comme les *fakes* remplissent tous les conditions techniques des MSN en vigueur sur les sites qu'elle utilise et lui per-

mettent de développer un *grab* qui lui convient, nombre de personnes non-monosexuelles ou non-binaires, et lgbtq+ de manière plus générale, peinent à trouver des environnements qui leur offrent l'occasion d'un *grab* satisfaisant. J'ai présenté dans le chapitre 4 la façon dont les plateformes qui implémentent dans leurs formulaires d'inscription un lexique proliférant de catégories sexuelles, offrent des conditions de navigation souvent plus simples aux personnes qui ont soit des difficultés à choisir une identification plutôt qu'une autre, soit des identifications très claires mais sortant du spectre de la différence des sexes. Dans un article sur les pratiques identitaires des personnes lgbqia+ sur les RSN, Vanessa Kitzie mentionne le cas de Jamie, assigné 'femme' à la naissance mais s'identifiant désormais comme homme trans hétéro, qui a longtemps utilisé un profil construit à partir des photographies d'un homme sur une plateforme sociale généraliste[39]. La possibilité d'interagir en tant qu'homme étant une expérience centrale pour lui, ne l'empêche pas, en entretien, de considérer qu'il utilisait des *fakes* [catfishing], et que son profil ne le représentait en aucun cas ["that's not me. I can't go to school and act the same way as at home […]"], mais qu'il lui avait permis d'explorer la façon dont se déroulait les interactions sociales lorsque l'on était perçu en tant qu'homme. Sans la possibilité d'expérimenter de nouveaux *attachements* qui lui convenaient ou plutôt lui permettaient de chercher ce qui lui conviendrait, Jamie s'est tourné vers l'usage de *fake* et en a intériorisé le stigmate.

Dans l'enquête webINTIM, environ un tiers des femmes déclare avoir déjà produit un *fake*, presque la moitié des hommes, et les deux tiers des répondant·es qui se sont déclaré·es explicitement comme personnes trans', ainsi que les deux tiers des personnes intersexes et non-binaires (p.value = 0.003). Environ la moitié de la population de répondant·es de webINTIM déclare une orientation non strictement hétérosexuelle. L'orientation sexuelle est importante pour évaluer les situations de *fake* dans la mesure où plus d'un tiers des personnes se déclarant strictement hétérosexuelles ont déjà créé un *fake*, alors que l'on monte à la moité des personnes gays ou lesbiennes, la moitié des personnes bi ou pansexuelles, hétéroflexibles ou bicurieuses, et la moitié des personnes déclarant ne pas se définir par leur orientation sexuelle (p.value = 0.03). Cependant, les situations justifiant les *fakes* par une expérimentation sur son identité de genre ou son orientation sexuelle ne sont pas si courantes dans la mesure où seulement 15% environ des personnes qui déclarent avoir produit un *fake* l'ont fait pour cette raison (presque la moitié de ces personnes l'ont fait à la fois pour leur sexe|genre et pour leur orientation

[39] Kitzie Vanessa, « "I pretended to be a boy on the Internet" : Navigating affordances and constraints of social networking sites and search engines for LGBTQ+ identity work », First Monday, 1 juillet 2018, vol. 23, n° 7.

sexuelle). Plus de la moitié des personnes déclarant avoir produit des *fakes* relatifs à leur sexe|genre, et plus des deux tiers pour des *fakes* relatifs à leur orientation sexuelle, sont des hommes.

En fait, c'est l'âge qui est la raison principalement avancée par la moitié des personnes ayant déclaré avoir déjà produit un *fake*. Ceci peut prendre deux formes (que l'enquête webINTIM n'a pas évaluées) : d'une part, *tricher* pour accéder à des ressources (notamment pornographiques) à l'adolescence (comme nous l'avons déjà vu à la fin du chapitre 2 avec Amaranthe), d'autre part, *contrefaire* pour être visible sur des moteurs de recherche par des publics d'abonné·es spécifiques, plus jeunes ou plus âgés suivant les cas. Il s'agit toujours de s'engager soit dans un usage *autosexuel* de compréhension de son propre désir, soit dans une "optimisation" de sa présentation qui ne sera pas forcément envisagée comme problématique une fois la discussion engagée. Dans tous les cas, les *fakes* répondent à un besoin plus ou moins existentiel de trouver une forme de *grab* adéquate parmi une offre et des modalités de navigation inadaptées.

## 5.2 MODULATIONS GENRÉES DES SÉMIOTIQUES VISUELLES

Jusqu'ici, j'ai montré que l'absence de contenus explicitement sexuels était le fruit d'investissements importants de la part des plateformes organisant leurs MSN autour d'une orientation conjugaliste. Le contrôle de l'acceptabilité des images dans un tel cadre requiert la vérification de tous les contenus un à un, que la proportion de contenus jugés inappropriés par les règles de la plateforme soit conséquente ou pas, puisque tout contenu pornographique contaminerait à lui seul la lisibilité et l'utilisabilité de l'ensemble des contenus de la plateforme. Meetic a toujours été présenté comme un service "sûr" notamment à cause de ses services de modération. On aurait pu s'attendre à ce qu'il soit présenté comme un service sexuellement neutralisé, ou comme un espace sans pornographie, ou encore comme un espace ordinaire, mais, non, c'est l'argument de la sécurité qui a primé. S'il existe donc un rejet de la pornographie associé aux MSN conjugalistes, et ce quels que soient les usages qui en sont faits par les abonné·es, rien n'indique que les plateformes dont les MSN s'organisent autour des orientations par sociabilité sexuelle ou expérience individuelle du désir hébergent uniquement des contenus explicitement sexuels et non-romantiques. D'abord, nombre

de profils sur les plateformes gays ou lesbiennes affiche des discours particulièrement pudiques et fleur bleue, à l'exemple de celui de Marc :

---

*Pseudo* : marcnanc46 - 59ans *Intro* : "je recherche une relation sérieuse et durable, mais je ne suis pas contre pour une histoire d'un soir."

*Texte du profil* : "Il est difficile de parler de soi et de se décrire. Je suis quelqu'un de doux, très tactile, aimant l'être humain et très proche de la nature. J'aime la bonne nourriture et le bon vin, et bien sûr le champagne. L'amitié pour moi est très importante. je ne supporte pas l'impolitesse, l'intolérance, la méchanceté et la violence. Je suis quelqu'un d'assez ouvert, et l'on peut parler de beaucoup de choses avec moi. Je recherche donc mon âme soeur. Si vous voulez me découvrir un peu plus, n'hésitez pas à m'envoyer un petit message. Bises. Marc."

---

Marc accompagne son texte d'un portrait de face, pris à la webcam dans son salon. Il n'a aucune image *privée*, ne laisse donc pas supposer qu'il aurait des images illustrant son affection pour la luxure et le stupre à partager ultérieurement, et ne laisse pas entendre non plus qu'il en échangera par téléphone mobile si besoin. Ce n'est simplement pas son problème. S'ils ne constituent pas la majorité des profils sur les plateformes gays, ce genre de profils reproduisent à l'identique les formes imposées sur les plateformes conjugalistes, démontrant qu'il n'est pas nécessaire, dès lors que l'on quitte un contexte hétérosexuel et conjugaliste de contraindre techniquement tou·te·s les abonné·es d'un site pour que l'esprit romantique s'exprime. Ce type de profils pointe, par comparaison, le fait que les modes de rencontre sur les sites gays et lesbiens ne souffrent pas, du point de vue de la gestion globale de la plateforme, de la cohabitation entre des styles de mise en scène de soi, jugés antithétiques en contexte hétérosexuel, en nécessitant la séparation stricte d'un *grab* conjugaliste et d'un *grab* libertin / échangiste. Cette tension se cristallise particulièrement dans l'usage qui est fait des portraits au sein des profils et des galeries.

Sur ces plateformes, le visage doit partager le devant de la scène avec les images représentant des organes sexuels, le plus souvent des silhouettes plus ou moins déshabillées, des fesses, des seins et des pénis. L'économie de ces images comme nous l'avons vu dans le chapitre 4 n'est pas laissée aux seules décisions des abonné·es, puisque l'affichage des images explicitement sexuelles est régulièrement conditionné à des abonnements premium ou des circuits *privés* (par messagerie, mots de passe vers des galeries,

ou bien autorisation attribuée par l'abonné·e pour la/les catégories sexuelles que l'on a déclarées). Sur Wyylde, par exemple, il est formellement interdit de poster des "images montrant un acte sexuel en gros plan" comme photos de profil. Le portrait qui, lui, n'est contraint d'aucune manière, occupe donc une part décisive des images immédiatement disponibles sur les profils, non sans concurrence tout aussi immédiate. En effet, alors que l'alternative au visage sur les plateformes conjugalistes se trouve être l'absence totale d'image, les images qui ne représentent pas le visage investissent les profils des plateformes non conjugalistes, à condition de n'être pas explicitement sexuelles. Elles peuvent représenter une partie du corps, habillée ou dénudée, ou encore seulement une silhouette au loin, ou des objets culturels, des objets du quotidien, ou des fétiches sexuels comme certains vêtements (les talons aiguilles et les coupes de champagne sur les sites libertins) ou véhicules (les motos sur les sites gays). L'absence de visage trouve dès lors deux formes, soit l'absence totale d'image, soit une image sans visage et sans organes sexuels, souvent catégorisée comme 'ordinaire' [casual] ou 'soft' par les règles de modération.

Ce n'est plus alors le visage comme signe presque paradoxal de l'absence d'organes sexuels et fétiche relationnel, mais une possibilité, à la fois de montrer son visage et de montrer ses organes sexuels, de montrer l'un ou les autres, de ne montrer ni l'un ni les autres, ou encore d'organiser un dévoilement progressif entre les images de profils et les images en accès réservé, de choisir l'affichage du visage en premier, mais de réserver le partage d'images plus explicitement sexuelles dans un second temps, ou à l'inverse d'afficher directement des photographies explicitement sexuelles et de ne réserver qu'aux personnes avec lesquelles on échangera plus longuement des clichés du visage, certes plus pudiques mais souvent Ô combien désirés. Bien entendu ces différentes stratégies individuelles peuvent engager nombre de confusions, les personnes affichant uniquement des images soft sur leur profil et indiquant qu'elles ont des images privées, verront des abonnée·es leur demander l'accès à ces images tantôt dans l'espoir d'y trouver les photos de leur visage, tantôt dans l'espoir d'y trouver des images plus explicitement sexuelles. L'injonction à la quasi-nudité, comme on la trouve sarcastiquement réactivée par certains abonnés sur Dudesnude ("*hey les mecs, dans dudesnude, y a pas que dudes !*"), ou bien l'obligation d'une photo de pénis sur les sites de concours comme Ma-queue.com, est aussi continuellement contrebalancée par l'injonction à l'affichage du visage dès lors qu'une conversation s'engage sur les sites gays, et l'injonction au visage pour les camgirls et les camboys.

Pour comprendre comment les variations s'élaborent sur une même plateforme, il faut repartir, dans un premier temps, des usages des plateformes conjugalistes. En effet, avant d'envisager toute rencontre, avant d'envisager même toute idée de rencontre, le principal usage des plateformes qui sexualisent implicitement la navigation est la consultation des photos de visage des autres abonné·es. L'importance du portrait résonne largement dans le récit de Christine, abonnée depuis plus de dix ans sur Meetic au moment de l'entretien, pour qui le terme "photo" désigne naturellement un portrait du visage, et qui, dès le début de l'entretien insiste sur l'importance de la photo pour elle, pour son *grab* :

---

"Donc c'était assez facile pour moi, en tout cas beaucoup plus facile que pour certaines de mes amies, avec des photos qui sont plutôt accrocheuses ; et les photos sont hyper essentielles euh… j'ai pu tester à certains moments en mettant certaines photos puis en mettant d'autres photos et j'ai vu que le taux de contacts était pas du tout le même.[…] Alors, en fait, j'avais une photo que je trouvais… où j'étais assez lumineuse, où j'étais bien et cette photo-là mais elle plaisait tu peux pas t'imaginer, même au-delà du continent puisque j'ai été contactée par des Américains, par euh… au-delà du continent. Y en a qui me disaient « vous ressemblez à un ange », ben, tu vois, ils projetaient, c'était la, en fait, c'est sujet à projection, c'est-à-dire la photo, c'est la première image, le premier contact que tu as quand tu rencontres une personne. Et, au final, quand tu es derrière ton ordinateur, tu as à la fois un texte et tu as une photo. […] Donc, si je ressens quelque chose, donc, voilà, pour t'expliquer que la photo que j'avais mise, enfin j'en avais mis plusieurs, j'avais mis des photos un ou deux portraits et j'avais mis aussi euh des photos de paysages, enfin des photos qui symbolisaient des valeurs que je portais, […]. Et cette photo-là je l'ai gardée un certain temps. Elle a eu vraiment un succès et puis, ces derniers temps, j'ai vu que je ne correspondais plus à cette personne, euh d'une part parce que j'avais vieilli, d'autre part parce que j'avais mûri et que je ne dégageais plus la même énergie, je ne dégageais plus euh la même chose. Je pense que je dégageais encore, à cette époque-là, quelque chose d'un peu euh naïf, d'un peu fleur bleue […]. Donc, donc, voilà, au bout d'un moment j'ai changé de photo et, effectivement, en changeant de photo, je n'ai pas attiré les mêmes personnes, voilà. Donc j'ai attiré d'autres hommes, plus mûrs, qui ne me correspondaient pas pas parce que j'avoue que les hommes de soixante ans ça ne me branche mais pas du tout, euh cinquante-cinq c'est la limite."

---

Le portrait constitue un élément essentiel de figuration en ligne au point de conserver pendant des années une image qui "plaît" et de regretter de devoir s'en séparer, même la volonté d'être sincère dans sa présentation oblige à constater qu'on n'y correspond plus. La stabilité de l'image en ligne devient un marqueur qui révèle sa propre évolution dans ce cas. D'autres personnes auront des approches plus cumulatives, n'hésitant pas à marquer le temps qui passe sur leur profil. Quand elle parle d'image, Christine parle immédiatement de son portrait, et ce n'est qu'une fois l'entretien terminé que j'ai réalisé n'avoir pas eu l'occasion de lui demander quelles étaient les images qui lui plaisaient à elle. Il faut dire que les hommes hétérosexuels n'ont pas exactement le même usage des portraits, et, sur Adopteunmec, on peut lire que "Afin de garantir l'implication et le sérieux de leur démarche auprès de nos clientes, nous demandons aux hommes d'ajouter une photo au moins sur leur profil", l'injonction faite aux hommes répondant à la formule ironique du site qui donne le choix aux femmes, dans un jeu d'inversion de la norme hétérosexuelle[40]. L'attention portée au visage est cependant présente et puissante sur toutes les autres plateformes, que celui-ci soit objet de traitements permettant de le masquer ou bien d'injonctions à être montré.

Sur des plateformes libertines / échangistes, les explications concernant les images privées et les photos de visages s'intègrent au cœur des messages sur l'hygiène corporelle, l'éthique relationnelle et sexuelle ("tout est permis, rien n'est obligatoire"), et les modes de rencontre. Sur des sites gays, l'injonction à l'échange d'image est relativement courante, comme l'illustre l'expression passée à la postérité même en français "No pix = No dial" , qui est déclinée sous des formes souvent tout aussi laconiques, mais parfois plus développées :

---

"*Recette pour attirer mon attention : - Avoir au moins 3 photos claire (visage, corps et bite) - Avoir déverrouiller tes photos privées [...] Recette pour s'assurer de ne pas avoir de réponse : -[...] - profil sans photo - ni photo de ta tête ni de ta bite - photos privées non déverrouillées*"

---

Sur 100 profils choisis au hasard parmi la sélection affichée sur la page d'accueil de Dudesnude[41], profils que j'ai suivis ensuite sur plusieurs années, entre 2010 et 2017, on

[40] Cette ironie est bien paradoxale, puisque les femmes recevant beaucoup plus de courriers et de flashs que les hommes elles choisissent dans tous les cas à qui elles répondent sur la totalité des autres plateformes de type *conjugaliste*.

[41] À l'origine, cette section devait reposer sur l'analyse d'un triple corpus composé de 200 profils provenant de la plateforme Netechangisme et de 200 autres provenant de Dudesnude et 200 autres provenant

peut compter : - 43 indiquent venir pour le plaisir des yeux ["for the eye-candy" dans la formulation anglaise], - 55 montrent au moins une photo de visage et 5 indiquent que leurs images de profil sont en galeries privées, - 66 montrent au moins une photo du corps sans pour autant montrer visage ou organes sexuels, - 67 au moins une image qui montrent un organe sexuel, - 21 qui montrent au moins une image associant visage et organes sexuels, - 14 indiquaient que, sans portrait, aucune discussion ne serait possible, - 16 demandent un traitement symétrique par le déverrouillage des images de visage et/ou des images privées (ce sont pratiquement les mêmes).

Les injonctions au partage de portraits peuvent être parfois très abruptement formulées : "*Is your face visible ?*", "*et si je suis pas intéressé je réponds quand même (mais pas aux profils sans visages). ;)*", "*je ne parle plus aux sans-visage*", ou encore "*désolé, j'en ai rien à battre de parler à des anonymes*". Pourtant, si des profils peuvent afficher des messages particulièrement secs, cela n'indique pas forcément que la discussion n'aura pas lieu, seulement il faut des arguments pour compenser, un bon texte, ou des photos certes sans visage mais somme toute particulièrement attractives. Dès lors le ton peut redevenir cordial et la conversation peut se poursuivre alors pendant un long moment, pour peu que l'abonné y trouve son compte. En somme, le visage jouant un rôle d'opérateur relationnel,

L'argument de la confiance est central dans les discours autour du visionnage des portraits, toutes orientations intimes confondues. Mais ce terme recouvre en fait diverses interprétation et usages des images. Christine l'invoque pour sa part en termes d'engagement, la confiance consistant pour elle en la possibilité d'établir une égalité de traitement documentaire et d'engagement dans l'interaction :

---

> "J'avoue que moi, l'accroche… alors… je peux avoir eu un mail intelligent sans photo, auquel cas je vais le lire et si je trouve le message euh si je trouve qu'il répond à quelque chose, y a une sensibilité dedans qui me

du site Ma-queue. La transformation de Netechangisme en Wyylde ayant suivi un nombre important de transformations dans l'architecture du site, collecter des données équivalentes sur les trois plateformes est devenu trop compliqué pour être effectué par moi seul dans le temps imparti pour cette thèse. Néanmoins, je n'ai nullement abandonné le projet de cette analyse et la poursuivrai dans le cadre d'un article. L'objectif de la comparaison réside dans la mise en évidence des logiques d'accompagnement des images en contexte principalement hétérosexuel, principalement gay, et, comme son nom l'indique, principalement homosocial masculin pour le troisième site. il s'agit d'abord de compter les fréquences d'apparition des visages et des organes génitaux sur les trois plateformes, ensuite de montrer le lien entre les usages des images avec le contexte discursif (la justification des images affichées ou masquées, les arguments pour légitimer l'injonction à l'affichage du portrait, les déclarations concernant l'usage général de la plateforme, etc.) et enfin mettre en regard les trois ensembles de données ainsi collectés.

> touche, à ce moment-là je vais euh passer le fait qu'y a pas de photo, mais je vais demander quand même, au bout d'un moment, parce que je ne sais pas qui se cache derrière les messages […]… au bout d'un moment, je demande une photo et si la personne… j'annonce la couleur d'emblée, je dis « sans photo, je ne réponds plus », voilà. Donc euh parce que je ne veux pas être l'objet de manipulation, parce que j'ai pu le vivre aussi, il peut y avoir des manipulateurs derrière. […] je veux savoir à qui j' ai affaire, qui j'ai en face de moi et qu'on soit à égalité. Donc, si on n'est pas sur le même pied d'égalité, pour moi, déjà, relationnellement, c'est pas concevable donc j'arrête, je zappe tout de suite, euh… euh… donc, après euh par contre euh c'est vraiment la photo qui fait que je ressens, au travers de l'image, quelque chose ou que je ne ressens rien."

---

Christine tolère l'absence de photographie du visage temporairement, et révèle rapidement son exigence d'égalité dans la production de contenus. L'asymétrie est une injustice relationnelle, dans la mesure où elle montre son portrait immédiatement, la réciprocité lui semble exigeable, et cet argument est souvent défendu de manière isolée. Pourtant Christine ajoute que l'image lui permet de développer une certaine confiance en l'autre et de confirmer son engagement dans un échange jusqu'ici sans image, l'image servant à conjurer les "manipulateurs". Dans une certaine mesure c'est un paradoxe, puisque l'insertion d'une image de profil volée sur n'importe quelle autre plateforme est l'opération qui prend le moins de temps dans la production d'un *fake*, la gestion de la partie rédactionnelle dans la durée étant autrement plus ardue. Mais, bien qu'elle produise des *fakes* par ailleurs ce ne sont pas ses ressources techniques qui lui servent à se positionner et évaluer les échanges sur la plateforme, mais l'horizon de la rencontre vers lequel l'image est une étape supplémentaire à dépasser pour tendre vers un véritable face à face. Surtout, Christine termine par une troisième explication qui permet d'articuler les deux premières en leur donnant un sens plus concret : la photo active son *grab*, et d'une certaine façon le reste n'est encore que *studium*.

La photo s'insère dans un agencement complexe d'affects pour Christine qui témoigne, plus loin de son refus d'utiliser la webcam, et, en fait, refuse toute communication synchrone tendant à faciliter l'interaction même uniquement textuelle. De cette manière, elle formule les règles d'un *grab* particulièrement cohérent avec l'orientation *conjugaliste* :

---

- F : […] ]Est-ce que tu utilises la webcam, par exemple ?

- C : Jamais, alors là, la webcam c'est nouveau parce que j'utilise Skype, dans le cadre de conférences professionnelles, donc je l'utilise que dans ce cas-là, mais jamais je n'ai utilisé la webcam. […] Non, c'est pas mon truc, je suis pas sur les sites où on se montre, tu vois, ça j'ai jamais pratiqué ce genre de sites. Euh, voilà.
- F : Alors, parce que, sur Meetic, on peut bien mettre la, la webcam, en fait ?
- C : Non, peut-être en tchat, oui […] Mais moi je ne tchate jamais, c'est une particularité qui m'est propre c'est-à-dire que je refuse tout tchat, je ne veux pas perdre mon temps là-dedans, c'est hyper fastidieux et tout. En plus, c'est… hyper traître. [raclement de gorge] [F : Dans quel sens ?] Dans le sens où ça va très, très vite et euh… et puis je pense que c'est… une certaine catégorie de personnes qui tchatent, en fait pas tout le monde.
- F : Alors, explique-moi tout ça […]
- C : Je pense que… enfin, moi, dans les tchats, c'était souvent des hommes qui voulaient des relations très courtes, enfin pas très courtes, mais… des relations de cul. [F : ah ! De rencontre tout de suite ?] De rencontre immédiate, ils essayent de t'accrocher, de t'amorcer et voilà. Enfin, dans tous les cas, ça s'est passé comme ça chaque fois que j'ai eu un tchat. Donc, par principe, je ne tchate pas, voilà."

---

L'intensité potentielle du visionnage des portraits sur la plateforme de rencontre "sérieuse" se construit en opposition radicale à l'intensité potentielle des interactions synchrones visuelles et/ou seulement textuelles qui ont lieu sur la même plateforme. L'expression "sites où l'on se montre" dédouane la photo de portrait de son rôle d'exposition en la distinguant d'abord d'autres sites, que l'on suppose pornographiques, puis immédiatement des images et des discussion synchrones que l'on devine prises dans un échange explicitement sexuel. L'enjeu est exprimé assez clairement par Christine, il s'agit de préserver le *grab* qu'elle cherche à élaborer d'un autre qui entamerait son intégrité : là où l'argument du chat comme activité chronophage est immédiatement dépassé par celui des publics indésirables, c'est au final l'intrication entre la rencontre sexuelle immédiate et la possibilité d'être "amorcée" dès l'interaction en ligne qui lui posent problème.

Avoir confiance en l'autre, l'autoriser à construire une relation de *grab*, est un argument qui revient dans d'autres contextes, notamment celui des *sociabilités sexuelles* gays, et plutôt que d'être formulée du point de vue de la personne qui affiche son portrait et qui demanderait une certaine équité, c'est le mouvement inverse que l'on peut

observer dans le conseil fourni par un profil sur Dudesnude, profil qui indique : "*Ayez un visage à me montrer, il n'y a aucune bonne raison de ne pas me balancer quelques photos de visage dans une discu en privé. Tout ce truc de rencontre en ligne repose un peu sur un contrat de confiance, donc ne craignez pas vos compères exhibitionnistes !*". Ici, l'abonné ne déclare aucune crainte personnelle mais pointe la crainte qu'il lit chez ses lecteurs qui se sentiraient suffisamment fragiles pour ne pas exposer leur visage. En contexte gay, ne pas s'exposer c'est être *au placard*, et performer le placard dans un espace fréquenté en principe exclusivement par des hommes gays est un problème qui engage en principe toute la communauté et le sentiment de sécurité de ses membres, dans la mesure où, pour faire un coming out, il faut souvent avoir pu trouver en parallèle un endroit, un réseau de sociabilités où faire, de façon plus souple bien souvent, un *coming in*. La remarque de cet abonné reste toutefois ambiguë, aussi généreuse puisse-t-elle paraître, puisque si ne pas montrer son visage c'est être au placard, alors ne pas montrer son visage revient à ne pas faire véritablement partie de la communauté, "la" communauté gay imaginée se confondant ici avec le réseau de sociabilités de la plateforme. Un autre profil tiré du corpus Dudesnude suggère que "***** Without a clear face pic, there will be no response.... if you're on here, be a man and show your face. Lame excuses, such as work or I'm not out, just means you shouldn't be on here in the first place*". Les enjeux de visibilité et l'injonction au coming out, d'abord instrument politique, s'est suffisamment transformée durant les cinquante dernières années pour être devenue non pas un outil d'émancipation collective mais un trait essentialisé de l'identification comme homme gay.

Si la communauté n'est pas invoquée sur Netechangisme / Wyylde aussi régulièrement que sur les sites gays, il faut probablement compter "l'esprit du libertinage" comme un élément de figuration du réseau des sociabilités sexuelles remplissant les mêmes fonctions. Cet esprit régule notamment assez fortement la mise en scène des corps, des visages et des organes sexuels en produisant une sémiotique visuelle complètement inverse à celle des plateformes conjugalistes, tout en réifiant la différences des sexes par un traitement genré de l'exposition des femmes et des hommes. Ainsi, les femmes voient leur visage faire l'objet d'enjeux et de traitements bien spécifiques, qu'il apparaisse ou qu'il soit masqué, et fait surtout l'objet de plus d'attentions que celui des hommes. Nous avons vu dans le chapitre 4 que Meetic consacrait des posts de blog à conseiller les abonné·es pour améliorer leurs présentations. La qualité du maquillage, de la lumière et du cadrage du visage des femmes, est particulièrement discutée, pendant que les très rares posts concernant les présentations des hommes n'évoquent jamais leur visage et leur prodigue des conseils plus généraux comme de

ne pas poser torse nu ni d'adopter des poses de mannequin, jugées trop artificielles. Lorsque l'on passe sur des plateformes libertines / échangistes, les pratiques semblent s'inverser complètement, puisque le visage des femmes est systématiquement anonymisé, alors que les hommes posent régulièrement pour un portrait.

Sur Wyylde, lorsque l'on scrolle les pages affichant les vignettes des profils environ la moitié des profils déclarés 'homme' anonymisent les visages alors que la quasi totalité des profils déclarés 'femme' masquent le visage, et les profils déclarés 'trans/trav' affichent pour plus de la moitié les visages. Les profils marqués comme 'couple' affichent régulièrement le visage de l'homme et pas celui de la femme. Les profils déclarés 'bi' ou 'gay' ou 'lesbienne' n'adoptent pas de régularité aussi nette. Bien que la plateforme soit principalement fréquentée par des hommes, les femmes sont beaucoup photographiées et leurs images peuvent aussi bien illustrer leurs propres profils si elles sont inscrite seules, que le profil de leur couple (le plus souvent maintenu par "monsieur"), ou bien le profil ou les galeries publiques d'hommes, qui expriment de cette manière soit leurs fantasmes, soit documentent leurs conquêtes passées. Le visage des femmes se trouve la plupart du temps tout juste hors du cadre, ou bien tout simplement masqué par une pastille noire, un floutage, ou bien un emoji (quoique l'emoji masque plus souvent des visages d'hommes). Leur corps est souvent visible dans son ensemble, pour les photos les plus traditionnelles, où elles portent les accessoires de la féminité libertine ( talons, lingerie, bijoux sur peaux bronzées, etc.). À l'inverse, les hommes, surtout ceux qui ont passé la quarantaine, apparaissent souvent entièrement vêtus, montrent leur visage, agencent des photos où l'on voit leurs visages (Fig. 5.2) et d'autres où l'on voit organes sexuels et/ou scènes de coït.

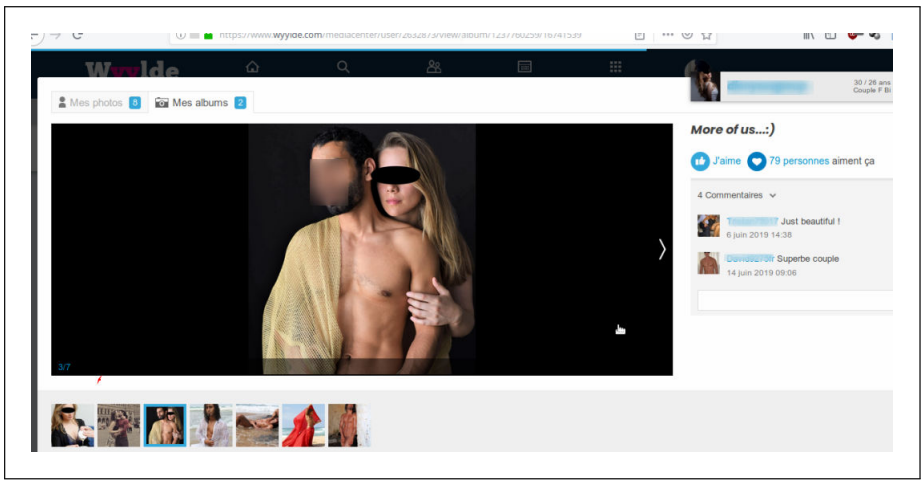



Fig. 5.2 : Portrait de couple pour profil sur Wyylde – *capture d'écran, 2019.*

Le corps des femmes est bien l'objet de toutes les attentions, et l'anonymisation systématique des femmes hétérosexuelles ou en couple hétérosexuel semble joue à la fois un rôle de privatisation de leur identité et de sexualisation de leur corps. Comme on peut le voir avec Fig. 5.3, certaines sont tout à fait autonomes dans le masquage de leur visage, et jouent à produire des selfies érotiques dans un jeu de cacher-montrer avec le(s) destinataire(s). D'autres semblent ne voir disparaître leur visage qu'à la mesure où elle n'ont pas d'autre rôle à jouer dans la production des images que celui de modèle Fig. 5.4. Dans un article sur les mécanismes et les significations sexuelles de l'absence du visage[42], J. Mazaleigue-Labaste indique que plusieurs lectures peuvent être faites de ce type de disparition du visage.

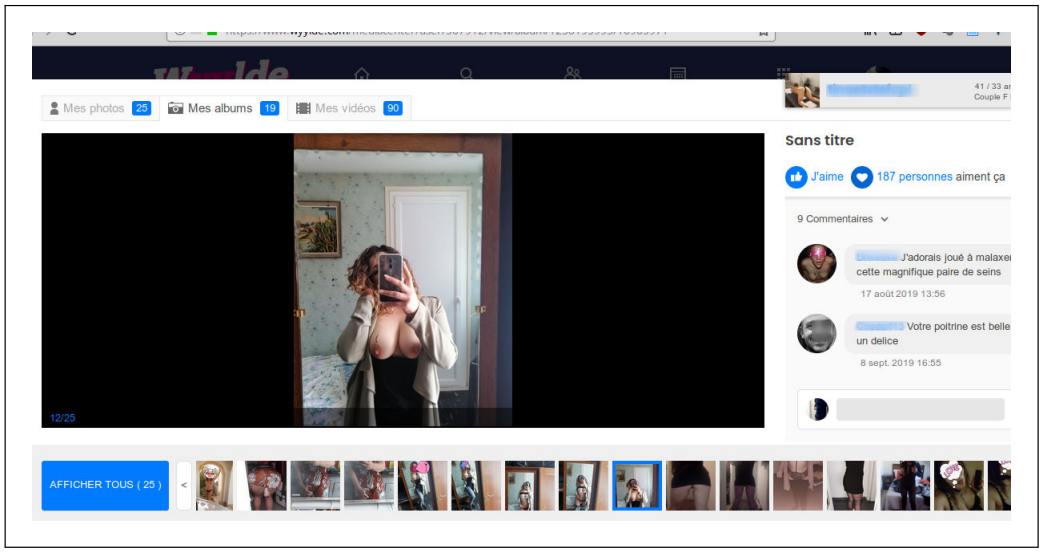



Fig. 5.3 : Selfie pour un profil sur Wyylde – *capture d'écran, 2019.*

"L'obscénité", d'abord, puisqu'une fois le visage masqué c'est vers les organes sexuels que se déporte l'attention, tout en en organisant la désirabilité (ce n'est qu'un masque après tout). Une "désindividualisation et une dépersonnalisation", ensuite, sur le modèle des victimes sadiennes qui sont caractérisées uniquement par des traits généraux, au contraire des héros libertins qui se voient dotés de caractères bien définis. J. Mazaleigue-Labaste précise que le héros-bourreau sadien est toutefois pris dans cette même fonctionnalisation des corps, et que l'objectification des victimes n'a d'effet que parce qu'elle repose sur le postulat qu'elles possèdent toujours leur visage, au-delà de la scène sexuelle. Le "grotesque" encore, qui ajoute un élément de dépersonnalisation (concernant bourreau et victime), en pointant le fait que, précisément, désirs et plaisirs, ont peut-être moins à voir avec la personne qu'avec le rôle qu'elle endosse.

[42] Mazaleigue-Labaste Julie, « Corps sans visage » dans *Fabrique du visage de la physiognomonie antique à la première greffe avec un inédit de Duchenne de Boulogne*, 2008, p. 327-346.

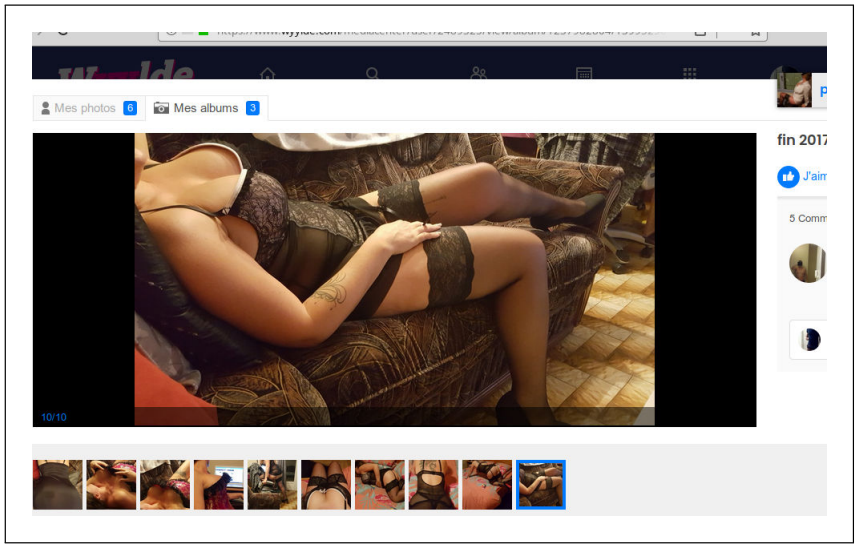



FIG. 5.4 : Portrait pour un profil sur Wyylde – *capture d'écran, 2019.*

Comme pour les plateformes gays, le rapport à l'image sur les plateformes libertines / échangistes doit être pensé dans sa dynamique d'usage au sein des sociabilités sexuelles et non dans la seule lecture de l'affichage public des profils. Les galeries privées des profils de Wyylde voient presque toute au moins un dossier consacré à l'affichage des images de visage et/ou des organes sexuels, instaurant une même progression bourgeoise vers un espace réservé à une sélection de personnes invitées que celles que l'on rencontrait sur les PPCS il y a vingt ans. Le fait "d'ouvrir ses images en privé" est un élément de prise de contact relativement présent dans les textes des profils, pour les couples notamment. Le visage des femmes en constitue l'un des éléments essentiels, et il prend une valeur relationnelle dans la mesure où sa révélation, le retrait du masque, marque notamment le pas vers une rencontre possible hors ligne. Les libertin·es laissent régulièrement sur le profil des personnes qu'iels ont rencontrées un témoignage, indiquant leur sentiment suite à la rencontre. La plupart du temps ces messages sont élogieux, et sur les profils, qui sont loin d'être la majorité, affichant un certain nombre de témoignages, on peut ainsi voir apparaître une représentation partielle, mais navigable, du réseau libertin local[43].

Je l'ai déjà indiqué, mais les hommes sur les sites libertins construisent leur présence visuelle entre visage et organes sexuels, l'exposition des organes ne recouvrant

[43] M.Bozon rappelle que le carnet d'adresse est un élément essentiel des sociabilités sexuelles, et le déploiement des plateformes de sociabilités a particulièrement nourri cette caractéristique de l'orientation des sociabilités sexuelles. En fait, elle a aussien partie déteint sur les pratiques des personnes d'orientation plutôt *conjugaliste*, seulement comme pour la modération des images, comme pour les profils des personnes dont l'orientation sexuelle les "rend" incompatibles, le fait que les abonné·es de ces plateformes gèrent parfois des dizaines de conversations en parallèle reste totalement invisible.

pas, dans les sociabilités libertines ou échangistes les mêmes fonctions relationnelles que celles du visage. C'est peut-être que le caractère genré des sémiotiques est plus étendu encore. Si les profils des femmes cisgenres libertines masquent leurs visages, il s'avère qu'elles ont encore un corps à montrer. Les hommes libertins usent plus souvent de cadrages serrés sur leur visage ou leur pénis, conformément à ce que montrent d'autres sites homosociaux masculins effaçant de cette manière leur corps. Une plateforme comme Ma-queue.com constitue un hybride en terme d'orientations intimes puisqu'elle associe un lexique sexuel basé sur l'aménagement de la différence des sexes et un programme résolument tourné vers le visionnage des images. On peut y observer que les images d'organes sexuels gagnent une certaine autonomie par rapport à la place qu'il occupent avec le visage dans l'économie visuelle des sociabilités sexuelles. Mais ce n'est pas propre à la plateforme, et peut-être à l'hybridation même des orientations par sociabilités sexuelles et autosexualité, et Chatroulette, qui constitue un hybride équivalent, l'a illustré bien malgré elle.

Chatroulette est un site de chat vidéo créé par un adolescent russe en 2009, initialement dédiée aux conversations anonymes (sans inscription préalable) entre adolescent·es ou jeunes adultes. Ce site ne propose donc aucun service de rencontre, même s'il offre matching (aléatoire, certes), images et discussions, et ne se présente à aucun moment comme un site à caractère sexuel. Le principe consistait à être mis en relation de manière aléatoire avec une personne, et à pouvoir interrompre cette première connexion en zappant (touche F9 : "next") vers une nouvelle de manière tout aussi aléatoire. Dès lors que sa popularité a passé les frontières européennes et américaines, il a vu ses usages évoluer vers ceux d'une plateforme de sexcam sans camgirls ni camboys, puisqu'il était devenu courant au moment de changer d'interlocuteur·rice de se retrouver face à un pénis en gros plan. C'est que le service, dans ses premiers mois, n'était absolument pas modéré en amont, et seul le signalement permettait de désigner un participant incommodant. Sauf que "nexter" cette personne était bien plus économique en terme de geste (de *saisie* aussi, donc), que le bouton de signalement et son formulaire à remplir.

Pendant quelques semaines, la presse spécialisée dans le numérique s'est mise à évaluer tant bien que mal la quantité de "pervers" sur le site, puis ce dernier a dû ralentir son activité temporairement, précisément à cause du "penis problem"[44]. Au-delà, de l'anecdote, on pouvait y observer un rapport genré aux images vidéos *live* : Chatrou-

[44] Korn Jenny Ungbha, « Expecting penises in Chatroulette : Race, gender, and sexuality in anonymous online spaces », *Popular Communication*, 3 avril 2017, vol. 15, nº 2, p. 95-109.

lette montrait principalement des hommes dont la seule portion visible du corps lors de la mise en connexion était soit le visage soit le pénis, alors que les femmes, bien moins nombreuses, qui montraient leur poitrine ou leur vulve commençaient la discussion de face, et entièrement vêtues[45]. C'était la discussion et l'interaction qui allait déterminer l'intérêt de s'exposer, et non l'usage même de la plateforme, et la manière même d'appréhender les médiations du site était interprétée différemment par les hommes et les femmes. Les femmes développaient une stratégie fondée sur la prise de confiance, et l'engagement dans l'interaction, alors que les hommes faisaient reposer leur stratégie sur un cadrage

Dans un entretien où il retrace l'ensemble de son parcours sexuel et informatique, Paul aborde la question de ses propres stratégies visuelles en contexte gay. Il avait évoqué jusque là son usage de la webcam, de ses collections d'images, mais n'avait pas encore abordé celui de ses propres images et il indique que le découpage de son corps n'est pas le fruit d'une seule sémiotique sexuelle mais aussi d'enjeux liés à une conception plus technique de l'anonymat et de la vie privée :

---

> « on ne peut faire confiance à personne, puisque moi-même je trahissais la confiance des autres [il faisait des captures d'écran de profils, etc.], donc j'étais un mauvais sujet, mais du coup un sujet plus conscient. Je pense que… récemment, j'ai eu une conversation avec un copain que j'aime beaucoup, et qui m'a dit, parce que je parlais de Cam4 de Skype et de capture… Parce que, en tant qu'informaticien, la notion que j'entends quand je parle de capture, c'est capturer à la source, capturer le flux dans sa qualité première, optimale, ou, en tout cas, comme il est diffusé. Et il me dit « enfin, tu me sidères, toi, quand tu me dis ça, c'est pas possible… Mais tu n'es pas sans savoir qu'il suffit de brandir un simple smartphone qui filme, de le mettre devant n'importe quelle image, même en mouvement et d'enregistrer ». Moi, dans ma tête, étant puriste de mon métier, capturer de cette manière-là c'est [fait une moue…] [fp. : dégueulasse ?] [Rires], c'est dégueulasse, mais qu'est-ce qu'on cherche finalement, c'est à conserver la trace de l'événement, c'est pas de savoir si c'est… Donc, ça, ça m'a mis face à l'idée qu'il n'y a rien de… Il n'y a aucune image que tu diffuses qui est 100 % pas captable. Moi, ce que je me suis forcé de respecter au fil des années, c'est un découpage de mon corps, en deux parties. Je considère qu'il y a la tête d'un côté et le corps de l'autre. Et puis voilà… Après, que l'on soit capable de faire le lien entre les deux, ça n'a pas tellement… j'allais dire, de… Déjà pour le faire, il faut des moyens techniques et tout ça, et

[45] Pailler fred, « Chatroulette : et le sexe devint l'erreur du web 2.0 », *POLI - politique de l'image*, 2010, n° 4.

> puis d'un point de vue juridique, en l'occurrence, moi j'ai rien à me reprocher d'un point de vue légal… d'un point de vue juridique, ça n'a pas de valeur aujourd'hui, de même si tu as, dans ton appartement, un dégât important dont le propriétaire est responsable, tu peux bien faire une photo et l'amener devant les tribunaux, ou une vidéo, ça n'a aucune valeur, il faut faire un constat d'huissier… Donc en l'occurrence, aujourd'hui, on peut imaginer qu'avec tous les moyens dont on dispose, je peux prendre une photo de ta tête maintenant, et tu te retrouves sur Tumblr à poil dans des positions extravagantes [fp. : j'aimerais bien voir ça !] [Rires], et personne ne peut prouver que c'est toi. D'ailleurs, en témoigne, on en parlait tout à l'heure, la profusion de newsgroups «  celebrities », de groupes <alt.binaries.celebrities>, qui sont sortis à l'époque… Avant tu subdivisais encore en fake ou en authentique, où on a vu passer… mais ça a aussi été l'occasion de voir repasser James Dean à poil dans ses premiers essais, etc.

---

Pour Paul, le choix de scinder les images de son corps croise plusieurs enjeux liés aux technologies numériques et au concept de M. Wesch, popularisé par d. boyd, le *context collapse*. Ce dont Paul tente de se protéger réside d'abord dans la circulation non contrôlée de son visage sur le web, ensuite dans la réutilisation de ses images par une tierce-partie, et enfin du fait que l'on puisse utiliser ses activités sexuelles en ligne contre lui, bien qu'il soit *out* et travaille en freelance. La séparation de son corps en deux types d'images ne l'a jamais empêché de rencontrer de très nombreux partenaires sexuels ou amis en ligne et il fréquente par ailleurs les lieux de drague naturiste de sa région. On peut opposer à cette stratégie sémiotique consciente des opérations techniques requises pour voler ou utiliser des images, en regard de celle que Amaranthe en tant que modèle érotique : son visage est indissociable de son corps, et il lui serait impossible de travailler si elle développait une sémiotique visuelle équivalente à celle de Paul, ou encore à celle des couples libertins. Moins compétente techniquement, mais particulièrement investie dans la gestion de sa présence en ligne, elle anticipe les éventuels problèmes de *context collapse* en séparant ses réseaux de sociabilité sexuelle, professionnelle (elle est photographe par ailleurs), et encore amicale et familiale.

Pour les camgirls et les camboys qui travaillent sur des plateformes uniquement professionnelles, le visage est un élément central dans la production de l'expérience érotique ou pornographique de leur spectatorat. Leur visage est alors obligatoirement visible, mais il a un prix et il se monnaie. Certaines plateformes qui permettent de faire des shows privés valorisent de deux manières la révélation du visage, non pas en le masquant au départ, mais en autorisant une interaction payante en face à face

entre le client (la quasi intégralité des clients payant sont des hommes) et la camgirl ou le camboy. Les tarifs sont échelonnés, et les tarifs bas ne donnent accès qu'à un show partagé avec d'autres spectateurs, les camgirls et les camboys ne voyant pas à qui iels s'adressent. Les tarifs "VIP" offrent en revanche l'occasion aux spectateurs d'être eux-mêmes visibles, et d'échanger "à égalité", sur le même principe d'engagement équivalent dans l'exposition de soi déjà évoqué pour les plateformes conjugalistes. Cassandre (qui est un homme cisgenre hétérosexuel et a choisi ce pseudonyme en fin d'entretien), indique que le face à face lui offre le sentiment d'une "expérience normale", non pas qu'il oublie le statut contractuel et marchand de ses relations avec les camgirls, au contraire, c'est lui qui lui rend possible l'expérience, mais plutôt que l'interaction lui permet de dépasser son expérience ordinaire de la pornographie. Il peut alors "chercher quelque chose dans le regard" de son interlocutrice, "voir si elle jouit vraiment", et si sa propre performance face à la camgirl a pu en affecter le professionnalisme[46].

Sur des plateformes comme Cam4, qui autorise le camming amateur en plus des performances professionnelles, les logiques sont sensiblement différentes, dans la mesure où l'exposition de soi, et particulièrement celle du visage, n'est ni exigée, ni payante. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 3, Cam4 est utilisé aussi bien comme un site pornographique dont on consomme les images en solo que comme un service de camgirls ou encore une plateforme de sociabilités sexuelles *live*. Cette versatilité des usages provient du fait que les relations de *grab* s'y orientent d'elles-mêmes : la contrainte des MSN ne reposant ni sur l'orientation sexuelle de la navigation, sur la contrainte financière d'un abonnement obligatoire[47], les usages s'engagent dès lors sur la base des contenus et notamment du type d'images présenté en vignette. Si les premières pages de la plateforme sont remplies de vignettes de camgirls et camboys présentant toujours la quasi totalité de leur corps, visages et organes sexuels dans le même plan, les dernières pages de la plateforme présentent plutôt les vignettes d'hommes, en moyenne plus âgés et qui allument leur webcam et diffusent même s'ils n'interagissent pas véritablement. Il ne font pas vraiment de show et se contentent simplement de documenter leur présence sur la plateforme, sans forcément savoir expliquer pourquoi. Souvent on voit soit leur visage soit leur pénis en gros plan, selon la même règle que sur Chatroulette : chaque personne conserve un mode sémiotique et s'y tient, comme un style. Le paradoxe ici réside dans le fait qu'il est plus probable que les sociabilités sexuelles

[46] Brasseur Pierre et Finez Jean, « Performing Amateurism : A Study of Camgirls' Work » dans Sidonie Naulin et Anne Jourdain (dir.), *The Social Meaning of Extra Money*, 2020, p. 229.
[47] *ibid.*, p. 216.

soient plus interactives chez les camgirls e les camboys professionnel·les que pour les "cammeurs" non-professionnels qui rendent d'abord simplement visible le spectateur ordinaire.

La mise en scène de l'usage autosexuel dans les vignettes des dernières pages de Cam4 n'est pourtant pas contradictoire avec la possibilité d'une sociabilité, même à première vue si elle semble pouvoir ou devoir s'en passer. Ainsi, comme on l'a vu pour le minitel rose dans le chapitre 2, les cams de certain·es abonné·es ont un public, certes pas toujours très nombreux mais fidèle, et des cercles de sociabilités se constituent au fur et à mesure des mois ou des années, donnant lieu à des sortes d'amitiés numériques et sexuelles. Parler de public ici est un effet de langage, dans la mesure où une partie des spectateur·rices diffusent leur vidéo sur leur *chatroom*, à visages et/ou organes découverts, et qu'une autre partie de ces publics intervient par la discussion. Ces derniers engagent souvent un travail d'animation important en faisant notamment le lien entre les différentes *chatrooms* individuelles[48]. Se créent à cet endroit, des sociabilités sexuelles qui relèvent de ces "affinités à distance"[49] que permettent les plateformes de sociabilité : j'ai pu observer deux groupes de ce type à dix ans d'écart[50]. Dans les deux cas, les échanges étaient sexualisés, à un moment ou à un autre, mais ils ne s'y réduisaient jamais sans pour autant que l'anonymat ou l'identité civile, que le visage soit visible ou pas, ne fassent l'objet d'une quelconque attention. La régularité de la

[48] Cam4 est une plateforme qui n'est pas simple à utiliser du premier coup, et son apprentissage se fait à partir d'une navigation de simple spectateur·rice sur la page d'accueil. Pour regarder des flux de webcam en parallèle, il est possible de les ouvrir chacune dans un onglet différent du navigateur, et de circuler ensuite entre les onglets. De cette manière on peut suivre des shows complètement différents, ou au contraire déployer un réseau de webcams dont les personnes qui s'y exposent interagissent entre elles. À cela, il faut ajouter une fenêtre supplémentaire du navigateur, qui donne accès à l'interface de gestion de son propre flux audioscriptovisuel, et permet de réguler à la fois la qualité de la diffusion, la modération de la *room* et de disposer d'un retour sur le cadrage et la lumière de son image.

[49] Casilli Antonio A, *Les liaisons numériques*, Seuil, Paris, (coll. « La couleur des idées »), 2010, p. 25.

[50] Le premier groupe réunissait une vingtaine de personnes pratiquement chaque semaine autour du salon vidéo d'une femme d'une soixantaine d'années, résidant en Allemagne, et qui ne présentait que son visage à l'écran, toujours très maquillée et vêtue de lingerie noire ou rouge. Le motif des échanges était double : d'une part des hommes hétérosexuels plutôt âgés et masqués, qui trouvaient une femme avec qui interagir, d'autre part des personnes plus jeunes, hommes et femmes, montrant leur visage, qui éprouvaient une fascination sexuelle pour elle. Le second groupe constituait un réseau d'une dizaine de cammeurs entre 25 et 35 ans, s'identifiant comme bisexuels ou bicurieux, la moitié étant gays l'autre moitié plutôt indécise ou au *placard*, au visage le plus souvent invisible, engageant tour à tour des shows, mais passant une majeure partie de leur temps à discuter et animer les *chatrooms* d'autres personnes, et, comme pour le premier groupe, encourageant, commentant, et exprimant leur plaisir ou leur jouissance. On peut tracer ces réseaux stabilisés de sociabilité en relevant la liste des abonné·es autorisé·es à modérer la *room* de l'un·e d'entre elleux, l'attribution de cette fonction étant du ressort de chaque cammeur·euse, ceci permettant à la plateforme de déporter, sans frais supplémentaires, la gestion de la modération *live* sur le travail des abonné·es.

fréquentation faisait que des échanges en privé avaient lieu, et des échanges téléphoniques ou des rencontres hors ligne étaient évoquées parfois à demis mots.

Ces réseaux de sociabilités sexuelles en ligne ne sont pas le cœur d'activité de la plateforme, loin de là, mais ils constituent un point important dans l'évolution des configurations sexuelles, dans la mesure où l'activité autosexuelle et sa représentation s'y combinent, et deviennent des supports d'échanges grâce à la distinction des deux axes sémiotiques des organes sexuels et du visage. Je voudrais terminer cette section en évoquant une dernière forme d'autosexualité numérique construite cette fois-ci autour de l'articulation visuelle entre visages et organes sexuels. La généralisation des tubes et des échanges par webcam a donné lieu à l'émergence de pratiques et de formes culturelles propres autour de la circulation des images de masturbation que l'on nomme le *gooning* et le *squirting*. Les deux pratiques n'ont pas les mêmes tenants et aboutissants. La première est masculine et constitue une variante du *edging* [l'art d'être au bord de…], pratique masturbatoire consistant à faire monter l'excitation de manière très lente afin d'en maximiser l'intensité. La seconde est féminine et constitue une pratique masturbatoire et éjaculatoire, prise à la fois comme objet de controverses médicales et féministes, comme objet de fantasmes pornographiques féminins et masculins (une nouvelle preuve visuelle de l'orgasme féminin ?), et enfin comme objet d'éducation sexuelle[51].

Les deux phénomènes impliquent une mise en scène des organes génitaux et des visages. D'abord, ce que le *gooning* ajoute au *edging*, c'est un visage des plus caractéristiques. En effet, le *gooning* insiste sur les états physiques proches d'une transe déclenchés par l'activité autosexuelle elle-même et sa contemplation, et cet engagement physique se manifeste par l'air ahuri ou hébété ['goon' signifie 'idiot' ou 'crétin'] du visage face au pénis manipulé. Ces images sont issues de la mise en scène *live* ou différée des séances de masturbation, et sont partagées et commentées sur des réseaux comme Tumblr ou Twitter ainsi que dupliquées sur les tubes. Les *gooners*, dans un entre-soi toujours très masculin, s'encouragent, se félicitent et travaillent sans cesse à l'évaluation de leur engagement sexuel et visuel. Le *squirting* génère des sociabilités autrement, moins connectées à l'image pornographique ou la fétichisation de l'acte

[51] La représentation renouvelée des savoirs concernant les organes sexuels féminins s'est accélérée avec le déploiement de questions pratiques sur des forums de santé ou d'éducation sexuelle et sur les RSN depuis les années 2000. On peut imaginer que cela fait partie d'un phénomène plus large de réappropriation et de réinterrogation des savoirs médicaux sur le corps féminin. Parmi les objets de ces savoirs, les représentations de la vulve et du clitoris occupent des projets pédagogiques mêlant impression 3D et documentation numérique comme celui de la sociologue Odile Fillod sur le "clitoris 3D" https://odilefillod.wixsite.com/clitoris/outils.

autosexuel lui-même. Il reste toutefois lié à une logique mêlée de visionnage, de compréhension et d'échange. Jusqu'au bannissement des contenus pornographiques fin 2018, Tumblr a accueilli, une communauté queer et féministe inscrivant l'éjaculation féminine au centre de ses pratiques et de son imaginaire visuel. Des stars du porno queer comme Jiz Lee ou Courtney Trouble, ou du porno hétérosexuel comme Hotaru Akane, qui *ont fait* communauté, par leurs blogs ou leurs comptes sur les plateformes sociales, ont participé à populariser la pratique au travers de production destinées à des publics largement distincts.

# CONCLUSION

## Penser les médiations sexuelles pour comprendre de nouvelles définitions des publics

Appréhender les sexualités au-delà de la séparation entre rencontre et pornographie constitue une épreuve méthodologique et épistémologique. Face aux arguments de la différence de statut technique (ce ne serait absolument pas les mêmes médiations, et elles n'auraient pas les mêmes effets), et de statut sexuel (ce ne serait ni les mêmes pratiques, ni les mêmes personnes), on ne peut que constater que l'opposition binaire entre les deux ne tient pas, mais que, en plus, elle empêche systématiquement de saisir une partie de l'expérience en ligne. Tantôt ce sont les images qui n'ont pas droit de cité dans les analyses, tantôt ce sont les sociabilités qui sont trop marginales. Pourtant, associer rencontre et pornographie au sein d'un même terrain et d'un même objet, en l'occurrence les *médiations sexuelles numériques*, offre l'occasion de saisir les mécanismes qui génèrent cette même séparation, mais aussi leurs formes hybrides. De fait, ces mécanismes ne sont ni seulement en rapport avec la gestion des contenus manipulés, ni seulement en rapport avec le caractère sexuel des relations engagées, mais participent à les articuler.

En utilisant une grille de lecture polyvalente, on fait, en effet, apparaître des usages et des formes médiatiques jugées habituellement secondaires : ainsi l'importance des images sur les plateformes de rencontre dialogue avec la centralité des images sur les plateformes de partage de pornographie ; interroger les images sanctionnées comme non-problématiques au même titre que les images jugées problématiques sur certaines plateformes, donne la mesure du rôle de la modération des contenus aussi dans l'existence des images non-problématiques. La variété des lexiques sexuels est relative aux possibilités de diffuser des contenus explicitement sexuels, laissant apparaître l'importance des logiques sémio-catégorielles dans la production matérielle de la différence des sexes. Enfin, le fait qu'il ne soit pas autorisé de publier des images pornographiques

n'indique pas tant une neutralité sexuelle qu'un autre mode de sexualisation de l'expérience, implicite celui-ci.

La prise de distance avec les régimes de la rencontre et de la pornographie pour se saisir des médiations en jeu sur les plateformes à caractère sexuel offre en définitive un panorama assez cohérent, bien que varié, des techniques de sexualisation de l'expérience de navigation, et, partant, des modes de subjectivation qu'elle engage. La constitution des plateformes en trois environnements et leurs hybrides, qui *orientent* différemment la navigation de leurs abonné·es repose finalement sur les logiques de subjectivation mêmes qui sont observées en dehors des plateformes, mais en les matérialisant. Les trois formes d'*orientation* de la navigation, forme conjugaliste, forme sociable, forme autosexuelle, participent à déterminer les positions d'usage sur les plateformes qu'elles régulent, tantôt par l'orientation sexuelle (conjugaliste), tantôt par la culture sexuelle (réseau de sociabilités), tantôt par le caractère sexuel (autosexualité). Cependant, elles ne constituent pas des environnements totalement autonomes, et le font chacune en tension avec les autres, dans la mesure où elles implémentent les variations des mêmes médiations.

Les orientations intimes participent à la lisibilité des médiations sur les plateformes, mais elles continuent d'agir, à un autre niveau dans les choix opérés par les abonné·es, quant à leurs publications ou leurs échanges, lorsque les plateformes leur laissent une marge de manœuvre. C'est sur les formes hybrides de la sociabilité sexuelle et de l'autosexualité, comme les sexcams qui prospèrent précisément sur cette hybridité, que l'on peut le mieux observer la façon dont les abonné·es façonnent leur *grab* en interprétant les fonctionnalités et en affirmant l'une des deux *orientations* plus concrètement. C'est ce que la connivence conceptuelle entre la notion d'*affects* et celle d'*attachement* met en évidence : les objets répondent aux sujets, pour employer une formule un peu maladroite. Parfois le sujet doit changer d'objets, doit se *réaligner* sur un autre environnement, parfois, c'est lui-même qui s'adapte et, quitte à produire des *fakes* se transforme pour réaliser un *grab* satisfaisant. Concevoir le *grab* requiert de penser les usages en même temps que la significativité des contenus produits ou visionnés, et de le penser comme un processus matériel et subjectif à la fois. Quitte à manquer certains détails pour l'occasion, c'est le seul moyen de saisir la manière qu'ont des environnements numériques d'offrir une expérience subjective et sexuelle en distribuant et en encadrant (en surveillant, donc) les parcours des abonné·es.

Décrire un dispositif de sexualité(s) consiste à penser la production discursive et matérielle des sexualités, ainsi que la place que celle-ci prend dans les modes de sub-

jectivation[52]. Nous venons de voir dans le chapitre 5, que les subjectivités sexuelles et numériques s'élaborent au cœur de médiations qui les façonnent, mais ne les façonnent toutefois jamais entièrement, car ce n'est pas nécessaire de le faire. Le principal apport de cette thèse à l'étude des technologies numériques se situe d'abord dans le fait de dédramatiser le travail de recherche en contexte sexuel, même lorsque ce travail semble n'être "que" numérique : en présentant le cheminement nécessaire à l'élaboration d'un corpus non discriminant sur critères sexuels, j'ai présenté autant de difficultés qui peuvent éventuellement freiner ou repousser l'intégration des plateformes à caractère sexuel dans les corpus d'études numériques. Ensuite, en adoptant une posture inclusive[53], cette thèse propose de penser les technologies numériques depuis un motif qui leur est extérieur. Si l'on réduisait le dispositif à une affaire de technologies, mêmes complexes, on manquerait, étant réduit à son seul point de subjectivation sexuelle personnelle, les mécanismes qui participent à définir ces mêmes logiques de subjectivation. Pour autant, une position mobile au sein du dispositif n'est en rien libre de subjectivation, au contraire, il n'est pas de travail plus coûteux que celui d'y être mobile. Mais, elle permet de situer un point de départ subjectif et un point d'arrivée, résultat du travail épistémologique, également sexuel et scientifique, effectué durant l'enquête.

Le concept de dispositif de sexualité(s), permet de penser la consubstantialité de la technique et de la sexualité. Si la technologie était si autonome que cela du caractère sexuel des plateformes pornographiques, ces dernières ne seraient pas systématiquement évacuées du corpus des enquêtes portant sur le numérique. Pour rendre compte de ces plateformes, il faut souvent y adopter une position subjective, et la seule qui semble accessible en général est celle qui correspond à la subjectivité sexuelle "personnelle" des chercheur·ses. Prendre scientifiquement position à partir d'un point de vue situé sexuellement n'est pas une pratique commune. Il me semble qu'un glissement se produit régulièrement de l'expression "dispositif de sexualité" à sa définition : on dirait qu'il est constitué de deux moitiés ne partageant pas la même nature, le même mode d'existence, "dispositif" d'une part, "sexualité" d'autre part. Cette perception de l'expression laisse entendre qu'en ôtant la seconde moitié, la première serait en mesure

[52] Belledent Céline, *Critiques des dispositifs de sexualité entre contrôle des populations et subversion des normes sociales*, Thèse de doctorat, Université Jean Monnet, Saint-Etienne, 2013.

[53] j'ai utilisé le qualificatif d'inclusif pour parler du corpus de sites de rencontre composé par M. Bergström, et je distinguais alors ma propre conception de la rencontre en ligne en la qualifiant d'extensive. Ce vocabulaire reste contextuel, et le mouvement engagé dans les deux approches de la rencontre part d'une même insatisfaction méthodologique vis-à-vis de la définition des corpus ou des terrains par les travaux antérieurs. L'inclusion de formes sexuelles numériques supplémentaires est simplement engagée à un degré supérieur dans l'approche que je défends.

de perdurer sans la seconde. Pourtant, il ne faut pas entendre cette expression suivant sa seule forme syntaxique : les deux moitiés d'un dispositif de sexualité ne sont pas le "dispositif" d'un côté et la "sexualité" de l'autre.

Un dispositif de sexualité produit la sexualité par tous ses éléments, des formes discursives aux formes matérielles (et le lubrifiant ou la lingerie qui permet aux *camgirls* comme aux *gooners* de tenir des performances sexuelles des heures durant ne sont pas encore des technologies numériques). S'il existe divers types de dispositifs, les approches considérant les dispositifs comme essentiellement "indéterminés"[54], donc par là-même réductibles à leur objectivité technique, souffrent de deux problèmes. Le premier, un technocentrisme qui évacue la production et la circulation des contenus médiatiques comme partie prenante du dispositif, et, en cela, elles perdent de vue la complexité même que le dispositif organise, pour se concentrer sur une coquille vide. De ce technocentrisme, elles tirent une conception universaliste des "usagers", dans la mesure où seul le rapport à l'objet technique (l'interface, l'appareil, etc.) supporte la définition de l'usage, au lieu que ce soit l'articulation des discours *et* des matérialités (entre autres, techniques) qui servent de point de référence.

Que produit-on comme compréhension des technologies et de leurs usages lorsque l'on cantonne nos analyses à des objets qui n'ont pas l'air d'être traversés par des rapports sociaux ? Comment évaluer le caractère particulièrement clivant des politiques techniques, d'identification et de surveillance, des plateformes géantes d'aujourd'hui, si l'on ne comprend pas comment elles s'accommodent parfois véritablement de formes progressives d'identifications (les formulaires d'inscription inclusifs de Facebook par exemple), tout en travaillant littéralement à reproduire des formes de discriminations sous prétexte de rentabilité ou de morale (la question est la même pour les algorithmes des moteurs de recherche qui reproduisent les stéréotypes des usagèr·es, notamment sur les personnes lesbiennes et/ou racisées, etc.). Tou·te·s les abonné·es ne sont pas usagèr·es au même titre, ni de la même manière, et je ne parle pas ici des différents services proposés à différents publics, mais bien des variations d'adéquation entre un type de médiations et les publics qui en font usage, ou tout du moins qui s'y confrontent. Il existe une seconde figure, le *fake*. Le *fake* est un·e usagè·re comme un·e autre, il paie parfois même son abonnement, c'est un interlocuteur et un animateur, et en cela il interroge d'abord le vocabulaire que l'on sollicite pour rendre compte des expériences de navigation. Faire des *fakes*, c'est accéder à certains types d'affects, de *grab*. La dénonciation comme *fake* d'un·e abonné·e est un geste qui vise à rétablir la lisibilité du cadre

[54] Beuscart Jean-Samuel et Peerbaye Ashveen, « Histoires de dispositifs », *Terrains & travaux*, nº 11, p. 3-15.

de l'expérience sexuelle et numérique sur la plateforme. En disqualifiant quelqu'un·e dont on suspecte l'inadéquation du *grab*, on participe à réinstaurer un rapport figé et uniformisé, qui accepte certes ses propres variations, mais ne tient pas comme acceptable la marge de manœuvre catégorielle et pratique dont certain·es ont la nécessité.

Pour finir, la matérialisation numérique des épistémologies sexuelles permet de constater deux choses. D'abord, les médiations numériques agencent les catégories sexuelles entre elles de différentes manières, mais surtout elles les combinent avec des systèmes de classification *a priori* hétérogènes comme celui qui préside à la qualification du caractère sexuel des contenus. À cela s'ajoute, que des catégories identitaires peuvent être plus ou moins relativisées ou réifiées de part les autorisations d'accès aux contenus, laissant ou non une marge de manœuvre individuelle à la distinction entre identifications sexuelles et pratiques effectives. Les *orientations intimes* ont une valeur heuristique essentielle pour formuler cette articulation catégorielle et en présenter l'efficacité pratique autant lorsqu'elles constituent des cadres matériels de l'action, que lorsqu'elles servent aux abonné·es à investir les espaces justement laissés libres par ces cadres. De ce fait, penser les catégories sexuelles et la formation des groupes sexuels depuis ce point de vue, finalement assez original en sociologie des sexualités, interroge à la fois la manière dont on construit, en tant que chercheur·ses nos propres catégories analytiques, mais aussi la façon dont on situe les "lieux" de la production des subjectivités et des pratiques sexuelles. Les médias numériques sont tout autant un lieu de représentation sexuelle, d'interaction sexuelle, et de pratiques sexuelles individuelles et collectives. Aussi, l'étude des médiations sexuelles numérique offre un point d'entrée particulièrement riche pour aborder la complexification et la multiplication des modes de subjectivation sexuelle et de leurs normes.

## Qu'est-ce qu'une approche affective des médias ?

Dans le chapitre 1, la notion d'affects intervient comme un élément méthodologique, afin d'indiquer les conditions de production du compte rendu scientifique : les chercheur·ses ne peuvent produire de savoirs sans être affecté·es dans leurs propres capacités d'agir et de se représenter le terrain. J. Favret-Saada sollicite le concept avant tout pour désigner un mode de production du sujet (c'est le titre de la première partie de son ouvrage sur la sorcellerie : "Qu'il faut, au moins, un sujet"), l'effet des sorts et de la parole sur les corps des paysans, et sur celui de l'ethnographe. De façon plus générale, c'est la question d'une équivalence ou d'une irréductibilité de l'expérience des

chercheur·ses sur le terrain qui est posée : pour J. Favret-Saada, il faut participer et se voir attribuer une place et un rôle (sans quoi rien n'est même perceptible), sans jamais confondre pour autant sa propre expérience avec celle des personnes rencontrées sur le terrain. En contexte numérique, j'ai montré que ma propre expérience n'était pas commune, à la fois centrée sur une activité d'animation, qui offre un mode d'affection et de subjectivation largement différent de celui des abonné·es ordinaires des plateformes, mais autorisait en conséquences une connaissance variée et mobile du terrain.

Dans le chapitre 2, la notion d'affects est souterraine, puisqu'elle est plus illustrée qu'invoquée, par la description du *dispositif* d'hétérosexualité qui régit l'expérience des animatrices des services roses. Dans une acception deleuzienne, elle transparaît néanmoins au sein des descriptions présentant la complexité et l'*intrication des forces* en jeu dans l'animation rose : affecter c'est transformer, c'est le mouvement de la matière, engagé par le mouvement d'une autre entité, tout aussi matérielle. Dans ce chapitre, je montre combien la question de la domination et de l'agentivité doivent être comprises ensemble. L'inversion infrastructurelle que j'engage en pensant le dispositif de sexualité depuis l'expérience de ses travailleuses vaut d'abord parce que celles-ci agissent depuis son centre. C'est en effet leur subjectivation comme femmes et comme travailleuses qui fournit la matière première du fonctionnement du dispositif, bien plus que l'argent des connectés, ou le code et les données manipulées par les ingénieurs. C'est donc en tant que notion pratiquement siamoise de celle de pouvoir de Foucault, que la version deleuzienne des affects désigne le réseau des rapports de forces et de leurs conséquences sur les savoirs et les matérialités.

Dans le chapitre 3, la notion d'affects joue un rôle plus directement médiatique, dans la mesure où c'est la relation corporelle à la production, à la diffusion et au visionnage des contenus, notamment des images, qui y est principalement interrogée. C'est alors un problème de discipline et de définition des objets qui se pose à nous : selon que l'on va privilégier une approche centrée sur les interactions, sur les appareils ou les interfaces, ou encore sur les contenus, les relations interpersonnelles apparaîtront plus ou moins distinctes des médiations, alors même que c'est la variation concomitante des deux qu'il faut considérer. Dès lors, les sociologues se passionnent pour la rencontre en ligne, manquant les médiations et les contenus au point de faire régulièrement l'impasse sur les contenus visuels. Les analyses centrées sur les contenus ne s'émancipent alors jamais de la question de leurs potentiels effets, manquant à l'inverse, l'occasion de penser en quoi ces effets seraient désirables et désirés. Le *grab* que S. Paasonen construit comme un outil susceptible de rendre compte d'abord de l'expérience nu-

mérique de la pornographie, autorise à penser le terrain sans souffrir des contraintes disciplinaires, en articulant l'expérience corporelle (saisir et être saisi·e) des contenus et des médiations, à celle d'une expérience de subjectivation, les contenus n'ayant pas d'autres effets que ceux qu'on est en mesure de leur conférer (même dans le cas où ils seraient désagréables). Je propose à mon tour d'étendre l'usage du concept de *grab* à l'ensemble des médiations qui participent à un usage sexuel du numérique, dans la mesure où il constitue un outil à même de rendre compte ce qui permet l'interaction en ligne et l'établissement de relations interpersonnelles (qu'elles se déplacent hors ligne ou pas). Penser le *grab* c'est penser la matérialité des usages, la façon dont leurs scripts s'actualisent.

Les chapitres 4 et 5 présentent moins un aspect supplémentaire de la notion d'affects qu'ils ne rendent compte d'un ensemble de forces qui travaillent à *orienter* et effectuer des formes de *grab*. D'abord, donc, en configurant la navigation des abonné·es sur les plateformes selon des règles indissociablement sexuelles et techniques, c'est-à-dire à affecter leurs manières de s'affecter. Ensuite en présentant comment, indépendamment des plateformes, des normes concernant les contenus (ici visuels) viennent aussi réguler le *grab* des abonné·es.

Le chapitre 4 monte donc que les affects ne sont pas qu'affaires de corps, mais font l'objet d'une industrie. En tant que forces, ils sont le lieu même d'actualisation du dispositif de sexualités, celui-ci passant sur le terrain par l'exploitation des échanges par des entreprises privées nationales ou internationales comme l'indique C. Alloing et J. Pierre. Les trois objets décrits constituent autant de *médiations sexuelles et numériques* qui prennent en charge la façon dont un corps peut en affecter un autre, d'abord en régulant la diversité de leurs représentations et de leurs relations possibles (l'orientation sexuelle) et en sexualisant implicitement ou explicitement ces relations (leur caractère sexuel). Des logiques globales organisent l'expérience de navigation comme un lieu de la construction des subjectivités sexuelles. Ainsi l'expérience des plateformes se fait sur un mode *conjugaliste*, un mode *sociable*, et un mode *autosexuel* qui agencent chacune des fonctionnalités très concrètes et très matérielles et donnent prise, *attachent* et *alignent*, les gestes et les corps. Ces manières d'*orienter* régulent la circulation des contenus et la possibilité même des échanges et des formes de *grab* propres à chaque abonné·es sans pour autant les déterminer d'une façon homogène, et c'est à cet endroit que la question des usages et des communautés affectives doit être posée.

Le chapitre 5 s'attache à décrire, en regard, la façon dont les subjectivités, configurées par les plateformes et les *orientations intimes*, s'organisent au sein de ces environ-

nements. D'abord elles négocient une distance à leur caractère configurant : soit en adhérant au programme affectif qu'ils proposent, et alors la navigation peut être fluide et "n'être qu'un moyen" d'accomplir une tâche donnée, soit en s'y confrontant de façon variable, allant de l'impossibilité à s'inscrire, et donc d'être rejeté·e, soit dans une adhésion négociée. Cette dernière vaut aussi bien pour des abonné·es qui se coulent dans les configurations des médiations mais en font un usage détourné des prescriptions d'usages secondaires, soit en entrant en conflit avec la façon dont d'autres abonné·es ou des services d'administration (modération, service client, etc.) conçoivent les usages possibles. Même les affects configurant sont, à bien des égards, eux aussi affectés, de manière fragile et ténue le plus souvent, par les abonné·es pris dans des négociations individuelles, ou bien par d'autres logiques, qui s'invitent sur les plateformes, mais ont cours aussi ailleurs. Ainsi, les sémiotiques visuelles qui animent les galeries et les profils sur les plateformes autorisant les contenus explicitement pornographiques se trouvent investies de normes qui ne sont pas toujours prescrites par les plateformes et réinstaure, par exemple, des rapports de genre asymétriques dans la mise en scène des corps, alors que techniquement tou·te·s les abonné·es bénéficient des mêmes conditions fournies par les MSN.

À partir des différents travaux que j'ai convoqués tout au long de ce texte, on peut résumer ici quelques-uns des éléments soutenant une approche affective des médias :

- Une théorie des affects n'est pas une théorie des effets directs : si toute théorie des effets directs ressort d'un moralisme ou d'une panique, une théorie des affects se présente comme une pragmatique des effets au sein d'un dispositif.
- Affecter c'est agir sur les corps, sur les objets, c'est engager une transformation de leur capacité d'agir, volontaire ou non. Les forces ne s'exercent que sur d'autres forces, sur d'autres mouvements.
- Les affects c'est le "non-stratifié" dit Deleuze, ni contenus, ni objet technique, ni matérialité organique, et pourtant ils mettent toujours ceux-ci en rapport les uns avec les autres. Ce sont des mouvements, des forces, des vecteurs.
- Les représentations, les imaginaires, les contenus n'ont pas de signification intrinsèque, mais constituent des rapports sémiotiques en contexte et en prise avec des environnements matériels, sociaux, économiques, etc.
- Étudier les affects c'est se donner les moyens de suivre des mouvements qui changent de registre, de suivre la manière dont, par exemple, un élément discursif va avoir un effet sur un élément matériel, qui aura un effet d'une autre

nature sur un corps. Ceci, en somme, permet de rendre compte de la façon dont les éléments bavards d'un dispositif fonctionnent souvent de concert avec des éléments pour leur part muets, mais non moins actifs.

- D'un point de vue corporel, il existe une multitude de niveaux d'affections, les affects ne sont pas tous inconscients, pas plus qu'ils ne font tous l'objet de réflexivité. Toute la vie émotionnelle, bien que, ou parce que, relativement normée, repose sur des mouvements affectifs plus ou moins intenses.
- Penser les affects, c'est penser les rapports de pouvoir dans leur matérialité et leur variété. C'est une condition essentielle pour penser les asymétries sociales et les dominations. C'est un moyen, parmi d'autres, de rendre compte des agentivités et des rapports de domination, (John Law parle de *power-to* et *power-over*).
- L'absence d'effets peut être un affect en soi, ne pas souffrir, ne pas percevoir est une disposition affective, et fait partie de l'agentivité d'une personne et joue un rôle dans la construction de sa subjectivité. Les personnes qui défendent le besoin de n'être pas affectées par quelque chose formulent une politique affective spécifique.
- On peut parler de cultures affectives, pour désigner les savoirs et les savoir-faire propres à l'excitation ou l'apaisement des corps. Les usagèr·es ont des intentions, des motifs, qui privilégient certaines manières d'être affecté·es.
- Les affects font l'objet de communautés affectives, dont le *grab* est partagé, et ces communautés peuvent voir leurs contours parfois s'écarter des contours relatifs à d'autres modes de construction des communautés (pratiques, identitaires, etc.). En cela, ils participent à la reproduction des rapports sociaux.

## Ouverture et programme de recherche

J'ai, à plusieurs reprises au cours de ce texte mentionné des données issues du questionnaire webINTIM, diffusé au 2015. Je n'ai pas exploité les résultats ici, cependant, il me paraît important de formuler, en guise d'ouverture sur un programme de recherches à venir, sur l'intérêt qu'il y a à solliciter une collecte de données extérieure aux plateformes. Dans le cas de cette étude, le questionnaire permet d'identifier d'abord des pratiques invisibles, sur la variété des usages des plateformes, sur leur combinaison notamment. Ainsi, un nombre important d'abonné·es des plateformes *conjugalistes* font,

en parallèle, usage des plateformes offrant une expérience *autosexuelle*, et parfois aussi des plateformes de sociabilités sexuelles. Ce phénomène confirme la remarque de M. Bozon à propos de la possibilité d'associer ou de substituer à des moments de la vie des orientations intimes distinctes. Les subjectivités travaillent en permanence à se maintenir, et parfois, s'adaptent à de nouveaux environnements. L'un des enseignements que je retire des réponses à ce questionnaire réside dans le fait que le numérique ajoute un environnement supplémentaire au moins, voire multiplie es environnements plus radicalement, à l'expression et l'expérience de la sexualité.

S'il peut prolonger des pratiques déjà existantes pour certains groupes (les hommes gays ont une certaine constance dans leurs orientations sexuelles et intimes par exemple), il est aussi pour d'autres groupes, l'occasion de combiner des contextes qui semblaient s'exclure jusque là. Pour un nombre important de femmes s'identifiant comme hétéroflexibles, bicurieuses ou bisexuelles, et déclarant une vie hétérosexuelle de type *conjugaliste*, les activités en ligne participent à l'élaboration d'un univers complètement différent, leur permettant de fréquenter pornographie queer et interactions avec des personnes variées à l'exclusion d'hommes cisgenre, hétérosexuels ou gays. De façon plus générale, le questionnaire permet d'observer que des groupes vont moduler assez fortement leurs orientations sexuelles suivant l'environnement, la frontière en ligne / hors ligne jouant pour certains le point de bascule, alors que pour d'autres ce sera le fait d'interagir avec une personne ou non qui sera le point de bascule de l'*orientation*. Dans tous les cas, à chaque changement de contexte technologique et interactionnel on peut observer aussi un changement de configuration de *l'orientation intime*.

La multiplication des méthodes et des perspectives pour appréhender les usages sexuels des plateformes numériques offre l'occasion d'observer combien ces usages se développent à la fois entre échanges en ligne et hors ligne, mais aussi entre les plateformes elles-mêmes. Cette perspective, qui permet de saisir les usages sexuels et sociaux des plateformes numériques requiert de considérer des agencements complexes de sémiotiques textuelles et audiovisuelles juxtaposées et concurrentes à la fois, d'identifications très stables selon les contextes ou, au contraire en négociation permanente. Ces variations caractérisent plus probablement certains groupes sociaux que d'autres, qu'il s'agit de décrire au travers de cette complexité de leurs identifications et de la ramification de leurs pratiques. Sans cela, elles resteront invisibles aux enquêtes excluant les médias de leur champ d'interrogation (particulièrement la pornographie), aux enquêtes dissociant rencontre et pornographie, ainsi qu'aux enquêtes excluant les pla-

teformes comme les discours qui ne seraient pas compatibles avec un environnement *conjugaliste*. Internet, en constituant un espace de chevauchements possibles, joue le rôle d'un amplificateur des singularités sexuelles tout en en permettant plus que jamais la surveillance de toute personne, quel que soit son ou ses modes de subjectivation. La censure des contenus explicitement sexuels de la plateforme Tumblr en décembre 2018, présentée comme nécessaire pour la stratégie financière du groupe, a engagé ainsi la destruction, peut-être irrémédiable, d'une masse colossale de contenus érotiques et pornographiques, mais aussi les contenus ordinaires (GIF animées, billets d'humeur, photographies, épigraphes, selfies, etc.) de personnes minorisées et/ou trouvant sur la plateforme un lieu d'expression. Assurer l'autonomie culturelle et sexuelle des publics face au capitalisme des plateformes n'a pas encore trouvé de solution viable…

# Bibliographie

AHMED Sara, *Queer phenomenology : Orientations, objects, others*, Durham NC, Duke University Press, 2006.

AKRICH Madeleine, « Comment décrire les objets techniques ? », *Techniques & Culture*, 30 juin 2010, n°54-55.

AKRICH Madeleine, « De la sociologie des techniques à une sociologie des usages. », *Techniques & Culture*, 1990, n°16.

ALBURY Kath et BYRON Paul, « Safe on My Phone ? Same-Sex Attracted Young People's Negotiations of Intimacy, Visibility, and Risk on Digital Hook-Up Apps », *Social Media + Society*, 10 janvier 2016, vol. 2, n°4.

ALLARD Laurence et VANDENBERGHE Frédéric, « Express yourself ! Les pages perso », *Réseaux*, 2003, n°117, n°1.

ALLARD Laurence, "Selfie, un genre en soi. Ou pourquoi il ne faut pas prendre les Selfies pour des profile pictures", http ://mobactu.org, consulté le 13 février 2019.

ALLARD Laurence, « Express yourself 2.0 ! », *in* MAIGRET É. & MACÉ E., *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Paris (Colin), 2005.

ALLARD Laurence, « Express Yourself 3.0 ! Le mobile comme média de la voix intérieure », *Téléphone mobile et création*, Paris, Armand Colin, 2014.

ALLARD Laurence, « L'impossible politique des communautés à l'âge de l'expressivisme digital », *Cahiers Sens public*, 2008, n°3.

ALLOING Camille, Le community management est-il un sport de combat ?, https://cadderep.hypotheses.org/306, consulté le 22 mai 2018.

AMATO Étienne Armand, PAILLER fred et SCHAFER Valérie, "Sexualités et communication" dans *Sexualités*, *Hermès*, n°69, Paris, CNRS, 2014.

ANDERSON Benedict R., *Imagined communities : reflections on the origin and spread of nationalism*, Rev. ed., London ; New York, Verso, 2006.

ARTAUD Antonin, *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, Paris, Sub Rosa, 1947.

BAJOS Nathalie et SPIRA Alfred, « Analyse des comportements sexuels en France (ACSF) », *Sciences sociales et santé*, 1991, vol. 9, n° 4.

BALTZ Claude, « MSG GRETEL : Images de personne ( s ) », *Réseaux*, 1984.

BARTHES Roland, *La chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Gallimard (coll. « Cahiers du cinéma Gallimard »), 1980.

BARTHES Roland, *Mythologies - édition illustrée*, Paris, Seuil, 2010.

BAUDRY Jean-Louis, « Le dispositif », *Communications*, 1975, vol. 23, n°1.

BAUDRY Patrick, *La pornographie et ses images*, Paris, Armand Colin, 1997.

BAUDRY Patrick, « Le spectacle de la pornographie », *Éthnologie française*, 1996, vol. 26, n°2.

BEAUD Paul, *La société de connivence, médias, médiations et classes sociales*, Paris, Aubier, 1984.

BEAUDOUIN Valérie et VELKOVSKA Julia, « Constitution d'un espace de communication sur Internet (forums, pages personnelles, courrier électronique…) », *Réseaux*, 1999, vol. 17, n°97.

BEAUDOUIN Valérie, « De la publication a la conversation », *Réseaux*, 2002, n°116.

BERGSTRÖM Marie, *Au bonheur des rencontres*, thèse de doctorat, Sciences Po, Paris, 2014.

BERGSTRÖM Marie, « La toile des sites de rencontres en France : Topographie d'un nouvel espace social en ligne », *Réseaux*, 2011, vol. 166, n°2.

BERLANT Lauren et WARNER Michael, « Sexe en public », *Questions de communication*, 2018, n°33.

BERRY Vincent, « Ethnographie sur Internet : rendre compte du « virtuel » », *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, 2012, vol. 45, n°4.

BERSANI Leo, *Is the rectum a grave ? and other essays*, Chicago ; London, The University of Chicago Press, 2010.

BEUNET Laurie, « Pratiques de modération sur le site de rencontres Meetic », *Ethnologie française*, 21 juin 2013, vol. 43, n°3.

BEUSCART Jean-Samuel et PEERBAYE Ashveen, « Histoires de dispositifs », *Terrains & travaux*, n°11.

BEUSCART Jean-Samuel, DAGIRAL Éric et PARASIE Sylvain, « Sociologie des activités en ligne (introduction) », *Terrains & Travaux*, 2009, vol. 15, n°1.

BIVENS Rena et HAIMSON Oliver L., « Baking Gender Into Social Media Design : How Platforms Shape Categories for Users and Advertisers », *Social Media + Society*, 10 janvier 2016, vol. 2, n°4.

BIVENS Rena et HOQUE Anna Shah, « Programming Sex, Gender, and Sexuality : Infrastructural Failures in 'Feminist' Dating App Bumble », *Canadian Journal of Communication*, 13 août 2018, vol. 43, n°3.

BIVENS Rena, « The gender binary will not be deprogrammed : Ten years of coding gender on Facebook », *New Media & Society*, 2015.

BIVENS Rena, « Under the Hood : The Software in Your Feminist Approach », *Feminist Media Studies*, 4 juillet 2015, vol. 15, n°4.

BOELLSTORFF Tom (Dir.), *Ethnography and virtual worlds : a handbook of method*, Princeton, Princeton University Press, 2012.

BOELLSTORFF Tom, *Coming of age in Second Life : an anthropologist explores the virtually human*, Princeton, Princeton University Press, 2008, 316 p.

BOUCHARDON Serge, « Des figures de manipulation dans la création numérique », *Protée*, 2011, vol. 39, n°1.

BOULLIER Dominique, « Archéologie des messageries », *Réseaux*, 1989, vol. 7, n°38.

BOULLIER Dominique, « Habitèle virtuelle », *Urbanisme*, 2011, n°376.

BOURCIER Sam, *Queer zones 1 : politique des identités sexuelles et des savoirs*, nouv. éd. revue et augmentée, Paris, Éd. Amsterdam (coll. « Queer zones »), 2006.

BOURCIER Sam, *Queer zones 2 : Sexpolitiques, Paris, la Fabrique* (coll. « Queer zones »), 2005.

BOUTET Manuel, « Des jeux d'adultes ? Corporéités et sociabilités dans les cyberespaces ludiques. » dans ROUSTAN Mélanie (dir.), *La pratique du jeu vidéo : réalité ou virtualité ?*, Paris, L'Harmattan.

BOUTET Manuel, « Innovation par l'usage et objet-frontière », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 1 juillet 2010, vol. 4, n°1, n°1.

BOWKER Geoffrey C. et STAR Susan Leigh, *Sorting things out : classification and its consequences*, Cambridge, Mass, MIT Press (coll. « Inside technology »), 1999.

BOWKER Geoffrey C. et STAR Susan Leigh, « Invisible Mediators of Action : Classification and the Ubiquity of Standards », *Mind, Culture, and Activity*, mai 2000, vol. 7, nº 1-2.

BOWKER Geoffrey C., *Social science, technical systems, and cooperative work : beyond the great divide*, New York, Psychology Press, 2009.

boyd danah et ELLISON Nicole, « Social network sites : definition, history, and scholarship », *IEEE Engineering Management Review*, 2010, vol. 38, n°3.

boyd danah et HEER J., « Profiles as Conversation : Networked Identity Performance on Friendster », Hawaï, USA, *IEEE*, 2006.

boyd danah, « How Can Qualitative Internet Researchers Define the Boundaries of Their Projects : A Response to Christine Hine » dans BAYM Nancy K. et MARKHAM Annette N. (dir.), *Internet inquiry : conversations about method*, SAGE Publications, 2009.

boyd danah, « Social network sites as networked publics : Affordances, dynamics, and implications » dans *A networked self*, New York, Routledge, 2010.

BOZON Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, 2001, vol. 41-42, n°1.

BRASSEUR Pierre et FINEZ Jean, « Performing Amateurism : A Study of Camgirls' Work » dans Sidonie Naulin et Anne Jourdain (dir.), *The Social Meaning of Extra Money*, 2020.

BREKHUS Wayne, « Une sociologie de l'« invisibilité » : réorienter notre regard », *Réseaux*, 2005, vol. 129-130, n°1.

BURRELL Jenna, « Problematic empowerment : West African Internet scams as strategic misrepresentation », *Information Technologies & International Development*, 2008, vol. 4, nº 4.

BURRELL Jenna, « User Agency in the Middle Range : Rumors and the Reinvention of the Internet in Accra, Ghana », *Science, Technology, & Human Values*, mars 2011, vol. 36, n°2.

BUTLER Judith Pamela, *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, traduit par NORDMANN Charlotte, Nouvelle éd., Paris, Éd. Amsterdam, 2008.

BYE, fantasmeur ! | Put the Brain Down ! Now !, https://www.putthebraindown.com/2012/04/bye-fantasmeur/, consulté le 7 juin 2015.

CABIRIA J. (2008), "Virtual World and Real World Permeability : Transference of Positive Benefits for Marginalized Gay and Lesbian Populations", *Journal of Virtual World Research*, vol. 1, n°1.

CARDON Dominique et DELAUNAY-TÉTEREL Hélène, « La production de soi comme technique relationnelle », *Réseaux*, 1 décembre 2006, n°138, n°4.

CARDON Dominique, « Le design de la visibilité : Un essai de cartographie du web 2.0 », *Réseaux*, 30 janvier 2009, vol. 152, nº6, p. 93-137.

CASILLI Antonio A, *Les liaisons numériques*, Seuil., Paris, (coll. « La couleur des idées »), 2010.

CASILLI Antonio A. et POSADA Julian, « The Platformization of Labor and Society » dans GRAHAM Mark et DUTTON William H. (dir.), *Society and the internet : how networks of information and communication are changing our lives*, 2nde édition, Oxford, Oxford University Press, 2019.

*Bibliographie*

CASILLI Antonio A., « Global Digital Culture| Digital Labor Studies Go Global : Toward a Digital Decolonial Turn », *International Journal of Communication*, 29 septembre 2017, vol. 11, p. 21.

CAUQUELIN Anne, *Fréquenter les incorporels : contribution à une théorie de l'art contemporain*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Lignes d'art »), 2006.

CERVULLE Maxime et PAILLER fred, « #mariagepourtous : Twitter et la politique affective des hashtags », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 15 janvier 2014, n°4.

CERVULLE Maxime et PAILLER fred, « De la politique des identités à la politique des affects : communautés et controverses en ligne », actes du colloque « Communautés en ligne et constructions identitaires », Strasbourg, 2015.

CERVULLE Maxime et REES-ROBERTS Nick, *Homo exoticus : race, classe et critique queer*, Paris, Armand Colin, 2010.

CERVULLE Maxime, « Pornotube », séminaire « Politiques et technologies de l'amateur » dirigé par ALLARD Laurence, IRI-Centre Pompidou, Paris, 2009, http://web.iri.centrepompidou.fr/fonds/seminaires/seminaire/detail/9.

CHAKER Saloua et WELZER-LANG Daniel, 2004, « Hot line, quand le sexe travaille… », *Les Temps Modernes*, 1 février 2004, n°626.

CHAKER Saloua, « Entreprise « nor-mâle » recherche femme pour production de contenu à valeur ajoutée. Ethnographie d'une société de messageries roses », *Travailler*, 1 mars 2003, vol. 9, n°1.

CHAPLIN Tamara, « Lesbians Online : Queer Identity and Community Formation on the French Minitel », *Journal of the History of Sexuality*, septembre 2014, vol. 23, n°3.

CHIBOIS Jonathan et PAILLER fred, « Une métaphore digestive de l'exercice réflexif » dans Matthieu Quidu (ed.), *Épistémologie du corps du savant* (tome I), Paris, L'Harmattan, 2014, vol. 1.

CLAIR Isabelle, « La sexualité dans la relation d'enquête », *Revue française de sociologie*, 8 avril 2016, vol. 57, n°1.

CLAIR Isabelle, « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? Retour sur quarante ans de réticences », *Cahiers du Genre*, 2013, vol. 54, nº 1

COLEMAN E. Gabriella, « Ethnographic Approaches to Digital Media », *Annual Review of Anthropology*, 21 octobre 2010, vol. 39, n°1.

COTÉ Mark et PYBUS Jennifer, « Learning to immaterial labour 2.0 : MySpace and social networks », *Ephemera : Theory and politics in organization*, 2007, vol. 7, n°1.

COULMONT Baptiste, « De la pornographie illégale aux sex-shops », *Annales de Dermatologie et de Vénéréologie*, décembre 2012, vol. 139, nº12.

CRARY Jonathan, « Techniques of the Observer », *October*, 1988, vol. 45.

DAGIRAL Éric et MARTIN Olivier, « Liens sociaux numériques. Pour une sociologie plus soucieuse des techniques », *Sociologie*, 2017, vol. 8, n°1.

DAGIRAL Éric, *La construction socio-technique de l'administration électronique. Les usagers et les usages de l'administration fiscale*, thèse de doctorat, École des Ponts et Chaussées, Paris, 2007.

DAKHLIA Jamil et POELS Géraldine, 2012, « Le minitel rose : du flirt électronique… et plus, si affinités : Entretien avec Josiane Jouët », *Le Temps des médias*, 2012, vol. 19, n°2.

DAMIAN-GAILLARD Béatrice, « Entretiens avec des producteurs de la presse pornographique », *Sur le journalisme*, 2012, vol. 1.

DAMIAN-GAILLARD Béatrice, « Le courrier des lecteurs et des lectrices d'Union : scripts culturels de l'amour sexuel », *Le Temps des médias*, 2012, vol. 19, nº2.

DAMIAN-GAILLARD Béatrice, « Les romans sentimentaux des collections Harlequin : quelle(s) figure(s) de l'amoureux ? Quel(s) modèle(s) de relation(s) amoureuse(s) ? », *Questions de communication*, 2011, nº20.

DAVIS Jenny, Fear and the Digital/Actual Split, https ://thesocietypages.org/…, 23 août 2011, consulté le 6 avril 2017.

DAVIS Jenny, Interrogating "Online" and "Offline", https ://thesocietypages.org/…, 2 août 2013, consulté le 6 avril 2017.

DE LAURENTIS Teresa, *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg*, traduit par Sam Bourcier, Paris, la Dispute (coll. « Le genre du monde »), 2007.

DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *L'anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit (coll. « Critique »), 1972, vol. 1/2.

DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit (coll. « Critique »), 1980, vol. 2/2.

DELEUZE Gilles, *Deux régimes de fous : textes et entretiens 1975 - 1995*, Paris, Minuit (coll. « Paradoxe »), 2003.

DELEUZE Gilles, *Différence et répétition*, 12e éd., Paris, Presses universitaires de France (coll. « Épiméthée »), 2011.

DELEUZE Gilles, *Foucault*, Paris, Éd. de Minuit (coll. « Critique »), 1986.

DELL'OMODARME Marco, *Pour une épistémologie des savoirs situés : De l'épistémologie génétique de Jean Piaget aux savoirs critiques*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris, 2014.

DELPHY Christine, *Classer, dominer : qui sont les autres ?*, Paris, la Fabrique éd, 2008.

DEMOL Ludivine, *La consommation pornographique dans la construction identitaire genrée des adolescentes*, thèse en cours, Université Paris 8, Saint-Denis.

DENIS Jérôme et PONTILLE David, « Travailleurs de l'écrit, matières de l'information », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 25 avril 2012, vol. 6, n°1.

DENOUËL Julie et GRANJON Fabien (dir.), *Communiquer à l'ère numérique : regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines (coll. « Collection Sciences sociales »), 2011.

DENOUËL Julie, *Les interactions médiatisées en messagerie instantanée : Organisation située des ressources sociotechniques pour une coprésence à distance*, thèse de doctorat, Université Paul Valéry - Montpellier III, 2008.

DESCHAMPS Catherine et GAISSAD Laurent, « Pas de quartier pour le sexe ?. Le développement durable des rencontres sans lendemain », *EchoGéo*, 29 mai 2008, n°5.

DESCHAMPS Catherine, *Le miroir bisexuel : une socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Jacob Duvernet (Éditions), 2002.

DIMINESCU Dana, *Le migrant connecté*, Paris, FMSH, 2013, http ://conseil-recherche-innovation.net/….

DOROTHÉE, « Allo Allo Monsieur L'Ordinateur » - YouTube, paroles de Jean-François Porry, 1984.

DYER Richard, « Le porno gay, un genre filmique corporel et narratif » dans VÖRÖS Florian (dir.), *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, traduit par PAILLER fred Paris, éd. Amsterdam, 2015, p. 26.

EIKREN Emilee, Dismantling 'You Get What You Deserve' : Towards a Feminist Sociology of Revenge Porn, https ://adanewmedia.org/2016/10/issue10-eikren…, 2016, consulté le 15 septembre 2019.

ERTZSCHEID Olivier, « L'homme, un document comme les autres », *Hermès*, 2009, n° 53, n°1.

ERTZSCHEID Olivier, Les 5 moments de l'écriture en réseau : les moteurs comme scripteurs, https ://www.affordance.info/mon_weblog/2011/…, consulté le 8 janvier 2019.

ESPINEIRA Karine, « La sexualité des sujets transgenres et transsexuels saisie par les médias, Sexuality in transgender and trans-sexual media subjects », *Hermès*, 9 septembre 2014, n°69.

ESQUÉNAZI Jean-Pierre, « Vers la citoyenneté : l'étape de l'émotion », *Mots. Les langages du politique*, 1 juillet 2004, n°75.

FARGE Arlette, *Le Goût de l'archive*, Paris, Éd. du Seuil (coll. « La Librairie du XXe siècle »), 1989.

FAVRET-SAADA Jeanne et ISNART Cyril, « En marge du dossier sur l'empathie en anthropologie », *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, 1 décembre 2008, n°114-115.

FAVRET-SAADA Jeanne, *Les Mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque des sciences humaines »), 1977.

FAVRET-SAADA Jeanne, « Être affecté », *Gradhiva*, 1990, n°8.

FILLOD Odile, Sur le "clitoris 3D" https://odilefillod.wixsite.com/clitoris/outils

FLICHY Patrice, *L'imaginaire d'Internet*, Paris, La découverte, 2012.

FLICHY Patrice, « Technique, usage et représentations », *Réseaux*, 2008, n°148-149, n°2.

FOUCAULT Michel, *Dits et écrits. 1976 - 1979 vol. III*, Paris, Gallimard, 1994, vol. 3/4.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité - la volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976, vol.1.

FOUCAULT Michel, *La volonté de savoir, Histoire de la sexualité, tome 1*, Paris, Gallimard, 1994.

FOUCAULT Michel, « Le jeu de Michel Foucault. Ornicar », *Bulletin périodique du champ freudien*, 1977, vol. 10, http://1libertaire.free.fr/MFoucault158.html, consulté le 11 septembre 2019.

FRANÇOIS Alain, Tumblr, la sédimentation d'un imaginaire commun. 1 / Introduction, http ://bonobo.net/tumblr-..., 2013, consulté le 12 août 2019.

GAGNON John, *Les scripts de la sexualité : essais sur les origines culturelles du désir*, traduit par Sam Bourcier, Paris, Payot.

GAISSAD Laurent et DESCHAMPS Catherine, « Des sexualités dans l'espace public. Moments « autres » et co-voisinages multiples », *Espace populations sociétés. Space populations societies*, 2007, 2007/2-3.

GAISSAD Laurent, « « Ça ne me dérange pas qu'ils soient homos, mais ils le font salement » : L'espace public de la sexualité entre hommes », *Bulletin d'histoire politique*, 2010, vol. 19, n° 1.

GALL France, "Computer Nr 3", paroles de Christian Bruhn et Georg Buschor, 1968.

GARDEY Delphine, *Écrire, calculer, classer. Comment une révolution de papier a transformé les sociétés contemporaines (1800-1940)*, Paris, La Découverte, 2008.

GAVILLET Isabelle, « Chapitre 2. Michel Foucault et le dispositif : questions sur l'usage galvaudé d'un concept » dans *Les dispositifs d'information et de communication*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2010.

GEORGES Fanny, *Identités virtuelles*, Paris, Questions théoriques, 2009.

GEORGES Fanny, « Éléments pour une analyse sémio-pragmatique de l'identité numérique » dan BOURDELOIE H. et DOUYERE D. (dir.), *Méthodes de recherche sur l'information et la communication – Regards croisés*, Mediacritic, 2014.

GEORGES Fanny, « Représentation de soi et identité numérique », *Réseaux*, 10 avril 2009, n°154, n°2.

GILLMOR C. Stewart, « Stanford, the IBM 650, and the First Trials of Computer Date *matching*. », *IEEE Annals of the History of Computing*, janvier 2007, vol. 29, n°1.

GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Ed. de minuit (coll. « Le sens commun »), 1992.

GOMART Émilie et HENNION Antoine, « A Sociology of Attachment : Music Amateurs, Drug Users », *The Sociological Review*, 1999, vol. 47, n°1.

GOODY Jack, *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, traduit par BAZIN Jean et BENSA Alban, Paris, Minuit, 1979.

GRAS Stéphan-Eloïse, « Politique du streaming musical : disciplines de l'écoutable et machines du goût », *POLI - Politiques des images*, 2014, nº 11.

Groupe Genre, normes et sexualités (Dir.), *Hétéros : discours, lieux, pratiques*, Paris, EPEL, 2009.

GUNTHERT André, *L'image partagée : la photographie numérique*, Paris, Textuel (coll. « L'écriture photographique »), 2015.

HARAWAY Donna Jeanne, ALLARD Laurence, GARDEY Delphine et MAGNAN Nathalie, *Manifeste cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes*, Paris, Exils (coll. « Essais »), 2007.

HARAWAY Donna, « Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 1988, vol. 14, n°3.

HENNION Antoine, « Réflexivités. L'activité de l'amateur », *Réseaux*, 16 février 2009, nº 153.

HICKS Marie, « Computer Love : Replicating Social Order Through Early Computer Dating Systems », *Ada New Media*, n°10, 2016.

HILLIS Ken, PAASONEN Susanna et PETIT Michael, *Networked affect*, Cambridge MA, MIT Press, 2015.

HINE Christine, « Multi-sited ethnography as a middle range methodology for contemporary STS », *Science, Technology, & Human Values*, 2007, vol. 32, n°6.

HINE Christine, Virtual ethnography, London, SAGE, 2000.

HOCHSCHILD Arlie Russell, « The Commercialization of Intimate Life : Notes from home and work », Univ of California Press, 2003.

HÖLTGEN Stefan, « Data – Dating – Datamining Der Computer als Medium zwischen Mann und Frau – innerhalb und außerhalb von Fiktionen » dans BUKOW Gerhard Chr., FROMME Johannes et JÖRISSEN Benjamin (dir), *Raum, Zeit, Medienbildung, Wiesbaden*, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2012.

HUMPHREYS Laud, Tearoom trade : Impersonal sex in public places, New York, Routledge, 2017.

ILLOUZ Eva, « Réseaux amoureux sur Internet », *Réseaux*, 1 décembre 2006, n°138, n°4.

JOUËT Josiane, « Chapitre 1. Des usages de la télématique aux Internet Studies » dans DENOUËL Julie et GRANJON Fabien (dir.), *Communiquer à l'ère numérique : regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines (coll. « Collection Sciences sociales »), 2011.

JOUËT Josiane, « Une communauté télématique : les axiens », *Réseaux*, 1989, vol. 7, n°38.

JUFFER Jane, *At home with pornography : Women, sex, and everyday life*, NYC, NYU Press, 1998.

JULLIARD Virginie et GEORGES Fanny, « Produire le mort », *Réseaux*, 2018, n°210.

JULLIARD Virginie, *La différence des sexes sur twitter les conditions d'observabilité d'un engagement affectif émotionnel*, HDR, Paris Est, Créteil, 2018.

JULLIARD Virginie, « Les apports de la techno-sémiotique à l'analyse des controverses sur Twitter », *Hermès*, 2015, n°3.

JULLIARD Virginie, « Une “femme machine” au travail : la “demoiselle du téléphone” », *Quaderni*, 2004, vol. 56, n°1.

JURGENSON Nathan et BŒSEL Whitney Erin, “Social” versus “Social”, https ://thesocietypages.org/cyborgology/…, 2012, consulté le 6 avril 2017.

JURGENSON Nathan, Digital Dualism and the Fallacy of Web Objectivity, https ://thesocietypages.org/cyborgology/2011/09/13/digital-dualism-and…, 2011, consulté le 6 avril 2017.

JURGENSON Nathan, Digital Dualism versus Augmented Reality, https ://thesocietypages.org/cyborgology/2011/02/24/digital-dualism-…, 2011, consulté le 6 avril 2017.

JURGENSON Nathan, Strong and Mild Digital Dualism, https ://thesocietypages.org/cyborgology/…, 2012, consulté le 6 avril 2017.

KESSOUS Emmanuel, « L’amour en projet », *Réseaux*, 5 mai 2011, n°166.

KIPNIS Laura, « 1. Comment se saisir de la pornographie ? » dans VÖRÖS Florian (dir.), *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, Paris, éd. Amsterdam, 2015.

KITZIE Vanessa, « “I pretended to be a boy on the Internet” : Navigating affordances and constraints of social networking sites and search engines for LGBTQ+ identity work », *First Monday*, 1 juillet 2018, vol. 23, n°7.

KORN Jenny Ungbha, « Expecting penises in Chatroulette : Race, gender, and sexuality in anonymous online spaces », *Popular Communication*, 3 avril 2017, vol. 15, n°2, p. 95-109.

KOSOFSKY SEDGWICK Eve, *Épistémologie du placard*, traduit par CERVULLE Maxime, Paris, Éd. Amsterdam, 2008.

KOZINETS Robert V., “To Boldly Go : Hypermodern Ethnography of Star Trek® Fans, Culture and Communities of Consumption”, thèse de doctorat non publiée, Queen’s University, 1997.

KULICK Don, « La vie sexuelle des anthropologues : subjectivité érotique et travail ethnographique », *Genre, sexualité et société*, 1 décembre 2011, n° 6.

LAFLEUR Sylvain, « Foucault, la communication et les dispositifs », *Communication. Information médias théories pratiques*, 11 décembre 2015, vol. 33/2.

LARDELLIER Pascal et BRYON-PORTET Céline, « « Ego 2.0 » », *Les Cahiers du numérique*, 2010, vol. 6, n°1.

LARDELLIER Pascal, *Le coeur Net : célibat et @mours sur le Web*, Paris, Belin, 2004.

LARDELLIER Pascal, *Les réseaux du cœur : sexe, amour et séduction sur Internet*, Paris, F. Bourin, 2012.

LARDELLIER Pascal, "Les jeux de l'Amour et du Marché", conférence inaugurale, https://www.youtube.com/watch?v=qmWDuCeiJaM, consulté le 19 février 2018.

LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2007.

LATOUR Bruno, "Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement". dans Micoud, André, Peroni, Michel (dirs.) *Ce qui nous relie*, Ed. de l'Aube, pp.189-208, 2000.

LAUMANN Edward O., GAGNON John H, MICHAEL Robert T et MICHAELS Stuart, *The social organization of sexuality : Sexual practices in the United States*, Chicago, University of Chicago press, 1994.

LE DEUFF Olivier, « Les tubes de la pornosphère : des logiques documentaires entre information et déformation », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 1 juillet 2014, n°5.

LE DOUARIN Laurence, LE VAN Charlotte et PETITE Ségolène, « Les liaisons clandestines et internet : quels types d'infidélité ? » dans DAGIRAL Éric et MARTIN Olivier (dir.), *L'ordinaire d'internet*, Paris, Armand Colin, 2016.

LICOPPE Christian et BEAUDOUIN Valérie, « La construction électronique du social : les sites personnels », *Réseaux*, 2002, n°116, n°6.

LIOTARD Philippe, « La recherche à contre-corps. Éléments d'auto-analyse de la genèse d'un corps d'homme » dans QUIDU Matthieu (dir.), *Épistémologie du corps savant - tome 2 : la recherche scientifique comme expérience corporelle*, Paris, L'Harmattan, Paris, 2014, vol. 2.

MAIGRET Éric, *Sociologie de la communication et des médias*, Paris, Armand Colin, 2015.

MALBOIS Fabienne, « Les catégories de sexe en action. Une sociologie praxéologique du genre », *Sociologie*, 2011, vol. 2, n°1.

MANHACK jean-Marc, "J'ai été animatrice de Minitel rose", https://owni.fr/2012/06/28/jai-ete-animatrice-de-minitel-rose/, consulté le 10 mars 2016.

MARIGNIER Noémie, « La prolifération des catégories de l'identité sexuelle : Enjeux politico-discursifs », *L'Homme & la Société*, 2018, n°208, n°3.

MARWICK Alice E. et boyd danah, « I tweet honestly, I tweet passionately : Twitter users, context collapse, and the imagined audience », *New Media & Society*, février 2011, vol. 13, n°1.

MARZANO Michela, *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, Paris, éd. Buchet / Chastel, 2003.

MAZALEIGUE-LABASTE Julie, « Corps sans visage », dans *Fabrique du visage de la physiognomonie antique à la première greffe avec un inédit de Duchenne de Boulogne*, 2008, p. 327-346.

MAZIÈRES Antoine, TRACHMAN Mathieu, COINTET Jean-Philippe, COULMONT Baptiste et PRIEUR Christophe, « Deep tags : toward a quantitative analysis of online pornography », *Porn Studies*, 2 janvier 2014, vol. 1, n°1-2.

MCGLOTTEN Shaka, *Queerspaces and Sexpublics : Desire, Death, and Transfiguration*, Austin, Texas, USA, 2005.

MERZEAU Louise, « La présence plutôt que l'identité », *Documentaliste - Sciences de l'Information*, 2009, vol. 47, n°1.

MERZEAU Louise, « Le profil : une rhétorique dispositive », _Itinéraires. Littérature, textes, culture_s, 21 juin 2016, n°2015-3.

MEUNIER Étienne, « « No guys with attitude ». Sociabilité et hiérarchie sexuelle dans une sex party gaie de New York », *Genre, sexualité & société*, 2014, n°11.

MONDADA Lorenza, AKRICH Madeleine, HENNION Antoine et RABEHARISOA Vololona, « Des objets aux interactions, et retour », *CSI working papers series 007*, 2007.

MONNOYER-SMITH Laurence, « Le web comme dispositif : comment appréhender le complexe ? » dans BARATS Christine (dir.), *Manuel d'analyse du web*, Paris, Armand Colin (coll. « collection U »), 2013.

MOSHER Mike, Bad Subjects : Teledildonic Temptations : The Rise and Fall of Computer Sex, http://bad.eserver.org/issues/1998/41/mosher.html, consulté le 14 février 2016.

MOSSUZ-LAVAU Janine, *La vie sexuelle en France : une enquête inédite*, Paris, Éd. de la Martinière, 2002.

MOWLABOCUS Sharif, *Gaydar culture : gay men, technology and embodiment in the Digital Age*, Farnham, Ashgate, 2010.

MOWLABOCUS Sharif, « Porno 2.0 ? La centralité de l'utilisateur dans la nouvelle industrie du porno en ligne » dans VÖRÖS Florian (dir.), *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, Paris, éd. Amsterdam, 2015.

NOVA Nicolas, *Les flops technologiques : comprendre les échecs pour innover*, Limoges, FYP éditions, 2011.

O'REILLY Tim, What Is Web 2.0, http ://www.oreilly.com/pub/a/web2/archive/…, consulté le 24 mars 2015.

OTTAVIANI Didier, « Foucault - Deleuze : de la discipline au contrôle » dans DA SILVA Emmanuel (dir.), *Lectures de Michel Foucault. Volume 2 : Foucault et la philosophie*, Lyon, ENS Éditions (coll. « Theoria »), 2014.

OTTAVIANI Didier, « Foucault - Deleuze : de la discipline au contrôle » dans Emmanuel Da Silva (dir.), *Lectures de Michel Foucault. vol. 2 : Foucault et la philosophie*, Lyon, ENS Éditions (coll. « Theoria »), 2014.

PAASONEN Susanna et VÖRÖS Florian, « Affects et pornographies numériques : entretien avec S. Paasonen », in *POLI - politique de l'image*, 2014, nº9.

PAASONEN Susanna, *Carnal Resonance, Affect and Online Pornography*, Cambridge MA, MIT Press, 2011.

PAASONEN Susanna, « A midsummer's bonfire : Affective intensities of online debate » dans PAASONEN Susanna, HILLIS Ken et PETIT Michael (dir.), *Networked affect*, Cambridge, Mass, MIT Press, 2015.

PAASONEN Susanna, « Between meaning and mattering : on affect and porn studies », *Porn Studies*, 2014, vol. 1, n°1-2.

PAASONEN Susanna, « Étranges promiscuités, pornographie, affects et lecture féministe » dans *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, traduit par Lee Lebel-Canto, Paris, Amsterdam, 2015.

PAASONEN Susanna, HILLIS Ken et PETIT Michael, « Networks of transmission : Intensity, sensation, value », *Networked affect*, 2015.

PAILLER fred et CASILLI Antonio A., « S'inscrire en faux », *Communication. Information médias théories pratiques*, 2015, vol. 33/2.

PAILLER fred et VÖRÖS Florian, « Des effets aux affects : médiations, pouvoir et navigation sexuelle en ligne », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 2017, n°11.

PAILLER fred, « Fenêtre sur fenêtres : notes sur les dispositifs médiatiques et les appareillages techniques », https://affects.hypotheses.org/556, consulté le 4 septembre 2018.

PAILLER fred, « Chatroulette : et le sexe devint l'erreur du web 2.0 », *POLI - politiques de l'image*, 2010, n°4.

PAILLER fred, « Le California, un cinéma pornographique. Entretien avec Hans S. », *POLI - Politiques des images*, 2014, n°9.

PAILLER fred, « Pornographie, appareillage numérique et Internet : vers une culture sexuelle augmentée ? », http://affects.hypotheses.org/285, consulté le 27 mars 2016.

PAPACHARISSI Zizi, *Affective publics : sentiment, technology, and politics, Oxford* ; New York, NY, Oxford University Press (coll. « Oxford studies in digital politics »), 2015

PASQUALE Frank, *The black box society : the secret algorithms that control money and information*, Cambridge, Harvard University Press, 2015.

PATELLA-REY PJ, « Materiality Matters : Confronting Digital Dualism with a Theory of Co-Affordances », https ://thesocietypages.org/cyborgology/..., 21 mars 2013, consulté le 6 avril 2017.

PAVEAU Marie-Anne et PEREA François (dir.), *Questions de communication*, n°26, 2014.

PAVEAU Marie-Anne, *Le discours pornographique*, Paris, la Musardine (coll. « L'attrape-corps »), 2014.

PAVEAU Marie-Anne, « Ce qui s'écrit dans les univers numériques », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 1 février 2015, n°2014-1.

PIERRE Julien, *Le cadre privatif : des données aux contextes. Approche interdimensionnelle des enjeux de médiation de la vie privée*, thèse de doctorat, Université Grenoble Alpes, 2013.

PIERRE Julien, « Génétique de l'identité numérique », *Les Cahiers du numérique*, 27 juillet 2011, vol. 7, n°1.

PINCH Trevor J. et BIJKER Wiebe E., « The Social Construction of Facts and Artefacts : or How the Sociology of Science and the Sociology of Technology might Benefit Each Other », *Social Studies of Science*, août 1984, vol. 14, n°3.

PRECIADO Paul B., *Pornotopie : « Playboy » et l'invention de la sexualité multimédia*, traduit par MESTRE S., Paris, Climats, 2011.

PROBYN Elspeth, *Sexing the Self : Gendered Positions in Cultural Studies*, Routledge Taylor & Francis Group, 1993.

PROULX Serge, « La sociologie des usages, et après ? », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 2015, n°6.

QUÉRÉ Louis, « Une modernisation conservatrice ? », *Réseaux*, 2008, n° 148-149, n°2.

RACE Kane, « Speculative pragmatism and intimate arrangements : online hook-up devices in gay life », *Culture, Health & Sexuality*, 21 avril 2015, vol. 17, n°4.

RACE Kane, « Towards a pragmatics of sexual media/networking devices », *Sexualities*, 2018, vol. 21, n° 8.

RAMBUKKANA Nathan et GAUTHIER Maude, « L'adultère à l'ère numérique : Une discussion sur la non/monogamie et le développement des technologies numériques à partir du cas Ashley Madison », *Genre, sexualité & société*, 1 juin 2017, n°17.

REBILLARD Franck, « Du Web 2.0 au Web2 : fortunes et infortunes des discours d'accompagnement des réseaux socionumériques », *Hermès*, 2011, n°59, n°1.

RICHARD Claire, *Les chemins de désir*, Paris, seuil, 2019.

ROBERTS Sarah T., *Behind the screen : content moderation in the shadows of social media*, New Haven, Yale University Press, 2019.

ROBERTS Sarah T., « Commercial Content Moderation : Digital Laborers' Dirty Work », *Media Studies Publications*, 2016, nº 12.

RUBIN Gayle S., *Surveiller et jouir : anthropologie politique du sexe*, Paris, EPEL (coll. « Les grands classiques de l'érotologie moderne »), 2010.

SEDGWICK Eve Kosofsky, *Épistémologie du placard*, traduit par CERVULLE Maxime, Paris, Éd. Amsterdam, 2008.

SENFT Theresa M., *Camgirls : celebrity and community in the age of social networks*, New York, Lang (coll. « Digital formations »), 2008.

SESSIONS Lauren F., « "You Looked Better on MySpace" : Deception and authenticity on the Web 2.0 », *First Monday*, 4 juillet 2009, vol. 14, nº7.

SIGEL Lisa, « Quand l'obscénité tombe entre de mauvaises mains », dans VÖRÖS Florian (dir.), *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, Paris, éd. Amsterdam, 2015.

SIMMEL Georg, *Sociologie : étude sur les formes de la socialisation*, trad. DEROCHE-GURCEL Lilyane et MULLER Sibylle, Paris, PUF, 2010.

SIMMEL Georg, « The Sociology of Sociability », *American Journal of Sociology*, traduit par HUGHES Everett C., 1949, vol. 55, nº3.

SMITH Clarissa et ATTWOOD Feona, « Anti/pro/critical porn studies », *Porn Studies*, 2 janvier 2014, vol. 1, nº1-2.

SOUCHIER Emmanuel, DAVALLON Jean, LE MAREC Joëlle, DESPRÉS-LONNET Marie et JEANNERET Yves, *Lire, écrire, récrire : objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2013.

STAR Susan Leigh et RUHLEDER Karen, « Vers une écologie de l'infrastructure : Conception et accès aux grands espaces d'information », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2010, Vol 4, 1, n°1.

STAR Susan Leigh, « Infrastructure and ethnographic practice : Working on the fringes », *Scandinavian Journal of Information Systems*, 2002, vol. 14, n°2.

STAR Susan Leigh, « The Ethnography of Infrastructure », *American Behavioral Scientist*, novembre 1999, vol. 43, n°3.

STOIAN Elena, « Au-delà et en-deçà de l'écran. Le double engagement des animateurs de chat rose au travail », *ethnographiques.org Analyser les présences au travail : visibilités et invisibilités*, décembre 2011, n°23.

STOIAN Elena, « Sexe on-line. Animateurs, clients et production de scénarios sexuels », *Genre, sexualité & société*, 26 novembre 2009, n°2.

THIERRY Benjamin, « De l'abonné au minitéliste », *Communication. Information médias théories pratiques*, 11 décembre 2015, vol. 33/2.

TRACHMAN Mathieu, *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte, 2013.

VAN DER WAL Thomas, « Folksonomy Coinage and Definition », http://vanderwal.net/folksonomy.html, consulté le 9 septembre 2019.

VAN GELDER Lindsy, *The strange case of the electronic lover*, New York, Computerization and Controversy Academic Press, 1991.

VARNELIS Kazys (dir.), *Networked publics*, Cambridge, Mass, MIT Press, 2008.

VELKOVSKA Julia, *Les formes de la sociabilité électronique : une sociologie des activités d'écriture sur internet*, thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2004.

VELKOVSKA Julia, « L'intimité anonyme dans les conversations électroniques sur les webchats », *Sociologie du Travail*, 2002, vol. 44, n°2..

VÉTEL Bruno, *Activités économiques et réagencements marchands dans le jeu en ligne Dofus*, thèse de doctorat en sociologie, Télécom-ParisTech, 2016.

VEYNE Paul, *Foucault, sa pensée, sa personne*, Paris, A. Michel (coll. « Bibliothèque Albin Michel idées »), 2008, 214 p.

VÖRÖS Florian (dir.), *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, Paris, éd. Amsterdam, 2015.

VÖRÖS Florian, *Les usages sociaux de la pornographie en ligne et les constructions de la masculinité : une sociologie matérialiste de la réception des médias*, thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2015.

VÖRÖS Florian, « Fantasmes de virilité, blanchité et masculinité hégémonique en contexte gai parisien », *L'Homme & la Société*, 2018, n°208, n°3.

VÖRÖS Florian, « Introduction : le porno à bras-le-corps » dans VÖRÖS Florian (dir.), *Cultures pornographiques : anthologie des porn studies*, Paris, éd. Amsterdam, 2015.

WELZER-LANG Daniel, *Utopies conjugales*, Paris, Payot, 2007.

WELZER-LANG Daniel, « L'échangisme : une multisexualité commerciale à forte domination masculine », *Sociétés contemporaines*, 2001, vol. 41-42, n°1.

WILLIAMS Linda, « Observateurs corporalisés. Pornographies visuelles et « densité charnelle de la vision » », *Théorème*, 2018, n°28.

WITTIG Monique, *La pensée straight*, Paris, Éd. Amsterdam, 2007.

YOUNG Kevin, « How to Hoax Yourself : The Case of A Gay Girl in Damascus », *The New Yorker*, 9 nov. 2017.

# Annexes

# 1 LISTE DES ENTRETIENS EFFECTUÉS

Les entretiens que j'ai utilisés dans cette étude n'ont pas été collectés dans les mêmes conditions, une partie provenant d'un terrain sur les biographies sexuelles, de 2007 à 2013 et l'autre partie plus spécifiquement ciblée sur les usages sexuels d'internet. Je liste ici les 10 entretiens qui m'ont servit directement à élaborer certaines analyses et/ou à les illustrer dans le corps de texte. Les entretiens ont tous eu lieu en face-à-face, au domicile des personnes, et représente environ 45h heures de discussions enregistrées.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 2012 | Gabrielle | 36ans | 7h30 |
| 2014 | Amaranthe | 24ans | 2h15 |
| 2016 | Judith | 52ans | 4h30 |
| 2015 | Paul | 42ans | 8h00 |
| 2015 | Chloé | 42ans | 2h30 |
| 2013 | Julien | 29ans | 9h00 |
| 2014 | Esperenza | 35ans | 3h20 |
| 2017 | Sandrine | 40ans | 2h30 |
| 2015 | Christine | 53ans | 3h00 |
| 2017 | Julien & Julia | 33 & 28ans | 3h00 |

# 2 EXTRAITS D'ENTRETIENS

## 2.1 Gabrielle, extraits d'entretiens

### Test d'embauche, formation, *connectés*, *habitués*

« Mais avant qu'elle me mette en ligne, il fallait bien qu'elle m'explique le B-A-BA, mais le B-A-BA c'était pas « bon il faut que tu sois câline, il faut que tu ais de l'imagination… » ou quoi… Non, le B-A-BA c'était « jamais dire que tu es une animatrice, c'est faute professionnelle grave, jamais insulter le client… », ça c'était vraiment les deux choses à ne jamais faire. Et elle m'avait expliqué que j'étais écoutée, que ma vitesse de frappe était surveillée, que j'étais écoutée de manière aléatoire et que ça [dire que l'on est animatrice], par contre, c'était « on me vire immédiatement », et ça il faut le savoir pour l'essai… Je crois que c'est tout. Après, elle m'a encouragée gentiment, en disant « bon, ben il faut y aller, maintenant, je t'écoute »… »

[…]

« — oui, et que, eux, ils sont en attente, parce que l'horloge tourne au téléphone et que, vite, vite, vite, il fallait qu'ils aient un message… Voilà, moi, je me retrouvais quand je me connectais à certaines heures de la journée, j'avais déjà 15 messages auxquels il fallait que je réponde… J'allais pas dire « bonjour Robert, super, ben renvoie-moi un message, je suis vachement intéressée…", « bonjour machin, gnagna…". Merde, ils t'envoient un message, alors souvent des messages, eux, assez expéditifs, donc toi, il faut que tu rentres dans le côté « houlalala on va prendre notre temps, hein gars, on va y aller tranquille… » parce qu'il faut qu'il dure ce ping-pong, il faut que ça se justifie pour le connecté… »

[…]

« Et il y avait les habitués du téléphone du soir, et ceux-là, c'était pour beaucoup des gens qui travaillaient de nuit, […] infirmiers, pompiers, pour beaucoup… un peu des flics, mais ceux-là, c'était des gros lourdingues, c'était bien les seuls… Et on avait, donc, les habitués du soir et, tout de suite, mes collègues m'ont dit « alors attention, tu verras, Toni, truc, machin, bidule, c'est les habitués du téléphone, et ceux-là tu ne leur parles pas de cul, tu ne les branches pas comme tu as l'habitude de brancher les autres, ils viennent vraiment pour discuter, pour faire passer la nuit… »

[…]

« les premiers soirs, on m'a tout de suite expliqué « Freebird, c'est un habitué, machin-truc, c'est un habitué…", donc moi je voyais les pseudos s'afficher et je comprenais que ceux-là, c'était des connectés à part, ce n'était pas pareil. Ce qui n'était pas pareil, et que j'ai très vite compris, parce que, j'étais nouvelle, […] et bien, les habitués, quand ils voient arriver un nouveau pseudo féminin, ils savent que c'est une nouvelle animatrice et ils viennent se présenter. »

[…]

### Les *autres* sexualités

« Du coup, il y a une fois ou deux, avec le pseudo masculin, non, avec un pseudo féminin, je me suis faite brancher par des femmes, par contre qui s'annonçaient comme lesbiennes. Alors la question, c'était toujours de savoir « est-ce qu'elles sont là pour tapiner, qu'elles ont compris qu'il y avait un système de modération ? Et sont-elles là

pour brouiller les pistes et n'être pas trop claires avec les connectés masculins, au cas où elles tomberaient sur un potentiel connecté masculin qui était notre pseudo à nous, et en même temps donner l'impression que ce pseudo-là, pour nous qui étions homme et femme en même temps, était un pseudo de lesbienne qui cherchait une compagne, et du coup de flouter d'autant plus… Moi, ça, j'ai jamais su. […] C'était encore plus troublant pour mes collègues, parce que, elles, de toutes façons, dès qu'elles entendaient un message de femme, elles rejetaient. Pour elles, c'est pas possible qu'une femme vienne de son plein gré pour utiliser le dispositif. Donc c'était forcément pour se prostituer. Donc elles rejetaient. »

[…]

" En plus, tout le monde savait que, moi, je les prenais les hommes soumis, c'était la seule chose qu'on nous autorisait, les seuls messages auxquels les animatrices étaient autorisées à ne pas répondre, quand quelqu'un demandait à être soumis, qu'on lui donne des ordres, etc. — pourquoi, il y avait une justification ? — Non, mai sil y avait comme un côté… Comment dire, ben, je pense quelque chose qui déstabilisait même nos responsables du personnel. Je ne sais pas pour les patrons, les patrons n'étaient pas suffisamment dans le coaching de l'équipe pour se permettre de dire « Si, Si, si…". Surtout que, lors de ma première période de travail, il y en avait assez peu des hommes soumis. Ce qui est monté en puissance, et est devenu beaucoup plus courant quand j'y suis revenue, la deuxième fois. Ben oui, parce que là, c'était un truc, ça, que les responsables du personnel, je pense, considéraient comme un truc, vraiment, pervers [insiste, sarcasme, rires]. — ça sortait finalement des rapports attendus entre les hommes et les femmes… Ça les inversait complètement… — Complètement ! Et puis c'était tellement pas le mode habituel où soit un mec veut se branler en écoutant, et qu'on l'excite, soit il veut un rencard et il va faire chier pour avoir son rencard. Bon, ça c'était les deux profils types. Et ça [les soumis], c'était un truc bizarre, c'est ce que je te disais tout à l'heure, les hommes soumis, en plus, c'était la clientèle idéale. Eux, quand tu leur disais « tu te reconnectes, même si moi je ne me reconnecte pas », parce que, bien sûr, on travaillait 3 heures d'affilée et on avait une pause d'une heure, où on ne devait pas être dans les locaux. Quand on arrivait au bout de nos trois heures, et que le mec demandait encore à être soumis, on disait « ah, j'ai une course à faire, je m'en fous, tu te reconnectes, je checkerai, sous un autre pseudo, mais tu restes connecté jusqu'à ce que je revienne.", et c'est tout ce qu'ils attendaient les mecs, ils attendaient à dépenser de l'argent parce qu'on leur donnait des ordres, qu'on les humilie à distance, qu'on leur

fasse faire des trucs sans pouvoir vérifier s'ils les faisaient vraiment. Enfin voilà, c'était la clientèle idéale, même si elle était extrêmement minoritaire."

[…]

G : Marie-France venait les soirs, la journée elle était secrétaire médicale, et le soir, elle déboulait là, alors elle était payée pour être responsable du personnel, mais, elle, c'est parce qu'elle kiffait ce boulot, et que, même en tant que responsable, elle, elle animait ! Elle animait sur minitel, elle animait au téléphone, elle animait tout son temps… Et la responsable de nuit, elle partait sur le coup des minuits, 1h du mat'. Voilà, on avait quand même le reste de la nuit où on était souvent plus que deux ou trois, donc, voilà… Et, elle, par exemple, elle quittait son poste parce qu'elle allait retrouver des gars sur le parking de 3615BRDX.

F : Alors comment ça se passait ça ? et du coup, c'était la seule à rencontrer, ou bien tout le monde rencontrait ?

G : Alors, juste pour finir avec Marie-France, là où c'était insupportable, ce qu'on se disait c'est que, bon, 3615BRDX était dans l'annuaire, hein, mais on se disait que peut-être, il y a certains connectés qui pourraient imaginer que les animatrices ne sont pas au même endroit que là où l'on dépose les petites annonces, voilà. C'est vrai qu'il fallait quand même oser, quoi, car il y en avait quand même certains qui étaient sérieusement en rogne, au bout d'un moment, vu en plus ce qu'ils lâchaient en argent à ce truc, ils auraient très bien pu… Vu le nombre de fois qu'on a été menacées par des connectés qui nous disaient « je vais venir toutes vous dégommer dans votre local », etc. Donc il y en avait toujours une qui sortait et qui disait « bon ben alors, les filles, il y a André-bien-membré qui vient toutes nous butter, dans à peu près une demi-heure, donc profitez…", [rires]… On essayait de prendre tout ça à la rigolade, n'empêche quand même, quand on a compris que Marie-France se faisait tringler, si je puis me permettre, ou taillait des pipes ou autres sur le parking même de notre boîte, alors là on se disait « mais c'est pas possible, quoi…", parce que c'était nous exposer aussi. Bon, fin de la parenthèse, pour ce qui est de Marie-France, elle, elle rencontrait.

### Rencontrer les connectés

" Et concernant le fait que les filles rencontraient… Au début, pour moi, c'était parfaitement exclu. Donc, c'était tellement exclu, tellement inimaginable, et les filles qui rencontraient n'en parlaient pas, donc « personne ne rencontrait », puisque moi, de

mon côté, je ne pensais même pas à poser la question, quand on discutait entre nous. Si tu veux, les premiers mois, je me suis rendu compte de rien. Et c'est en discutant avec certains habitués, du coup, et en comprenant que, parce qu'un habitué qui connaissait par ailleurs Freebird a commencé à me dire « ben oui Freebird, il rencontrait des…". Alors Freebird, c'était "le" habitué du minitel, on ne connaissait pas sa voix, etc. et comme c'était quelqu'un de très cultivé qui écrivait bien et autre, toutes les animatrices étaient en admiration, les jeunes, les vieilles, alors là, il avait gagné les cœurs de toutes. Et il suffisait qu'elles aient fait une nuit, il était là de toute façon quasiment toutes les nuits, elles étaient complètement accros. Moi-même, j'avoue que j'appréciais de discuter avec Freebird, parce que c'était des conversations qui allaient chercher tout de même assez loin, et c'était quelqu'un comme ça, sur le papier, de très fin. Quand on le rencontrait c'était pas exactement ça, mais enfin bon. Ça n'empêche que j'ai progressivement compris, comme Freebird a eu une sorte de coup de cœur pour l'un de mes pseudos sur minitel, sachant qu'il savait qu'il y avait bien une animatrice derrière, mais qu'il a commencé à poser des questions sur moi aux autres filles, à demander à quoi je ressemblais, et patati et patata[…]"

[…]

« J'étais la seule à me dire que les animatrices n'en pouvaient tellement plus de ce travail-là qu'elles n'allaient pas se mettre à imaginer que même un connecté sympa pouvait devenir un amant potentiel. Enfin tu vois, tout ça je me disais « non, c'est pas possible », et pourtant ça l'était… […] Et puis, cette ambiguïté, elle jouait pour [les patrons] parce qu'on était censées être des femmes réelles… Ben, au final, on l'était ! Et, quelque part, peut-être que s'il y avait des habitués, à entendre ici comme les gros lourds, qui revenaient tenter leur chance, c'est qu'ils avaient ouï-dire de la part d'autres mecs que ça avait marché. Voilà, effectivement, et ça je trouve que c'est extrêmement fatiguant. »

### Subjectivation et rapports de genre

« — […] et de constamment passer mes journées à essayer de ne pas perdre la face, de ne pas être exactement ce que tous ces connectés projetaient sur ma personne. Et des fois avoir un pur dialogue orienté cul, d'avoir juste à exciter le gars au bout du fil, c'était beaucoup moins humiliant que de devoir jouer le jeu de « mais oui, on va avoir rendez-vous…", et de faire tenir le type en ligne dans la perspective que, oui, je vais quand même céder sous la pression, et que, oui, je vais aller à son putain de rendez-

vous. » [… passage sur la façon dont les connectés pouvaient demander confirmation qu'elle avait bien pris en note leur numéro de téléphone, et la difficulté à être crédible et supporter leur suspicion, qu'elle trouve bien légitime, par les animatrices] « Voilà, donc, ça c'est vrai que c'était extrêmement pénible, et que là, dans ces moments-là, on avait juste envie de dire à ce mec « mais gros con, tu crois quoi, que je vais aller là, que je vais prendre ma bagnole pour te rejoindre dans une demi-heure à l'arrière du parking de décathlon, pour te tailler une pipe dans ta sale bagnole pourrie de commercial de merde » parce que c'est vraiment ça que j'avais envie de dire… [Rires] « Parce que ma vie elle vaut plus que ça », « mais qu'est-ce que tu crois ? que t'es en train de cueillir une nana qui n'attend que ça ? ».

[…]

« — et c'est là que typiquement on passe d'un service et d'une prestation comme tu disais tout à l'heure, tarifée, ouvertement ou implicitement sexuelle, peu importe, à la gestion d'un réseau social en fait. »

[…]

« — [Freebird] part du principe que, si tu fais ce boulot, c'est qu'il y a bien quelque chose quand même que tu viens chercher dans ce travail au-delà d'une simple paye. Et j'avais beau lui dire que ma vie était remplie à ras bord de choses passionnantes et que c'était un job purement alimentaire, mais il n'y avait rien à faire. Enfin, disons, que tu sentais, en vrai, l'incrédulité de celui à qui tu t'adresses […] : « c'est pas possible ». Et je dis ça […] alors que je reste intimement persuadée qu'il y a des connectés qui venaient là pour discuter. Mais […] y compris auprès de ceux qui font partie du cercle resserré des animatrices, qui les connaissent vraiment, les seuls qui arrivent enfin à les rencontrer, même ceux-là, finalement te renvoient tôt ou tard l'image que « si tu es là, c'est qu'ils vont pouvoir te cueillir. ».

[…]

« — ce dont je me suis aperçue, c'est qu'avant de commencer ce boulot, j'étais suffisamment renseignée et que sur les choses sur lesquelles je n'étais pas trop renseignée j'aurais suffisamment de capital culturel et d'imagination, mais que je n'allais jamais être prise de cours par ce truc. Et je l'avoue, j'ai été quand même un paquet de fois prise de cours par ce truc. Alors, dans ces cas-là, il y a des collègues, encore une fois, on y revient, en plus moi j'osais témoigner de ma naïveté, d'ailleurs, je pense que c'est ce qu'elles aimaient bien chez moi, ça les faisait beaucoup rire, du coup la première fois

qu'un mec m'a dit « ah ben fait moi écouter ta chatte…", que je me suis dit « merde, mais comment on fait parler sa chatte…", j'étais démunie, et tout de suite, dès que c'est comme ça, merde, tu te mets sur pause, et « les filles, comment on fait ¿', « ah ben comment ça…", bon d'accord… Il y avait aussi un autre grand mystère avec lequel j'ai vécu quelques jours, quand les mecs me proposaient de me faire entendre leur bite. Voilà, là j'étais complètement démunie par rapport aux bruits que j'entendais, en me disant « mais c'est pas possible, ils tapent avec leurs mains ou quelque chose de contondant sur une table basse… qu'est-ce qu'ils font avec leur bite, c'est pas possible…", et voilà, il y a des codes, et je me demandais « mais, ça, ça, rentre dans le principe de l'excitation ? c'est insensé !". Il y a plein de fois où je me suis dit « t'es hyper conventionnelle !", moi qui me voyais comme quelqu'un d'assez libérée, qui aimait faire l'amour, wouaah ben là, je me disais « putain, non, t'es juste quelqu'un qui a une vie sexuelle complètement normale, peut-être même beaucoup plus ennuyeuse que tu ne le crois, beaucoup moins exotique, donc voilà quoi… »

## 2.2 Judith, extraits d'entretien

*les noms des services sont anonymisés*

J : Et là, donc, on était animateur déclaré et en même temps on avait de la surveillance – ça on ne le disait pas. Mais animateur ou animatrice déclaré, c'était une usine à gaz leur truc parce qu'il y avait des gens très belliqueux qui disaient : « ouais, mais si tu es animatrice, tu dois me parler, tu dois ceci… ». Là, il était convenu qu'on n'était pas là pour les exciter, quoi. On était là pour éventuellement avoir des discussions tout ce qu'il y a de plus ordinaire : « ça va ? Il fait beau… » (rires). Mais bon, s'ils nous prenaient trop la tête : « hop ! Éjecté ! ». Bon, il ne fallait pas trop le faire parce que je pense qu'on était surveillé, de temps en temps on peut être surveillé aussi. Je crois que c'était xxxxxxxxxxx à Strasbourg qui avait les serveurs, il me semble. Il ne faut pas que je te dise de bêtises… Euh… parce qu'il y avait des énormes machines. Et je sais qu'ils étaient établis à Strasbourg.

F : Est-ce que tu peux me raconter comment ça se passait sur 3615LESB ? Il y avait beaucoup d'hommes qui se connectaient ?

J : Ouais.

F : Toi, t'étais surveillante.

J : Oui, mais même si j'étais pas surveillante, comme, moi, je suis homosexuelle, ce n'est pas un secret, moi aussi je pouvais m'en servir et gratuitement !

F : D'accord.

J : J'ai fait des rencontres, enfin pas beaucoup, enfin si j'ai quand même rencontré une femme avec qui j'ai passé 4 ans. Mais par contre, effectivement, on va dire que ce n'est pas que toutes les autres rencontres sont fausses et que la mienne est vraie, mais c'est sûr que quand on a commencé à parler, c'était pas : «  tu mouilles salope, etc. » (rires). Bon, après on est allé prendre un verre. On a appris à se connaître et c'était quelque chose de très ordinaire, enfin qui ressemblait davantage aux rencontres que tu peux faire, je sais pas, à ton boulot, chez des amis, etc. Mais bon, là oui, c'était une forme de gratuité, voilà… Parce que toi, à la limite, t'es en train d'animer sur [#CHOQ] ou faire de la surveillance, quand t'es à ton boulot, parfois t'as trois ou quatre minitels devant toi. Moi, j'ai fait un mois d'animation, alors ça je m'en souviens ! Je sais qu'ils étaient rue xxxxx, ça je m'en souviens très bien parce que j'y allais en Solex. Et j'ai fait ça un mois parce que j'avais besoin de me payer des vacances. Et là, alors là je n'avais jamais vu ça, on travaillait parfois sur 4 minitels en même temps ! Et 4 minitels en même temps, on avait des procédures qui faisaient qu'on avait 5 ou 6 pseudos par minitel ! Tu vois.

F : Donc, un minitel, un minitel, un minitel, un minitel, comme ça ?

J : Oui. Alors on t'expliquait une chose c'est que dès que t'arrivais à ton service, tu connectais – y'avait un truc je ne sais même plus comment ça marchait – tu créais quatre pseudos féminins. C'était "LaeticiaauxgrosSeins", enfin bon des pseudos extrêmement racoleurs, bien sûr, et t'attendais même pas que les hommes te contactent. C'est dès que ton pseudo était créé, t'avais moyen d'envoyer un «  bonjour, comment ça va ? » à toute la liste ! Allez hop ! Tu lançais ça…

F : Et après tu travaillais avec ce qui revenait…

J : C'était vraiment épouvantable ! Enfin je l'ai fait qu'un mois, mais j'étais vraiment contente que ça s'arrête parce que là, je n'avais jamais rencontré de telles conditions de travail ! Et là, ils avaient vraiment optimisé leur service. Et ce qui m'avait vraiment fait marrer dans cette boîte, c'est qu'ils demandaient un extrait de casier judiciaire. Bon, je ne sais vraiment pas pourquoi. Enfin bon, ce n'était pas un problème mais ça m'avait étonnée qu'on me demande ça pour des activités pas vraiment louables et honnêtes. En même temps, ils avaient le droit. Je veux dire, je pense qu'il n'y avait aucune législation

qui les empêchait de faire ça. Mais là, c'était vraiment épuisant ! C'était épuisant parce que tu ne pouvais pas te reposer, voilà. Ils avaient vraiment rentabilisé le travail.

J : Ok, parce que j'ai fait un mariage blanc en 89. Non, c'était en 87, enfin je sais plus. Je ne sais même plus. Ou en 88, enfin bon. Et je faisais de la surveillance sur 3615HOMO et j'avais fait un mariage blanc et bien sûr on a invité, bon on s'est retrouvé à 100 dans l'appartement. Des copains de mon mari qui 15 jours après, je déménageais parce que c'était l'appartement où je vivais avec ma mère et ma sœur, l'appartement était vendu ou je sais pas quoi et je devais déménager. Et je discute avec ce type… Oui, alors, autant te dire qu'à ce mariage, y'avait beaucoup d'animateurs et d'animatrices parce que c'étaient des gens que j'avais rencontrés et je pense, je ne veux pas… mais y'avait beaucoup d'homosexuels. Y'avait pas que des homosexuels, mais franchement je vois les gens à mon mariage, y'avait beaucoup quand même d'animateurs et d'animatrices qui étaient lesbiennes ou pédés. Et je discute avec ce type pendant que je faisais la surveillance, qui était très courtois, très gentil, et je finis par lui dire : « tu sais, moi je suis une fille, je fais la surveillance… – Ah, ouais d'accord. » Et je lui raconte que je dois déménager et que j'ai pas de voiture, je ne sais pas comment je vais faire. Et lui dit : « Ah, ouais, effectivement… ». Et on continue à discuter et je lui raconte que je me suis mariée quinze jours avant. Je ne lui dis pas « mariage blanc » parce que j'allais pas… Je fais attention quand même. Et il me dit : « Ah, c'est marrant, je suis allé à un mariage il y a quinze jours ». Et en fait, ce mec était à mon mariage ! Parce que je lui avais dit que c'était dans le XVIIIe, etc. Et il était là. Alors, est-ce qu'il avait été invité par un animateur ? En tout cas, il a fait mon déménagement. Et c'était un type extrêmement sympa. Il est venu en 2CV, parce que moi j'avais juste un matelas, je sais pas quoi, quelques trucs que je devais déménager dans une piaule que j'avais louée. Et c'était marrant, quoi. Tu vois, la vie des animateurs y'avait des débordements comme ça. En plus, quand t'es lesbienne, les pédés ils sont sympas. Y'a quelque chose comme ça, effectivement, bosser sur les réseaux gays c'est du pain béni.

F : Oui, on m'a parlé de pompiers et d'infirmiers aussi…

J : Ah, pouf ! (soupir)

F : qui étaient connectés la nuit.

J : Ah là, là ! Je me souviens d'un pompier qui, en tout cas, nous a toujours dit qu'il bossait à Rouen et, euh… (rires) ça c'était marrant parce que ça c'était au tout début. Et du coup, lui il venait quand j'animais à Paris et bon… Lui il était un peu branché uro tu vois, mais pas… Enfin, je veux dire qu'on n'était pas… Est-ce que c'est lié à

ma génération ? Mais on n'était pas facilement choquable. C'est pas qu'on l'aurait fait, mais quelqu'un… enfin de toute façon il y en avait et on les considérait complètement tarés, mais ils n'étaient sans doute pas tarés, simplement ils se lâchaient sur minitel et voilà. Et donc on avait un pompier qui venait et j'avais raconté ça à mon mari. Mais je vivais pas, moi, avec mon mari, mais mon mari était pédé. Et lui, comme il faisait du minitel, il aimait beaucoup se connecter avec mon prénom… enfin non !… avec mon pseudo, pardon, et discuter avec le pompier. Parce que ça l'excitait, mon mari ! Rires. Donc voilà. Et ce qui est bien, c'est que moi parfois – mais c'était… je faisais ça avec mon mari parce qu'on se connaissait quand même bien – mais parfois moi j'avais des codes et je pouvais filer un code pour entrer en 3614.

F : Du coup, lui, il pouvait utiliser ça pour draguer sur 3615HOMO ou des serveurs de ce genre ?

J : Ouais, mais lui je me demande s'il n'allait pas sur minitel avant que je n'y travaille, parce que lui c'était vraiment… Il était vraiment dans la culture gay des années 80. Il passait des nuits entières dans des parcs, enfin bon… Ça baisait énormément !

J : T'avais le minitel, qui a quand même été une révolution, je pense. Mais ça marchait pas si bien que ça parce que t'avais jamais de site, de réseau plein. T'avais FPOURF qui a été le précurseur. T'as eu SAPHO. LADY ça déconnait pas mal, t'avais quand même beaucoup de mecs. Et puis, alors c'est pareil, sur FPOURF y'avait des moments t'avais de temps en temps, tu pouvais essayer FPOURF2 ça te donnait un accès en 3614. C'est-à-dire qu'il y avait quatre accès, y'avait 50.000 nanas qui essayaient, à chaque fois t'essayais, t'essayais et ça te disait : «  non tu ne peux pas ». Le reste c'était du 3615 mais personne n'était riche comme crésus, parce que là tu n'allais pas faire du minitel au boulot. C'était quand même les lesbiennes, c'était parfois compliqué avec la famille, c'était compliqué dans le milieu professionnel, etc. Par contre, dans le milieu télématique y'avait pas de problème ! Ça je dois dire, y'en avait beaucoup. On se captait assez vite ou on finissait par le savoir, ce qui pouvait être agréable, ce qui rendait la situation de travail moins compliquée. Sinon, à Paris – moi je ne sais pas je n'étais pas en Province – mais à Paris t'avait un ou deux cafés et t'avais le [#Katmandou], la boîte !

F : qui existe encore ?

J : Non, je crois pas, elle a changé de nom. Et donc, c'était vraiment, c'était compliqué quoi. Tu rencontrais une lesbienne, c'est pas que t'allais sortir avec, mais elle te disait : «  moi j'ai deux amis lesbiennes », toi tu disais : «  moi j'ai une amie lesbienne, on fait une soirée… ». C'était vraiment des réseaux mais assez fermés je trouve.

F : Des réseaux où on allait de proche en proche pour constituer réellement le réseau.

J : Ouais, avec beaucoup de nanas dans le placard quand même ! Moi je l'étais… Non, à partir de 87, en général je le disais. Mais si tu veux ça ne coulait pas de source. Maintenant, il n'est pas question que je cache… C'est pas que je la revendique tu vois, mais je ne vais pas cacher mon orientation sexuelle ! Y'a un moment où il faut être raisonnable. Moi j'ai 52 ans, je ne vais pas faire croire que je suis mariée ou je ne sais quoi. D'ailleurs je pourrais être mariée avec une femme…

F : T'es plus mariée avec ton premier mari ?

J : Non, on a divorcé en 2002.

F : C'était donc un long mariage pour le coup !

J : Ah, ben oui, mais on n'a jamais vécu ensemble, on ne se voyait pas… Mais effectivement dans la culture lesbienne, je pense que le minitel a été quelque chose d'important.

F : FPOURF et SAPHO tu n'as pas bossé dedans ?

J : Non, FPOURF je ne bossais pas dessus mais FPOURF a été… Justement rue xxxxx y'avait une fille qui s'appelait Maryline qui habite en région parisienne – ou qui a peut-être déménagé, j'en sais rien – et elle était en grande banlieue je crois, et, elle, elle était embauchée par qui ? Je ne sais pas et elle bossait dans nos locaux. Je ne sais pas si elle avait une commission sur le nombre de connectées mais sur FPOURF… Elle venait bosser là, et il n'y avait jamais plus de dix connectées ! Alors que nous sur nos sites hétéros on arrivait à 100, parfois on montait à 150 à l'heure du déjeuner. C'était extrêmement confidentiel et c'était quand même extrêmement cher, quoi. Mais tu vois, comme elle bossait là et qu'elle était hébergée même par le serveur, nous les lesbiennes, comme y'avait plusieurs minitels, en général en même temps de bosser on se connectait sur FPOURF et parfois on rencontrait des filles, etc. On en profitait, elle nous connaissait, elle savait qu'on bossait là. Mais tu vois, elle, elle était animatrice déclarée je crois. Elle disait qu'elle bossait. Mais l'animation entre nanas lesbiennes, y'a pas d'animation cul.

F : Y'a pas besoin…

J : Non, tu vois, donc après, je sais pas, elle faisait ses affaires, je crois qu'elle a rencontré des nanas là-dessus aussi, je sais pas ce qu'elle traficotait, mais vraiment, par définition y'avait pas d'animation cul. Jamais une nana lesbienne ne s'est connectée –

en tout cas à ma connaissance – pour bénéficier d'un dialogue d'excitation sexuelle. Ce n'est pas vraiment le but sur ces réseaux.

F : Donc, c'était vraiment pour rencontrer, c'était l'occasion de ne pas faire ce chemin de proche en proche…

J : Ouais et tu vois sur FPOURF, deux trois contacts et tu connaissais quelqu'un que l'autre connaissait et c'étaient des cercles un peu fermés. Je crois qu'ils n'existent plus, ces cercles fermés, heureusement.

## 2.3 Amaranthe, extraits d'entretien

A : mais tu imagines, le connecté ? Enfin, le connecté, le gars qui est… Si tu veux, là c'est nous qui sommes à sa merci, c'est lui qui peut faire durer autant qu'il veut. Tu vois ce que je veux dire. Là où nous, on avait plein de stratégies pour mettre fin à l'échange, ou pour que le mec, déconnecté au bout de la cinquième fois ne se reconnecte plus, tu vois, il y avait plein de manières de sortir de l'échange. C'était pénible pour quelqu'un de rester en ligne, pour un connecté, donc il fallait qu'il s'accroche il y avait plein de fois où l'on se disait « ah tiens, là il a dû être déconnecté, et il en a ras le bol, et je ne reçois plus de messages », il y avait plein de manières de jouer avec ça. Là, celui qui payait, qui entrait son numéro de carte bleue, il restait autant de temps qu'il voulait, la fille n'avait aucun moyen de lui dire « hop, fin de la communication », et il n'y avait rien, il n'y avait aucun système qui le déconnectait. Ah, ça, c'est ça qui m'a le plus choquée tout de suite, ce n'est même pas tant le fait d'être en petite culotte ou quoi, c'est le fait de se dire « mais putain, attend, le mec, il a tout pouvoir !".

[…]

A : J'ai des amies qui se font des comptes privés du coup, comme ça elles choisissent les gens qui peuvent les follower… j'ai pas la motiv' pour ça, j'ai pas le temps pour ça, c'est une perte de temps pour moi, à partir du moment où tu fais du contenu érotique c'est inévitable.

F : et du coup tu as eu des périodes… Tu as appris à le gérer ça, où bien tu as toujours su le faire ?

A : ouais, je pense que, de base, quand t'es une fille, t'es habituée à ce qu'on t'emmerde en te faisant des commentaires déplacés sur ton physique, parce que dans la rue

tu te fais aborder… Et sur internet, je sais que quand j'ai commencé à être sur fearlesschicks, les premiers messages de «  je me suis trop branlé sur toi hier » j'étais un peu [fait une moue]… Et maintenant, limite ça me fait rire, en fait ça ne provoque plus rien en moi, donc j'ai passé un stade où j'ai lâché prise assez rapidement en me disant «  bon de toute façon c'est inévitable », donc c'est pas grave… Et puis de toute façon, il faut être honnête aussi, c'est ça qui fait que ça marche…

## 2.4 Paul, extraits d'entretien

*Paul raconte en début d'entretien son rapport au minitel, à la logistique et au type d'échange que la machine lui a permit d'engager.*

"Alors c'est une situation embarrassante, parce que je suis dans un contexte où je ne suis pas chez moi, en plus j'habite pas chez mes parents, mais je suis chez ma grand-mère, donc je vais essayer de trouver des moyens, des justificatifs, parce que je commence à aller sur des sites de rencontres, gays, et puis petit à petit, je trouve des accès par paliers 3614 qui sont moins chers que les 3615, mais il y a des accès limités, donc il faut s'accrocher, et il faut renouveler 100 fois même s'il le faut… et puis finalement j'arrive à entrer dans un circuit où je découvre une sexualité… Pour l'instant j'ai pas encore consommé à proprement parlé, mais qui fait belle part au poids des mots, parce que finalement, on le saura un petit peu plus tard, par Twitter dans ses débuts, on est contraint à exprimer très vite ce qu'on a à dire, c'est-à-dire un pseudo, éventuellement une accroche, qui fait genre, 32, 64 caractères, et finalement, contrairement à toute attente, on a une belle liberté d'imagination et de créativité dans les profils de gens… Moi, je me rappelle que j'utilise un pseudo qui s'appelle "dangerousdesire', le dangereux désir, qui est assez prémonitoire, et avec ce pseudo je vais rencontrer des gens avec des échanges que je qualifierais, à l'époque, d'assez riche, finalement, parce qu'on commençait par jouer un personnage, puisqu'on était attaché à un pseudo, et qu'on avait pas d'éléments multimédias pour nous caractériser, et du coup, on pouvait construire ces personnages jusqu'au moment de la rencontre, et que, finalement, il y avait une grande liberté par rapport à tout ça… Donc j'ai ma première expérience, qui est un peu ratée, comme on peut imaginer, parce que je suis pas préparé, et qu'en plus la sexualité, l'homosexualité, en tout cas les pratiques homosexuelles, étaient déjà assez normées, et qu'on va vite à l'essentiel, et que, l'essentiel, il faut s'y préparer, alors que je ne suis pas encore au fait de tout ça… mais ce n'est pas non plus une catastrophe"

” […] il faut imaginer que, moi, j’étais adolescent, mais qu’avant moi, il y a eu des générations et des générations de gens qui avaient envie de se rencontrer et qui avaient des différences donc avaient des difficultés pour se rencontrer, et qu’ils n’ont pas eu cette porte qui s’est ouverte. Moi, je suis arrivé au moment où la porte s’entrouvrait. Et, aujourd’hui, les nouvelles générations ne pourraient pas en parler de la même manière, parce qu’ils sont nés avec le numérique en injection, donc, aujourd’hui, c’est quelque chose de naturel, on se connecte sur des réseaux sociaux, la différence entre les réseaux sociaux et les sites de rencontre est de plus en plus floue, mais à l’époque c’était tabou, donc on allait sur un 3615, et le 3615 avait une connotation très, très forte, et il ne fallait pas que ça se sache, d’ailleurs moi je planquais les factures téléphoniques…

— comment tu faisais ?

— alors je les interceptais dans la boîte aux lettres, je gardais le détail pour moi, et puis j’avais un deal qui consistait à régler moi-même la facture et puis je faisais comme si on n’avait pas de facturation détaillée, alors que je la demandais parce que j’avais quand même besoin de maîtriser ma consommation. Et même si, moi, j’utilisais le 3614, qui était des paliers bas qui, à partir de 22h30, étaient beaucoup moins chers, mais enfin quand même, globalement, par rapport à ce qu’on paie pour un abonnement internet illimité aujourd’hui, on était quand même, je ne sais pas, au plus bas, à 0,14 centimes la minute, de francs, à l’époque, mais ça faisait des factures de téléphone, qui pouvaient avoisiner les 500, 600, 700 francs… Donc c’était important quand même, surtout quand on est adolescent et qu’on a pas de revenus, sauf qu’on travaille un petit peu l’été et des choses comme ça. Mais c’était un budget et c’était un budget que je m’allouais, parce que j’avais l’impression que je m’achetais ma vie future. C’est-à-dire qu’en fait, je n’envisageais pas de rester seul dans mon coin, et malheureusement, si je ne trouvais pas des moyens d’accéder aux autres personnes comme moi, je ne voyais pas d’avenir très drôle, donc… C’était un investissement comme on se paie un crédit pour financer ses études. Voilà !

— par contre, t’es ado en fait, parce qu’on pourrait dire «  c’est un calcul rationnel d’un type de 25 ou 30 ans, c’est pas un problème », mais à ce moment-là tu n’as que 14 ou 15ans…

— oui, mais en fait, c’est a posteriori que je dis que c’était un investissement, parce que sur le coup c’était clairement plus comme quand on a faim et qu’on va chez le marchand pour acheter quelque chose à manger, quoi. Je ne me posais pas la question, simplement, à la fin du mois ou du bimestre, quand tombait la facture, c’était beaucoup,

et que j'aurais pu me dire dès la première fois que j'ai vu la facture « bon, ben j'arrête », et j'ai trouvé des parades plutôt ; c'est là que je dis qu'il y a un côté un petit peu réfléchi pour continuer à utiliser cet outil, et je dis bien « cet outil », pour rencontrer des gens, parce que la finalité c'était vraiment de rencontrer des gens. Au bout de quelques mois, avec ma première relation, il nous est arrivé de faire du minitel ensemble. Ça c'est important parce qu'aujourd'hui, enfin on y reviendra certainement à la fin de cet entretien, parce qu'aujourd'hui, le numérique n'est plus simplement un moyen de rencontre mais c'est aussi un moyen ludique de poursuivre une relation ou d'aller vers une autre d'ailleurs, mais en tout cas, c'est utilisé… Enfin on pourrait penser que ça sert à rencontrer et puis une fois qu'on a rencontré, hé bien, ça s'arrête. Ben, déjà à l'époque, je me souviens avoir fait, bon, on passait pas forcément à l'acte, d'ailleurs je pense qu'on ne l'a finalement jamais fait, mais au bout de quelques mois de relation, on a eu envie d'aller tapoter un petit peu sur le minitel, et puis parler avec d'autres gens. Alors est-ce que ça a simplement une connotation sexuelle, j'ai envie de dire "non', dans la mesure où, ben en l'occurrence on n'est pas passé à l'acte, mais que ça nous a permis simplement de rencontrer des gens, de boire un verre, et des choses comme ça, sans forcément aller dans un bar gay. Donc il y avait vraiment un créneau, un besoin, et les gens qui ont lancé ça devaient le savoir, car en tout cas ils en ont tiré des bénéfices."

## 2.5 Christine, extraits d'entretien

### À propos du portrait, et de la présentation de soi par le profil

*Dans cet extrait, Christine me raconte d'abord la façon dont elle a pu observer les manières de se présenter des autres femmes à l'aide d'un fake. Ensuite elle enchaîne sur la manière de construire son profil, et la stratégie genrée de présentation de soi.*

[…]

C : Oui, oui, mais voilà je fais plus jeune aussi sur la photo [F : rire], et c'est vrai que là, dans la photo que j'avais mise, c'était pourtant une photo qu'était prise y a six ans en arrière, mais je faisais encore dix ans de moins, donc c'est vrai qu'elle attirait beaucoup, quoi. Et voilà, donc, en fait, t'attires en fonction de la photo, t'attires en fonction du message, donc j'ai appris aussi, au travers de mon message, à capter une cible, alors, euh, je m'étais créé aussi un autre profil, non payant, qui me permettait d'aller voir ce qui se passait chez les femmes euh ce qui passait aussi chez les hommes euh avec un autre euh pseudo.

F : Donc, pour voir chez les femmes, tu avais un profil d'homme ?

C : J'avais un profil d'homme, voilà, et donc j'allais voir chez les femmes ce qu'elles disaient [F : Ouais], comment elles se présentaient euh et voilà. Puis, après, une fois que j'avais vu, je m'enlevais, enfin je rayais, puis voilà. Et ça m'a permis de, de voir des messages très, très différents, des femmes [raclement de gorge] euh, alors, soit des femmes qui avaient des messages assez humoristiques, donc, voilà ; soit des femmes qui étaient vraiment dans le côté plaintif de la femme, enfin : « oui, je cherche maintenant l'homme de ma vie, euh, euh, je veux plus prendre de galère… ». Bon, je me disais [voix rieuse] ça doit pas bien marcher du côté des hommes ce genre de message. Bon, donc je voyais un peu de tout et… je voyais des, des profils de femmes soit très aguicheuses, soit, enfin, très, très, voilà. J'ai créé mon propre profil après, en allant voir ce que les hommes disaient [F : mmm] et qui était complètement différent de ce que les femmes disaient. Donc, je voyais déjà deux mondes qui ne se rejoignaient pas et, du coup, j'ai un message, moi, qui est très masculin [F : Ah ! Ouais,], c'est-à-dire que, pour attirer les hommes, j'ai parlé le langage des hommes.

F : Dans ta nouvelle présentation ?

C : Dans mon accroche.

F : Dans l'actuelle ?

C : Dans l'actuelle.

F : Pas dans la version angélique ?

C : Si, si, dans ma version angélique, j'avais déjà ce message [F : Déjà, d'accord, ça fait dix ans que je l'ai. Et c'est un message passe-partout que les hommes apprécient pour en avoir discuté avec eux parce que je discutais quand je les rencontrais [F : Ouais]. En fait, je faisais presque de la sociologie aussi. Souvent ça ne menait à rien, mais, au moins, j'avais rencontré des gens, j'avais parlé, on avait échangé et moi ça me remplissait, c'est…

F : Et puis ça te faisait un feedback sur ta communication, quoi ? [rire]

C : C'est ça, voilà, tout à fait. Et, du coup, euh, donc, j'ai un message du style : « ici pour faire connaissance, passer des bons moments, faire une balade, euh échanger … », bon, ben voilà, un truc assez neutre, sans mettre « et plus si affinités », ça même pas, donc presque un message qu'on pourrait trouver sur OVS [onvasortir.com], qu'on va

sortir, faire des choses ensemble et puis, après, basta, on verra. Et, au final, je pense que ce message-là correspond à la psychologie des hommes. [F : Mmm], c'est-à-dire que euh, alors, peut-être que ça me fait rencontrer un certain type d'hommes, et pas tous, parce que, en tous les cas, les hommes qui ont envie euh de vivre aussi des moments, de faire des rencontres, de faire connaissance autour d'une balade, d'un resto, de parler et autres, sont assez réceptifs à ça. C'est pas un message qui va les engager puisque je leur demande pas de se marier avec moi. Euh… je leur demande pas, non plus, euh… je me plains pas dans mon message. JE dis pas : « Ah ! Là , là, les hommes, non, merci, si vous êtes pervers, loin de moi ! ». Parce qu'il y en a des femmes qui disent ce genre de choses [F : Ah ! Oui, oui]. Donc, moi je ne dis jamais ça, c'est un message qui est assez neutre, mais, en même temps, qui est très ouvert donc qui peut attirer énormément de gens puisqu'enfin il n'est pas engageant. Faire connaissance, ce n'est pas engageant.

F : Est-ce que l'intérêt de ton message aussi de donner plus de place à tes photos à côté ou… ?

C : Oui, par contre, en contrepartie je dis qui je suis, mon niveau d'étude euh ce que j'aime, les goûts musicaux, les… Voilà, bon, c'est un peu passe-partout néanmoins, ça reste quand même passe-partout.

F : Oui, ça permet de discuter, au premier café…

C : Ca permet quand même quand je vois, par exemple un BCBG ou quelqu'un qui va en boîte, je sais tout de suite qu'on va pas être sur la même longueur d'onde, donc je zappe immédiatement ; Donc c'est quand même une petite entrée en matière [F : Mmm], mais après, une fois qu'on a mis tout ce qu'on aimait, le jazz, qu'on aimait la grande musique, qu'on aimait le cinéma, le cinéma d'aventure . Enfin voilà. Après, bon ben y a encore à trier et à resserrer, quoi.. Euh, voilà. Donc le message, je pense, c'était important et j'en ai testé plusieurs et je peux te dire que le message est fondamental c'est-à-dire que par, par l'accroche… alors la photo est fondamentale, la photo est fondamentale, mais deuxièmement l'accroche l'est aussi et que si t'as un message… trop femme euh trop femme, trop dans « oh je viens de vivre une mauvaise, une mauvaise expérience et puis alors vous êtes tous des salauds, j'aimerais vraiment trouver le mec génial » euh je pense que, là, ça marche pas du tout.

[…]

**Extraits à propos des *fakes* de ceux qu'elle a créés et de ceux auxquels elle a eu à faire :**

*Avant cet extrait, nous discutons de l'une des relations importantes qu'elle a pu initier depuis Meetic, et qui dure, sur un mode non-conjugal, encore. Elle a beaucoup souffert de la distance et du peu d'implication affective que cet homme divorcé investissait dans leur relation.*

[…]

F : D'accord, quand tu étais avec lui, en fait, t'utilisais pas Meetic [C : Non] pour discuter avec des gens euh juste [C : Non], voilà, pour le pister, comme tu dis ?

C : C'était pour le pister parce que j'avais des doutes sur euh sa fidélité, parce que j'avais des doutes sur la relation, tout simplement. Euh, je veux te dire, dans une relation j'ai, en principe, confiance en l'autre. C'est qu'à partir du moment où j'ai plus confiance où, là, je vais commencer à mettre mes outils d'investigation [rire] en route.

F : Et là y a du matériel ! [rire]

C : Et là y a du matériel ! [rire] Sur Meetic, entre autres, se créer un autre pseudo [F : Ouais] . Je l'ai fait avec [#Bruno]. Donc là, j'ai été très manipulatrice, hein, quand même. Euh, j'avais créé un autre pseudo et je lui écrivais. Avec cet autre pseudo, il ne savait pas que c'était moi [F : Ouais] et j'ai pu obtenir des choses sur ma relation avec lui au travers de ce dialogue.

F : D'accord, voilà, et euh, et c'était de quel ordre en fait ? c'était des… ?

C : Et ben il avait dit, euh, parce que, du coup, moi je, je, je l'appâtais avec un message du style «  je viens de vivre quelque chose de difficile, etc, et toi comment ça se passe ? » Enfin, bon, bref, et à ce moment-là, j'avais eu une info qui disait ça avait été sentimentalement très riche, mais voilà, enfin bon. Et, du coup, j'avais appris au travers de ce message-là, finalement, ce qu'il avait pu ressentir. Euh, voilà, j'ai, j'ai…

F : Parce qu'à ce moment-là votre relation elle était finie avec…

C : Oui [F : D'accord, OK, et euh…] Donc j'ai pu faire des choses comme ça et j'ai eu l'idée de le faire, c'est pas moi qui ai eu l'idée parce que je suis pas assez manipulatrice pour y penser. Mais c'est parce que la première relation que j'ai eue par Internet, c'était un mec qui était assez… je pense qu'il était schizophrène [rire] parce que j'ai pas

rencontré que des mecs bien, hein ? Voilà, mais j'ai quand même vécu trois ans, enfin une relation de trois ans avec lui. Il était quand même très, très barge euh et lui, alors lui, c'était un… un mytho, enfin c'était un parano et il avait même été jusqu'à pirater mes codes, justement pour aller lire mes messages.

F : De ton propre compte ?

C : De mon propre compte ; ça je m'en étais aperçue parce que j'avais plus aucun message, donc je disais ça c'est vraiment bizarre.

F : Ah ? c'est-à-dire ?

C : Il effaçait [F : D'accord, oui, d'accord], il effaçait les messages, il allait lire mes messages, donc euh, en fait, j'avais vu qu'il m'avait piraté ma boîte mail et comme on t'envoyait un code, à l'époque [F : Ouais], c'était sur ABCœur, pour activer le lien et ben il m'avait piqué le truc et il me remettait pas parce qu'il me ré-envoyait les messages et puis je suis suffisamment intuitive pour l'avoir deviné. [F : D'accord] Et, au bout d'un moment, je l'ai confronté, il a reconnu et voilà, donc.

F : Alors, cette histoire d'ABCœur, c'est important, ça fait partie des choses…

C : Voilà, c'est la première.

F : C'est toi qui m'as présenté ce site [C : Eh oui]. En fait, [C : Ouais, ouais] je, je le connaissais pas moi-même [C : Ouais] et comment, alors, du coup, dans tes quatre relations importantes [C : Oui] y a cette première relation euh…

C : Avec Patrice et c'est lui qui faisait qu'y avait plusieurs pseudos, en fait [F : D'accord] euh… parce que lui, en fait, c'était euh pas il était schizophrène, pour ça, enfin il avait quelque chose de la schizophrénie à mon avis et euh… il aimait beaucoup écrire, il écrivait d'ailleurs très bien, il faisait des poèmes et autres et, d'ailleurs, il m'a, il m'a appâtée comme ça et c'est aussi les limites des sites. On, on viendra à en parler vraiment parce que y a, y a des limites quand même. Si, ça fait quand même quinze ans que je les pratique [F : inaudible 0.47.47.0] et au bout de quinze ans, tu vois, je ne suis pas avec quelqu'un [rire] donc, euh, des fois je me dis euh, bon, c'est bien ma propre histoire, au fait que je n'avais pas beaucoup de temps et que, du coup, euh, je rencontrais des gens qui étaient comme moi, qui n'avaient pas envie de s'engager et voilà. Mais aussi parce que je crois que ça fausse la relation, dans le sens où tu vas te rencontrer sur une photo ; Déjà, tu sais que tu cherches quelqu'un, alors que dans la rue, euh, tu sais pas que la personne est libre ou pas libre ; ça va être une attirance parce que t'auras

un vécu avec elle, entre amis, lors d'une sortie, euh éventuellement un coup de foudre dans la rue, mais, bon, ça j'y crois moins, mais ça existe aussi.

Alors que, sur le site, ce qui faut, c'est que d'abord tu sais que la personne elle cherche donc on est deux captifs. Euh, ensuite, euh tu peux te laisser prendre quand t'es pas suffisamment averti. Maintenant, moi je suis une femme très avertie, mais à l'époque je l'étais pas [voix rieuse]. J'étais encore assez naïve euh, j'ai pu me faire avoir, ne voir qu'un aspect de la personne [F : Mmm] qu'elle mettait tout gros, tout gros, tout gros pour que tu ne voies que celui-là et que tu ne voies pas les autres aspects. Et je dirais, si tu rentres très vite dans une relation sentimentale, si tu es quelqu'un de sentimental, comme moi je suis, euh, après, tu peux mettre du temps avant de t'apercevoir qui est réellement cette personne-là. Donc, entre autres, lui c'était ça. Il m'avait eue avec des mots. Il écrivait très bien, il m'écrivait des poèmes, je trouvais ça hyper romantique et tout et, et on s'est rencontrés comme ça. Et je crois que c'est une personne, je l'aurais rencontrée dans la rue ou je l'aurais rencontrée chez des amis, jamais j'aurais vécu de relation avec lui. Voilà, donc, euh…

F : Et donc lui, tu l'as rencontré sur ABCœur ? [C : Sur ABCœur] Et c'est sur ABCœur qu'il avait plusieurs profils ?

C : Voilà, et il m'avait dit qu'il avait créé plusieurs profils et tout et [F : D'accord] quand je l'ai quitté, j'ai pensé, à un moment donné, quand j'ai voulu avoir des informations de la part d'une, d'une certaine personne, je me suis créé un autre profil sans photo et la personne a marché, elle m'a répondu. Alors les femmes euh… faut savoir que les hommes ont moins de mails en général [F : Ouais] donc, euh les hommes qui ont des mails, même sans photo, ils sont pas aussi compliqués que si les femmes, c'est-à-dire que si les femmes qui n'ont, qu'ont un message sans photo, souvent elles ne répondent pas. Les hommes répondent. Donc, euh, j'ai pu, comme ça, les faire parler, voilà, et avoir des infos ou les pister, quand je voulais les pister.

F : Et, et, du coup, euh, alors ce, ce, ce, donc ce… Patrice qui utilisait plusieurs comptes [C : Oui] euh, est-ce qu'il les a utilisés contre, contre toi à un moment donné ?

C : Non

F : Non, d'accord, c'était…

C : Je crois pas, je crois pas…

F : Il te l'a, il te l'a raconté hors, hors du site [C : Voilà] quand [inaudible 0.50.47.0]

C : Par contre, j'ai eu des petites farces, j'ai eu des petites farces. J'avais des hommes euh qui m'écrivaient, qui me connaissaient, mais n'avaient pas de photos et qui, euh, me faisaient deviner qui ils étaient. Ben voilà, des petites choses comme ça.

F : Et c'était Patrice ?

C : Non, je pense pas.

F : Non, c'était d'autres personnes ?

C : C'était d'autres personnes. Alors Patrice si. Il a essayé de me coincer quand même. Un jour, la relation était terminée depuis longtemps et puis il était pas du tout question pour moi de repartir dedans parce que c'était vraiment quelqu'un de pathologique et j'en avais peur, même, à la fin, hein, donc, euh, il m'a renvoyé un message en me disant « Ah ! Je me souviens de ces années,

j'aimerais être un magicien et que tout recommence » et tout. Ah ! là là ! Ah ! très vite, ah ! j'ai tout bloqué [rire] surtout pas lui et tout [inaudible 0.51.24.8].

F : Et là, c'était sur ABCœur ou sur Meetic qui… ?

S ; C'était sur Meetic, je crois.

F : D'accord [C : Il m'avait retrouvée], donc il t'avait retrouvée sur Meetic ?

C : Donc il me piste [F : Oui], il me pistait et peut-être qu'encore maintenant. Enfin ça a duré un moment parce qu'il m'a pistée plusieurs années. Après, euh, et dès que je sentais que c'était lui, euh, je zappais total, quoi, voilà.

F : D'accord. Et alors, alors, du coup, alors du coup, comment tu sentais que c'était lui ? Et, c'était sur son style ?

C : Euh, je reconnaissais, euh, je reconnaissais son style et puis je reconnaissais euh… et puis, au bout d'un moment, il l'avouait quoi, il l'avouait.

[…]

## 2.6 L'impossible interview d'une personne *au placard*

*Notes prises en 2015, en attendant un rendez-vous pour un entretien, reprises en 2017, puis en avril 2018, et enfin en septembre 2019. La difficulté à rendre par l'écriture ré-*

*trospective la progression très complexe de ma compréhension de la situation au fur et à mesure des échanges, notamment le caractère relativement panique et hors d'atteinte, sur un plan discursif, du placard de mon interlocuteur, m'a obligé à reprendre énormément les notes initiales pour qu'elles rendent en même temps clairement compte des faits. Le résultat ne me satisfait aucunement, et à force de réécriture, j'ai fini par perdre à la fois le côté "brut" des notes de terrain, notamment l'expression de l'énervement dans lequel je me trouvais initialement, et le détail du déroulé de ma propre compréhension de la situation. J'ai préféré m'arrêter à ce moment-là plutôt que de perdre encore un peu plus d'éléments.*

Marseille : 5 mars 2015 je suis dans la maison où je travaille avec des collègues artistes, en train d'attendre le go-no-go de Matthias, après un échange de SMS qui a déjà duré 2h30 (il est 21h41), Matthias auquel j'ai proposé un entretien il y a 5 jours par SMS, qui ne s'est pas prononcé encore sur ce point, mais m'a contacté vers 19h tout à l'heure pour savoir si j'étais encore sur Marseille. Je voudrais faire une interview avec lui, car il est dans une période trouble du point de vue des différentes versions de la définition sexuelle qu'il peut donner de lui-même (selon qu'il dit des choses à certaines personnes et pas à d'autres, qu'il fait des choses sans les dire/formuler explicitement, qu'il raconte faire des choses pour pouvoir en faire d'autres, etc.), et je me dis qu'il a peut-être des pratiques d'internet et des modes de sociabilités intéressants à me raconter.

Je l'ai rencontré, il y a 6 mois, en octobre 2014, à la sortie d'une conférence, le lendemain d'une autre conférence que j'avais moi-même donnée à propos des usages sexuels d'internet. La conférence à laquelle nous assistions était bondée, j'étais assis sur une chaise dans l'encadrement d'une porte pour y assister, et, dans les minutes qui avaient suivi mon installation, plus de 20 personnes s'étaient pressées autour de moi afin d'entendre un peu. Alors que je partais, Matthias, qui avait du se trouver dans les personnes juste derrière moi (je m'en rendrais compte un peu plus tard en reconnaissant ses chaussures, je n'avais alors pas fait attention à son visage), m'a invité à aller boire un verre à la Plaine, alors que l'on ne se connaissait pas et qu'il n'y avait aucune raison de rester à parler sur le trottoir. C'était sur ma route vers le port, il avait l'air sympathique, j'ai accepté, surtout que très vite j'ai compris qu'il devait rejoindre un groupe de personnes "de la conférence" qui l'attendait et que je connaissais moi-même. Nous nous sommes retrouvés sur la terrasse très bruyante d'un bar pour étudiant·es, à discuter en face à face, le temps que le groupe de collègues n'arrive jamais (a posteriori, évidemment je ne suis plus certain que ce groupe ait jamais prévu de se rendre où Matthias m'avait indiqué qu'on le retrouverait).

*Suit, la base retravaillée à partir de mars 2015 des notes prises à propos de la rencontre en octobre 2014, en attendant le rendez-vous…*

La discussion s'est portée sur un nombre assez limité de sujets, les présentations allant plutôt vite, il m'a dit être archiviste, c'est un métier qui me passionne et j'avais plein de questions à lui poser aussitôt. Toutefois, et je ne me souviens plus exactement comment on en est arrivé là, on s'est mis très vite à parler d'alcools puis de désirs, dans un sens très large, et finalement très inhabituel, justifié par le fait que alcools et expression des désirs entretenaient des liens concrets. Les commentaires réflexifs sur le fait de rencontrer des inconnus furent sûrement l'un des ponts entre les premières présentations et la suite de la discussion. Il m'a indiqué avoir passé la conférence du jour appuyé avec une autre personne contre ma chaise, et a ajouté assez rapidement avoir assisté à ma conférence donnée la veille. *A posteriori*, cela me situait sexuellement comme quelqu'un qui parle de sexualités lgbtqia+ et hétéro dans un espace public (sans que je ne m'identifie moi-même explicitement, mais bon, on connait la norme hétéro de l'espace public FR : l'hétérosexualité est la condition par défaut, parler d'autre chose, sans le pathologiser, revient indéniablement à montrer des affinités avec cet *ailleurs* de l'hétéronorme…). Cependant, une certaine asymétrie réglait l'interaction puisqu'il avait eu l'occasion de m'écouter ou de m'observer pendant plusieurs heures dans des situations très différentes, alors que moi, je découvrais son existence sur le moment.

Ce mec est assez mou dans sa posture, il a une tenue à la fois molle et lourde. J'y vois rapidement une souffrance, ou plutôt un fardeau, tout en montrant une certaine énergie malgré cela, une énergie en tension. Il est présent dans le dialogue, avec une certaine attention, il me semble. Il s'est rapidement raconté comme un type qui buvait beaucoup, et au fur et à mesure de la soirée, après avoir annoncé qu'il ne boirait qu'un verre ou deux, moi venant de lui expliquer que je ne buvais pas d'alcool, il s'est commandé environ 6 ou 7 verres, de bière, de rhum, puis de vodka. Il était complètement saoul quand je l'ai laissé à l'autre bout de la place deux heures plus tard. Durant cette discussion, j'ai raconté comment j'avais arrêté de boire, pour ma part, et comment cela avait été à la fois simple, pas de drames, et étrange, parfois désagréable aussi. J'ai raconté le rapport à la fête et au dance-floor qui change, s'amenuise, etc. Il m'a dit être addict, peut-être pas avec ce terme là, mais il tenait un discours particulièrement médicalisé, et auto-culpabilisateur, dans une certaine mesure. Je ne savais pas s'il tentait de témoigner d'un problème ou si c'était juste un filtre moraliste. Je comprenais petit à petit que c'était probablement les deux. Nous avons parlé un moment de ce principe de l'addiction, que je trouve relever plus d'une clameur identitaire (et d'une pose, dans un

certain sens) que d'une véritable souffrance. [ce que j'entends tout à fait, c'est qu'il y a une autre souffrance, mais qui n'est pas liée du tout à la substance de l'alcool même].

Il a surtout, au fur-et-à-mesure de la discussion, investi les thématiques sexuelles, corporelles, etc. Je l'ai senti venir à partir de ce moment-là : qu'il aborde le thème du corps et des désirs en parlant de l'alcool ne me posait pas de problème en soi, et parler de sexualités m'en posait encore moins, puisque j'en avais parlé moi-même devant 300 personnes, dont lui, la veille. Et on parlait d'ivrognerie, etc. Mais quand il y est revenu, et plusieurs fois, j'ai senti qu'il avait comme une stratégie, mais une stratégie de survivant, une stratégie à courte vue en quelque sorte. Il était en train de me tester, il était en train de systématiquement orienter mon propre discours autour des thèmes de l'inconnu, de la rencontre, et de la sexualité, et me faisait raconter, et découvrait à la même vitesse, de son point de vue, certains des axes *queer* de ma vie, notamment le fait que je puisse évoquer paisiblement tout autant des histoires avec des femmes qu'avec des hommes, etc. En somme, il testait le caractère *safe* de l'espace conversationnel/discursif que je pouvais lui offrir. Et pour le coup, il était particulièrement surpris, je crois, et intéressé par le haut degré de sécurité que j'accordais à l'expression de ses propres désirs et pratiques et par le fait de ne montrer aucun stress à faire le récit de mes propres anecdotes en sa compagnie.

Concrètement, je n'aime pas faire ça [me raconter], encore plus avec des personnes que je ne connais pas, mais je sais le faire, et de comprendre qu'il en avait peut-être besoin me rendait la tâche moins pénible. je commençais à changer d'attitude et adoptait une position de *care* plus franche pour moi : l'asymétrie qui constituait l'échange face à un inconnu qui, lui, me connaissait déjà un peu se renversait pour donner une situation où j'étais d'abord en position de *lire* la panique et le désir mêlés chez lui, et ensuite de lui offrir un espace *safe* d'énonciation (ce qui me semble être une priorité épistémologique et sociologique dans ces cas-là). La différence, c'est que je continuais à tenir un discours certes illustré mais relativement général, tout occupé que j'étais à démontrer ma solidarité queer, là où lui se concentrait sur des détails, et ne voyait probablement pas vraiment les motifs de mon action. J'ai mis un moment encore à le percevoir. Comme il continuait à boire, sa panique se calmait…

Il m'a alors raconté qu'il avait déjà séduit des hommes, en précisant que cela n'allait pas jusqu'au contact physique, qu'il avait une certaine propension à les draguer, ou bien à se laisser draguer plutôt et à maintenir une tension suffisante pour que les hommes en questions finissent par la trouver insoutenable, ne comprenant pas pourquoi celle-ci ne se muait pas en relation… Il m'a raconté plus tard, bien saoul, qu'il avait

déjà, aussi, passé des moments de corps-à-corps avec un ou deux hommes, m'a parlé de l'intensité de ces rapports, précisant, sans que j'en sois forcément convaincu, que c'était les plus intenses de sa vie, etc. Au bout d'un moment j'ai fini par comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement de pouvoir bénéficier d'un espace de parole queer et safe, mais qu'il était probablement en train de me draguer "aussi", maintenant la discussion dans cette zone particulièrement ambiguë, que note Devereux, où parler de sexe est déjà une interaction sexuelle en elle-même (point de vue que je ne partage pas en général, et qui me concerne encore moins quand je suis face à quelqu'un qui se saoule pour trouver le courage de continuer la conversation…).

Bref, il s'est présenté avec tous les signes d'un homme gay au placard, donc sans jamais le formuler explicitement, ni jamais fournir le para- ou le méta-discours qui le poserait comme réflexif sur sa situation. (la formulation d'homme gay, pour quelqu'un qui ne se revendique ni ne s'identifie pas comme tel est problématique, mais je la conserve précisément pour cette raison ici, à la manière de E. K.Sedgwick en somme). Le discours sur la sexualité n'était possible que parce qu'il y avait, pour lui, potentiellement une issue sexuelle à la discussion (je suppose), et/ou parce que cette discussion était elle-même source de tensions sexuelles. Le fait que je comprenne vite qu'il y avait un enjeu de parole sur les sexualités LGBTQ sans comprendre que cela pouvait aussi relever de la drague a sans aucun doute participé à maintenir l'ambiguïté bien plus longtemps que si j'avais saisie tout de suite la drague. En fait, je me dis maintenant que, la drague n'y était pas du tout au début, qu'elle s'est installée progressivement à mesure que l'alcool lui donnait du courage et que je sécurisais la possibilité d'énoncés sexuels de tous ordres.

j'ai mis fin à la discussion à 1h du matin, en disant devoir rentrer me coucher ; j'ai vraiment réalisé qu'il était complètement torché lorsqu'il a commencé à marcher (assis, il tenait à peu près la conversation…), j'ai hésité à le raccompagner chez lui, mais me suis dit que ça pouvait compliquer trop les choses, et risquait d'être pris comme des avances. j'ai donc juste vérifié qu'il n'habitait pas loin et tenait encore à peu près debout, lui ait donné mon numéro de téléphone pour qu'il me SMSe une fois arrivé chez lui, et suis reparti (je devais pour ma part encore traverser une bonne partie de Marseille à pieds avant d'arriver à mon hôtel).

Marseille : 6 mars 2015

RDV enfin fixé par SMS à minuit pour le lendemain 12h, puis repoussé à 12h30 par SMS, puis téléphone (voix endormie et ensuquée), et enfin, ce à quoi je m'attendait

un peu quand même : un lapin posé tout en délicatesse (j'ai attendu une heure sur un trottoir devant un bar). J'ai reçu un SMS vers 17h : 'Quel imbécile… je me lève… c'est plus que de la confusion'. De fait, il est peut-être moins pervers, dans le côté à tester les limites de ses interlocuteurs, leur motivation, leur désir à le fréquenter, qu'il n'est alcoolique et fatigué, incapable de tenir des rdv. Il me semble qu'il appelait depuis chez une fille, chez qui il avait terminé la soirée la veille à Castellane, puisqu'il m'a expliqué qu'elle était partie au boulot en lui laissant le lit et l'appart'. Pour autant, je suis allé jusqu'au bout de ce rendez-vous raté dès le départ : il n'a toujours pas répondu à ma demande d'interview, il m'a contacté jeudi soir alors qu'il avait reçu mon SMS trois jours avant, il m'a relancé durant la soirée (savoir si j'étais à pieds, etc.), comme s'il évaluait au fur et à mesure l'intérêt qu'il avait à terminer sa soirée avec la fille ou à venir discuter avec moi. Pour le coup, je n'aurai probablement pas le temps de faire cette interview avec lui (je repars dans deux jours et j'ai beaucoup de boulot à abattre d'ici là) et c'est bien dommage, mais je ne vois pas comment réunir les conditions physiques et "désirantes" qui lui permettraient d'être à la fois dans un état suffisamment clair pour faire une interview et vouloir/pouvoir parler de son rapport à l'alcool, aux mecs, à la sexualité, et aussi, surtout, son usage des médias numériques, avec moi. C'est cuit, il me semble, la parole ici, finalement, c'est pas la guerre (comme dirait Favret-Saada), mais, bien au contraire, c'est la sexualité, et la parole est le mode de suggestion de Matthias de son placard et de ses désirs, et pour que cela réussisse, il a besoin d'être complètement ivre. les conditions pour faire un entretien long ne me semble ni pratiquement ni éthiquement réunies. Et je suis très frustré, mais c'est comme ça.

# 3 GRILLES D'ANALYSES

## 3.1 DESCRIPTION GÉNÉRIQUE DES PLATEFORMES

— Description des interfaces d'inscription :

- principes de vérification des identités (par ex. cam4 "vérifie" les identités par activation d'un lien depuis une adresse email valide, etc.)
- comment apparaîssent les modérateurs (dans les mails, dans les splashscreens, dans les formulaires d'inscriptions, dans les terms of use, jamais ?)

- rapport entre identification et description de soi : quelles sont les identifications permises par le site ? sont-elles vitales ? Les descriptions sont-elles superflues ?
- étirement de l'inscription dans le temps : suivant le business model des sites, elle dépasse largement le temps de création d'un profil et s'étire sur plusieurs jours avec des mails d'accompagnements à l'inscription, notamment des sites qui incitent fortement les internautes à compléter leur profils avec des images, acheter des services supplémentaires, etc.
- accompagnement et pédagogie de la mise en scène de soi, notamment photographique (conseils de bonnes et mauvaisses photos, arguments pour convaincre de l'efficacité d'une photo, etc.)
- catégorisation - accès - matching/search : comment les algorithmes autorisent ou bloquent l'accès à l'ensemble des bases de données du site web ? Est-il possible de naviguer au-delà des algorithmes de matching lorsqu'ils existent ?

— Description de la navigation :

- que peut-on voir tant que l'on ne s'est pas inscrit sur le site ?
- existe-t-il un moteur de recherche précédent l'inscription ? ex. de cam4 / jewishfriendfinder / xtube
- à quoi a-t-on droit en plus lorsque l'on crée un profil sur un site qui autorise la navigation avec déclaration minimale d'orientation sexuelle ?
- existe-t-il une inscription "pour-voir" et une inscription "pour-agir" ? Sur meetic, le fait de payer donne accès aux images des autres, sans que l'on ait eu besoin de fournir une image soi-même (au début au moins).
- quelles sont les principales fonctionnalités annoncées par le site :
  - chatter en public et/ou en privé
  - consulter des images
  - constituer des collections
  - montrer une liste d'ami.e.s / network
  - noter les autres abonnés
- comment fonctionne et à quoi sert la notation des profils des autres ?
- doit-on s'évaluer à l'aide d'un questionnaire ? (le questionnaire est-il obligatoire ou pas ?)

- comment entre-t-on en contact avec quelqu'un ?
    - en regardant des images/vidéos dans une galerie puis en s'intéressant au profil associé
    - en utilisant un moteur de recherche sur critères pré-établis. Quels sont ces critères ?
    - en discutant dans un chat "public" ou "spécialisé"
    - en évaluant des images au sein d'un système bidirectionnelle (tinder strategy)
    - en étant alerté par le site d'un flash/favori/poke/etc. envoyé par quelqu'un (on est donc choisi-e)
    - en recevant un message (on est donc choisi-e)
    - en étant trié par un algorithme d'appariement (de type 100% en phase sur Meetic, etc.)
- présence de la modération dans l'interface : boutons signalement, description des équipes, etc.
- regarde-t-on des profils de gens en ligne, hors-ligne actuellement, ou bien ne le sait-on pas ?
- peut-on gagner de l'argent avec des show ou en vendant des services sur le site ?

## 3.2 GRILLE D'ANALYSE VISAGE-ORGANES

*Recensement des éléments visuels et scripturaux d'une sélection de profils qui évoquent les enjeux de visibilité, d'affichage du visage et/ou des organes sexuels, les questions d'anonymat et d'asymétrie médiatique.*

— variables de collecte :

- *name* : nom/pseudonyme employé sur le profil de la plateforme étudiée
- *date Profil-duplicata* : est-ce que j'ai enregistré des modifications au cours du temps dans le profil
- *link url tags* : liste des liens vers d'autres sites ou plateformes
- *verified* : V==verified, S == subscriber, N== rien du tout ; si les gens sont V & S en même temps, V est prioritaire (même s'ils annulent leur abonnement ils res-

teront V). Est-ce que l'abonné.e utilise un sytème de vérification/authentification de ses images délivré par un tiers de confiance, le plus souvent la plateforme… (sont équivalents les abonné.e.s payant par CB et les "verified" par un système de scan de IDcard ou bien de jeu de photos sur lesquelles on inscrit son numéro de profil)

- *statut relationnel déclaré* : selon que le profil le permet, ou bien dans le corps de texte
- *intentions d'usages* : extrait du texte du profil lorsque celui-ci mentionne des types d'usages et une intention principale susceptible d'attirer ou de repousser certain.e.s autres abonné.e.s
- *only for eyecandy* : ? == rien n'est indiqué sur cette question, Y == déclaration d'un intérêt strictement ou principalement esthétique et visuel, N== indique n'être pas là pour regarder les images, marquant l'opposition nette entre regarder et échanger/rencontrer.
- *nopixnodial* : injonction au fait de posséder un portrait de soi, dans le profil ou bien en images privées, sans quoi le dialogue est interdit
- *rapport au dialogue en ligne* : extrait du texte du profil qui spécifient une pratique ou même une préférence pour les échanges en ligne, par caméra ou messagerie le plus souvent…
- *facepix available* : déclaration établissant l'existence d'un portrait disponible sous certaines conditions. Souvent ces phrases spécifient aussi la raison de l'anonymisation du profil public
- *anonymat défendu* : arguments donnant l'anonymat comme quelque chose de central dans la pratique de l'abonné.e, que cellui-ci ait spécifié par ailleurs pouvoir mettre à disposition un portrait ou pas.
- *visibilité asymétrique* : l'essentiel des négociations autour de l'affichage des portraits repose sur une convention de traitement égal des termes d'un échange. Parfois certaines personnes avancent des arguments spécifiant une asymétrie (le plus souvent l'abonné.e annonce qu'il.le ne partagera pas tel ou tel type de données ou de document)…
- *adresse au lectorat* : de quelle manière l'abonné.e formalise-t-il.le son rapport à un public ("Tu", impératif, ne le mentionne pas, etc.)
- *message post-NSA* : y a-t-il un message de type post-NSA qui déclare sur une forme juridique que les données ne sont disponibles ni pour de la surveillance ni pour de la recherche, etc.

- *Nombre photos*
- *visage de l'abonné.e visible* : nombre d'image avec présence du visage
- *corps mais pas les organes sexuels* : nombre d'images montrant le/les corps nus sans organes sexuels pour autant (soft porn, nu d'artiste, etc.)
- *Organes sexuels visibles* : nombre d'images montrant les organes sexuels (seins, sexes, fesses/anus, bouches mises en scène, etc.)
- *V+O visibles ensemble* : nombre d'images montrant à la fois le visage et les organes sexuels de l'abonné.e
- *visage d'autres personnes* : nombre d'images montrant le visage d'autres personnes (que le visage de l'abonné.e soit visible ou pas)
- *some nudity* : globalement est-ce que le profil montre des images de nu (même peu sexualisé, même qui ne concerne pas l'abonné.e, etc.)
- *nombre vidéos* : mêmes variables que pour les images…
- *visage visible*
- *corps mais pas les organes sexuels*
- *orgsex visible*
- *v+O visibles ensembles*
- *visages d'autres personnes*
- *some nudity*

# 4 QUESTIONNAIRE WEBINTIM

### Quelques questions pour commencer…

- Date de naissance
  *Note : date_max = 2000 car limite légale de la majorité sexuelle (au final le réseau de diffusion n'a touché que des personnes légalement majeures).*
- Quelle est la taille de votre commune de résidence ?
  - moins de 2000 habitants
  - de 2000 à 5000 habitants
  - de 5000 à 10.000 habitants
  - de 10.000 à 20.000 habitants
  - de 20.000 à 50.000 habitants

  - de 50.000 à 100.000 habitants
  - de 100.000 à 200.000 habitants
  - de 200.000 à 2.000.000 habitants
  - agglomération parisienne

- Quelle est la taille de la commune où vous travaillez ?
  - moins de 2000 habitants
  - de 2000 à 5000 habitants
  - de 5000 à 10.000 habitants
  - de 10.000 à 20.000 habitants
  - de 20.000 à 50.000 habitants
  - de 50.000 à 100.000 habitants
  - de 100.000 à 200.000 habitants
  - de 200.000 à 2.000.000 habitants
  - agglomération parisienne
- Quel est votre niveau d'étude (même si vous n'avez pas obtenu le diplôme)
  - aucun diplôme ou niveau CEP, BEPC
  - niveau CAP, BEP
  - niveau baccalauréat, brevet professionnel
  - niveau baccalauréat + 2 ans
  - niveau baccalauréat + 3 ans
  - niveau baccalauréat + 4 ans
  - niveau baccalauréat + 5 ans
  - niveau baccalauréat + 6 ans ou plus
- Quelle est votre profession ? (si vous êtes chômeur et que vous avez déjà travaillé auparavant, cliquez sur la profession que vous aviez exercée alors)
  - Agriculteur exploitant
  - Artisan Commerçant ou assimilé
  - Chef d'entreprise de 10 salariés ou plus
  - Profession libérale ou assimilé
  - Cadre de la fonction publique, profession intellectuelle ou artistique
  - Cadre d'entreprise
  - Profession intermédiaire de l'enseignement, de la santé, de la fonction publique ou assimilé
  - Profession intermédiaire administrative ou commerciale d'entreprise
  - Technicien

  - Contremaître, agent de maîtrise
  - Employé de la fonction publique
  - Employé administratif d'entreprise
  - Employé de commerce
  - Personnel des services directs aux particuliers
  - Ouvrier qualifié
  - Ouvrier non qualifié
  - Ouvrier agricole
  - Etudiant/élève ou doctorant
  - Retraité : ancien agriculteur exploitant
  - Retraité : ancien artisan, commerçant ou chef d'entreprise
  - Retraité : ancien cadre ou profession intermédiaire
  - Retraité : ancien employé ou ouvrier
  - Chômeur n'ayant jamais travaillé
  - Inactif (non retraité)
  - Autre

- Dans quelle tranche se situent, en moyenne, vos revenus nets mensuels ?
  - moins de 500€ / mois
  - de 500 à 1000€ / mois
  - de 1000 à 1500€ / mois
  - de 1500 à 2000€ / mois
  - de 2000 à 3000€ / mois
  - de 3000 à 5000€ / mois
  - plus de 5000€ / mois

- Quel est votre équipement numérique ?
  - téléphone mobile (sans connexion à internet)
  - ordinateur de bureau
  - ordinateur portable
  - tablette tactile
  - webcam (autonome ou intégrée à un ordinateur ou un téléphone)
  - appareil photo numérique
  - console de jeu vidéo
  - connexion adsl ou fibre
  - serveur informatique
  - site web / blog personnel

  - un compte sur un réseau social
- Êtes-vous en situation de handicap /handicapé.e ?
  - oui
  - non
- Si oui, de quels types de déficiences êtes-vous atteint.e.s ? ?
  - déficience motrice
  - déficience sensorielle
  - déficience psychique
  - déficience mentale
  - autre

### Sexualité et relations

- Aujourd'hui, vous vivez…
  - seul.e sans enfants
  - seul.e avec enfants
  - en couple sans enfants
  - en couple avec enfants
  - en cohabitation (non conjuguale)
- Quelle place prend votre couple dans votre sexualité ?
  - Autre
  - j'ai des rapports sexuels exclusivement dans le cadre de mon couple
  - j'ai des rapports sexuels à la fois conjugaux et extra-conjugaux
  - j'ai des rapports sexuels uniquement extra-conjugaux
  - je n'ai pas de rapports sexuels avec mon/ma conjoint.e par contre j'ai une activité sexuelle en solo (masturbation, webcam, etc.)
  - je n'ai aucune activité sexuelle (abstinence choisie ou fortuite)
- Durant les 12 derniers mois, vous avez eu des rapports sexuels…
  - dans le cadre d'une relation affective stable sans cohabitation
  - dans le cadre d'une relation affective plutôt instable avec un.e seul.e partenaire sans cohabitation
  - dans le cadre de relations affectives qui ne durent pas aussi longtemps que je le désirerais

  - dans le cadre de relations affectives successives mais sans désir de m'engager plus
  - avec des partenaires qui étaient en général différent.e.s à chaque fois
  - avec un petit nombre de partenaires que je vois régulièrement et alternativement
  - avec des partenaires que je vois en groupes
  - je n'ai aucun rapport sexuel avec des partenaires, mais j'ai une activité sexuelle en solo
  - je n'ai aucune activité sexuelle (abstinence choisie ou fortuite)
  - Autre
- Mise à part votre relation principale, durant les 12 derniers mois, vous avez eu des rapports sexuels…
  - dans le cadre d'une relation affective stable sans cohabitation
  - dans le cadre d'une relation affective plutôt instable avec un.e seul.e partenaire sans cohabitation
  - dans le cadre de relations affectives qui ne durent pas aussi longtemps que je le désirerais
  - dans le cadre de relations affectives successives mais sans désir de m'engager plus
  - avec des partenaires différent.e.s à chaque fois
  - avec un petit nombre de partenaires que je vois régulièrement et alternativement
  - avec des partenaires que je vois en groupes
  - Autre
- Comment qualifierez-vous ces relations sexuelles qui ont lieu en dehors de votre relation principale ?
  - Autre
  - infidélité secrète et régulière
  - infidélité secrète et très occasionnelle
  - infidélité occasionnelle, il est possible d'en parler à l'occasion, et la relation est plus importante
  - échangisme (vous et votre partenaire rencontrez d'autres partenaires ensemble)
  - relation libre (vous et votre partenaire consentez mutuellement à l'infidélité de l'autre sans y prendre part)

  - polyamour (vous et votre partenaire êtes chacun.e engagé.e.s par ailleurs dans d'autres relations plus ou moins stables)

- Avec combien de partenaires avez-vous eu des rapports sexuels durant les 12 derniers mois ?

  - 0
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - entre 5 et 15
  - entre 16 et 30
  - entre 31 et 50
  - 50 et plus

- De quelle façon avez-vous rencontré votre partenaire principal.e des 12 derniers mois ?

  - Autre
  - dans mon cercle amical
  - dans mon cercle familial
  - dans mon cercle professionnel
  - sur un lieu de divertissement ou un lieu festif
  - sur un site web ou une application mobile de rencontre
  - sur un forum ou un site qui n'est pas spécialisé dans la rencontre
  - ne s'applique pas à mon cas

- Durant les 12 derniers mois, de quelles manières avez-vous rencontré vos partenaire.s sexuel.le.s ?

  - dans mon cercle amical
  - dans mon cercle familial
  - dans mon cercle professionnel
  - sur un lieu de divertissement ou un lieu festif
  - sur un site web ou une application mobile de rencontre
  - sur un forum ou un site qui n'est pas spécialisé dans la rencontre
  - ne s'applique pas à mon cas
  - Autre

- Durant les 12 derniers mois, vous avez eu recours à des pratiques auto-sexuelles (masturbation, fantasmes, excitation, etc., dont vous êtes l'auteur.e principal.e) :
    - en solo avec ma seule imagination (sans l'aide d'images ni de discussions en ligne)
    - en solo en utilisant des objets ou des sextoys
    - en solo à partir de textes pornographiques
    - en solo à partir d'images ou de vidéos pornographiques de studios
    - en solo à partir d'images ou de vidéos pornographiques amateures
    - en regardant des webcams mais sans diffuser d'images de mon côté
    - à partir d'interactions filmées/photographiées avec une webcam ou un smartphone (skype, cam4, etc.)
    - à partir de discussions écrites en ligne ou de SMS par téléphone
    - à partir d'interactions verbales en ligne ou par téléphone
    - en présence physique d'autres personnes mais sans contacts avec leurs corps
    - je n'ai eu recours à aucune pratique auto-sexuelle
    - Autre
- Vous vous définissez comme…
  *Aide : les personnes qui seraient partagées entre plusieurs cases à cocher sont invitées à cocher la case qu'elles préfèrent pour elles : une personne se définissant comme "femme trans'" peut donc cocher : soit "femme", soit "transexuelle", soit "transgenre", soit "transMTF", le plus simple, souvent, restant d'inscrire "femme trans" en entier dans le champ libre en fin de question, en cochant "autre catégorie".*
    - Autre
    - femme
    - homme
    - transFtM
    - transMtF
    - transexuel.le
    - transgenre
    - intersexe
    - genres non-binaires
- Sexuellement, vous vous définissez plutôt comme…
    - Autre
    - hétérosexuel.le
    - lesbienne

  - gay
  - homosexuel.le
  - bisexuel.le
  - hétéroflexible
  - bi-curieu.x/se
  - asexuel.le
  - queer / pansexuel.le
  - je ne sais pas comment me définir sur ce point
  - je ne me définis pas par mon orientation sexuelle

- Vous avez des rapports sexuels avec…
  *Aide : les catégories "femmes" et "hommes" peuvent inclure les femmes et les hommes trans' autant que cis'. En revanche, si vous voulez préciser que vous avez, par exemple, des rapports "seulement avec des femmes cis' et des hommes trans' " vous pouvez tout à fait le noter de cette manière dans le champ libre en fin de question.*

  - des femmes
  - des hommes
  - des personnes transFtM
  - des personnes transMtF
  - des personnes transexuel.les
  - des personnes transgenres
  - des personnes intersexes
  - des personnes au genre non-binaire
  - des personnes travesties
  - ne souhaite pas répondre
  - Autre

### Usages affectifs et sexuels d'internet

- Durant les 12 derniers mois, dans un but principalement affectif et/ou sexuel, vous vous êtes connecté.e à des…

  - sites/appli. de rencontre interdisant les contenus sexuellement explicites (ex : meetic, sites affinitaires, etc.)
  - sites/appli. de rencontre autorisant les contenus sexuellement explicites (sites libertins, gay, etc.)
  - sites/appli. de réseaux sociaux (facebook, twitter, tinder, etc.)

  - sites/appli. basés sur la géolocalisation (grindR, etc.)
  - sites/appli. de partage d'images (tumblR, instagram, 4/9-chan, etc.)
  - forums sur la santé sexuelle (doctissimo, etc.)
  - blogs de confessions ou journaux intimes en ligne
  - sites d'histoires érotiques/pornographiques
  - sites/appli. de webcam ou de liveshows pornographiques (cam4, chatroulette, etc.)
  - Tubes pornographiques (pornhub, Xhamster, Xtube, etc.)
  - sites pornographiques de studios
  - films pornographiques téléchargés en torrents / PeerToPeer
  - je tape directement dans un moteur de recherche (google, duckduckgo, bing, etc.)
  - j'envoie ou reçois des sextos (SMS ou MMS coquin accompagné d'une photo érotique de soi)
  - jamais
  - consulter
  - discuter, partager des images

- Durant les 12 derniers mois, les sites que vous venez de lister vous ont-ils permis de…

  - rompre la solitude
  - nouer des relations amoureuses/affectives
  - vous lancer sur le marché de la dragues
  - vivre une passion intense
  - entretenir votre carnet de partenaires
  - acquérir des savoir-faire sexuels
  - fréquenter une communauté
  - vous exciter, jouir
  - gagner de l'argent
  - passer le temps
  - vous faire des ami.e.s
  - organiser vos rencontres extra-conjugales
  - oublier vos soucis quotidiens
  - obtenir des conseils ou des indications pour votre santé sexuelle
  - accéder à des échanges sans risques
  - Autre

- À quand remonte votre première inscription sur le site de rencontre sur lequel vous passez aujourd'hui le plus de temps ?
    - moins d'1 année
    - entre 1 et 3 ans
    - entre 4 et 6 ans
    - entre 6 et 10 ans
    - plus de 10 ans
- À quand remonte votre 1er usage d'un site permettant à la fois l'affichage de contenus pornographiques et la discussion entre abonné.e.s ?
  *Aide : ce site peut tout à fait être un site datant de la fin des années 90, ou bien un service qui ne se présente pas a priori comme un site pornographique (les Yahoo Groups, par ex., ou encore les chatrooms de Voilà !...).*
    - moins d'1 année
    - entre 1 et 3 ans
    - entre 4 et 6 ans
    - entre 6 et 10 ans
    - plus de 10 ans
    - jamais
- Était-ce le même site dans les deux cas ?
    - oui
    - non
- Pouvez-vous donner le nom de ce site de rencontre permettant l'affichage de contenus sexuellement explicites ?
- Utilisez-vous des sites ou des applications de rencontre sur votre téléphone mobile :
    - non, jamais
    - oui, juste pour consulter mes messages quand je suis loin de mon ordinateur
    - oui, pour pouvoir rencontrer des personnes immédiatement disponibles
    - oui, pour pouvoir rencontrer lorsque je suis en déplacement professionnel
    - oui, pour pouvoir rencontrer quand je suis en week-end ou en vacances
    - Autre
- Ces applications mobiles sont-elles basées sur la géolocalisation ?
    - oui
    - non

### S'identifier et exprimer ses désirs (1)

- Auprès de quelles personnes vous sentez-vous à l'aise pour parler de votre vie affective et/ou sexuelle (vos désirs, vos pratiques, etc.) ?

    - avec un.e abonné.e sur un site de rencontre interdisant les contenus sexuellement explicites (meetic, etc.)
    - avec un.e abonné.e sur un site de rencontre autorisant les contenus sexuellement explicites (libertins, gays, etc.)
    - avec un.e ou plusieurs abonné.e sur un site de webcam/sexcam
    - avec les participant.e.s d'un forum sur la santé sexuelle (doctissimo, etc.)
    - en tapant une question dans google (ou à Siri…)
    - avec la/les personnes avec la/lesquelle.s vous habitez
    - avec vos amies proches
    - avec vos amis proches
    - sur un blog ou un réseau social où les messages sont lisibles par tou.te.s les abonné.e.s (profil public sur facebook, twitter, etc.)
    - avec des membres de votre famille
    - avec des personnes rencontrées après avoir consommé de l'alcool ou des psychotropes
    - avec des collègues sur votre lieu de travail ou de formation
    - avec votre médecin traitant
    - avec des personnes croisées dans les transports en commun
    - en danger
    - pas spontané.e
    - en confiance
    - ne sais pas

### S'identifier et exprimer ses désirs (2)

- Avez-vous déjà eu des difficultés à accéder ou bien à vous inscrire sur des sites dans un cadre affectif ou sexuel ?

    - non, jamais, je m'inscris toujours aisément
    - oui, je n'avais pas l'âge requis par le site
    - oui, je n'avais pas le sexe/genre requis par le site
    - oui, je n'avais pas l'orientation sexuelle requise

  - oui, je n'avais pas les moyens techniques de m'inscrire (absence de flash, cookies, captchas, etc.)
  - oui, je n'avais pas les moyens de fournir un numéro de carte de crédits ou de paypal
  - oui, je n'avais pas la possibilité de fournir une photographie
  - oui, mon profil a été refusé parce que j'étais handicapé.e
  - Autre

- Avez-vous déjà déclaré de fausses informations afin d'accéder à des sites ou des personnes en ligne ?

  - non, jamais
  - oui, j'ai cliqué sur les boutons au hasard
  - oui, j'ai changé mon âge
  - oui, j'ai changé ma localisation géographique
  - oui, j'ai changé ma catégorie de sexe/genre
  - oui, j'ai changé ma religion
  - oui, j'ai caché mon handicap
  - oui, j'ai changé mon orientation sexuelle
  - oui, j'ai fourni un numéro de carte de crédit qui ne m'appartient pas
  - oui, j'ai changé ma catégorie ethnique/raciale
  - Autre

- Avez-vous une manière de séparer ou relier votre identité sur les réseaux sociaux et votre identité sur les sites affectifs ou sexuels ?

  - Autre
  - j'ai une application de rencontre et/ou porno qui utilise facebook connect ou mon identifiant google ou twitter
  - je mentionne mes comptes de réseaux sociaux dans mes profils de sites affectifs et/ou sexuels
  - je mentionne mes profils de sites affectifs et/ou sexuels sur mes comptes de réseaux sociaux
  - j'utilise les mêmes identifiants/pseudos sans que mes comptes ne soient connectés
  - j'utilise des identifiants/pseudos différents suivant les sites, mais j'y croise pourtant les mêmes personnes
  - je compartimente mes activités en ligne et refuse de relier les réseaux sociaux à mes usages sexuels du web

  - les sites que j'utilise me l'interdisent ou ne me proposent pas ce genre de connexion

- Les sites de rencontre que vous utilisez autorisent-ils la pratique de différentes langues ainsi que la discussion avec des personnes résidant en dehors de la France ? Si oui, pouvez-vous donner 1 ou 2 exemples de ces sites en commentaire ?
  - oui, j'utilise des sites de rencontre qui autorisent l'usage de l'anglais ou d'autres langues
  - non, je n'utilise pas de sites de rencontre qui autoriseraient l'usage de l'anglais ou d'autres langues
  - je ne sais pas si les sites de rencontre que j'utilise permettent l'usage de différentes langues
- Les sites, d'images sexuellement explicites, de webcam ou les tubes que vous utilisez autorisent-ils la pratique de différentes langues ainsi que celle de la discussion avec des personnes résidant en dehors de la France ? Si oui, pouvez-vous donner 1 ou 2 exemples de ces sites en commentaire ?
  - oui, j'utilise des sites explicites qui autorisent l'usage de l'anglais ou d'autres langues
  - non, je n'utilise que des sites explicites francophones
  - je ne sais pas si les sites explicites que j'utilise permettent l'usage de différentes langues ou pas
- Généralement, comment vous exprimez vous sur ces sites multilingues ou internationaux ?
  - Autre
  - je ne discute jamais en français sur ces sites
  - je ne discute qu'avec des francophones de ma région
  - je ne discute qu'avec des francophones très éloignés
  - je ne discute qu'avec des francophones de différents pays
  - je discute tout autant en français qu'en anglais avec des gens de ma région
  - je discute tout autant en français qu'en anglais avec des gens de différents pays
  - je discute tout autant en français que dans d'autres langues que l'anglais
  - je ne discute pas, je ne fais que lire et regarder
- Pour quelle raison utilisez-vous des sites internationaux ?
  - je ne trouve pas ce qui m'intéresse dans les sites français

  - je peux organiser des rencontres durant mes déplacements dans d'autres pays
  - je peux découvrir des pratiques ou des idées que je ne connais pas
  - je peux pratiquer ma langue maternelle dans un contexte affectif/sexuel
  - je ne connais pas de sites équivalents unquement en français
  - je ne suis pas traité.e de la même façon que sur les sites français/francophones
  - je peux m'exprimer sans risquer d'être reconnu.e
  - je peux m'engager dans des interactions sexuelles sans devoir rencontrer les personnes par la suite
  - Autre

### Types de relations engagées

- Quel lien existe-t-il entre les partenaires que vous avez rencontré.e.s en ligne dans un cadre affectif/sexuel et le reste de vos connaissances hors-ligne ? [Aide : Si vos fréquentations amicales ou sexuelles proviennent majoritairement de rencontres effectuées les années précédentes en ligne, partez alors du principe que toute rencontre effectuée en ligne il y a plus d'une année fait désormais partie de votre cercle de connaissances hors-ligne.]
  - Autre
  - je marque une distinction très nette entre mes partenaires rencontré.e.s en ligne et mes connaissances hors-ligne
  - je parle de ma vie affective et sexuelle à mes connaissances hors-ligne mais les gens ne se rencontrent pas
  - je présente mes partenaires sexuel.le.s à mes autres connaissances hors-ligne seulement quand je sens qu'une relation peut s'installer
  - il n'y a pas de règle établie et les gens peuvent se croiser à l'occasion sans que cela ne me pose problème
  - je ne choisis mes partenaires affectifs/sexuels que dans le cercle déjà établi de mes connaissances hors-ligne
- * Quelle est la proposition qui correspond le mieux à cette plus ou moins grande compartimentation de vos relations en-ligne et hors-ligne ?
  - je protège mes relations affectives/sexuelles débutées en ligne des jugements de mon entourage hors-ligne
  - je m'essaie en ligne à de nouvelles manières de me présenter et je ne cherche pas à rencontrer

  - c'est ce qui se passe en ligne qui me plaît, et je ne cherche pas à rencontrer
  - mes rencontres en ligne ne seraient pas cohérentes avec l'image que mon entourage se fait de moi hors-ligne
  - je ne rencontre pas les mêmes types de personnes en ligne et hors-ligne (je suis bisexuel.le, par exemple)
  - j'ai une double vie : une "passion virtuelle" qui me permet de préserver mon couple hors-ligne
  - mon apparence en ligne n'est pas la même que celle que j'ai hors-ligne (je suis travesti.e par exemple)
  - je ne suis pas considéré.e hors-ligne comme quelqu'un de séduisant.e, donc je tente ma chance en ligne
  - Autre
- Accepteriez-vous de rencontrer une personne qui recherche une relation affective dénuée de rapports sexuels ?
  - oui
  - non
- Comment transformez-vous votre usage affectif et/ou sexuel d'internet lorsque vous êtes en couple ? (oui, non, pas concerné.e)
  - je ferme la totalité de mes comptes sur des sites de rencontre
  - je ferme seulement les comptes que mon/ma partenaire connaît déjà
  - j'arrête la consommation de pornographie
  - je ne change absolument rien à mes usages sexuels du web
  - je suspend temporairement mon profil
  - je crée un nouveau compte avec mon/ma partenaire
  - je change l'usage de mon profil vers des discussions en ligne uniquement
  - je vérifie si mon/ma partenaire a conservé ou fermé son compte aussi
  - j'enlève les photographies explicites de mon profil
- * Les sites que vous avez listés plus haut vous permettent de fréquenter une communauté inaccessible sans eux, parce que :
  - je viens d'un autre pays
  - je parle d'autres langues et possède différentes cultures
  - je n'ai pas l'argent nécessaire pour sortir rencontrer autrement
  - je ne connais personne qui pratique la même religion autrement
  - je ne fréquente ni les commerces ni les établissements de rencontres qui existent hors-ligne pour ma sexualité

  - je ne connais personne qui a les mêmes pratiques sexuelles autrement
  - les sites web sont un intermédiaire technique incontournable pour moi afin entrer en contact avec des personnes
  - je passe du temps à consulter et à parler de ces sites avec des personnes que je fréquente hors-ligne
  - Autre
- * Imaginez que le site/l'appli que vous utilisez annonce que chaque abonné.e va pouvoir rendre publique la liste de ses contacts et préciser les relation qu'il/elle entretient avec ces derniers. Que faites-vous ?
  - Autre
  - je suis déjà inscrit.e sur un tel site
  - j'attends de voir quels seront les effets de ce changement
  - je me désinscris parce que je ne veux pas que mes relations soient affichées
  - je remplis ma liste publique de contacts, précise quel.le.s sont mes ancien.ne.s partenaires et vais lire celles des autres
  - je remplis ma liste publique de contacts, précise quel.le.s sont mes ancien.ne.s partenaires mais ne vais pas lire celles des autres
  - je ne remplis pas ma liste publique de contacts et je vais lire celle des autres
  - je ne remplis pas ma liste publique de contacts et ne vais pas lire celles des autres mais je reste sur le site
- * Avez-vous déjà utilisé internet dans le but d'échanger des prestations sexuelles contre de l'argent, un service ou des biens de consommation ?
  - Autre
  - oui, pour des interactions sexuelles hors-ligne
  - oui, pour des interactions sexuelles en ligne
  - oui, pour des interactions sexuelles tantôt en ligne tantôt hors-ligne
  - non, jamais
  - non, mais j'ai déjà envisagé de le faire
- * Dans ces échanges, quelle place avez-vous occupée ?
  - Autre
  - j'étais la personne qui payait ou offrait des services ou des objets
  - j'étais la personne qui recevait l'argent, les services ou les objets
  - j'ai déjà tenu les deux positions
- avez vous eu recours aux services de travailleur·ses du sexe ?

  - Autre
  - il ne m'est arrivé de le faire qu'une seule fois dans ma vie
  - il m'est arrivé de le faire à l'occasion de difficultés financières passagères
  - il m'est arrivé de le faire à l'occasion dans le cadre de scénarios sexuels
  - de manière mensuelle, sans que ce soit la source principale de mes revenus
  - de manière hebdomadaire, sans que ce soit la source principale de mes revenus
  - je suis travailleur/travailleuse du sexe, c'est mon activité principale (quelle qu'en soit la régularité)

- Vous avez déjà envisagé d'avoir recours à des prestations sexuelles tarifées, était-ce en tant que :
  - Autre
  - personne qui paie ou offre un service ou des objets
  - personne qui fournit la prestation sexuelle
- L'organisation de votre activité de travailleur/euse du sexe passe-t-elle systématiquement par l'usage d'internet ?
  - Autre
  - oui, car je ne travaille qu'en ligne (je suis animatrice, performeur/euse de live-show, etc.)
  - oui, car je n'organise mes rendez-vous qu'à partir de mon site web
  - oui, car je n'organise mes rendez-vous qu'à partir de mes profils sur des sites des rencontre
  - oui, car je n'organise mes rendez-vous qu'à partir de mes profils sur des sites pornos
  - oui, car je n'organise mes rendez-vous qu'à partir de mes profils sur des réseaux sociaux
  - non, j'ai des client.e.s régulièr.e.s qui me contactent directement
  - non, je pratique aussi la prostitution de rue
  - non, je fais aussi des performances dans des boîtes de nuit / lieux de spectacles

### 6 discussions et interactions en ligne

- * En général, les discussions tenues sur les sites dans un cadre affectif et/ou sexuel…
  - Autre

  - se font en une fois, si c'est plus long c'est mauvais signe
  - s'étirent sur plusieurs jours
  - s'étirent sur plusieurs semaines
  - s'étirent sur plusieurs mois ou années
- * Quels moyens utilisez-vous généralement pour poursuivre les discussions affectives/sexuelles engagées depuis un site ?
  - Autre
  - je reste sur le site car tous les moyens pour échanger s'y trouvent déjà
  - je reste sur le site par prudence, même si ce n'est pas toujours pratique
  - je reste plusieurs semaines à discuter avec quelqu'un sur le site avant de donner mes coordonnées
  - je donne mon contact sur un réseau social (facebook, twitter, etc.) rapidement
  - je donne mon adresse e-mail rapidement
  - je passe en sms rapidement
  - je passe au téléphone ou à skype rapidement
  - je donne directement rendez-vous dans un lieu public
  - je donne directement rendez-vous chez moi
- * Vous est-il déjà arrivé de discuter avec une autre personne à propos d'un.e troisième abonné.e au site ?
  - oui, on en a parlé sur le site même
  - oui, mais en dehors du site, sur un réseau social ou par mail
  - oui, hors-ligne, à l'occasion d'une conversation au sujet du site
  - oui, sur le site, parce qu'on connaît chacun.e cet.te abonné.e hors-ligne
  - oui, parce qu'il nous arrive de consulter le site quand on est ensemble
  - non, l'occasion s'est déjà présentée, mais je préfère ne pas dévoiler mes contacts
  - non, ça ne m'est jamais arrivé
  - Autre
- * Dans un but de rencontre, les discussions tenues sont…
  - le moyen de faire connaissance, faire un premier pas
  - trop anonymes
  - excitantes et suscitent le désir
  - le moyen d'organiser un rendez-vous hors-ligne
  - l'occasion de se masturber en accord avec l'autre abonné.e

  - l'occasion de se masturber sans le dire à l'autre abonné.e
  - l'occasion de tester les personnes qui me plaisent
  - le moyen d'un échange romantique et sincère
  - le moyen d'en apprendre plus que par le profil et les photographies
  - l'occasion d'une certaine intimité avec des inconnu.e.s
  - le moyen d'oublier ses soucis
  - le moyen de démasquer les pervers et les tricheurs
  - l'occasion de se faire des ami.e.s
  - je ne cherche pas à faire de rencontres avec les sites que j'ai mentionnés plus haut
  - Autre
- * Lorsqu'elles concernent des contenus pornographiques ou des sexcams, les discussions sont…
  - le moyen de faire connaissance, faire un premier pas
  - trop anonymes
  - excitantes et suscitent le désir
  - le moyen d'organiser un rendez-vous hors-ligne
  - l'occasion de se masturber en accord avec l'autre abonné.e
  - l'occasion de se masturber sans le dire à l'autre abonné.e
  - l'occasion de tester les personnes qui me plaisent
  - le moyen d'un échange romantique et sincère
  - le moyen d'en apprendre plus que par le profil et les photographies
  - l'occasion d'une certaine intimité avec des inconnu.e.s
  - le moyen d'oublier ses soucis
  - le moyen de démasquer les pervers et les tricheurs
  - l'occasion de se faire des ami.e.s
  - Autre

### 7 les relations et les images 1

- * Selon vous, la masturbation peut être considérée comme un rapport sexuel lorsque… Tableau (Oui/Non/Indifférent)
  - deux personnes co-présentes se masturbent réciproquement dans une relation déjà existante
  - deux personnes co-présentes se masturbent réciproquement sans se connaître
  - deux personnes co-présentes se masturbent chacune sans contact avec l'autre

  - deux personnes sont co-présentes, mais une seule des deux se masturbe
  - c'est dans le cadre d'une relation tarifée
  - les personnes peuvent croiser leur regard, que ce soit en-ligne ou hors-ligne
  - deux personnes en webcam se masturbent simultanément
  - les personnes ne se voient pas mais discutent au téléphone ou par skype
  - une personne seul.e devant la vidéo enregistrée auparavant par une autre personne
  - cette question ne convient pas : la masturbation ne constitue pas un rapport sexuel

### 8 les relations et les images 2

- * Vous inscririez-vous sur un site de rencontre qui permet aux personnes hétéro-sexuelles, lesbiennes, gays, bisexuelles, asexuelles, etc., de discuter entre elles ?
  - oui
  - non
- *Avec quelles personnes êtes-vous amené.e à regarder et/ou discuter des images pornographiques trouvées en ligne ?
  - ma/mon partenaire du moment
  - des femmes qui sont mes partenaires sexuelles occasionnelles
  - des hommes qui sont mes partenaires sexuels occasionnels
  - des personnes de ma famille (fratrie, cousin.e.s, etc.)
  - mes amies proches
  - mes amis proches
  - mes contacts sur les réseau sociaux ou sur mon blog personnel
  - les abonné.e.s au site web sur lequel on visionne les images
  - les abonné.e.s d'un forum/blog spécialisé sur la pornographie
  - avec personne, ma pratique du porno ne regarde que moi
  - mon médecin/psychologue/psychanalyste
  - Autre
- * Quelles sont vos activités concernant les images photos, vidéos et/ou webcam pornographiques ?
  - je remplis mon profil avec
  - je constitue une liste de contacts ou d'ami.e.s

  - j'utilise les profils et des galeries des autres abonné.e.s pour naviguer entre les images
  - j'utilise le moteur de recherche pour trouver un certain type d'images
  - j'utilise les tags pour naviguer entre les images
  - je consulte régulièrement les publications de certain.e.s abonné.e.s même si je ne discute pas avec
  - je tague et je note les images
  - je partage les images sur les réseaux sociaux généralistes
  - je discute avec les autres abonné.e.s des images du site
  - je discute avec les autres abonné.e.s de choses qui n'ont rien à voir avec les images du site
  - je regarde seulement
  - je regarde les vidéos live show sans payer
  - je regarde les vidéos live show en payant (tokens, monnaie virtuelle, etc.)
  - je crée et partage mes propres photos et/ou vidéos sur le site
  - Autre
- * Quels types d'images photos, vidéos ou webcam pornographiques partagez-vous ?
  - je mets en ligne mes propres photos/vidéos pré-enregistrées
  - je mets en ligne des images récupérées sur d'autres sites web
  - je laisse simplement tourner ma webcam pendant que je regarde des vidéos
  - je branche la webcam et tente d'attirer des specta-teurs/trices
  - je fais des live-show payants
  - je n'utilise la webcam qu'en solo
  - je n'utilise la webcam qu'en couple
  - je n'utilise la webcam qu'en groupe
  - Autre
- * Durant les 12 derniers mois, sur les sites autorisant l'affichage des contenus explicites, les sites de webcam ou les tubes, il vous est arrivé de regarder :
  - des femmes seules
  - des hommes seuls
  - des personnes trans / queer
  - des personnes dont je ne connais pas le sexe (gros plans, corps habillés/masqués, etc.)
  - des couples hétérosexuels
  - des couples gays

  - des couples lesbiens
  - des couples ou des groupes de personnes trans' ou de genre non-binaire
  - des groupes bisexuels
  - des scènes collectives avec une femme au centre
  - des scènes collectives avec un homme au centre
  - des scènes spécifiquement BDSM
  - Autre
- * Est-ce un problème que vos images ou votre webcam soient visionnées par des modérateurs ou des modératrices ?
  - Autre
  - oui
  - non
  - je préfère ne pas y penser
  - je ne me suis jamais posé la question
- * Est-ce un problème que vos images ou votre webcam soient visionnées par des personnes déclarant une orientation sexuelle différente de la vôtre ?
  - Autre
  - oui, c'est un problème, car je refuse que des hommes hétérosexuels visionnent mes images
  - oui, c'est un problème, car je refuse que des femmes hétérosexuelles visionnent mes images
  - oui, c'est un problème, car je refuse que des gays visionnent mes images
  - oui, c'est un problème, car je refuse que des lesbiennes visionnent mes images
  - oui, c'est un problème, car je refuse que des bisexuel.le.s visionnent mes images
  - oui, c'est un problème, car je refuse que des personnes trans' visionnent mes images
  - non, ce n'est pas un problème, je peux parler de sexualité avec des personnes d'une autre culture sexuelle que la mienne
  - non, ce n'est pas un problème, j'ai déjà eu des rapports sexuels avec des personnes d'une culture sexuelle différente
  - non, ce n'est pas un problème, ce n'est qu'une affaire d'images
  - non, ce n'est pas un problème tant que les personnes ne tentent pas de me séduire

  - non, ce n'est pas un problème tant que je ne le sais pas ou que les personnes ne me contactent pas
  - non, ce n'est pas un problème tant que ces personnes sont informées de mes préférences sexuelles

### 9 les usages des images

- * Quels types de manipulation faites-vous des textes et des images, photos ou vidéos, dans un cadre affectif et/ou sexuel ? Choix multiples

  - faire des captures d'écran de photos ou de profils des abonné.e.s du site
  - constituer des dossiers à propos de certain.e.s des abonné.e.s d'un site
  - travailler la prise, retoucher ou recadrer une image pour l'améliorer
  - enregistrer en favoris ou taguer des photos
  - sauvegarder des copies des discussions tenues avec des abonné.e.s
  - copier et partager les textes ou les images dans un mail, un tweet, un MMS, etc.
  - copier des flux vidéos
  - organiser une collection/galerie d'images en ligne (sur un blog, un réseau social, etc.)
  - envoyer un sexto (SMS ou MMS coquin accompagné d'une photo érotique de soi)
  - aucune manipulation spécifique des images, à part le fait de les chercher et de les regarder
  - Autre

- * Vous utilisez votre webcam : Choix multiples [M]

  - en complément des sites de rencontre, pour pouvoir entendre et voir mes interlocu-teurs/trices
  - sur des sites explicites de webcam ou de live-show
  - pour me filmer et ensuite diffuser les vidéos sur les réseaux sociaux
  - pour me filmer et ensuite diffuser les vidéos sur des tubes pornos
  - je ne l'utilise qu'avec des personnes que je connais hors-ligne
  - je ne l'utilise jamais dans un cadre sexuel
  - je ne l'utilise que pour la voix et la discussion mais jamais pour l'image
  - je ne l'utilise qu'avec des gens que je ne connais pas hors-ligne
  - je ne l'utilise qu'avec des gens différents à chaque fois

  - je l'utilise avec un petit cercle de personnes avec lesquelles j'échange régulièrement
  - Autre

- * Depuis combien d'années utilisez-vous votre webcam dans un contexte affectif/sexuel ?
  - 0
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - 6
  - 7
  - 8
  - 9
  - 10
  - 11
  - 12
  - 13
  - 14
  - 15 et +
- * Avec quelle fréquence avez-vous utilisé votre webcam dans un cadre affectif/sexuel ces 12 derniers mois ?
  - de façon très occasionnelle
  - 1 fois par mois environ
  - plusieurs fois par mois
  - plusieurs fois par semaine
  - 1 fois par jour
  - plusieurs fois par jour
  - jamais

### 10 les usages des images 2

- * Vous est-il arrivé de :
  - vous photographier à demi-nu.e
  - vous photographier entièrement nu.e

  - vous faire photographier entièrement nu.e par un photographe amateur ou professionnel
  - faire des selfies dans une situation intime (devant la glace de la salle de bain, etc.)
  - vous être filmé.e lors d'un rapport sexuel

  - jamais fait
  - déjà fait
  - fait + mis en ligne

### 11 les usages des images 3

- * Vous est-il déjà arrivé de voir circuler des images sexuellement explicites de vous-mêmes dont vous n'aviez pas autorisé le partage ?

  Choix multiples [M]

  - non, jamais je n'ai vu d'images de moi circuler sans mon consentement
  - non, bien qu'il me soit déjà arrivé de croire qu'une image venait de moi
  - oui, je ne pensais pas que ces images existaient encore
  - oui, je ne pensais pas que la personne qui les avait prises les diffuserait
  - oui, je ne sais pas comment le site sur lesquelles je les ais vues les a obtenues
  - oui, je ne pensais pas qu'elles circuleraient autant quand je les ai enregistrées
  - Autre

- * Dans l'optique d'une rencontre, par quels moyens montrez-vous votre corps ? Et quelles portions en montrez-vous ?

  - profil public sur le site
  - message privé ou e-mail
  - textos / MMS
  - webcam en live

  - visage uniquement
  - zones sexuelles uniquement
  - visage et/ou zones sexuelles
  - jamais

- * Sur un site contenant des images sexuellement explicite, par quels moyens montrez-vous de votre corps ? Et quelles portions en montrez-vous ?

  - profil public sur le site

  - message privé ou e-mail
  - textos / MMS
  - webcam en live

  - visage uniquement
  - zones sexuelles uniquement
  - visage et/ou zones sexuelles
  - jamais

**12 Pour finir…** Le questionnaire est désormais terminé, encore 2 ou 3 petites questions techniques :

- * Les questions auxquelles vous avez répondu vous ont parues :
  - normales pour un questionnaire sur les sexualités
  - un peu compliquées à certains moments
  - j'ai toujours pu trouver des réponses pour moi, mais les autres propositions étaient bizarres
  - j'ai eu du mal à décrire ma situation à partir de ces questions
  - je n'ai pas compris certaines questions et ai répondu au hasard
  - j'ai pu réfléchir de manière originale à mes pratiques
  - Autre
- * Accepteriez-vous éventuellement de répondre à quelques questions supplémentaires par téléphone, skype, ou bien en face-à-face
- mail Zone de texte long [T]

  Pouvez-vous inscrire une adresse e-mail à laquelle nous pourrions vous contacter dans ce cas ?

# 5 ARTICLES ET POSTS DE BLOG

## 5.1 « Le California, un cinéma pornographique. »

Article publié dans Quemener N. & Vörös F., *Sexe en public*, Revue POLI politiques des images, Paris, 2014, nº 9.

*Entretien avec Hans S., projectionniste au cinéma porno « Le California », réalisé début 2009, à Genève en Suisse. Les noms des lieux, des villes et des personnes ont été masqués ou transformés.*

fp : Tu m'as dit avoir commencé un job dans un cinéma porno, peux-tu me raconter un peu comment ça se passe, l'organisation de la salle, les choses que tu dois savoir faire, etc. ?

Quand je suis arrivé à Z., je n'ai pas galéré, comme je suis incapable de chercher du travail, alors je suis allé voir le patron du California. J'y suis allé deux ou trois fois, avec une copine différente à chaque fois. J'avais déjà repéré qu'il était sympa et pas con. Je lui ai dit "Je cherche du travail", et là, il a tout de suite dit "oui", pour des remplacements et des trucs comme ça. Sauf que je ne suis pas projectionniste à l'origine, donc il est en train de me former, ça dure longtemps et c'est un peu compliqué. D'ailleurs, je ne sais pas trop ce que ça va donner, c'est peut-être chiant… En tout cas, c'est une manière d'entrer dans la vie de la salle le plus intimement possible.

C'est un cinéma permanent, il y a deux films à la suite, les gens arrivent quand ils veulent. Pendant un remplacement, tu fais tout : tu fais la caisse, tu changes les films, tu fais l'entretien des locaux. Parfois, pendant que tu changes les films, des clients arrivent, tu es dans la cabine, une petite lumière s'allume, et là, tu descends tenir la caisse. Cela implique une véritable maîtrise de la salle en cas de problèmes. C'est un lieu public, donc les gens n'ont pas le droit de se foutre à poils, ni de niquer, bien que ça n'empêche pas les gens de s'astiquer s'ils le veulent. S'il y a une descente de police, il faut simplement qu'il n'y ait pas de choses répréhensibles. Du coup, si quelqu'un reboutonne sa braguette, ça peut encore passer parce que tout le monde sait que c'est le genre de choses qui peut avoir lieu dans un cinéma porno, mais il ne faut pas que ça dépasse ça.

[…]

Pour être honnête, l'idée d'aller postuler dans un ciné porno ne m'est pas venue comme ça, en claquant des doigts. J'avais une véritable curiosité par rapport au lieu, au genre de films… C'est marrant, je ne sais pas jusqu'où je suis capable de développer ce point-là. C'est clair que je suis attiré par la pornographie, ce n'est pas forcément quelque chose que j'aime et dans lequel je serais capable de construire un discours. Au contraire, c'est vraiment une espèce d'attirance. Cette espèce d'effroi que ça fait, c'est tellement choquant. Par contre, je crois que j'aime bien le fait que ce soit public, contrairement à internet que je pratique pas mal par ailleurs. De cette façon, j'ai très

vite compris que la place à laquelle je rentrais dans ce cinéma, en tant qu'employé, c'était pile ma place, c'est celle que je voulais.

À L., quand je bossais en France, j'étais déjà allé une fois dans un ciné porno, comme client normal, et c'était clair que je n'avais pas du tout envie d'avoir de nouveau à faire avec ça. Par contre ici, ça c'est passé très vite, le patron m'a emmené en cabine, il m'a montré tous les boutons, et puis il m'a indiqué qu'il était temps d'aller voir en salle pour y voir l'ambiance. Il m'a fait comprendre qu'il fallait que j'y reste un petit peu, et m'a dit "vous revenez dans une heure environ". Un peu plus que le temps d'un film. Du coup, j'ai pu voir la transition entre deux films. Ce jour-là, c'était de la vidéo. Une semaine, il a de la vidéo, l'autre semaine, son distributeur lui envoie des bobines pour projeter du 35mm. Bon, on ne sait jamais exactement ce que l'on va projeter, les contenus des films 35mm peuvent varier en fonction des visas d'exploitation, des remontages, etc. Derrière un titre, il y a dix films potentiels, parce que les éditeurs inséraient et remontaient sous le même titre de film des contenus qu'ils s'étaient fait refuser auparavant pour continuer à bénéficier de la licence accordée au premier film, etc.

En entrant dans la salle pour la première fois, j'avais la trouille ! [hésitations] Ce qu'il se passe dans la salle, pour le voir, tu dois être dedans, c'est participatif en quelque sorte. Il y a des gens qui se branlent, il y a des gens qui dorment, il y a des corps qui se caressent, je croyais même qu'il y avait une vieille femme qui… En fait, c'était un vieil homme [rires], il y a des hommes qui se caressent et d'autres qui se sucent. Je ne me suis pas assis. Sur la gauche il y avait un mur, donc je me suis dit "bon, je vais prendre le temps…", en essayant de faire en sorte que mes gestes soient le plus inexpressifs possible. Je n'avais pas envie d'être touché, je n'avais pas envie d'être abordé. Car, dans la salle, les gens bougent beaucoup, ça circule pas mal… Comme j'y étais en situation d'observation pour le travail, ça m'aidait bien pour dire "non, il y a des choses que je ne peux pas faire". Au milieu de tout ça, je me rendais compte que j'aimais bien ce qu'il s'y passait, il y avait l'idée d'être commandant du bateau et qu'il s'y passe ce genre de trucs-là…

En fait, le patron, lui, il maîtrise vraiment bien ce qu'il se passe dans la salle. Il ne draîne pas du tout l'image que l'on se fait du cinéma porno en général : le porno, on se dit toujours que c'est le dernier soupir de la salle de cinéma avant qu'elle ne crève. Alors qu'en fait, pour le patron, cette salle c'est quelque chose d'important, c'est un exploitant qui vient du milieu de l'exploitation normale, et il a volontairement acheté cette salle. Et puis, il aime le sexe je crois, même s'il en parle assez peu. Il n'est peut-

être pas ce à quoi je fantasme (un réalisateur secret de films porno), mais bon, ça ouvre l'imagination…

fp : comment ça se passe dans la salle, concrètement ?

Pour le moment, j'ai plutôt travaillé la cabine, appris à changer les bobines de 35mm, allumer et éteindre la salle. Parce que les gens continuent entre les films, il n'y a pas vraiment de coupure, et la salle est ré-éclairée en faisant monter l'intensité progressivement, sinon les mecs seraient vraiment dans le noir, un presque noir. Du coup, on lève doucement la pénombre, et c'est l'occasion que quelques braguettes se remontent. Et puis il y a une bande sonore avec la voix du patron qui explique succinctement le règlement intérieur : tu ne peux pas rester contre les murs pour des raisons de sécurité, parce que c'est un lieu de passage et potentiellement d'évacuation, toute sortie est définitive, etc.

Une fois, un couple entre dans la salle, en fait, ils étaient trois, avec un second homme. je les avais repérés dans la rue devant le ciné plus tôt en arrivant, ils étaient deux en train de discuter, puis le troisième les a rejoints. Ils sont entrés, se sont assis, la femme entre les deux hommes, comme escortée. Aussitôt, toute la salle s'est précipitée, s'est déplacée, et s'est ré-organisée autour d'eux. La femme [du trio] s'est très vite quasiment entièrement dépoilée, d'après ce que je pouvais en voir. Au final, ça n'a pas duré très longtemps, il y a eu quelques vagues tâtonnements avec l'un des mecs, et puis ils se sont vite rhabillés et sont partis. C'était vraiment comme un feu de broussaille, une montée d'adrénaline. j'ai imaginé qu'elle s'était rhabillée à cause d'une déception, qu'elle était d'abord partie très vite sur un motif imaginaire, et qu'entre temps, elle avait vu un aspect glauque de la situation, qu'elle avait été bloquée par ça, et son excitation était repartie aussi vite qu'elle était venue…

Chaque week-end, le vendredi et le samedi, les soirées sont réservées aux couples, c'est-à-dire qu'il ne peut pas y avoir d'hommes seuls. Lors d'une soirée où il y avait 7 ou 8 couples, on voyait différents types de personnes, des gens qui étaient plutôt en arrière dans la salle, qui semblaient avoir une habitude des lieux échangistes, et tu voyais aussi des couples qui restaient dans leur coin, un peu gênés, qui restaient tout droits pendant toute la séance. Lors de cette soirée, on a vu aussi un couple qui s'est mis à baiser… [Hans s'interrompt, hésite…]

Sinon, il y a un truc que je peux te dire, bien que j'ai juré de ne pas en parler : il y a des caméras de contrôle dans la salle. C'est top secret, il [le patron] ne tient pas à ce que ses clients l'apprennent… Et tu peux voir depuis la cabine. Pour le coup, c'est

la folie, il y a des moments où c'est complètement mabusien, t'es dans la cabine, et tu peux mater les gens, et ce qu'il se passe dans la salle. Un jour, j'avais des images pornographiques partout : à l'écran [de contrôle], avec cette histoire du trio, j'en avais par la petite fenêtre qui me permet de voir ce qui est projeté sur l'écran de la salle, et en plus de cela, le patron venait de me montrer comment vérifier sur le lecteur DVD si la qualité des vidéos qui seraient prochainement diffusées était bonne. C'est quand même violent de voir ces images, ça ne laisse pas forcément intact…

fp : Pour toi, c'est la même violence, entre toutes ces images ? Parce que, d'après ce que tu me dis, ce ne sont pas tout à fait les mêmes conditions de visionnage…

Il faut que tu imagines le côté un peu addictif du truc, bien que le fait de me trouver dans le contexte précis d'un cinéma conserve un caractère de situation sociale, de situation dans laquelle je suis en rapport avec d'autres personnes, plutôt que de me laisser seul face à l'envahissement des images. Je ne vais pas dans la salle pour me branler… Ça je le fais à la maison, toujours devant internet, mais c'est pas le même type d'image, dans le fond comme dans la forme, c'est pas le même type de diffusion. Les sites sur lesquels je vais, pour le francophone, c'est Jackie et Michel, sinon c'est SpankWire. Bon, le deuxième, c'est essentiellement des trucs américains, du gonzo, je ne sais pas trop comment il faut dire, en tout cas c'est des films récents. C'est même très récent, c'est moche, c'est entre 3 et 5 scènes à la suite, et c'est pas forcément scénarisé…

Par contre, le 35mm c'est scénarisé, avec toute la machinerie du cinéma, où tu dois faire des plans, avec les caméras, et tu as une équipe derrière, et des acteurs qui doivent jouer des rôles, et, finalement, c'est pour ces mêmes raisons que je n'ai pas envie d'en voir tout le temps, je pourrais en voir toutes les deux semaines. La grande différence entre le cinéma et internet, c'est en cela que la salle de ciné c'est social, c'est que je vois les images et je les intériorises, puisque je ne vais pas me branler maintenant. Ça me fait un effet, depuis la cabine, mais je n'en fais rien sur le moment, et c'est dur… Pas de ne pas se branler, mais de prendre une image pornographique avec toi sans qu'il n'y ait d'extériorisation ou d'expression de ce qu'elle te fait. Chargé de tout ça, quand on sort du cinéma, pour aller voir des amis, ou bien si je voulais me trouver une copine, ça n'est pas toujours facile… En tout cas, ça ne donne pas du tout envie de draguer.

fp : en fait, tu ne m'as pas beaucoup parlé des films, tellement le dispositif est important pour toi…

Ce qui m'intéresse à voir, c'est que le médium, c'est une culture. C'est que la technique est génératrice de modes de vie, et ça va au-delà des contenus, au-delà de ce

qui est montré. Il se trouve que là c'est un contenu particulier, qui entraîne des habitudes particulières dans un lieu bien particulier lui aussi. À ce sujet, le California n'est pas qu'un ciné porno, c'est aussi une salle de spectacle : derrière l'écran, il y a une scène avec des rideaux sur lesquels sont représentés un masque à plumes, des tableaux qui symbolisent un érotisme qui serait «  au-delà du sexe », bref, les clichés les plus moches du libertinage ! Parce que selon le patron, ce n'est pas un lieu pour baiser, c'est un lieu de libertinage. Il y a une sorte de règlement qui indique un truc du genre qu'on "sublime le passage à l'acte par une attitude ou par la lecture d'un poème…"

Les soirées couples, c'est censé être des soirées spectacles et le patron y fait l'animateur. La salle est sonorisée, tu peux faire des jeux de lumières, il y a les spectateurs qui peuvent venir sur scène faire des strip-teases. Lors d'une soirée, le patron avait sorti le grand jeu, pour me montrer. Dans l'ensemble, ça repose beaucoup sur sa présence et sa bonne volonté. Il faut savoir que lorsque la soirée couple commence à 22h et peut durer le temps de 2 films, jusqu'à une heure du mat' environ, le patron était déjà là depuis 10h du matin. Il a bientôt 70 ans et il ne s'en plaint pas. L'autre jour, il me répétait "là les gens n'ont pas trop envie" alors que clairement, quand il avait lancé le 2ème film, il avait lancé un DVD, et pas du 35mm ; moi, ce que je voyais, c'est qu'il faisait tout pour les faire partir. Bon, c'était peut-être aussi parce qu'il avait envie d'aller voir la fille qui avait beaucoup baisé pendant la soirée… Il ne se gène pas pour me raconter des tas de choses qu'il a faites avec des clientes. Un jour, il reçoit une lettre d'une écossaise qui le remerciait de ce qu'il s'était passé dans la salle, et il ne se cachait pas d'y avoir participé. Enfin, pas dans la salle, nuance, dans les toilettes [Rires].

Oui, parce que, le patron est très fier de ses toilettes : leur particularité, c'est qu'elles ne puent pas et, ça, c'est un effort de tous les instants ! Le cinéma ne possède qu'une seule salle dans laquelle les sièges ne sont pas en mousse, mais en skaï ; c'est lavé tous les soirs et même en journée, avant les soirées couples. Un cinéma porno, ça se voit aussi par ce que tu trouves par terre : il y a les capotes qui sont jetées au sol, des kleenex, c'est une espèce de chantier. Alors, soit tu estimes que c'est glauque, soit tu estimes, comme moi, que c'est un passage obligé pour que d'autres choses que tu apprécies dans cet établissement puissent avoir lieu. La règle, c'est qu'il faut que la salle soit impeccable, tu le fais pour que ça tourne, parce que ce qu'il s'y passe a de la valeur, donc «  corvée de chiottes ! », et puis voilà [Rires]. Il y a deux chiottes, un pour le personnel et pour les soirées couples, et un autre chiotte pour les hommes, dans lequel il n'y a plus de WC pour chier. Le patron avait ajouté un chiotte à la turque

lorsqu'il avait fait refaire le cinéma, mais il l'a fermé en moins d'une semaine, parce que le chiotte servait à une forme d'exutoire, et qu' un mec avait chié tout à côté.

Le gros inconvénient du patron, c'est qu'il est raciste. La salle et l'ambiance de la salle, c'est lui qui l'a choisie. La clientèle qu'il a, c'est celle qu'il veut avoir : ça a commencé par le fait de virer les clodos en fixant le prix de l'entrée à 12€ (parce qu'au début, les clodos venaient se mettre au chaud, puisque les séances n'étaient pas très chères, et la diffusion en continu). Du coup, la clientèle-type, c'est des hommes plutôt hétéros, plutôt blancs. S'il y a des noirs et des arabes qui veulent entrer, il ne leur refuse pas l'entrée, mais il va être désagréable avec eux. Il sait ce qu'il a dans la salle, et il sait ce qu'il veut. C'est clair qu'il ne voudrait pas non plus que le cinéma soit un rendez-vous homo. Ça n'empêche pas ce qu'il se passe dans la salle, mais lui c'est comme ça qu'il voit les choses. Le racisme du patron c'est ce qui m'a permit de percevoir jusqu'à quel point il agissait sur les détails, pour déterminer ce qu'il y avait et ce qu'il voulait dans la salle.

fp : pourtant c'est une sexualité homo qui s'y déroule dans cette salle ? À moins de considérer qu'il y a toujours au moins une femme dans la salle, celle qui joue à l'écran…

Disons que tous les hommes qu'il y a dans cette salle ne viennent pas pour baiser entre eux. En théorie, c'est plutôt dans le fond que ça baise, et plutôt devant que ça reste calme. les gens qui se mettent derrière savent un peu plus ce qu'ils veulent trouver. Mais, bon, ça se déplace aussi, rien n'empêche que ça s'exporte. Stricto sensu, on voit bien que la sexualité "à deux" dans cette salle, c'est principalement une sexualité homo. Grosso modo, on a un couple qui vient chaque jour… Un couple avec une femme, je veux dire. J'ai vérifié, des fois, il y en a deux dans la journée. Pour Noël, il y avait des jeunes, la fille avait environ 25 ans, jusqu'à ce que… Enfin, jusqu'à ce que le patron insiste pour que je me casse [Rires]. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, et je n'ai pas demandé. Quand ils sont revenus 3 ou 4 jours plus tard, ils ont laissé une bouteille de champagne et un mot qui disait : "merci de m'avoir offert ça, pour le fétichiste du cinéma que je suis, c'était chouette, merci !". Avec cette histoire de fétichiste du cinéma, si ça se trouve il s'est même peut-être passé quelque chose dans la cabine, mais bon, je fantasme, en fait, je n'en sais rien [Rires]

fp : Dans ce que tu expliques, tout ce qui a trait aux images et aux personnes a l'air très organisé et maîtrisé quand tu racontes ce que fait ton patron, en revanche, tout devient un peu plus confus quand tu parles de ta propre expérience. Est-ce dû au fait que tu débutes ?

C'est sûr que c'est en devenir, c'est vrai. Quand je dis que je regarde une image et que ça me fait de l'effet, il y a quelque chose de virtuel : je pourrais et je devrais faire quelque chose, un passage à l'acte. Est-ce qu'il ya quelque chose d'homosexuel ? Ou quelque chose de libertin, à plusieurs ? [réfléchi un moment…] Je n'y avais pas pensé jusque là, mais pour être honnête, dans mon lien avec tout ça, il y a une autre expérience : la pratique, au départ, de l'image vidéo en sex-shop, dans les cabines, intermédiaire entre l'image à domicile d'internet et l'image dans la salle de cinéma. Dans le sex-shop, il y avait un truc maniaque, c'était de choisir le film, qui touchait à mon imaginaire, et qui pouvait devenir très fastidieux, il fallait tout regarder, telle image, tel détail, tel sourire de la fille sur la jaquette, en plus ça coûtait la peau du cul… Il y a quelque chose de bataillien, dans le sens où c'est aveuglant, c'est de l'ordre de l'éclipse. Tu cherches une amnésie. Je pense qu'il y a quelque chose de l'ordre d'un choc originel ; quand j'ai essayé d'aller chez le psy, j'ai appelé ça un cri, un truc qui me saisit, qui me glace. Peut-être que ce n'est pas vrai, peut-être que c'est un mythe, mais, moi, je l'appelle le cri. Il y a quelque chose du cri, de l'ordre de l'obscénité. À force d'en voir des images, on peut être immunisé, c'est vrai, mais il y a toujours une espèce de glaçage, comme ça.

fp : tu disais que le medium est une culture ou bien qu'il générait de la culture, peux-tu revenir sur ce point ?

Ce qui m'intéresse dans le cinéma, et dans le lien avec cette image pornographique, c'est que c'est quelque chose de social, à la différence du sex-shop ou de l'internet, qui sont des pratiques solitaires. D'un point de vue culturel, il s'agirait de ne pas s'occuper que de l'image et de sa conservation, mais de s'occuper aussi de sa valeur sociale. Alors qu'aujourd'hui, on est en train de changer de technologies [passage de la projection argentique à la projection numérique], et qu'on a du mal à comprendre ce qu'il se passe, il n'est peut-être pas stupide de s'intéresser aux dispositifs encore en vie, au parc de cinémas, ainsi qu'aux pratiques des gens. Le cinéma argentique a réussi à se faire reconnaître comme une culture, et il faut avoir une politique interventionniste pour qu'on ait le temps de regarder cette culture, tout ce travail qui a eu lieu pendant 130 ans, et dont la cinéphilie est une forme importante.

Le California incarne une cinéphilie, particulière certes, mais une cinéphilie en soi ! À ce titre, il ne faut pas forcément conserver une salle de ciné porno, sous prétexte que le porno devrait vivre coûte que coûte, mais plutôt parce que ça permettrait de mieux comprendre, par comparaison ou par filiation, les cultures que créent les nouvelles techniques. C'est à ce titre-là que ce qu'il se passe autour du cinéma pourrait avoir une

valeur, pouvoir continuer ça, plutôt que de laisser crever ces pans de cultures, pour qu'il n'y ait, au final, plus que quelques centres qui projettent du cinéma argentique, mais hors de toute pratiques, de toutes cultures, in vitro, en fait, dans le style des musées.

J'y repense maintenant qu'on parle de conservation des dispositifs de diffusion, il faut ajouter une dernière anecdote, pour avoir fait un tour complet de ma propre expérience : première image pornographique à 14 ou 15 ans, lors des premières images cryptées de canal+. En plus, là, c'est vraiment technologique, cette image cryptée qui était parfois décryptée de temps en temps. Parce que la télé, je n'avais pas la télé à la maison, mon père vendait des télés et parfois il amenait une télé le soir, et parfois il amenait aussi un décodeur. Bon, ce fut mon premier rapport audio-visuel à la sexualité, parce qu'après il y a eu un peu de littérature, et les bd de cul. Différentes techniques font sens différemment, et de cette manière, j'ai plutôt du mal à relier l'expérience des bds de cul, avec celle du cinéma, par exemple. La chose s'est vraiment faite autour des techniques, et pas du tout autour de mon lien à l'image pornographique, pas du tout à ses seuls contenus. Finalement, l'expérience sensuelle se fait avec la technologie.

## 5.2 Fenêtre sur fenêtres : notes sur les dispositifs médiatiques et les appareillages techniques

*Post publié sur affects.hypotheses.org le 31/12/2016 par Fred Pailler*

Voici une anecdote intéressante offerte par Paul, un homme d'une quarantaine d'années, informaticien et webdesigner originaire de Roubaix, que j'ai interviewé il y a 3 ans à propos de son parcours affectif et sexuel et de la place que les technologies numériques y ont prise. La raison pour laquelle je reprend en partie le récit de Paul ici, réside dans la manière qu'il a de distinguer clairement un dispositif médiatique d'un/de ses appareillage·s technique·s. En faisant cela, il sous-entend combien un type de médiations visuelles peut traverser des appareillages très différents matériellement parlant et pour autant continuer à supporter et rendre possible le même genre de sociabilités, en l'occurrence des sociabilités sexuelles1.

L'extrait de la retranscription2 que je produis ici doit être re-situé dans le contexte parisien des années 90 et du récent développement des commerces et de l'habitat gays dans le Marais ; Paul se trouve être employé par une grosse société de software, il est bien payé, travaille énormément et est en déplacement toute la semaine au point d'être insomniaque et particulièrement stressé. Il évoque les rencontres sexuelles qu'il

fait durant cette période, et parmi celles-ci, me raconte sa rencontre avec un homme un peu plus jeune que lui dans un lieu de sociabilité sexuelle gay, avec lequel il démarre une relation et s'installe rapidement dans un appartement du 1ème arr. de Paris, quartier qu'il refusait d'habiter dans un premier temps, et sur lequel il a fini par céder pour des raisons essentiellement pratiques. Leur appartement est grand, il se situe sous les toits, et comporte quelques avantages qui pouvaient difficilement avoir été anticipés… Fenêtres en vis-à-vis et mise en scène de soi

> "[…] Alors je ne sais plus quel auteur avait écrit « les femmes du 6e étage », où joue Fabrice Lucchini… C'est un film qui est sorti il y a quelques années, […] qui parle des concierges et des femmes de ménage immigrées espagnoles qui habitent des chambres de bonnes en l'occurrence… Moi j'habitais le 1e arr., et il y avait souvent des bureaux dans les premiers étages, et là on est dans la période où tout est en train de basculer [les années 90], la chambre de bonne redore son blason, et se fait racheter pour fusionner à deux ou trois chambres pour faire des appartements qui vont être investis en premier par les homos qui trouvent ça « so cute », tu vois ? Et puis, après, du coup, ça deviendra hyper-hype et tout le monde voudra acheter sur les toits de Paris, mais à l'époque on est dans la jointure et tous ces toits de Paris sont très, très investis par des homos. Et du coup, à 20h dans ces quartiers, le soir, le bas c'est un petit peu bureau fermés et théâtres, et le haut, c'est un petit peu : jeux de miroirs, jeux de fenêtres, jeux de… et je me rends compte à quel point, venant de la province, en province on a les rideaux qui sont fermés après 19h, et à Paris, on a pratiquement les rideaux qui s'ouvrent ou les lumières qui s'allument…
>
> — du coup, tu me dis qu'il y a un truc où l'on fait le spectacle pour les voisins ??
>
> — oui ! oui, oui oui ! J'ai eu vraiment beaucoup de cas très, très ludiques qui se sont passés dans les étages élevés avec des mises en scènes… En fait, c'est pas totalement hors de propos d'en parler maintenant, parce que, quand on parlera plus tard de la phase internet et de la phase webcam, on verra que la mise en spectacle de son propre personnage, elle est super présente.
>
> — Comment ça se passait ces fêtes, enfin, ces apparitions ? Parce que c'est pas forcément des fêtes, aux fenêtres ? c'est ça ?
>
> — […] Je parle vraiment de soit un individu seul, soit un couple, qui va se mettre en spectacle, mais tout en respectant… c'est quand même un délit, selon la loi, donc il faut vérifier… […] Il faut faire les choses de manière progressive, et de manière à pouvoir palper le retour de la part de la personne qui est en face. Voir si on la choque, si on ne la choque pas, etc. Donc, ça consiste à utiliser des jeux de… J'ai en tête un voisin, qui habitait dans

> des… tu vois ces immeubles parisiens qui se terminent au dernier étage par des ardoises, avec, dans les ardoises, des fenêtres ? Ce voisin il avait son vieux lit à baldaquin qui donnait contre le mur des fenêtres en fait, donc la tête contre le mur des fenêtres. Donc couché dans le lit, on ne le voit pas… Mais l'idée c'était de mettre un miroir sur une commode en face de lui, et de tourner et je le voyais très très bien, c'est pour ça que je ne peux pas dire que ce soit hasardeux ni aléatoire, je le voyais très bien orienter son miroir de manière à ce que nous en face nous puissions voir, reflété dans le miroir, un petit morceau de ce qu'il se passait sur son lit… Donc, il faut imaginer, qu'en été, avec les fenêtres ouvertes, avec la petite musique à 3h du matin, il faut imaginer que moi je suis toujours, à l'époque, insomniaque comme pas permis, donc forcément, toujours à fumer une clope sur mon balcon, le reste m'appartient, mais c'est intéressant dans le sens de la mise en scène […], et, à mon sens, il ne faut pas faire une distinction très très franche entre le numérique et le réel…"

Paul aborde donc les usages d'une architecture hausmanienne lors d'une interview concernant les technologies informatiques et numériques, en l'occurrence la combinaison PC + webcam + connexion internet. À première vue, si l'on peut dire, on ne citerait pas une fenêtre comme étant le média sexuel le plus logique (certes, probablement que des artistes ou des architectes prétendront le faire…). Dans sa description, Paul prend soin de situer très précisément les conditions de pertinence de son hypothèse d'une médiation visuelle et sexuelle équivalente dans les deux cas, en ligne et sur les toits : il la place à une époque donnée, car c'est au moment du "remembrement" des espaces domestiques des sous-pentes que ces (mé-)usages visuels se produisent ; et c'est aussi par une population donnée, des personnes gays qui avaient les moyens d'investir dans de l'immobilier et avaient un usage sexuel de certaines infrastructures et espaces publics de la ville (lieux de drague gays sur les quais de Seine, dans certains jardins, etc.). Des médiations, des appareils, des scripts et des affects

La description de l'appareillage matériel seul (immeubles, fenêtres en vis-à-vis, etc.) ne suffirait pas à expliquer le phénomène ni même, en fait, à seulement produire le récit de l'anecdote. Dans les deux cas, sous les toits comme en ligne, les relations entre les participant.e.s prennent la forme de médiations visuelles réitérées un certain nombre de fois, afin d'assurer un feedback suivant une certaine progression à la fois dans l'exposition de soi et dans la complicité avec les voisin·e·s. il s'agit, de cette manière, d'engager tout autant la définition d'un cadre partagé de l'interaction que le consentement mutuel des participant.e.s à évoluer dans ce cadre. C'est une série d'échanges spécifiques et de gestes associés qui s'ajoute aux éléments matériels.

De plus, elle semble tout à fait à même de figurer au sein de la liste des scripts sexuels, tels que Gagnon et Simon les ont définis, à savoir, pour aller vite, des scénarios définissant acteur·e·s, actions possibles et conditions de leur accomplissement, scénarios qui servent alors tout autant l'organisation, la signification que les interactions qui relèveront du sexuel3. Le scénario des échanges (plutôt muets pour le coup, mais le silence y devient un élément ludique aussi…) ne semble pas compliqué à identifier : signes d'intérêt, puis signes de familiarité ou d'aisance corporelle, signe de partage d'intimité, mise en scène d'ébats ou de striptease, interactions directement sexuelles, etc. Tout suit une progression dans l'exposition de la nudité, de la sexualité active, et de leur synchronisation entre les appartements. Les scripts, les discours et leur pouvoir de ritualisation, ont cette propriété de cadrer et d'activer les corps dans certaines conditions.

La chercheuse roumaine E. Stoïan4 montre, à propos des relations entre animatrices et clients du minitel rose dans les années 90-00, combien les échanges se composaient d'élément scriptés grâce auxquels les animatrices devaient contractuellement détourner la demande de "rencontre réelle" vers une interaction sexuelle (tarifée) en ligne. Ces éléments scriptés étaient de deux ordres : une première série de phrases/interactions servait à ritualiser l'entrée en matière et faciliter la présentation de chacun·e·s, elle offrait surtout l'occasion à l'animatrice de déterminer la façon dont elle allait pouvoir procéder pour enclencher un second mode d'interaction fondé sur l'évocation de scripts (hétéro-)sexuels régissant habituellement les contacts entre les corps (parmi ces scripts, la série : rencontre, déshabillage des corps, préliminaires, rapport génital, orgasme(-s), résolution de l'interaction). Dans ce type d'échanges, le script de préparation permettait de rendre "utilisable", via le minitel ou le téléphone rose, le script traditionnel hétérosexuel (pour lesquels il n'est pas adapté du tout) et activer sexuellement les corps à distance.

Ce que l'idée de script ou de scénario, très centrée sur l'étude des discours et des représentations dans un premier temps, ne rend toutefois pas de manière explicite, c'est la façon dont les médiations visuelles et sexuelles s'ancrent et puisent l'énergie nécessaire à leur déploiement dans les corps, les plaisirs et les désirs, et tout autant la façon qu'elles ont aussi d'être les régulateurs et les activateurs de ces mêmes désirs et/ou plaisirs. Si elles sont organisées et scriptées, les médiations visuelles et sexuelles peuvent aussi être pensées plutôt comme des rapports d'affection et de transformation des corps, les différents types d'appareillages techniques servant alors d'instruments à ces rapports. C'est la notion spinoziste d'affects réinvestie par Deleuze qui sert de

repère ici, avec l'idée principale qui veut qu'affecter consiste avant tout "à exercer une force au sein d'un champ de relations", au sein d'un champ d'autres forces5. Le détournement que les animatrices opèrent dans les désirs et usages du téléphone ou du minitel de leurs clients constitue l'un de ces mécanismes affectifs : faire jouir au lieu de rencontrer.

Revenons à nos vis-à-vis parisiens, dans le cas qui nous occupe ici, affecter consiste à "exciter en se mettant en scène", "montrer des corps partiellement", "laisser deviner un acte sexuel", "s'assurer de la complicité des spectateur·e·s", etc. Cette série d'affects se produit selon Paul en organisant des jeux de lumières dans la pénombre de la ville s'endormant sous la fournaise d'un été ( ce n'est pas le seul face-à-face des fenêtres qui compte ici, mais bien l'alignement du lit à baldaquin, d'un miroir, d'un couple s'ébattant, d'un insomniaque joueur, etc.) ; mais il la rapproche aussitôt d'une autre qui consiste à transformer toute une chaîne de composants de l'appareillage informatique et numérique (la nudité ou pas des corps, le capteur de la webcam, le traitement du signal vidéo, etc., le partage sur une plateforme de webcam sur laquelle on a préalablement créé un compte de diffuseur·e amateur·e, interagir ou pas, en chat notamment, avec les connecté·e·s, etc.). Cependant, dans les deux cas, si les modalités de transformation matérielle sont différentes, les médiations visuelles arrivent tout de même à engager des états sexuels et une sociabilité anonyme et récréative à peu près équivalente. les corps se trouvent affectés, en grande partie de la même manière (évidemment, l'un des participants est debout sur son balcon et pas assis dans son siège de bureau, d'autres n'ont pas à s'occuper de la sensibilité à la lumière d'une webcam mais doivent s'assurer du consentement des participant·e·s, etc.). médiations et sociabilités sexuelles en-ville et/ou en-ligne

Surtout, pour suivre l'idée de Paul de rapprocher ces deux médiations jumelles de la fenêtre de vis-à-vis et de la fenêtre de la webcam, il faut les comparer à d'autres lieux ou dispositifs de la même époque qui permettaient les rencontres gays anonymes dans Paris, parmi lesquelles on peut compter un usage nocturne des jardins et des quais, l'accès aux saunas ou aux backrooms gays. Ces lieux ont tous pour point commun d'être particulièrement peu éclairés, la lumière s'y trouve extrêmement tamisée. À l'inverse, les vis-à-vis des toits comme les fenêtres des webcams impliquent un usage précis de la lumière, nécessitent un faisceau lumineux vif et contrastant, même ponctuellement, pour pouvoir enclencher les médiations visuelles, là où précisément les sociabilités sexuelles s'arrangeaient plutôt de la pénombre pour intensifier les contacts des peaux. Dans le récit de Paul, tout est affaire de fenêtre, de cadrage et de miroirs, d'insom-

nies et de spectacle, un registre bien différent, centré sur les jeux d'interactions, les petits signes et les connivences plutôt que les grandes étreintes, une version jouissive et ludique du "alone together" technologique. Ce n'est pas une question de lumière très faible opposée à une autre très forte, mais bien de faisceaux lumineux découpés contre un éclairage diffus et ses ombrages. Les médiations visuelles et sexuelles que Paul décrit participent à ce que Brian McNair a appelé une culture du striptease6.

Tous les affects ne constituent pas des médiations, loin de là. Mais les médiations, ici architecturales comme numériques, sont médiatrices7 au sens où elles constituent des registres d'affection, supportés par des appareils techniques divers et variés. Elles nécessitent ces appareillages, qui de leur côté n'ont pas de sens et ne servent à rien sans elles, mais jamais ne les absorbent complètement, puisqu'ils peuvent être pris dans d'autres médiations, d'autres rapports impliquant d'autres forces, d'autres corps, etc.), et ne se réduisent a priori pas à ces seules médiations-là.

Les médiations et les affects qui s'y réfèrent constituent des relations ou des types de relations entre des entités humaines et/ou non-humaines. L'anecdote que rapporte Paul n'aurait probablement pas existé dans un contexte autre que celui du centre-ville parisien, à la grande époque de l'usage du minitel et du développement d'une culture des rencontres sexuelles rapides après s'être donné rdv8. Ces sociabilités sont différentes des sociabilités sexuelles de saunas ou de bars, bien qu'elles puissent tout à fait se combiner entre elles… Ce qu'elles ont en commun, c'est de s'inscrire dans une culture sexuelle qui valorise les pratiques sexuelles récréatives (cf. les orientations intimes "en réseau" de M. Bozon, déjà citées en note 1) : un même type de relations sexuelles sans engagement se retrouvant à participer à différentes médiations. Ce qui les distingue, par contre, c'est qu'elles demandent un déploiement dans le temps, l'établissement d'échanges et de négociations peut-être un peu plus organisé·e·s (faire usage d'un carnet d'adresse, d'une liste de contacts, etc.) plutôt que de se rendre quelque part, de trouver un/des partenaire.s et de consommer sur place. Dans le premier cas, les personnes peuvent être identifiées, mêmes si ça n'a aucun intérêt ; dans le second les gens peuvent ne pas être identifiables, et c'est tout l'intérêt.

A posteriori, dans un grand élan de présentisme, on pourrait voir les usages sexuels des vis-à-vis parisiens comme la compensation visuelle d'un minitel engoncé dans son incapacité à afficher photos ou vidéos, sauf que ce serait bien mal comprendre leur développement autonome et parallèle. Par contre, les échanges aux fenêtres des immeubles et le minitel offraient tout autant la possibilité d'être connecté à un réseau de sociabilité sexuelle depuis l'espace domestique, sans même avoir besoin "de des-

cendre faire un tour [sur les quais/au bar/etc.]. Et c'est ce rapport domestique, articulé à l'usage précis de l'éclairage des fenêtres/écrans qui explique en partie comment la webcam est devenue pour les personnes dans la même situation que Paul, un appareil particulièrement important, puisque synthétisant et prolongeant des médiations et des affects jusque là, justement, distincts.

Plus loin dans l'interview, Paul évoque l'excitation particulière et le plaisir qu'il a éprouvé et éprouve parfois encore à regarder des vidéos enregistrées à l'aide de webcams de mauvaise qualité. La texture pixellisée comme les contrastes violents participent d'une esthétique visuelle qui l'émeut et fait grésiller son corps aussi intensément que les images. Les images des webcams du début des années 2000 étaient moins médiocres à cause de mauvaises optiques que de la nécessité de pouvoir produire un flux vidéos suffisamment compressé pour qu'il soit en mesure de circuler sur le web. La pratique de la webcam de Paul s'est développée à partir de cette expérience des vis-à-vis parisiens, mais avec la sérieuse différence qu'il pouvait enfin échanger avec des "gens d'ailleurs" (c'est-à-dire, en fonction du sens de rotation de la terre et de ses insomnies, plutôt avec des américains de la côte ouest), ce qui a joué un rôle essentiel dans sa vie ultérieure. Surtout, chose anecdotique voire superflue, au premier abord, cette pratique d'exposition de soi et d'interactions sexuelles en ligne s'est alors (re-)trouvée dotée d'un élément particulièrement efficace pour la mise en scène et le "cadrage" de sa propre personne : le clavier, qui permet de parler de tout, de rien, et de sexe.

# Liste des figures


4.1 Formulaire d'inscription sur adopteunmec.com . . . . . 196

4.2 Formulaire d'inscription sur meetic.fr . . . . . 197

4.3 Formulaire d'inscription sur netechangisme.fr . . . . . 203

4.4 Formulaire d'inscription sur wyylde.com . . . . . 204

4.5 Formulaire d'inscription sur mytilene.fr . . . . . 205

4.6 Formulaire d'inscription sur ezdate.com . . . . . 206

4.7 Déclaration par tags sur xnxx.com . . . . . 212

4.8 Formulaire d'inscription sur cam4.fr . . . . . 214

4.9 Page principale de cam4.fr . . . . . 215

4.10 Formulaire d'inscription sur fetlife.com . . . . . 216

4.11 L'orientation sexuelle pour l'inscription sur OKCupid.com en 2015 . . . 217

4.12 L'orientation sexuelle pour l'inscription sur OKCupid.com en 2019 . . . 218

4.13 Rebinarisation du sexe|genre sur OKCupid.com . . . . . 219

4.14 Page initiale d'avertissement sur verose.free.fr . . . . . 221

4.15 Détail du formulaire de téléversement de vidéos sur xtube.com . . . . . 232

4.16 Menu 'straight' pour la qualification des vidéos téléversées sur xtube.com 233

4.17 Menu 'gay' pour la qualification des vidéos téléversées sur xtube.com . 234

4.18 Infobulle 'straight' lors du téléversement de vidéos sur xtube.com . . . 234

4.19 Fonction ”don’t want to be seen by straight people” sur OKCupid.com . 236

5.1 Mème critiquant les Myspace-angles . . . . . 277

5.2 Portrait de couple pour profil sur Wyylde . . . . . 291

5.3 Selfie pour un profil sur Wyylde . . . . . 292

5.4 Portrait pour un profil sur Wyylde . . . . . 293

# Table des matières

**Remerciements et conditions matérielles de production** **iii**

**Sommaire** **v**

**INTRODUCTION** **1**

Deux champs de recherche qui se tiennent à distance . . . . . 2

Dispositif et étude des technologies numériques . . . . . 4

Les enjeux de la recherche sur les sexualités . . . . . 6

Penser la dimension affective des médiations sexuelles . . . . . 8

Méthodes et corpus . . . . . 11

Organisation de la réflexion . . . . . 12

**Chapitre 1 RENDRE COMPTE DES SEXUALITÉS EN LIGNE** **17**

1.1 LES CONDITIONS D'UNE ETHNOGRAPHIE SANS CARNET . . . . . 18

1.1.1 Les documents de soi et leur collecte… . . . . . 19

1.1.2 S'inscrire, observer et interagir en situation… . . . . . 22

1.1.3 Chercher un objet et une position de recherche recevable… . . 26

1.1.4 Le caractère sexuel des pages web et les chercheur·ses… . . . . 29

1.2 PARADOXES ET ENJEUX D'UNE ETHNOGRAPHIE NUMÉRIQUE . . 33

1.2.1 La double nature sémiotique et relationnelle du web . . . . . 34

1.2.2 Un site web ? Internet ? Des profils ? Où placer les frontières ? . 38

1.2.3 Les enjeux méthodologiques du dualisme numérique . . . . . 43

1.3 RENDRE COMPTE DE L'INFRASTRUCTURE DES PLATEFORMES . . 49

1.3.1 La multiplication des profils et la production de fakes . . . . . 50

1.3.2 Une rétro-ingénierie des accès aux contenus . . . . . 54

1.3.3 Trois positions disponibles au sein de l'infrastructure . . . . . 58

1.4 TRAVAIL DU SEXE ET AFFECTS DES CHERCHEUR·SES . . . . . 61

1.4.1 Les ressources interactionnelles des travailleuses du sexe . . . . 62

1.4.2 Une approche ethnographique par les affects . . . . . 65

1.4.3 Affects, subjectivations sexuelles et production des savoirs . . . 68

**Chapitre 2 ANIMATION DE RÉSEAUX ET DISPOSITIF DE SEXUALITÉ 73**

2.1 ANIMER UN SERVICE ROSE . . . . . 75

2.1.1 Étudier les usages du minitel rose . . . . . 76

2.1.2 Figures hétérosexuelles de l'animation . . . . . 85

2.2 EXPLOITER L'ANIMATION AU SEIN D'UN DISPOSITIF D'HÉTÉRO-SEXUALITÉ . . . . . 96

2.2.1 Quand les entreprises disent ce qui est médiatique et ce qui est sexuel . . . . . 100

2.2.2 Un dispositif d'hétérosexualité et les trois termes de l'animation 106

2.2.3 Résistances des usagères aux conditions de leur sexualisation . 110

2.3 DU MINITEL DES ANIMATRICES AU WEB DES TUBES PORNO . . . 116

2.3.1 Différentes cultures sexuelles : *l'autre* minitel rose ? . . . . . 119

2.3.2 Du minitel au web, transformations de l'animation à caractère sexuel . . . . . 124

2.3.3 Travail du sexe 2.0 et dispositif de sexualité . . . . . 128

2.3.4 L'usage des réseaux sociaux et des images numériques . . . . . 133

**Chapitre 3 MÉDIATIONS SEXUELLES ET AFFECTS 137**

3.1 TROIS TECHNOLOGIES ET DEUX RÉGIMES DE MÉDIATION . . . . . 141

3.1.1 Le commerce du *matching* conjugal et sexuel assisté par ordinateur . . . . . 143

3.1.2 Le visionnage d'images pornographiques, sa domesticité et ses sociabilités . . . . . 145

3.1.3 La sexualisation des messageries et des discussions en ligne . . 149

3.1.4 Des combinaisons technologiques et deux régimes de médiations 151

3.2 ÉTUDIER UN CONTINUUM DE MÉDIATIONS SEXUELLES . . . . . 157

3.2.1 Les sites de rencontre comme objets d'étude . . . . . 159

3.2.2 Les images et leurs effets comme objets d'étude . . . . . 165

3.3 UNE APPROCHE DES MÉDIATIONS PAR LES AFFECTS . . . . . 171

3.3.1 Les affects et le *grab* . . . . . 171

3.3.2 Étudier les Médiations Sexuelles Numériques (MSN) . . . . . 178

**Chapitre 4 MACHINES SEXUELLES *D'ORIENTATION*** **185**

4.1 ÉPISTÉMOLOGIE DES FORMULAIRES D'INSCRIPTION . . . . . 192

4.1.1 Premier univers sémio-catégoriel : l'implémentation technique de la différence des sexes . . . . . 195

4.1.2 Deuxième univers sémio-catégoriel : la différence des sexes aménagée . . . . . 200

4.1.3 Troisième univers sémio-catégoriel : la variété sexuelle au-delà de la différence des sexes . . . . . 209

4.2 LES POLITIQUES D'ACCÈS AUX CONTENUS . . . . . 218

4.2.1 De l'entre-soi des PPCS aux politiques d'accès des plateformes 220

4.2.2 Fermer les accès aux contenus pour orienter sexuellement la navigation . . . . . 223

4.2.3 Laisser les accès ouverts, ou bien les "personnaliser"... . . . . 227

4.3 LA GESTION DU CARACTÈRE SEXUEL DES CONTENUS . . . . . 237

4.3.1 Centralité des images dans les MSN et modération des contenus 238

4.3.2 Deux sémiotiques visuelles : Visages vs. Organes . . . . . 244

4.3.3 Des médiations et des environnements qui *orientent* . . . . . 252

**Chapitre 5 SUBJECTIVATIONS SEXUELLES ET *GRAB*** **257**

5.1 (IN)ADÉQUATIONS ENTRE *GRAB* ET MÉDIATIONS SEXUELLES . . . 265

5.1.1 Les 'hommes hétéros' qui cherchent des hommes . . . . . 268

5.1.2 Les figures de *fakes* : tricheur, contrefacteur ou traître . . . . . 273

5.2 MODULATIONS GENRÉES DES SÉMIOTIQUES VISUELLES . . . . . 282

**CONCLUSION** **301**

Penser les médiations sexuelles pour comprendre de nouvelles définitions des publics . . . . . 301

Qu'est-ce qu'une approche affective des médias ? . . . . . 305

Ouverture et programme de recherche . . . . . 309

**Bibliographie** **313**

**Annexes** **333**

1 LISTE DES ENTRETIENS EFFECTUÉS . . . . . 337

2 EXTRAITS D'ENTRETIENS . . . . . 337

2.1 Gabrielle, extraits d'entretiens . . . . . 337

Test d'embauche, formation, *connectés*, *habitués* . . . . . 337

Les *autres* sexualités . . . . . 338

Rencontrer les connectés . . . . . 340

Subjectivation et rapports de genre . . . . . 341

2.2 Judith, extraits d'entretien . . . . . 343

2.3 Amaranthe, extraits d'entretien . . . . . 348

2.4 Paul, extraits d'entretien . . . . . 349

2.5 Christine, extraits d'entretien . . . . . 351

À propos du portrait, et de la présentation de soi par le profil . 351

Extraits à propos des *fakes* de ceux qu'elle a créés et de ceux auxquels elle a eu à faire : . . . . . 354

2.6 L'impossible interview d'une personne *au placard* . . . . . 357

3 GRILLES D'ANALYSES . . . . . 362

3.1 DESCRIPTION GÉNÉRIQUE DES PLATEFORMES . . . . . 362

3.2 GRILLE D'ANALYSE VISAGE-ORGANES . . . . . 364

4 QUESTIONNAIRE WEBINTIM . . . . . 366

5 ARTICLES ET POSTS DE BLOG . . . . . 391

5.1 « Le California, un cinéma pornographique. » . . . . . 391

5.2 Fenêtre sur fenêtres : notes sur les dispositifs médiatiques et les appareillages techniques . . . . . 399

**Liste des figures** **407**

**Table des matières** **409**

UNIVERSITE BRETAGNE LOIRE
EDUCATION
LANGAGES, INTERACTIONS
COGNITION, CLINIQUE

UNIVERSITÉ DE NANTES

Titre : Les affects classifiés : numérique et médiations sexuelles

**Mots clés :** internet ; affects ; sexualités ; catégories ; subjectivation ; médiations

**Résumé :** En 30 ans, l'informatique, puis l'internet, ont investi la vie quotidienne de nombreuses personnes, y compris leurs pratiques intimes comme la séduction ou la consommation de pornographie. Cette thèse s'intéresse à la manière dont les cultures sexuelles et sentimentales se conjuguent aux technologies numériques, en particulier avec le développement des grandes plateformes du web 2.0. Elle repose sur des terrains ethnographiques, des entretiens et un questionnaire, effectués entre 1999 et 2015 et de discuter l'imperméabilité entre les études portant sur la rencontre en-ligne et celles portant sur les effets des images pornographiques. Elle propose en réponse, un nouveau type d'objet : les médiations sexuelles numériques (M.S.N.) qui désigne continuum de médiations qui orientent la navigation techniquement et sexuellement, incluant rencontre et pornographies parmi d'autres formes. Avec un cadre théorique associant sociologie, Science &Technologies Studies et des SIC, cette thèse soutient finalement la conception d'un dispositif de sexualité(s) qui est moins centré sur une discipline du sexe et la production de sa vérité (Foucault) que sur la prolifération, le contrôle et l'exploitation marchande des identifications et des expériences sexuelles. Ce dispositif réinstaure des hiérarchies sexuelles bien loin de l'utopie d'un cyberespace homogène et accueillant.

Title : Affects classified : digital platforms and intermediations

**Keywords :** internet ; affects ; sexualities ; categories ; subjectivation ; affordances

**Abstract :** Within 30 years, computers and the Internet have flooded the daily life of many people, including their practices of intimacy such as seduction or the consumption of pornography. This thesis addresses the way sexual and sentimental cultures articulate with digital technologies, and especially with the development of the major platforms of web 2.0. It relies on ethnographic field works, interviews, and a questionnaire conducted between 1999 and 2015, and allows to discuss the impermeability between the studies focusing on online dating and those focusing on the effects of pornographic imagery. In response, this thesis offers a new kind of object: the digital sexual mediations (D.S.M.),which appoint the continuum of mediations that orientates navigation both technically and sexually, including dating and pornography among other forms. With a theoretical frame that combines sociology, Science & Technology Studies and SIC, it comes to support the conception of an apparatus of sexualities that would focus less on the sexual discipline and the production of its truth (Foucault), but rather on the proliferation, control and commercial exploitation of sexual experiences and identifications. Such an apparatus tends to reinstate sexual hierarchies, quite far away from the utopia of an homogenous and welcoming cyberspace.